

3 1761 07034231 6



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

Extrait

L'IMPÉRATRICE ÉLISABETH



L'Impératrice Elisabeth.

Portrait de Tonci. Collection du Grand-Duc Serge Alexandrowitch.



GRAND-DUC NICOLAS MIKHAÏLOWITCH

L'IMPÉRATRICE ÉLISABETH,

épouse d'Alexandre I^{er}

TOME III

ORNÉ DE 27 PLANCHES ET 2 FAC-SIMILE D'AUTOGRAPHES



ST-PÉTERSBOURG
MANUFACTURE DES PAPIERS DE L'ÉTAT

1909



DK
190
.6
E4 N54
t.3

Table des Matières.

| | PAGES. |
|--|--------|
| Table des Matières | V |
| Liste des illustrations | VII |
| CHAPITRE VI. L'époque des Congrès.—Rapprochement entre | |
| les époux (1818—1824). | 1 |
| <i>Lettres pour la période 1818—1824</i> | 39 |
| CHAPITRE VII. Voyage de LL. MM. à Taganrog.—Mort de | |
| l'Empereur Alexandre et de l'Impératrice Elisa- | |
| beth (1825—1826). | 323 |
| <i>Lettres pour la période 1825—1826</i> | 403 |
| Appendice | 529 |
| Index alphabétique | 707 |
| Errata | 723 |

Liste des Illustrations.

| | PAGES. |
|---|--------|
| L'Impératrice Elisabeth. Portrait de Tonci. Collection du Grand-Duc Serge Alexandrowitch avant | III |
| Amélie, Margrave de Bade, mère de l'Impératrice Elisa- beth. Portrait conservé à Bade après | 28 |
| Cabinet au Château de Rohrbach. Dessin conservé à Bade. „ | 48 |
| Amélie, Princesse de Bade. Aquarelle appartenant au Duc Georges de Mecklembourg-Strélitz „ | 76 |
| Wilhelmine, Princesse de Bade, sœur cadette de l'Impé- ratrice Elisabeth. Portrait conservé à Bade. „ | 96 |
| Le Grand-Duc Nicolas Pavlowitch. Miniature de la Collec- tion du Grand-Duc Vladimir Alexandrowitch . . . „ | 124 |
| La Grande-Duchesse Alexandra Féodorowna. Miniature du Palais de Gatchina „ | 144 |
| Le Grand-Duc Michel Pavlowitch. Miniature d'Isabey, 1815, appartenant à la Princesse Hélène de Saxe- Altenbourg „ | 172 |
| La Grande-Duchesse Hélène Pavlowna. Miniature apparte- nant à la Princesse Hélène de Saxe-Altenbourg . . „ | 192 |
| L'Impératrice Elisabeth. Miniature de Benner. Palais de Gatchina „ | 220 |
| La Comtesse Catherine Alexéewna Ouvaroff. Portrait appar- tenant à la Comtesse P. Ouvaroff „ | 240 |
| Le Comte Serge Sémenowitch Ouvaroff. Portrait apparte- nant à la Comtesse P. Ouvaroff „ | 268 |
| Fac-simile d'une lettre de l'Impératrice Elisabeth à N. Lon- guinoff „ | 288 |
| Nicolas Mikhaïlowitch Longuinoff. Portrait de Benner, 1818, appartenant à la Princesse A. Kozlowsky „ | 316 |

| | |
|--|-----|
| Cabinet de l'Impératrice Elisabeth, au Palais d'Hiver. | |
| Dessin de Collmann. Collection de P. Dachkoff . . après | 332 |
| Vue du Palais Elaguine. Lithographie du commencement du | |
| XIX ^e siècle. Collection de P. Dachkoff | 352 |
| L'Empereur Alexandre I ^{er} . Miniature de Lebrun, 1814. | |
| Collection du Grand-Duc Nicolas Mikhaïlowitch . . | 380 |
| L'Impératrice Elisabeth. Portrait de Dawe, appartenant à | |
| la Princesse Hélène de Saxe-Altenbourg | 400 |
| Nicolas Mikhaïlowitch Karamzine. Portrait de Tropinine. | |
| Galerie Trétiakoff, à Moscou | 428 |
| Alexandrine Stourdza, demoiselle d'honneur de l'Impératrice | |
| Elisabeth. Lithographie | 448 |
| Appartement de l'Impératrice Elisabeth à Oranienbaum. | |
| Aquarelle de Chiflar, 1820, appartenant au Duc | |
| Georges de Mecklembourg-Strélitz | 476 |
| Taganrog le 19 Novembre. Dessiné d'après nature par | |
| L. Manzoni l'année 1825. Collection du Grand-Duc | |
| Nicolas Mikhaïlowitch. | 496 |
| Fac-simile d'une lettre de l'Impératrice Elisabeth à sa mère, | |
| la Margrave de Bade, 19 Novembre 1825. | 524 |
| L'Impératrice Marie. Portrait appartenant à la Princesse | |
| Hélène de Saxe-Altenbourg. | 544 |
| Les funérailles, le 5 ^e jour du départ de Taganrog. Dessiné | |
| d'après nature par L. Manzoni le 8 Janvier 1826, | |
| à 198 verstes de Taganrog. Collection du Grand- | |
| Duc Nicolas Mikhaïlowitch | 576 |
| Le Prince Pierre Mikhaïlowitch Wolkonsky. Portrait appar- | |
| tenant à P. Dournovo | 608 |
| La Princesse Sophie Grigoriowna Wolkonsky. Portrait de | |
| Borovikowsky, appartenant au Prince Sérénissime | |
| P. Wolkonsky | 640 |
| Conrad Stoffregen. Portrait appartenant à V. Stoffregen . | 672 |
| La Comtesse Prascovie Nikolaewna Frédro. Portrait de | |
| Quadal, appartenant au Prince N. Golitzyne . . . | 704 |

CHAPITRE VI.

L'Epoque des Congrès.—Rapprochement entre les époux.

(1818—1824).

L'Impératrice Elisabeth passa encore à Moscou tout l'hiver et le printemps de 1818, visitant les églises, monastères et autres curiosités de la vieille capitale: elle se sentait parfaitement dispose et s'intéressait comme elle savait le faire au nouveau milieu où elle vivait, si différent de celui de Pétersbourg. En Février, l'Empereur rentra aussi à Moscou, mais en passant seulement: il allait en hâte ouvrir la diète de Pologne, et partit pour Varsovie le 20, après un séjour de trois semaines, durant lequel il inaugura avec les deux Impératrices le monument de Minine et Pojarsky sur la Place Rouge. En son absence, la Grande-Duchesse Alexandra Féodorowna donna le jour, le 17 Avril, à un fils, le futur Empereur Alexandre II: il avait déjà quitté Varsovie pour un long voyage dans le Midi quand l'heureuse nouvelle lui parvint en Bessarabie. Après avoir visité les colonies militaires, Odessa, la Crimée,

Taganrog, Novotcherkassk, Voronèje et Riazan, il était de retour à Moscou le 1^{er} Juin. C'était l'époque fixée pour l'arrivée du Roi de Prusse Frédéric-Guillaume III et de son fils le Prince Héritier: ils firent leur entrée solennelle le 3 Juin, et, longuement fêtés par la Cour et par la ville, partirent pour Pétersbourg le 19, avec toute la Famille Impériale. A Tzarskoïé Selo, Péterhof, Cronstadt et Krasnoïé Selo, ce fut encore une quinzaine passée en fêtes continuelles, parades, revues et distractions de toute espèce, et enfin, le 5 Juillet, le Roi quittait Pétersbourg enchanté de son séjour. Il va sans dire que tout le monde était harassé, et surtout l'Impératrice Elisabeth, qu'attendait encore à peu de temps de là le long et fatigant voyage de Bade, pour un second séjour dans sa famille.

Le 27 Août, l'Empereur partait par Berlin pour le congrès d'Aix-la-Chapelle, et deux jours plus tard, le 29, l'Impératrice se mettait en route. Elle emmenait avec elle la princesse Wolkonsky et ses deux autres demoiselles d'honneur Valouïeff et Sabloukoff, Mme Pitt, Cyrille Narychkine comme maréchal de la Cour et Posnikoff comme écuyer, et enfin son secrétaire Longuinoff. Ce second séjour à l'étranger, beaucoup moins long que le premier, fut assombri pour elle par la perte de son frère unique, le Grand-Duc Charles de Bade, mort de consommation, à la fleur de l'âge, et qui ne laissait, avec sa veuve, née Stéphanie de Beauharnais, que trois fillettes, les deux fils qu'il avait eus de son mariage n'ayant pas vécu. Il eut pour successeur son oncle le Prince Louis, dernier fils du premier Grand-Duc Charles-Frédéric et célibataire: le droit éventuel à la couronne Grand-Ducale passait en même temps au Prince Léopold, ci-devant Comte de

Hochberg, marié à une nièce de l'Impératrice Elisabeth, la Princesse Sophie, fille de la Reine Frédérique de Suède. Ce frère, qu'elle avait laissé tout petit lors de son premier départ pour la Russie, elle l'avait peu connu: plus tard, elle ne put lui pardonner son mariage avec la nièce du tout-puissant Napoléon, et lui en adressa souvent d'amers reproches. L'apaisement se fit avec le temps, grâce au tact naturel de la Grande-Duchesse Stéphanie, mais les rapports ne devinrent jamais bien amicaux. Pourtant l'Impératrice aimait son frère; sa maladie et sa mort furent pour elle un gros chagrin, et le souvenir en attrista l'impression de ce second voyage.

Sur ce nouveau séjour à Bade, on trouve des détails dans divers mémoires, dont les plus intéressants sont ceux de Mlle Freistett, la demoiselle d'honneur de la Margrave mère, déjà cités au Tome II. Nous en donnons ci-dessous un nouvel extrait.

1818.

....Anfangs October ging die Markgräfin nach Bruchsal, um die Kaiserin Elisabeth nochmals bei sich zu empfangen. Gegen alles Vermuthen hatte dieses Wiedersehen sich gefunden, während der Kaiser dem Kongreß in Aachen bewohnte. In Frankfurt ward sie von den bedenklichen Gesundheitsumständen ihres Bruders unterrichtet, schrieb von dort aus gleich an den Kaiser, um ihm seine Angelegenheit und die ihres Vaterlandes zu empfehlen, damit er die Zerstückelung desselben nicht zugebe. Ihrer Verwendung und der Festigkeit ihres Bruders, des sterbenden Großherzogs, dankt Baden seine Erhaltung, denn nicht *ein* Dorf konnten seine Minister ihn

bewegen abzutreten, unter dem Vorwand das Ganze zu retten....

Die immer mehr vorrückende Jahreszeit bewog die Aerzte darauf zu dringen, den etwas feuchten Aufenthalt der Favorite mit dem Schlosse von Rastatt zu vertauschen. Es schien, als ob der hohe Kranke eine Scheu vor Carlsruhe, dem Ort seiner Geburt habe, denn er weigerte sich, dahin zurückzugehen. Die Markgräfin ging eine Zeit lang mit der Kaiserin nach Baden, um dem Kranken näher zu sein, dann wieder nach Carlsruhe, wohin täglich durch Estafette ein Bulletin an die Markgräfin kam, mit Nachrichten über das Befinden ihres Sohnes. So vorging der Monat November, während welchem Kaiser Alexander einen kurzen Besuch in Rastatt machte und tief gerührt von dem Zustande des hohen Kranken Abends in Carlsruhe ankam. Der sterbende Herzog hatte seine letzten Kräfte aufgeboten, um den Kaiser im Lehnssessel zu empfangen und ihm sein Land zu empfehlen. Alexanders fühlendes Herz verstand den Kummer der trauernden Mutter, der Gattin und Schwestern und faßte den heldenmüthigen Entschluß, den Wunsch des heldenmüthigen Fürsten zu unterstützen und das Land vor Zerstückelung zu bewahren. Er brachte die Nacht in Carlsruhe zu, in dem kleinen Hause der Markgräfin, wo ihr Badecabinet aus Mangel an Platz, das einzige freie Zimmer, seine Schlafstätte ward. Die Kaiserin wohnte in demselben Hause zu ebener Erde in vier kleinen Zimmern. Seine Gegenwart erregte viele Bewegung und widersprechende Gefühle. Man beleuchtete die Stadt, die Anwesenheit des hohen Gastes zu feiern und war theils in ängstlicher Erwartung, theils in größter Spannung *wie* die nächste Zukunft sich gestalten würde. Die Zeit der Abreise

der Kaiserin Elisabeth wurde von Tag zu Tag verschoben, endlich glaubte sie zu Anfang Dezember abreisen zu sollen. Sonntag, den 6. Dezember, ward in allen Kirchen für den todtkranken Herzog gebetet, auf die Vorstellung hin, die Großhofmeister von Geusau der Markgräfin darüber that. Den 7. Dezember wollte die Kaiserin, deren Abreise auf den 9. festgesetzt war, von ihrem Bruder Abschied nehmen und fuhr deswegen in Begleitung ihrer Mutter, der Erbgroßherzogin von Hessen und Prinzessin Amalie nach Rastatt. Die Königin von Schweden war dort, um Prinzessin Amalie die Zeit zu geben, ihre geliebte Schwester, Kaiserin Elisabeth noch vor ihrer Abreise zu sehen. So sehr nun auch alle Schwestern des Großherzogs sich seiner Gemahlin genähert hatten, so überließen sie ihr nie allein die Pflege des geliebten Bruders. Sie fanden, ihre natürliche Lebhaftigkeit eigne sich nicht zur Krankenpflege und trotz ihrer durchaus guten Meinung, sei sie zu rasch und nicht sanft genug zur Behandlung des geliebten Kranken. Als die Fürstinnen nach Rastatt kamen, fanden sie den Großherzog ohne Besinnung, mit dem Tode ringend: er war in einen Schlummer verfallen, der bis den andern Morgen dauerte, aus welchem er nicht mehr erwachte, und den andern Morgen um $\frac{1}{2}$ 9 Uhr verschied er im 33. Jahre seines Lebens, von der Natur mit seltenen Vorzügen körperlich und geistig begabt.

Der großartige Charakter der Markgräfin zeigte sich bei diesem für sie so traurigen Ereigniß in seinem vollen Glanze. Der neue Regent Markgraf Ludwig, Oheim des eben verschiedenem Großherzogs, kam nach Rastatt eine Stunde nachdem sein Neffe den Geist ausgehaucht hatte. Die neu verwittwete Großherzogin war nicht im Stande ihn zu

empfangen. Die Schwestern des hohen Verblichenen kehrten ihm den Rücken zu, gleich als ob er unrechtmäßiger Nachfolger wäre. Kaum konnte dies Verfahren durch ihren Schmerz gerechtfertigt werden. Nur die Mutter, in Thränen aufgelöst, die in ihrem tiefen Schmerz an jene Mutter unter dem Kreuz erinnerte, empfing ihn als einen lieben Verwandten. Auch vergaß er nie, daß sie bei dieser Gelegenheit, so wie bei seiner Verbannung auf Napoleons Befehl, immer gleich freundlich und verwandtschaftlich sich gegen ihn bezeugte. Daß er es war, der oft das Herz des Sohnes ihr entfremdete, schien sie vergessen zu haben. Nach drei Tagen wurde der Leichnam des verewigten Großherzogs in Carlsruhe feierlich ausgestellt und dann in die Gruft nach Pforzheim gebracht. So lange blieben die Fürstinnen in Rastatt. Die verwitwete Großherzogin mit ihren Töchtern, von Prinzessin Amalie begleitet, gingen nach Scheibenhart....

Am Geburtstag des Kaisers Alexander, am 24. Dezember, legte die Kaiserin die Trauer ab, der ganze Hof erschien weiß gekleidet, nur die Markgräfin konnte dies nicht über sich gewinnen. Sie blieb in ihrem Zimmer und ließ die Kaiserin mit ihren Schwestern und dem Hofstaat allein speisen. Das russische Gefolge war unbillig genug dies zu tadeln und als Mangel an Aufmerksamkeit für ihren Kaiser auszulegen.

So wenig früher die Kaiserin der Großherzogin Stephanie Gerechtigkeit widerfahren ließ, so sehr nahm sie sich nun ihrer an, und schien ihre Liebe für ihren Bruder ganz auf seine Wittve übertragen zu haben. Sie war es, die vom neuen Großherzog für ihre Schwägerin als Wittwensitz das halbe Schloß von Mannheim beehrte, sowie das Schloß in

Baden zum Sommeraufenthalt. Der Großherzog, halb eingeschüchtert, gestand Alles zu und bezog selbst aus Schonung und Zartgefühl das Schloß in Carlsruhe erst nach drei Monaten.

1819.

Den 9. Januar riß Kaiserin Elisabeth sich los von ihren so tief betrübten Angehörigen, die sie nie wiedersehen sollte. Die ganze Familie war vor ihrer Abreise im Salon der Markgräfin vereinigt, Großherzog Ludwig mit inbegriffen. Sie sagte ihm viel Verbindliches darüber, daß er die Truppen hatte ausrücken und auf ihrem Wege Spalier machen lassen. „Ich, als Soldatenfrau“, setzte sie mit vieler Grazie hinzu, „weiß, daß dies den Leuten viel Mühe giebt“. Lange sprach sie hierauf, an einen Marmortisch angelehnt, mit Markgraf Wilhelm, der immer ihr besonderes Zutrauen genoß. Sie drückte ihm damals den Wunsch aus, daß sein älterer Bruder Leopold, wahrscheinlich Nachfolger Großherzogs Ludwig sich mit Prinzessin Sophie von Schweden, ältester Tochter ihrer Schwester, der Königin Friederike, verbinden möge.

Gegen 10 Uhr reiste sie unter vielen, von allen Seiten vergossenen Thränen ab und kam nach Stuttgart ein paar Stunden, nachdem ihre Schwägerin, Königin Katharina, Alexanders Schwester, den Geist aufgegeben hatte. Der König schickte ihr entgegen und ließ sie bitten, nicht nach Stuttgart zu kommen. Ehe sie die traurige Ursache davon wußte, glaubte sie, in Stuttgart sei eine Revolution ausgebrochen, die man ihr verheimlichen wollte.

On lit encore dans le Journal de la Princesse Tourkestanoff *), demoiselle d'honneur de l'Impératrice Marie:

„13 Octobre 1818, Stuttgart.

Pendant que je vous rendais compte de ma journée d'hier, je ne me doutais pas que Cyrille Narychkine est arrivé à Bruchsal; il est venu me voir ce matin et m'a conté beaucoup de choses sur tout ce qui s'y passe. Il paraît que la maladie du grand-duc Charles n'afflige pas autrement ses sujets, et la famille en général ne s'en occupe pas infiniment. Les soirées de la margrave se passent à une partie de boston composée de l'impératrice Elisabeth, de la princesse de Darmstadt (sa sœur cadette) et de Narychkine, s'il n'y a pas quelqu'un de plus important. La mère traite ses filles de la manière du monde la plus cavalière, et la nôtre, d'après ce qu'en dit Cyrille, doit être à peu près sur le même pied que Mme Apraxine **) en présence de la vieille Woldemar ***), c'est-à-dire dans la plus parfaite soumission. La princesse Amélie est vieillie, engraisée et d'humeur assez aigre. Au reste Narychkine m'en a tant dit que je ne puis vous rendre ici en entier.“

„16 Octobre 1818, Heidelberg.

.... Le grand-duc de Bade avait envoyé à la frontière deux de ses messieurs pour complimenter, et, suivies de cette escorte, nous arrivâmes au château de la margrave à Bruchsal.

*) Princesse Tourkestanoff, Journal tenu en 1818. Moscou, 1885, in-8.

**) Sœur de la Comtesse Sophie Stroganoff, née Princesse Golitzyne.

***) La Princesse Golitzyne, dite Princesse Moustache, femme du Prince Vladimir (Woldemar) Golitzyne et mère des précédentes.

L'impératrice Elisabeth, en robe à queue, coiffée de diamants et parée de son cordon, se trouvait au bas de l'escalier avec la margrave elle-même, la reine C. de Bavière, la princesse de Darmstadt et les comtes de Hochberg, maintenant princes de Bade. On nous fit entrer dans un salon au rez-de-chaussée, et les embrassades terminées, les présentations commencèrent. J'ai eu un sentiment de joie en revoyant nos chères compagnes; je vois en vérité que Mlle Valouïeff m'a semblé ronde comme une pomme, et la bonbonnière (la P^{ssc} Wolkonsky) tout à fait jolie personne. L'impératrice Elisabeth m'a traitée à merveille, très parlante et fort aimable. Le dîner a suivi de près l'arrivée; il a été long et pompeux, comme ils le sont en Allemagne....

Mimi Darmstadt (c'est le nom que porte la cadette) est raide et tout d'une pièce. Narychkine m'a dit qu'elle est la sœur bien-aimée de l'impératrice.... On me paraît s'ennuyer furieusement à Bruchsal. Il faisait obscur lorsque nous en partîmes."

Mais cette fois, l'impératrice s'ennuyait à l'étranger, et tout l'objet de ses pensées était la Russie, sa seconde, pour elle sa véritable patrie. Cela ressort clairement de ses lettres à la comtesse Stroganoff (v. les Annexes du présent volume), où on lit des révélations comme celles-ci: „Je ne sais pas au juste le moment de mon départ; on me dira: Partez, et je partirai, mais on n'aura pas le temps de me dire: Revenez, je serai en route avant qu'on l'ait prononcé“. Et ailleurs: „L'avenir est impénétrable comme le brouillard qui, dans ce moment, couvre les montagnes qui m'entourent; je ne me permets pas de rien désirer, mais je crois que je

serai heureuse quand je me retrouverai avec vous à Pétersbourg“. Enfin, au lendemain de la mort de son frère: „Encore un peu de souffrance et je serai en Russie!.... Cependant, si l'état de ma mère le permet, mon arrivée à Pétersbourg ne sera, je l'espère, retardée que de quelques semaines. Sans elle, j'aurais fui sur-le-champ des lieux où tout me fait mal maintenant, où je ne trouve plus que des souvenirs d'un bonheur détruit, des espérances détruites“.

Tel était l'état d'âme de l'Impératrice: elle se sent attirée vers la Russie, et dès lors il n'est plus d'intérêts pour elle en dehors de son époux bien-aimé. Le rapprochement est lent, mais sûr! Déjà en 1814, quand l'Empereur était venu faire une brève apparition en Russie avant le congrès de Vienne, elle avait voulu l'accompagner, au risque de sacrifier le bonheur de rester encore dans sa famille après la longue séparation qui remontait à l'époque de son mariage. Le second voyage, elle ne le faisait qu'à contre-cœur, par pure soumission à la volonté de son mari, mais non sans murmurer, et maintenant la mauvaise saison, la perte d'un frère, la consolation même que devait apporter sa présence à une mère en deuil, rien ne la retient! Sans doute, un séjour de vingt-six ans a bien pu l'attacher à sa nouvelle patrie: mais alors ce désir de revoir sa mère et tous les siens, ces regrets du pays de Bade qui reviennent incessamment dans ses lettres, ne sont pas sans quelque chose de déconcertant! Il semble bien qu'il ne faille voir là qu'une bizarrerie de caractère: c'est un trait bien féminin, que cette poursuite de quelque fantaisie sous l'empire d'une idée fixe, suivie, le but atteint, d'une volte-face subite et rapide! Pour Elisabeth, il n'avait jamais cessé d'y avoir quelque chose de fascinant, de magique, d'in-

saisissable dans les chers souvenirs d'enfance laissés en 1792, tendresse maternelle, simplicité de l'époque, beauté du pays de Bade: mais hélas! vingt ans passés et plus, que restait-il en réalité de ce charme échafaudé par une ardente imagination! Ce fut alors le désenchantement subit. On avait bien parfois de durs moments en Russie, et malgré tout on y était mieux! Toute la vie s'y était écoulée, avec ses joies, avec des peines cruelles; c'était enfin le pays de celui qui n'avait jamais cessé d'être l'objet du plus tendre attachement! Ainsi s'explique en peu de mots l'état d'âme de l'Impératrice à cette époque.

Un curieux portrait d'elle nous a été laissé par P. Daragane, premier page de la Grande-Duchesse Alexandra Féodorowna, qui eut alors souvent l'occasion de la voir: „Elle avait“, dit-il *), „une voix d'une mélodie fort agréable, qui respirait une bonté, une douceur, une mansuétude particulières, qui attachait et pénétrait l'âme involontairement, de même que le regard caressant et limpide de ses beaux yeux bleus. Ses traits étaient fins et réguliers, mais la beauté en était masquée par des rougeurs. Sa démarche et ses mouvements étaient pénétrés de grâce, et d'une grâce toute féminine. Elle portait presque toujours une toque garnie d'un oiseau de paradis que l'Empereur lui avait rapporté de Paris: c'était alors une nouveauté. Elle parlait peu à table, et ne faisait que répondre en quelques mots aux paroles qu'on lui adressait. Son regard suivait constamment l'Empereur, et, quand elle le voyait causer gaîment avec la Grande-Duchesse Alexandra Féodorowna, un

*) Souvenirs du premier page de la Chambre de la Grande-Duchesse Alexandra Féodorowna, P. Daragane, „Rousskaïa Starina“, XIII, 1875.

sourire de satisfaction animait son visage morose. En général, elle paraissait personnifier la patiente soumission qui s'appelle en français résignation. Souveraine, elle cédait de bon cœur le premier rang à l'Impératrice mère; providence de bien des infortunes, elle cachait soigneusement ses bonnes œuvres, et personne n'en parlait. C'était un sanctuaire impénétrable que son âme, trésor de bonté, de douceur, de foi, d'amour sans bornes pour son Alexandre, son ange!" Ces précieuses observations d'un contemporain ne font que confirmer l'appréciation déjà tracée plus haut.

En retournant en Russie, l'Impératrice voulait rendre visite à la Grande-Duchesse Catherine Pavlowna, Reine de Wurtemberg, quand, la veille même de son arrivée à Stuttgart, elle reçut la nouvelle de sa mort. Ce fut un coup d'autant plus pénible, qu'elle ne put la voir et que les médecins ne lui permirent pas d'assister aux funérailles. Struve, le chargé d'affaires de Russie à Carlsruhe, rapporte au comte Nesselrode en date du 30 Décembre 1818/11 Janvier 1819:

„Rien n'égale la vive et profonde sensation produite ici par l'aterrante nouvelle de la mort subite et inattendue de Sa Majesté la reine de Wurtemberg, enlevée à la fleur de l'âge à ce monde dont elle faisait l'ornement et les délices, et à toutes les espérances qu'on était en droit de fonder sur une si belle vie.

Cette terrible catastrophe a eu lieu au même moment où l'impératrice, son auguste belle-sœur, se mettait en route de Carlsruhe pour l'aller voir à Stuttgart à son passage pour Munich. La première nouvelle arrivée ici de cet événement à jamais déplorable n'en ayant point précisé la date, on

craignait que Sa Majesté Impériale n'eût été témoin d'une scène trop déchirante pour que sa santé n'en eût point été gravement affectée; on s'est donc senti un peu soulagé en apprenant plus tard que l'impératrice, avertie en route du malheur qui venait d'arriver, avait poursuivi son chemin sans toucher une ville où la consternation et la douleur sont montées au comble et où des regrets intarissables vont désormais être à l'ordre du jour.

En passant par Pforzheim, Sa Majesté s'est rendue à l'église où sont déposées les cendres des princes de Bade, dans l'intention d'aller voir la tombe de son père chéri; mais, les clés du caveau se trouvant déposées à Carlsruhe, il fut impossible d'ouvrir la triste demeure des morts, et Sa Majesté l'impératrice quitta l'église sans avoir pu rendre son pieux hommage aux mânes du défunt grand-duc. Hélas, l'Auguste Souveraine ne se doutait guère qu'une nouvelle atteinte, non moins sensible, était réservée immédiatement après à son noble et tendre cœur!

Struve l'aîné. “

Le 26 Janvier 1819, l'Impératrice rentrait à Pétersbourg, épuisée par le voyage et brisée par les émotions; l'Empereur l'avait précédée d'un mois: il était revenu dès la fermeture du congrès. Les choses reprirent leur cours habituel. Elisabeth se mit à vivre encore plus retirée qu'avant, paraissant rarement aux cérémonies, qu'elle évitait soigneusement, et se bornant à aller aux environs rendre visite à l'Impératrice mère. Ses résidences d'été préférées étaient Tzarskoïé Sélo, et surtout le lointain Oranienbaum, où elle se sentait particulièrement bien, mais où elle ne pouvait aller qu'à la dérobee et pour

peu de temps. Une partie de l'été se passait toujours à Kamennoï Ostrof, mais, avec le temps, ce séjour favori perdit de son charme, en raison des souvenirs pénibles qui s'y attachèrent: beaucoup de visiteurs habituels moururent, d'autres passèrent à l'étranger; bref, les agréments s'évanouirent. A Tzarskoïé Sélo, l'Impératrice se sentait les coudées plus franches: elle pouvait faire, à pied ou à cheval, de longues promenades dans l'immense parc, et, quand il fallait aller à Pavlofsk voir l'Impératrice Marie, le déplacement se faisait rapidement et sans fatigue. Les années lui rendaient d'ailleurs les longues traites de plus en plus pénibles; elle se trouvait particulièrement mal des voyages de Gatchina et de Péterhof, ainsi que des changements répétés de toilette pour les dîners ou les sorties, toutes choses qu'elle supportait parfaitement jadis, sans les avoir pourtant jamais trop goûtées. A partir de 1818, elle recherche les instants qu'elle peut passer avec son époux bien-aimé, qui, malheureusement, est en déplacements continuels, soit pour les congrès à l'étranger, soit pour des inspections en Russie *). Elle en est donc réduite à rester seule des heures entières, qu'elle passe à lire, à faire sa correspondance ou à rédiger ses mémoires.

Elle avait fait en 1817 la connaissance de Karamzine, qui devint bientôt son visiteur et son lecteur habituel, et avec lequel, détail intéressant, elle se trouva d'emblée sur un pied d'intimité particulière et de confiance réciproque. Le célèbre historien sut la captiver par sa conversation et la lecture de

*) En Juin 1819, voyage à Arkhangel et en Finlande; en Septembre, à Varsovie; en Juillet 1820, second voyage à Varsovie; en 1821, congrès de Laybach; en 1822, Vilna et encore Varsovie, etc.

son *Histoire de l'Empire Russe*; elle la lisait souvent elle-même à haute voix pour se perfectionner en russe, et cet exercice s'accompagnait d'un échange d'idées animé. Si parfois Karamzine s'attardait chez Sa Majesté, au risque de la fatiguer, elle ne songeait nullement à le lui faire comprendre: ce n'est qu'à sa mère qu'elle s'en plaint dans ses lettres, et aussi de ce qu'il avait pu mal choisir son moment pour venir.

Avec le temps, la confiance ne fit que croître, si bien qu'Elisabeth se mit à lire à l'historien, en lui passant à l'occasion le manuscrit pour lui permettre de prendre connaissance des passages d'un caractère trop intime, un journal de tout son séjour en Russie, auquel il trouva un vif intérêt. La famille ne le sut qu'après la mort de l'Impératrice, par l'indiscrétion du prince Alexandre Golitzyne, dépositaire des confidences faites par Karamzine à son lit de mort. C'est à lui que ce journal était destiné par l'Impératrice, à laquelle il ne survécut qu'une quinzaine de jours et dont la volonté ne fut pas respectée: l'Empereur Nicolas préféra faire tout disparaître, et brûla le manuscrit de sa propre main, d'accord avec l'Impératrice Marie. Nous ne pouvons que déplorer cette disparition d'un précieux document historique.

On trouvera aux Annexes du présent volume la Correspondance de Karamzine et de l'Impératrice Elisabeth.

Sa correspondance avec Dmitrieff prouve le cas qu'il faisait de la société de son Impériale amie: „Un bizarre caprice du sort“, lui écrit-il de Tzarskoïé Sélo le 30 Septembre 1821, „me donne accès, sur mes vieux jours, à une Cour extraordinaire et me lie d'un attachement sincère avec des personnes dont la faveur est universellement recherchée, mais

qui sont rarement aimées. Tu en connais deux comme moi *), mais j'ai fait plus ample connaissance avec la troisième, l'Impératrice Elisabeth, une femme peu commune. Depuis l'automne dernier, j'ai eu le bonheur de causer avec elle chaque jour, parfois deux heures et plus, en tête à tête: tantôt on lisait, tantôt même on discutait, et toujours j'ai emporté de ces entretiens une impression agréable. L'Empereur m'a dit qu'elle ne s'était pas ennuyée non plus en son absence, grâce aux conversations avec l'historien. Et je lui dis dans les vers que je lui adresse et qui sont peut-être les derniers que j'aurai faits de ma vie:

„Sur terre, tout est songe; attendons le réveil!

„Dans un rêve enchanteur ici je t'ai connue:

„Je te verrai là-haut“....

Citons encore un passage des Mémoires du comte Théodore Tolstoï, vice-président de l'Académie Impériale des Beaux-Arts, concernant l'Impératrice à la même époque:

„En 1820, je passais l'été à Tzarskoïé Sélo avec ma femme et mes enfants. Peu après l'arrivée de la Cour, sur le désir de notre ange l'Impératrice Elisabeth, j'eus le bonheur de lui être présenté pour la première fois. Introduit par son secrétaire Longuinoff dans son cabinet, où elle se trouvait déjà, je fus surpris de la simplicité de sa toilette et de l'arrangement de la pièce. Sa Majesté portait un costume d'été tout simple, sans aucun ornement; sur le cou et les épaules

*) L'Empereur Alexandre et l'Impératrice Marie.

une écharpe de batiste blanche fixée avec une épingle ordinaire. Le cabinet était sans luxe ni ornements superflus, un vrai cabinet de travail, sans rien pour la montre. Quand je m'approchai de l'Impératrice pour lui baiser la main, elle me témoigna une cordialité et une bienveillance qui me firent verser des larmes d'attendrissement. Elle m'entretint longtemps, s'informa de ma famille, de mon enfance, et surtout en détail de la manière dont j'étais devenu artiste. J'eus le bonheur, dans le cours de cet été, de venir assez souvent chez Sa Majesté, car elle daignait prendre intérêt à toutes mes productions artistiques.

Trois ou quatre jours après ma première présentation, l'Impératrice reçut de Paris une petite collection de fleurs faites à la gouache par un grand spécialiste. Longuinoff m'informa qu'elle voulait me la faire voir. Au jour dit, elle daigna me faire un accueil aussi aimable que la première fois, et me montra ces fleurs, qui lui plaisaient beaucoup. Il y en avait dix-huit, à la gouache sur un fond gris-verdâtre, dans un bel arrangement et avec un cachet tout français. Je les examinai, et, tout en rendant pleine justice à l'habileté de l'artiste, j'ajoutai: „Je trouve que la manière de ces gouaches accuse plutôt la recherche de l'effet et la préoccupation de faire valoir son goût que le souci de rendre la nature jusque dans les moindres détails avec une rigoureuse précision. Et alors, toutes ces fleurs si différentes, avec leur variété de forme et de couleur, ont sur ce papier comme un air de ressemblance!“

L'Impératrice me répondit: „Faites vous-même un dessin de fleur et montrez-le moi“.

Je n'avais encore jamais fait de fleurs, mais j'acceptai la proposition. En rentrant, j'avisai dans mon jardin une touffe

d'assez belles fleurs violet pâle à six pétales; j'en cueillis deux avec un peu de feuillage, et j'entrepris incontinent de les peindre, mais sans fond, et non à l'aquarelle ou à la gouache: sur simple papier anglais teinté, à la détrempe, comme je faisais d'ordinaire, avec des couleurs minérales naturelles ou à la céruse pour lesquelles j'avais une recette spéciale, qui se trouva convenir particulièrement pour les fleurs et les fruits.

Le lendemain, mon travail était prêt. Je le portai à l'Impératrice, qui en fit grand éloge et me dit qu'elle lui trouvait plus de vie et de nature qu'à sa collection. Cette appréciation d'un ouvrage auquel je m'essayais pour la première fois me fit un plaisir indicible. J'entrepris dès lors, à mes moments de loisir, des études de fleurs et de fruits, isolés ou en groupes; je fis également des papillons, des scarabées, des libellules de toutes les formes et de toutes les couleurs, avec des dessins variés et des reflets cuivrés, puis des petits oiseaux genre colibri, au plumage bigarré de teintes métalliques. J'exécutai dans la suite beaucoup de dessins de ces divers genres pour l'Impératrice et, entre autres, de grands qui comportaient des groupes de fleurs, fruits, oiseaux, papillons, libellules et scarabées. Je fis encore pour elle en dix exemplaires une collection de papillons dont quelques-uns avaient des reflets métalliques, et, pour l'Impératrice Marie, en douze exemplaires, une collection de libellules."

L'Impératrice continuait toujours à s'intéresser à ses œuvres de bienfaisance et à leur témoigner toute sa sollicitude. Ainsi, dès 1818, pour écouler les ouvrages des élèves de l'Ecole des Orphelines et venir en aide aux travailleurs indigents, la Société Patriotique avait ouvert à l'Ecole même

un magasin pour la vente des ouvrages faits par les orphelines ou apportés du dehors. Le 24 Août de la même année, un rescrit de S. M. l'Empereur à l'Impératrice rendit l'Ecole, jusque-là simple locataire, propriétaire de son immeuble; les frais d'achat furent couverts, sans compter une généreuse contribution personnelle de l'Auguste protectrice et d'autres libéralités dues à la bienfaisance privée, par une somme de 50.000 roubles, reliquat du fonds institué au profit des victimes de 1812. La sortie de la première promotion eut lieu le 1^{er} Janvier 1819.

La bienveillance constante de l'Impératrice était pour les membres de la Société un puissant encouragement dans l'accomplissement de leur tâche; sa bonté et sa sollicitude pour ses orphelines resteront à jamais mémorables. Le 9 Septembre 1820, elle adressa aux dames ses collaboratrices un rescrit des plus gracieux, où il était dit: „L'éducation des enfants est un des plus grands bienfaits qu'on puisse témoigner à la classe indigente: aussi nos Ecoles libres ont-elles toujours été l'objet de mon attention particulière. Leur but est de donner à l'enfant, avec les principes de religion et de morale indispensables pour le préserver du vice, les moyens de gagner plus tard honnêtement sa vie. Plus sa condition est humble et obscure, plus notre responsabilité est engagée si nous ne lui donnons pas une éducation convenable, car le mal est d'autant plus dangereux à propager qu'il est plus caché, et de celui-là, les hautes classes sont à l'abri. Aussi je désire qu'une inspection soit passée à époque fixe par un ecclésiastique dans chaque Ecole libre à tour de rôle, en vue de s'assurer que l'enseignement y est bien donné dans l'esprit de notre religion: un rapport me sera

ensuite remis sur ce point important. Nous avons tous encore présents à la mémoire des cas où, par la faute de la directrice et grâce à la négligence du curé de la paroisse, des enfants restaient entièrement dépourvus en cette urgente nécessité, et c'est pourquoi j'ai pris ces dispositions nouvelles, dans l'espoir de faciliter aux dames de la Société la surveillance de nos écoles et de stimuler le zèle des curés pour l'instruction de la jeunesse confiée à leurs soins". L'effet du rescrit fut des plus heureux: animées d'une ardeur nouvelle, les dames s'efforcèrent à l'envi de justifier la confiance de leur bien-aimée protectrice!

En 1821, la Société Patriotique avait déjà dans son ressort, outre l'Ecole des Orphelines, six autres écoles dans divers quartiers de St-Petersbourg. L'année suivante, l'Impératrice se chargea de la direction immédiate des études et de l'administration de l'Ecole des Orphelines, qui prit alors le nom d'Institut Patriotique, ainsi que de l'Ouvroir. Elle déclarait en même temps, par rescrit spécial du 9 Mai 1822, que rien n'était modifié aux rapports de la Société avec les deux établissements, non plus qu'aux prérogatives des dames patronnesses.

Une intéressante lettre d'elle à Ouvaroff témoigne de l'importance qu'elle attachait à ses œuvres de bienfaisance:

„Moscou, 5 Mars 1818.

Je n'ai pas l'amour-propre de croire que vous vous rappeliez, Monsieur, que je vous ai fait annoncer il y a quelque temps par Madame Ouvaroff une lettre de ma part, c'était pour vous épargner l'ennui d'une introduction; il s'est écoulé assez de temps depuis pour que vous l'ayez oublié et

il faudra bien qu'avant d'arriver au but vous subissiez quelques phrases sur votre complaisance, sur les raisons que vous m'avez données d'y compter et sur tout ce qui se dit en pareilles occasions. J'aurais conscience en effet de vous charger d'une commission, connaissant toutes vos occupations, si je ne supposais que votre correspondance avec M. de Stein continue toujours et si je vous demandais autre chose que de vous rappeler de moi en lui écrivant. Je désirerais savoir s'il ne peut pas retirer des décombres de l'ancienne Constitution Germanique les Statuts d'un des Chapitres les plus distingués de Dames nobles, soit catholique, soit protestant, ou bien ceux de l'une et de l'autre religion; j'ajouterais à cette demande la prière que M. de Stein m'envoie par vous, Monsieur, des copies de ces Statuts. Vous aurez sans doute entendu dire que quelques dames s'occupent à Pétersbourg de la formation d'un établissement semblable. Elles m'ont consultée, et il me paraît qu'elles ont besoin d'être dirigées par des modèles d'Etablissements du même genre, consolidés par le temps et l'expérience. Je vous demande le secret sur cette commission: la mesure que je prends ne m'a été inspirée que par mon seul jugement, elle n'est que de précaution, elle peut rester sans effet quelconque, mais, quand même elle deviendrait utile, je n'aimerais pas qu'elle fût connue trop tôt. Après cela, les phrases sur la confiance et sur la complaisance ne sont plus nécessaires: ma lettre fait preuve de l'une et elle n'existe guère sans sécurité sur l'autre.

J'ai fait depuis peu la connaissance de M. Fisher de Gorenka; le souvenir de ce que vous m'en aviez dit m'a fait anticiper sur ma visite à Gorenka, que la saison ne m'a pas permis encore de voir. M. Fisher a parfaitement rempli l'attente

que vous m'en aviez donné, et j'aimerais bien à pouvoir causer souvent avec lui; ce ne sera ni la première fois ni la dernière, j'espère, que je me serai bien trouvée de vos indications.

Recevez, je vous prie, l'assurance de l'estime constante et distinguée que je vous porte.

Elisabeth.“

Mlle Sabloukoff, qui fut demoiselle d'honneur de l'Impératrice depuis 1816 jusqu'à son mariage en 1824, à la suite duquel elle quitta la Cour, donne aussi dans ses Mémoires *) des détails sur ses bonnes œuvres: „A son retour à Pétersbourg en 1819, l'Impératrice reprit son train de vie habituel, s'occupant, comme toujours, de ses pauvres et des établissements d'instruction fondés à ses frais, où l'enseignement est si bon, qu'on peut maintenant les comparer aux plus vieux établissements. Elle était d'une abnégation remarquable: c'est ainsi qu'elle refusa toujours le million de revenu servi aux Impératrices, pour se contenter des 200.000 roubles qui reviennent aux Grandes-Duchesses. Durant les vingt-cinq années du règne, l'Empereur l'engagea à prendre cet argent: elle répondait toujours que la Russie a bien assez d'autres dépenses. Pour toute la toilette que comportait son rang, elle ne dépensait que 4.000 roubles par semestre, soit 15.000 roubles par an. Tout le reste allait à des œuvres de charité et servait à fonder des maisons d'éducation, son Ouvroir (aujourd'hui l'Institut Elisabeth), et l'Institut Patriotique destiné aux orphelines de militaires tués à la Guerre de 1812“.

*) *Mémoires de la Princesse S. Madatoff, née Sabloukoff*, publiés en traduction russe dans *Rousskaïa Starina*, XLIV, 1884.

Les contemporains sont donc unanimes à attester tout le bien que sut faire l'Impératrice Elisabeth. Mais sa modestie naturelle la portait à cacher aux regards de la foule les inspirations de son excellent cœur; tout se passait comme en secret: pas de mise en scène, aucune apparence même de démonstration, rien que quelques personnes de confiance choisies par elle et travaillant sous sa direction! Sauf exception, personne alors n'était dans la confidence: l'éducation des jeunes filles, tout entière aux mains de l'Impératrice Marie, était énergiquement et habilement dirigée, comme en témoigne ce que nous voyons encore aujourd'hui. Mais l'Impératrice Elisabeth faisait de son côté beaucoup de bien, et si discrètement, que presque personne ne le sut de son vivant: on ne connut que plus tard ses collaborateurs, auxquels sa disparition fit la tâche sensiblement plus difficile. Ouvaroff et sa femme, la princesse Mechtchersky, son secrétaire Longuinoff et la comtesse Stroganoff, tels furent les rares témoins de son infatigable bienfaisance.

D'ailleurs, l'Impératrice était toujours d'aussi triste humeur. En 1821 sa vieille amie la comtesse Golovine mourut à Paris d'un cancer, et, le 25 Septembre, elle fait en ces termes ses condoléances à la comtesse Frédro, sa fille: „L'on vient de me remettre votre lettre, ma chère Pacha, et je vous assure que mon premier sentiment est de remercier Dieu d'avoir délivré votre mère de ses horribles souffrances. J'en ai eu tout récemment encore des détails par Madame Tolstoï qui me faisaient désirer d'apprendre bientôt que la patience et le courage de votre pauvre maman ont été récompensés. J'ai le sentiment intime qu'ils le sont et qu'elle est bien. Tant que j'existerai, je rendrai à sa mémoire le tribut de reconnaissance

que je lui dois; joindre mes regrets aux vôtres est la seule manière de le prouver dans ce moment, mais j'espère que dans toute autre occasion vous me trouverez tout aussi peu en défaut. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quel intérêt j'attends les détails que vous me promettez sur sa fin; n'en omettez aucun, je vous en prie, ils me sont tous précieux“.

Deux ans plus tard, succombait à Bade après une longue maladie sa sœur aînée, Amélie, qu'elle avait eue plusieurs années près d'elle en Russie. Ce fut pour elle un coup particulièrement sensible: elle devient dès lors encore plus sombre et plus absorbée *), comme en témoignent ses lettres à sa mère vers la fin de 1823, dont une surtout est bien saisissante par le profond désenchantement qu'elle respire:

„Pétersbourg, 26 Décembre/7 Janvier 1823.

Je sens que *beaucoup, beaucoup* est fini pour moi sans retour dans ce monde, surtout à présent. Il y a des moments où cela me paraît cruel, mais je n'ai qu'à me rappeler que la vie ne m'a pas été donnée pour *ce* monde, alors cela me paraît tout naturel et même miséricordieux de la part de Dieu, qui ne permet pas que je m'attache à un lien qui n'est pas celui de ma destination. Sans doute que cela m'est plus facile qu'à une autre, parce que je n'ai pas d'enfants!“

Aux chagrins et aux afflictions se joignirent bientôt des indices sérieux de délabrement physique, vice cardiaque et

*) „Mes sentiments vont de l'Empereur à l'Impératrice Elisabeth, qui se consume de chagrin et ne cesse de pleurer sa sœur“. (Lettre de Karamzine à Dmitrieff, 27 Novembre 1823.)

affaiblissement général de l'organisme: la marche devenait une fatigue, l'équitation, plaisir favori, était déconseillée par les médecins. Personnellement, l'Impératrice ne s'inquiétait guère de sa santé, ne croyait pas aux remèdes et ne tenait pas compte des avertissements de la science. Quant à partir pour l'étranger, elle n'en voulait pas entendre parler.

Ainsi passa 1823.

L'année suivante, deux événements vinrent lui causer un surcroît de chagrin et d'émotion, la maladie de l'Empereur et la grande inondation de Pétersbourg. En Janvier 1824, l'Empereur, atteint d'une forme grave d'érésipèle à la jambe avec forte fièvre, passa près de quinze jours dans un état inquiétant, qui causa les plus vives alarmes aux médecins Wylie et Tarassoff. Le mal finit heureusement par prendre un cours plus rassurant, et le danger parut enfin conjuré. L'Impératrice, malgré ses propres infirmités, était venue plusieurs fois par jour voir son cher malade.

Lorsqu'il alla assez bien pour pouvoir rester dans un fauteuil, on célébra le mariage du Grand-Duc Michel avec la Princesse Charlotte de Wurtemberg, qui prit, en devenant Grande-Duchesse, le nom d'Hélène Pavlowna: dans la pièce voisine du cabinet de l'Empereur fut improvisée une chapelle où se fit la cérémonie. La nouvelle Grande-Duchesse était particulièrement aimée de l'Impératrice, qui l'avait prise en grande affection alors qu'elle n'était encore que fiancée, et qui, après le mariage, lui fit des visites répétées et ne manqua pas une occasion de lui témoigner sa bienveillance. La jeune Princesse la payait de retour, et cette nouvelle amitié, qui tint une grande place dans les deux dernières années de sa vie, la porta à lui léguer par testament la propriété des

Palais de Kamennoï Ostrof et d'Oranienbaum. Aussi bien, la Grande-Duchesse se montrait parfaitement digne de ces bon-tés par son tact, la supériorité de son esprit et sa brillante instruction, toutes qualités qu'on vit bien à l'œuvre plus tard, sous Alexandre II, d'une manière si éclatante et si soutenue. Cette fois non plus, l'esprit observateur et pénétrant de l'Impératrice ne se trouva pas en défaut: ses belles prévisions d'avenir se réalisèrent de point en point.

En Mars, l'Impératrice perdit encore une excellente amie, la duchesse Antoinette de Wurtemberg. Après sa sœur Amélie, c'était, une fois de plus, un grand vide dans son cœur *).

L'Empereur et l'Impératrice passèrent ensemble à Tzar-skoïé Sélo et Péterhof le printemps et l'été de 1824, lui se remettant peu à peu complètement de sa maladie, elle toujours souffrante, accablée d'une faiblesse générale. A la fin de Juin, l'Empereur traversa une douloureuse épreuve: Mme Narychkine perdit d'une maladie de poitrine une fille de 18 ans, déjà fiancée au comte André Schouvaloff. L'Impératrice fit preuve d'un grand cœur à cette occasion et prodigua ses consolations à l'Empereur. Voici comment elle rapporte elle-même les détails à sa mère:

*„Péterhof, 23 Juillet/4 Août 1824,
Mercredi, à 10 heures du soir.*

Vous désirez savoir, chère Maman, quelle est la preuve d'amitié qu'Hélène a pu me donner, et quoique je n'aie que

*) „La mort de sa chère Duchesse de Wurtemberg a été un violent chagrin pour l'Impératrice Elisabeth, qui l'aimait beaucoup. Le sort lui enlève tous ceux qui lui sont chers, comme si elle ne devait plus conserver aucun attachement terrestre“. (Lettre de Karamzine à Dmitrieff, 5 Mars 1824.)

peu de moments pour vous écrire par le courrier annoncé pour demain, j'ai trop de satisfaction à pouvoir dire quelque chose à sa louange, pour ne pas satisfaire votre curiosité à cet égard. Il y a 5 à 6 semaines que l'Empereur a éprouvé un chagrin bien vif: il a perdu la seule enfant qu'il ait conservée de sa liaison avec Mme Narychkine, une jeune personne qui était dans sa 19-ième année. La mère et la fille étaient arrivées l'automne passé après une longue absence aux pays étrangers. La jeune personne était déjà malade, une fluxion de poitrine survenue ce printemps dégénéra en phtisie galopante. L'Empereur m'avait témoigné ses inquiétudes dès le commencement de la maladie; il m'avait toujours parlé avec confiance à ce sujet, et je lui en ai su gré. Cette épreuve douloureuse vint le frapper le lendemain du jour où il était allé à Krasnoe Selo pour la première fois, et, le matin même de la première manœuvre, Wylie eut l'indélicatesse de le lui dire au moment où il se mettait à cheval. Il ne put cacher sa peine, et cela donna une grande publicité à ce qui aurait eu peut-être moins d'amertume dans la retraite. Le soir de ce jour, il m'écrivit pour me faire part lui-même de son chagrin. Hélène était à Krasnoe Selo; elle apprit à cette occasion et le passé et l'événement du jour, qu'elle avait totalement ignorés l'un et l'autre jusque-là. Facile à agiter, elle le fut extrêmement de tout cela. Elle m'écrivit une lettre où je ne voyais que de l'agitation, mais sans qu'elle en dise le motif, et me l'envoya au milieu de la nuit. Quoique je soupçonnais ce que cela pouvait être, je n'osais risquer de le deviner, ne sachant pas si elle était instruite ou non, et je n'aurais pas voulu pour tout au monde être la première à l'informer d'une chose semblable. Je lui répondis donc le lendemain que

j'étais fâchée de la voir si agitée, et que je craignais que ce ne soient des circonstances qui lui sont personnelles qui la mettaient dans cet état. Le jour suivant, je reçois d'elle une lettre touchante, remplie de combats, de craintes de perdre mon amitié, mais disant *qu'elle s'y expose volontiers pour mes intérêts, qu'elle voit que j'ignore la perte que l'Empereur a faite, qu'il est cependant essentiel que j'en sois avertie plus que tout autre, qu'il y va de mes intérêts les plus chers*, et cela entremêlé de mille excuses, et finissant par dire que, si je trouve mauvais ce qu'elle me dit et lui retire mon amitié, elle perd tout au monde. Cette lettre me toucha vivement, et cette démarche me donna la mesure de son jugement et de la rectitude de son cœur. Je lui répondis avec toute la sensibilité du mien, et lui dis que je savais tout par l'Empereur lui-même. Mais n'est-ce pas bien joli, Maman, et à 17 ans? Jamais, jamais je n'oublierai cela. Je le dis à l'Empereur, qui en a aussi été touché. Lorsque je la revis ensuite, elle me dit: „Vous n'avez pas d'idée comme j'ai été tourmentée! Cela me faisait tant de peine de penser que vous étiez toute seule à Czarskoe Selo à ignorer ce qui se passait, tandis qu'il y avait peut-être des personnes qui se réjouissaient de votre ignorance et de ce que vous n'étiez pas à même de témoigner de l'intérêt à l'Empereur“. Voilà mon historiette, j'ai été charmée de pouvoir vous la conter en l'honneur de ma bonne petite Hélène. Je voudrais bien n'en jamais avoir que de pareilles à conter de la part de la famille impériale, mais hélas! c'est la première véritable preuve d'amitié que je reçois d'un des membres de la famille.“





*Amélie, Margrave de Bade,
mère de l'Impératrice Elisabeth.
Portrait conservé à Bade.*

Témoignage touchant du bon cœur d'Elisabeth, et aussi, charmant tableau de ses rapports avec la Grande-Duchesse Hélène!

Le 7 Novembre 1824, Pétersbourg fut ravagé par une inondation terrible, qui fit des quantités de victimes et causa plus encore d'infortunes. L'Empereur et l'Impératrice témoignèrent une active sollicitude aux malheureux et aux orphelins, et le mal fut promptement réparé, mais un événement d'une nature aussi extraordinaire ne pouvait qu'assombrir davantage un esprit déjà porté au noir, et pour lequel un grave sujet d'inquiétude était encore la santé de l'Impératrice, qui dépérissait à vue d'œil. L'Auguste couple vivait alors parfaitement uni, comme l'atteste toute une série de lettres d'Elisabeth à sa mère, entre autres celle du 9/21 Décembre 1824, où elle dit: „L'Empereur, qui est toujours si fort en peine à cause de l'inondation, revint pour les faire partir *), pour qu'on ne me fatigue pas et ne me fasse trop parler. Je ne puis vous dire assez, chère Maman, combien l'Empereur m'a soignée et veille encore avec affection sur ce qui tient à ma santé. Mon cœur le sent profondément“.

L'Empereur discutait alors avec les médecins le choix d'une résidence d'hiver pour la malade. Il fut beaucoup question de l'Italie, mais, considérations politiques même à part, l'Impératrice ne voulait pas entendre parler de voyage à l'étranger, de sorte que rien n'aboutit, et il fallut passer l'hiver à Pétersbourg, ce qui ébranla encore une santé déjà si précaire.

*) Le Duc de Weimar et sa femme la Grande-Duchesse Marie Pavlowna, en visite au Palais d'Hiver.

La comtesse de Choiseul-Gouffier, qui vit l'Impératrice en 1824, parle longuement d'elle dans ses Mémoires *):

„L'Impératrice Elisabeth vivait alors dans une profonde solitude; elle n'avait auprès de sa personne qu'une seule demoiselle d'honneur et ne recevait aucune présentation à Czarskoe Selo. Elle daigna faire une exception en ma faveur: je fus assez heureuse pour avoir un entretien avec cette princesse, qui me laissa véritablement enthousiasmée de sa grâce et de son esprit. L'Impératrice Elisabeth avait alors environ 45 ans. Sa taille était svelte, bien prise et moyenne; son teint délicat, mais qui avait souffert de l'âpreté du climat, et la finesse de ses traits laissaient voir encore combien les charmes de l'auguste princesse durent être séduisants au printemps de sa vie. Une certaine langueur touchante répandue sur son langage et ses manières, son regard à la fois spirituel et plein de sentiment, la mélancolie de son sourire, un son de voix d'une douceur qui s'insinuait dans l'âme, enfin quelque chose d'angélique dans toute sa personne, semblait vous avertir tristement que des grâces si célestes n'étaient pas faites pour ce monde, que tout dans cette créature angélique appartenait au Ciel. Je n'oublierai jamais son accueil bienveillant, les paroles obligeantes qu'elle daigna m'adresser sur la manière dont je m'étais, disait-elle, fait connaître avantageusement d'elle en 1812 **). Elle poussa la bonté jusqu'à me parler

*) Mémoires historiques sur l'Empereur Alexandre et la Cour de Russie. Paris, 1829.

**) „Napoléon, pendant son séjour à Vilna, exigea qu'il y eût présentation de dames au château.... Voyant bien que je ne pouvais éviter la présentation, je déclarai mon intention de me montrer avec *le chiffre*” (p. 106).

de mes faibles ouvrages *), disant qu'elle les avait lus avec plaisir, qu'elle était charmée que j'eusse choisi des sujets historiques chez une nation à laquelle elle prenait le plus vif intérêt. Je ne pus m'empêcher de répondre qu'un suffrage aussi flatteur m'inspirait un amour-propre dont j'aurais peine à me défendre, puisque non seulement je n'avais jamais osé me flatter d'obtenir son auguste approbation, mais que de si modestes productions fussent placées sous ses yeux. Sa Majesté me demanda ensuite si j'avais un autre ouvrage en train, et quel en était le sujet. J'exposai le plan du *Nain politique* **), qui était à peine commencé. Sa Majesté approuva cette composition, disant qu'elle offrirait un double intérêt historique pour la France et pour la Pologne, dans la peinture d'une époque d'ailleurs peu connue. Elisabeth parla des romans de Walter Scott, dont elle admirait l'imagination, avec cette finesse d'esprit et de jugement qui brillait dans tout ce qu'elle disait. Cette princesse, éminemment instruite, consacrait presque tous ses instants aux littératures française et russe. Elle me questionna sur mes voyages en France et en Allemagne: je parlai des contrées pittoresques de l'Allemagne, et surtout des bords du Rhin, où, parmi toutes les richesses de la nature, on retrouve tant de monuments anciens, des constructions romaines, des tours gothiques, des ruines du temps de la féodalité.... „Des souvenirs de tous les temps“, ajouta l'Impératrice avec son air doux et spirituel. Ce mot seul

*) *Barbe Radziwil, roman historique tiré de l'histoire de Pologne au XVI^e siècle*, Paris, 1820, 2 vol., et *Vladislas Jagellon et Hedwige, ou la Réunion de la Lithuanie à la Pologne, nouvelle historique (1382)*, Paris, 1823, 2 vol.

**) *Le Nain politique, roman historique*, Paris, 1826, 4 vol.

disait plus que mon récit, et j'osai le faire entendre par mes regards, que cette princesse parut avoir compris.

Il était impossible de voir seulement une fois l'Impératrice Elisabeth sans ressentir pour elle un attrait respectueux, et je le dis les larmes aux yeux à sa demoiselle d'honneur, en ajoutant: „Elle méritait tant d'être heureuse!“ Je n'osai pas en dire davantage. Ma tante Radzivil, honorée des bontés de l'Impératrice Elisabeth, l'avait surnommée „*le calme*“. Ce mot caractérisait parfaitement cette princesse, qui s'en faisait à elle-même l'application dans les lettres qu'elle daignait écrire à ma tante. L'Impératrice Elisabeth ne se montrait dans le parc que vers le soir, à cheval: je la voyais souvent traverser au pas ces sombres allées, accompagnée seulement de sa demoiselle d'honneur et d'un écuyer; il me semblait voir je ne sais quel nuage de mélancolie planer autour de cette princesse. On disait qu'elle évitait de se promener le matin, à pied, dans le parc, dans la crainte de gêner l'Empereur; mais aurait-elle dû avoir cette crainte? Quelle différence pour le bonheur de tous deux, s'ils avaient pu s'entendre! Ils paraissaient si bien faits l'un pour l'autre: même grâce, même douceur, tant d'esprit; il y avait donc un point par où leurs cœurs ne pouvaient se rencontrer? Pourquoi faut-il que la mort seule ait réuni des âmes si parfaites!

Ce jour-là, devant quitter Czarskoe Selo, j'obtins mon audience de congé de l'Impératrice Elisabeth. Cette princesse me reçut avec sa douceur, sa grâce accoutumées; elle savait allier si bien, dans la conversation, la dignité d'une souveraine et l'agrément d'une femme spirituelle! Elle me parla du voyage de l'Empereur, et le son de sa voix me parut

encore plus doux en faisant entendre ces mots: „J'espère que ce voyage fera du bien à l'Empereur“. Cette entrevue ne fut pas aussi longue que la précédente, parce que l'Impératrice recevait aussi les ministres et la suite d'Alexandre. „Je me flatte“, me dit cette princesse, „que vos affaires ou rapports de famille vous ramèneront bientôt dans ces contrées“. Puis, dans son extrême bonté, elle daigna ajouter qu'elle me voyait partir avec regret. Lorsque Elisabeth se leva, je la suppliai de me *chasser*, ne me sentant pas le courage de m'arracher moi-même de sa présence; enfin que l'attachement respectueux que je ressentais pour elle était un héritage que m'avait laissé ma tante Radzivil, et que je conserverais toute ma vie. Elisabeth me témoigna ses regrets de la perte de ma tante: „Elle était si bonne“, dit-elle, „et si aimable!“ Sa Majesté ne voulut jamais souffrir que je lui baisasse la main, bien que je disse que je le faisais par attachement autant que par respect, et elle m'ordonna de l'embrasser. Je croyais ne plus revoir cet être angélique, lorsque le lendemain, une heure après le départ de l'Empereur, qui avait quitté Czarskoe Selo à six heures du matin, me promenant dans le parc avec M. de C*** (Choiseul), nous aperçûmes dans la grande avenue du château une dame, vêtue légèrement malgré la fraîcheur de la matinée, ayant la tête couverte d'un voile et une tournure très élégante; elle était accompagnée d'une femme que je ne reconnus pas davantage. M. de C*** me dit: „C'est l'Impératrice Elisabeth!“ — „Quelle idée!“ lui répondis-je, „vous savez bien qu'elle ne se promène jamais dans le parc à cette heure-ci, et surtout à pied“. J'achevais à peine ces mots, lorsque, cette dame s'avançant vers nous et ôtant son voile, je reconnus l'Impératrice. Elle daigna nous adresser

encore des paroles remplies d'aménité, en disant à M. de C*** qu'elle était charmée d'avoir trouvé l'occasion de lui faire ses adieux, témoignant un regret obligeant de ce que nous ne pouvions prolonger notre séjour à Czarskoe Selo. En parlant du départ de l'Empereur: „Le temps est au moins supportable aujourd'hui“, dit-elle, „mais la journée d'hier était vraiment désolante!“ (Il avait plu sans discontinuer.) On prétendait que l'Impératrice Elisabeth n'avait plus d'affection pour Alexandre: quant à moi, j'étais persuadée du contraire. Quelques mots seulement qui lui étaient échappés, rien que le son de sa voix, plus affectueux en parlant de lui, me prouvaient que je ne me trompais pas. Il y avait d'ailleurs bien du sentiment dans cette expression si naturelle: „*Cette journée d'hier était désolante!*“... Elisabeth pensait au lendemain! Enfin la mort d'Elisabeth a prouvé qu'elle n'avait jamais cessé de l'aimer, puisqu'elle n'a pu lui survivre, et que tout son espoir, comme son unique désir, était de rejoindre l'ange qu'elle pleurait.“

Ces Mémoires respirent une telle véracité, qu'ils doivent, semble-t-il, rendre bien fidèlement en peu de mots l'impression produite réellement par l'Impératrice dans la dernière période de sa vie.

Lettres pour la période 1818—1824.

1818.

Lettres de l'Impératrice Elisabeth à sa mère
la Margrave de Bade.

562.

„Moscou, ce 7/19 Janvier 1818,
Lundi, à 2 heures 1/2.

Chère et bonne Maman, J'attendais votre dernière avec une double impatience, espérant y trouver des nouvelles satisfaisantes sur l'état de Mad. d'Edelsheim; malheureusement ce que vous m'en dites le 12/24 Décembre m'ôte tout espoir de guérison pour elle. S'il n'y en a plus en effet, puisse au moins cette mort vous affecter le moins qu'on peut l'être d'une bonne connaissance de tant d'années! Comme vous le dites, chère Maman, il est bien douloureux de voir mourir autour de soi toutes ses anciennes et bonnes connaissances; autrefois je croyais que c'était une peine réservée à un âge avancé, mais, depuis que cela m'arrive dans ma trentaine, je crois que c'est de tous les âges. Cependant cette triste circonstance de la vie faisait que quelquefois je me croyais avoir 20 ans de plus que je n'ai. M. Narychkine est arrivé à Pétersbourg la veille de la nouvelle année; il a quitté ses équipages à la frontière et s'est mis en traîneau de courrier pour passer le jour de l'an avec sa femme: c'est d'un sentiment rare pour des époux de cet âge. On dit qu'il a écrit à l'Empereur pour lui demander s'il peut venir ici ou non. C'est bien dans son genre, car il n'avait pas besoin de permission, mais, en courtisan

toujours ému de mille craintes, il veut sonder le terrain. Je crains que l'Empereur, partant lui-même pour Pétersbourg, ne lui dise d'y rester, et que je n'aurai de longtemps encore ce dont il est chargé pour moi. J'aimerais bien aussi à voir sa face, sur laquelle vos regards se sont arrêtés. La cérémonie de la bénédiction des eaux a eu lieu hier ici, comme à Pétersbourg, à pareil jour. Elle était moins brillante sous le rapport des militaires, comme il n'y a ici que des extraits des Gardes, mais je crois que la procession doit avoir fait un effet plus pittoresque sous les vieux murs du Kremlin et l'amphithéâtre qu'ils forment. Il ne faisait pas froid du tout, et j'espère quelquefois que la rigueur de l'hiver est passée. Ce soir nous avons bal chez Mad. Apraxine, après-demain chez la princesse Prosorofsky; elle prête son nom, sa maison et ses forces, car c'est au fond son gendre qui tient à donner ce bal: ici, comme à Pétersbourg, ils demeurent ensemble. Cette bonne princesse est une espèce de miracle; elle a depuis une quinzaine de jours une toux qui la fait beaucoup souffrir, et malgré cela elle va toujours. Il y a deux jours qu'elle a craché une tasse de sang; aujourd'hui elle a été chez moi toute parée pour m'inviter pour son bal, et après-demain elle recevra peut-être deux cents personnes.

Ma lettre a été interrompue tantôt par le dîner; je l'avais commencée en attendant l'Empereur, avec qui j'ai dîné en tête-à-tête. Il est six heures maintenant, et la Duchesse, qui, par précaution, se dispense encore du bal d'aujourd'hui, vient d'entrer; elle compte rester avec moi jusqu'au moment où je partirai pour le bal. Je la trouve à envier, d'en être dispensée."

563.

*„Moscou, ce 14/26 Janvier 1818,
Lundi, à 11 heures du matin.*

Chère et bonne Maman, La circonstance la plus agréable de la célébration de mon jour de naissance hier a été l'arrivée de votre lettre du 19/31 Décembre. La petite carte qui l'accompagnait m'est bien chère, bien précieuse, parce que je sais que le vœu qu'elle contient est ce que ma bien-aimée Maman me désire véritablement.

Ce vœu destiné pour la nouvelle année parlait aussi fort à propos pour le jour auquel je l'ai reçu. Il est singulier que l'on m'a apporté presque dans le même moment votre lettre et un billet de l'Impératrice mère avec un très joli cadeau en diamants qu'elle a eu la bonté de me faire, une demi-guirlande en diamants. Malgré que je reconnais tout le prix de cette attention, et celui du cadeau, votre lettre, chère Maman, m'a cependant fait plus de plaisir. Ce jour d'ailleurs a passé d'une manière assez fâcheuse : outre la fatigue et la représentation, il y a eu bal de Cour de sept à neuf, et, dans la nuit, l'Empereur est parti pour Pétersbourg. Il compte être de retour le dernier du mois. Vous serez étonnée, chère Maman, de trouver dans votre paquet la lettre incluse. J'ose la recommander à vos bontés ; elle est de la femme du général Zvilénieff, fille du Comte de Schenk et mariée à Vienne à la face et à l'étonnement de tout le Congrès. Jamais personne n'a pu comprendre pourquoi le Comte de Schenk a marié sa fille à un général russe qui ne parle presque que sa langue maternelle, bon officier, à ce qu'on dit, et intelligent, mais sans éducation cultivée et sans fortune, et richement laid. Il l'a mariée en toute hâte et expédiée au bout de huit jours avec son mari au fin fond de la Russie. Cette pauvre petite femme faisait peine alors, autant que, dans un tourbillon pareil, on pouvait s'apitoyer sur le sort de son prochain. Je ne l'ai pas revue depuis ; maintenant elle est ici pour quelque temps avec son mari, et elle m'intéresse extrêmement par sa raison, sa résignation à son sort, sa vertu même, parce qu'elle assure qu'elle est parfaitement heureuse, tandis que j'ai de la peine à croire qu'elle le soit. Elle est privée de toute nouvelle de son père et m'a dit qu'elle croit que ses lettres ne lui parviennent pas. Je lui ai donc offert de me charger de ses commissions, et j'ai assez osé compter sur votre bonté pour espérer que vous voudrez bien me seconder. Il vous sera facile de faire parvenir cette lettre à sa destination, et, si vous aviez la bonté d'exiger une réponse et de me l'envoyer, vous rendriez cette pauvre petite Mad. Zvilénieff bien heureuse. Sa mère est, à ce qu'on dit, une mauvaise femme (si je n'avais pas laissé *Fahrentrap* à Pétersbourg, je saurais qui elle est) ; Mad. Zvilénieff ne l'a pas vue depuis bien des années, et elle a été élevée depuis son enfance par une française émigrée et établie à présent à

Strasbourg. Elle paraît fort attachée à cette Mad. Laloyauté et se plaint aussi de ne pas en avoir de nouvelles depuis deux ans. Voilà bien des détails sur ma protégée; c'est qu'elle m'a tout à fait captivée par sa modestie et son petit air soumis et malheureux. Aux bals de la semaine dernière, ou bien son mari la faisait partir avant tout le monde, ou bien, si elle dansait, il se plantait derrière elle et l'accablait de ses regards sévères. M. de Blittersdorf que vous m'annoncez, chère Maman, fera fort bien pour l'extérieur; il faudra le prêcher un peu sur le défaut que vous lui reprochez. Veuillez, chère Maman, faire savoir à Charles que l'Empereur m'a chargée en partant de faire placer au Trésor le vase en coquille que mon frère lui a envoyé. Il fera fort bien dans cette collection, qui a beaucoup d'effets de Pierre-le-Grand. Je ne crois pas que ce qu'on écrit de Londres au sujet du Prince Léopold soit juste. Toutes les gazettes anglaises que nous avons vues ici disaient, au contraire, qu'on avait appelé le Prince en même temps que les médecins, et elles s'accordaient toutes sur les détails touchants de la fin de la Princesse Charlotte, en disant qu'elle ne cessait de regarder son mari dans ses derniers moments, et lui tendit plusieurs fois la main. Lord Cathcart m'a dit, il y a peu de jours, qu'il venait de recevoir par sa sœur des détails sur cette mort qu'il avait ignorés jusqu'à présent, qu'il était évident que la Princesse Charlotte n'était morte que d'épuisement, que les médecins qui étaient auprès d'elle n'étaient pas les mêmes qui l'avaient traitée depuis son enfance, qu'on la croyait vigoureuse, parce qu'elle était forte et bien bâtie, mais que, de fait, elle n'était pas aussi robuste qu'elle le paraissait, et qu'on avait abusé de ses forces en la laissant souffrir aussi longtemps. Cela se rapporte à l'opinion que les médecins chez vous ont eue de cette mort. Il est affreux de faire ces réflexions après l'événement! Adieu, chère et bonne Maman, je finis ma lettre ce matin, comptant aller chez la comtesse Stroganoff cette après-dînée; la dissipation de la semaine dernière fait que je ne l'ai pas vue de bien longtemps. Je pense avec satisfaction que celle-ci s'écoulera dans un calme parfait. Je ne puis me faire encore *ici* à l'absence de l'Empereur; à Pétersbourg, cela m'est bien plus habituel. Ici, les habitudes étaient différentes en partie, et sa proximité donnait plus de mouvement à mon intérieur qu'elle ne le faisait à Pétersbourg;

au reste, il est bon de s'habituer pendant quinze jours à ce qui plus tard doit durer trois mois. Je n'ai que la place, ma bien-aimée Maman, de vous baiser mille fois les mains et d'embrasser mes sœurs."

564.

*„Moscou, ce 21 Janvier/2 Février 1818,
Lundi, à 6 heures 1/2 du soir.*

Ma bien chère Maman, Il faut que je me rappelle que je suis à la veille d'un des anniversaires les plus heureux de ma vie pour me tirer d'une disposition, non de tristesse, mais d'humeur, et tout bonnement de mauvaise humeur, avec laquelle j'allais commencer cette lettre. Cela tient à un renversement de bon sens, à quelque chose de désagréable avec quoi je me trouve fréquemment en contact, mais qu'il est difficile de développer ici. Et comme vous savez, chère Maman, que tout ce qui est renfermé n'en fermente que davantage, j'allais porter l'effet de cette fermentation dans ma lettre, si je ne m'étais rappelé qu'il y a quatre ans aujourd'hui que j'ai revu Mimi et Charles pour la première fois, demain quatre de mon séjour à Darmstadt, et après-demain de mon arrivée à Rohrbach. Ces souvenirs de bonheur sont faits pour chasser toutes les mauvaises humeurs. J'ai dîné avec du monde aujourd'hui; Antoinette et sa fille en ont été. Après dîner, Marie nous a charmées par son jeu sur le clavecin dans le crépuscule, comme toutes les fois presque lorsqu'elle dîne ici. Ensuite nous sommes allées chez l'Impératrice mère, et me voici toute à ma poste et au bonheur de vous écrire. Nous avons eu hier des nouvelles de l'Empereur, qui est heureusement arrivé à Pétersbourg et a fait le voyage dans quarante-cinq heures. Dieu veuille qu'il ne se ressente jamais de cette manière miraculeuse de voyager, car c'est plus que les courriers ne font habituellement! Hier aussi, j'ai reçu votre lettre du 25 Décembre/6 Janvier, ma bien-aimée Maman, et vous en baise les mains. Je pense que le mariage d'Amélie Hochberg aura suivi de près les fiançailles. Ce que vous me dites du promis m'effraie un peu sur cette union. Amélie me dit qu'il a l'air d'un petit page, mais qu'il est d'une jolie figure. N'est-il pas le fils de la princesse de Fürstenberg, née de Tourn et Taxis, qu'on

appelait à Vienne *l'administratrice* ou *la régente*, qui a un goître et qui a l'air d'une maîtresse femme? Ces fiançailles se sont-elles faites en cérémonie ou bien en particulier? Depuis le départ de l'Empereur, tout est parfaitement tranquille et monotone chez nous. J'ai passé la semaine dernière à écrire ma poste, des écritures pour Pétersbourg et des partants pour d'autres régions où j'avais des lettres à adresser; tout cela m'a fait user beaucoup de papier. J'ai passé deux soirées chez la comtesse Stroganoff jusque vers dix heures. Elle va marier sa fille au retour de l'Empereur, qui sera de la noce, et ce mariage, dont elle se promettait une grande consolation, devient, par différentes circonstances contrariantes, une source de mille petites peines. Il ne me fallait pas ce nouvel exemple pour me persuader que Dieu ne laisse guère à ceux qu'Il daigne ne pas perdre de vue un bonheur, même une consolation, sans mélange; il n'y a qu'à savoir en profiter et prendre ce qu'Il vous envoie dans le vrai sens. Elle a prodigieusement gagné sous ce rapport-là, cette pauvre comtesse Stroganoff, et du moins le chagrin n'a pas été perdu pour elle. Nous avons un temps bien doux aussi à présent et bien de mon goût; je crois quelquefois que le printemps a envie de venir: les oiseaux gazouillent comme s'ils voulaient dire quelque chose, et il y en a plus, et de plus causants, ici qu'à Pétersbourg."

565.

„Moscou, ce 27 Janvier/8 Février 1818,
Dimanche, à 2 heures.

Je prends mes précautions aujourd'hui pour la poste de demain, chère et bonne Maman. C'est demain le jour de naissance du Grand-Duc Michel, et la matinée sera perdue pour les occupations. Je viens de finir les devoirs du dimanche, et, comme il n'y a que dîner de famille chez l'Impératrice mère, je me suis déshabillée et vous écris en attendant l'heure du dîner. La famille se réduit à peu de chose, l'Empereur absent, le Grand-Duc Nicolas absent aussi: il est allé courir à Pétersbourg pour son bon plaisir, Alexandrine enrhumée et gardant la chambre. Le dîner roulera donc sur l'Impératrice mère, moi, le Grand-Duc Michel, la Duchesse et sa fille. Le Duc ne dîne

jamais ici en société: il a l'esprit frappé que, s'il ne se lève pas plusieurs fois de table pendant le dîner, ou du moins s'il n'en a pas la possibilité, il se trouvera mal; quelquefois il se magnétise la tête à table. Au fond, il se porte étonnamment bien pour les excès de tout genre qu'il commet, et depuis bien des années. J'espère avoir des nouvelles de Carlsrouhe aujourd'hui, et peut-être une lettre de vous, ma bien-aimée Maman. Nous en avons eu hier encore de l'Empereur, qui sera ici, j'espère, jeudi prochain. J'aime mieux qu'il y soit et pense avec peine qu'il ne restera ici que trois semaines, qui seront suivies de trois mois d'absence.

Lundi, à 1 heure, 28 Janvier/9 Février.

Je profite comme hier de l'entre-deux de la messe et du dîner pour vous remercier, ma bien-aimée Maman, de votre lettre du 2/14 Janvier que j'ai eu le grand plaisir de recevoir hier après dîner. L'anecdote que vous m'y contez sur le Duc de Nassau vous donne des droits sur son existence, parce qu'il la doit en partie à vos conseils. Je me rappelle d'avoir vu le feu Duc à Carlsrouhe dans mon enfance, et de l'avoir trouvé d'une figure charmante, toute petite fille que j'étais. En le revoyant dernièrement à Vienne, je ne retrouvai en lui aucun des souvenirs de mon enfance, et je ne conçois pas comment cette figure-là a jamais pu être jolie. Je pense comme vous, ma chère Maman, au sujet du Prince Léopold: il est d'autant plus à plaindre qu'il a perdu deux buts essentiels de sa vie, et qu'il avait eu le rare bonheur de se voir assurés presque infailliblement, le bonheur domestique et celui que peut faire espérer l'ambition. Telle que je suis, si j'avais été homme, je n'aurais jamais ni désiré ni recherché ce mariage: *pour un homme*, c'est une triste chose de n'être que le mari d'une Reine, et de jouer le second rôle, lorsque le premier est assigné aux hommes par la nature même. J'aurais mieux aimé rester toute ma vie *prince apanagé à un service étranger* que le premier sujet de la Reine d'Angleterre, et sans autre emploi réel dans cette nation que de susciter des héritiers à la Reine. Mais, avec le caractère que je connais au Prince Léopold, cette place semblait créée tout exprès pour lui: avec un esprit très juste, un caractère prudent et souple, il aurait mené la barque tout en restant dans l'ombre; il sentait

ce qu'il pouvait, et cela l'a décidé, je crois, à fixer son sort en Angleterre. Il doit se trouver cruellement désorienté après le bouleversement total de tout son avenir, mais il se retrouvera, j'en suis sûre, et prendra toujours le meilleur parti. J'ai rarement vu un jeune homme avoir autant de mesure, de tact, de justesse dans l'esprit que lui. A Vienne, je parlais un jour au Prince Royal de Wurtemberg d'alors de la manière dont j'envisageais le rôle du futur époux de la Princesse Charlotte d'Angleterre, et je lui dis: „Ne trouvez-vous pas qu'il est fâcheux pour un homme de jouer le second rôle dans des rapports où il a tous les droits au premier?“ Il fit une petite grimace en me donnant raison.

Je dois vous quitter, chère Maman, pour m'habiller pour le dîner, et la visite de Mad. Rastowzeff, que vous connaîtrez par Amélie, m'empêchera de continuer tantôt. Ses visites me pesaient un peu de tout temps, mais à présent nous lisons ensemble, toutes les fois qu'elle vient, un gros volume de lettres originales et manuscrites de l'Impératrice Catherine au prince Wolkonsky *), père de la princesse Prosorofsky. La bonne princesse m'a prêté cette collection intéressante pour la lire tout à mon aise, et cela m'amuse beaucoup. Mad. Rastowzeff, qui a beaucoup vécu et vit encore dans la société de vieux russes, connaît quelquefois la source des détails que nous trouvons dans ces lettres. Le père de la princesse Prosorofsky a été pendant plusieurs années gouverneur général de Moscou. Adieu, chère et bonne Maman, en vous baisant mille fois et bien tendrement les mains. J'embrasse mes sœurs.“

566.

*„Moscou, ce 4/16 Février 1818,
Lundi, à 7 heures du soir.*

Ma bien-aimée Maman, J'ai reçu hier votre lettre du 9/21 Janvier, et j'y vois avec peine que vous éprouvez aussi l'irrégularité des postes. L'Impératrice mère me dit que ses filles s'en plaignent fréquemment, mais jusqu'à présent vous n'aviez eu à vous en plaindre que très rarement. C'est fâcheux! Je ne sais si c'est les neiges qu'il

*) Le Prince Michel Wolkonsky.

faut en accuser, ou quelque paresseux à un des bureaux de poste où l'on lit nos lettres. Je vous baise les mains, ma bonne Maman, pour le soin que vous avez bien voulu donner à la pène du petit écran; l'embellissement que vous y avez fait mettre produira sûrement un joli effet. Je ne reviens pas de la facilité avec laquelle cette pène a voyagé, et chaque fois que j'y pense elle me fait méditer. Ojarofsky a bien voyagé aussi comme une pène ou au moins comme une lettre; il a été envoyé en Angleterre au commencement de Décembre et il était ici avant-hier, après avoir parcouru encore l'Angleterre dans différents sens, parce que tout le monde était dispersé. Les lettres de ce pauvre Prince Léopold prouvent qu'il sent dans toute son étendue la cruelle perte qu'il a faite. Dans celles qu'il écrit à sa sœur, il donne des détails de son union qui prouvent combien le caractère de la Princesse Charlotte était attachant. On dit qu'il est révoltant de voir le peu de regrets que lui donne sa famille, à l'exception des Yorks. La nation l'en dédommage bien: j'ai trouvé dernièrement dans une gazette anglaise une épigramme bien piquante pour les deux principaux personnages de cette famille, royale de corps, sans âme. Vous avez assez d'usage de l'anglais, chère Maman, pour la comprendre.

Some by religion cure their grief,
By dissipation some,
A Queen in water seeks relief,
The Prince takes it in rum.

En effet, l'empressement avec lequel la Reine est retournée se faire fêter à Bath, à peine sa petite-fille était-elle enterrée, paraissait indécent même d'ici. J'ai à vous parler, chère Maman, des députés des colonistes arrivés à Odessa. J'ai eu bien du plaisir à les voir. Ce sont à la vérité les plus purs disciples de Mad. de Krüdner; le badois, qui est un maître meunier des environs d'Eppingen, se vante de l'avoir souvent logée chez lui, et de ce qu'elle a exigé que le mariage de sa fille se fasse dans la maison de ce bonhomme. Mais il y a quelque chose de si touchant dans cette foi qui leur a fait supporter tous les tourments et les malheurs même de leur pénible voyage, qu'on ne peut pas les voir sans respect et sans attendrissement. Ils sont partis dix mille, et arrivés sept mille; ils se croient appelés de Dieu pour s'établir en Géorgie, et disent qu'ils ont eu l'inspiration de quitter

leur patrie, parce que Dieu veut sauver ses fidèles, et qu'il se retire de ces pays-là, parce qu'on l'y oublie. C'est cependant une chose bien extraordinaire que cette tendance en masse, car ils m'ont dit encore: „Nous sommes partis dix mille; l'année prochaine, pour peu qu'on le veuille, il en viendra cinquante, soixante mille!“ Dieu veuille qu'ils soient bien en Géorgie! Le pays, le sol y sont de toute beauté, mais que de difficultés ils auront encore à vaincre jusqu'à ce qu'ils y soient bien établis! Le badois, qui est devenu poète aussi par inspiration, m'a donné un livret de cantiques de sa composition. Si lung vivait, je lui ferais honneur de la promptitude avec laquelle s'est réalisée en partie une prophétie qu'il m'a faite lui-même. A Baden, il me disait un jour: „Vous verrez que tous les fidèles iront peu à peu se réfugier en Russie! C'est là que la religion se retirera; je ne le verrai plus, mais je vous recommande mes frères“. Je suis sûre qu'à présent encore on s'aperçoit à peine des émigrations de l'année passée, tant la population est considérable. A-t-on l'espoir chez vous, chère Maman, que cette année sera bonne? Vous vous réjouissez du froid, comme d'une chose nécessaire. Que ne pouvons-nous vous en donner! Ce sont les transitions surtout qui sont désagréables; hier presque dégel, et aujourd'hui 12 à 14 degrés de froid, mais avec le plus beau soleil: il me paraît ici plus brillant dans cette saison qu'à Pétersbourg. Adieu, chère et bonne Maman, j'embrasse tendrement mes sœurs et vous baise les mains de toute la tendresse de mon attachement pour ma bien-aimée Maman.“

567.

„Moscou, ce 11/23 Février 1818,

Lundi, à 2 heures.

Je trouve M. Narychkine rajeuni et embelli, mais il a pris un air de grand seigneur du grand monde, qui nuit à son naturel. Il n'avait pas aujourd'hui cette bonhomie qui lui est habituelle. Cela passera, j'espère; il a cru devoir rapporter quelque chose de l'étranger. Il ne restera ici que peu de temps; il a été élu maréchal de la noblesse du gouvernement de Pétersbourg, et cette charge l'oblige d'y retourner au plus tôt. Il ne sera donc pas mon gardien pendant l'absence de l'Empereur, et cela me dérange. Cette absence approche et

me pèse d'avance par sa durée. Dans des temps tranquilles, je n'ai guère vu partir l'Empereur avec autant de regret que cette fois. Ce n'est pas de la superstition, mais cela tient à bien des choses difficiles à expliquer ici.

M. Narychkine m'a apporté aussi une lettre de Fanchon qui me parle beaucoup des amours de *la petite Coquette* et d'*Ubasha*, et de la jalousie évidente qu'en éprouve *Vaparlando*. Les amours ne sont pas *au mieux*; ce n'est pas le genre de la petite Coquette, mais c'est toujours assez pour le modeste Ubasha et pour mettre hors de lui M. Vaparlando, qui se montre bien mal: que Dieu veuille avoir pitié de lui! Lorsque les passions agitent les pauvres mortels, ils perdent le peu de sens commun qu'ils ont. C'est ce qui arrive à Vaparlando: comme il est toujours hors de son assiette, il commet faute sur faute, maladresse sur maladresse; il semble réellement, d'après ce que dit Fanchon, qu'il perd quelquefois l'usage de sa raison. On conçoit dans quelle position difficile cela met *Aspasie*, qui a tant de ménagements à garder et dont toutes les paroles sont reçues avec irritation et aigreur par lui. Cela amène encore dans ce cercle mille *Verhâlnisse* pénibles pour un cœur droit et honnête comme celui d'*Aspasie*. La petite Coquette elle-même s'est aperçue de ce qui se passe dans l'âme de Vaparlando. Les femmes sont toujours les premières à voir ces choses-là! Comme vous connaissez tout cela aussi bien que moi, chère Maman, j'ai pensé que cela vous intéresserait de savoir ce qui se passe dans ce pays-là.

Demain la bonne princesse Prosorowsky prête encore son nom et ses forces à un spectacle de société que son gendre donne pour faire plaisir à l'Impératrice mère, qui s'en réjouit beaucoup. Elle trouve qu'il n'y a pas ici assez de distractions."

568.

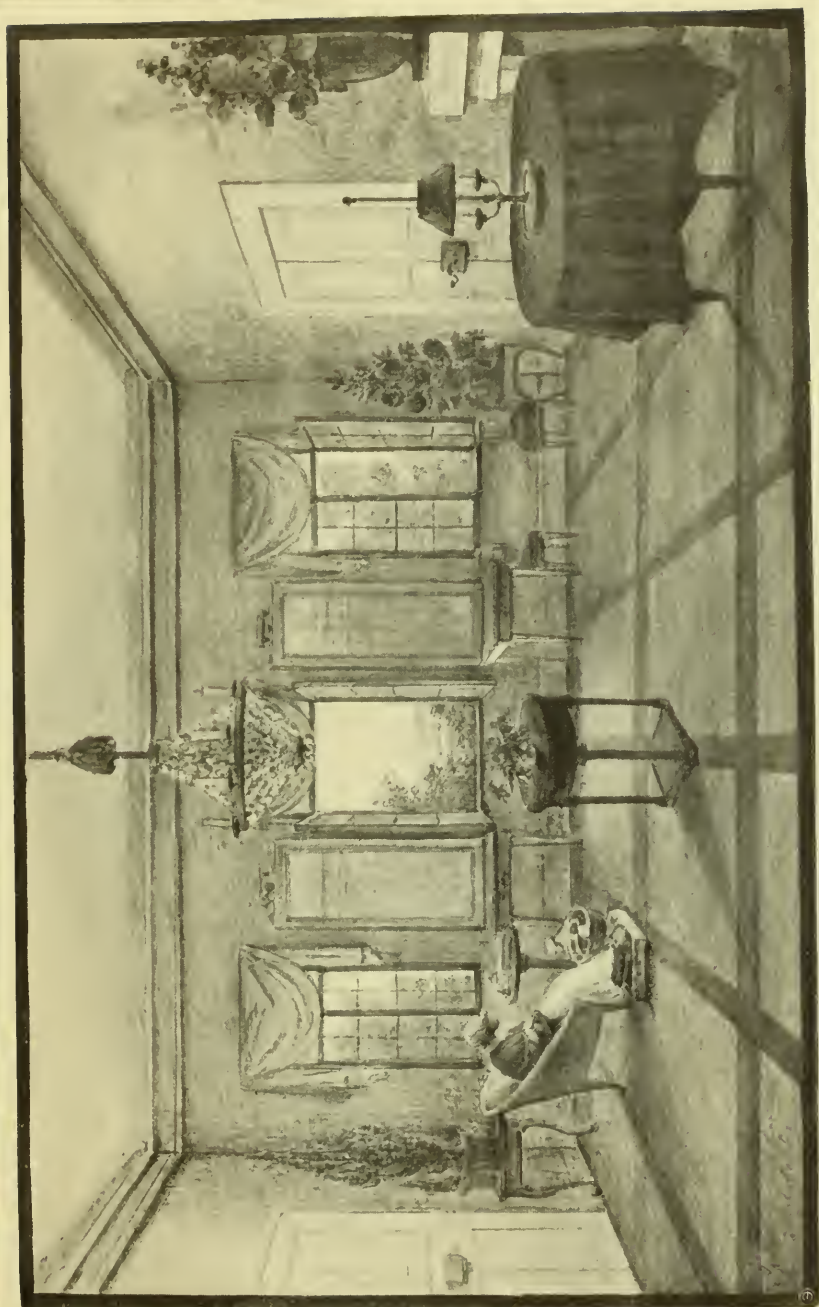
*„Moscou, ce 14/26 Février 1818,
Jeudi, à 6 heures 1/2.*

Chère et bonne Maman, je vous baise les mains de ce que vous avez bien voulu m'écrire le 20 Janvier/1 Février à la place d'Amélie. Je vais avant tout répondre aux articles pressants qui s'y trouvent, afin de pouvoir après vous écrire avec plus de liberté.

D'abord Loudet! Je vous demande mille pardons, chère Maman, de ne vous en avoir pas parlé encore. Je croyais vous avoir priée de lui donner ce que vous jugeriez à propos et de le faire mettre sur mon compte de Haber. Je crois que 20 à 25 ducats suffiront; n'êtes-vous pas du même avis, chère Maman? Quant aux Hochberg, je suivrai votre conseil, chère Maman, et les appellerai *mein lieber Prinz*, quand je pourrai me résoudre à leur écrire. J'ai envie d'attendre le mariage de leur sœur, afin d'avoir au moins de quoi leur dire. Voilà donc le Roi de Suède mort, et la famille *Bernadotte* va régner! C'est une vilaine tache sur cette Europe, qui est redevenue propre. Il me semble quelquefois que cela ne peut pas durer. La lettre dont je vous remercie aujourd'hui, chère Maman, m'est parvenue un moment avant d'aller chez la princesse Prozorofsky avant-hier. La soirée a fort bien réussi et *la Servante Maîtresse* a été très bien jouée et chantée par le prince Théodore Galitzine *) et une petite Mad. Guédéonoff, mais la pièce n'a pas d'intérêt. Il n'y avait que peu de monde, et ce qui m'a fait le plus de plaisir, c'est l'après-soupée, où le prince Théodore, qui met la société parfaitement en train, a fait chanter plusieurs personnes au clavecin, et s'est mis de la partie lorsque c'était une paire. L'Empereur n'y a pas été; il avait voulu venir, mais une grande messe qu'il y avait eue le matin à un couvent dont c'était la fête lui ayant fait perdre la matinée, il a dû rester chez lui pour affaires. C'est mercredi prochain qu'il part. Je suis bête ce soir par un commencement de mal de gorge qui me rappelle celui que j'ai eu à Brouchsal et auquel tant de bons et doux souvenirs sont attachés; j'espère que celui-ci n'atteindra pas le même degré. C'est une incommodité presque générale dans ce moment-ci. Je suis sortie cependant par un air bien doux, et nous avons eu grand monde à dîner. Il y a par ci par là des bouffées de printemps, mais une neige si épouvantable que je ne conçois pas ce qu'elle deviendra au dégel. On dit qu'on ne se rappelle guère d'en avoir vu autant. Adieu, chère et bonne Maman, je me sens toute stupide ce soir, et il me paraît que je ne vous dirais rien qui vaille. Je vous baise mille fois les mains, et de toute la tendresse de mon attachement."

*) Le Prince Théodore Golitzyne, gendre de la Princesse Prozorowsky.





Cabinet au Château de Rohrbach.

Dessin conservé à Bade.

569.

*„Moscou, ce 20 Février/4 Mars 1818,
Mercredi, à 7 heures du soir.*

L'Empereur part cette nuit. Cela me met à la gêne, de penser que cette absence durera jusqu'au 1^{er} de Juin. Tant de choses doivent arriver jusque-là! Tant de neige fondre, tant pousser et verdier, qu'il me semble que je n'y parviendrai jamais! Cela n'est que l'habitude; à Pétersbourg, je crois que je n'éprouverais pas la même chose. Alexandrine aussi doit terminer ses affaires; en attendant, je suis persuadée que tout ira bien et ne serais pas étonnée qu'elle eût un fils.

Jeudi, 21 Février/5 Mars, à 7 heures du soir.

Je viens terminer une désagréable journée en vous écrivant, chère et bonne Manian. L'Empereur n'est parti que ce matin entre 6 et 7 heures, mais incognito: ayant dit qu'il partait cette nuit et exigé que personne ne l'attendît, tout le monde était encore endormi. C'est son goût et sa manière; il faut servir les gens d'après leurs goûts. Ce n'est pas le mien de voir partir ainsi pour un long voyage les personnes que j'aime, mais en général c'est notre lot de plier nos affections et nos goûts à ceux des autres.“

570.

*„Moscou, ce 21 Mars/2 Avril 1818,
Jeudi, à 7 heures du soir.*

Mes journées passent avec une grande rapidité et une grande insignifiance. Je ne fais pas la moitié de ce que je veux, et souvent tout le contraire. Demain j'aurai une petite fête: j'irai passer pour la seconde fois une partie de la matinée aux Archives; cela m'amuse et m'intéresse. Je n'aime rien tant que les vieilleries historiques....“

571.

„Moscou, ce 25 Mars/6 Avril 1818,
Lundi, à 1 heure.

Nous avons eu avant-hier des nouvelles de l'Empereur et de l'ouverture de la diète, qui doit durer un mois. Le voyage qu'il fera dans le midi de la Russie après avoir quitté Varsovie le mènera jusqu'au premier de Juin, et pour cette époque, il est probable qu'Alexandrine sera déjà relevée de couches. Elle est dans son neuvième mois maintenant, et singulièrement lourde pour une première grossesse, des pieds fort enflés, sans être cependant excessivement épaisse. Adieu, ma bonne Maman, ma vie n'offre rien que l'on puisse citer dans une lettre. Ma visite aux Archives l'autre jour m'a fait passer une matinée agréable. A présent, je vous quitte pour un dîner qui ne le sera guère; c'est fête aujourd'hui, le jour de l'Annonciation, et je vous écris, chère Maman, en parure entre la messe et un dîner, pour lequel *il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus*, car la plupart de ces vieux Messieurs d'ici sont malades et cacochymes, et tout ce qui est vigoureux s'est dispersé depuis le départ de l'Empereur.“

572.

„Moscou, ce 18/30 Avril 1818,
Jeudi, à midi.

Alexandrine est accouchée hier matin d'un fils *), comme je m'y attendais, avec une facilité et une promptitude inouïes pour une première couche. Malgré des circonstances qui ordinairement rendent une couche difficile, cette couche *sèche* n'a pas duré cinq heures depuis les plus légers ressentiments jusqu'à l'arrivée de l'enfant, et ni les assistants ni la sage-femme même ne le croyaient encore aussi près, qu'il criait déjà....“

*) Le futur Empereur Alexandre II.

573.

„Moscou, ce 29 Avril/11 Mai 1818,

Lundi, à 7 heures 1/2 du soir.

Je sors pour me promener depuis quatre jours, même à pied. Il fait trop chaud pour marcher au milieu du jour, et trop de poussière pour se promener en voiture avec agrément, mais Moscou et ses environs sont de toute beauté. Dans quelques jours, je reprendrai toutes mes allures, et dimanche est le baptême. J'ai été hier pour la première fois chez Alexandrine, qui se porte à merveille: le petit est un joli enfant, trop blanc et pâle seulement; il ressemble d'une manière frappante au Prince Guillaume de Prusse. Je trouve qu'il a une petite mine touchante.“

574.

„Moscou, ce 6/18 Mai 1818,

Lundi, à midi et demi.

Je viens de lire dans les gazettes la lettre que Charles a adressée au Roi de Bavière sur les affaires territoriales. Il a attendu peut-être trop longtemps pour la publier. Je vois d'ici ce que les puissances en diront, ce qu'un voleur répondrait à un homme qui ne se serait pas prémuni d'avance contre la possibilité d'être volé: „Pourquoi n'avez-vous pas fait barricader votre porte?“ On m'a bien répondu au sujet de Charles quelque chose de semblable! C'est que, chère Maman, nous avons tous du trop bon sang dans nos veines; nous ne savons pas nous prémunir contre le mal qui nous vient des autres, parce qu'il est au-dessous de nous de le prévoir. Un mauvais sujet de Prince Allemand que je n'ai jamais vu a rendu ce témoignage à notre famille en disant à quelqu'un qui me l'a redit: „In der Badenschen Familie haben sie alle ein kaltes Äußere, aber sie sind alle ehrlich und rechtlich; es ist nicht wie in der unfrigen“. Je vous laisse deviner qui il est! Vous ne chercherez *pas loin*, si je vous dis surtout que la personne qui me l'a redit est de la même famille que lui *de nom*. La naïveté du Prince sur sa propre famille est plaisante.“

„Moscou, ce 13/25 Mai 1818,
Lundi, à 10 heures et demie.

Chère et bonne Maman, j'ai reçu hier soir votre lettre du 17/29 Avril et vous en baise les mains. Je n'ai appris que depuis une dizaine de jours le mariage du Duc de Kent avec la princesse de Linanges; c'est sa sœur qui me l'a dit. Je ne sais trop si la princesse de Linanges se trouvera bien de ce changement d'état. Le pauvre Charles m'attendrit par sa faiblesse; rien de plus cruel que cette faiblesse qui reste après une maladie, lorsqu'on commence à sortir: c'est pire quelquefois que la maladie même, car il faut avoir l'air bien portant et on ne se doute pas de ce qui se passe en vous. J'en ai eu un petit échantillon après ma dernière incommodité. Maintenant je suis dans un mouvement qui gêne ma paresse: des courses fixées presque pour tous les jours de la semaine ou des engagements à remplir, des expéditions préliminaires pour Pétersbourg, à la veille d'un déménagement je ne sais pour où, mais déménager il faut, pour préparer mon appartement que je cède au Roi de Prusse. Lorsque l'Empereur reviendra, je partagerai le sien, mais en attendant j'irai, je crois, me loger à Wassiliefsk. Savez-vous bien, chère Maman, que Philippe vient ici avec l'Empereur? Il l'accompagne depuis Varsovie dans toute sa tournée et viendra finalement ici. Cela me fait un plaisir que vous pouvez bien vous figurer. Il paraît que l'Empereur l'a pris en grande amitié. L'affaire qui touche Flire a produit la première brouillerie qui ait *jamais* existé entre Aspasia et Mad. de La Tour. L'idée de ce qu'il y aurait de choquant pour l'officier à la demi-paye dans ce *rapprochement*, et l'indélicatesse du procédé a causé à Fanchon une indignation qu'elle n'a pas su cacher, et, sottement franche comme elle l'est, elle n'a pas pu s'en taire. Tout cela est venu en même temps que d'autres circonstances pénibles et irritantes qui ont contribué peut-être à son indiscretion, car elle aurait dû se taire, je le lui ai bien dit. Aspasia a pris le parti de Fanchon, Mad. de La Tour s'est cru lésée dans ceux qu'elle chérit, et cela a produit quelques moments désagréables de vivacité. Cela n'a pas eu cependant d'autres suites qu'un peu de gêne inévitable. Je finis ma lettre ce matin,

chère Maman: nous allons à une heure à une maison de jardin (car c'est en ville encore) qui appartient au comte Tormassof, gouverneur militaire de la ville. Elle a été choisie par l'Impératrice mère comme je vous l'ai dit dernièrement, et le comte Tormassof l'inaugure à son intention aujourd'hui par un déjeuner. C'est une prise de possession, comme l'était dernièrement pour moi le déjeuner de Wassiliefsk. Cette après-dînée, j'ai des visites, et je compte aller voir un couvent; demain une course qui se prolongera jusqu'à après-demain soir, aussi pour voir des campagnes, couvents et des sites. Tout cela fatigue ma paresse au delà de l'expression; elle gémit tout autant que celle de Mad. de Grignan, surtout de passer une nuit hors de chez elle, mais je lui représente qu'il serait honteux de n'avoir pas vu à l'entour de Moscou tout ce qu'on peut voir. Adieu donc, ma bien-aimée Maman, je penserai de nouveau au calme de Brouhsal avec envie, car d'ici au mois de Juillet nous n'en aurons guère. Tous les couvents que je vois dans de si beaux sites me font croire quelquefois que je finirai mes jours dans une retraite pareille. Ma course de jeudi a été un peu dérangée par la pluie, mais la soirée était superbe, et le soleil a reparu pour embellir le chemin que nous avons fait pour voir un couvent qui est situé comme dans un jardin anglais: la fraîcheur de la première verdure d'un bois de bouleaux qui l'entoure, l'odeur délicieuse des bouleaux et les effets du soleil sur son déclin n'ont laissé de ce couvent une impression charmante; malheureusement c'est un couvent d'hommes. Les couvents sont ordinairement ici les buts de course; ils ont en général tous de beaux sites et plus de souvenirs historiques qu'on n'en trouve ailleurs. J'embrasse mes sœurs et vous baise tendrement les mains, comme je vous chéris, ma bonne et si chère Maman."

576.

*„Moscou, ce 20 Mai/1^{er} Juin 1818,
Lundi, à 11 heures du matin.*

Chère et bonne Maman, je ne vous écrirai qu'une bien sotte petite lettre aujourd'hui: je pars dans une ou deux heures pour un autre voyage de dévotion. Celui-ci est uniquement de devoir, car j'ai été deux fois à ce couvent aux deux couronnements, et il n'a rien de

particulièrement attrayant, excepté le rôle qu'il a joué dans l'histoire, mais ce n'est pas les murs qui me raconteront ce qu'ils ont vu et entendu, et les hommes qui y sont n'en savent guère plus que moi à ce sujet. C'est le couvent de Troïtza (la Trinité), qui est en grande vénération par les reliques qui s'y trouvent. Comme il est trop éloigné pour faire ce trajet en un jour, j'y passe la nuit et reviens demain soir ici. Le temps ne ressemble pas au 1^{er} Juin; il fait une petite pluie d'automne et du vent, mais pas froid du moins. L'Impératrice mère va de son côté aux deux couvents où j'ai été dernièrement. J'ai reçu hier votre lettre de Brouchsal, ma bien-aimée Maman, en date du 24 Avril/6 Mai. Je vous le répète chaque année, parce que j'éprouve chaque fois cette sensation d'une manière marquée; je me retrouve toujours bien mieux auprès de vous à Brouchsal qu'ailleurs, et, cette année-ci encore, j'envierai le calme qui y règne. N'ayant que peu de temps pour ma lettre, je répondrai, chère Maman, à la question que vous me faites dans votre lettre sur une correspondance de la Reine Elisabeth d'Angleterre. Je suis étonnée de voir qu'il vous en soit revenu quelque chose. Il est vrai qu'entre des lettres ou patentes de chancellerie expédiées de son règne et signées par elle, il y a une lettre d'elle fort intéressante, mais elle n'a que sa signature et celle de son conseil intime et n'est pas écrite de sa main. Le sujet en est intéressant, mais honteux pour le souverain auquel elle s'adresse, et je suis étonnée qu'il l'ait laissée subsister après lui. Le Tzar Ivan Was-siliewitch, qui était sans contredit un génie pour son temps, mais qui s'était rendu haïssable à la fin de son règne par ses cruautés, avait conçu le projet de quitter la Russie, où il ne se croyait pas en sûreté et de se réfugier en Angleterre. Il avait fait pressentir la Reine Elisabeth à cet égard, et la lettre en question est une réponse détaillée (en anglais) à cette proposition. Elle exprime le plaisir qu'elle aura à le recevoir, lui promet sûreté sur tous les points pour lui et tous ceux qu'il amènera avec lui ici. Enfin j'ai trouvé cette lettre d'un grand intérêt, mais je suis curieuse, chère Maman, de savoir qui vous en a parlé. Me voilà cependant entraînée plus loin que je ne voulais, aussi faut-il finir bien vite. Je joins encore une lettre de Mlle de la Chaux et embrasse mes sœurs. Adieu, ma bonne et si chère Maman, que ne puis-je vous exprimer à quel point je vous chéris! "

„Moscou, ce 27 Mai/8 Juin 1818,
Lundi, à midi.

Chère et bonne Maman, ce n'est qu'à l'instant que je viens de recevoir votre lettre du 30 Avril/12 Mai, et je vous en baise les mains en toute hâte. Je dois partir dans une heure pour la campagne de la comtesse Pierre Tolstoï *), y dîner et y passer la journée, mais cela se bornera, je crois, à un dîner sans bouger de la maison, car le temps est aussi mauvais qu'il l'était l'année 1814 à pareil jour (jour de naissance de Charles), que nous passâmes à la Favorite, si vous vous en souvenez, chère Maman! Puisse ce jour se renouveler souvent, bien souvent encore et trouver Charles heureux et bien portant! Tous les jours de cette semaine sont pris pour moi, comme c'est la dernière avant l'arrivée de l'Empereur et que, le Roi de Prusse étant ici, je ne crois pas qu'on puisse s'absenter. Cette activité, jointe à mes affaires oisuses de tous les jours, me fatigue d'avance. Pour m'achever, Anna Stepanowna **) est arrivée pour ce temps de *brouhaha* tout exprès, je crois, afin de s'y trouver, car jamais je n'ai vu des goûts plus obstinément opposés à une destinée que les siens. Elle vient de Kief, où elle a fait un voyage de dévotion, et, à sa place, je serais retournée tranquillement à Pétersbourg, où nous allons arriver dans peu: venir à Moscou est un détour. Elle a déjà voulu me mettre à contribution aujourd'hui. Pauvre femme! Elle pourrait être si intéressante, si elle se soumettait à sa destinée, mais de la sorte elle n'inspire que de la pitié. Adieu, chère Maman, Longin est là-dehors *qui prétend qu'on le préfère*, comme dit un air d'opéra. Il faut donc vous quitter bien vite, mais en vous baisant tendrement les mains. J'embrasse mes sœurs.“

*) Née Princesse Marie Golitzyne, femme de l'ancien ambassadeur à Paris.

**) La Comtesse Anne Protassoff.

578.

*„Moscou, ce 3/15 Juin 1818,
Lundi, à 2 heures.*

Chère et bonne Maman, veuillez avoir la bonté de vous charger des deux lettres ci-jointes qui m'ont été remises à cet effet. L'une est de l'Impératrice mère à Mad. de Seckendorff, l'autre de Mad. Zwilénieff à son père. La crainte d'oublier ces deux commissions, dans le désordre extrême où je vis, m'a fait commencer ma lettre par là, car j'aurais mieux aimé vous parler du singulier effet que j'éprouve de voir ici Philippe de Hombourg. Il est arrivé avec l'Empereur dans la nuit de vendredi à samedi, un peu harassé de leur voyage fatigant, et noir comme une taupe; je le trouve maigri aussi, mais du reste toujours le même. Je l'ai bien peu vu encore depuis ces deux jours; aujourd'hui je le verrai seul pour la première fois. L'Empereur est revenu bien portant, pas fatigué, pas maigri, un peu noir aussi. Dieu lui conserve sa santé, il en a bien besoin! Vous avez souvent vu, chère Maman, de ces pièces mécaniques qui représentent une chasse, ou une noce, ou autre chose; on monte la pène et l'histoire tourne, tourne, sans qu'il y a possibilité de l'arrêter. C'est ainsi que vous devez vous représenter votre fille, chère Maman: elle tient sa place sur une mécanique semblable et tourne depuis samedi; probablement elle tournera jusqu'à la fin de Juillet, trop heureuse si, dans ce mouvement perpétuel, elle trouve quelques moments de délassement pour son âme. Vous écrire en est un, lorsque je puis le faire à mon aise, mais cela devient un accès de fièvre, lorsque le temps me manque et que je sens le besoin de vous dire tant de choses! Tout en tournant, j'ai évacué mon appartement (et c'est une des pièces les plus marquantes de la mécanique, que le mouvement que cela m'a donné). Je suis dans deux chambres de l'appartement de l'Empereur, où j'ai débuté par une nuit à peu près blanche pour m'achever. J'ai pensé à Caroline: des bruits de tout côté, et *tout* ce qui appartient à la toilette dans la même chambre, où je couche aussi et qui est de passage. Cela n'est pas pour longtemps, je me crois en voyage, et c'en a tout l'air. Le Roi de Prusse arrive demain. On ne sait pas encore s'il fera son entrée le matin ou

l'après-dînée; dans tous les cas, elle sera en grande tenue, les troupes sous les armes, etc. Quant à moi, je crois que je quitterai Moscou le 15; l'Empereur part le premier le 12, et puis la débâcle générale. Je ne vous ai pas remerciée encore, ma bonne et chère Maman, de votre lettre du 5/17 Mai. L'article de la lettre de ma tante de Weimar sur le Grand-Duc Michel est bien vrai: jamais je n'ai vu de jeunes gens plus ennuyés que ceux-là. Je crois aussi que ce sont de petites manies, mais je ne les trouve pas de bon goût! Ce jeune Schilling qui a été tué par Maltitz n'est-il pas frère de Mad. de Porbeck, qui a perdu son mari l'année 1814; je crains de faire là une grande confusion. Adieu, chère et bien-aimée Maman; que je serais heureuse de pouvoir passer près de vous quelques moments bien calmes, bien seules! Hélas! il est une autre sorte de calme, plus imperturbable encore, et plus désirable par là, mais sur lequel on n'ose pas anticiper par la pensée. Combien cependant cette idée ne me repose-t-elle pas lorsque je suis flottante sur ce torrent qui m'emporte, sans plaisir pour moi, sans utilité pour qui que ce soit! On appelle cela se laisser aller à sa destinée: il faut avouer qu'il y en a de bien capricieuses dans le monde! Adieu Maman, je bavarde, il faut finir, ma si chère et bonne Maman, mais non sans vous baiser tendrement les mains. J'embrasse mes sœurs."

579.

*„Moscou, ce 9/21 Juin 1818,
Dimanche, à 6 heures.*

Chère et bien-aimée Maman, j'ai passé la journée du 20 sans vous écrire, à mon grand regret, mais, en vérité, in diefer drangewellen Zeit (comme Philippe appelle plaisamment le temps actuel), on court risque d'oublier ses devoirs et ses habitudes les plus chères. Cela me fait l'effet d'une calamité dont chacun n'est occupé qu'à se tirer le plus heureusement possible. Matin et soir, des tribulations de toilette; aux bals, les Majestés mâles se retirent de bonne heure, mais le reste des humains et les dames subissent les soupers jusqu'à une et deux heures du matin. Avec cela, depuis trois jours une chaleur des canicules! C'est un peu terrible, sans compter les apprêts de départ et tous les

devoirs de société que j'ai encore à remplir ici. J'en murmure surtout parce que tout cela m'a empêchée de vous dire *hier*, si chère Maman, ce que je vous répète à chaque anniversaire de ce jour, que je vous baise mille fois et tendrement les mains en idée, en demandant à Dieu de me permettre de répéter pendant des années les vœux que je lui adresse pour vous, ma bonne Maman. Le prince Yousouppoff *) vous a fêtée hier à sa terre d'Archangel à 18 ou 20 verstes d'ici; c'était une soirée assez décousue et qui aurait pu être mieux arrangée, mais du moins on respirait le frais. Il était un peu pénible d'y aller par la chaleur et d'en revenir à 2 heures du matin. Ce soir, nous allons étouffer à l'Assemblée de la Noblesse; il faut déjà que je vous quitte pour faire ma toilette. Ma figure m'ennuie tellement depuis que je suis obligée de la parer et de la regarder du matin au soir, que j'en ai un extrême dégoût. J'ai reçu tantôt, chère Maman, votre lettre du 15/27 Mai et vous en baise les mains.

Lundi, à 11 heures du matin, 10/22 Juin.

Nous avons eu bien chaud, comme je m'y attendais, au bal d'hier, et aujourd'hui de nouveau il fait étouffant. Veuillez, chère Maman, écrire à ma tante de Hombourg que Philippe a des succès prodigieux ici; je jouis du bon pied sur lequel il est dans la société, car je l'aime de tout mon cœur. L'Empereur a une vraie tendresse pour lui. Il va le suivre aussi dans son voyage de Pétersbourg, il se l'est tout à fait approprié, et je les trouverai à Czarskoe Selo, où l'on se rassemble et où j'aurai un ou deux jours de bons avant la reprise des agitations. Philippe ne se réjouit pas prodigieusement du mariage de son frère aîné; il prétend que cette princesse lui trouble son avenir, en ce qu'il avait toujours compté finir ses jours tranquillement à Hombourg et que l'idée d'y trouver une *princesse royale* lui est un grand accroc. Adieu, chère et bonne Maman, je vais saisir un moment de liberté pour aller voir la comtesse Stroganoff, que je quitte peut-être pour longtemps. Elle va d'ici à la campagne de sa mère jusqu'à l'automne, et, *si* mon voyage d'Allemagne a lieu, elle ne me trouvera pas à Pétersbourg au mois de Septembre. L'incertitude de mon avenir,

*) Le Prince Boris Yousouppoff.

toutes les oppositions qu'il contient en lui, ne laissent pas que de me tracasser aussi un peu in diefer úbrigens so draugvelten Zeit. Adieu encore une fois, ma bien chère Maman. J'embrasse mes sœurs et vous chéris de toute la tendresse de mon âme."

580.

*„Pétersbourg, ce 26 Juin/8 Juillet 1818,
Mercredi, à 11 heures du matin.*

En relisant votre lettre, chère Maman, je vois que vous me demandez si le petit Alexandre ressemble au Prince Guillaume, oncle ou grand-oncle: c'est à son oncle, le fils du Roi, que j'ai trouvé qu'il ressemblait beaucoup dans les premiers moments; maintenant il a déjà changé de figure et en changera encore mille fois. Sa mère paraît l'aimer beaucoup, mais sans passion: elle paraît en général n'avoir rien d'excessif dans le caractère, et cela n'en vaut que mieux pour son propre bonheur."

581.

*„Péterhof, ce 1/13 Juillet 1818,
Lundi, à 1 heure.*

Chère et bonne Maman, je profite d'un moment de liberté pour préparer ma poste, qui est fort hasardée cette fois. Je suis ici depuis hier soir; je suis arrivée après minuit, après une journée remplie depuis onze heures du matin. J'ai gagné par là une matinée fraîche et calme, ce que le reste de la société, qui n'arrive que pour dîner, n'aura pas. C'est la rougeole de Nicolas qui est cause de tout cela; sa femme, ou plutôt l'Impératrice mère, n'a pas voulu qu'il passe toute la journée d'aujourd'hui, qui est le jour de naissance d'Alexandrine, sans voir sa femme; le Roi a voulu passer la matinée avec sa fille, l'Empereur ne peut pas quitter le Roi, l'Impératrice mère ne veut pas quitter Alexandrine, et, au milieu de tout cet enchaînement, je me suis glissée tout doucement et avec l'approbation de l'Empereur, personne n'ayant besoin de moi. Je rends grâce au Ciel de ne pas faire 26 verstes au plus fort de la chaleur. Péterhof est délicieux par

le beau temps qu'il fait: c'est le seul lieu qui pouvait me dédommager de Moscou en faveur de la chère mer. La fête de tous les ans a lieu ce soir; demain il y a promenade et feu d'artifice à Oranienbaum. Après-demain les hommes vont à Cronstadt, et l'on revient dans le triste Palais d'Hiver jusqu'au départ du Roi. Je ne crois pas, chère Maman, qu'il puisse vous intéresser prodigieusement de savoir jour pour jour tout ce que nous faisons; cela finit toujours par une promenade. Tout cela est bien sec, dans une lettre où il faudrait garder le style d'une gazette; j'aimerais à en causer avec vous, ma bonne Maman, et alors la description de la promenade ne serait qu'un cadre où l'on placerait maintes autres choses. J'espère recevoir ici une lettre de vous, bien chère Maman, et je finis pour aujourd'hui, car les agitations que cause sous mes fenêtres l'attente de l'illustre société m'en donnent aussi.

Mardi, 2/14 Juillet, à 1 heure.

Je reviens d'une grande promenade avec Philippe et Mlle Valouïeff, moitié en ligne, moitié à pied. Je m'habitue si bien à sa société que je crains de m'apercevoir péniblement de son absence lorsqu'il partira. Il ne suivra pas cependant le Roi de près; l'Empereur, qui l'aime véritablement, veut encore le garder seul auprès de lui. La fête d'hier a été la répétition de celle que nous voyons tous les ans ici; le temps a été superbe, mais le vent, qui était un peu fort, a empêché la moitié de l'illumination de brûler. La poste n'est pas arrivée encore, et, comme il faut que ma lettre parte cette après-dînée pour Pétersbourg, je finis, ma bonne Maman, en vous baisant mille fois et tendrement les mains. Cette lettre vous trouvera probablement encore à Brouchsal; Dieu veuille que vous me donniez de bonnes nouvelles du séjour de Charles à Rippoldsau! J'embrasse tendrement mes sœurs, et vous chéris, ma bonne, si chère Maman, au-dessus de tout. Que j'aimerais passer une heure ou deux avec vous! J'en sens toujours le besoin, mais il y a des jours où je l'éprouve plus qu'à d'autres."

582.

„Czarskoe Selo, ce 12/24 Juillet 1818,
Vendredi, à 7 heures du soir.

Nous ne nous sommes levés de table qu'après 6 heures; je croyais tantôt vous écrire à sept heures, et il en était huit. J'ai sauté bien vite de ma chaise pour faire une ennuyeuse promenade avec Mlle Valouïeff, qui est aigre depuis toute la journée. Elle s'est aperçue que j'étais aussi de mauvaise humeur: j'en ai convenu et plaisanté. Que fait-elle? Elle choisit ce moment pour m'attaquer sur mes soi-disant liaisons, prétend que je deviens banale, enfin raisonne comme une cruche et me reproche que je témoigne plus d'amitié à présent à la comtesse Stroganoff qu'autrefois, et choses semblables. J'ai sauté d'un banc où j'étais assise avec un accès d'impatience que je me suis reproché, et me suis hâtée de rentrer chez moi.“

583.

„Czarskoe Selo, ce 19/31 Juillet 1818,
Vendredi, à 9 heures $\frac{1}{2}$ du soir.

Chère et bonne Maman, cela ne vous paraît-il pas plaisant, de ce que mes lettres alternent comme la fièvre pour la date, et que jamais vous n'en recevez deux de suite datées du même lieu? Nous sommes arrivés ici ce soir, croyant y rester paisiblement jusqu'à mardi, parce que l'Impératrice mère voulait venir passer dimanche et lundi, qui est le jour de sa fête, à Pavlofsk et ici. Point du tout! Voilà qu'au moment de notre départ, elle change d'idée, et ne vient ici que lundi pour dîner, ce qui fait que nous allons passer la soirée du dimanche et la matinée du lundi en ville pour revenir en toute hâte pour un grand dîner ici. Je crois réellement que *le perpetuo mobile* de cet été pronostique quelque grand événement, car il n'est pas naturel. Depuis que j'existe, je n'ai pas passé un été en voiture comme celui-ci, et cela va toujours en croissant. Vous pensez bien, chère Maman, qu'on n'a pas beaucoup de temps avec une vie pareille, et je dérobe aussi un moment ce soir pour vous écrire par la poste

de demain. Je vous baise les mains, ma bien-aimée Maman, pour votre lettre du 26 Juin/8 Juillet; toutes mes sœurs étaient réunies auprès de vous, à cette époque-là! Chère Maman, il devient tous les jours plus probable que je vous arriverai cette automne. Au nom du Ciel! pardonnez-le moi, il m'est impossible de l'empêcher. Tant de raisons s'opposent à ce que j'insiste pour rester. Vous les comprendrez mieux, si je puis jamais vous les dire de bouche, mais, de grâce, croyez que *je ne peux pas* l'empêcher. Si j'étais sûre que vous me pardonneriez de n'avoir pas pu l'empêcher, je fermerais forcément les yeux à tous les inconvénients, puisque tant y a que je ne puis le changer et ne penserais qu'au suprême bonheur de vous revoir, de revoir mes sœurs, Carlsrouhe, de retrouver toutes les allures, toutes les habitudes qui me sont si chères, mais je ne sais encore pas si cela *vous* convient, chère Maman. Il n'est question que de rester deux mois auprès de vous, afin d'être de retour à Pétersbourg à la fin de Décembre ou au mois de Janvier. Voilà ce qu'on prétend sûr pour le moment, mais a-t-on jamais eu moins lieu de compter sur les plans humains que dans les cas actuels, où nous avons vu un congrès, qui ne devait pas se prolonger au delà de six semaines, durer neuf mois?

Samedi, 20 Juillet/1 Août, à 10 heures du matin.

Je ferme ma lettre, chère Maman, pour l'envoyer en ville, et vais faire un tour de promenade. Il fait beau, mais la chaleur a trop considérablement diminué; il a fait froid, même, ces jours-ci, le soir. Dieu veuille que les espérances de récolte se réalisent chez vous! Philippe, que son Empereur a laissé à la disposition du nôtre, a reçu l'ordre de l'Empereur Alexandre de rester ici jusqu'à son départ pour l'Allemagne, donc environ un mois encore. Adieu, ma bien-aimée Maman, je finis, parce qu'il faut finir, mais j'aimerais bien mieux bavarder encore. Je vous baise mille fois et tendrement les mains et embrasse mes sœurs et Charles, s'il est à votre portée.

Je reçois à l'instant, chère Maman, votre lettre du 30 Juin/12 Juillet et n'ai que le temps de vous en baiser les mains."

*„Czarskoe Selo, ce 26 Juillet/7 Août 1818,
Vendredi, à 6 heures du soir.*

Chère et bonne Maman, en finissant ma dernière lettre, je vous ai accusé la réception de la vôtre du 30 Juin/12 Juillet, et à l'instant je viens de recevoir celle du 7/19 Juillet, dont je vous baise mille fois les mains. Oui, sûrement, Philippe a été une grande compensation pour moi aux tribulations de cet été, et sa société m'est bien agréable à présent encore. Je crois vous avoir dit que l'Empereur veut qu'il reste pour ne partir qu'à peu près en même temps que lui. J'en aurais été fâchée, de cet arrangement, s'il l'avait beaucoup contrarié, comme je le craignais, mais à présent qu'il en a pris galamment son parti, j'en suis charmée. C'est une singulière chose que la destinée: on n'évite pas celle qui nous est dévolue, c'est bien vrai. Vous étiez toute seule, ma bonne Maman, lorsque vous m'écriviez votre dernière lettre, et mes sœurs étaient par voies et par chemins. Mimi m'écrit qu'elle va passer quatre semaines à Nymphenbourg, et paraît s'en réjouir. Nous voilà ici depuis hier, parce qu'il est dit que je vous adresse toutes mes lettres de Czarskoe Selo et celles à Amélie de Kamemnoï Ostrof. Dimanche après dîner, nous retournons en ville pour assister à la noce du général Sipiaguine, que vous avez vu à Carlsrouhe avec l'Empereur et le quartier général. Tous les aides de camp généraux de l'Empereur se mettent en ménage; cela peuple Czarskoe Selo, parce qu'ayant la permission d'y demeurer, et que leurs femmes sont admises à nos dîners, ils ne laissent pas d'y venir le plus possible. Le général Potemkine, que vous avez vu à la même époque, s'est marié cet hiver, pendant que nous étions à Moscou, à une jolie petite femme qui est ici dans ce moment. Il y a dans le jardin un village chinois, commencé encore par l'Impératrice Catherine, et qui n'a jamais été achevé. L'Empereur l'a fait terminer cette année-ci, y a fait des embellissements et l'a fait arranger de manière à y loger plusieurs ménages; cela orne extrêmement cette partie du jardin. Comme je ne suis pas sûre des occasions, chère Maman, je finirai ma lettre à présent, afin qu'elle soit prête à partir s'il s'en présente

une ce soir ou demain matin. Il n'y a rien de fixé encore sur le jour de mon départ ni sur celui de l'Impératrice mère: elle avancera le sien le plus possible, surtout comme elle veut passer par Varsovie et s'y arrêter un peu; pour moi je ne crois pas partir avant les premiers jours de Septembre. Adieu, ma bien-aimée Maman, j'embrasse Amélie et Frik qui seront revenues auprès de vous, et vous chéris tendrement, vous le savez bien."

585.

*„Czarskoe Selo, ce 2/14 Août 1818,
à 10 heures du soir.*

Chère et bonne Maman, j'espère recevoir une lettre de vous demain, mais je ne puis pas l'attendre, parce que la mienne doit être en ville demain matin. Notre séjour ici a commencé cette fois par un bien mauvais temps: hier et avant-hier, il n'a pas discontinué presque de pleuvoir; aujourd'hui, il fait beau, mais froid le soir, et cette température est d'autant plus désagréable qu'on avait presque oublié la sensation du froid, tant il a fait chaud tout le reste de l'été. Malgré cela, Czarskoe Selo est très brillant cette fois; tout ce qui peut y venir y est rassemblé: nous voyons tout cela à dîner et dans les jardins. D'ailleurs le genre de vie n'est pas changé, mais je suis charmée pour Philippe qu'il ait où aller achever sa soirée par une partie de whist: tantôt c'est chez l'une, tantôt chez l'autre de ces dames. Il s'ennuierait comme un mort sans cela, à présent surtout que les soirées commencent à devenir un peu plus longues. Je l'ai promené aujourd'hui sur un cimetière. Il désirait voir l'Eglise où est enterré M. Lanskoï *), favori de l'Impératrice Catherine, mais la soirée était si fraîche qu'il a fallu descendre du droshki et marcher pour se réchauffer. Pour mardi, il faut de nouveau être à Kamennoi Ostrof: c'est la fête du régiment de Préobragensky, et elle sera fêtée comme de coutume; ensuite je pense qu'il y aura un séjour un peu plus long, mais il ne saurait l'être prodigieusement, parce que l'Empereur part le 26 Août/7 Septembre. L'Impératrice mère m'a dit aujourd'hui

*) Le favori de Catherine II, Alexandre Lanskoï.

qu'elle partait le 28 Août/9 Septembre; quant à moi, je ne sais pas encore quel jour on me fixera. La bonne princesse Prozorowsky *) a dû me refuser de m'accompagner dans ce voyage: sa santé faiblit et c'est une rude entreprise, surtout si nous revenons au cœur de l'hiver, comme il faut le croire. Elle m'a fait ce refus avec tant d'amitié et de bonne foi que je ne puis pas en être blessée; j'entre parfaitement dans ses raisons. Si l'Impératrice mère ramène la comtesse Lieven **) vivante, il faudra crier au miracle: à l'âge de 78 ans, quitter toutes ses habitudes et se trouver en pays étranger pour la première fois, c'est fort! Elle n'entreprend pas ce voyage volontiers, comme de raison. Adieu, chère et bonne Maman. Avec quelle impatience j'attends une réponse de vous à la première lettre qui vous annonce décidément mon voyage! Cette impatience est fondée sur différents motifs. Mais je la recevrai à peine au moment de partir. J'irai par la Prusse, mais sans passer par Berlin, et vous en préviens, en cas que vous voulussiez m'adresser des lettres en route. Adieu, ma bien-aimée Maman, j'embrasse mes sœurs."

586.

*„Kamennoï Ostrof, ce 7/19 Août 1818,
Mercredi, à 11 heures du matin.*

Chère et bonne Maman, votre lettre du 14/26 Juillet m'est parvenue l'autre jour à Czarskoe Selo, après que j'eus fermé et envoyé la mienne. Je vous en baise les mains, et, sachant combien vous souffrez de la chaleur, je dois vous remercier doublement d'avoir eu la bonté de m'écrire malgré cela. J'ai reçu hier une lettre de Caroline, de Baden, qui crie aussi miséricorde au sujet de la chaleur. Ici il me paraît qu'il ne faut plus guère en attendre; nous avons de bien belles journées, mais fort tempérées, même fraîches. J'en profite pour monter à cheval à Czarskoe Selo. C'est une rage parmi toute la société, et ce goût a gagné Philippe. Samedi dernier, nous avons fait une promenade à cheval ensemble qu'il a tellement prolongée, que nous ne

*) La Princesse Anne Prozorowsky.

**) La Comtesse Charlotte Lieven.

sommes rentrés qu'à la nuit tombante; la soirée était superbe. Il ne me reste plus qu'à faire une course dans les airs avec lui, car nous avons été de toute manière ensemble sur terre et sur l'onde. Je lui ai dit ce que vous m'écrivez, chère Maman, de la satisfaction de ma tante de sa nouvelle belle-fille; il est si mal disposé pour ce mariage qu'il prétend qu'il fuit les gazettes depuis qu'elles parlent de l'arrivée de la Princesse Elisabeth à Hombourg. Je suis ici depuis dimanche soir. J'y suis arrivée bien tard, à onze heures, parce que je me suis encore beaucoup promenée à Czarskoe Selo. C'est pour des revues et pour la fête du régiment de Préobragensky, qui était hier, que nous faisons ce séjour à Kamennoï Ostrof. L'Empereur retourne aujourd'hui à Czarskoe Selo; pour moi, je n'y irai que demain, ne me portant pas trop bien aujourd'hui, et je ne suis pas fâchée aussi d'avoir un jour de repos pour mille petites affaires que mon prochain départ amène ou presse, et qui sont plus *weitaufig* à faire de Czarskoe Selo. Je ne partirai sûrement pas plus tard que le 31 Août ou le 1^{er} Septembre vieux style, ce qui fait le 12 ou 13 Septembre de votre style, mais, si cela se peut, un ou deux jours plus tôt. Que ne puis-je voler, afin d'être auprès de vous, Maman, dès que je sortirai de Pétersbourg! Grâce au Ciel, que vous êtes plus contente de la santé de Charles. J'espère que, lorsque je le verrai, il aura encore gagné bien plus. Adieu, chère et bien-aimée Maman, il faut finir. J'ai encore une lettre allemande à composer: c'est au Duc de Cobourg, qui m'a annoncé la naissance de son fils*), il y a du temps. Hier on a reçu la nouvelle de l'heureuse délivrance de Mad. Anne d'Orange, et voilà l'Impératrice mère bien heureuse de savoir toutes ses filles accouchées. Dans tout cela, il n'y a de désappointé que la Reine de Wurtemberg qui désirait tant un fils. Selon ma religion, c'est bon pour elle, qu'elle ait ce désappointement! Trop de réussite m'aurait effrayée pour elle. J'embrasse mes sœurs et vous chéris de toutes les facultés de mon âme, ma bonne Maman."

*) Le fils du Duc régnant Ernest de Saxe-Cobourg-Saalfeld, Ernest, plus tard Duc régnant de Saxe-Cobourg-Gotha, marié à Alexandrine de Bade, fille du Grand-Duc Léopold.

„Czarskoe Selo, ce 13/25 Août 1818,
Mardi, à 8 heures du soir.

Chère et bien-aimée Maman, j'ai été bien effrayée, quoique vous ayez eu la bonté de me parler vous-même de l'incommodité que vous avez eue. Grâce au Ciel, que l'attaque n'a été que passagère, mais je crains maintenant votre second voyage à Griesbach; je crains que le désir de voir Charles et de le déterminer à partir pour Pyrmont vous fasse entreprendre plus que vos forces ne devraient le permettre après votre incommodité. Enfin je suis bien impatiente d'avoir des nouvelles de votre retour de Griesbach! Le général Michaud, qui est arrivé hier, m'a dit vous avoir vue et bien remise de votre incommodité, ma bonne Maman. Ce bon Michaud, il a *une âme*, celui-là, on le voit à la manière dont il traite les liens de famille, et dont il parle de la sienne. Chère, si chère Maman! Est-il possible que vous me parliez si au long d'une chose toute simple, dont je vous suis au contraire bien reconnaissante! C'est ce que vous me dites au sujet de mes lettres aux Hochberg dont je vous parle. J'ai cru qu'il fallait leur donner *l'Altesse royale*, je ne demande pas mieux que ce ne soit que *l'Altesse* tout court, et vous remercie d'avoir réparé ma bévue. Mais d'ailleurs vous savez, si chère Maman, que j'aime tant à vous tout dire, tout soumettre, que vous n'auriez pas dû avoir le moindre scrupule d'ouvrir mes lettres. Je rends mille fois grâces à Dieu de m'accorder encore le bonheur d'être à même de vous tout dire, tout soumettre, du matin au soir, de reprendre encore une fois ma place *d'enfant* auprès de vous, et surtout, si je puis me dire que vous m'y verrez *avec quelque plaisir*. Je ne sais si je vous ai déjà écrit que mon départ est fixé au 29 Août/10 Septembre de ce mois, ce qui est de jeudi en quinze. J'espère, en comptant largement et sauf les accidents, être à Francfort le 22 Septembre/4 Octobre ou 23 Septembre/5 Octobre, mais j'espère plus tôt. Le temps est détestable depuis quatre ou cinq jours, froid comme au mois d'Octobre, et ce n'est qu'aujourd'hui que la pluie a un peu cessé; c'est d'autant plus fâcheux que c'est le premier séjour un peu prolongé que je fais

ici de toute l'année. J'y resterai encore toute cette semaine et n'irai en ville qu'à la moitié de la semaine prochaine; ensuite tout le monde revient ici pour partir d'ici (et de Gatchina l'Impératrice mère). Philippe, qui avait suivi l'Empereur pour une revue à Pétersbourg, y est retenu par un panaris qu'il a négligé et qui lui a fait enfler tout le bras et le fait bien souffrir. Cela me fâche véritablement contre lui, parce que je l'avais engagé à montrer ce mal à un chirurgien dès le commencement, et il ne l'a pas voulu par obstination ou enfantillage. J'embrasse mes sœurs et remercie tendrement Amélie pour sa lettre par Michaud. Je lui écrirai la poste prochaine. Adieu, ma bien-aimée Maman, je vous baise mille fois les mains aussi tendrement que je vous chéris."

588.

*„Czarskoe Selo, ce 20 Août/1 Septembre 1818,
Mardi, à 11 heures du matin.*

Chère et bonne Maman, je vous baise les mains pour votre lettre du 27 Juillet/8 Août qui renfermait celle du jeune Reuter; elle ne contenait en effet en grande partie que l'expression de sa reconnaissance, avec une légère insinuation cependant, qu'il attend de moi encore une augmentation de fortune assez considérable, pour pouvoir épouser celle qu'il aime. Il est un peu difficile que je lui procure cette augmentation. Mais laissons ceci et le reste, chère Maman, pour vous parler d'affaires agréables pour moi, parce qu'elles tiennent à mon séjour chez vous. Permettez, chère Maman, que l'on fasse cette fois au sujet de ma suite un arrangement qui me mettra fort à l'aise. L'Empereur en a eu lui-même l'idée et l'Impératrice mère fait ainsi chez toutes ses filles. Accordez-moi donc aussi la permission de louer à Carlsrouhe une maison pour toute ma suite, excepté une dame peut-être, dont même je pourrai me passer. Les personnes que j'amène cette fois vous sont toutes étrangères, à l'exception de Mlle Valouïeff, Longuinoff et Stoffregen; c'est une raison de plus pour ne pas vous les mettre sur les bras, et, si on leur dit d'avance que l'Empereur veut que cela soit ainsi, vous ne pourrez pas même avoir l'idée qu'elles s'en formaliseront. A Brouchsal, cela vaudrait peut-être

mieux aussi, pour les hommes au moins, et surtout pour les gens; mais à Carlsrouhe, c'est indispensable, même pour les dames. Je crois que j'en amènerai une troisième, Mlle Sabloukoff: l'arrangement des voitures le permet, et je dois, pour l'honneur de la nation, amener avec moi quelque chose de plus supportable que ma bonne princesse Wolkonsky, qui devient de jour en jour plus étonnée et plus muette. La chère Mad. Pitt, avec ses flottements continuels, s'est de nouveau décidée à aller avec moi jusqu'à Carlsrouhe et de là en Angleterre; elle passera toujours quelques jours soit à Carlsrouhe, soit à Brouchsal, et je souffrirai véritablement, si je vous arrive avec toutes ces femelles et la prétention que vous les logiez dans votre maison de Carlsrouhe qui est si peu spacieuse. J'ose donc vous prier, ma bonne Maman, de donner commission à quelqu'un qui s'y entende de louer une maison à Carlsrouhe pour le nombre de personnes dont je joins la liste ici, et, à Brouchsal du moins, une maison pour les gens. Si on l'arrête pour le 1 Octobre, c'est tout ce qu'il faudra; c'est le 2 ou le 3 que j'espère être réunie à vous, ma bien-aimée Maman. Cette idée me fait battre le cœur. Mais je n'ose pas dire encore que ce soit d'une joie bien pure, avant d'avoir une réponse de vous sur la nouvelle de mon arrivée. J'espère trouver Charles de retour de Pymont avec un bon résultat de l'usage de ces bains. Sans doute, si les médecins trouvent nécessaire qu'il passe l'hiver dans un climat plus chaud, sa santé doit passer avant toute considération, et personne ne pourra l'en blâmer ni lui en vouloir. Il est de son devoir de tâcher de se conserver, et ce ne sera pas pour s'amuser qu'il aura quitté son pays. J'espère toujours que les eaux de Pymont lui feront un bien essentiel. Philippe, qui a souvent discuté la maladie de Charles, et qui croit en connaître la véritable cause dès Vienne, où il a eu de si fortes attaques d'oppression de poitrine, ne croit pas que ce soit un climat chaud qu'il lui faille, et voudrait bien que les médecins reconnaissent la même cause que lui. Adieu, chère et bonne Maman, j'embrasse mes sœurs et vous baise mille fois et tendrement les mains."

*„Weimar, ce 15/27 Septembre 1818,
Dimanche, à 9 heures du matin.*

Ma bien-aimée Maman, ma tante m'a remis ici la lettre dont vous l'aviez chargée pour moi, et la manière dont vous m'y parlez de Charles trouble fort le bonheur que j'aurais eu à me trouver ici, où je me regarde déjà comme en famille, et celui d'être à la veille de vous revoir. Il est donc probable que Charles aura quitté Carlsrouhe lorsque j'y arriverai. Je tâche de diminuer la peine que cette idée me cause en me disant que ma vue et l'événement de mon arrivée lui auraient peut-être causé une émotion fâcheuse dans son état. Mais il me sera bien cruel de ne pas le voir du tout, car *il doit* nécessairement passer tout l'hiver à Montpellier; il le doit, pour retirer au moins de ce voyage qu'il lui faut faire tout le fruit qu'on peut en désirer. Qu'il parte, au nom du Ciel, le plus tôt possible, et reste jusqu'à une entière guérison! Ce séjour de Montpellier a fait tant de bien à la comtesse Ostermann! Enfin, espérons en Dieu, ma bonne Maman; Charles se remettra, et cette maladie aura peut-être encore de bons résultats pour la suite. Malgré la peine que me fait l'absence d'Amélie dans ce moment, je sens aussi combien elle sera utile à mon frère, et me réjouis presque de l'idée que vous avez eue de la faire partir avec lui: sous plus d'un rapport, je crois que sa présence sera utile là où ils se trouveront. Tout cela est long à développer ici, et j'ai peu de temps à donner à ma lettre. Veuillez, chère Maman, si Amélie est encore avec vous, lui dire que je l'embrasse et la remercie de sa lettre: je n'ai pas le temps de lui écrire aujourd'hui. Mon Dieu, quelle différence de cette arrivée-ci chez vous de la première! J'ai le cœur bien serré, mais il faut prendre tout comme Dieu nous l'envoie, et croire que, puisqu'Il le veut ainsi, c'est bien! Je suis ici depuis avant-hier soir. Hier je n'ai pas pu trouver le moment de vous écrire, chère Maman. Je suis arrivée ici le seizième jour de mon voyage; on dit que c'est vite, et je le crois aussi, par le grand besoin de repos que je sens. J'espère être vendredi à Francfort. Ayez la bonté, chère Maman, de m'y faire savoir où je dois arriver, si

c'est à Brouhsal ou à Carlsrouhe, et s'il n'y a pas un jour ou un moment de la journée que vous préféreriez à un autre. De Francfort, je peux arranger mon voyage et mon séjour à Darmstadt absolument d'après votre volonté. Si je pouvais encore voir Charles, je désirerais hâter mon arrivée; si non, chère Maman, dites-lui tout ce que vous savez que j'éprouve pour lui. Je vous ai envoyé de Pétersbourg les noms des personnes qui m'accompagnent, et probablement vous aurez déjà reçu cette lettre. Mais nous voyageons à vingt-quatre heures de distance et j'arriverai seule avec Mlle Valouïeff et M. Narychkine. Si Amélie a déjà quitté Carlsrouhe, j'engagerai Mad. Pitt à se séparer de nous à Francfort. Adieu, ma chère et bonne Maman. Hélas! si je pouvais donc jouir dans toute son étendue de l'espoir de vous voir!"

1819.

Lettres de l'Impératrice Elisabeth à sa mère
la Margrave de Bade.

590.

*„Plochingen, ce Dimanche 10 Janvier 1819,
à 7 heures 1/2 du matin.*

A peine vous avais-je quittée, ma bonne et si chère Maman, et le cœur brisé encore par notre séparation et ma visite à l'église de Pforzheim, que je fus reçue à Illingen par une nouvelle qui me consterna et me *terrifia* (à la lettre) au delà de l'expression. Vous en serez instruite avant la réception de cette lettre. Je trouvai le comte Salm à Illingen, qui, au lieu du compliment dont il avait été chargé, me dit d'un air bouleversé que le Roi me priait de ne pas passer à Stuttgart, parce que la Reine *) était malade, sérieusement, dange-reusement, me dit-il par gradation, et que le Roi m'enverrait de ses nouvelles à Plochingen. Je fus très saisie, mais, sans rien prévoir de plus, je l'accablais de questions, et il avait l'air de ne savoir quoi me répondre. Je sortis de voiture pour attendre M. Narychkine, qui était resté plus longtemps à Pforzheim. En montant l'escalier, M. Potemkine, qui était venu aussi à Illingen, me dit que la Reine était *à toute extrémité*. Au bout d'un quart d'heure, j'appris la vérité. Je ne puis vous rendre, chère Maman, ce que j'éprouvai! Avec la certitude de la voir dans quelques heures, apprendre sa mort sans l'avoir vue malade, c'était réellement terrifiant! Toutes les nouvelles que j'ai pu rassembler, le bulletin même de sa maladie que j'ai reçu, ne m'expliquent pas mieux sa mort. Je ne puis la regarder que comme un de ces coups inexplicables de la Providence, dont on ne peut se rendre

*) La Grande-Duchesse Catherine Pavlowna († 1819).

raison. Le Roi est dans un désespoir affreux, à ce qu'on dit. Grand Dieu! que de douleur et de malheur dans cette contrée*)! Je me presse, chère Maman, et ne vous dis que la moitié de ce que je voudrais; j'espère vous écrire plus longuement de Munich. Adieu, ma bien-aimée Maman, que Dieu veille sur vous, et, de grâce, ménagez votre santé. J'embrasse tendrement mes sœurs et vous baise les mains avec tout l'attachement dont mon cœur est rempli."

591.

„Munich, ce 13 Janvier 1819,

Mercredi, à 1 heure.

Chère et bien-aimée Maman, que vous êtes bonne de m'avoir écrit samedi encore et surtout le soir: la crainte que vos yeux n'en aient souffert m'a presque empêchée de me livrer en plein au bonheur de recevoir votre lettre. J'en étais là ce matin, lorsque le Roi vint m'interrompre. Il m'avait menée au théâtre, qu'il avait fait éclairer un peu pour m'en faire juger, et il fallait absolument aller à Biederstein, par un temps divin, il est vrai. Ce soir, Caroline a reçu encore une lettre de vous, ma bien chère Maman: et je me félicite doublement d'avoir achevé la journée ici. Les autorités ont trouvé impossible que je couche à Schwandorf; je me suis donc décidée à rester ici toute la journée d'aujourd'hui et à aller demain jusqu'à Ratisbonne, et après-demain jusqu'à Bayreuth. Caroline était très bien hier et avant-hier; aujourd'hui sa joue a enflé un peu, et il s'y est montré un peu de rougeur, mais, comme elle n'a pas de fièvre, le médecin lui a permis de dîner avec nous. Je passe mon temps ici comme je le désirais: je n'ai vu personne que les individus que le Roi voit journellement, et nous sommes absolument en famille. Il m'en coûtera de quitter Caroline, et avec elle le reste des miens; je me crois moins séparée de vous, chère Maman: je ne me crois pas encore séparée de ma famille tant que je suis avec elle. Vous avez été bien frappée aussi, chère Maman, de la mort de la Reine de Wurtemberg. Jamais

*) L'Impératrice Elisabeth venait déjà de perdre son frère Charles, le Grand-Duc de Bade.

événement pareil ne m'a fait une impression de ce genre; ce n'est qu'ici que j'ai pu m'en remettre. Ce sont de ces coups qui peuvent influencer sur la raison! C'est peut-être la disposition d'esprit où j'étais, ou bien la manière dont je l'ai appris qui a produit cet effet sur moi, mais il est inexprimable. Je suis peinée d'avance de ce que l'Empereur et l'Impératrice mère éprouveront, et, maintenant que je vous ai quittée, j'ai double motif pour désirer de pouvoir voler à Pétersbourg. J'embrasse Frik; Mimi vous aura quittée, chère Maman, lorsque vous recevrez cette lettre, et c'est encore une idée qui m'afflige. Si vous en avez l'occasion, chère Maman, veuillez dire aussi à Amélie que je l'embrasse. J'ai reçu la lettre de Frik par mes dames; elle me pardonnera, si je ne l'en remercie pas aujourd'hui. Ah! si ma destinée le permettait, je pourrais trouver encore bien de la douceur à passer ma vie à Carlsrouhe, malgré notre malheur, mais près de vous, mais dans ce pays, pour lequel je sens toujours tout mon attachement, surtout en le quittant. C'est une superstition générale en Russie de croire que, lorsqu'en partant d'un endroit on y laisse quelque chose qui vous appartient, nous y reviendrons: c'était ma première idée en m'apercevant que j'avais oublié mon sac chez vous. Je reviendrai donc dans votre maison, ma bien-aimée Maman, je vous y trouverai bien portante, s'il plaît à Dieu; sa puissance est si grande que peut-être je vous retrouverai avec quelque soulagement à vos cruels chagrins. Adieu, chère et si bonne Maman; je ne vous écris qu'à bâtons rompus: il est sept heures et demie et je dois retourner chez Caroline. Demain je serai bien seule et m'éloignerai encore davantage de vous. Donnez-moi encore une fois en idée votre bénédiction, ma bien-aimée Maman, et je baise en idée vos mains chéries."

592.

*„Königsberg, ce 15/27 Janvier 1819,
Mercredi, à 7 heures et demie du soir.*

Chère et bonne Maman, me voici heureusement arrivée jusqu'ici, et la grande moitié de mon voyage surmontée. Je suis arrivée il y a une heure, je passe ici la journée de demain et repartirai vendredi; dimanche j'espère passer la frontière de la Russie et *après-demain, je*

dirai: Après-demain! Cette phrase est bien applicable à mon impatience d'arriver: elle augmente à mesure que j'avance, d'autant plus que je n'ai aucune nouvelle de Pétersbourg. Je ne puis assez rendre grâce à Dieu de la manière dont j'ai fait jusqu'à présent ce voyage que je redoutais un peu, et, si j'étais partie au mois de Février ou de Mars, je n'aurais pas pu attendre mieux que je n'ai trouvé: à quelque peu d'endroits près, pas de neige, une température de printemps, assez de gelée de nuit pour améliorer les chemins, et de jour un beau soleil ou du moins une température agréable. Partout on se récrie sur l'hiver extraordinaire de cette année-ci: je n'ai pas eu lieu de penser encore à ma pelisse. Le chemin que j'ai dû prendre pour passer la Vistule à Thorn est aussi plus varié que celui que j'ai déjà fait trois fois, et c'est encore un avantage; je les apprécie tous, grands et petits, car ce voyage m'effrayait tant, que je ne puis assez remercier Dieu de l'avoir protégé comme il l'a été par Lui jusqu'à présent. Il permettra, j'espère, que je l'achève de même. Depuis avant-hier huit jours, je n'ai plus eu et ne peux plus espérer d'avoir de vos nouvelles, ma bien-aimée Maman, avant Pétersbourg. Ce silence qui devient toujours plus profond, à mesure qu'on avance, est une cruelle chose. Je me nourris en attendant de souvenirs; ils sont encore tous si frais dans mon cœur! Aujourd'hui il y a un mois que nous avons été au service funèbre, et, par les belles soirées que j'ai eues en route, j'avais de la peine à détacher les yeux du ciel étoilé qui toujours m'inspire tant de consolation. Vos belles pommes, chère Maman, qui se sont soutenues jusqu'à ces jours-ci, et qui ne sont pas tout à fait épuisées, je crois, m'ont donné quelques bons moments. Mlle Valouïeff, qui brûle toujours, en a autant et plus profité que moi pour se rafraîchir: je crains réellement de trouver à côté de moi un beau jour un petit tas de cendre à sa place. Il faut que je vous dise ces bêtises, chère Maman, car je n'ose pas les lui dire en face, sans qu'elle ne s'en fâche parfois très sérieusement. Ce n'est pas du côté de l'agrément de la société que brille mon voyage, mais je n'y prétends pas, et me trouve bien du moins quand je suis seule. Je n'ai pas vu ces autres dames et Posnikoff, depuis Munich, excepté la bonne princesse Wolkonsky que j'ai reçue à Bayreuth à minuit, prête à me mettre au lit. Quoique harassée elle-même d'une longue journée, elle est venue me

donner des nouvelles de Caroline, qu'elle avait quittée vingt-quatre heures après moi. Lorsque je quittai Bayreuth le lendemain de bonne heure, ces dames dormaient encore, mais le fidèle Posnikoff était à la portière de la voiture; demain soir, j'espère les voir tous en bonne santé. Adieu, ma bien chère Maman, et pardonnez-moi mon radotage: j'ai les yeux et la tête un peu fatigués; la poste partant pour l'Allemagne demain matin, je n'ai pas voulu manquer ce jour. Peut-être aurai-je de vos nouvelles à Riga: sinon, ce sera un motif de plus pour me faire désirer d'arriver à Pétersbourg le plus tôt possible. J'embrasse mes sœurs et vous baise les mains, ma bien-aimée Maman, de toute la tendresse de mon attachement."

593.

*„Riga, ce 22 Janvier/3 Février 1819,
Mercredi, à 8 heures 1/2 du soir.*

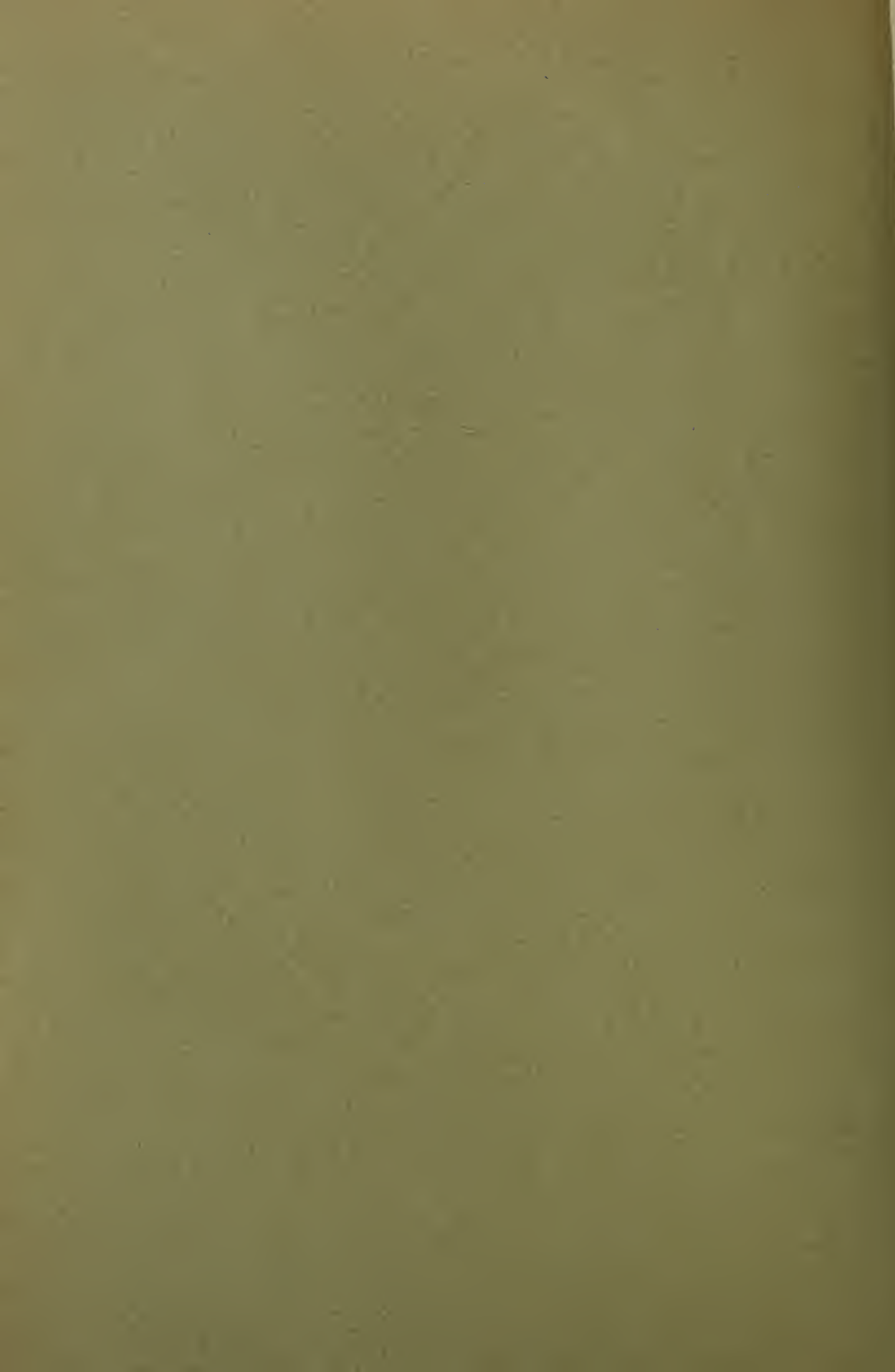
Chère et bonne Maman, quoique la poste ne parte que dans quatre jours, je laisserai cette lettre ici, parce que, dans tous les cas, vous la recevrez plus tôt que la première que je pourrai vous écrire de Pétersbourg. J'espère y arriver dimanche soir, et, si je viens à bout de ces quatre jours comme du reste du voyage, j'aurai de quoi rendre mille fois grâces à Dieu. Depuis quelques jours, la neige a commencé, mais il ne fait pas froid, et elle est si peu profonde, que d'ici l'on ne peut pas mettre encore les équipages sur des patins. C'est ce matin pour dîner que je suis arrivée, et repars demain de bonne heure. J'ai reçu enfin, il y a quelques jours, des nouvelles de Pétersbourg: l'Empereur et l'Impératrice mère m'ont écrit par un courrier qu'on envoie au Grand-Duc Michel. L'Empereur paraît très affecté de la mort de sa sœur. L'Impératrice paraît fort affligée aussi; l'Empereur cependant me dit que jamais il ne l'a vue plus calme que cette fois dans des occasions semblables; il ajoute *et soumise*: je crois donc que c'est un effet de sa résignation. Dans une lettre qu'elle m'avait écrite antérieurement à la nouvelle de la perte qu'elle a faite, elle me parle beaucoup de sa satisfaction et de son arrivée à Pétersbourg. Elle et la comtesse Lieven y sont arrivées en parfaite santé, mais les deux dames plus jeunes qui les accompagnaient sont arrivées à





Amélie, Princesse de Bade.

Aquarelle appartenant au Duc Georges de Mecklembourg-Strélitz.



Pétersbourg toutes deux malades: c'est réellement prodigieux! Chère et bonne Maman, je ne sais ce que je vous dis, j'ai la tête et les yeux si fatigués que je crois que je radote, et ne me sens pas la faculté de prolonger ma lettre. Aujourd'hui en huit, jour de poste à Pétersbourg, j'espère vous en dire davantage et mieux. Je vous baise mille et mille fois et bien tendrement les mains, et embrasse mes sœurs de même."

594.

*„Pétersbourg, ce 1/13 Février 1819,
Samedi, à 11 heures du matin.*

J'ai été bien heureuse de retrouver l'Empereur tel qu'il est, et lui ai su grand gré de m'avoir fait arriver à Czarskoe Selo avant de venir ici. Proportionnellement, je l'ai trouvé l'âme plus profondément attaquée de la perte qu'il a faite que ne me le paraît l'Impératrice mère, qui parle avec beaucoup d'intérêt de sujets étrangers à ses regrets et qui ont uniquement rapport à son voyage. On voit que les souvenirs qu'elle en a rapportés lui offrent des distractions dans ce moment: c'est un bonheur!"

595.

*„Pétersbourg, ce 5/17 Février 1819,
Mercredi, 9 heures 1/2 du matin.*

Chère et bonne Maman, le porteur de cette lettre sera le jeune Maltitz, qui m'avait précédée ici avec la triste nouvelle de la mort de la Reine de Wurtemberg. Son départ est fixé pour aujourd'hui et je crains de n'avoir pas le temps de beaucoup écrire par lui. J'ai appris ce départ hier, qui était une des journées fatigantes depuis mon arrivée. Peu à peu les empressements se calment, mais il y a encore tout plein de personnes à voir qui peuvent prétendre à être reçues en particulier, et si je recevais toutes celles qui y prétendent, cela ne finirait pas. Malgré la retraite du grand deuil, je vois donc beaucoup de monde, surtout en femmes. Tout le monde me témoigne plus ou moins directement l'intérêt qu'on a pris à ce que mon voyage

a eu de douloureux et à la frayeur que doit m'avoir causée la mort de la Reine de Wurtemberg, de la manière dont j'en ai été informée. Chacun veut en savoir les détails, et, dans les commencements, je faisais ce narré à tous ceux qui m'en parlaient, mais je l'ai fait si souvent que j'en suis fatiguée à mourir, et, depuis quelques jours, je n'accorde plus les détails à personne. Hier soir, j'ai reçu votre lettre du 15/27 Janvier, et vous en baise mille fois les mains, chère et bonne Maman. J'ai sur-le-champ envoyé l'incluse à Mlle Valouïeff. Vous êtes bien bonne, chère Maman, de vous charger de mes commissions; celle à M. de Draï me tient fort à cœur. J'ai vu dimanche passé la comtesse Apraxine chez elle; elle ne m'a parlé presque que du projet auquel les papiers que je désire ont rapport: elle tient à former cet établissement avant de mourir, avec une force qu'on serait tenté d'attribuer à sa destinée. Quant à M. de Holtzing, chère Maman, je ne vous en ai parlé que parce que vous m'aviez demandé dans une de vos lettres si j'avais eu le temps de parler de lui à mon oncle. Je ne suis prévenue ni pour ni contre lui; je le connais trop peu pour le juger, mais le souvenir des moments où je l'ai vu le plus fait que je l'isole de la foule, comme plus ou moins tous ceux qui entouraient Charles dans les derniers moments. J'ai retrouvé les filles de Caroline, dont vous me parlez, chère Maman, telles que je les connaissais, les deux aînées peu changées pour la figure, et peu grandies, surtout Elise: Amélie a grandi plus que sa sœur, et, à la longue, elle plaît mieux aussi, à mon avis, par l'expression de sa figure qu'Elise, dont l'éclat frappe plus au premier abord. Les secondes sont dans ce moment longues et maigres comme de jeunes lévriers: on voit que c'est le moment de leur développement. Louise a grandi, mais n'a pas changé de figure; la pauvre petite Caroline est celle qui m'a paru le plus changée, et à son désavantage: elle avait en surplus une bouche enflée et en matière qui la défigurait un peu. Du reste, elles sont toutes bonnes, naturelles, comme je les ai toujours connues. En disant adieu aux deux aînées, j'ajoutai: „Euch werde ich vielleicht nicht wieder hier antreffen; wenn ich wieder komme, ihr werdet schon verheiratet sein“. Elles ont fait des mines fort extraordinaires, moitié curieuses, moitié étonnées, et je parie qu'elles se sont imaginé que j'en savais quelque chose. Mille remerciements, chère Maman, de ce

que vous pensez à m'envoyer la bonne vieille Laure; si je puis me dire qu'elle ne souffrira pas du voyage, j'en aurai un vrai plaisir et je tâcherai d'être utile à son conducteur. J'ai trouvé mes perruches bien portantes et vais avoir un chien, un des fils de Paddy, le chien de l'Empereur: il a déjà une postérité de seize enfants depuis deux ans de mariage, et Mad. son épouse est encore à la veille d'accoucher. Sans faire aucun rapprochement, j'ai trouvé Alexandrine grosse de trois mois. Adieu, ma bien chère Maman, j'ai aujourd'hui un reste de mal de tête dont j'ai beaucoup souffert hier soir et qui me rend bête. Je me suis très bien portée pendant tout le voyage, mais, depuis que je suis en place, ma tête est un peu en désordre; c'est naturel, au reste: si nous avions le beau temps que vous avez dans *cara patria*, il n'en serait pas ainsi. Ici le froid n'est pas vif, mais nous avons eu quelques mauvaises journées de vent et de chasse-neige; d'ailleurs la nourriture et bien des choses de la vie animale sont différentes ici de ce qu'elles sont en Allemagne. Mlle Sabloukoff, que j'ai vue hier, s'en plaignait aussi; elle ne retrouve pas l'appétit et a toujours trop chaud."

596.

*„Pétersbourg, ce 8/20 Février 1819,
Samedi, à 11 heures du matin.*

Chère et bonne Maman, la poste n'est pas arrivée encore; elle m'apportera, j'espère, de vos nouvelles, soit par vous-même, soit par une de mes sœurs. Lorsque cette lettre vous parviendra, M. de Maltitz vous aura remis depuis longtemps celle dont je l'ai chargé pour vous mercredi soir. Je l'ai écrite avec une tête toute endolorie, et je crains qu'elle ne s'en ressente. Depuis mon arrivée, ma tête était souffrante; cela a fini par trois jours de violents maux de tête, et depuis hier, à la suite de quelques remèdes, je me porte bien. Le temps est désagréable: sans qu'il fasse un froid rigoureux, il y a toujours du vent et un air âpre. L'Empereur est à Czarskoe Selo depuis deux jours et revient aujourd'hui. La duchesse Alexandre de Wurtemberg arrive aujourd'hui ou demain avec sa fille pour passer quelques semaines ici; je me réjouis de la revoir. Voilà aussi toutes mes nouvelles, chère Maman. Excepté les visites et les personnes à voir depuis mon

arrivée, nous avons mené une vie très retirée, qui me convenait; ces devoirs de société se calment, quoique ce ne soit pas fini encore, et demain, dimanche, je crois que le genre de vie ordinaire va recommencer. L'Impératrice mère va bien; elle a tant joui de son voyage que les souvenirs qui lui en restent servent heureusement de distraction dans ce moment. La comtesse Lieven se remet aussi. Je viens d'être interrompue par la bonne princesse Prosorowsky, qui sort pour la première fois depuis mon arrivée. Je suis véritablement affligée de ne pouvoir me dissimuler qu'elle baisse; elle a perdu une partie de ses dents, et, comme on le voit beaucoup, cela la change. Cette femme est si bonne, si bonne, qu'il est impossible de ne pas l'aimer, quoiqu'elle ne soit pas précisément aimable. Je viens de recevoir la lettre de Frik du 17/29 Janvier et vous prie, chère Maman, de l'en remercier de ma part. Je l'embrasse avec Amélie, et me vois obligée de finir ma lettre, car cette matinée se ressent encore de ma récente arrivée par les fréquentes interruptions. Adieu, chère et bien-aimée Maman, je rends mille fois grâces à Dieu de ce que Frik me dit de votre santé; qu'Il vous soutienne et vous donne le calme qu'Il daigne accorder quelquefois au milieu des plus grandes douleurs! Il vient de mourir ces jours-ci une baronne Stroganoff *) (née princesse Bélosselsky), qui, veuve dès l'âge de 22 ans d'un mari qu'elle aimait beaucoup, ne vivait que pour un fils unique; jamais elle n'avait eu d'autres enfants que lui. Elle avait marié ce fils, il y a plusieurs années, mais sa femme et son enfant étaient morts au bout de peu de temps de mariage, lui-même tomba dans un état de santé déplorable et fut perclus et aveugle plusieurs années avant sa mort. La pauvre mère dut voir ses longues souffrances avant de le perdre; il mourut enfin il y a une dizaine d'années, et elle resta seule au monde en apparence, mais tant aimée de toutes ses connaissances et de ses parents éloignés, qu'elle se plaignait quelquefois d'avoir trop de monde autour d'elle. Naturellement tous ses vœux tendaient vers un autre monde, où était tout ce qu'elle avait le mieux aimé dans celui-ci. Néanmoins, elle était d'un calme, d'une sérénité qui ne laissait pas deviner à ceux auxquels elle n'en parlait pas ce qui était

*) La Baronne Natalie Stroganoff, née Princesse Bélosselsky.

l'objet constant de ses pensées: elle l'a atteint enfin, et a eu une mort douce et calme comme l'était sa vie. Elle est généralement regrettée de tous ceux qui la connaissaient, et, quoique seule au monde en apparence, sa mort fait verser bien des larmes. Peut-être l'avez-vous connue à votre premier voyage en Russie: elle était sœur d'une princesse Bélosselsky qui était demoiselle d'honneur de ma tante. Je n'ai pu résister au désir de vous citer cet exemple, chère Maman; on puise quelquefois des forces en pensant à des situations qui ont du rapport avec la nôtre. Je vous baise mille et mille fois les mains."

597.

*„Pétersbourg, ce 19 Février/3 Mars 1819,
Mardi, à 11 heures du matin.*

Chère et bonne Maman, je commence ma lettre avec la crainte de ne pouvoir la rendre que bien courte. Nous sommes à la première semaine du carême, faisons nos dévotions, et, pour cette raison, nous allons à l'église deux fois par jour. J'attends l'Empereur, qui d'un moment à l'autre peut venir m'interrompre. La fatigue que ceci joint au maigre me donne m'a rendue incapable de préparer ma poste hier et avant-hier soir. J'étais incapable de rien faire, et je ne jouissais que comme en rêve de la société de la Duchesse. Il faut cependant que je vous dise, chère Maman, que hier et avant-hier je m'étais levée à six heures $\frac{1}{2}$ du matin, le service étant fixé à huit heures, et que ce n'est que le vendredi et mercredi qu'il commence plus tard, parce qu'il est joint à la messe ces deux jours-là de la semaine. C'est hier soir que j'ai reçu votre chère lettre du 28 Janvier/9 Février et 29 Janvier/10 Février. Ah! que je conçois bien, ma bonne Maman, ce que les cloches au jour de naissance de mon oncle vous auront fait éprouver! Vous aurez bien des supplices pareils encore à Carlsrouhe. Le son des cloches est à jamais inséparable pour moi du souvenir de notre perte; je l'ai éprouvé en route. J'aimais tant autrefois le son des cloches! Je l'aime bien encore à présent, mais le souvenir qui s'y joint y donne un autre caractère. Je vous remercie, chère Maman, de me parler du buste par Christ. Celui de Kaiser avance-t-il et y a-t-il de l'espoir qu'il soit bon? Et avez-vous achevé l'arrangement

des portraits de Charles, dont vous vous occupiez en m'écrivant il y a quelque temps? J'ai depuis huit jours sur ma table deux belles bibles avec un caractère très commode pour les yeux; je suis d'une grande impatience de les savoir entre vos mains, et elles ne peuvent partir que dans dix à douze jours: on dit qu'avant il n'y aura pas d'occasion. Vous êtes bien bonne, chère Maman, de vous informer avec tant d'intérêt de ma suite. Tout le monde se porte bien; je vous ai parlé de Mlle Sabloukoff et de la peine qu'elle a eue de se réhabituer ici à quelques circonstances de la *vie animale*. La princesse Wolkonsky est devenue éloquente sur les charmes de l'Allemagne. M. Narychkine prétend qu'il se porte moins bien ici qu'en voyage; sa pauvre petite femme est toute ronde et bien lourde. Je n'ai pas entrevu encore Posnikoff: il a été un peu malade au commencement de son retour. Longuinoff, après avoir été fort occupé pour rendre ses comptes, et de quelques affaires à moi, est parti hier pour Moscou pour voir sa femme et son fils, et Mad. Pitt enfin, depuis qu'elle ne ménage plus son pied, d'après le conseil de Wylie, n'en souffre plus. Il est une heure passée, chère Maman, le service divin a mis à ma lettre une interruption de deux heures. Adieu, ma bien-aimée Maman, l'heure de la poste presse; je vous baise les mains et embrasse mes sœurs."

598.

*„Pétersbourg, ce Lundi 4/16 Mars 1819,
à 10 heures du matin.*

L'Impératrice mère (soit dit à vous seule, chère Maman) paraît regretter pour le moins autant les plaisirs dont elle a joui pendant son voyage que sa fille *); du moins elle parle plus de l'un que de l'autre. Elle se plaint de tout ici, du climat, de la société: enfin, à l'entendre, on dirait qu'elle revient ici après avoir passé la moitié de sa vie ailleurs. Elle séchait d'impatience de recommencer à voir du monde. Je suis charmée pour elle de cette disposition et que j'ai dépensé inutilement des inquiétudes sur son compte. En attendant, on met des articles touchants dans les gazettes sur la santé der tiefgebeugten

*) Feu la Grande-Duchesse Catherine Pavlowna.

Mutter, qui, dès la première quinzaine de mon arrivée, me parlait toilette, société, comme si de rien n'était. Il est tout à fait drôle de lire ces articles dans les gazettes lorsque, comme moi, on voit les choses de près. Ce n'est qu'à vous, Maman, et à mes sœurs, que je me permettrais de dire ces observations."

599.

*„Pétersbourg, 5/17 Mars 1819,
Mardi, à 11 heures du matin.*

Je rendrai à l'Impératrice mère la commission dont vous me chargez pour elle. Non, sans doute, que sa perte ne peut pas se comparer à la vôtre *). Je ne sais trop ce que je dois ou ne dois pas admirer en elle, en l'entendant journellement faire de sang-froid l'énumération des promesses qui peuvent viser sur le Roi de Wurtemberg."

600.

*„Pétersbourg, ce 27 Mars/8 Avril 1819,
Jeudi, à 8 heures du soir.*

Je parle à Frik au long et au large de son mariage **), sur lequel il n'y a, à la vérité, rien de plus à dire qu'à prier Dieu qu'il le bénisse. J'ai été bien charmée de me rencontrer si parfaitement avec Amélie par rapport au cadeau de nocces que je compte faire à Sophie; j'avais déjà arrêté dans ma tête que ce serait une garniture de saphirs. Je voudrais bien savoir à peu près vers quel temps on a fixé le mariage, parce qu'avant de donner les saphirs à monter, il faut retirer de Lombardie (Amélie sait ce que c'est) un bon nombre d'effets en diamants qui y sont depuis les années 1812 et 1813 (en grande partie pour les officiers badois prisonniers) et dont j'ai besoin pour les entourages. Ne me répondez point à ceci par la poste, chère Maman, je vous en supplie, mais veuillez simplement me dire

*) Celle du fils de la Margrave, le Grand-Duc Charles de Bade († Décembre 1818).

**) Le mariage du Comte Léopold de Hochberg avec la Princesse Sophie de Suède.

quelle est à peu près l'époque fixée pour le mariage. Comme cette lettre vous trouvera à Brouchsal, chère Maman, il est possible que Friik ne soit pas avec vous, j'en fais la réflexion dans ce moment; j'embrasse donc ici Amélie bien tendrement et lui écrirai par la poste d'après-demain. Je n'ai absolument rien de particulier à vous dire. Ma vie s'écoule paisiblement, sans plaisirs et, grâce au Ciel, sans nouvelle peine, ce qui est déjà à mes yeux une grande faveur de Dieu. Puissé-je conserver seulement tous ceux qui me sont chers et ne plus survivre à personne de ce cercle! Notre train de vie est d'une retraite extrême. Ce n'est pas à la disposition de l'âme de l'Empereur causée par le chagrin qu'il faut attribuer cette retraite, comme le font les gazettes, mais uniquement à son goût: la société le gêne, et, comme il n'aime pas à se gêner, il ne se gêne pas et vit à sa guise. Ce qui est un peu désagréable, c'est que je prévois que, cet été, qui est la saison où, pour ma part, j'aime le moins la société, nous retomberons dans le brouhaha de Czarskoe Selo qu'il y avait l'année passée, où nos dîners ne ressemblaient pas mal à des tables d'hôte. Ainsi soit-il, s'il le faut! On dit que c'est très utile de faire précisément tout le contraire de ce qu'on veut, et ceci est en vérité une contrariété bien minime, et que bien des choses compensent."

601.

*„Pétersbourg, ce 5/17 Avril 1819,
Samedi, à 10 heures du matin.*

Chère et bonne Maman, la dernière poste m'a apporté votre lettre du 11/23 Mars avec les papiers de M. de Draï; je ne puis assez le remercier du soin qu'il veut bien donner à ma commission. Puisqu'il attache du prix à un cadeau de ma part, je voudrais que la bague que je lui envoie lui parvienne le plus tôt possible, mais le courrier n'est pas parti encore! Il y a huit jours que mes lettres et mes paquets sont à la chancellerie du comte Nesselrode; si du moins j'avais pu prévoir ce retard! J'étais sûre de l'effet que ferait sur vous, chère Maman, et sur tout le monde l'assassinat de Kotzebue. C'est atroce, et, après cet exemple, les universités ne sauraient s'offenser si on ne les regarde plus que comme des écoles du crime;

si un étudiant en *théologie* put commettre une semblable action, on a droit de demander quelle est donc la *théologie* qu'on leur enseigne! Je suis charmée toutefois que ce ne soit pas Heidelberg qui ait formé ce monstre. Vous avez bien raison, chère Maman: les gouvernements doivent s'occuper sérieusement de purger et réformer les universités. Ma bien-aimée Maman, vous m'inquiétez presque en me disant: „Pourvu que je ne sois pas malade à garder le lit ou la chambre, je suis toute résignée à souffrir“. S'il plaît à Dieu, vous n'aurez pas besoin de cette résignation-là (il vous en faut tant pour un chagrin irréparable!). Je compte aussi beaucoup sur le changement d'air à Brouhsal et sur les bains de sel; je suis sûre qu'ils vous fortifieront beaucoup. Je m'inquiète aussi de ce que Frik recommence à souffrir de son genou; c'est un vilain mal, dont je voudrais bien qu'elle fût débarrassée. La Duchesse Alexandre de Wurtemberg recommande toujours des bains de soufre; elle a souffert du même mal, moins obstinément et moins longtemps que Frik, à la vérité, mais elle vante beaucoup l'effet de ces bains. Pour moi, je recommande les bains de mer, chauds d'abord, ou toujours, si l'on ne peut pas supporter les bains froids. Je me figure du reste les tribulations de la pauvre Frik dans ce moment. L'Empereur destine à Sophie le collier qui manque à sa parure en diamants; il s'excuse de ne pouvoir l'envoyer par ce courrier, parce que l'ouvrage n'est pas fait encore. Il s'écoulera bien quelques semaines aussi avant que ma garniture soit montée, mais je ne crois pas l'époque du mariage aussi proche, quoique je ne voudrais pas non plus qu'elle fût remise trop loin. Je dois encore me hâter de finir ma lettre, chère Maman, afin de m'habiller pour la messe. Cette semaine m'a paru bien fatigante; j'ai soutenu mes forces avec du porter et du chocolat, et je crois que mon sang est devenu bien froid, parce que je n'en ai pas été échauffée du tout. Cette nuit mettra le comble aux fatigues de la semaine. Adieu, ma bien-aimée Maman, que je chéris de toutes les facultés de mon âme; j'embrasse tendrement mes sœurs.

Mad. Pitt et ces demoiselles sont à vos pieds.“

„Pétersbourg, ce 19 Avril/1 Mai 1819,
Samedi, à 10 heures $\frac{1}{2}$ du matin.

La citation allemande que vous me faites sur l'état de votre âme, chère Maman, est bien juste. Hélas! cela ne peut pas être autrement! La perte de notre cher Charles est, pour vous surtout, d'une nature à être supportée par la résignation seule, mais rien ne peut vous en consoler, je le sentais toujours par anticipation même à ce malheur; qu'est-ce qui peut *consoler* une mère de la perte de son enfant? C'est en effet une cicatrice que le moindre attouchement fait saigner de nouveau, et surtout joint à tout ce qui rend votre perte doublement plus sensible. A la vérité, cette manière de sentir n'est pas générale: je vois de ces pertes dont, selon mon opinion, rien ne peut *consoler* effleurer l'âme seulement, écartées par les pensées les plus frivoles, la douleur, non adoucie ou réprimée par la soumission à la volonté de Dieu, mais évaporée comme une fièvre par la transpiration. C'est heureux, je crois, pour ceux qui sentent ainsi! Je suis loin de croire qu'il y ait du mérite à s'appesantir sur sa douleur. Il y avait un temps où je croyais que c'en était un, mais, depuis que je tâche de me mieux instruire sur ce que nous ordonne notre religion, je crois au contraire qu'on ne fait pas bien de chercher à aggraver sa douleur par des recherches de sensibilité, et, lorsqu'il s'élève en nous de ces regrets amers, de ces retours douloureux sur nous-mêmes et sur ce que nous avons perdu, je crois qu'en se disant avec sincérité et du fond du cœur: *Dieu l'a voulu, ce bon Père, qui ne peut vouloir que notre bien, qui ne nous a mis ici que pour nous donner les moyens d'acquérir une félicité éternelle*, cette pensée calme et adoucit l'amertume de la douleur, car, si on se soumet à des privations pour un individu qu'on aime, ne peut-on pas se soumettre à des douleurs pour Dieu? Voilà ce que j'appelle résignation, mais cette disposition, au lieu de ramener aux frivolités de ce monde, en éloigne, et, lorsque je vois s'occuper de parure, jouir d'une nouvelle robe, désirer des spectacles immédiatement après une perte qui paraît devoir être sensible, j'en conclus que ce n'est pas la résignation qui

la fait supporter, mais que la douleur n'a fait qu'effleurer l'âme. Je suis raisonneuse, Maman, pardonnez-le moi, mais en écrivant on devient involontairement plus verbeux qu'en parlant: je vous aurais dit tout cela en bien moins de paroles."

603.

*„Czarskoe Selo, ce 20 Mai/1 Juin 1819,
Mardi, à 7 heures 1/2 du soir.*

Chère et bonne Maman, je ne vous parlerai pas aujourd'hui de votre lettre par le Cte Guillaume *). Il espère pouvoir repartir dans une dizaine de jours et j'observerai l'ordre du jour en vous répondant aujourd'hui à celle du 22 Avril/4 Mai que j'ai reçue il y a juste huit jours aujourd'hui, quoique je m'aperçoive dans ce moment que j'y ai répondu mercredi passé, mais pas assez à loisir: il me semble que je me dépêchais. N'est-il pas bien singulier que, le matin, je vous ai écrit que j'étais de votre avis sur l'envoi d'un ambassadeur extraordinaire, que je le trouvais inutile, et que, le soir du même jour, cet ambassadeur soit arrivé? Puisqu'il y est, c'est fort bien, j'ai eu grand plaisir à le voir, surtout dans ce moment, où je puis lui demander tant de détails sur un mariage qui l'intéresse autant que moi. J'ai parlé de mon étonnement à Amélie; jamais il n'en fut de plus grand, et c'est le cas de dire comme le défunt Duc Louis de Wurtemberg: „Ch'ai été frappée dans ma vie, mais comme ça frappée, jamais!“ Tout ce qui me fait de la peine maintenant dans l'envoi de Guillaume, c'est que cela empêche que le jour du mariage ne soit celui de votre naissance: cette circonstance était bien précieuse pour moi! Enfin cela ne se peut plus, et je suis toujours secrètement contente, et par superstition, lorsqu'il y a un petit mécompte dans une chose qui fait grand plaisir. Je calcule que ma lettre d'aujourd'hui arrivera à peu près le 20. Que Dieu m'exauce pour vous, ma bien-aimée Maman, et que ne puis-je à ce jour vous baiser les mains avec toute la tendresse qui remplit mon cœur pour vous! Nous sommes établis ici depuis vendredi jusqu'à présent de pied ferme, et je désire, j'avoue,

*) Guillaume Hochberg, frère de Léopold.

que les courses ne recommencent pas de si tôt. Nous avons déjà eu de tout, du temps superbe et du mauvais temps, et deux orages, l'un très violent ce matin, par un temps si froid que les cheminées et les poêles étaient allumés; il a duré presque toute la journée, et il a singulièrement réchauffé l'atmosphère. Il y a encore peu de monde ici, et c'est ainsi que j'aime le mieux Czarskoe Selo. La Duchesse de Wurtemberg est encore avec nous, mais malade; elle est arrivée incommodée et ne quitte pas sa chambre. Nous avons dîné à Pavlofsk aujourd'hui, où j'ai beaucoup entendu parler de la mort de la princesse Tourkestanoff *), une des dames qui accompagnaient l'Impératrice mère à son voyage. Elle est morte cette nuit à Pétersbourg, au Palais d'Hiver, des suites de ce choléra morbus dont elle a été atteinte il y a trois ou quatre semaines. Sa santé était déjà fort dérangée pendant le voyage. L'Impératrice mère a été en ville hier et a assisté à l'extrême-onction, qu'elle a reçue en pleine connaissance; on dit qu'elle est morte en chrétienne parfaite. Pauvre fille, elle n'était cependant guère détachée de ce monde, naguère encore! Mais je suis convaincue que Dieu accorde la grâce de mourir avec calme à ceux qui le Lui demandent avec ferveur et confiance.

Mardi, 21 Mai/2 Juin, à 10 heures du matin.

Hier, après vous avoir écrit, chère Maman, j'allai faire ma tournée de malades, j'allai voir Mad. Pitt et la Duchesse, où je restai jusqu'après 10 heures. En rentrant chez moi, je trouvais cette chère poste arrivée et votre lettre du 30 Avril/12 Mai sur ma table. Je prendrai toutes les mesures qui sont en mon pouvoir pour faciliter l'arrivée de Laure avec son conducteur; je regrette de ne pas savoir son nom, car il y aurait encore plus de facilité. J'en parlerai dès aujourd'hui à l'Impératrice mère: nous dînons encore à Pavlofsk, c'est la fête du Grand-Duc Constantin; ordinairement il y a grand monde à pareil jour, mais aujourd'hui, à cause de la mort de la princesse Tourkestanoff, l'Impératrice mère ne reçoit personne de la ville, au grand chagrin d'Alexandrine, qui se réjouissait de la foule. Amélie vous dira si l'on aurait pu prévoir, il y a six ans,—il y en a trois encore,—que *l'Impératrice*

*) La Princesse Varvara Tourkestanoff (1755—1819).

mère refuserait de voir le public de Pétersbourg pour la pauvre *Turcarette*, comme nous l'appelions dans ce temps, et j'en reviens toujours à mon vers de tragédie :

Ergeht Euch nicht der schädlichen Gewohnheit,
Daran zu denken, was gewesen ist,
Am Hofe bringt jedwede Stunde
Ein neues Leben....

Vous direz, Maman, que je suis comme M. de Wœllwarth avec mes citations : c'est que je fais journellement l'expérience de celle-ci, et je ne puis jamais m'y habituer. Je remplirai pour le jeune Jung la commission dont vous me chargez, chère Maman. Guillaume m'avait déjà dit qu'il était possible que vous alliez à Wilhelmsthal, et je m'en réjouissais, parce que je crois que cette course vous ferait du bien. Il faut finir en toute hâte, chère Maman, et m'habiller pour la messe. Je vous baise tendrement les mains et embrasse Amélie."

604.

*„Kamennoï Ostrof, ce 27 Mai/8 Juin 1819,
Mardi, à 10 heures du matin.*

Combien je suis occupée de vous aujourd'hui, ma bien-aimée Maman, et que ce jour et son approche vous aura été pénible ! Le jour de la naissance, et surtout d'une naissance qui donne autant de bonheur que celle de notre cher Charles, est plus douloureux par ses souvenirs, lorsqu'on a perdu l'être qu'il concerne, que n'est le jour de sa mort. Comment passerez-vous cette journée, si chère Maman, et que je voudrais pouvoir me transporter chez vous ! Je viens d'arriver ici de Czarskoe Selo tout à l'heure. L'Empereur y est depuis samedi soir pour une fête de régiment qui a été dimanche ; il n'a pas voulu que j'y passe ces quelques jours, et ç'aurait été difficileux en effet de transporter pour peu de jours toute la suite de la Duchesse, qui elle-même n'était pas assez bien encore pour déménager. Cependant, comme j'ai quelques personnes à voir ici et que la Duchesse, qui se prépare toujours pour son départ, a des affaires ici, nous sommes venues ce matin, elle en ville, moi ici ; nous nous réunirons ici pour

dîner avec l'Empereur, et ce soir tout le monde retourne à Czarskoe Selo. Nous sommes en été depuis trois jours seulement; il fait un temps divin et bien chaud, et Kamennoi Ostrof est fort agréable aujourd'hui, plus agréable, à mon avis, par un temps semblable que Czarskoe Selo. J'espère recevoir une lettre de vous, chère Maman, dans la journée d'aujourd'hui; je laisse celle-ci ici pour la poste de demain: elle ne sera ni longue, ni intéressante. J'écris toujours en attendant pour le départ du Prince Guillaume, que je hâterai de toutes mes forces; j'espère qu'il pourra avoir lieu vendredi au plus tard. Mes petites affaires m'ont déjà causé des interruptions, et je vous quitte encore, chère Maman, pour reprendre ma lettre peu avant de partir.

A 7 heures du soir.

Après une journée bien remplie, chère et bonne Maman, je viens finir ma lettre; je suis charmée du moins d'avoir fait tout ce pour quoi j'étais venue ici. Nous avons dîné à cinq, l'Empereur, la Duchesse, sa fille, le Prince Guillaume et moi. Guillaume hat etwas ausgedanden; il ne parle jamais assez haut pour se faire bien comprendre de l'Empereur, et je voudrais toujours lui dire: *Plus haut, plus haut!* J'ai la sensation de devoir m'atteler à sa voiture pour le faire partir, et je meurs de peur que la chaleur ne le fasse tomber malade en route. Je suis si impatiente de le savoir arrivé, et que le jour du mariage soit enfin fixé! Adieu, ma bien chère et bien-aimée Maman. Je vais aller me reposer et me rafraîchir au bord de l'eau dans le petit jardinet qui est ma retraite ici; j'y serai avec mes pensées, ce qui ne m'est guère encore arrivé aujourd'hui. J'embrasse mes sœurs et vous baise mille fois et bien tendrement les mains."

605.

*„Kamennoi Ostrof, ce 13/25 Juin 1819,
Vendredi, à midi.*

Chère et bonne Maman, c'est pour votre lettre du 20 Mai/1 Juin que je vous remercie aujourd'hui et vous baise les mains. Je ne conçois rien à l'état indécis de la maladie de la pauvre petite Louise;

cependant, je l'écrivais dernièrement à Amélie, cette prolongation, si ses forces se soutiennent, me donne de l'espoir. Les coquetteries de Marie avec les dragons sont plaisantes, et je voudrais les voir. Je me figure à merveille l'embarras et l'air du comte d'Isembourg, lorsqu'elle lui fait des avances: cela doit être très drôle! Que ne suis-je à même d'être témoin de tout ceci, et que je serais heureuse, si j'avais devant moi le voyage dont la perspective l'été dernier me causait bien des soucis et des tracas sous différents rapports! Voilà ce que c'est que la vie de bien des personnes destinées à faire en général tout le contraire de ce qu'elles voudraient! J'espère que Guillaume sera arrivé et reposé, lorsque cette lettre vous parviendra, chère Maman; il m'a dit que vous faisiez préparer un appartement à Brouchsal aux époux futurs, mais il n'a pas su me dire lequel. Veuillez, chère Maman, me l'apprendre; tous les détails me sont si précieux! Nous sommes ici depuis avant-hier soir; le temps n'est pas aussi beau qu'il le faut pour rendre Kamennoi Ostrof agréable, mais il n'a cependant rien de dérangé encore: la pluie ne vient que par intervalles et l'air est doux. Hier soir, j'ai fait une promenade fort agréable avec Mlle Sabloukoff pour voir des terres défrichées depuis l'année dernière par des quakers qui se sont établis ici et ont pris l'engagement de dessécher et défricher peu à peu tous les nombreux marais qui entourent Pétersbourg et contribuent tant à l'insalubrité de l'air. Des terres qui, à ce qu'ils disent, n'avaient pas été travaillées depuis la création du monde, sont devenues en partie et vont devenir de beaux champs ensemencés. Ces objets ont un extrême intérêt pour moi, et un marais desséché me fait l'effet d'une victoire remportée. Mlle Sabloukoff connaissait ces quakers qui sont logés tout près de la campagne de son père, le terrain qu'ils travaillent en étant tout près aussi; c'est elle donc qui m'a fait faire leur connaissance et celle de toute cette contrée, où je n'avais pas été depuis nombre d'années. C'était un de mes projets pour mon séjour ici, celui de ce soir, que le temps du moins ne pourra pas déranger: c'est d'aller prendre le thé chez la pauvre comtesse Protassoff, qui est établie au Palais Taurique pour la belle saison; c'est un tribut que je paye au devoir, mais il n'est pas même dénué de plaisir, car on en a toujours lorsqu'on sait qu'on en fait. Si je puis, je passerai aussi chez la comtesse Apraxine, qui demeure près

du Palais Taurique. Lorsque je la vis pour la dernière fois avant de partir pour Czarskoe Selo, elle attendait son Alexandre, et était à peu près décidée à repartir avec lui pour l'Allemagne ou la France, où il voudra la mener.

Samedi 14/26 Juin, à midi.

Je viens finir ma lettre, chère Maman; la poste n'est pas arrivée encore et j'en suis étonnée. Je reviens d'une grande promenade, le temps est charmant, doux et humide, et je voudrais bien passer encore quelques jours ici, mais nous retournons à Czarskoe Selo ce soir. Je calcule que Guillaume est sur le Strand aujourd'hui; je le suis pas à pas par l'impatience que j'ai de le savoir arrivé: comme il le sera, j'espère, depuis longtemps quand cette lettre vous parviendra, veuillez, chère Maman, si vous en avez l'occasion, lui demander de ma part si j'ai bien calculé et s'il était sur le Strand le premier samedi après son départ de Pétersbourg. Je n'ai pas pu aller chez la comtesse Apraxine hier, comme je me le proposais: je n'ai pu sortir que tard, et, ne l'ayant pas avertie, j'ai craint de la déranger; je vais lui écrire pour avoir au moins de ses nouvelles."

606.

*„Czarskoe Selo, ce 27 Juin/9 Juillet 1819,
Vendredi, à six heures 1/2 du soir.*

Chère et bonne Maman, vous aurez vu par ma lettre à Amélie que j'ai reçu la vôtre du 3/15 Juin à Péterhof. J'en suis revenue hier soir après trois journées assez ennuyeuses. On disait qu'on y était sans façon, et néanmoins le train de la journée et la société avaient toute la raideur inflexible d'un cercle de Cour. Toute la famille est dispersée maintenant pour quelques jours. L'Empereur est allé faire sa tournée aux colonies militaires, l'Impératrice mère est à Pavlofsk pour y faire ses dévotions qu'elle fait ordinairement à cette époque de l'année et où Michel achève sa convalescence de la rougeole, moi ici, le Grand-Duc Nicolas à son camp de Krasnoe Selo, et Alexandrine est restée à Péterhof, parce qu'elle est déjà bien lourde, et, ayant désiré fêter à Péterhof son jour de naissance, qui est le 1/13 Juillet, nous nous

y retrouvons tous la veille. L'Empereur revient ici dimanche. J'imagine toujours que ce 13 sera peut-être le jour fixé pour le mariage^e de Sophie; il sera certainement passé, lorsque cette lettre vous parviendra, chère Maman. Que ne donnerais-je pas pour voir Sophie femme mariée! Je ne peux pas me la figurer. Mimi et Louis ont eu le bonheur de pouvoir fêter votre jour de naissance avec vous, chère Maman! Il est bien heureux d'être à une si petite distance d'un lieu où tout vous ramène toujours. Ah! ces distances sur le globe terrestre ne sont pas un de ses moindres maux. Vous m'aviez parlé une seule fois dans une de vos lettres précédentes et assez vaguement de l'état de M. d'Edelsheim; j'en demandai des détails à Guillaume qui était encore ici dans ce temps, et il me dit que cet état de mélancolie avait déjà commencé cet hiver, et même pendant que j'étais encore à Carlsrouhe. Mais il n'a pas su me dire à quelle cause on l'attribuait. Il doit se trouver isolé depuis la mort de sa mère, et il faudrait le marier. Bientôt je devrai donc adresser mes lettres pour vous à Weimar, chère Maman, parce que dans trois semaines vous serez bien près de l'époque que vous avez fixée pour votre voyage, et il faut bien environ trois semaines pour que ma lettre vous parvienne. Je passerai, j'espère, à Oranienbaum le temps que vous serez à Wilhelmsthal; ce séjour serait une perspective bien agréable pour moi, s'il ne dépendait pas d'une absence de l'Empereur, et c'est toujours un moment que je n'aime pas que celui de son départ, surtout comme ce voyage sera probablement suivi d'un voyage plus long à Varsovie, et qu'alors la saison sera trop avancée pour Oranienbaum. Cependant les courses lui sont très salutaires, je crois, pour la santé, lorsqu'elles ne sont pas trop fortes. Je suis bien charmée du bon espoir qu'il y a pour la récolte chez vous; ici aussi, l'été est beau et les espérances de même.

Samedi 28 Juin/10 Juillet, à 11 heures du matin.

J'achève ma lettre en toute hâte, chère Maman. Hier j'ai été interrompue par la comtesse Stroganoff, qui est venue passer une journée et demie ici avec sa mère, pour me dire adieu avant une absence de près de trois mois qu'elle va faire. A présent, c'est elle encore qui vient de me quitter. Une conformité singulière existe entre

nous cet été: elle va assister au mariage du fils de sa sœur, d'un neveu qu'elle aime tendrement et sur lequel elle a porté en partie la tendresse qu'elle avait pour son fils, et ce mariage lui fait grand plaisir. Elle est plus heureuse que moi, de pouvoir être témoin de la noce. J'ai reçu hier une lettre d'Amélie du 8/20 Juin et l'en remercie en l'embrassant. Adieu, chère et bonne Maman; je vais subir un service funèbre pour la St-Pierre-et-Paul qui est demain et puis un dîner avec la nombreuse population de Czarskoe Selo. Cela dérange ma paresse, surtout lorsque l'Empereur n'est pas ici et que tout roule sur moi. Le temps est superbe: puisse-t-il rester ainsi pour notre séjour à Péterhof! Adieu, ma bien-aimée Maman, je vous baise tendrement les mains."

607.

*„Czarskoe Selo, ce 23 Juillet/4 Août 1819,
Mercredi, à 11 heures du matin.*

Chère et bonne Maman, je ne pourrai vous remercier qu'à la hâte de votre si bonne lettre du 2/14 Juillet que j'ai reçue hier soir; la mienne devrait déjà être partie pour Pétersbourg, mais cent mille tracas et importuns que je vais fuir à Oranienbaum m'ont empêchée jusqu'à présent de la commencer seulement. L'Empereur, qui voulait partir cette nuit, n'est parti que ce matin. Après lui, tout plein de monde se disperse comme de coutume: alors on vient prendre congé sans s'informer si cela vous convient ou non, et, comme ce sont des personnes admises familièrement, il faut les recevoir; quoique ce ne soient que des hommes et qu'on peut les expédier vite, cela coupe toujours le temps. Hier nous avons eu une journée bien remplie et bien fatigante. C'était le jour de la fête de l'Impératrice mère et comme, vu l'attente des couches de la Grande-Duchesse, on ne passe pas ce jour à Péterhof comme de coutume, nous l'avons passé hier entre Pavlofsk et Czarskoe Selo et fini à Pavlofsk avec un spectacle de société. Une dame qui demeure à une campagne fort rapprochée de Pavlofsk [la comtesse Bobrinsky, veuve d'un comte Bobrinsky *),

*) Veuve du Comte Alexis Bobrinsky, née Ungern-Sternberg.

qui appartenait de près à l'Impératrice Catherine] avait donné il y a quelques jours cette petite fête à l'Impératrice mère, et elle en a été si satisfaite qu'elle l'a fait répéter hier chez elle. C'était *La cloison* et *Une heure de mariage*, opéra réduit en comédie. Le choix des pièces n'était pas ce qu'il y avait de mieux pour un spectacle de société, mais, telles qu'elles sont, elles ont été bien jouées, trop bien même par l'actrice principale, qui est une toute jeune personne et malgré cela rompue sur la scène. Si Alexandrine n'accouche pas demain, je pars demain soir pour Oranienbaum; le temps est superbe et paraît promettre encore de grandes chaleurs. Alexandrine est d'une taille et d'une lourdeur à faire croire qu'elle va accoucher d'un moment à l'autre, et elle souffre tant des pieds qu'elle a dû passer plusieurs jours couchée; hier elle s'est fait porter au spectacle. J'ai reçu votre lettre, chère Maman, et l'incluse pour l'Empereur hier soir en rentrant chez moi et au moment où il était venu chez moi pour me dire adieu; j'ai donc pu encore la lui remettre. Adieu, chère et bien-aimée Maman, il faut finir en toute hâte, et j'aurais cependant encore bien des réponses à faire à votre lettre. Je vous baise tendrement les mains."

608.

*„Oranienbaum, ce 29 Juillet/10 Août 1819,
Mardi, à midi et demi.*

Je commence ma lettre, chère et bonne Maman, dans l'espoir d'en recevoir une de vous ce soir. Mon séjour ici est fort agréable jusqu'à présent; il est favorisé par le temps, qui doit être d'une chaleur accablante partout ailleurs qu'au bord de la mer, où il y a toujours de l'air. J'ai profité de cet agréable voisinage hier après dîner pour croiser entre Cronstadt et ici sur un des yachts qui appartiennent à l'escadre stationnée dans ces parages dans ce moment, et à Kamennoi Ostrof lorsque l'Empereur y est. Le temps était superbe, juste ce qu'il fallait de vent pour faire agir les voiles et pour empêcher la mer d'être insipide, et, de six à neuf, je me suis livrée à tout mon amour pour elle. Il n'y a pas de nouvelles encore de l'Empereur, mais il doit être arrivé à Archangel, où il trouvera, à ce qu'on dit, un été aussi extraordinaire que celui que nous avons ici. La moisson,

qui se fait d'ordinaire au mois d'Août, est commencée depuis plus de huit jours; les grains et les fruits, qu'on ne recueille quelquefois qu'au mois de Septembre, vont être tout à l'heure trop mûrs, et la sécheresse est si grande qu'en bien des endroits les forêts et l'herbe prennent feu. Je crains que cela ne finisse tout à coup par une explosion de mauvais temps qui amènera un automne et un hiver précoces. Mlle Sabloukoff qui, comme vous savez, jouit de tout, se trouve fort heureuse ici, et j'en suis charmée: elle se baigne dans la mer (qui n'est cependant pas de l'eau douce); elle a été à Cronstadt, elle monte à cheval avec Stoffregen, enfin elle jouit, et cela donne de l'agrément à la société de voir quelqu'un aussi animé autour de soi. Tout le reste de ma société n'est pas de même, mais il faut prendre les hommes comme ils sont. Le cercle permanent d'ici, que je ne vois au reste pas tous les jours, c'est le colonel du régiment cantonné ici, le commandant de l'équipage de la Garde qui a sous ses ordres l'escadre en question et le directeur d'Oranienbaum, des autorités de Cronstadt qui viennent de temps à autre et des personnes qui viennent de Pétersbourg pour les affaires de leurs places et que la politesse exige que je reçoive. La comtesse Protassof viendra ces jours-ci pour me dire adieu avant de partir pour Kief; je recevrai aussi la comtesse Golovine et sa famille, quand elle m'annoncera son arrivée. Du reste, afin d'éviter de voir trop de monde, j'ai dit que je ne reçois personne et je m'en trouve fort bien. Les dames que vous me connaissez, M. Narychkine, sa femme, Stoffregen sont le journalier, mais je n'ai pas diné encore une seule fois dans ce journalier. Longin *) vient de temps à autre, parce que, sa femme ayant une partie de sa famille avec elle, on ne pourrait pas loger tout ce monde et qu'il ne peut pas se séparer de sa femme; il est bien bon mari. J'ai vu dernièrement son fils **), qui a la plus drôle de figure du monde: représentez-vous, chère Maman, Longin sous la figure d'un enfant de 8 mois, assez chétif et faisant des farces; cet enfant ressemble à son père d'une manière ridicule. Vous m'avez dit si souvent, ma bonne Maman, que tous les détails vous font plaisir, que je ne vous demande pas pardon

*) Nicolas Longuinoff, secrétaire de l'Impératrice.

**) Michel Longuinoff.





*Wilhelmine, Princesse de Bade,
sœur cadette de l'Impératrice Elisabeth.
Portrait conservé à Bade.*

de vous faire le tableau domestique de mon établissement. J'aime d'ailleurs à vous rendre compte de ce que je fais lorsque j'agis par moi-même. Il y a de bien jolies promenades dans les environs, et je jouis comme Mlle Sabloukoff d'avoir de la marge pour mes découvertes territoriales; je me crois quelquefois bien loin de Pétersbourg. J'espère, ma bonne Maman, que vous me direz aussi que vous êtes contente de votre séjour à Wilhelmsthal, et ma tante vous promènera sûrement en droshki, comme elle a eu la bonté de me mener dans les environs de Weimar et de Iéna. Permettez-moi, chère Maman, avant de vous quitter aujourd'hui, de vous faire encore une question qui est le résultat du zèle avec lequel je suis dans la gazette de Carlsrouhe les débats des états. J'y ai vu que les vassaux d'un M. de Gemmingen ont envoyé une députation d'un genre nouveau, et qui fait honneur à leur seigneur. Ils ne veulent pas qu'on s'occupe de l'amélioration de leur état, parce qu'ils sont, disent-ils, parfaitement contents et heureux; sont-ce les vassaux de ce jeune M. de Gemmingen que j'ai vu à mon dernier voyage, d'une jolie figure et qui venait de se marier, ou bien est-ce d'un autre qu'il s'agit? J'ai été charmée que cela se soit passé dans le pays de Bade.

Ce Mercredi, 30 Juillet/11 Août, à 10 heures du matin.

Comme je m'y attendais, chère et bonne Maman, j'ai reçu ce matin votre lettre du 9/21 Juillet. Je vous dois de doubles remerciements de la bonté que vous avez eue de me l'écrire au milieu des tracas de votre déménagement de Brouchsal. Ces chers *petits de Brunswick* qui seront bientôt de grands garçons! je suis fâchée qu'ils vous aient quittée si tôt. Je ne les reverrai probablement jamais, mais je conserverai toujours l'agréable impression qu'ils m'ont laissée; quand vous leur écrirez, chère Maman, veuillez leur dire que leur souvenir m'a fait plaisir et que je les en remercie. Ah! j'ai bien prévu et je comprends dans toute son étendue ce que vous avez éprouvé aux fiançailles de Sophie, ma si chère Maman. Il n'y a rien à objecter, il n'y a pas de consolation à offrir dans ces moments-là, ils sont cruels: il n'y a qu'à demander à Dieu de donner la force de les supporter. La comtesse Golovine m'a envoyé hier la lettre et les paquets dont elle était chargée; si j'avais reçu cette lettre avant celles

qui l'ont suivie, elle m'aurait bien vivement inquiétée pour vous, ma bonne Maman. Dieu veuille qu'il ne fasse plus de grandes chaleurs chez vous, puisqu'on leur attribue cette incommodité!"

609.

*„Oranienbaum, ce 6/18 Août 1819,
Mercredi, à 9 heures 1/2 du matin.*

Chère et bonne Maman, à peine étais-je levée il y a deux heures, que je reçus en même temps presque votre lettre du 15/27 Juillet, la première lettre de l'Empereur datée d'Archangel et la nouvelle de la délivrance d'Alexandrine d'une fille *). Cela s'est passé de deux à trois heures du matin; l'Impératrice mère m'écrit que tout et tout a duré à peine une heure, et qu'elle est toute abasourdie de cette promptitude: il fallait s'y attendre, les premières couches ayant été si prodigieusement promptes. Cela me fera partir demain pour assister au Te Deum qui aura lieu à Pavlofsk après-demain, mais je reviendrai, s'il plaît à Dieu, le soir même ici à Oranienbaum, où je serai d'autant mieux que je n'attends plus de visites. La famille Golovine est partie hier; la pauvre comtesse Protassoff est encore ici et s'y trouve si bien que je la verrai volontiers rester plus longtemps. J'ai dû m'interrompre pour faire une petite toilette, c'est aujourd'hui la fête de l'église du régiment qui est cantonné ici, et, devant dans tous les cas aller à la messe à l'occasion de la Transfiguration, dont c'est la fête, je vais à l'église du régiment qui est dressée dans une tente sur une prairie devant la grille du château; j'attends qu'on m'avertisse, qu'il est temps d'y aller et serai dans le cas de finir ma lettre. Le temps continue à être d'une beauté rare; hier matin, nous avons eu quelques heures d'une pluie de printemps bien nécessaire, et le reste de la journée a été plus beau qu'avant, l'air étant rafraîchi. J'ai fait dans la soirée une immense promenade à pied avec Mlle Sabloukoff, sur une crête de hauteur d'où l'on voit le golfe comme un bassin et Cronstadt au milieu comme un joujou. La nuit a manqué nous surprendre; heureusement mon landau me suivait. Je vous

*) La Grande-Duchesse Marie Nikolaewna.

remercie, chère Maman, de ce que vous me parlez de Sophie; je suis un peu étonnée de son air assuré du lendemain, elle qui est si timide. Je suis bien charmée que vous ayez évité par votre course à Baden une partie des fêtes. Je me réserve de vous parler des états dans ma prochaine lettre, et finis bien vite, ma bonne Maman, de crainte d'être surprise. Si vous êtes encore avec ma tante de Weimar, veuillez lui offrir de ma part mes bien tendres hommages. J'embrasse Amélie et vous chéris de toute mon âme, ma si chère Maman."

610.

*„Czarskoe Selo, ce 7/19 Août 1819,
Jeudi, à 9 heures 1/2 du soir.*

Je suis arrivée ce soir en droiture d'Oranienbaum à Pavlofsk, où l'Impératrice mère m'a proposé de profiter de l'occasion d'un courrier qu'elle envoie à Weimar pour annoncer les couches d'Alexandrine. Supposant que ce courrier vous trouvera encore auprès de ma tante, chère et bonne Maman, j'en profite pour vous dire deux mots; je suis revenue coucher ici pour assister demain au Te Deum qui aura lieu à Pavlofsk et vais retourner le soir à Oranienbaum. Je m'y trouve si bien que je l'ai quitté avec regret même pour un jour, et le brouhaha de demain me fatigue et m'excède d'avance. Ah! je puis si bien me passer de tout cela et suis si heureuse de le pouvoir, que je suis encore à m'étonner quelquefois qu'on puisse le traiter avec tant d'importance. Cette lettre vous parviendra probablement, chère Maman, avant celle que je vous écrivis hier par la poste un moment après avoir reçu la nouvelle de la délivrance d'Alexandrine. La jeune princesse est singulièrement petite, elle n'a la tête guère plus grosse que mon poing, mais assez jolie et un petit air sensé qui lui donne une drôle de mine. Nicolas a l'air désappointé d'avoir une fille; je crois qu'il comptait encore sur un garçon. Je suis fort désappointée, moi, de ne pouvoir profiter davantage de cette bonne occasion, mais il est tard, je suis un peu fatiguée d'avoir fait plus de 50 verstes, et j'ai été si souvent interrompue par des arrangements domestiques que tout cela réuni fait que je ne puis guère rassembler mes idées. Adieu, ma bien-aimée Maman, veuillez présenter mes ten-

dres hommages à ma tante et me rappeler au bon souvenir du Grand-Duc. J'embrasse Amélie. Que ne puis-je être comme ce courrier dans neuf ou dix jours dans le même lieu que vous, ma bien-aimée Maman, que je chéris au delà de toute expression!"

611.

*„Oranienbaum, ce 13/25 Août 1819,
Mercredi, 11 heures du matin.*

Chère et bonne Maman, vous êtes réellement la bonté même de m'avoir écrit le lendemain de votre arrivée à Wilhelmsthal, malgré la fatigue du voyage par la chaleur excessive qu'il a fait et la promenade dont le Grand-Duc ne vous avait pas fait grâce. Cette lettre m'a rendue bien heureuse; j'étais si charmée de savoir que vous avez heureusement surmonté l'inconvénient de la route! Car je ne suis pas en peine de votre séjour à Wilhelmsthal, où vous vous trouverez sûrement bien un avantage de plus et que j'ignorais: c'est la présence de mon oncle Christian. Une circonstance de rien qui me fait plaisir aussi, c'est que nous sommes arrivées à peu près le même jour, vous à Wilhelmsthal, chère Maman, et moi ici, vous vendredi, moi jeudi soir. Je me trouve toujours très bien ici. Après quelques tempêtes, mais presque pas de pluie, le temps s'est remis au beau. Comme l'air est rafraîchi, je puis faire plus d'exercice à pied et à cheval; je fais journellement des découvertes qui me font apprécier toujours davantage cette contrée. Dimanche passé, nous étions encore rassemblés dans le salon après dîner; il y avait une tempête très violente. Tout à coup nous entendons trois coups de canon très distincts, suivis de beaucoup d'autres qui paraissaient fort éloignés; nous voilà tous en l'air! Je pensai d'abord que c'était une frégate, qu'on attend de retour d'Angleterre et qui doit ramener le comte Capo d'Istria, qui saluait le port de Cronstadt; d'autres crurent que c'étaient des signaux de détresse, parce que la mer était assez mauvaise. M. Narychkine se rappela qu'il y avait un passage au grenier d'où la vue était fort étendue; il y grimpa et vint nous dire que c'était le retour d'une escadre qui croisait depuis quelques semaines dans la mer Baltique. Mlle Sabloukoff et moi allâmes grimper avec M. Na-

rychkine, et, suspendues un peu comme des chats, nous admirâmes le spectacle de l'arrivée de l'escadre autant que notre position nous le permettait. Hier, l'amiral qui la commande (Crown, un bon anglais à notre service depuis près de quarante ans) vint dîner chez moi. Tout cela me fait plaisir, parce que ce n'est pas l'insipide journalier de l'existence habituelle de la Cour. Tant par les promenades que par les personnes qu'on voit et les objets qu'on rencontre, on peut se croire à cent lieues de Pétersbourg. Czarskoe Selo, quelque beau qu'il soit, est bien raide; on tourne toujours dans ce jardin, d'où l'on ne peut guère sortir à pied; on rencontre du beau monde, on fait des phrases, on dit: *Enchanté de vous voir*, et l'on pense souvent: *Fort ennuyé de vous rencontrer tous les jours*; lorsqu'on veut se promener dans les champs, on risque de tomber dans les marais, excepté quelque peu de chemins que l'on connaît par cœur. Ici, lorsque j'erre dans les bois, qui partout sont parfaitement secs, le terrain n'étant nullement marécageux, je n'ai que la crainte des loups: il y en a beaucoup dans les environs, et je me rappelle qu'Amélie me disait toujours que je finirais par être mangée par les loups. Cette pensée et celle de la poste m'ont fait subitement rebrousser chemin ce matin au milieu d'un joli bois, dont j'avais bien envie d'explorer les issues. Votre lettre de Wilhelmsthal m'est parvenue en même temps qu'une lettre d'Amélie de Carlsrouhe, écrite avant votre départ, donc une poste entière plus tôt. Je reçus aussi une lettre de Caroline de Nymphenbourg de plus fraîche date encore que la vôtre. Adieu, chère Maman, il faut finir bien vite, afin que ma lettre arrive à temps à Pétersbourg. Je baise mille et mille fois vos mains aussi tendrement que je vous chéris."

612.

*„Kammennoï Ostrof, ce 29 Août/10 Septembre 1819,
Vendredi, à 6 heures du soir.*

Ma bien-aimée Maman, j'ai reçu par l'avant-dernière poste à Oranienbaum votre lettre du 9/21 Août. Je vous dois tant de reconnaissance de m'avoir écrit si régulièrement de Weimar! Je sens votre bonté dans toute son étendue, parce que je connais par expérience et que j'ai en fraîche mémoire les tracas d'un séjour où l'on veut et

doit beaucoup voir, sans perdre un moment de la société des personnes avec qui l'on désire être. Lorsqu'avec cela il fait chaud, une agitation semblable à quelque chose de pénible et qui approche de la fièvre. J'attendrai avec impatience la princesse Mechtchersky, parce qu'elle m'apporte une lettre de vous, bien chère Maman. Vous voilà donc de retour à Carlsrouhe depuis longtemps, et moi de mauvaise humeur d'avoir dû quitter aujourd'hui mon cher Oranienbaum, par un temps bien fait pour le regretter doublement! Je regrette le calme, je regrette l'air pur et sec qu'il y faisait et la vue étendue que j'avais de ma fenêtre. Je ne suis ici que de passage pour la fête de la St-Alexandre, qu'il faut célébrer demain sans l'Empereur, qui a fort habilement évité toutes les représentations de cet été. Je désire de tout mon cœur n'être pas arrêtée ici plus que je ne comptais par une incommodité du Grand-Duc Michel qui a commencé hier assez vivement pour que l'Impératrice mère, qui comptait comme de coutume passer ces jours-ci au Palais Taurique, se soit transportée au Palais d'Hiver où il est. J'y ai descendu tantôt en arrivant, et la fièvre avait diminué. Il a pris avant-hier une violente colique avec des vomissements, de la fièvre et des mouvements nerveux; on ne sait pas trop encore ce que c'est. Il souffre beaucoup, le pauvre garçon, mais les médecins ne voient pas de danger jusqu'à présent. Je vais aller au Palais d'Hiver dans un moment et vous écris ce soir, chère Maman, parce que je n'aurai pas un instant à donner à la poste demain matin. Si Michel ne va pas mieux demain, l'Impératrice mère n'ira pas au couvent de Newsky, et je paraderai donc toute seule, ce qui sera un agrément de plus. Je suis tentée de vous remercier, chère Maman, de ce que vous me dites avoir fait à peu près la même expérience que moi l'autre jour à la suite des sangsues; je n'aime pas les choses extraordinaires et je préfère me dire qu'il m'est arrivé la même chose qu'à vous, et que j'ai fait, comme dit une chanson, *tout comme a fait, tout comme a fait ma mère*. Pardon, Maman, de cette sottise citation, je n'ai pas pu la retenir!

A 10 heures du soir.

Tantôt, au moment où j'achevais d'écrire et me disposais à aller au Palais d'Hiver, je reçus votre *lettre confidentielle* par la

princesse Mechtchersky, qui l'apporta à Mlle Valouïeff. Du moins cette princesse est restée dans l'illusion et y restera: elle croira toute sa vie m'avoir apporté vos épanchements, et j'aurais voulu qu'elle eût raison; mais vous êtes trop bonne, chère Maman, de m'avoir écrit autant que vous l'avez fait et je vous en baise mille et mille fois les mains. Michel ne va pas mieux, et je ne sais pourquoi je suis inquiète: les médecins ne le sont pas; c'est peut-être les inquiétudes bien naturelles de l'Impératrice mère qui me gagnent. Je suis malheureusement arrivée à force d'expériences au point de la vie où les inquiétudes pour le mal l'emportent sur la sécurité, et je m'en fais souvent des reproches, car il faut avant tout compter sur l'immense bonté de Dieu. Adieu, chère Maman. Amélie, dont j'ai reçu une lettre aujourd'hui, ne sera pas revenue encore de son voyage en Bavière lorsque celle-ci vous parviendra. Je n'embrasse donc ici que Frik; j'ai été peinée pour elle de la résolution qu'elle me dit avoir prise de passer l'hiver à Wurtzbourg pour sa fille Amélie.

Adieu, ma bien chère Maman, je vous baise mille fois les mains et bien, bien tendrement. Il y a un an aujourd'hui que j'ai entrepris mon voyage en Allemagne. Que de réflexions ce souvenir m'a déjà fait faire, que de sentiments il a renouvelés!"

613.

*„Petersbourg, 5/17 Septembre 1819,
Vendredi, à 7 heures du soir.*

Je commence au Palais d'Hiver ma lettre pour demain que je finirai à Kamennoï Ostrof, et vous remercie, chère et bonne Maman, de votre dernière de Weimar; la même poste m'en a apporté une de la Grande-Duchesse Marie qui me fait le résumé de tout votre séjour et finit par me dire que vous étiez partie le matin de ce même jour. J'attends en conséquence la lettre que vous voulez bien m'annoncer de Francfort. Vous m'y parlerez des Hombourg et peut-être du cousin Philippe, qui doit être chez ses parents dans ce moment. Il fait tout pour se bien noter auprès des différents membres de la famille Impériale. Le Grand-Duc Nicolas se vante toutes les six semaines d'avoir reçu une lettre de lui, qui professe la haine de l'écriture!

Quant à moi, c'est comme si nous n'existions pas l'un pour l'autre, et je m'en console parfaitement. Ma pauvre tante de Darmstadt me fait une peine si extrême que son idée me pèse sur le cœur. Que fait-elle donc? comment supporte-t-elle cette triste existence avec sa vivacité? C'est une épreuve bien cruelle!

L'Empereur est arrivé avant-hier, comme je l'ai écrit à Amélie, et repart ce soir; sur ces peu de jours, il a passé vingt-quatre heures à Czarskoe Selo, et je viens d'en passer autant ici au Palais d'Hiver. On a célébré ma fête fort commodément; nous avons été à la messe du régiment des Chevaliers-Gardes, dont c'est la fête, de là à l'Amirauté où l'on a lancé un vaisseau, et puis tout était fini; quelques visites particulières et un dîner de famille ont couronné la journée. L'Impératrice mère est parfaitement rassurée sur le compte de Michel, les médecins sont contents aussi, mais je ne puis le voir sans attendrissement: il a l'air d'un vieillard d'une faiblesse extrême, courbé, maigre et fort abattu d'esprit; il n'est levé que depuis hier pour quelques heures dans la journée. Je me dis quelquefois qu'à son âge et avec l'air de vigueur qu'il avait, il devrait reprendre ses forces plus vite. L'Impératrice mère est toujours logée porte à porte avec lui, comme dans les moments les plus alarmants, et a été de tout aujourd'hui, en robe brodée en argent, couverte de diamants, gaie et tout occupée des anniversaires de son voyage. Il y a de singuliers contrastes dans ce monde, et *Chacun à sa manière!* est le refrain que la prudence ordonne.

Samedi 6/18, à midi.

C'est de Kamennõi Ostrof que je finis ma lettre, chère Maman. L'Empereur est parti hier soir du Palais d'Hiver à onze heures $\frac{1}{2}$ et je suis immédiatement après revenue coucher ici. Il a été décidé entre nous que je resterai à Kamennõi Ostrof autant que l'Impératrice mère sera en ville et que, lorsqu'elle retournera à Pavlofsk et Gatchina, j'irai à Czarskoe Selo pour y rester le plus longtemps possible. Un orage hier après dîner a gâté le temps, et cela me fait espérer que l'arrière-saison sera encore belle. Adieu, chère et bonne Maman."

614.

*„Kammennoï Ostrof, ce 8/20 Septembre 1819,
Lundi, à 10 heures du matin.*

Michel va bien et, s'il plaît à Dieu, aura oublié sa maladie quand vous recevrez ma lettre: cette fois, mes pressentiments m'ont trompée! Une chose frappante, c'est ce que m'a dit une personne avec laquelle je ne suis nullement sur un pied de confiance et à qui je ne parle jamais de mon opinion sur la conduite de l'Impératrice mère. Elle me demandait des nouvelles du Grand-Duc Michel, et nous parlions de sa maladie; tout d'un coup elle me dit avec une ingénuité qui m'abasourdit: „Je crains pour lui, parce que je vois en cela la main de la Providence pour l'Impératrice mère“. Il est bien sûr qu'elle n'est pas *humble dans le bonheur*: dernièrement encore, tout le monde a été choqué de ce qu'elle a exigé que la nouvelle-née soit nommée à l'église avant les Grandes-Duchesses Marie et Anne, tandis que ma première fille, qui était cependant regardée comme fille de l'héritier immédiat, était nommée après toutes les Grandes-Duchesses, et qu'on lui a objecté que les *sœurs* de l'Empereur le touchent de plus près que sa *nièce*. Elle voit Nicolas et sa branche sur le trône avec un enivrement qui me ferait peur pour tout autre que pour elle.“

615.

*„Kammennoï Ostrof, 19 Septembre/1 Octobre 1819,
Vendredi, à 6 heures du soir.*

Ma chère et bonne Maman, j'ai reçu tantôt votre lettre de Darmstadt qui m'a causé un plaisir extrême, parce que vous me dites qu'il vous paraît que votre voyage vous a fait du bien. J'avais cet espoir en apprenant que vous vous proposiez de l'entreprendre, et me voilà bien heureuse que mon espoir se soit réalisé; j'en rends mille fois grâces à Dieu! Ma tante de Darmstadt m'étonne beaucoup par son courage et sa résignation, mais je suis charmée de l'apprendre. Je profiterai de la première occasion pour lui envoyer le thé que je me rappelle à présent de lui avoir promis; tant d'illustres personnages m'en ont demandé en Allemagne, que je crains bien d'en oublier une

grande partie. Quant aux châles, je tâcherai de me les rappeler aussi. L'Empereur n'arrive que ces jours-ci à Varsovie; il a fait beaucoup de zigzags sur sa route pour voir du militaire. Je crois enfin m'établir mardi prochain à Czarskoe Selo. Le Grand-Duc Michel va bien, et l'Impératrice mère paraît décidée à partir pour Gatchina mardi ou mercredi. Si le temps reste beau, ce séjour d'automne pourra être encore agréable à Czarskoe Selo. Hier et avant-hier, nous avons eu des journées d'été, mais hier, après un violent orage que nous eûmes environ à 4 heures de l'après-midi, il survint une tempête d'une force dont je ne me rappelle pas; elle dura juste vingt-quatre heures et j'en suis toute fatiguée: il n'y a que quelques heures que le calme est rétabli, et j'ai la sensation d'avoir lutté avec la nature contre la tempête. Ce bruit que nous avons de la première main sur notre île, cette eau furieuse qui nous entoure de toutes parts et qui devient toujours plus menaçante à mesure qu'elle hausse, tout cela, qui me ravissait et m'amusait autrefois, m'a laissé cette fois-ci une impression désagréable. Cette nuit surtout, c'était *schauerlich*: je ne pouvais pas dormir, je me suis levée, et je n'ai rien perdu de cette scène d'horreur. Comme il faisait très doux avec cela, je suis allée me promener ce matin dans l'île, où j'ai trouvé un dégât épouvantable; on dit qu'on ne se rappelle pas d'en avoir vu un semblable: les ponts les plus solides sont enlevés. Je crains qu'il y aura de bien mauvaises nouvelles de la mer. Je vous quitte, chère Maman, pour aller chez la comtesse Apraxine. L'Impératrice mère étant à Pavlofsk depuis deux jours, mes après-dînées sont libres, et, comme elle revient demain ou après-demain, je profite de mon loisir pour voir la comtesse Apraxine, que je n'ai vue qu'une seule fois chez moi depuis mon séjour de trois semaines ici. Elle m'a fait peine l'autre jour en me disant qu'elle passe tristement ses soirées, ne pouvant pas s'occuper à la lumière, et n'ayant personne auprès d'elle qui lise bien.

Samedi, 20 Septembre/2 Octobre, à 11 heures 1/2 du matin.

Je viens finir ma lettre, chère et bonne Maman; j'ai écrit à l'Empereur, et à présent je dois me préparer pour une messe funèbre qui a toujours lieu à pareil jour, qui est l'anniversaire de la naissance de l'Empereur défunt. J'ai trouvé hier la comtesse Apraxine assez bien

et suis restée avec elle jusqu'à neuf heures. Les tableaux l'occupent agréablement: je lui ai prêté à sa prière cet été tous ceux que j'avais choisis avant mon départ de Carlsrouhe; le second envoi que vous avez eu la bonté de me faire a passé une partie de l'été à Czarskoe Selo chez la comtesse Kotchoubey; j'espère l'y retrouver, mais je crains bien qu'il y aura quelques pièces de perdues. Adieu, chère et bien-aimée Maman, je vous baise mille fois les mains et vous chéris de toutes les facultés de mon âme."

616.

*„Czarskoe Selo, 24 Septembre/6 Octobre 1819,
Mercredi, à 7 heures 1/2 du soir.*

Chère et bonne Maman, je commence à vous écrire aujourd'hui, quoique bien éloignée encore du jour auquel ma lettre partira, mais c'est afin de célébrer l'anniversaire du jour auquel je vous ai revue l'année dernière, et de vous écrire à peu près à la même heure. Que je me rappelle vivement cette première soirée à Brouchsal que vous avez voulu passer dans mon appartement! Je m'y retrouvais tout comme si je n'en avais été absente que trois jours au lieu de trois ans. C'est un sentiment si doux que de se retrouver ainsi au sein de sa famille et *chez* une mère! Il a été bien cruellement empoisonné la dernière fois, et dès les premiers moments. Toutes les dames qui m'ont accompagnée s'occupent de l'anniversaire de notre arrivée à Brouchsal. Mad. Pitt m'a priée hier de la mettre à vos pieds et de vous féliciter de votre fête de demain. Elle est tout à fait remise, et son mal, qui avait à la vérité tous les symptômes de la consommation, n'était que nerveux. J'ai laissé à Pétersbourg deux malades dont je suis bien inquiète, la pauvre comtesse Protassoff qui a depuis longtemps de l'eau dans la poitrine, mais qui depuis près de quatre semaines est dans un état très inquiétant, et la princesse Prosorofsky qui ne peut pas se remettre d'une fausse pleurésie qu'elle a eue au mois de Mai. Du moins les entours de la princesse Prosorofsky ont un aspect plus agréable que ceux de la pauvre Anna Stépanowna *), un appartement

*) La Comtesse Anne Protassoff.

propre où l'air est bon, un salon rempli de meubles où ses petits-enfants viennent s'amuser, ce qui fait toute sa joie, une escarpolette, une montagne à glisser et d'autres jeux. Mais la *pauvre* Anna Stépanowna, que je ne puis nommer sans cette épithète par la profonde compassion qu'elle m'inspire, est dans un appartement qui pourrait être agréable, mais où il règne une saleté, un air corrompu, une puanteur insoutenable, entourée d'une colonie de domestiques, en femmes, surtout, plus communes et déplaisantes les unes que les autres, et toujours d'une partie de ses parents; ses nièces d'abord ne la quittent pas, mais je ne sais comment cela se fait, il n'y a rien d'intéressant ni d'attrayant dans les soins qu'elles lui rendent, dans ce triste et dégoûtant local.

Jeudi, 25 Septembre/7 Octobre, à 11 heures du matin.

Je viens de recevoir les félicitations de la princesse Wolkonsky et de Mlle Sabloukoff pour le jour de votre fête, ma chère et bien-aimée Maman, et c'est moi à présent qui vous porte les miennes. Ce jour n'est assurément pas aussi marquant, aussi précieux pour moi que l'anniversaire de votre naissance, mais c'est toujours une occasion de dire les vœux que je forme journellement pour vous, ma si chère Maman! Que Dieu nous accorde la grâce de vous les renouveler encore nombre d'années! Comment passerez-vous ce jour, ma chère Maman? Peut-être vous rappellerez-vous que je l'ai passé avec vous l'année dernière. Le temps est déjà devenu plus froid qu'il ne l'était à mon arrivée et pendant les derniers dix jours de mon séjour à Kamennoï Ostrof. Nous sommes cependant fort bien ici, et je ne crains que des gelées précoces qui pourraient rendre le château un peu froid. Il y a encore des restes de la société d'été, juste ce qu'il faut; la troupe brillante est partie avec la belle saison. Nous dînons vers cinq heures par la raison qui vous avait fait faire ce même arrangement pendant notre séjour d'automne à Baden; cela convient à tout le monde et m'arrange fort. Hier, la première journée de mon établissement ici, j'ai réuni vers neuf heures mes dames, et nous avons fait à tour de rôle la lecture des *Puritains d'Ecosse*, que nous avons commencés hier seulement. Je n'ai pas proposé à M. et à Mad. Narychkine d'être de notre cercle, parce qu'elle ne quitte pas sa fille de deux ans et demi

qui a eu un petit accident dernièrement; on croit qu'elle s'est cassé la clavicule en tombant de son lit, et, comme c'est une enfant très mal apprise et violente, il faut que la mère soit toujours près d'elle pour la surveiller pendant sa convalescence. Je vous quitte, chère Maman, pour profiter d'un rayon de soleil.

Samedi, 27 Septembre/9 Octobre, à 10 heures du matin.

Je viens de recevoir à mon lever votre première lettre de Carlsrouhe, chère et bonne Maman, et vous en baise tendrement les mains. Je suis enchantée de vous y savoir heureusement arrivée. La réception des bourgeois et la joie qu'ils vous ont témoignée est bien naturelle et juste, et ce qu'ils vous ont dit sur Charles bien touchant. J'ai toujours désiré que ces sentiments, qui bien assurément lui étaient généralement portés, fussent aussi connus plus généralement. Je vous renverrai, chère Maman, le petit cahier de M. Hauber avec ma prochaine lettre, j'espère, et j'aurai soin des incluses pour M. Jacob. J'ai brûlé comme vous me l'avez permis la pitoyable épître: pour se rendre plus intéressant, il n'a parlé que des maux qu'il a soufferts, mais il ne dit pas que le lendemain de son arrivée je lui ai donné *deux cents roubles*, qu'il a été logé dès son arrivée à Czarskoe Selo et nourri aussi bien que mon valet de chambre (il dînait avec lui et demeurait dans une chambre attenante à la sienne), que, lorsqu'il m'a apporté les lettres pour Carlsrouhe que je vous ai envoyées, en me disant qu'il devait s'équiper à Oranienbaum et qu'il ne recevrait ses gages qu'au mois de Septembre, je lui donnai encore *deux cents roubles*. Il m'a répété plus d'une fois qu'il était parfaitement content, mais il aime à faire la victime, à ce qu'il paraît. Je voudrais pouvoir répondre plus longuement à votre lettre, ma bien-aimée Maman, mais je dois écrire à l'Empereur aujourd'hui et partir à midi et demi pour Gatchina, où je dîne. J'ai l'avantage ici de pouvoir faire cette course dans un jour; cela n'est pas possible à Pétersbourg, qui est du double plus éloigné: je suis ici à la grande moitié du chemin. Adieu, chère et bonne Maman, je vous baise mille fois et bien tendrement les mains."

„Gatchina, 3/15 Octobre 1819,
Vendredi, à 6 heures du soir.

Chère et bonne Maman, le format de ma lettre vous apprendrait déjà que je ne suis pas chez moi sans la date de ma lettre; il y a bien longtemps, il me semble, que je n'ai fait usage d'un format aussi mixte. Ne pouvant attendre la poste pour envoyer ma lettre à Pétersbourg, je crois pouvoir vous remercier d'avance pour celle que j'espère recevoir de votre part, la dernière poste ne m'ayant apporté qu'une lettre de Nymphenbourg d'Amélie, à laquelle j'avais aussi écrit avant de l'avoir reçue. Je suis ici depuis hier après dîner, et y reste jusqu'à demain après dîner. Je fais ce séjour par déférence pour l'Impératrice mère, qui est habituée à ce qu'on fasse ici des *séjours* en automne, car, à la petite distance où je me trouve cette année-ci, demeurant à Czarskoe Selo, il aurait été plus commode de ne venir passer que des demi-journées, et il m'en a coûté cette fois de quitter mon *chez moi* à Czarskoe Selo, où je me trouve très bien, surtout par le temps divin qu'il fait. Je commence réellement à croire qu'il y a une révolution dans notre climat; nous avons eu cette semaine un temps comme celui qu'il faisait à cette époque à Baden et Brouchsal, avec les brouillards de moins.

Je suis jour par jour ce triste temps que nous avons passé l'année dernière à Baden. Tout ceci et la suite m'ont occupée si vivement hier soir en me couchant (dans mon lit de Carlsrouhe), qu'une mauvaise nuit, occasionnée par tout plein de mésaventures qui tiennent aux déplacements, m'a laissé une impression douloureuse par les rêves pénibles que j'ai faits au sujet de notre cher Charles. Je n'ose pas me laisser aller aujourd'hui au plaisir de vous écrire, ma bonne Maman. Mon temps ne m'appartient pas ici; j'ai trouvé à peine le moment d'écrire une petite lettre à l'Empereur ce matin: à la vérité, j'ai passé deux heures à la promenade, en grande partie dans le bois, et il faisait presque trop chaud. On dîne à trois heures ici (c'est trop tôt dans cette saison); on ne rentre pas avant cinq, à sept il faut être chez l'Impératrice mère pour le thé, entre huit et neuf on paraît dans

le salon, où l'on reste jusqu'à onze, et une visite de congé de la gouvernante de la Grande-Duchesse, qui était venue assister à ses couches, m'a pris une partie de ma petite après-dinée. Adieu donc bien vite, ma chère et bien-aimée Maman, j'embrasse mes sœurs et vous baise mille et mille fois et bien tendrement les mains."

618.

*„Czarskoe Selo, 11/23 Octobre 1819,
Samedi, à 10 heures 1/2 du matin.*

L'Empereur arrive au plus tard après-demain, et c'est à Gatchina, je pense, que nous nous rencontrerons; on y passera le mardi tout entier pour fêter l'Impératrice mère, qui accomplit ses 60 ans: et elle s'étonne et s'indigne quand elle éprouve quelquefois plus de fatigue ou moins de forces que de coutume! C'est une nature bien heureuse. J'ai fait encore une course à la légère avant-hier à Gatchina pour y dîner et suis revenue à neuf heures du soir. Ce n'est pas ce qu'il y a de plus agréable: on perd sur les grands chemins les belles heures de la journée, et le soir il fait dans cette saison toujours humide ou froid; mais c'était une *aimable attention* de ma part, sachant que l'Impératrice mère était toute seule, les deux Grands-Ducs et Alexandrine passant cette semaine en ville. Lorsqu'elle a le temps de la réflexion, l'Impératrice mère me dit toujours mille choses affectueuses sur les visites de ce genre que je lui fais, mais les premiers mouvements n'expriment pas toujours le même sentiment. C'est égal! *Fais ce que je dois, advienne que pourra* doit être ma devise dans bien des cas!"

619.

*„Czarskoe Selo, 18/30 Octobre 1819,
Samedi, à 11 heures du matin.*

Chère et bonne Maman, j'ai attendu le plus tard possible pour commencer ma lettre dans l'espoir d'en recevoir une de vous par la poste d'aujourd'hui. Je ne sais ce qui arrive à cette poste, de ce qu'elle n'est pas ici encore! Les chemins doivent être bons cependant, car la gelée est bien établie. Il y a peu de neige, mais du reste

nous avons eu de belles journées d'hiver depuis mercredi et jusqu'à 8 degrés de froid cette nuit. Nous quittons Czarskoe Selo cette après-dînée; ce n'est pas qu'on ne pourrait rester ici encore, si on était sûr que le froid n'augmente pas, mais l'on ne peut pas avoir cette sécurité dans notre climat, où quelquefois du soir au lendemain on voit venir 20 degrés de froid: et alors il y aurait bien quelques inconvénients ici. La promenade est encore bien agréable, le soleil chaud, et la plus grande partie des chemins dans le jardin sont secs. Je me suis beaucoup promenée tous ces jours-ci; hier soir, je me mourais d'envie d'aller me promener par un superbe clair de lune et un air si pur, mais j'ai pensé que ce serait une folie et j'y ai renoncé. Vous aurez été instruite par ma lettre à Amélie, chère Maman, de l'arrivée de l'Empereur et de notre séjour à Gatchina. Nous y avons vu pour la première fois la nouvelle troupe française qui est des plus médiocres. On a donné *Le Nouveau Seigneur du village* et *Werther*, farce des Variétés. Il y a de la jolie musique dans la première pièce, mais la seconde est une mauvaise farce qui ne peut amuser, je crois, que quand on la voit jouer par ce fameux Potier du théâtre des Variétés, dont certaines personnes parlent comme d'un grand homme du siècle, les Grands-Ducs Nicolas et Michel entre autres. L'Impératrice mère revient en ville demain pour dîner chez Nicolas et rentrer, comme nous, dans les quartiers d'hiver. Je n'en suis pas fâchée, car les courses à Gatchina par le froid ne sont pas agréables, et il faut tant courir dans ce château, dont une partie est froide et l'autre d'un chaud d'étuve, qu'il y a eu tout plein de malades après la fête de l'autre jour. Adieu, chère et bien-aimée Maman, toujours pas de poste; il faut donc finir en vous baisant mille et mille fois et bien tendrement les mains."

620.

*„Pétersbourg, 29 Octobre/10 Novembre 1819,
Mercredi, à 10 heures 1/2 du matin.*

Chère et bien-aimée Maman, je vous baise mille fois les mains pour votre lettre du 5/17 Octobre qui contenait des détails intéressants sur les individus de la famille que vous avez vus pendant votre

voyage. Que j'aime cette Reine des Pays-Bas pour l'égalité de sa manière d'être! Je regrette bien de ne pas la connaître, d'après l'idée que je me fais d'elle. La mort de la Duchesse de Brunswick vous aura affligée, chère Maman, et je l'ai été pour vous en l'apprenant. Heureux ceux qui ont bien passé ce pas! mais sa pauvre mère est à plaindre. Je compte un peu, chère Maman, que vous aurez la bonté de me parler du séjour que Fritz de Hombourg aura fait à Brouchsal avec sa femme. Où les avez-vous logés? et avez-vous trouvé dans le château un lit assez large pour le placer dans cet appartement? La demande ou plutôt la condition de la Princesse est fort naïve et fort plaisante. J'attends M. de Reuter et la lettre que vous m'annoncez par lui, chère Maman; je suis charmée qu'il ait pris le parti de revenir en Russie. Il veut toujours qu'on s'occupe de ses intérêts, et malheureusement il est difficile d'obtenir quelque chose pour des absents, surtout de sa catégorie. C'est un bon garçon, et l'Empereur a déjà fait beaucoup pour lui, mais aussi on ne peut pas prétendre qu'il se rappelle et qu'il s'occupe individuellement de tous les officiers subalternes de l'armée. Nous avons l'hiver en plein, et l'on pourrait se croire au mois de Janvier: il y avait 13 degrés de froid dimanche passé. Malgré cela, l'Empereur est allé le soir à Czarskoe Selo, et il en revient pour dîner. J'ai en attendant achevé ma tournée de visites obligatoires: la comtesse Apraxine restait encore sur ma conscience; j'y ai été avant-hier soir. Elle souffrait d'une sciatique dans les reins qui lui avait pris subitement dans la journée: je lui ai conseillé votre remède, chère Maman, un emplâtre de poix de Bourgogne; je ne sais si elle s'en sera servie. Je me suis avisée la semaine passée d'avoir aussi un rhumatisme entre les épaules qui me faisait beaucoup souffrir la nuit, et il est singulier que de jour je ne le sentais presque pas, et il ne me gênait en rien: Stoffregen m'a donné un emplâtre qui, au bout de deux jours, l'a tout à fait enlevé. Ce pauvre Stoffregen est bien malheureux: il vient de perdre encore un enfant, une petite fille de 3 ans et demi tendrement chérie de ses parents. Il est accablé de cette mort, d'autant plus qu'elle a été presque subite et causée par une inflammation au cerveau qu'aucun symptôme n'avait indiquée; c'est le cinquième ou sixième enfant qu'il perd. La vue de sa douleur si réelle m'a fait pleurer avec lui l'autre jour. Mais combien de per-

sonnes n'y a-t-il pas qui, quoiqu'ayant éprouvé des pertes elles-mêmes, portent des coups de hache impitoyables sur les sentiments d'autrui! Cette réflexion générale prend la place d'un fait que j'aurais voulu vous conter à ce sujet, mais qui ne doit pas être placé ici."

621.

*„Pétersbourg, 12/24 Novembre 1819,
Mercredi, à 10 heures du matin.*

Chère et bonne Maman, la dernière poste m'a apporté votre lettre du 18/30 Octobre; je vous en baise les mains et vous remercie de tous les différents détails que vous me donnez: je les dois en partie, je crois, à votre loisir de Brouchsal, où vous aviez plus de temps qu'à Carlsrouhe. Je conçois bien que vous y auriez volontiers passé l'hiver, surtout celui-ci. J'ai souvent parlé un hiver passé à Brouchsal: surtout l'année 1815, au moment où je devais le quitter, je me serais trouvée heureuse au delà de l'expression de pouvoir légitimement y rester encore tout l'hiver. Bien des circonstances qu'il n'est pas nécessaire de retracer ici ont rendu ce départ-là le plus cruel de tous! Cependant c'est l'année dernière qui m'occupe dans ce moment comme vous, ma bonne Maman, et, tant que faire se peut, je suis nos souvenirs jour par jour. Cette lettre vous trouvera au milieu de ce triste mois de Décembre que je voudrais bien qui fût passé! Je suis charmée que vous ayez été contente de la visite des époux de Hombourg. La Princesse est si bonne, qu'on ne peut pas être gêné avec elle. Je suis charmée aussi que Philippe daigne lui rendre justice, et qu'elle ne lui soit plus un obstacle à Hombourg. La lecture de *Glenarvon* *) m'a fait le même effet qu'à vous, chère Maman; les caractères m'ont inspiré de l'horreur et m'ont fatiguée à la longue, et la fin est une fièvre chaude. Le Duc de Devonshire, qui était ici dans le temps où je le lisais, dit à quelqu'un qui lui parlait de l'auteur et de l'ouvrage: „Ah oui! c'est de ma cousine,

*) Le fameux roman publié en 1816 par Lady Caroline Lamb, nièce de la célèbre Duchesse de Devonshire (Georgiana Spencer) et admiratrice de Lord Byron, à la suite de sa brouille avec le poète. Traduit en français par Mme de P., née L., Paris, 1819.

la folle!“ Nous avons eu samedi passé un bal chez l'Impératrice mère pour célébrer la fête du Grand-Duc Michel. Il y faisait bien chaud: c'est tout ce que je rapporte à présent des bals, qui ne m'amuse guère. Il devait y en avoir un vendredi chez le Grand-Duc Nicolas, mais, l'Impératrice mère s'étant rappelé que c'est l'anniversaire du jour où elle a pris congé de la Reine de Wurtemberg à Francfort, il a été remis à un autre jour qui n'est pas fixé encore. Alexandrine a une véritable passion pour la danse; je n'ai guère vu une femme de son âge l'aimer avec cet excès. Aujourd'hui nous avons nocé à la Cour: une demoiselle d'honneur, la princesse Lopoukhine, qu'Amélie connaît, la cadette de la famille, épouse un frère cadet de Mad. Narychkine, un prince Lobanoff *). C'est à présent un événement rare, parce que le nombre des demoiselles d'honneur est si considérable, que la plupart ou bien ne se marient pas ici, ou bien trouvent plus commode de se marier ailleurs qu'à la Cour et en ont la liberté. Autrefois, lorsque la faveur du chiffre était plus rare, les privilèges qui y sont attachés étaient plus recherchés. Je parle comme une vieille, et je voudrais que de plus vieux que moi *agissent* en conséquence. La poste d'aujourd'hui n'est pas arrivée encore, et je devrais l'attendre pour fermer ma lettre, mais je ne crois pas en recevoir de vous, chère Maman; d'ailleurs je tâche autant que possible de finir mes occupations du matin de bonne heure, afin de pouvoir me promener à pied: le temps le permet en général, il ne fait pas froid, et je trouve que cet exercice fait mieux circuler mon sang, qui tend toujours à marcher par saccades. Adieu, chère et bien-aimée Maman, j'embrasse Amélie et vous baise les mains, et vous chéris avec une tendresse au delà de l'expression.“

622.

„Petersbourg, 19 Novembre/1 Décembre 1819,

Mercredi, à 11 heures du matin.

Chère et bonne Maman, je vous remercie aujourd'hui de votre lettre du 25 Octobre/6 Novembre et de celle plus ancienne que

*) Le Prince Alexis Lobanoff-Rostowsky (1795—1848) et la Princesse Sophie Lopoukhine († 3 Avril 1825).

M. de Reuter m'a remise de votre part. Il est tombé dans la même erreur que la princesse Mechtchersky et m'a fait de touchantes excuses d'être resté en route plus longtemps qu'il ne croyait, persuadé qu'il était porteur des nouvelles les plus intéressantes. Je l'ai vu hier, et avant-hier il m'avait déjà envoyé votre lettre par Mlle de Valouïeff. Je lui trouve aussi un grand air de santé, et ce qui me fait surtout lui vouloir du bien, c'est cette raison, cette modération dans ses vœux qu'on rencontre rarement dans un jeune homme: il va demander son congé, qu'il désire sans doute embelli de quelques petits avantages, mais ils sont modestes; l'été prochain, il ira épouser l'objet de son amour et reviendra finir ses jours à la campagne, à ce qu'il dit. Vu sa jeunesse, j'espère qu'il aura le temps de faire tout le bien dont le désir paraît le pénétrer. C'est un bon jeune homme, dans toute la force du terme. Ma lettre par M. de Dornberg vous est arrivée plus tôt que je ne croyais, chère Maman, mais il me paraît qu'elle a couru la poste, et ce n'est pas là précisément ce que je désirais. Nous avons eu deux journées d'un grand froid, hier et avant-hier; aujourd'hui il fait un peu plus doux. Cela a interrompu mes promenades à pied, que je suivais fort exactement depuis mon retour à Pétersbourg et dont je me trouvais bien. Le bal de samedi a été joli et animé; c'était chez le Grand-Duc Nicolas: le local est bien agréable, et on a dansé jusqu'à extinction. Aussi les maîtres de la maison sont un peu malades tous les deux, et cela empêchera peut-être un bal *encore* que l'Impératrice mère projette pour demain. C'est la dansomanie qui a pris!

Ce que vous dites au sujet du portrait de moi que vous avez donné à Léopold me rappelle la singulière impression que j'ai eue en voyant ici dans l'enceinte de la Communauté des demoiselles nobles le même portrait qui est dans votre salon bleu à Carlsrouhe. C'est chez Mlle Hein, qui a été gouvernante de Lise Galitzine et qui l'a enlevé au fils d'une dame de sa connaissance. Ce jeune homme a été en Allemagne il y a quelques années; en passant par Carlsrouhe, il trouva ce portrait (une copie assez exacte de celui que vous avez) chez un peintre que Mlle Hein n'a pas su me nommer. Il l'acheta, et, en arrivant ici, en parla à Mlle Hein, qui le lui a pris; elle a cependant eu conscience ensuite de cette injustice et en a fait tirer

une copie. Quand je vais la voir, ce qui malheureusement est plus fréquent que je ne voudrais, parce que sa santé est mauvaise, je me fais illusion en regardant ce tableau qui ressemble tant à votre salon, ma bonne Maman! Amélie sera maintenant avec vous; je l'embrasse et vous baise mille fois et bien tendrement les mains, ma bien chère et bien-aimée Maman."

623.

„Pétersbourg, 24 Novembre/6 Décembre 1819,

Lundi, à 6 heures 1/2 du soir.

Ma bien-aimée Maman, je ne puis m'empêcher de vous écrire dès aujourd'hui pour être avec vous au moins en idée durant toutes ces tristes dates, et dont le souvenir sera si déchirant pour vous! Comment passerez-vous ces journées? ce n'est pas tant ce que vous ferez que ce qui se passera en vous qui me met en peine. C'est ici aujourd'hui la fête de Sainte-Catherine; ce jour de fête pour la Cour depuis que je suis en Russie, d'abord à cause de l'Impératrice Catherine, ensuite comme fête de l'ordre et de la Grande-Duchesse Catherine, est un jour de deuil aujourd'hui. Il y a eu service funèbre ce matin, et j'ai bien joint la pensée de notre cher Charles à celles des défuntés pour qui l'on priait, l'Impératrice Catherine et la Reine de Wurtemberg. Ce n'est que demain, selon la date, notre journée d'angoisses et de douleur à Rastatt, mais, selon le jour, c'est aujourd'hui lundi. La dernière poste m'a apporté, ma si chère Maman, votre lettre du 2/14 Novembre, où vous étiez déjà bien préoccupée de vos souvenirs. Je suis charmée que vous ayez fait l'arrangement de vous faire faire lecture l'après-dinée; il ne faut pas fatiguer vos yeux, surtout si vous les sentez faibles, et je suis bien sûre qu'ils auront souffert tout ce temps-ci. Je ne connais pas la pièce de Mullner (die Altbauerin) dont vous me parlez. Ah! Maman, en lisant votre lettre, que n'aurais-je pas donné pour pouvoir voler près de vous! Si M. de Stetten vous quitte pour raison de santé (on dit qu'il a presque tout à fait perdu la vue, je ne sais si c'est vrai), c'est le seul motif que je puisse admettre: sans cela, ce n'est pas bien. Ne le remplacerez-vous pas, chère Maman? car il me semble que M. de Bothmer tout seul ne vous suffit pas, et ne pourra pas suffire surtout à la longue.

Mardi 25 Novembre/7 Décembre, à 9 heures du soir.

Je n'ai reçu des nouvelles de personne par la poste d'aujourd'hui; je ne devais pas en attendre de vous, chère Maman, parce que j'en ai reçu la poste passée. Je n'ai pas besoin de vous dire, si chère Maman, combien j'ai été occupée de vous aujourd'hui et de l'année passée; si mon âme avait pu vous atteindre, vous vous en seriez aperçue.

Mercredi 26 Novembre/8 Décembre, 9 heures du matin.

Vous êtes ma première occupation aujourd'hui, ma bien-aimée Maman, et il fait à peine assez de jour pour écrire. Que je voudrais avoir le plus tôt possible de vos nouvelles de ce triste jour! Hier j'ai dû finir mon petit bout de lettre à peine commencée; j'avais été voir la comtesse Stroganoff, qui ne se portait pas bien, et, à peine occupée à écrire en rentrant, j'ai été interrompue. Quoique cette lettre ne vous parviendra qu'en trois semaines, il me semble que vous y parler à pareil jour de tous autres objets étrangers à ses souvenirs, n'est pas faisable. Adieu donc, chère et tant aimée Maman; que Dieu vous donne des forces aujourd'hui et toujours, et qu'il adoucisse le sentiment de vos peines! Je baise en idée mille et mille fois vos chères mains et suis auprès de vous, si chère Maman!"

624.

*„Pétersbourg, 3/15 Décembre 1819,
Mercredi, à midi.*

J'apprends enfin, chère et bonne Maman, par votre lettre du 12/24 Novembre, l'heureux retour d'Amélie. Je suis charmée que vous la trouviez maigrie, car je crois en effet que, si cet été le contraire existait, ce n'était pas preuve de santé. Il lui faut beaucoup d'exercice, et je voudrais que vous insistiez, chère Maman, sur ce qu'elle en fasse régulièrement. Je vous baise les mains pour cette lettre, chère Maman. L'arrangement que vous m'y dites avoir fait pour les après-dînées me tenterait fort; j'aime beaucoup les lectures en société.

Vous me direz peut-être votre opinion sur *Pétrarque et Laure* *), que je ne connais que par les journaux, comme *Lionel* aussi, dont l'auteur n'est pas nommé **), mais dont on fait l'éloge. Je voudrais bien que les glandes enflées de Sophie soient un bon pronostic; permis à elle à présent de devenir grosse, mais je n'aime pas que les jeunes femmes accouchent tout juste au bout de neuf mois de mariage, cela a un air de maturité et d'empressement qui me choque toujours. Pourquoi donc mon oncle s'est-il établi au château? Il me semble qu'il ne doit ni ne peut s'y bien trouver. Vous me dites que M. de Berstett est tout de feu sur les affaires du temps actuel. Si je n'attendais une réponse par la poste, je vous demanderais dans quel sens, car ce sujet plus que tout autre se présente sous des faces bien différentes. Mais ce n'est pas ici le lieu d'en discuter. Je viens me plaindre à vous de Loro, Maman. Nous sommes brouillés. Dimanche passé, en attendant l'Empereur pour aller à la messe, je jouais avec Loro et le pris sur la main; je ne sais si cela ne lui convenait pas dans ce moment, mais, sans rime ni raison, il me mordit si violemment au pouce de la main droite que j'en souffrais vraiment pendant la messe, et que je fus obligée après d'appliquer des compresses pendant deux heures. Ce n'est qu'aujourd'hui que je lui ai de nouveau présenté le doigt, mais pas fort à mon aise, j'en conviens. Cet accident a fait que j'ai dû livrer dimanche ma main gauche aux tendresses de M. de Reuter, à qui j'avais à annoncer ce même jour après la messe que l'Empereur a comblé tous ses vœux en lui accordant la pension qu'il désirait pour pouvoir se marier. C'était une joie touchante et qui faisait plaisir à voir; il espérait à peine que cela lui serait accordé, et ne croyait surtout pas que cela se ferait si vite, de sorte que la joie jointe à la surprise l'ont mis hors de lui. C'est un bon jeune homme, et qui a le cœur bien placé. Il compte repartir au mois de Janvier pour ramener sa future femme le plus tôt possible. Adieu, ma chère et bonne Maman. Je vous remercie de vous servir de mon nom pour faire travailler Kaiser: j'en aurai le profit, si le buste de notre cher Charles devient aussi bon que vous l'espérez."

*) De Mme de Genlis.

**) Anonyme, „par le comte de La Tour du Pin, officier“ (Barbier).

„Pétersbourg, 17/29 Décembre 1819,

Mercredi, à 1 heure 1/2.

Ma bien-aimée Maman, que vous êtes bonne de m'avoir écrit le 8 Décembre: je n'osais pas m'y attendre, mais du moins j'étais bien avec vous en pensée. Je vous baise les mains pour cette lettre avec plus de tendresse encore que de coutume, chère Maman, et j'y vois avec satisfaction que Frik est heureusement arrivée à la veille de ce triste anniversaire. Je voudrais que Sophie eût attendu l'arrivée de sa mère pour parler d'un espoir dont vous aviez le soupçon; mais je crains qu'il n'en est rien, puisque personne ne m'en parle plus: d'un autre côté, elle me paraît encore si délicate que je suis toute disposée à voir un bon côté à ce qu'elle n'est pas grosse encore. Je bénis Dieu du fond de mon cœur de ce que le bonheur de ce ménage semble si bien établi. Quel genre de vie mènent-ils? sûrement assez casanier, parce que Carlsrouhe, excepté le spectacle, n'offre pas beaucoup de distraction; voient-ils du monde chez eux? et vont-ils quelquefois dans des sociétés en ville? J'espère aussi que Sophie n'a pas abandonné l'étude et l'occupation. Voilà bien des questions, chère Maman! Peut-être aurez-vous la bonté de m'y répondre. Ah, Maman! les sollicitudes pécuniaires de Frik me navrent souvent le cœur, et cette affaire d'Aix-la-Chapelle traîne, comme il fallait s'y attendre. Je m'en vais cependant aller encore aux enquêtes. En attendant votre réponse à l'Impératrice mère qui ne presse pas si fort, je lui dirai que vous avez reçu sa lettre. Elle est toujours souffrante d'un mal à la tête que je crois un rhumatisme. Vendredi passé, jour de naissance de l'Empereur, elle s'est trouvée si mal à la messe que je prévoyais le moment où elle tomberait et moi avec, parce qu'étant la plus rapprochée, je ne pouvais que tâcher de la soutenir; quoi que nous ayons fait, l'Empereur et moi, pour l'engager à sortir de l'église, elle ne l'a jamais voulu; elle était toute pâle et avait la figure si décomposée que je n'étais pas sans vives inquiétudes. Elle n'a cependant fait que se soutenir à la grille qui est devant la place où nous nous tenons, et cela a passé. Elle n'en a pas moins fait ses deux

cercles après la messe et resté au bal le soir jusqu'à 2 heures du matin. C'est une heureuse nature! Elle ne sort pas, mais elle est sur pied et voit du monde. Par le temps qu'il fait (31 degrés de froid ce matin), on est charmé de n'être pas obligé de sortir; cela me fait toujours l'effet d'une calamité. Pour moi, je mitonne un grand rhume de cerveau qui ne me rend cependant pas malade et ne m'empêcherait pas de sortir, s'il ne faisait pas si froid. Adieu, chère et bonne Maman. L'heure de la poste m'oblige de finir en vous baisant encore une fois bien tendrement les mains."

626.

*„Pétersbourg, ce 24 Décembre 1819/5 Janvier 1820,
Mercredi, à 11 heures du matin.*

Je commence ma lettre dans l'attente d'être interrompue, ce qui n'est pas fort agréable, mais je m'empresse, ma bien-aimée Maman, de vous remercier pour votre lettre du 3/15 Décembre que je viens de recevoir il y a une heure. Il y a service divin aujourd'hui, comme toujours la veille de Noël, et, d'un moment à l'autre, l'Empereur peut venir pour aller à l'église.

C'est ce qui est arrivé, et me voici deux heures plus tard au moment de devoir finir ma lettre, vu l'heure de la poste. Je n'ai pas pu m'y préparer hier après dîner comme je l'aurais désiré, ayant dû employer à écrire une petite lettre à la Duchesse de Wurtemberg le seul moment de l'après-dînée que j'avais libre.

La comtesse Stroganoff est venue passer la soirée chez moi, ce qui est assez rare à présent. Je me suis annoncée par elle chez sa mère ce matin. Elle est malade, la vieille princesse Galitzine*), peu habituée à l'être, et ma visite sera une attention qui lui fera plaisir, non pas précisément pour ma personne, je crois. Notre pauvre princesse Prosorofsky est dans un état de santé bien délabrée; elle s'était assez bien remise pour sortir pendant quelque temps, mais elle a pris un abcès à l'oreille, dont elle souffrait si cruellement que, l'autre jour en allant la voir, je trouvai qu'elle avait presque perdu

*) La Princesse Natalie Golitzyne.

patience, et c'est beaucoup pour elle. Je ne vois presque que des malades. Entre autres, Mad. Pitt a des rechutes fréquentes d'une mauvaise toux, et je crains qu'elle ne soit menacée très sérieusement de devenir étique, mais aussi elle ne sait pas plus conduire sa propre santé que ne ferait un enfant. Non, Maman, ce n'est pas moi qui ai coiffé la princesse Lopoukhine, aujourd'hui princesse Lobanoff: c'est l'Impératrice mère, et je n'en ai pas été fâchée, parce que j'avais ce jour-là une forte migraine et qu'une toilette semblable m'aurait achevée. Le froid heureusement a beaucoup diminué depuis samedi; cela donne même plus de circulation à la société, car non seulement chacun tâche de sortir de chez soi le moins possible par ces grands froids, mais aussi on a conscience d'envoyer un domestique, lorsque ce n'est pas d'une nécessité urgente. Adieu, chère et bien-aimée Maman. Je vous baise mille fois et bien tendrement les mains, j'embrasse Amélie et vous chéris bien au delà de l'expression, ma si chère Maman."

1820.

Lettres de l'Impératrice Elisabeth à sa mère
la Margrave de Bade.

627.

*„Pétersbourg, ce 6/18 Janvier 1820,
Mardi, à 9 heures 1/2 du soir.*

Je commence ma lettre ce soir, ma bien-aimée Maman, afin de n'être pas prise au dépourvu demain et dans l'espoir de recevoir une lettre de vous d'ici là. Nous avons eu aujourd'hui la célébration du jour des Rois, mais non la cérémonie militaire: 22 degrés de froid à midi l'a empêchée. Néanmoins l'Empereur a suivi la procession à pied la tête nue et sans pelisse: j'en ai été réellement inquiète, surtout comme il vient d'avoir tout récemment un violent rhume à la tête. Il n'en a eu, grâce à Dieu, aucune incommodité; mais, lorsqu'il est revenu avec sa suite militaire dans l'appartement où nous étions, il me semblait qu'ils revenaient tous d'une bataille, et en effet, chacun aurait pu rapporter un membre endommagé ou une fièvre chaude dans le corps. Ce n'est pas la première fois qu'il arrive à l'Empereur de passer par là, mais je reconnais dans le sentiment d'inquiétude que j'en ai éprouvé cette fois l'effet des tristes expériences de la vie qui rendent toujours plus craintif pour ceux qu'on aime. C'est pour moi comme si chaque expérience de ce genre faisait tomber un des murs derrière lesquels on se les figure volontiers retranchés, et les exposait davantage. Cela ne donne pas précisément du charme à la vie, qui pourrait devenir un supplice, de cette manière, sans la confiance en la bonté de Dieu."

*„Pétersbourg, ce 14/26 Janvier 1820,
Mercredi, à midi 1/2.*

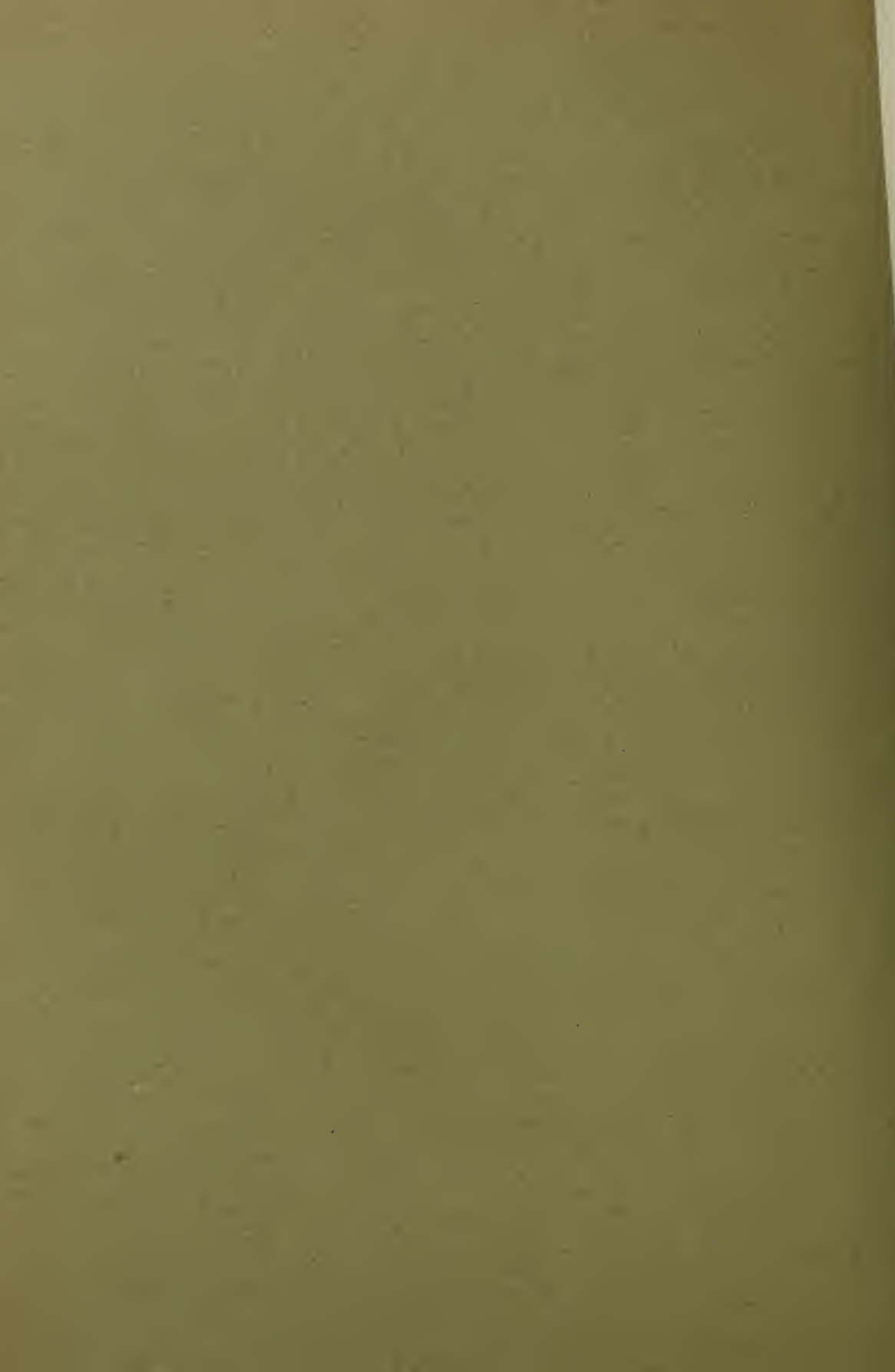
C'est hier, comme vous le supposiez, ma bien-aimée Maman, le jour de la célébration de ma naissance, que j'ai reçu votre lettre du 24 Décembre/5 Janvier avec vos bénédictions pour ce jour et pour la nouvelle année. C'est toujours un bonheur pour moi de les recevoir; elles me sont plus chères et plus précieuses que je ne puis l'exprimer, et je sens intimement qu'elles sont nécessaires à mon bien-être moral. Mon jour de naissance, qui devait être célébré comme l'a été celui de l'Empereur, s'est passé bien tranquillement à cause du froid, qui était à 22 degrés le matin, mesure qui empêche toujours les grandes réunions à la Cour, sauf les occasions extraordinaires comme le séjour du Roi de Prusse, où il faisait un hiver à peu près semblable à celui-ci. Je n'ai pas été fâchée hier d'être dispensée de toute représentation. Cette journée a été bien douloureuse pour moi par la mort d'un des jeunes Wittgenstein, officier aux Chevaliers-Gardes et qui appartenait au petit nombre de ceux que j'appelle mes enfants d'adoption. Une fièvre chaude nerveuse des plus violentes l'a emporté dans l'espace de peu de jours: le danger n'a duré que trois jours. Les pauvres parents, qui sont ici dans ce moment, sont bien à plaindre, et leur douleur est touchante; j'ai été les voir hier après dîner. Que vous êtes bonne, chère Maman, de me donner tant de détails sur l'établissement de Sophie! Ils m'ont fort intéressée, mais ce qui m'enchant, c'est l'éloge que vous faites d'elle; j'en suis véritablement heureuse, tout comme de la tendresse mutuelle qui règne entre elle et son mari. Comme vous trouvez, chère Maman, qu'elle peut encore attendre, je me range de votre opinion et me calme sur l'impatience que j'ai de lui voir des enfants en me rappelant que vous et toutes vos filles avez attendu au moins deux ans avant d'accoucher à dater du mariage. Il paraît que c'est donc le sang et que la troisième génération prend la même marche. Pour vous faciliter les calculs, sans parler de moi, Caroline s'est mariée en Mars 1797 et n'est accouchée





Le Grand-Duc Nicolas Pavlowitch.

Miniature de la Collection du Grand-Duc Vladimir Alexandrowitch.



qu'en Septembre 1799, Frik s'est mariée en Novembre 1797, accouchée en Novembre 1799, Marie, mariée en Octobre ou Novembre 1802, est accouchée en Novembre 1804, Mimi, mariée en Juin (je crois) 1804, est accouchée en Juin ou Mai 1806. Il faut donc espérer que Sophie accouchera en 1821, et jusque-là elle aura le temps de se fortifier."

629.

*„Pétersbourg, 18 Février/1 Mars 1820,
Mercredi, à 11 heures du matin.*

Chère et bonne Maman, la dernière poste m'a apporté votre lettre du 27 Janvier/8 Février, et je vous en baise les mains. Vous m'y parlez encore avec éloge de Sophie, et cela m'enchanté chaque fois. Dieu veuille lui continuer le bonheur dont elle paraît jouir et l'accroître dans quelque temps d'ici en lui donnant des enfants! Je trouve son existence fort agréable. Rester dans un pays qu'elle peut regarder comme sa patrie, où elle retrouve tous les souvenirs de son enfance, et quel pays délicieux! rester au sein de sa famille et de ses connaissances avec la possibilité de faire des voyages d'agrément! C'est le sort que j'aurais toujours désiré dès mon enfance! C'est ce qui me faisait désirer d'épouser Louis de Darmstadt autrefois, parce qu'il n'y avait personne à épouser à Carlsrouhe. Il me semble que, dans une position pareille, on doit prospérer au physique comme au moral, que le sang doit mieux circuler, qu'on ne doit connaître que des affections douces, tandis que le seul effort de s'arracher pour la première fois de sa famille et du lieu de sa naissance laisse à certains êtres une impression qui ne s'efface plus...."

630.

*„Pétersbourg, ce 3/15 Mars 1820,
Mercredi, à 11 heures.*

Chère et bonne Maman, j'ai reçu hier votre lettre du 11/23 Février et vous en baise les mains. Vous aurez vu que je m'attendais à l'effet que vous ferait l'assassinat du Duc de Berry: il n'y avait que des complices, je crois, qui auraient pu l'apprendre de sang-froid!

Dans ce malheur il y a un bien cependant, c'est l'éloignement de M. Decazes: cet homme menait le Roi et la France à sa perte, soit ignorance, soit mauvaise volonté, c'est sur quoi je ne me prononcerai pas, mais l'événement prouve le fait. Je fais comme vous des vœux pour que la Duchesse de Berry porte son enfant à terme et mette un fils au monde. Dieu accordera peut-être encore quelque protection à ces infortunés Bourbons! Les probabilités humaines sont toutes contre eux.

J'ai été interrompue tantôt par les adieux du général Lévacheff, aide de camp général de l'Empereur, qui est envoyé en Angleterre pour *condoler* sur la mort du Roi et du Duc de Kent. Je lui envie ce voyage, car mon désir de voir l'Angleterre appartient au nombre de ceux qui ne seront jamais satisfaits. Notre printemps commence, c'est-à-dire qu'il dégèle tout doucement et que les rues sont impraticables: mais il faudra bien des semaines encore avant que l'énorme quantité de neige qui est tombée cette année-ci puisse disparaître. Je vais vous quitter, chère Maman, pour m'occuper de vous et vous écrire par occasion qui s'offre. Cette lettre trouvera probablement Frik à Carlsrouhe. Je l'embrasse avec Amélie bien tendrement et vous chéris, ma bien-aimée Maman, comme je ne pourrai jamais vous l'exprimer."

631.

*„Pétersbourg, 4/16 Mars 1820,
Jeudi, à 1 heure.*

Chère et bonne Maman, je vous écris par ce courrier pour remplir l'engagement que j'ai pris de vous répondre par la première occasion à la question que vous m'avez faite sur les bruits du divorce du Grand-Duc Constantin qui se sont répandus: Amélie m'ayant fait la même question, elle trouvera ici aussi les éclaircissements que je lui ai promis. Cette malheureuse affaire se traite déjà depuis plus d'un an, et j'en appris le premier mot à Baïreuth par la Grande-Duchesse Anne elle-même, lorsque je la vis l'année dernière à mon retour en Russie. L'Empereur lui en avait fait l'ouverture lorsqu'il la vit sur son chemin de Stuttgart à Weimar; il la chargea de m'en parler, n'ayant pas eu le loisir de m'en instruire à Carlsrouhe. Il n'y

avait alors qu'elle et son frère Léopold *) qui en eussent connaissance : tout le reste de sa famille devait l'ignorer. Ce n'était pas mon secret, et je me flattais toujours, je l'avoue, que ce projet finirait par ne pas s'exécuter. Voilà pourquoi je ne vous en ai jamais parlé, chère Maman, ni à personne des miens ; ici je n'en ai parlé qu'à Antoinette, la Duchesse de Wurtemberg, qui devait en être instruite, et à la comtesse Stroganoff bientôt après mon arrivée, étant sûre de sa discrétion. Voilà le fait : le Grand-Duc Constantin avait depuis plusieurs années une maîtresse dont il s'est lassé et a reconnu les infidélités ; enfin, quoi qu'il en soit, il voulut changer de genre de vie et se marier, non à une personne de son rang, mais à une dame polonaise. Je ne jurerais pas qu'il n'y ait des intrigues polonaises dans tout ceci, et je crois qu'on peut plutôt affirmer le pour que le contre. Il demanda donc un divorce à l'Empereur. Il l'avait demandé il y a longtemps déjà, lorsqu'il voulait épouser la princesse Czetvertinska, mais alors l'Impératrice mère s'y opposa par la réponse inexorable sur laquelle elle s'appuyait toujours : „Choisissez une personne de votre rang, et, lorsque votre choix sera fait, je consens au divorce, mais pas avant“. Par cette réponse très sage, elle l'empêcha dans le temps. A présent que les choses sont changées, tout prend une autre face : elle a déjà vu Nicolas et sa lignée trop près du trône pour se résoudre à l'en voir éloigné par un mariage légal du Grand-Duc Constantin ; elle consent donc à une mésalliance, dont les rejetons possibles seront éloignés par un acte formel de toute succession. Cela arrange tout le monde, l'Empereur, parce qu'il peut contribuer au bonheur d'un frère qu'il a toujours tendrement aimé, l'Impératrice mère parce que cela assure le trône à ceux qu'elle appelle *exclusivement ses enfants*, Nicolas, parce que le trône est pour lui une perspective très tentante et depuis longtemps, le Grand-Duc Constantin, parce qu'il n'est pas ambitieux et polonais par goût et qu'il se propose même de renoncer de son vivant à ses propres droits au trône. Voilà ce qui *est* : si cela est *bien*, c'est ce que je demande aux personnes impartiales, mais il y a dans *mon* âme quelque chose qui répugne si fort à ce renversement de l'ordre et à certains motifs, que je ne puis y penser

*) De Saxe-Cobourg, plus tard le Roi des Belges Léopold I^{er}.

et en parler sans douleur, et plus le moment de la publication approche, plus j'en ai l'âme oppressée. Je ne me permets pas de prononcer: Dieu jugera! En attendant, du moins, l'acte sera conçu de manière à ne nuire en rien à la réputation d'Anne. Elle a désiré qu'on y donnât la forme d'une demande de sa part, comme si, *étant éloignée déjà depuis si longtemps du Grand-Duc, et sa santé ne lui permettant pas de revenir auprès de lui, elle ne voulait pas être un obstacle au bonheur qu'il pourrait trouver dans une autre union.* Le Synode ayant trouvé possible de prononcer le divorce sur le seul motif de ce qu'elle avait quitté son mari et, depuis nombre d'années, se refusait à revenir auprès de lui, cela suffira pour motiver l'acte de séparation. Elle garde son titre tel qu'elle l'a toujours eu, et j'espère que son existence pécuniaire pourra encore être améliorée à cette occasion. Néanmoins, et quoique, par le fait, elle ne perde rien, cette mesure décisive la chagrine beaucoup: elle n'aspirait qu'à être oubliée, et elle craint avec raison que cet éclat ne porte l'attention sur elle, ne fasse faire de nouvelles conjectures, inventer peut-être de nouveaux bruits, tandis que, depuis des années, sa vie n'y donne pas sujet; elle craint de rencontrer du mépris, de l'insulte peut-être, enfin elle est totalement découragée. Pauvre Anne! J'en ai reçu une lettre il y a deux jours qui m'a fendu le cœur. Elle craint de plus l'effet que ce divorce produira sur sa mère, sur toute sa famille. J'en appelle à votre générosité, ma bien-aimée Maman, si l'occasion s'en présentait, relevez-la par les bontés que vous pourriez lui témoigner. Sacrifiée officiellement comme elle l'est par ce divorce, je suis sûre que la bonté de votre cœur rend même ma demande inutile.

Mais la peine que me cause la position d'Anne est encore ce qui me tourmente le moins dans cette affaire: le côté le plus affligeant, à mon avis, c'est l'effet que cela peut produire ici. Un divorce formel est une chose rare en Russie, et le peu d'exemples que j'en ai vus ont toujours jeté du terne sur les familles où ils ont eu lieu. Et c'est maintenant la famille Impériale régnante, qui, plus qu'une autre, devrait être exempte de tout sujet de reproche, qui s'y exposera d'une manière si éclatante! Dans un moment où la piété la plus austère est toujours mise en avant, on prend une mesure jugée en général contraire à notre religion! Je regarde l'Empereur dans cette occasion comme une victime

de l'amour fraternel: il n'a pas pu s'opposer à ce que son frère lui représentait comme non seulement nécessaire à son bonheur, mais même au repos de sa conscience, ne voulant plus, disait-il, vivre dans le désordre. Tout le monde cependant ne jugera pas l'Empereur comme moi: il y aura bien du blâme, bien des propos qui porteront atteinte à ce respect pour l'autorité souveraine, assez bien conservée ici jusqu'à présent, quoique déjà pas intacte. Il y a des moments où je vois bien en noir, mais je me dis alors: „C'est l'effet de mon imagination! Dieu mènera l'Empereur encore heureusement à travers ceci comme à travers bien des choses: il faut espérer en Lui!“ Toutefois j'éprouve un tel sentiment de honte, quand je pense à la publication de cet acte, qu'il me semble que je voudrais aller me cacher quelque part. Cette affaire est déjà si ébruitée chez vous qu'on doit en avoir prononcé son jugement: quel est-il, chère Maman? Veuillez me le dire. Je ne crois pas qu'il soit fort rigoureux, parce qu'en Allemagne les divorces sont bien plus communs qu'ici.

Il y a encore une circonstance singulière dont je me proposais de vous parler, chère Maman. C'est que, depuis un an que l'affaire du divorce se traite, l'Impératrice mère n'en a pas plus fait mention vis-à-vis de moi que si jamais chose pareille n'avait existé: elle ne peut pas croire que je l'ignore, et nous nous voyons assez souvent et assez habituellement seules pour qu'elle en ait l'occasion. Je me défends d'en tirer des conjectures, mais vous m'avouerez que c'est singulier.“

632.

*„Pétersbourg, 9/21 Avril 1820,
Vendredi, à 1 heure.*

Chère et bonne Maman, c'est le comte Schouvaloff qui sera le porteur de ma lettre; il la remettra à Francfort avec bien d'autres à M. d'Anstett. Je vous envoie par cette occasion le manifeste (triste acte!) du divorce du Grand-Duc Constantin, traduit en français et en allemand dans les différentes gazettes de Pétersbourg. Peut-être n'aura-t-il pas paru encore dans les gazettes étrangères lorsque vous recevrez ma lettre, et, dans tous les cas, ceci est authentique. Comme de raison, il fait beaucoup de bruit ici, où l'on parle et claboude sur

bien moins que cela. Généralement cela retombe sur l'Impératrice mère; on se rappelle qu'il y a quinze ans qu'elle répondait à l'Empereur et au Grand-Duc Constantin, dans un cas tout à fait semblable, *qu'elle ne donnerait son consentement au divorce que lorsque le Grand-Duc Constantin aurait choisi pour épouse une femme de son rang*. On se demande pourquoi, le cas étant le même, elle a changé de conduite, et la réponse vient tout naturellement: par sa prédilection pour Nicolas et sa lignée! On exagère même en disant qu'elle a demandé et exigé ce divorce, ce qui assurément n'est pas le cas. Tout cela m'a fait passer de bien mauvais moments. Moins de quinze jours avant la publication du divorce, l'Impératrice mère m'en a parlé pour la première fois, dans une conversation où elle était vis-à-vis de moi d'un embarras réellement pitoyable; elle a voulu me persuader qu'elle était *victimée* dans tout ceci. C'était une peine si perdue, que je ne me suis pas donné celle de lui cacher que c'était parfaitement inutile. A des questions réitérées de: „Pouvait-on faire autrement?“ je répondais toujours: „L'Empereur ne pouvait guère faire autrement: il a toujours été pour le divorce; un frère chéri, compagnon d'enfance, du même âge que lui, lui représente qu'il a en mains les moyens de faire son bonheur et de le tirer du désordre dans lequel il vivait: il était difficile qu'il lui tienne tête“. — „Vous dites toujours l'Empereur!“ — „Parce que je le pense ainsi!“ — „Et moi, pouvais-je faire autrement?“ Je me taisais: il y aurait eu trop à dire. La voyant disposée à se victimer et à laisser retomber tout le blâme sur l'Empereur, je la priai sans déguisement de ne prendre que la part qui lui revenait de justice, puisqu'elle avait donné son consentement. Une fois, dans la conversation, je dis que, si *victime* y avait, c'est l'Empereur que je regardais comme *victime de l'amour fraternel*, parce qu'il ne lui revenait absolument aucun avantage de tout cela, et rien que du blâme et du tracas. — „Mais à qui en revient-il, de l'avantage?“ me dit-elle avec violence, „*si ce n'est à Constantin?*“ ajouta-t-elle ensuite; je me tus. Le lendemain, elle recommença le même sujet avec des modifications. Elle n'en a pas parlé depuis, ni moi, mais, comme je ne lui avais pas caché que je l'avais bien pénétrée, elle m'a comblée après de caresses et d'attentions. Voilà comme elle est toujours, et le moyen de croire après cela à ses tendresses! Ce préambule n'était

pas inutile pour amener la réponse que je vous dois, chère Maman, à la question que vous me faites au sujet de la Grande-Duchesse Marie. Momentanément il m'est arrivé d'avoir désiré sa présence ici, parce que l'Impératrice mère, entraînée par sa faiblesse pour Nicolas et sa femme (*ses enfants*, comme elle les appelle *exclusivement*), leur laisse prendre souvent un ton et des manières fort déplacés. Alexandrine, qui a eu la plus mauvaise éducation, ne sait pas ce que c'est que des égards, et envers l'Empereur et moi moins encore que pour qui que ce soit: Nicolas a pour principe que c'est là la manière de se rendre indépendant! L'Impératrice mère ou bien ne le voit pas ou n'ose rien dire; l'Empereur le sent vivement, mais, par des motifs qui tiennent en partie à son caractère, en partie à une fausse manière d'envisager les choses, il ne dit rien, tandis qu'avec quelques mots, il pourrait y mettre bon ordre. J'ai donc pensé souvent à la Grande-Duchesse Marie, que je crois sincèrement attachée à l'Empereur, et à qui son âge et sa manière d'être ferait trouver, j'en suis sûre, celle d'Alexandrine fort déplacée. Elle m'a demandé à Weimar quelques détails à ce sujet, et, quoique je n'aie pu en donner que fort peu, elle m'a paru sentir vivement les inconvenances de bien des choses. Tout ceci, réuni à la tendresse que l'Impératrice mère professe pour la Grande-Duchesse Marie, m'a fait croire possible qu'elle seule pourrait parler franchement à sa mère sur bien des choses qui devraient être différentes, et peut-être contribuer à les faire changer. Je n'y puis rien, moi, au contraire: il suffirait que je traite ce sujet avec l'Impératrice mère pour y nuire. Nous en parlons souvent avec l'Empereur, mais cela ne sert qu'à me prouver sa fausse manière de voir à ce sujet, que je combats inutilement. Voilà donc les idées qui *momentanément* m'ont fait désirer de voir la Grande-Duchesse Marie ici. Je le lui ai dit une fois en passant dans une de mes lettres, j'ai cru qu'elle le prendrait pour une phrase de politesse, mais je vois qu'elle en a fait une affaire puisque c'est parvenu à ma tante, et je voudrais bien, chère Maman, que vous expliquiez tout ceci à ma tante, afin qu'elle ne me croie pas inconséquente. Si vous aviez une occasion bien sûre, je vous demanderais même de lui communiquer ma lettre, mais il faudrait que cette occasion fût *bien sûre*. A dire la vérité, ce désir, énoncé assez légèrement, ne me consume pas, et, réflexion faite, ce

que la présence de la Grande-Duchesse Marie mettrait dans la balance pour le bien ne serait pas très considérable; ainsi tout n'a qu'à rester comme cela est: la marche du temps, qui arrange tout d'une manière ou d'une autre, arrangera ceci aussi, soit en corrigeant ce qui ne devrait pas être, soit en le portant à ce degré qui fait dire vulgairement que *tant va la cruche à l'eau qu'elle crève*. Puisque ceux qui devraient et pourraient seuls y mettre la main n'y font rien, il faut bien que cela s'arrange de soi-même, et je consens que cela soit sans Mad. Marie. Quant au mal que faisaient *les sœurs* à mes rapports avec l'Empereur, au fond la pauvre Reine de Wurtemberg *) y avait plus de part que sa sœur et celle-ci ne faisait que renforcer la dose lorsqu'elles étaient ensemble. Je crois que seule, à présent surtout, elle ne ferait pas grand'chose."

633.

*„Petersbourg, 22 Avril/4 Mai 1820,
Jeudi, à 1 heure.*

Je profite d'une occasion qu'on vient de m'annoncer pour vous adresser, chère Maman, la boîte pour M. Schmittbauer et un paquet du curateur de l'Université d'ici, M. Ouvaroff, pour ce professeur de Heidelberg auquel vous avez eu plus d'une fois la bonté de faire transmettre les paquets de M. Ouvaroff. Ce Monsieur, qui va à Paris, ne voyagera pas en courrier; ma lettre ne sera donc pas de très fraîche date, et, n'ayant rien de fort intéressant à vous dire, elle deviendra insipide, je crains, d'autant plus que je ne me sens pas très couleur de rose, sans raison particulière, mais par une accumulation de petites choses qui, dans un moment plus que dans un autre, font sentir leur poids en masse. Il est pénible de voir des choses qui, selon la conscience et le jugement, paraissent devoir être autres, et d'être dans l'impossibilité de les changer! Je le sens peut-être plus péniblement à présent que dans le temps où l'Empereur, par sa manière d'être avec moi, faisait tout pour repousser mon cœur. Maintenant que je trouve en lui souvent de l'amitié et habituel-

*) Feu la Grande-Duchesse Catherine Pavlowna.

lement des manières cordiales, l'attachement sincère que je lui ai toujours porté a plus de nourriture, j'en sens plus vivement ce qui me paraît pouvoir lui nuire en grand comme en petit, et cela fait que, dans bien des circonstances, je me retrouve la disposition dans laquelle je suis aujourd'hui. Combien de fois je désire pouvoir, au moins momentanément, mich entleiben, c'est-à-dire me défaire de mon *moi matériel* pour donner à ses yeux plus d'impartialité à tout ce que je pourrais lui dire!

Nous avons célébré hier le jour de nom d'Alexandrine; nous avons été au Palais du Grand-Duc Nicolas pour la messe, un dîner de famille chez nous qui est une des choses les moins agréables à mon avis, et le soir spectacle et grand souper chez l'Impératrice mère. L'Empereur a été au spectacle, mais s'est esquivé du souper. Nous venons à l'instant de nous communiquer avec l'Empereur nos observations sur le ton de l'objet de la fête; je n'ai guère vu une jeune personne avoir un ton qui approche comme le sien de *l'insolence*: elle est ce qu'on appelle übermüthig; gare les leçons qui ordinairement s'en suivent!"

634.

„Pétersbourg, 28 Avril/10 Mai 1820,
Mercredi, à midi.

....L'intérêt que vous me dites avoir pris à la pauvre *Source* m'a fait plaisir et donné de la reconnaissance pour vous, ma bien-aimée Maman. Ce n'est pas *une habitude* que j'ai perdue par sa mort, je la voyais rarement en dernier lieu, mais c'est cette consolation qu'il y a à se dire qu'il existe un être sur l'attachement duquel vous pouvez compter quand même vous ne le voyez que rarement. L'idée: „*Cet être n'est plus dans ce monde*“ retombe souvent comme un poids sur mon cœur....“

635.

„Czarskoe Selo, ce 5/17 Mai 1820,
Mercredi, 10 heures du matin.

Chère et bonne Maman, c'est la première lettre que je vous écris d'ici cette année. Nous y sommes établis depuis dimanche, moi, c'est-

à-dire, car l'Empereur est toujours plus ou moins établi ici, et il y est déjà venu samedi. Il en est déjà reparti hier fort à regret, pour une grande revue qui a lieu aujourd'hui, mais, comme c'est à Kammenoï Ostrof et non au Palais d'Hiver qu'il est allé coucher, je regarde la saison comme commencée. J'ai cru qu'elle le serait trop tôt et je quittais Pétersbourg avec méfiance. Cependant nous avons ici un temps si agréable tous ces jours-ci que je me félicite d'être ici: c'est un beau printemps que celui-ci; il nous dédommage du froid rigoureux de cet hiver. On a les coudées bien franches encore ici: il n'y a personne que ceux qui viennent pour le travail de l'Empereur. L'Impératrice mère étant à Gatchina, Pavlofsk est à ma disposition pour la promenade et je compte bien en profiter pendant ces quinze jours. C'est lui et un temps magnifique hier après dîner qui m'a empêchée de préparer ma lettre hier, chère Maman, et me fait l'écrire un peu à la hâte ce matin. J'ai reçu hier la vôtre du 13/25 Avril et vous en baise les mains. Je suis charmée de me rencontrer si parfaitement avec vous par rapport à Sophie: comme vous, je voudrais doublement qu'elle.... Sans doute il n'y a pas à y penser, mais il faut espérer en Dieu!.... Je ne me livrerai pas entièrement à l'espoir, jusqu'à ce qu'elle sente son enfant. Je conçois les regrets que vous avez eus de quitter ce charmant Carlsrouhe, qui mérite bien cette épithète au printemps: quand je veux me faire un tableau qui réjouisse mon imagination, je me le figure au printemps, lorsque tout est en fleurs. Je voudrais y passer encore un printemps dans ma vie! Le petit bonnet que vous avez eu la bonté de m'envoyer est arrivé à bien bon port, et je m'en suis parée déjà plus d'une fois en vous remerciant tacitement, ma bonne Maman.

Vous recevrez, beaucoup après cette lettre-ci, je crains, une lettre de moi et une petite caisse de café Mocca que je n'ai pas osé rendre plus grande, sachant que le porteur n'a pas un grand équipage. Je la lui ai donnée pour le satisfaire, parce qu'il paraissait tout affligé de ce que je ne le chargeais de rien. C'est un M. Böehl, allemand, mais établi depuis longtemps en Russie, ancien ami du comte Wittgenstein, et qui par amitié conduira le jeune Wittgenstein en Suisse. J'ai envie de charger d'une petite caisse toute semblable le général Frédro, polonais (marié à la fille aînée du comte Golovine)

qui va partir ces jours-ci pour Stuttgart, où l'Empereur l'envoie pour féliciter le Roi de son mariage. C'est une bonne manière de fournir votre provision petit à petit, afin qu'elle ne s'épuise pas."

636.

*„Kammenoï Ostrof, ce 19/31 Mai 1820,
Mercredi, à 11 heures 1/2 du matin.*

Chère et bien-aimée Maman, j'ai reçu par la même poste hier votre lettre du 28 Avril/10 Mai et celle d'Amélie plus ancienne de quelques jours. Je suis bien fâchée, chère Maman, de ne pouvoir pas dès aujourd'hui vous envoyer les copies des lettres de Sophie et de Léopold; je les ai laissées au Palais d'Hiver avec tous mes papiers. Je n'aime pas à en prendre d'inutiles dans mes déplacements de la belle saison, mais j'irai les chercher si je puis, avant de repartir pour Czarskoe Selo. Je leur ai répondu à tous deux par le comte Schouvaloff; dans ce temps, j'ignorais encore l'espoir de Sophie, mais je les engage tous deux dans mes réponses à ne négliger aucune occasion d'adoucir le Roi, et je pensais en l'écrivant qu'une couche de Sophie serait une bonne occasion pour réparer. J'espère toujours qu'ils vous auront fait voir mes lettres, au moins Sophie, et je désirerais, chère Maman, que vous le lui demandiez. Malheureusement il ne m'arrive presque jamais de garder copie des lettres que j'écris; cela serait cependant nécessaire quelquefois. Vous aurez vu, chère Maman, par ma lettre à Amélie que je suis ici depuis samedi et que le feu qu'il y a eu aux casernes a fait hâter mon départ de Czarskoe Selo, non que ma présence soit nécessaire dans une occasion pareille, mais parce que cela me tracassait. J'ai trouvé tout fini et assez heureusement, excepté pour ceux qui ont perdu leurs effets et un cocher dont l'imprudence avait occasionné l'incendie et qui a brûlé lui-même. Il y a une série d'événements de ce genre. Dimanche il y a eu du feu à Péterhof, pas au château, mais dans un bâtiment appartenant à une fabrique qui est au jardin. Lundi il y a eu un petit feu au Palais d'Hiver; heureusement c'est allé en diminuant, et Czarskoe Selo garde toujours le pas comme le feu le plus considérable de tous ceux qui l'ont suivi. Je suis toute aise de me trouver ici à Kammenoï Ostrof,

mais c'est aujourd'hui le premier et seul jour où je puis en profiter tranquillement. Dimanche j'ai passé presque toute la journée au Palais d'Hiver, où il y avait grand dîner militaire. Lundi aussi, c'était fête; j'ai passé la journée entière ici, mais j'ai eu visites d'affaires et d'amitié et présentations, et tout cela a rempli et coupé ma journée. Hier, je l'ai encore passée en partie au Palais d'Hiver: l'Impératrice mère étant venue de Pavlofsk, nous avons dîné chez elle; cela a été précédé et suivi, comme la veille, de présentations et visites et d'un baptême. J'ai tenu la troisième fille de Mad. Gourieff (Eudoxie Tolstoï), qu'Amélie a connue comme enfant. Enfin, aujourd'hui, j'espère passer ma journée assez tranquillement. C'est aussi la première qui rapporte un peu de chaud; il a fait bien froid tout ce temps-ci: on prétend même qu'il a gelé la nuit à la campagne. Je vous remercie, chère Maman, de ce que vous me parlez de Sand: je tenais à savoir ce qui le regarde, afin de pouvoir répondre aux questions qu'on me fait à son sujet. Il aurait mieux valu qu'il fût mort de sa blessure, mais il est particulier qu'il semble avoir été conservé pour recevoir sa punition à peu près dans le même temps qu'elle a été ou sera adjugée aux assassins de la France et de l'Angleterre *). Celle-ci a été la plus expéditive, mais il paraît que Louvel va être jugé incessamment. La comtesse Tolstoï vient de m'envoyer l'ouvrage de M. de Chateaubriand sur le Duc de Berry **). Je l'ai commencé hier soir, il me paraît intéressant et avoir ce caractère original de tous les ouvrages de l'auteur. M. de la Ferronays m'avait fait lire le discours du comte Pastoret sur le même sujet ***), que j'ai trouvé bien fait et intéressant aussi. Je ne me lasse pas de tout ce qui tient à cet événement et je suis charmée de voir qu'il n'a pas fatigué encore l'imagination des Français."

*) Thistlewood, trahi avant d'avoir pu mettre à exécution le 23 Février 1820 son complot contre le cabinet Liverpool, fut pendu le 1^{er} Mai suivant. Louvel, meurtrier du Duc de Berry le 13 Février 1820, fut jugé le 6 Juin suivant et exécuté le lendemain. Sand, après avoir poignardé Kotzebue le 23 Mars 1819, attendit son châtiment jusqu'au 20 Mai 1820.

**) *Mémoires, lettres et pièces authentiques touchant la vie et la mort du Duc de Berry*, Paris, 1820.

***) *Comte Amédée de Pastoret, Sur Mgr le Duc de Berry*, discours lu le 16 Mars 1820 à l'assemblée de la Société Philanthropique.

„Czarskoe Selo, le 8/20 Juin 1820,
Mardi, à 10 heures 1/2 du matin.

Il faut qu'avant tout, chère et bonne Maman, je vous parle du jour d'aujourd'hui qui m'occupe tant. Puisse-t-il se renouveler encore bien souvent et vous trouver toujours calme et bien portante! Que ne puis-je dire *heureuse*! Ah! c'est qu'on ne saurait plus l'être lorsqu'on a éprouvé certains malheurs, mais ce calme, ce repos de l'âme que je vous désire, ma bien-aimée Maman, on peut l'avoir malgré bien des regrets. Dieu veuille toujours vous l'accorder! Il me semble que plus que jamais je suis occupée aujourd'hui de cet anniversaire; je l'ai été dès hier et vous ai suivie, ainsi que mes sœurs, tant que je le pouvais dans tout ce qu'il me semblait que vous faisiez. Je suis charmée que vous passiez ce jour à Rohrbach; il me semble que cela vous sera plus agréable que la manière dont vous l'aviez passé l'année dernière. Ceux qui peuvent venir le passer avec vous sont heureux; pour moi, ce sont les souvenirs de l'année 1814 et 15 qui sont ma célébration. J'espère recevoir aujourd'hui une lettre de vous, chère Maman; ce sera encore une manière de célébrer ce jour. L'année dernière, c'est aujourd'hui que Guillaume *) est parti; je l'ai vu partir avec peine, quant à mon propre agrément, mais j'ai été charmée que c'était précisément ce jour. J'attends journellement le comte Schouvaloff, et avec bien de l'impatience. Nous n'avons toujours pas de chaleurs encore; depuis près de six semaines que nous sommes à la campagne, il n'a pas fait encore une température qui fasse dire: *Comme il fait chaud*! Souvent de la pluie: on dit que c'est bon pour les productions de la terre, et cela fait du bien à la verdure. Hier l'Impératrice mère et suite est venue dîner ici; on a dîné sur la colonnade, et, après table, une ondée et un coup de tonnerre comme sur le théâtre, lorsque les dieux parlent, nous a chassés dans l'intérieur de la colonnade, qui est étroit par lui-même et l'était davantage par les tables desservies. Une immense société où isolément on aurait pu trouver des

*) Comte Guillaume Hochberg.

ressources, mais qui en masse était hébétée par l'atmosphère de la Cour! Sur ce, l'Impératrice mère est partie un peu de mauvaise humeur. Voilà mes fêtes! La soirée a été belle et j'ai cherché à oublier le dîner en montant à cheval. Amélie dira que cela ne m'a pas été difficile, puisque j'ai eu le bonheur de monter avec Yené, mon ancien maître qu'Amélie prétendait être un des individus qui exerçaient une influence toute-puissante sur moi. Il est vrai qu'il est excellent écuyer, et j'ai eu une confiance aveugle en lui pour ce qui est de son ressort. C'est un ancien attachement, car il y a juste vingt ans que je suis sous son servage. Ce pauvre homme a eu un accès de *catalepsie* cet hiver: c'est, je crois, ce qu'on appelle *Starrfuðr*, et n'est pas infiniment séduisant. Voilà bien du bavardage, chère Maman, j'espère que votre lettre me donnera lieu de traiter des sujets plus intéressants.

A 10 heures du soir.

Chère et bonne Maman, j'ai reçu dans le courant de la matinée votre lettre du 19/31 Mai par la poste et celle dont le comte Schouvaloff était porteur. Il est arrivé ici ce matin, hier à Pétersbourg, et ne m'a pas apporté les caisses, ce qui m'a fort désappointée. Il s'est confondu en excuses sur l'impossibilité de les placer dans sa calèche; il dit qu'il a essayé de toutes manières, qu'elles n'entraient pas absolument. Que faire! il a fallu recevoir ses excuses au lieu des caisses et prendre les choses en douceur. Puisse M. d'Anstett trouver une autre occasion de les envoyer, si c'était au moins jusqu'à Berlin: il y a souvent des occasions de là. En les attendant, je vous remercie toujours bien tendrement, ma chère et si bonne Maman, de ce que vous avez eu la bonté de me destiner ce chapeau; j'en suis très curieuse et n'en ai pas d'idée, parce que la gaze métallique n'est pas parvenue jusqu'à nous. Et encore des remerciements pour votre bonté de me demander pardon avec tant de ménagement de ce que vous me dites, dans votre lettre par le comte Schouvaloff, de l'influence sous laquelle se trouve une personne pour laquelle j'ai bien de l'amitié. Cela n'est que trop vrai, et, dans cette dernière occasion, bien des fausses démarches qu'elle a faites ici ne pouvaient être attribuées qu'à cette influence. Elle ferait mieux de ne jamais consulter que son propre cœur et son jugement. Cela me ramène toujours à demander

quelle est donc la magie des gens de ce pays-là qui offrent plus d'un exemple semblable. Ce que vous me dites des dernières intentions de Sand diminue beaucoup de ma compassion pour lui. Je veux le croire fou pour ne pas le croire trop scélérat, car c'est l'excès de la scélératesse de vouloir encore instiguer au mal après sa mort et de compter cependant sur la miséricorde de Dieu. Adieu, ma bien-aimée Maman, je finis ma lettre ce soir. Les dames Galitzine, Stroganoff et Apraxine, qui sont arrivées, me prendront (au moins la comtesse Stroganoff) une partie de la matinée de demain. Je suis charmée de finir cette journée en vous écrivant. Elle a été remplie par la réception de différentes choses que je désirais ou que du moins je ne puis recevoir qu'avec intérêt; c'est réellement frappant et trop long à en faire l'énumération, mais vos deux lettres sont à la tête, ma bien chère Maman. Je ne me suis pas permis un mauvais sentiment et j'ai pu faire plaisir par trois choses: que n'ai-je pu en augmenter le nombre! C'était ma manière de vous fêter. Adieu encore une fois, bien chère et bonne Maman. Je vous baise les mains et embrasse Amélie.

638.

*„Kammennoï Ostrof, 7/19 Juillet 1820,
Mercredi, à 11 heures du matin.*

Chère et bonne Maman, j'arrive à l'instant de Czarskoe Selo par une grande chaleur et vous écris encore toute couverte de poussière. J'ai déjà fait du chemin cette semaine. Lundi, nous sommes allés de Czarskoe Selo dîner à Péterhof et revenus le même soir, ce qui fait 80 verstes dans un jour; j'en ai été un peu fatiguée, parce qu'il m'était resté encore de la faiblesse de mon incommodité de la semaine passée. Hier, presque tout mon temps s'est passé à recevoir des visites de différents genres, dont une partie a été causée par le prochain départ de l'Empereur qui en entraîne toujours d'autres; cela a coupé ma journée de manière que je n'ai pas pu préparer ma poste. Aujourd'hui, j'arrive pour faire une grande toilette dans deux heures et recevoir le nouvel ambassadeur d'Angleterre, Sir Charles Pagot et sa femme plus tard. La curiosité que j'ai de faire ces connaissances

diminue un peu l'ennui que me cause une course pour vingt-quatre heures seulement, car demain nous retournons à Czarskoe Selo, et après-demain l'Empereur part de grand matin et pour trois mois. Ces longues absences ne me sont pas agréables, et il s'en dispenserait volontiers lui-même, mais, sans parler de Varsovie, où il est tenu d'aller presque tous les ans et où la diète cette année-ci l'oblige d'aller, il est convenable sous tous les rapports qu'il parcoure la Russie dans tous les sens pour apprendre autant que possible à connaître son pays. Je ne sais pas trop encore ce que je pourrai faire pendant le reste de l'été; pour le moment, j'attendrai la décision de l'état d'Alexandrine, qui ne peut pas tarder. Hier elle est venue de Péterhof à Pavlofsk avec tout ce qu'elle mène à sa suite, l'Impératrice mère, médecins, accoucheur, mari, enfants, frère, etc. Le trajet a été lent, elle s'est arrêtée plusieurs heures à moitié chemin, mais je l'ai vue à son passage à Czarskoe Selo, et elle était bien. Il n'y a guère de doute que son enfant ne soit mort, elle doit le savoir mieux qu'une autre et n'en paraît pas fort peinée; il faut donc s'attendre à ce que ses couches suivront de près, et j'espère que tout ira bien pour elle. On la croit à son septième mois. J'ai reçu hier, ma chère Maman, votre lettre du 16/28 Juin et vous en baise les mains bien tendrement. Vous étiez dans l'attente des différents membres de la famille. Ah! qu'il est heureux de pouvoir venir chez vous si facilement! Autant le temps a été mauvais pendant quinze jours, autant il est beau et sans reproche depuis samedi passé. C'est enfin l'été! Dimanche, nous avons eu un dîner à Czarskoe Selo chez le comte Kotchoubey, dans une grande et belle maison dont il a fait l'inauguration et qu'il a bâtie pendant quatre ans. Le temps a favorisé ce dîner qui était fort joli. La maison est trop belle pour *une campagne dans une campagne*, et serait mieux placée à une de ses terres. Elle est située à l'entrée du chemin de Pavlofsk. Il se fait tant de bâtisses et tant d'agrandissements à Czarskoe Selo qu'Amélie ne s'y reconnaîtrait plus. La bâtisse du château va très vite; il sera refait absolument comme il était. On n'a pas pu découvrir jusqu'à présent la véritable cause du feu, et je crois que ce serait inutile de chercher."

*„Czarskoe Selo, 8/20 Juillet 1820,
Jeudi, à 9 heures du soir.*

Je joins à cette lettre, chère et bonne Maman, la caisse de café que le général Frédro devait vous porter. J'espère qu'il n'aura pas souffert d'avoir attendu si longtemps sans être dépaqueté, mais j'imagine que cela ne peut pas nuire au café. C'est là l'unique profit que je retire de ce courrier; je n'ai rien d'intéressant à dire, si ce n'est des clabauderies sur des choses qui ne sont pas à changer, qui sont journalières. Il vaut mieux ne pas les entamer par écrit: quand on se laisse aller à en parler, même, cela finit par peser sur l'estomac. Il y a de l'étoffe dans ce moment, et les imprudences d'Alexandrine avec leurs fâcheuses suites sont dans la bouche de tout le monde; je suis lasse déjà d'y répondre et d'en entendre parler. Je vous ai écrit hier par la poste, chère Maman, et de Kamennoï Ostrof; j'ai passé vingt-quatre heures bien fatigantes en toilette, visites à recevoir et audiences: j'ai fini par une visite que j'ai faite à la pauvre comtesse Protassoff *), qui est revenue plus souffrante de son voyage de dévotion et qui en conclut qu'il faut qu'elle entreprenne un voyage plus long dans les pays étrangers. Il n'y a plus moyen de la retenir: elle se mourrait ou en perdrait l'esprit; il est donc probable que vous la verrez, s'il plaît à Dieu qu'elle arrive vivante en Allemagne. La chaleur a été excessive aujourd'hui, et je suis arrivée à temps pour voir en plein un des plus violents orages. J'ai bien pensé à Amélie: il y a eu des coups qui éclataient au moment; l'éclair semblait sillonner devant mon nez. J'avouerai, pour accorder un triomphe à Amélie, qu'au premier coup de cette espèce, qui avait l'air d'avoir donné sur la pelouse devant mes fenêtres, j'étais à prendre du thé et j'ai sauté de mon canapé les mains jointes avec une exclamation involontaire; je me suis trouvée ridicule moi-même ensuite. Cet orage et la pluie préparent un commencement de voyage moins désagréable pour l'Empereur, qui part demain de grand matin. Je voudrais bientôt après pouvoir aller

*) La Comtesse Anne Protassoff.

m'établir à Oranienbaum, mais Alexandrine me tient en suspens. Le pauvre petit cadavre qu'elle porte encore devra partir bientôt et je ne voudrais pas m'éloigner avant ce moment, non que je sois nécessaire, mais parce que un intérêt sincère et la bienséance exigeraient que je vienne à Pavlofsk quand ce moment arrivera et que, d'Oranienbaum, cela fait une course, pour aller et venir, de plus de cent verstes. J'ai vu aujourd'hui le futur plénipotentiaire pour Carlsrouhe et Stuttgart, Benkendorf *), qui est au comble de ses vœux. C'est un bon garçon et j'espère que vous serez contente de lui. Adieu, ma bien-aimée Maman, j'embrasse celles de mes sœurs qui sont avec vous, et vous baise les mains bien, bien tendrement, comme je vous chéris. J'ai vu aussi à Kamennoï Ostroï Mlle Sabloukoff pour la première fois depuis la mort de sa mère. Elle est encore bien affligée et bien sensible à ce que vous lui avez fait dire. Elle viendra avec moi si je vais à Oranienbaum; ici, elle craint le monde, et elle a raison."

640.

„Czarskoe Selo, 20 Juillet/1 Août 1820,

Mardi, à 10 heures du soir.

Ma bonne et chère Maman, j'ai reçu tantôt votre lettre écrite à cinq reprises du 28 Juin/10 Juillet et 29/11; j'aime de préférence les lettres écrites de cette manière: elles donnent plus l'illusion d'une conversation, car on y dit mieux à fur et mesure tout ce qui se présente dans les différents moments de la journée. De toutes les incluses que vous m'avez envoyées, chère Maman, je n'ai eu encore le temps que d'examiner le petit papier de ma tante de Hombourg. C'est une bien singulière idée, mais fort agréable pour ses nièces, que de leur demander leurs portraits en beau. Je m'empresse de remplir ses ordres, pourvu que je trouve à Pétersbourg un peintre en miniature qui soit passable, et je tâcherai de me faire faire le plus jolie possible. Je trouve au reste que ma tante a raison; il faudrait toujours chercher à donner une ressemblance agréable aux portraits. Je vous écris à une heure bien indue, chère Maman, et il y a une demi-heure

*) Constantin Benckendorf.

que j'étais si endormie que j'aurais cru impossible d'écrire une page. Je reviens de Kamennoi Ostrof, et mon monde a si fort tardé que je suis arrivée la première et ne peux pas penser encore à me coucher, ce dont j'aurais bien envie après une journée très fatigante. Je me suis laissé entraîner par M. Narychkine à aller ce matin voir une campagne dont il est souvent question, tant à cause du site que par les travaux en terre qu'y fait le propriétaire. On nous avait assuré qu'elle n'est qu'à 15 verstes de Kamennoi Ostrof, mais je suis sûre que c'est au delà de la moitié plus loin: je suis partie à neuf heures du matin et revenue à trois après midi; tout cela a été suivi de personnes à voir et de petites affaires jusqu'au moment de venir ici, et je suis bien fatiguée. Hier, j'ai passé aussi la matinée en course. Il était honteux pour moi d'être en Russie depuis près de vingt-huit ans sans avoir jamais vu un établissement fondé par Pierre I^{er} de l'autre côté du golfe, la fabrique d'armes de Sisterbeck. En en parlant, il n'y a pas longtemps, l'Empereur m'a dit que je devrais la voir, et je ne me le suis pas fait dire deux fois; c'est en partie pour cela que j'ai été cette fois à Kamennoi Ostrof. J'ai bien pensé à mes sœurs dans la tournée qu'on m'a fait faire des différents ateliers. Il y a un bâtiment destiné à faire l'épreuve des canons de fusils et on m'a honorée d'une épreuve semblable: 335 fusils à triple charge (pour essayer leur force) ont été allumés et sont partis à la fois: je crois que quelques-unes de mes sœurs auraient prié qu'on leur épargne l'honneur de l'épreuve; sur ce nombre, il n'y en a eu que neuf ou onze qui n'ont pas résisté à l'épreuve.

Mercredi 21 Juillet/2 Août, à 10 heures du matin.

Je plains Amélie de tout mon cœur de ses tracas avec Miss Bodé. Je sais ce qu'il en est; Mlle Valouïeff ne me permet pas d'en perdre la mémoire. Grâce à l'absence de Mlle Sabloukoff*), elle avait été assez calme tout cet été, mais le naturel a repris le dessus. Depuis une dizaine de jours, elle est des plus désagréables et m'a fait dernièrement à Kamennoi Ostrof une telle scène que je n'ai pas trouvé d'autre moyen de faire cesser ses plaintes bruyantes en voiture ouverte, que

*) Sophie Sabloukoff, plus tard Princesse Madatoff.

de la menacer qu'elle ne ferait plus le service. Cela a produit un effet pour le moment, mais a été suivi en chambre d'une scène insupportable, d'une lettre le lendemain, enfin de tout ce qu'il y a de plus ennuyeux et de plus impatientant dans la déraison. A présent, elle fait un air de victime. Je m'attends de nouveau à bien du bruit à Oranienbaum, où Mlle Sabloukoff viendra me joindre."

641.

*„Oranienbaum, 3/15 Août 1820,
Mardi, à 5 heures et demie du soir.*

Vous verrez peut-être dans les gazettes une anecdote qui est assez frappante pour ne pas la croire tout à fait vraie; j'en ai douté aussi jusqu'à ce que quelqu'un qui avait vu l'Empereur depuis me l'a confirmé. Dans une petite ville de province sur un chemin détourné que l'Empereur n'a pris que parce qu'il ne connaissait pas la contrée, on lui avait arrêté un logement. Le prince Wolkonsky, se rappelant qu'il y avait une autre maison dont la vue était plus agréable, engage l'Empereur à s'y loger de préférence. Le lendemain, l'Empereur étant encore dans cette ville, il y eut un orage: la foudre donna dans la maison qui avait été désignée d'abord et priva de l'usage d'un bras et d'une jambe une femme qui y logeait. Je trouve que ces sortes de choses sont consolantes, parce qu'elles vous montrent si clairement la main de la Providence."

642.

*„Oranienbaum, Mardi 17/29 Août 1820,
vers 8 heures du soir.*

Ma chère et bien-aimée Maman, que je vous baise tendrement les mains avant tout pour ce que j'ai reçu de votre part par M. Böhl; je ne l'ai pas vu lui-même, mais les caisses et le rouleau me sont parvenus avant-hier soir. La vue de mon bon appartement de Brouchsal m'a donné une bien douce émotion: tant de souvenirs chers et précieux y sont attachés! Ah! il faut être à six cents lieues d'une famille toujours chérie malgré tant d'années de séparation, il faut





La Grande-Duchesse Alexandra Féodorowna.
Miniature du Palais de Gatchina.

avoir fait dans sa vie de pénibles expériences, pour sentir en plein ce que c'est de se retrouver sous le toit paternel et au sein de sa famille, et ceci, que je défie bien du monde de comprendre *en plein*, la vue de mon appartement de Brouchsal me le retrace chaque fois. C'est le portrait de sensations sacrées pour moi; je ne puis mieux vous en remercier, ma bien-aimée Maman, qu'en vous disant que vous m'avez fait *un plaisir extrême* par ce cadeau. Il me semble en regardant ce dessin que j'arrive et que l'appartement m'attendait: c'est ainsi qu'il a été, vide et toutes les portes ouvertes, les deux fois que j'y suis arrivée d'ici.

Oui, Maman, depuis longtemps je désire faire le voyage de Varsovie, mais j'y ai à peu près renoncé parce qu'il paraît que c'est un parti pris que je n'y viendrai jamais; je crois qu'on ne le veut pas, et cet *on* renferme différentes volontés et différents motifs. Je me dis que, puisque cela n'est pas, envers et contre tout, il faut croire que c'est pour le mieux, et je m'y sou mets....“

643.

„Czarskoe Selo, 25 Août/6 Septembre 1820,
Mercredi, à 11 heures du matin.

Ma bien-aimée Maman, j'ai reçu hier soir votre lettre du 3/15 Août en même temps que celle d'Amélie que j'aurais dû recevoir vendredi passé. J'aime mieux cette fois qu'elles me soient parvenues ensemble, parce que Amélie me parle de votre incommodité: votre lettre d'une date plus fraîche m'était nécessaire pour me rassurer, et je vous en baise tendrement les mains. Que n'avez-vous pu nous envoyer ici une partie du calorique (pour parler savamment) qui vous dérangeait la santé: nous n'avions rien moins que chaud à cette époque! Enfin vous êtes décidée au voyage en Bavière; je fais des vœux seulement pour qu'il ne survienne pas un temps trop chaud. Je vous ai déjà exprimé ces vœux, chère Maman, mais je les répète, parce qu'ils m'occupent, parce que je voudrais vous entourer de tous les agréments, de toutes les commodités possibles. J'ai quitté Oranienbaum dimanche après dîner par un temps superbe et un aspect de la mer qui dilatait l'âme; ici je renferme mon âme dans une boîte:

si je pouvais développer cela, vous trouveriez l'expression juste et mesurée. Je me suis arrêtée en route chez Madame Narychkine *) (femme et mère des deux Narychkine que vous avez vus successivement avec moi). Elle avait été très malade ce printemps et a passé tout l'été moitié convalescente. Je ne l'avais pas vue depuis l'hiver: en passant devant sa campagne **) sur le chemin de Péterhof, j'ai voulu lui faire visite. Elle avait tant de choses à me faire voir dans sa maison que je suis restée plus longtemps que je ne voulais et suis arrivée assez tard ici. Ici je n'ai pas fait grand'chose encore. J'ai été deux fois déjà à Pavlofsk; hier j'y ai dîné. L'Impératrice mère nous a fait dîner en famille chez Alexandrine. Elle a fini ses six semaines, mais elle se soigne encore et a besoin de ménagements. Elle et son mari partiront dans trois semaines pour Berlin, où elle va passer l'hiver.

Le temps est bien beau et il fait une température agréable, ni froid, ni chaud. Je viens d'une promenade à cheval et ne me suis pas donné le temps de me déshabiller pour vous écrire, ma bonne Maman. Elles sont plus sèches ici qu'à Oranienbaum, où l'on est d'abord dans la campagne, au lieu qu'ici, il y a peu de promenades dans ce genre. La veille de mon départ d'Oranienbaum, j'ai si bien cherché la campagne que je me suis tout bonnement égarée à cheval. Mon écuyer, qui n'est pas un génie, prétendait connaître le chemin et nous a enfourrés dans des lieux où il ne passe que des vaches: aussi m'en ont-elles tirée, grâce à un petit pâtre qui nous a montré le chemin. Cela avait un air tout à fait aventureux, car le pâtre et un palfrenier avaient commencé à faire un petit pont de quelques perches de bois pour me faire passer à pied une eau assez profonde que j'ai cependant mieux aimé à passer à cheval. Je vous conte là mes exploits, chère Maman, et voudrais en avoir de plus intéressants à vous dire."

*) Marie Narychkine, née Sèniavine.

**) Acquisée plus tard par l'Empereur Nicolas I^{er}, pour en faire don à la Grande-Duchesse Marie Nikolaevna.

644.

*„Kammennoï Ostrof, 31 Août/12 Septembre 1820,
Mardi, à 9 heures du soir.*

Vous me parlez, chère Maman, des peines qu'Amélie se donne pour marier Mlle de Bodé: je crains qu'elle n'y réussira pas. Je ne peux pas même conserver cet espoir pour Mlle Valouïeff, mais je crois qu'il faudra que j'en vienne à lui proposer d'aller passer quelque temps avec sa famille à Moscou; elle a une mère *) âgée, des sœurs, un frère marié: il y a bien là de quoi remplir le cœur, et exercer des devoirs doux et sacrés, cela adoucira peut-être son caractère en donnant une autre direction à ses idées, et personne n'aura le droit de s'étonner qu'elle aille remplir un devoir auprès de sa mère. C'est ainsi que je compte lui présenter ce projet. Il faut en venir à une grande mesure, parce qu'elle n'a pas la force ou bien la volonté de se corriger; j'avoue que je n'ai plus celle d'endurer son malheureux caractère, puisqu'au milieu de la conversation la plus cordiale, elle me lance les propos les plus envenimés et qu'elle sait m'être les plus désagréables. Je ne disconviens pas qu'à la longue cela m'aigrit contre elle et cela fait que nous ne sortons pas d'un état d'hostilité qui est contraire à ma nature et à mes goûts. Je vous parle au long de tout ceci, chère Maman, parce que je désire toujours avoir votre opinion pour m'appuyer vis-à-vis de moi-même dans des cas pareils."

645.

*„Kammennoï Ostrof, 14/26 Septembre 1820,
Mardi, à 7 heures 1/2 du soir.*

Je parviens enfin, ma bien-aimée Maman, à vous écrire. Je suis parvenue avec peine à lire votre lettre, et je n'étais pas seule en la lisant, chose que je n'aime pas, parce qu'il me faut savourer à mon aise les lettres des personnes qui me sont chères. Je vous baise les mains, chère et bonne Maman, pour cette lettre de Munich du

*) Mme Daria Valouïeff, née Kochéleff.

25 Août/6 Septembre et 26/7. Je me figure l'agitation du Roi à l'occasion de l'éclipse; je parierais qu'au fond de l'âme, il avait plus d'une fois envie de lui faire dire de commencer. Amélie se plaint dans sa lettre qu'elle n'était pas assez visible: ici, ou plutôt à Czarskoe Selo, elle l'était très fort. Mais je voudrais embrasser le Roi sur ses deux joues palatines pour l'émotion qu'il vous a témoignée à votre arrivée; ce sont ces mouvements enfantins de son bon cœur qui font lui pardonner bien des choses et forcent à l'aimer.

Je conçois, chère Maman, que vos courses de Nymphenbourg à Munich deux fois par jour doivent vous avoir bien fatiguée: à mon avis, rien n'exténue autant, et j'en sentais les effets au moment où je lisais votre lettre. Je suis arrivée ici de Czarskoe Selo hier matin par une chaleur si extraordinaire pour la saison que quelqu'un a cru que cela annonçait la fin du monde. Quelques heures après, je suis allée au Palais d'Hiver chez l'Impératrice mère; aujourd'hui, fatiguée encore d'hier et de la messe de ce matin, je suis allée à l'Académie des Arts voir l'exposition, et, comme c'est la première fois que je suis depuis la nomination du président actuel, il m'a fait voir toute la maison, qui est immense, avec tous les changements qu'il a faits dans la partie économique: j'en suis revenue harassée. J'ai trouvé Mlle Hein, à qui j'avais dit de venir dîner avec moi, et c'est en sa présence que j'ai lu votre lettre, chère Maman. L'Impératrice mère et Alexandrine viennent de me quitter. Demain, après une grande messe à l'Eglise de Casan pour l'anniversaire du couronnement, et après dîner, je retourne à Czarskoe Selo. Le temps a été si agréable ces deux jours que je regrette bien de n'avoir pas pu en profiter. J'ai laissé la pauvre Mlle Sabloukoff encore bien souffrante à Czarskoe Selo, et les médecins ne sont pas sans inquiétude pour les suites de sa maladie. Il se découvre bien des imprudences qu'elle a commises, entre autres un mal de poitrine qu'elle a eu tout l'été sans en parler et qui ne l'a pas empêchée de prendre des bains froids, soit dans la mer, soit en chambre.

Adieu, ma bien-aimée Maman, je vous quitte déjà, parce que, quittant demain Kamennoï Ostrof à l'aube du jour pour passer le reste en ville, j'ai quelques petites choses à faire encore ce soir. Cette existence nomade de la belle saison pourrait parfois me la faire

prendre en grippe, si ce n'était les six mois de neige. J'embrasse mes sœurs et vous baise tendrement, bien tendrement les mains. J'écris cependant un mot à Frik pour lui envoyer l'extrait d'une lettre du comte Worontzoff qui parle de Gustave."

646.

*„Czarskoe Selo, 22 Septembre/4 Octobre 1820,
Mercredi, 9 heures 1/2 du matin.*

Chère et bien-aimée Maman, je vous baise tendrement les mains pour votre lettre du 1/13 Septembre de Tegernsee; j'ai reçu en même temps celle d'Amélie du 4/16, que je ne pouvais attendre que vendredi prochain. Je conçois que la presse qui règne là, comme partout où règne le Roi de Bavière, doit être un peu fatigante pour vous: comptant faire un séjour aussi prolongé, il me semble qu'on aurait pu s'accorder plus de loisir pour voir la contrée; elle est bien belle et vaut la peine d'y donner au moins un mois. Je ne puis me figurer cette abbaye, que j'ai vue déserte à peu près, animée comme elle l'est pendant le séjour du Roi. Les localités intérieures mêmes doivent avoir tout à fait changé d'aspect. Ma bonne et chère Maman, vous m'avez mis dans l'esprit une idée que j'y garderai longtemps comme une illusion agréable, en me disant que, si vous pouviez vous transporter en ballon, vous viendriez me trouver à Oranienbaum pour passer toute seule avec moi le temps que j'y serai. Mon Dieu, comme cela serait heureux! Oui, cette distance est désolante! L'on est comme bloqué et un peu hors de la portée des affections les plus précieuses du cœur. Que ne l'est-on aussi du mal! Il n'y a pas de distance, pour cette contagion. Au reste, quoique bien du monde, soit inclination, soit pusillanimité, craignent pour le nord l'épidémie politique du midi, j'ose dire hardiment qu'il n'y a pas de risque de ce genre chez nous. Je connais la Russie par instinct, et, comme on s'entend à demi-mot avec ceux avec qui l'on sympathise, cet instinct ne m'a jamais trompée. Mais où en suis-je venue! Je ne comptais certainement pas arriver là, ni surtout par cette voie! Nous avons encore, je ne peux pas dire de beaux jours, mais de belles heures dans la journée, dont tout Czarskoe Selo profite avec avidité. L'autre jour, tout le

monde était à cheval, et l'on ne rencontrait que des cavalcades. Ce qui reste de la société est juste ce qu'il faut pour le nombre; si ce n'est pas précisément ce qu'il faut pour la qualité, il ne faut pas s'en effaroucher: il y a toujours moyen de tirer parti d'un chacun, lorsqu'on veut s'en donner la peine. Un prince de Hesse-Philippsthal avec une seule jambe (que vous vous rappellerez peut-être d'avoir vu à Brouchsal l'année 1814, lorsque l'Empereur y était) est un des piliers de la société, il passe chaque semaine plusieurs jours ici et paraît s'y plaire. Il est bon enfant, ne manque pas d'esprit et a pris, depuis douze ans qu'il est à notre service, la bonne manière d'être bien vu en Russie: aussi l'aime-t-on dans la société. Je vais de nouveau dîner à Gatchina aujourd'hui, ce qui m'obligera de vous quitter bientôt, chère Maman, pour commencer ma toilette à midi. Ici je dîne à présent entre quatre et cinq; c'est la bonne heure pour cette saison, peut-être encore est-ce trop tôt. J'avais à peine pris la plume tantôt, que M. Narychkine est venu me faire sa visite journalière du matin et m'a parlé si longuement des chagrins de sa place, que *Va parlando* ne lui rend presque pas endurable, qu'il m'a fait perdre une grosse demi-heure. Mlle Sabloukoff se remet; hier je l'ai vue pour la première fois sur pied, mais il lui faudra de grands ménagements encore pendant longtemps. Adieu, chère et bonne Maman, je vous baise les mains bien, bien tendrement et ne pourrai jamais vous dire combien je vous chéris. J'embrasse mes sœurs."

647.

„Gatchina, 28 Septembre/10 Octobre 1820,

Mardi, à 6 heures du soir.

J'espérais recevoir ma poste avant l'heure à laquelle je dois faire partir mes lettres d'ici, mais cette poste n'arrive pas, et je dois donc vous remercier, bonne et chère Maman, de la lettre que j'attends de votre part. Elle me ferait bien plaisir si elle arrivait avant sept heures, qui est l'heure où je quitte mon appartement. Les mauvais chemins que ne peut qu'occasionner le très mauvais temps qu'il fait, feront peut-être retarder cette poste. Depuis avant-hier, nous avons tous les jours de la neige; elle ne reste que quelques heures, à la vérité, mais

c'est toujours fort désagréable d'anticiper si fort sur un aspect qui nous ennuie assez pendant près de six mois de l'année. Je suis à mon premier séjour ici; j'y suis arrivée hier pour dîner et en partirai demain soir. Gatchina est peu brillant, la société n'est pas nombreuse, mais je l'aime presque mieux ainsi. Quand je pense à ces séjours de Gatchina d'autrefois, dont Amélie se souviendra, et que je les compare à ceux de ces dernières années, je ne peux m'empêcher de trouver que les choses ont bien changé; je ne sais si l'Impératrice mère s'en aperçoit, mais cela me frapperait pour elle plus que pour moi. Permettez, chère Maman, qu'en embrassant ici Amélie, je lui fasse pour l'acquit de ma conscience une commission dont l'Impératrice mère m'a chargée pour elle et que je crains d'oublier jusqu'à vendredi: en me promenant en voiture avec elle ce matin, elle m'a chargé de dire à Amélie qu'elle aurait beaucoup désiré qu'elle eût été en tiers avec nous. A sept heures, je vais chez l'Impératrice mère pour le thé, nous y sommes à quatre, le Grand-Duc Michel, Mlle Nélidoff et moi. Hier, à tour de rôle, nous avons fait la lecture d'un nouveau roman traduit de l'anglais, dont je n'ai jamais entendu parler, *Cemabelle*; à huit heures, on va au salon, et là c'est une autre lecture: un M. Plechtchéef, qui est admis dans la société de l'Impératrice par son talent pour la lecture, surtout des pièces de théâtre, lit une comédie intitulée *La prison militaire*. On est autour d'un établissement de tables qui forment la raquette et l'on soupe sans se déplacer; hier cela a duré jusqu'à onze heures. Je lambine pour finir ma lettre dans l'espoir de la poste, mais je crois qu'il faut y renoncer. Adieu donc, chère et bien-aimée Maman, je vous baise mille fois et bien tendrement les mains: que je serais heureuse si je le pouvais en réalité!"

648.

„Czarskoe Selo, 13/25 Octobre 1820,
Mercredi, à 11 heures du matin.

Stoffregen me disait avant-hier matin en venant chez moi qu'il avait déjà fait une promenade, und es wäre wie in der Javorte vor zwei Jahren, qu'il y avait pensé en se promenant: le souvenir de ce lieu dans ce temps-là, lorsqu'il s'offre à moi inopinément, me donne toujours un

frémissement, et c'est ce qui m'est arrivé. Que de mots, que d'images, produisent tacitement cet effet lorsqu'on a quelques pénibles expériences à compter dans la vie, sans qu'il soit besoin de le renouveler par de semblables coups! On est longtemps avant de s'habituer au sang-froid (qu'on est tenté d'appeler *cruel*) avec lequel ils nous sont portés, et qui cependant est bien naturel et bien excusable, non seulement de la part des indifférents, mais quelquefois même de nos amis, car comment prétendre qu'on pense toujours et éternellement à ce qui se passe en nous? et nous-mêmes, savons-nous si nous ne portons pas involontairement de ces coups à d'autres?"

649.

*„Pétersbourg, 20 Octobre/1 Novembre 1820,
Mercredi, à 11 heures du matin.*

Il vous reviendra sûrement des bruits exagérés sur un événement qui a eu lieu ces jours-ci et auquel l'absence de l'Empereur a donné plus d'importance qu'il n'en méritait. Un mouvement d'insubordination contre un colonel qui se l'était attiré par sa conduite a eu lieu dans le régiment Sémenofsky: on a traité la chose plus sévèrement peut-être qu'on n'aurait dû dans le commencement, et cela a forcé à un éclat plus grand que le mal. On a disséminé et renvoyé le régiment dans différentes forteresses, et tout est fini. Mais l'éclat est resté, le bruit qu'on va en faire en Europe ira en croissant, et je ne serais pas étonnée qu'on dise dans les pays étrangers qu'il y a eu ici une révolution à l'instar de celles des pays du Midi. N'y ajoutez pas foi, chère Maman, et veuillez le contredire si vous en avez l'occasion. Il n'y avait pas l'ombre de politique dans tout cela; au milieu de leur mécontentement, juste et personnel, contre cet individu, les soldats se sont conduits avec une modération admirable. Ce sont de ces événements qui arrivent fréquemment dans toutes les armées, et qui sont aussitôt calmés et oubliés lorsqu'on sait éviter l'éclat. Ici le bruit est pire que le mal...."

*„Petersbourg, 23 Octobre/4 Novembre 1820,
Samedi, à 10 heures du matin.*

Chère et bonne Maman, j'ai reçu hier la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire de Neubourg, et vous en baise mille fois et tendrement les mains. Je pensais avec plaisir au séjour que vous y feriez, car il est agréable de se retrouver chez une amie de jeunesse, et là où l'on est heureux de nous voir, et c'est bien sûrement le cas chez cette bonne Duchesse. Il me semble que vous deviez y être bien, car vous n'y aurez eu ni beaucoup de représentation, je pense, ni beaucoup de fatigue. Je me suis souvent rappelé depuis que la Duchesse des Deux-Ponts m'a conté, lorsque je l'ai vue à Munich à mon retour de Vienne, qu'en été elle prenait des bains qui lui faisaient beaucoup de bien, parce qu'elle se couchait après les avoir pris à 8 heures du matin et dormait jusqu'à trois heures après midi, et que cela ne l'empêchait pas de dormir la nuit, et tous les jours. Il me semble que cela doit tellement épaissir le sang que je ne conçois pas comment elle existe encore. Ne savez-vous pas, chère Maman, si elle suit encore le même régime? Eichstädt est donc tout près de Neubourg, puisque vous n'y avez fait qu'une course? De cette manière-là, cela doit vous avoir été plus commode: ne sachant pas trop m'orienter dans cette contrée, j'ai cru que vous seriez tenue à passer vingt-quatre heures à Eichstädt, ce qui vous aurait gênée, je crois, davantage. Le Roi aura été bien heureux de pouvoir dire: „Maman dîne chez Eugène!“ Amélie est donc restée à Munich; elle a eu tort de ne pas avoir accepté d'abord la proposition que vous lui en avez faite. Chère Maman, j'ai eu la présomption de ne pas attendre que vous me demandiez le dessin de mon cabinet d'Oranienbaum: je vous le destinais dès l'origine et l'ai fait faire en grande partie pour cette raison, mais je ne pourrai pas l'expédier de si tôt, parce qu'il n'est pas lithographié encore, et que je compte en faire tirer plusieurs exemplaires. Le dessin de ma bonne chambre de Brouchsal est encadré et suspendu dans mon cabinet de toilette, que je pourrais appeler cabinet de famille, car tous les portraits et dessins

de famille y sont, les vues par Kuntz que vous avez eu la bonté de me donner, la chambre de Mimi à Carlsrouhe, le petit buste de Charles (je n'ai pas reçu encore le grand). Enfin j'y suis entourée de tous les souvenirs qui me sont les plus chers. Il n'y a d'étrangers à ces souvenirs qu'une petite *Madeleine* par Seidelmann d'après Corrège et un petit tableau assez mauvais pour l'exécution par un peintre russe, mais que j'ai placé pour l'amour du sujet: c'est Jésus-Christ en prières sur la Montagne des Oliviers, voyant en esprit la croix et les instruments de la Passion, soutenus par un ange. Cet exemple de soumission et de résignation m'a toujours inspiré un sentiment d'adoration depuis que je sais ce que c'est que la douleur, et je suis toujours charmée d'en retrouver l'image. Le hasard tout seul a fait que le buste de Charles se trouve précisément au-dessous."

651.

*„Pétersbourg, 30 Octobre/11 Novembre 1820,
Samedi, à 11 heures du matin.*

Mes visites de l'après-dînée à l'Impératrice mère vont leur train comme toujours, et, en sortant de chez elle, je passe ordinairement chez les enfants du Grand-Duc Nicolas, qui demeurent au Palais d'Hiver et tout à côté de l'Impératrice mère pendant l'absence de leurs parents. Le petit Alexandre est un bon enfant, mais un peu pataud et endormi, ce qu'il n'était pas lorsqu'il était plus jeune. Sa sœur, qui a maintenant près de 15 mois, est dans son beau moment: elle est extrêmement gentille, vive, intelligente et pas pleureuse du tout."

652.

*„Pétersbourg, 3/15 Novembre 1820,
Mercredi, midi 1/2.*

Je viens de recevoir à l'instant, chère et bonne Maman, votre lettre de Carlsrouhe du 13/25 Octobre et vous en baise mille fois et bien tendrement les mains pour la bonté que vous avez eue de m'écrire au lendemain d'arrivée et à *la lumière*; j'ai été peinée en le voyant, ma bien chère Maman, et presque fâchée de vous avoir occasionné

cette fatigue, mais, en même temps bien heureuse d'avoir votre lettre, je ne savais trop comment arranger cela. Je suis charmée de vous savoir heureusement revenue: comme l'action de voyager est pour moi une chose fort désagréable, je me réjouis toujours, tant pour ceux que j'aime que pour moi, lorsque cette partie-là est heureusement terminée. Il n'y a que l'Empereur pour lequel je m'attendris moins, parce qu'il aime *l'action* de voyager plus que les buts de voyage et dit que souvent il ne se trouve nulle part mieux qu'en calèche. Cela tient à ce que là il est en repos et non tracassé comme partout où il arrive. Il n'y a rien de fixé encore sur son retour, ce qui contrarie beaucoup tout le monde. Nous avons l'hiver depuis quelques jours seulement et la rivière est prise d'hier; ce froid qui est venu subitement est désagréable comme toute transition trop prompte: cela m'a déjà fait perdre une partie de ma matinée en saignement au nez. Amélie connaît cela et payait toujours ce tribut aux premiers froids. J'abrègerai aussi ma lettre pour aller le plus tôt possible à l'air et soulager par là ma tête. En fait d'événements, il n'y a absolument rien à vous dire, chère Maman. Demain l'Impératrice mère recommence ses spectacles; elle a pris pour cela un autre local: si la société était un peu moins nombreuse, tout s'arrangerait encore mieux. Mes moments de fête, depuis une huitaine de jours, c'est lorsque je suis établie bien tranquillement et sûre de n'être pas interrompue dans ma lecture d'*Ivanhoe*: il y a longtemps que je n'ai fait une lecture qui m'ait fait autant de plaisir, et je serai fâchée quand cela finira; je ne sais pourquoi je m'étais imaginé que c'est ennuyant. Ces bons moments ont lieu ordinairement l'après-dînée entre six heures et demie et neuf heures, ou bien le soir, lorsque je ne fais pas venir Mme Pitt. La jouissance que me donne *Ivanhoe* est telle que je suis presque charmée lorsqu'il survient un empêchement à ma lecture et que je peux me dire: demain j'en jouirai davantage. C'est de l'épicurisme: *s'abstenir pour jouir* est un vrai raffinement. Adieu, ma bien-aimée Maman, ce n'est certes pas les matins que je puis espérer de n'être pas interrompue: si ce n'est par les individus, c'est par les billets, ce qui fait aussi un genre de tourment. J'embrasse mes sœurs et vous baise encore les mains, chère Maman, tant pour mon plaisir que pour remercier vos yeux de votre chère lettre."

653.

*„Pétersbourg, 10/22 Novembre 1820,
Mercredi, à 11 heures du matin.*

Je crois vous avoir dit, chère Maman, ou au moins à Amélie, que Mlle Valouïeff avait rejeté totalement ma proposition d'aller joindre sa mère: elle trouvait cela trop vulgaire, et, si elle m'eût quittée, il lui aurait fallu une situation plus intéressante que celle d'une fille bien établie dans la maison paternelle. Longtemps après ma proposition, elle s'amenda. Un jour, de propre mouvement, elle voulut me prouver qu'elle avait raison et moi tort, car c'est ainsi qu'elle commence toujours, mais je lui parlai ferme et fort, et, depuis ce temps-là, elle est comme je la demande. Ici, je la vois rarement. Elle est malheureusement de ces caractères qu'il ne faut pas gâter, et j'ai trouvé une réponse qui lui ferme toujours la bouche: „Si vous vous trouvez malheureuse auprès de moi, si mon caractère ne vous convient pas, quittez-moi: bon ou mauvais, je ne le changerai pas pour vous. D'autres trouvent qu'on peut vivre près de moi; si vous voulez vous en accommoder, j'en serai charmée“. Vous trouverez peut-être ce discours un peu fier, chère Maman. Mais c'est la seule chose qui lui ferme la bouche.“

654.

*„Pétersbourg, 16/28 Novembre 1820,
Mardi, à 8 heures 1/2 du soir.*

Chère et bonne Maman, je me mets à répondre à votre lettre du 27 Octobre/8 Novembre au moment où je viens de la recevoir. Avant tout, je vous en baise tendrement les mains et vous remercie de la bonté que vous avez de me parler en détail de votre santé et de votre régime. J'approuve dans ma sagesse celui qu'on vous a prescrit, et j'espère que vous vous en trouverez bien sous tous les rapports. Oui, certes, chère Maman, que c'est le sujet le plus intéressant dont vous puissiez me parler. Je suis charmée de savoir Gustave arrivé et de ce que vous m'en dites. Je conçois la joie de Frik,

mais le message du Roi Gustave à mon oncle Christian est singulier et me tracasse. Fait-on bien de le regarder comme non avenu, c'est ce que je ne sais pas; et pourquoi Léopold a-t-il cette terreur, à moins qu'il ne craigne pour ses jours? Le Roi connaît-il l'état de Sophie? Il me semble toujours que, dans ce cas, c'est quelque chose qui doit avoir rapport à la naissance de cet enfant, que c'est quelque idée (extravagante peut-être) qui s'est offerte à son imagination. J'espère cependant qu'on lui annoncera officiellement les couches de Sophie? Nous avons eu aujourd'hui des nouvelles de l'Empereur. Il n'est pas question de son retour; c'est désagréable, et, lorsqu'on pense qu'il faut quatre semaines avant d'avoir une réponse à ce qu'on peut lui demander d'ici, c'est plus que désagréable. Enfin, puisque c'est ainsi, sûrement cela doit être, et il faut s'y soumettre et attendre avec patience. Que vous dirai-je d'ici, ma bonne Maman? Il y a si peu à dire par écrit. Les jours et les semaines tournent toujours dans le même cercle. Je me donne le plaisir de me lever tous les jours à la lumière, à sept heures et demie ou trois quarts, et tâche de reculer encore plus avant dans les ténèbres. Je vois d'ici frémir Amélie, qui ne peut pas souffrir de se lever à la lumière; je m'en trouve bien sous tous les rapports et cela m'amuse au point que j'aurai plus de peine à soutenir cette bonne habitude lorsque les jours augmenteront.

Mercredi, 17/29 Novembre, à midi 1/2.

Pardonnez-moi, chère Maman, si je vous importune de la lettre ci-jointe pour Anne*); elles me paraissent toujours devoir arriver plus exactement, lorsqu'elles vont sous un couvert à ma famille, et il y a toujours tant de choses à répondre à Anne, dont l'imagination galope parfois et produit des plans et des projets inadmissibles, que c'est un travail que de répondre à tout et que je serais bien fâchée si ce travail, en ne parvenant pas à sa destination, était du temps perdu. J'ai travaillé à cette lettre ci-jointe depuis 9 heures et demie avec une demi-heure d'interruption au plus. Je vous dis tout cela, chère Maman, pour m'excuser de vous envoyer ce paquet. J'ai appris par Troppau, la Grande-Duchesse Marie l'ayant écrit à sa mère, que ma tante de

*) La Grande-Duchesse Anne Féodorowna.

Weimar a eu le fâcheux accident de se casser le petit os du bras. C'est bien malheureux! La même chose lui était arrivée au pied, il y a quelques années. Cette fois on dit que c'est dans son appartement où elle donnait un bal d'enfants: en savez-vous plus de détails, chère Maman? Je suis bien intéressée à les apprendre. Adieu, ma chère et bonne Maman; j'embrasse mes sœurs. Cette lettre trouvera Sophie en couches: j'avoue que l'approche de ce moment ne me laisse pas sans inquiétudes. Je baise mille fois et bien tendrement vos chères mains."

655.

*„Pétersbourg, 24 Novembre/6 Décembre 1820,
Mercredi, à 11 heures 1/2 du matin.*

Ma bien-aimée Maman, j'ai reçu hier votre lettre du 3/15 Novembre et vous en baise tendrement les mains. Je suis charmée que l'opinion que Stoffregen a sur votre œil se trouve conforme à celles des autres médecins. Cette expression dont vous vous servez en me faisant part de votre supposition m'est tout à fait étrangère (*daß das Auge absteht*), mais j'en comprends, je crois, le sens et jeterai les hauts cris comme Frik. Il est toujours très bon que vous sentiez du mieux, quelque peu considérable qu'il soit. Rehmann est arrivé hier; il m'a fait dire par Stoffregen qu'il était chargé d'une lettre pour moi de votre part. Je crois, chère Maman, elle sera bien ancienne, mais je serai charmée de le voir, même de faire sa connaissance, car il est singulier que je ne l'ai jamais vu. Il débute ici par un froid de 20 degrés qui est venu subitement; c'est fort désagréable et doit l'être surtout pour ceux qui ont passé plusieurs années hors d'ici. Le trait que vous me citez de la part d'un régiment badois au sujet du portrait de Charles, m'a fait un vrai plaisir. L'ordre qui y a donné lieu est singulier. Ce cher Charles, il savait tout ce qu'il fallait pour être aimé, plus de qualités que bien d'autres peut-être qui se montrent d'une manière plus avantageuse! Ce sujet est intarissable; il vaut mieux ne pas l'entamer. Je donnerais beaucoup pour voir Gustave à présent, et sa tournure anglaise, *sans affectation*, comme vous me le dites, chère Maman, est une recommandation de plus. Que va-t-il faire maintenant? Il y aura, je crois, une décision de prise sur son avenir,

et sa carrière va commencer. Et l'affaire de la dotation, où en est-elle? Frik ne m'en dit plus rien: je voudrais cependant être au fait. Je dois me borner, chère Maman, à répondre à votre lettre, car je serais très embarrassée de vous conter quoi que ce soit de mon train de vie. Il y aurait bien des choses à dire, car quel est le jour où l'on ne fasse pas une observation, où une pensée ne vous vienne pas qu'on aurait le besoin de communiquer, mais est-il ici le lieu? Non seulement ici, mais bien rarement, en général, je puis communiquer une pensée depuis que la Duchesse n'y est plus. J'ai bien envie d'adopter la devise de la Reine Elisabeth d'Angleterre, *video et taceo*; sans savoir le latin, on comprend que cela signifie: *je vois et me tais*. A propos d'Angleterre, voilà donc la Reine triomphante! Et ceux qui ont entamé cette dégoûtante affaire n'en ont retiré que le tort irréparable d'avoir inondé l'Angleterre et l'Europe d'indécences et porté une atteinte sensible à la souveraineté. N'aurait-il pas mieux valu laisser venir la Reine tranquillement en Angleterre, rendre tout ce qui était dû à son rang et lui laisser à elle-même le soin de perdre la considération qu'on voulait lui ôter; elle n'y aurait pas manqué, j'en suis sûre. Adieu, chère Maman, je vais essayer de respirer 15 degrés de froid, il ne faut pas se déshabituer de l'air. J'embrasse mes sœurs et vous baise tendrement les mains et vous chéris de même."

656.

*„Pétersbourg, 1/13 Décembre 1820,
Mercredi, à 11 heures 1/2 du matin.*

Où, chère Maman, vous avez raison: je ne soupe jamais quand même je dîne de bonne heure. Le thé me tient lieu de souper, et il ne m'arrive guère de penser à un souper; je m'abstiendrais volontiers même de voir ceux du jeudi chez l'Impératrice mère, où l'on m'oblige de m'asseoir à table. Cela me fait toujours l'effet d'un de ces jeux d'enfants où ils se disent: „Asseyez-vous et faites semblant de manger, et, pour moi, je ferai semblant de me passer de souper“, car, en rentrant chez elle, l'Impératrice mère, qui ne s'asseyait jamais, fait toujours un bon souper toute seule."

657.

„Pétersbourg, 8/20 Décembre 1820,
Mercredi, à 1 heure.

Je suis au bout de mes nouvelles, chère Maman, mais je vous parlerai d'une lecture que je fais et qui m'amuse. C'est le manuscrit d'un Journal tenu par un secrétaire de l'Impératrice Catherine qui jouissait de ses bontés, et où il marque jour par jour ce qu'il a fait par son ordre, ce qu'il lui a entendu dire, et ce qui se passait de plus remarquable. C'est fort en abrégé et dans le genre de Dangeau, avec la différence que ceci porte sur des sujets d'un plus grand intérêt. C'est écrit en russe, mais avec beaucoup de phrases françaises entremêlées. Comme ce journal ne finit qu'en 1793, il y est fait mention de mon arrivée et de la manière flatteuse dont l'Impératrice Catherine s'exprimait à mon sujet. Comme simple observation, elle dit entre autres (en français): „Elle a treize ans et elle est nubile“. Comme probablement je n'existerai plus, si jamais ceci est imprimé, cela m'est au fond indifférent, mais il ne me l'est pas tout à fait de me dire dans ce moment que celui qui m'a prêté cet ouvrage, celui de qui il le tient, tous ceux enfin par les mains desquels cela a passé ont lu ces détails! Je l'avoue, j'aime toujours à revenir au règne de l'Impératrice Catherine, et, quoique je n'en aie vu que quatre ans, et dans un âge où l'on ne réfléchit guère, cette époque m'est restée comme un type, un moule d'après lequel je mesure involontairement. Elle avait bien des faiblesses, elle avait des défauts probablement, mais personne comme elle n'a conçu *l'art de régner*.“

658.

„Pétersbourg, 22 Décembre 1820/3 Janvier 1821,
Mercredi, à midi.

Vous voici entrée dans la nouvelle année, ma bien-aimée Maman! Puisse-t-elle être pour vous telle que je le demande tous les jours à Dieu! Je n'ai rien de plus à ajouter aux époques marquées de l'année. Qu'apportera celle-ci? Si je me laissais aller au vague de mon imagination, je pourrais y placer bien des choses, et, n'ayant aucune pré-

tention, d'habitude, aux grandes jouissances, je serais assez portée à y placer du noir, mais cela n'est pas bien, et je combats cette disposition. Il sera cette année-ci, comme toutes les autres, ce qui plaira à Dieu, et ce qu'il ordonnera sera bien. J'ai reçu hier votre lettre du 30 Novembre/12 Décembre, et vous en baise tendrement les mains, chère Maman, en vous remerciant des bonnes nouvelles que vous me donnez de Sophie. Je suis bien heureuse que tout aille si bien. Comment s'appellera donc la jeune personne qui vient de naître? Je pense qu'elle aura quantité de noms. Veuillez, chère Maman, puisque vous trouvez la somme convenable, faire prendre 30 ducats chez Haber, et les donner pour le baptême dans la chambre d'enfant. Je suis bien souvent à Carlsrouhe dans ce moment en idée, et je jouis véritablement lorsque je me laisse aller à mon imagination. Il est fâcheux seulement que la distance est cause que je suis en retard avec mon imagination, et que, maintenant que je vois Sophie dans son lit, elle en est sortie depuis longtemps, j'espère. Je vous remercie aussi, chère Maman, des nouvelles que vous me donnez d'Alexandre Wittgenstein; je suis charmée qu'il s'humanise un peu. Sa mère m'a envoyé de plaisantes lettres qu'il lui écrit encore des mois d'Août et Septembre; il y dit que les hautes montagnes de la Suisse l'étouffent, et que, quand il a le cauchemar, il rêve toujours que les montagnes tombent sur lui. Il est bon pour lui qu'il soit éloigné de sa famille, parce que ses parents sont de terribles *gâte-enfants*. Les nouvelles que vous me donnez de M. Narychkine me font plaisir: il va se faire fêter de cour en cour; à Weimar, où il a été longtemps, on l'a vu avec plaisir. Je me borne à répondre à votre lettre, chère Maman, car je n'ai rien d'intéressant à vous dire du journalier de ma vie. Je remplirai incessamment votre commission à la comtesse Apraxine *). J'ai une visite à lui faire qui presse ma conscience. Elle m'a fait dire par son frère, le comte Pierre Razoumowsky, qu'elle était malade et regrettait de ne pas pouvoir venir chez moi; mais il a fait si froid depuis dimanche que la commission m'a été rendue, que je n'ai pas pu aller chez elle. Je vous baise mille et mille fois les mains de la bonté que vous avez eue de faire écrire à Gervais pour les sachets.

*) La Comtesse Elisabeth Apraxine, née Comtesse Razoumowsky.

Le retour de l'Empereur est toujours dans un vague désagréable. Sous plus d'un rapport, il faut de la résignation pour ne pas s'en impatienter. La raison dit que cela ne peut pas être autrement, et c'est un surcroît d'inconvénients, parce qu'on ne peut pas même l'engager à quitter dans ce moment ce qui le retient loin d'ici. J'en reviens à mon refrain, *il en sera ce qui plaira à Dieu*. Adieu, bien chère et bien-aimée Maman. J'embrasse tout le monde."

659.

*„Pétersbourg, ce 29 Décembre 1820/10 Janvier 1821,
Mercredi, à midi 1/2.*

Chère et bonne Maman, je vous baise mille fois les mains en vous remerciant de votre lettre du 7/19 Décembre. Par les détails que vous voulez bien m'y donner sur le moment de la délivrance de Sophie, vous avez prévenu mon désir et les questions que je comptais vous adresser, tant sur l'événement que sur ce que vous faisiez en attendant. J'aime, lorsqu'un fait m'intéresse, de savoir autant que possible la position du moment d'un chacun de ceux qui y ont part. Combien j'aurais désiré être à Carlsrouhe dans ce moment-là! Il est singulier que vous, chère Maman, la nuit des couches, et moi la veille du jour où j'en appris la nouvelle, nous ayons fait le même rêve, que Sophie était accouchée d'un enfant mort. Je rends grâce à Dieu que tout aille bien, et cette lettre trouvera Mad. Sophie hors couches; je pense qu'elle grandira et embellira après, comme cela arrive le plus fréquemment. Je suis charmée comme vous, chère Maman, que la Duchesse de Clarence ait mis un enfant vivant au monde. Dans ce pays-là, le sexe est indifférent pour la succession, et j'espère que cette petite princesse vivra. Les gazettes disent qu'on l'a nommée Elisabeth, probablement en mémoire de la Reine Elisabeth, et c'est très convenable. Si c'eût été la fille du Duc de Kent qui eût jamais régné, son nom d'Alexandrine-Victorine *) n'aurait été nullement royal, et il y a des Anglais que ce nom, qui est plutôt celui d'une soubrette, choquait déjà. Comme c'est pour une bonne cause, je ne

*) La future Reine Victoria.

me reproche pas le petit mouvement de triomphie que j'aurai à annoncer à Mad. Pitt la naissance de cette future Reine Elisabeth. La réputation d'immoralité du Duc de Clarence le lui a fait prendre en grippe, et, l'hiver passé, dans un accès de bile, elle s'est fâchée jusqu'à devenir jaune de ce que je supposais que la Duchesse de Clarence pourrait avoir encore des enfants: Mad. Pitt voulait voir Alexandrine-Victorine sur le trône. Je partage bien vivement des inquiétudes dont l'objet ne se doute pas de mon intérêt: c'est la Reine des Pays-Bas. Sa fille unique, son enfant adoré, est très mal et depuis assez longtemps. La lettre que la princesse d'Orange écrit en dernier lieu à l'Impératrice mère parle encore d'un grand danger, et je prends tout ceci vivement et profondément à cœur, tant par réminiscence que par l'intérêt que je prends à la Reine sur ouï-dire. Que le Ciel la préserve, pauvre femme, d'une perte semblable! C'était hier l'anniversaire de mon départ de Carlsrouhe et de la mort de la Reine de Wurtemberg. A Stuttgart, cet anniversaire doit paraître bien vieux; toute cette mémorable journée me sera toujours récente à moi, sous différents rapports. Je suis enfin parvenue dimanche après dîner à aller chez la comtesse Apraxine; le froid et un peu d'incommodité de ma part m'en avaient empêchée toute la semaine dernière. Je lui ai fait vos compliments, chère Maman; je l'ai trouvée bien souffrante, elle tousse à faire peur et a tout plein de maux depuis trois semaines.

Si vous trouvez singulier que je vous donne des nouvelles de Weimar, chère Maman, il l'est un peu aussi que vous m'appreniez de la part de l'Empereur des choses que j'ignore. Je suis charmée que sa réponse ne retarde plus le baptême, mais j'ai un scrupule maintenant. Comme il a nommé M. de Benkendorff pour tenir sa place, n'est-il pas contre votre dignité, chère Maman, que ce soit vous qui teniez la mienne? Veuillez me rassurer là-dessus. J'aimerais bien à pouvoir lire les lettres du Grand-Duc de Weimar dont vous me parlez, elles doivent être plaisantes; ma tante est parfaite aussi sur certains sujets. Adieu, chère et bien-aimée Maman. Ma réponse à Léopold à l'occasion des couches de sa femme m'a pris du temps sur ma poste. Je ne puis me le figurer portant gauchement son enfant: comme je serais charmée de voir tout cela! Adieu encore une fois, ma bonne Maman tant chérie."

1821.

Lettres de l'Impératrice Elisabeth à sa mère
la Margrave de Bade.

660.

„Pétersbourg, 21 Janvier/2 Février 1821,

Samedi, à midi.

Chère et bonne Maman, la poste d'hier ne m'a rien apporté; je n'attendais rien de votre part, mais j'attendais avec impatience des lettres de Munich. Voilà trois postes que je ne sais rien d'Amélie; elle n'était pas remise encore en m'écrivant la dernière fois, et je ne suis pas sans inquiétude. Il me semble que jamais je n'ai été aussi longtemps sans nouvelles de sa part. J'ai envoyé chez M. de Bray, qui m'a communiqué une ancienne lettre de Munich où l'on ne parle de rien, mais cela ne m'a pas tout à fait rassurée, quoiqu'elle soit d'une plus fraîche date que la dernière d'Amélie. Je vous parle d'inquiétudes qui, j'espère, n'ont jamais été fondées, et qui vous paraîtront un rêve quand ma lettre vous parviendra, mais toutes les tristes expériences de la vie autorisent bien à s'inquiéter, même gratis. Depuis que je ne vous ai écrit, chère Maman, ma vie n'a rien offert d'assez intéressant pour être remarqué. Deux dîners avec du monde, un spectacle chez l'Impératrice mère jeudi, hier une soirée chez Mad. Ouvaroff, voilà les événements de ces huit jours. Des visites de personnes arrivées ou relevées de couches ont pris plusieurs mo-

ments, et ce ne sont pas les plus amusants, car, quoique j'aime à voir les personnes, je n'aime pas les visites. Cependant, à présent, à très peu d'individus près, je *fixe* les jours et les heures, et cela vaut mieux; vous voyez, Maman, que le temps fait toujours gagner quelque chose. Je voudrais bien que la pauvre Mad. Ouvaroff *) soit déjà du nombre de celles qui relèvent de couches: elle est, au contraire, à attendre ce moment désagréable, et je ne puis m'empêcher de m'inquiéter pour elle. Je vais par cette raison la voir le plus souvent que je peux. Je suis parfaitement à mon aise chez elle, où il n'y a que son mari qui aime à causer et qui cause bien. Il est aussi un des enthousiastes d'*Ivanhoe*. Ce roman a fait tant d'effet ici, qu'un auteur russe l'a mis en pièce de théâtre russe, et hier on l'a joué pour la première fois. Vous aurez peut-être du plaisir à apprendre, chère Maman, le succès qu'a eu ici votre protégé, qui est très fort le mien: on dit qu'à trop de longueurs près, cela fait un beau spectacle, et, sans tous les *si* et les *mais* qui entravent tant de choses innocentes dans ce monde, j'aurais été tentée d'aller le voir."

661.

*„Pétersbourg, 26 Janvier/7 Février 1821,
Mercredi, à 11 heures 1/2 du matin.*

J'ai reçu hier, chère et bonne Maman, votre lettre du 5/17 Janvier avec les deux incluses, que je crois devoir vous rendre, et vous baise mille et mille fois les mains pour votre chère lettre. J'ai eu du plaisir à lire le billet de Sophie; comme elle doit être drôle avec son enfant: je ne peux pas me la figurer! Elle embellira probablement, comme cela arrive souvent après les premières couches, et c'est dans ce moment-là que je voudrais la voir.

Je suis fâchée, chère Maman, que vous ayez été incommodée d'un rhume, mais il n'en sera plus question à présent, j'espère. J'ai enfin reçu hier une lettre d'Amélie après en avoir manqué pendant trois postes. Je n'étais pas sans inquiétude, et en effet elle a été malade de nouveau. Le climat de Munich ne vaut rien pour les

*) Mme Catherine Ouvaroff, née comtesse Razoumowsky.

ruines, je crois. Dieu veuille qu'Amélie commence enfin à se soigner sérieusement et, comme dit Zoé, en qui elle a grande confiance, qu'elle recommence un nouvel ordre de santé! Je plains bien ma pauvre tante de Darmstadt du mauvais état de ses yeux. Est-elle contente de la grossesse de Mimi? Chère Maman, ne croyez pas que je faisais la mystérieuse avec vous, mais, Mimi me disant que j'étais la première à qui elle parlait de sa grossesse, je pensais que ce n'était pas à moi à en parler la première: c'était à elle à tous égards à vous en parler la première. Je ne sais pas encore quel est son terme, elle ne me l'a pas dit, mais vous le savez sûrement, chère Maman. Le Grand-Duc Nicolas est arrivé de Berlin avant-hier le sixième jour de son départ, malgré des chemins affreux. Si tous les mortels avaient donc ce don heureux des voyages! Six jours d'ici à Berlin! Il en faudrait tout au plus quatre de Berlin à Carlsrouhe, et, dans dix jours, je pourrais être près de vous! Mais c'est mon cadavre qui y arriverait, je crois. En voyant la triste durée de l'absence de l'Empereur, je me dis souvent qu'il semble que le sort veuille me donner des regrets de n'en pas profiter près de vous. Mais d'abord et *heureusement*, je n'ai pas eu le choix; si je l'avais eu, peut-être me ferais-je des reproches, mais de cette manière, je me dis que cela n'a pas dû être, et il faut que cela soit bon à quelque chose, puisque Dieu l'a disposé ainsi. J'ai passé hier toute mon après-dînée depuis cinq heures jusqu'à neuf à la Communauté des demoiselles nobles. L'Impératrice mère y a donné une soirée, composée d'un petit spectacle, *la Colombe* de Mad. de Genlis, de la musique et de la danse. J'aimerais à y aller plus souvent, mais avec quelques modifications. Adieu, chère et bonne Maman, je vais dans une heure faire visite à la bonne princesse Prozorsky. Je suis fâchée de ne pouvoir lui faire que des visites du matin: je crois qu'il lui serait plus utile de venir lui tenir compagnie le soir, car son isolement me serre le cœur, quand j'y pense, et lorsqu'il m'arrive le soir de passer devant chez elle, que je vois son appartement éclairé, mais vide, et que je me figure la bonne vieille tout à fait seule, souffrante peut-être, et sans autre société que deux petits-enfants de trois et d'un an qui sont au troisième, tandis qu'elle est au rez-de-chaussée, et que je me dis qu'elle passe ainsi toutes ses journées, je voudrais me vouer à son service.

Je viens d'être interrompue par des nouvelles de la pauvre comtesse Golovine que sa fille me communique. Elles sont bien mauvaises et je crains tout pour elle. Il paraît hors de doute qu'elle a la maladie dont Mad. de Lautrun est morte, et on va la transporter de Montpellier à Paris pour lui procurer plus de distraction et de secours. Adieu, chère et bien-aimée Maman, que je chéris au delà de toute expression. J'embrasse Frik."

662.

*„Pétersbourg, 9/21 Février 1821,
Mercredi, à midi.*

Chère et bonne Maman, je joins ici les deux lettres du Grand-Duc de Weimar en vous remerciant de la bonté que vous avez eue de me les communiquer. Elles m'ont fort amusée et lui ressemblent bien. Je vous remercie de même pour le programme de la fête qui a été donnée au Musée pour les relevailles de Sophie; je l'ai lu avec plaisir et en me demandant si son front d'airain se sera soutenu aussi dans cette occasion. Enfin, et plus que le reste, j'ai été heureuse de recevoir votre lettre du 18/30 Janvier et vous en baise les mains. Je répondrai avant tout aux questions que vous m'y faites, chère Maman. Wackerle n'est pas revenu encore, et je crois qu'il ne reviendra pas avant le printemps, parce qu'il est difficile d'avancer dans cette saison pour un voyageur aussi modeste que lui. Il trouvera en attendant le moyen de gagner sa vie quelque part, car il est actif et sait se retrouver partout. Quant au prince Ypsilanti *), il y a bien deux ou trois ans que je ne l'ai vu. Il commande une brigade (je crois, en Russie Blanche, s'il n'a pas été transféré), et il ne vient que rarement à Pétersbourg. Je crois l'avoir vu en dernier lieu à Riga, soit à mon départ, soit à mon retour de mon voyage en Allemagne, je ne m'en souviens pas trop. Madame d'Edling **) était tout récemment à Florence, et l'on m'a dit qu'elle viendra ici avec son mari le printemps prochain. Mais, pour en revenir au prince Ypsilanti, il y a quelques années

*) Le Prince Nicolas Ypsilanti.

**) La Comtesse Alexandrine d'Edling, née Stourdza.

qu'il a eu le chagrin de voir manquer un mariage auquel il tenait beaucoup. Les parents de la jeune personne n'ont pas voulu y consentir, et l'on dit qu'il en a été fort malheureux.

Je suis bête et mauvaise correspondante aujourd'hui, parce que je ne me suis couchée qu'à trois heures du matin. Il y a eu hier petit bal chez l'Impératrice mère pour le Prince Paul de Mecklembourg, qui est ici depuis dimanche. Il aime passionnément la danse, et il a raison: cela convient à son âge, et il s'en acquitte bien.

J'ai été interrompue bien longuement par M. Karamsine qui est venu m'annoncer les couches de sa femme qui ont eu lieu cette nuit, et il n'y a pas moyen de n'avoir avec lui que des bouts de conversation: il vous développe pendant une demi-heure qu'au fond il est très silencieux. Si je disais cela à une autre qu'à vous, Maman chérie, avec qui je pense haut, ce serait une perfidie, car ce bon M. Karamsine me témoigne une affection touchante. J'ai été soulagée ces jours-ci d'une inquiétude bien vraie que j'avais pour le moment des couches de Mad. Ouvaroff. Elle est accouchée lundi d'une fille, heureusement, mais non sans peine, et avec des instruments, comme toujours; mais elle et l'enfant se portent bien. Nos beaux esprits ne se bornent pas à éclairer le monde, ils le peuplent aussi. Adieu, chère et bonne Maman; M. Karamsine m'a achevée en me tenant debout pendant plus d'une demi-heure avec un mal de tête déjà assez prononcé. Si je m'étais assise, ç'aurait été encore bien plus long."

663.

*„Pétersbourg, 9/21 Mars 1821,
Mercredi, à une heure.*

L'Impératrice mère a eu une toux et un mal de gorge qui l'ont rendue souffrante et l'ont un peu effrayée, je ne sais pourquoi, car je l'ai vue souvent plus malade qu'elle ne l'a été cette fois. On vantait ma santé, et me voilà depuis deux jours avec une petite incommodité à la figure plus contrariante que douloureuse, un léger érysipèle qui a commencé au nez et passé à la joue, mais sans fièvre, et aujourd'hui même cela ne me fait plus mal; cela m'empêche seulement de sortir de la chambre et cela me rend très laide, surtout

parce qu'aujourd'hui j'ai le visage poudré. Il me rappelle d'avoir eu souvent cela dans mon enfance: je pense toujours avec tant de plaisir à cette époque de ma vie! Je serais très fâchée si cette incommodité m'empêchait de sortir après-demain, jour de la grande cérémonie funèbre pour l'Empereur défunt. L'Impératrice mère ne paraît jamais ce jour-là; il n'y aurait donc personne, car le Grand-Duc Michel ne voudra pas figurer. Le Grand-Duc Nicolas est reparti, et allé encore plus vite (du moins d'après ce qu'on sait de sa route en Russie) qu'en venant. Ses enfants sont bien gentils et, avec des *si* et des *mais*, le seraient davantage encore, mais ces *si* et ces *mais* gâtent tout dans ce bas monde, et dans de certains lieux plus encore que dans d'autres. Hier soir, j'étais couchée sur mon canapé: la porte s'ouvre, et le petit Alexandre est au milieu de la chambre. L'Impératrice mère, par grande faveur, l'avait envoyé chez moi, parce qu'étant elle-même incommodée, elle n'avait pas pu venir me voir. C'est d'ailleurs la seconde fois de tout l'hiver qu'il vient chez moi; l'autre était pour mon jour de naissance. Comme toute nouveauté amuse les enfants, cela lui fait chaque fois grand plaisir, et on a de la peine à le faire partir; sa visite aussi m'a fait plaisir."

664.

*„Czarskoe Selo, le 13/25 Mars 1821,
Vendredi, à 8 heures du soir.*

Il y a eu un courrier de l'Empereur aujourd'hui, qui permet d'espérer qu'il sera ici dans cinq ou six jours, quoique les lettres soient encore de Laybach. Je voudrais qu'il fût déjà arrivé, et que tout soit rentré dans l'ordre, car ces premiers jours après une longue absence sont tourmentants par les agitations, par certains transports, des allées et des venues, enfin une manière qui n'est pas la mienne de me réjouir et de jouir de la présence de ceux que j'aime.

Samedi, 14/26 Mai, à 11 heures du matin.

Depuis que je ne vous ai écrit, chère Maman, nous avons eu une tempête et un temps si épouvantable qui en partie dure encore, qu'on dirait qu'il se passe aussi des révolutions constitutionnelles dans

l'atmosphère. J'ai vu aussi un itinéraire de l'Empereur qui apprend qu'il ne sera pas ici avant dix à douze jours, le 23 Mai/4 Juin. Je m'aperçois que ma sottise tourne comme sur un pivot, le temps et le retour de l'Empereur, et rien de plus: c'est d'autant plus bête qu'à la distance où vous êtes, les nuances sur ces deux sujets ne peuvent pas être d'un grand intérêt pour vous. Les sujets grands ou petits ne me manqueraient jamais avec vous, chère Maman, mais le moyen de tout dire par écrit!"

665.

„Pétersbourg, 26 Mars/7 Avril 1821,

Samedi, à midi et demi.

J'ai reçu hier, chère et bonne Maman, votre lettre du 5/17 Mars et vous en baise les mains. Il paraît qu'on était bien en train de s'amuser à Carlsrouhe cet hiver, et je suis charmée que M. de Benckendorff et sa femme l'aient vu dans ce moment brillant. La politique n'influe pas de ce côté-là sur les plaisirs. Ailleurs elle cause bien des mécomptes et nommément ici, où je vois le retour de l'Empereur remis encore aux calendes grecques. Vous aurez vu, chère Maman, dans ma dernière lettre à Frik les détails sur le prince Ypsilanti: chez vous on s'intéresse, je crois, aussi peu à ce qui se passe de ce côté-là qu'à ce qui se fait en Chine, mais ici, naturellement, l'intérêt est différent, quand ce ne serait qu'à cause du grand nombre de Grecs répandus et établis en Russie, soit au service, soit autrement, et dont toutes les têtes partent actuellement. Si tout cela ne faisait pas verser le sang, cela serait encore plus intéressant. Vous me parlez, chère Maman, des jeux de Paul de Mecklenbourg avec les Brunswicks, et tout à l'heure je viens de le voir, fort heureux de pouvoir, sous les dehors de la protection, s'amuser d'un petit cheval vivant dont on a fait cadeau au petit Alexandre, et qui est si gentil et si bien dressé qu'il est comme un chien dans la chambre: j'ai fait ma visite du matin à l'Impératrice, parce que c'est mon jour de bain, et, en passant chez les enfants Nicolas, j'y ai trouvé une cavalcade en chambre. Ces bains m'assujettissent un peu, mais ils sont agréables, et je les crois bons. Nous n'avons pas encore votre temps de printemps, mais, quoique désagréablement, la neige part, et l'on voit

un peu de terre. La princesse Prozorowsky continue à aller tout doucement; je ne l'ai pas vue encore depuis que je sors, n'ayant pu sortir qu'une seule fois, à cause du mauvais temps. La comtesse Apraxine a été chez moi avant-hier après dîner, elle y a pris son café, et m'a conté avec beaucoup de sang-froid un singulier accident qui lui est arrivé ces jours-ci: tout d'un coup, sans toux, ni effort, ni douleur, elle a craché des flots de sang qui venaient lui remplir la bouche au moment où elle s'y attendait le moins. Elle a toujours continué de sortir et n'a rien fait pour cela, et cela a fini de soi-même."

666.

„Pétersbourg, 9/21 Avril 1821.

Pauvre Caroline, je suis fâchée de ce que vous me dites à son sujet! Cela n'est pas bien, de se laisser aller ainsi à une douleur démesurée *). Je lui ai écrit l'autre jour dans le même sens, sans doute avec tous les ménagements dont il faut user vers un cœur en plaie. Je lui ai cité l'impression que m'ont faite les paroles d'un homme simple et religieux qui, me voyant un jour toute hors de moi étant revenue de l'Eglise où est enterrée ma petite Elise, quatre mois après sa mort, me dit: „Pouvez-vous douter qu'elle ne jouisse du bonheur des Anges? Et, si vous le croyez, comment pouvez-vous vous affliger ainsi!" Ces paroles dites avec toute l'assurance de la conviction ne manquèrent pas leur effet; elles me firent l'impression de la vérité."

667.

„Pétersbourg, 11/23 Avril 1821,

Lundi, à 7 heures 1/2 du soir.

....Je le répète, je n'ai rien à vous confier, il y aurait sans doute beaucoup à dire sur différents sujets, mais ils sont de nature à ne pas en parler superficiellement, peut-être même de nature à ce qu'il vaut mieux n'en pas parler du tout. Cette maudite politique recommence à se glisser dans toutes les veines! On croyait que cela

*) Elle venait de perdre une fille.

serait fini avec Bonaparte: point du tout! et je ne sais pas si ce n'est pas pire à présent. On savait du moins alors qui on redoutait et ce qu'on combattait, mais à présent, c'est contre une influence d'atmosphère qu'on combat, puisque c'est contre une maladie du siècle qui prend toutes les formes et attaque tous les pays plus ou moins. *Fais ce que dois, advienne que pourra* devient plus que jamais la devise des honnêtes gens, ou *devrait* du moins le devenir. Que le Ciel me permette de ne jamais m'en écarter, quoi qui arrive! Nous ne prévoyons toujours pas le retour de l'Empereur, et c'est désolant! En attendant, les Gardes ont reçu un ordre de marcher qu'on espère par chaque courrier de voir révoquer, mais cette révocation n'arrive pas. Cela afflige les familles, dérange les petites fortunes et attaque ma bourse, parce qu'il y a tout plein de pauvres officiers dont je connais les familles et que je rougirais de ne pas secourir dans ce moment."

668.

*„Pétersbourg, 16/28 Avril 1821,
Samedi, à 11 heures du matin.*

Maintenant je profite de mes après-dînées libres pour achever un autre volume de ce journal manuscrit par un des secrétaires de l'Impératrice Catherine. Cela m'intéresse extrêmement, mais cette lecture fait souvent de la peine. Que de choses dans cet intérieur qui font tort à la magie dont cette grande femme était enveloppée comme d'une atmosphère! On les savait dans le temps, et cela ne nuisait pas à son pouvoir, ni sur les esprits ni de fait. Hier, par exemple, j'ai trouvé un passage où elle se plaignait à son valet de chambre de la froideur et des distractions de son favori. Je me suis écriée toute seule: „Est-il possible!“ et je crois que j'ai rougi."

669.

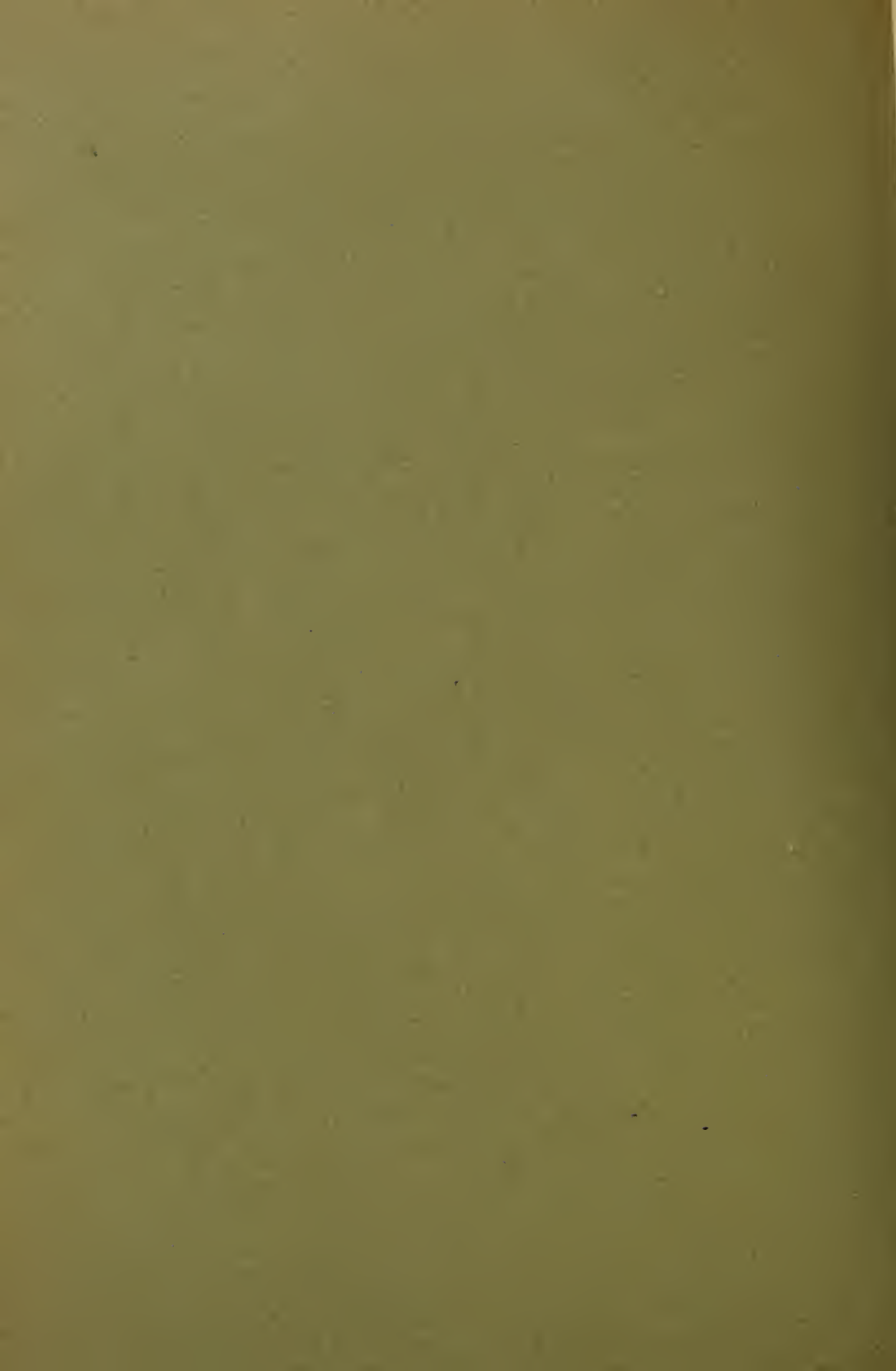
*„Pétersbourg, 22 Avril/4 Mai 1821,
Vendredi, à 9 heures du soir.*

Le petit Alexandre est un joli enfant; ce n'est pas un enfant vif ni distingué pour l'esprit, mais d'un naturel aimable: je souhaite de tout mon cœur que ce naturel soit bien développé! Quand il est de bonne humeur, il a une bien jolie physionomie, un joli sourire;





Le Grand-Duc Michel Pavlowitch.
Miniature d'Isabey, 1815,
appartenant à la Princesse Hélène de Saxe-Altenbourg.



pour la taille, il est un peu pataud. Sa sœur a beaucoup plus de vivacité: c'est *une petite fille* dans toute la force du terme, d'une coquetterie et d'une minauderie à faire mourir de rire, et d'un tact si fin pour la parure qu'à peine avait-elle un an qu'elle remarquait déjà lorsqu'on avait quelque chose d'un peu distingué dans la toilette; elle a une jolie petite mine, mais elle est presque toujours pâle et blanche comme un linge.

Samedi, à 9 heures 1/2 du matin.

Je me souviens très bien de l'histoire de mon désespoir pendant que vous étiez dans les douleurs à vos couches de Frik, chère Maman. Je l'ai entendu raconter si souvent, qu'il me paraissait quelquefois que je m'en rappelais, ce qui est impossible. Je pense souvent que dans l'autre monde nous regarderons nos peines et nos afflictions de celui-ci de même œil que nous, regardons à présent nos désespoirs et nos chagrins d'enfance. Je suis sûre, par exemple, que je souffrais cruellement (et l'effet le prouvait) de l'absence de la bonne, et ce désespoir provenait d'ignorance, parce que je n'avais pas assez de facultés raisonnables encore pour comprendre que cette absence n'était que momentanée, qu'il fallait attendre, qu'elle était à son devoir, je ne savais pas, etc. De même, en comparaison du degré de perfection que nos facultés et nos connaissances auront dans l'autre monde, *quand nous saurons*, nous sommes ici comme j'étais alors. Dans l'autre monde, nous nous étonnerons peut-être d'avoir pleuré ici l'absence d'êtres dont cette absence fait le bonheur, qui prépare peut-être le nôtre dans l'éternité, tandis que le temps que nous avons passé ici à les regretter nous paraîtra moins qu'un quart d'heure peut-être. Ces idées me viennent bien souvent, et je m'y livre avec vous, ma bien-aimée Maman, parce que je les trouve bien consolantes."

670.

„Petersbourg, 30 Avril/12 Mai 1821,

Samedi, à 10 heures du matin.

Chère et bonne Maman, je prends les moments au vol pour vous écrire, parce qu'à la veille de mon départ pour Czarskoe Selo, qui

est fixé à mardi prochain, le temps, qui passe toujours si vite, redouble encore sa marche. Je me réjouis à présent du loisir que *j'espère* avoir à Czarskoe Selo. Mais alors ce seront les courses à Gatchina et puis à Pavlofsk qui commenceront, et du monde qui viendra d'ici qu'il faudra avoir à dîner; le temps volera de nouveau, et voilà comme la vie passe! Si l'on pouvait seulement se dire qu'elle a été remplie de quelque bien qu'on a pu faire aux autres, on se soumettrait à cette rapidité, mais il me paraît toujours que tout ce qu'on fait et ce qu'on peut faire (moi du moins) est si peu de chose! Je vous baise tendrement les mains, chère Maman, pour votre lettre du 9/21 Avril et pour votre sollicitude pour ma face. Je l'ai fort ménagée depuis le petit mal que j'y ai eu, et continuerai à proportion de la saison. Ces bains de Barèges me font grand bien, et, depuis que j'ai commencé avec l'approbation de Stoffregen de me laver le visage avec cette même eau au bain, je m'en trouve encore mieux. Hélas! Maman, je vois par votre réponse qu'il y a déjà bien longtemps que j'ai promis d'écrire à M. Hauber, et que je n'en ai rien fait. Je m'y mettrai à Czarskoe Selo. Je suis charmée qu'il soit chargé de votre bibliothèque: c'est un agrément que d'y avoir quelqu'un qui s'y entend. Je vais voir aujourd'hui *un* malade, mais comme c'est un malade *de 63 ans*, père et grand-père, j'espère que cela ne me compromettra pas. C'est le comte Golovine, qui est malade depuis un mois; il a commencé par être à toute extrémité, maintenant son état alterne du bien au mal, mais je crains qu'il ne se remette jamais entièrement: il a un corps usé. Quant à la comtesse, elle est à Paris, et les médecins accoucheurs ont déclaré qu'elle n'a ni cancer ni ulcère dans la matrice; j'en suis charmée, mais par quels fâcheux examens elle a dû passer, pauvre femme! Après ma visite au comte Golovine, j'irai me livrer à la comtesse Apraxine. Depuis que je ne vous ai écrit, elle s'est encore fort agitée et m'a bien tourmentée sur le sujet dont je vous ai parlé. Je lui avais proposé une ressource pour laquelle elle avait besoin de l'assistance de l'Impératrice mère; cela a manqué, et je crains qu'elle me revienne à la charge, mais je ne puis ni ne pourrai jamais lui complaire en ceci. Aujourd'hui est un anniversaire de douleur pour moi. Je ne vais plus à Newsky comme autrefois par différentes raisons,

et, s'il convient de faire à de pareils jours des actes de pénitence, les deux visites que j'ai devant moi en tiennent lieu. Mad. Pitt m'a donné hier une belle frayeur! Je savais qu'elle devait se faire saigner le matin: entre midi et une heure on me fait prier de venir chez elle, qu'il était arrivé un accident. Comme cela n'est pas une chose habituelle de sa part qu'un message semblable, j'ai imaginé je ne sais trop quoi et qu'elle était mourante; j'ai rassemblé tout mon courage moral en descendant cet escalier pour faire face à ce qui m'attendait. Je la trouve seule avec sa femme et se croyant en effet à l'article de la mort; elle avait pris un accès de spasmes occasionné, je crois, par la saignée, avec une forte douleur au cœur. Elle me recommande son fils, appelle, demande la mort; enfin, quoiqu'elle ne me paraisse pas si mal, j'en croyais ses sensations, et je croyais la voir expirer entre nos mains, sans médecin: Stoffregen qui avait déjà été chez elle, se trouvait je ne sais où et n'avait pas eu le temps d'arriver. J'étais mal à mon aise, comme vous pouvez bien le penser. Au bout de quelque temps, à force de soins, elle se remit un peu, ensuite arriva un vieil ami qu'elle avait aussi fait chercher, et puis Stoffregen qui lui donna du soulagement par ses remèdes. Elle a une santé bien pitoyable et des accidents que je n'ai jamais vus à personne. Adieu, chère et bonne Maman, je vais me jeter dans les tracasseries du jour; j'aimerais bien mieux vous écrire plus longuement. J'embrasse Frik et vous baise mille fois et tendrement les mains, bien chère Maman."

671.

*„Czarskoe Selo, 6/18 Mai 1821,
Vendredi, à 1 heure 1/2.*

Je me vantais de mon loisir, et voilà un importun qui vient de m'interrompre; c'est ce bon M. Karamsine, qui est un peu comme une mouche attachée à mes pas, et qui, étant venu hier aussi s'établir ici, m'a fait sa visite tout à l'heure. Mille fois, en conversation, je me suis plainte à lui des importuns qui troublaient mes matinées et du prix que j'attachais à les avoir à moi, et néanmoins, quand faire se peut, il vient lui-même les troubler: c'est un manque de tact très prononcé, et c'est ma destinée de vivre avec des gens qui en manquent.

Vous direz, chère Maman, que je suis maussade et grognon: je l'étais un peu depuis hier, et une pluie à verse et froide qui s'est établie depuis une demi-heure contribué à ma mauvaise humeur, mais ne suis-je pas heureuse, ma bonne Maman, qu'il me soit permis de vous le laisser voir? Dans des dispositions pareilles, mon plus grand soulagement est d'écrire à vous, chère Maman, ou au bien petit nombre de celles avec qui je puis me laisser aller à écrire sans penser. Cependant je me rappelle souvent que, dès ma tendre enfance, vous me reprochiez avec raison ces moments d'humeur et que, pour m'en corriger, vous disiez que toute ma figure changeait alors quelquefois: je me regarde au miroir dans ces moments, qui, malgré bien du travail, reviennent encore, et je me dis: „Maman a raison jusqu'à l'heure qu'il est!“

672.

„Czarskoe Selo, 27 Mai/8 Juin 1821,
Vendredi, à 8 heures du soir.

.... Je le crois bien, que Mlle Valouïeff daignait être de bonne humeur dans sa dernière lettre à la Freistett; elle a eu mille douceurs cet hiver, passant presque toutes les soirées à lire chez moi. Ici même j'ai continué: eh bien! malgré cela, du moment qu'elle s'est trouvée en présence de Mlle Sabloukoff, l'aversion de cette époque, comme Mad. d'Edling l'était autrefois, elle a repris ses mauvaises dispositions, et dernièrement nous avons eu une scène de nouveau, qui *doit être* la dernière ou j'y mettrai bon ordre! Du moins, je ne la flatte pas et je lui ai dit dernièrement avec une belle franchise, lorsqu'elle est revenue sur l'ennuyeux article de ma prédilection pour Mlle Sabloukoff: „Mettez-vous en tête que je *n'aime* ni vous, ni la princesse Wolkonsky, ni Mlle Sabloukoff, ni Mad. Pitt. Vous avez toutes du mérite, et chacune a le sien en particulier, auquel je rends parfaitement justice, mais aucune de vous n'est *rien* pour *mon cœur*: mon cœur est isolé parmi vous, et vous pourriez le savoir par ceux qu'il désire et à qui je me plains de cet isolement“. Je ne sais si cela l'a rassurée sur l'objet de sa jalousie, mais c'est ainsi qu'il faut agir avec elle, parce qu'elle a l'esprit trop peu étendu et le caractère trop passionné pour espérer que son propre raisonnement l'éclairera si on ne lui met pas les points sur les *i*.“

*„Kammennoï Ostrof, 8/20 Juin 1821,
Mercredi, à 9 heures du matin.*

Chère et bien-aimée Maman, vous avez été aujourd'hui ma première pensée; vous écrire est ma première occupation. Que ne puis-je mille et mille fois vous baiser les mains en vous disant tous les vœux ardents qui remplissent mon cœur pour vous! Que Dieu vous conserve encore longtemps pour nous, avec la santé, toute la consolation et la paix dont vous pouvez jouir, et si je pouvais encore une fois passer ce jour avec vous! Où et comment le passez-vous, cette année? Je pense que ce sera à Carlsrouhe et non à Brouchsäl. Je vous désire meilleur temps que celui que nous avons; les premiers jours que nous avons passés ici, il y avait au moins du soleil, mais aujourd'hui il fait un temps d'automne, un vent si froid que, pour vous écrire, j'ai été obligée d'arranger mon établissement d'arrière-saison. Avec cela, cependant, ce séjour ici, qui finit demain, m'a fait plaisir; j'y ai beaucoup profité de la société de la comtesse Stroganoff, qui demeure à sa campagne vis-à-vis et qui va partir pour la campagne éloignée en province où elle va tous les ans avec sa mère *). L'Impératrice mère est venue au Palais Taurique avant-hier et a dîné ici hier avant de repartir pour Pavlofsk. Voilà tous les événements marquants qui ont eu lieu depuis que je ne vous ai écrit, chère Maman. Il y en a cependant un petit qui m'a fait plaisir: c'est que j'ai enfin reçu le dessin en lithographie de mon cabinet d'Oranienbaum que j'attends depuis six mois, et je profiterai de la première occasion pour vous l'envoyer. J'ai vu beaucoup de monde, et tout plein de monde tout ce temps-ci, entre autres un nouveau ministre de Suède, un M. de Palenstierna. Le connaissez-vous, par hasard, chère Maman? Je trouve qu'il a l'air d'un homme de bois. Mlle Valouïeff vient de m'adresser un beau billet pour me féliciter de votre fête. Je lui suis tout à fait reconnaissante de l'intention; je le joins ici afin que vous y trouviez, chère Maman, ses sentiments pour vous.

*) La Princesse Natalie Golitzyne („Princesse Moustache“).

Je n'ai pas tout à fait compris la finale; je crois que c'est *mon bonheur*, parce que les vœux qu'on peut faire pour vous et leur réussite appartiennent essentiellement à *mon bonheur*; c'est très vrai, mais un peu alambiqué, et c'est la seule explication que je puis donner à cette phrase, car, malgré son attachement bien sincère pour vous, chère Maman, je n'admettrai pas que vous soyez ce qu'elle *peut* avoir de plus cher dans ce monde. A propos de phrases singulièrement tournées, je pense à la lecture que j'ai faite ici, dans mes moments perdus, du nouveau roman de M. d'Arlincourt intitulé *Le Solitaire* *). Cela m'a paru bien mauvais, bien exagéré, au point d'être souvent ridicule et d'avoir l'air d'une mauvaise plaisanterie. Mais, malgré cela, je l'ai achevé scrupuleusement et avec l'intérêt qu'on ne peut s'empêcher d'accorder à un conte de fées ou une histoire de revenants. Adieu, ma chère et bonne Maman. Il est dix heures, et voilà le mouvement de la journée qui commence. Je vous baise encore une fois les mains et bien tendrement, et serai avec vous en idée toute la journée."

674.

„Czarskoe Selo, 14/26 Juin 1821,
Mardi, à 9 heures 1/2 du soir.

Il faut que je vous parle d'une promenade que j'ai faite à un nouveau but de promenade qui n'attire que trop de monde: je sens que celle-ci deviendra mon endroit favori dans tout Czarskoe Selo et je voudrais déjà, quoique cela ne soit pas achevé, qu'hormis très peu de personnes, tout le monde l'ignore. C'est une nouvelle ferme que l'Empereur fait construire dans une partie du parc qui jusque-là n'était pas exploitée. C'est une situation si champêtre qu'on ne peut pas croire qu'on est près d'un Château Impérial. Le bâtiment sera très joli et rappellera les fermes anglaises qu'on voit dans les collections de fabriques de jardins anglais; il doit y avoir du bétail de toutes les nations, des mérinos, du laitage produit par les pâturages qui

*) Vicomte d'Arlincourt, *Le Solitaire*, Paris, 1821. En 1825, ce roman en était à sa 11^e édition française et avait de plus été traduit en dix langues (traduction russe, 1824).

environnent cet endroit. Enfin, quand cela sera achevé, il n'y manquera que d'être inabordable pour les curieux pour être réellement un charmant établissement. J'ai été voir tantôt cet *espoir naissant* en droshki, mais j'ai trouvé qu'il faisait si froid que je suis revenue à pied...."

675.

*„Czarskoe Selo, 24 Juin/6 Juillet 1821,
Vendredi, à 8 heures du soir.*

Je viens de recevoir force paquets de Mesdames de Tolstoï et de Golovine par un neveu de cette dernière qui était parti avec elle l'année passée. Il l'a laissée à Paris dans un triste état; je crois qu'elle ne vivra plus longtemps. Elle m'a écrit une lettre touchante avec une main bien altérée! Les souvenirs d'une des affections les plus vives de ma première jeunesse se réveillent tous pour elle dans cette occasion: son constant attachement pour moi depuis 28 ans, le croulement affreux de cette maison et de cette fortune avec la mort du comte *), les circonstances honteuses pour sa mémoire et affligeantes qui l'accompagnent, tout cela me remplit l'âme plus que je ne le dis et ne peux le dire, et fait de ceci une époque marquante pour moi."

676.

*„Kammenoï Ostrof, 2/14 Juillet 1821,
Samedi, à midi et demi.*

Chère et bonne Maman, M. Narychkine a paru avant-hier à Czarskoe Selo et m'a apporté votre lettre, dont je vous baise mille fois les mains. Je l'ai trouvé brillant de santé, rajeuni et rafraîchi pour l'humeur, mais, dès le lendemain, après avoir passé une nuit à Pavlofsk, cet effet de son voyage m'a paru diminué. Il faut convenir qu'il y a parfois quelque chose d'affaissant dans l'atmosphère de la Cour, qui émousse les facultés. Cela m'a fait du bien d'entendre parler de Brouhsal comme si on y avait été hier. Après M. Narychkine, la poste m'apporta votre lettre du 12/24 Juin, et je vous en remercie

*) Le Comte Nicolas Golovine, † 2 Juin 1821.

tendrement, ma bien-aimée Maman. Vous avez la bonté de m'y donner des détails sur vos environs qui m'ont intéressée, mais auxquels cependant je ne répondrai pas ici; mais je vous suis bien reconnaissante des nouvelles que vous me donnez de mes tantes de Hombourg et de Darmstadt. Vous me demandez, chère Maman, ce que c'est que mes palpitations. Je crois que c'est en partie nerveux, en partie des engorgements; je ne le sais vraiment pas au juste, et je laisse faire Stoffregen. C'est au reste un mal dont bien du monde souffre ici, depuis quelque temps. Je n'ai pas pu prendre les bains de mer, à Oranienbaum, l'année dernière: un rhume que j'y ai gagné et le mauvais temps m'en ont empêchée; ç'aurait aussi été plutôt des bains d'agrément que de nécessité. Je continue les bains factices de Barèges que Stoffregen croit nécessaires, mais le temps est si peu beau qu'il contrarie toute chose. Avant-hier, après une journée de pluie chaude, il est survenu un orage le soir et un air un peu étouffant. J'ai été si contente de ce symptôme d'été, le premier de ce genre depuis deux mois, que je suis restée au jardin à attendre l'orage jusqu'à la dernière extrémité. Nous sommes venus ici hier pour dîner et y passons quelques jours. Je compte profiter de ce séjour pour aller voir la comtesse Apraxine. Il faut convenir que cette pauvre femme est bien contrariée: elle avait loué une campagne assez agréable dans l'enceinte de Pavlofsk et comptait s'y établir dès le commencement de l'été, tant pour sa santé que pour son plaisir, mais une fièvre tierce qu'a prise son fils et qui est suivie de différents maux et d'un peu de caprices, je crois, la retient jusqu'à présent en ville. Il y a longtemps que je ne l'ai vue, et cela me pèse comme un devoir à remplir vis-à-vis de moi-même, car, ne lui en déplaît, je ne puis pas juger comme elle que *ce que je fais pour elle, je le fais pour vous*, et vous êtes, je crois, chère Maman, de mon avis. Il faut que je vous quitte, chère Maman; l'heure de la poste et celle d'une toilette pour un demi-grand dîner me pressent. J'ai employé ma soirée d'hier à écrire à mes sœurs, pour leur avoir écrit *le 13*: à mesure que je vieillis, j'attache plus de prix aux anniversaires de ce genre, comme aussi mes affections véritables gagnent de force et d'intensité. Adieu, bien chère et bien-aimée Maman, j'espère que vous ferez un petit séjour à Baden quand Mimi y sera.

Combien je voudrais pouvoir voler près de vous! Je baise mille et mille fois vos chères mains.“

677.

*„Czarskoe Selo, 13/25 Juillet 1821,
Mercredi, à 11 heures 1/2 du matin.*

Ma bien-aimée Maman, la dernière poste ne m'a rien apporté d'aucun individu de ma famille; mes sœurs persistent dans leur silence: c'est donc à vous, par tous les motifs imaginables, que je dois et veux écrire aujourd'hui. Je n'ai rien à vous mander qui en vaille le moins du monde la peine, car vous avez sûrement été instruite beaucoup avant nous de la mort de Napoléon, événement nul pour la politique à présent, mais qui n'a pas laissé que de me faire effet. Cela fait une sorte de peine de voir disparaître aussi facilement un individu qui a joué un si grand rôle, qui a rempli le monde de sa volonté, ou du moins on en a partout senti les effets. Il meurt sans rien exprimer que le désir d'être ouvert. Qu'il aurait bien mieux fait d'être tué à la bataille de Waterloo! Vous serez à même de juger de l'effet que produira sa mort sur sa parenté, et j'espère, chère Maman, que vous aurez la bonté de m'en dire quelque chose. Que fera Marie-Louise? Se rappellera-t-elle qu'il était son mari? Je suis assez charmée pour elle qu'elle ait sa liberté, et qu'elle puisse penser à se remarier en conscience, mais je ne vois pas de mari pour elle.

Depuis samedi que je ne vous ai écrit, chère Maman, nous avons eu enfin un peu de beau temps, mais pas de chaleurs de canicule encore. Cela me convient, au reste, pour jouir du plaisir de monter à cheval, qui en est redevenu un véritable depuis que j'ai un nouveau cheval qui est excellent: quand il fait trop chaud, je n'aime pas à monter à cheval. A moins de vous parler de mes pensées, que je n'aimerais pas à communiquer à toutes les portes, ou de mes lectures, je ne pourrais vous dire rien qui ait le moindre intérêt pour vous; il y a des temps où, sans être précisément préoccupé de rien, l'esprit n'est pas libre, et les cent mille niaiseries qui ordinairement se trouvent au bout de ma plume lorsque je vous écris ne coulent plus. Revenons donc aux lectures; avez-vous pu lire,

chère Maman, cette *Agnès de France* par Mad. Simons-Candeille *)? Je ne peux pas lui pardonner d'avoir tant excité mon attente, et de l'avoir si mal remplie que je n'ai pas pu aller au delà de la moitié du second volume. Dans ce moment où la Grèce occupe si fort l'imagination, un épisode même de son plus triste temps, de celui du Bas-Empire, promettait de l'intérêt, et il faut que cela soit bien mauvais pour n'en inspirer aucun. Si vous en avez l'occasion, chère Maman, contez, je vous prie, à mon oncle Christian que je lis l'ouvrage de Stolberg *Geschichte der Religion Jesu Christi* **) avec un grand intérêt: je sais qu'il estime cet ouvrage, et veuillez en même temps lui offrir mes respects. Adieu, ma chère et bien-aimée Maman, je pense souvent à ce que vous pouvez faire à Brouhsal et désirerais si fort employer pour vous, près de vous, tant d'heures de ma vie où je me trouve si parfaitement inutile; près de vous, du moins, ma société vous serait de quelque agrément. Tout est bien facile près de ceux qui nous aiment, mais cela gâte aussi, et ce n'est pas pour être gâtés que nous sommes dans ce monde. Vous voyez, chère Maman, que je prends la liberté de croire qu'en étant près de vous, je serais près de quelqu'un qui m'aime: c'est que vous ne me permettez pas d'en douter."

678.

*„Czarskoe Selo, 19/31 Juillet 1821,
Mardi, à 6 heures du soir.*

Nous allons avoir deux fortes journées jeudi et vendredi. C'est vendredi le jour de la fête de l'Impératrice mère, mais il n'a guère été fêté depuis quelques années, parce que des couches ou maladies de ses enfants s'y opposaient. Autrefois c'était à Péterhof qu'elle se célébra grandement, mais, comme cette fête n'aura pas lieu cette année-ci, c'est Czarskoe Selo qui fait des frais: il y aura spectacle au théâtre, qui est assez joli pour qu'il soit dommage qu'on ne s'en

*) Mme Simons-Candeille, née Juliette Candeille, *Agnès de France ou le XIII^e siècle*, roman historique, Paris, 1821.

**) Stolberg (Friedrich-Léopold), *Geschichte der Religion Jesu-Christi* (1806 — 1818).

serve pas plus souvent, souper au Nouveau Palais et un petit bout d'illumination; la veille, il y aura spectacle de société à Pavlofsk. C'est un grand extraordinaire pour Czarskoe Selo, où il y a vingt-cinq ans qu'on n'a vu de spectacle véritable dans un théâtre. Il faut désirer et espérer que le temps favorisera ces deux jours de trimbalage, qui épouvantent un peu ma paresse. Je n'en fais pas semblant cependant et me vanterai à *vous*, chère Maman, d'avoir mis cela en train, sûre que cela ferait plaisir à l'Impératrice mère de voir un spectacle pour sa fête. L'Empereur ne savait que faire de cette journée. Je m'en félicite, parce que l'Impératrice mère, qui ne sait pas, je crois, la part que j'y ai, m'a dit hier *qu'elle se réjouissait comme un enfant de ce spectacle ici*. N'est-il pas vrai, chère Maman, que ce n'est pas de la vanterie que de *vous* dire ces choses-là? Et il n'y a pas de mal de jouir devant *vous* d'un succès aussi légitime que l'est celui de faire plaisir à d'autres. Ce sont les seuls possibles pour moi; il n'y a pas de mal, au reste, qu'ils soient ainsi limités."

679.

*„Czarskoe Selo, 23 Juillet/4 Août 1821,
Samedi, à 11 heures du matin.*

Bonne et chère Maman, encore une lettre de vous du 2/14 Juillet, dont je vous baise mille fois les mains, quoique cela soit bien loin de pouvoir vous exprimer toute ma reconnaissance pour vos fréquentes lettres! Vous alliez faire une course à Baden, et je dois encore vous remercier, chère Maman, de ce que vous avez la bonté de me prévenir que je n'ai point de lettre à attendre pour la poste prochaine. Les deux journées que je vous annonçais d'avance mercredi ont passé avec un mélange de bien et de mal, mais l'essentiel pour moi a réussi singulièrement: cet essentiel, c'était les projets de l'Empereur, que le Ciel a véritablement favorisés. Jeudi, veille de la fête, était destiné à un spectacle de société à Pavlofsk dans le théâtre qui est au jardin. L'Impératrice mère se réjouissait de faire passer la société par un parterre rempli de belles fleurs, et, ce jeudi, il a fait dès la nuit et toute la journée une espèce de déluge. Le temps était si épouvantable que tout le monde en souffrait. J'ai, pour mon compte, passé toute la

journée couchée avec une terrible migraine, tremblante de n'être pas en état d'aller le soir à Pavlofsk. J'y fus cependant. La pluie avait causé des inondations sur le chemin à Pavlofsk: des digues rompues, des eaux débordées donnaient à cette journée un air de calamité plutôt que de fête, et l'arrivée au théâtre n'était rien moins que brillante. Le spectacle fut assez joli; on donna *La bonne chère* de Florian et *La Revanche* de Duval, et je me félicitai d'avoir pu supporter et le spectacle et le souper même. La pluie ne discontinuait pas, il plut toute la nuit, il plut hier matin encore, et l'Impératrice mère, qui avait projeté un dîner au pavillon de roses, son lieu favori dans son jardin, dut le remettre au château. Dès le matin, l'Empereur et moi allâmes à Pavlofsk pour la féliciter; je revins avec elle ici pour la messe, elle retourna à Pavlofsk après la messe, et, après une grande toilette pour le dîner, nous y allâmes. Vous voyez, Maman, que les courses n'ont pas manqué; en attendant, le temps s'éclaircit, si bien qu'après le dîner, il faisait un temps superbe. A sept heures, l'Impératrice mère arriva ici, on lui fit faire un tour de promenade en voiture ouverte avant d'arriver au théâtre. Le spectacle fut fort bien et l'illumination, qui s'étendait dans le jardin depuis le théâtre jusqu'au Nouveau Palais où l'on soupa, réussit réellement au delà de toute attente; la soirée était superbe, pas un souffle de vent, pas un lam-pion d'éteint: c'était presque miraculeux après le temps de la veille et de la matinée. Aujourd'hui, de nouveau, dès le grand matin, la pluie a recommencé. Je prétends que le Ciel encourage ceux qui font des frais semblables non par vanité, mais par devoir, et qu'il déjoue les projets de ceux qui mettent plus de vanité qu'autre chose dans ces sortes de représentations. Sans la morale, mon récit ressemblerait à celui d'une gazette: peut-être y verrez-vous la répétition de ce que je vous dis ici.

Nous avons ici une malade qui m'inquiète; c'est la pauvre petite Mad. Narychkine, femme du maréchal de la Cour. Il y a un an que sa santé, qui n'a jamais été bonne, est des plus dérangées, et, depuis quelques jours, elle est dans un état à faire craindre pour les suites. Adieu, chère et bien-aimée Maman, que je chéris de toutes les facultés de mon âme.

680.

„Kammennoï Ostrof, 30 Juillet/11 Août 1821,
Samedi, à midi.

Chère Maman, j'aurais été heureuse de vous accompagner à votre course de Baden dont vous me faites la description, et ce qui m'en aurait fait le plus de plaisir, c'est le retour à Brouchsal par le bois, que vous me décrivez d'une manière si *fraîche* que j'en ai joui. J'aime tant ce chemin! Par une belle soirée d'été, il est délicieux; en calèche, à côté de vous, Maman, j'aurais été extrêmement *bien*, dans le sens que je donnais à ce mot dans mon enfance. Me voilà bien loin de Kammennoï Ostrof! Il faut cependant y revenir, parce que l'Impératrice mère y vient dîner aujourd'hui; elle désire se promener après dîner pour voir une partie des îles nouvellement arrangée qu'elle ne connaît pas. Je serai probablement *en calèche à côté d'elle*; je vous laisse achever la comparaison, chère Maman! Toutes les fois que nous avons fait des séjours ici, elle est venue de Pavlofsk, et le temps a toujours fait manquer ses projets de promenade.“

681.

„Czarskoe Selo, 12/24 Août 1821,
Vendredi, à 8 heures du soir.

Ma bonne et chère Maman, votre lettre du 24 Juillet/5 Août me donne des nouvelles de tout ce qui m'est cher, de tout ce qui peut m'intéresser, et je vous en baise tendrement les mains. J'espère que le temps aura favorisé votre séjour à Rohrbach, et que vous aurez pu exécuter le projet de course à Auerbach que vous avez fait. Auerbach me fait toujours penser vivement à ma tante de Darmstadt. A quoi passe-t-elle donc son temps, à présent que sa vue est presque perdue, elle qui brodait et écrivait sans cesse, et qui n'est entourée, dans son état d'infirmité, ni d'enfants ni de petits-enfants? Sa vieillesse me paraît triste, beaucoup plus triste que celle de bien d'autres! Vous parlez, ma chère Maman, du malheur inévitable, mais bien douloureux dans un âge avancé, de voir mourir ses amis et ses contemporains,

et je devrais sous ce rapport me croire bien vieille déjà. Il y a longtemps que j'ai vu tomber près de moi, même à la fleur de la jeunesse, des êtres chers, mais, depuis quelques années, c'est en vérité comme si mes bonnes connaissances se dépêchaient de partir pour se trouver au rendez-vous avant moi. Ne voilà-t-il pas notre bon prince Galitzine *) qui vient de mourir à Paris! Sa mort me peine par bien des motifs, et me fâche contre lui; je suis sûre, s'il était revenu en Russie vivre en bon père et en homme sage dans sa famille et avec ses enfants, il y vivrait encore. Je désire que ma tante de Hombourg puisse ignorer la mort de Mlle de Ziegler, mais comment cela sera-t-il possible?

Samedi, 13/25 Août, à 10 heures du matin.

C'est aujourd'hui fête à Carlsrouhe et à Darmstadt; c'est celle de toutes les *Louises* de la famille, c'était la mienne dans les heureux temps de mon enfance, et cela fait que je rends toujours une sorte d'hommage à ce jour. Il est beau, et c'est le premier jour de beau temps que nous avons depuis longtemps; aussi suis-je sortie dès 8 heures $\frac{1}{2}$ du matin. Les pluies ont causé des dégâts affreux dans tous les genres. Hier, après avoir rendu à l'Impératrice mère des devoirs fort mal placés, parce que je l'ai trouvée au moment de sortir pour la promenade, et n'y ayant resté qu'un moment par cette raison, je suis allée voir la comtesse Apraxine. J'ai manqué m'embourber, pour y arriver, dans les boues de Pavlofsk qui sont fameuses; je l'ai trouvée très souffrante, seule et inquiète de n'avoir aucune nouvelle de son Alexandre, depuis trois semaines qu'il est parti pour joindre son régiment. Dans sa petite maison basse et humide et par un temps gris et pluvieux, elle m'a fait peine, et j'ai beaucoup appuyé sur l'intention qu'elle avait de retourner aujourd'hui tout à fait à Pétersbourg. Je fais sans cesse des comparaisons entre elle et Mad. Zagriajsky **) qui est entourée, choyée, qui n'a jamais fait que ce qu'elle voulait et l'a toujours fait faire à ce qui l'entourait; sans avoir d'enfants, elle

*) Le Prince Alexandre Golitzyne, maître de la Cour, † 31 Juillet 1821.

**) Mme Natalie Zagriajsky, née Comtesse Razoumowsky, sœur de la Comtesse Apraxine.

est plus soignée et plus riche de jouissances du cœur que la comtesse Apraxine. Ces différences si marquées sans motifs marqués que l'on rencontre si souvent dans la vie me font toujours méditer. Et ceci me fait penser aux *Soirées de Pétersbourg*. Ne les lisez pas, ma bonne Maman, elles vous fatigueront les yeux, et avec beaucoup de bonnes choses il y en a cependant aussi d'un peu singulières, et qui ne valent pas le mal que cela pourrait faire à vos yeux. Il y a dans le *Journal des Débats* une analyse assez bonne, quoique un peu caustique, de cet ouvrage. Je lis dans ce moment un ouvrage posthume de Mad. de Staël, *Dix Années d'Exil*; c'est une lecture agréable, et qui a un intérêt de plus pour moi, parce qu'elle y parle de son passage très rapide par la Russie. Adieu, ma bien-aimée Maman, je vous quitte bien vite, parce qu'on me dit que l'Impératrice mère se promène dans le jardin, et que sans doute elle passera chez moi: je préfère donc finir plutôt que d'être interrompue. Je joins ici, chère Maman, une lettre pour Mlle de Moser, que j'ose vous prier de vouloir bien lui faire parvenir. Elle m'avait recommandé un ouvrage que je la prie de m'envoyer par vous, chère Maman, comptant d'avance sur votre bonté dans ce cas. L'Impératrice mère, qui a été ici, comme je m'y attendais, m'a chargée de *vous faire ses compliments en vous rappelant à son souvenir*: je suis fidèle aux expressions. Adieu, bien chère et bien-aimée Maman.

682.

*„Czarskoe Selo, 24 Août/5 Septembre 1821,
Mercredi, à midi.*

Chère et bonne Maman, il y a deux postes que je n'ai pas eu de vos nouvelles, et j'aime à me persuader que vous avez fait à Auerbach la course que vous projetiez et que c'est là ce qui vous aura empêchée de suffire à toutes vos écritures. Vous m'avez gâtée, ma bien-aimée Maman, par votre bonté à m'écrire si souvent: deux postes passées sans nouvelles de vous me paraissent difficiles à supporter. Ma dernière lettre à Amélie que je vous ai adressée était encore de Kamennoi Ostrof; nous sommes revenus ici assez tard pour le dîner. Depuis, le temps a été, quoique tout à fait automnal, très supportable

pour la promenade, et, ce qui est fort extraordinaire cette année-ci, nous avons passé plusieurs jours sans pluie. Pendant mon séjour à Kamennoï Ostrof, j'ai été voir la comtesse Apraxine; je la trouvai souffrante et surtout de *bien* mauvaise humeur: je crois même que c'était sa disposition morale qui influait sur sa santé. L'Empereur venait de nommer de nouveaux aides de camp, et c'est chaque fois un crève-cœur pour elle, qui prétend que son Alexandre *) devrait l'être depuis longtemps. Elle ne réfléchit pas qu'elle ni lui n'y ont, de ma connaissance, aucune apparence de droit, et, en effet, elle ne sait en avancer aucun, si ce n'est qu'elle répète toujours: „Madame la Margrave m'a recommandée à l'Empereur“. Je lui ai cité le fils du défunt comte Tolstoï, qui, par les services de son père, aurait un véritable droit à une semblable distinction, et qui ne peut pas y parvenir. Enfin il faut toujours tâcher de supporter avec indulgence la déraison qu'on peut rencontrer, et se dire que soi-même on y est si souvent sujet dans ce qui nous touche de près: mais c'est un devoir plus imminent encore pour les personnes âgées et dans la position de la comtesse Apraxine. Ne croyez donc pas, chère Maman, que je vous dise cela pour me plaindre d'elle, mais je vous l'écris comme je vous l'aurais dit, et par manière de conversation, si j'étais près de vous. J'attendrai demain avec impatience, j'espère recevoir de vos nouvelles; je ne puis me défendre d'une inquiétude que je repousse toujours, lorsque j'ai été longtemps sans voir de votre écriture. Hélas! voilà comme la vie se passe: on fait sa journée avec travail souvent, et on se dit: Demain sera meilleur! Le lendemain est de même, quelquefois pire, et on compte encore sur demain. Au reste, ceci n'est que l'expression d'une disposition au *spleen* qui vient, je crois, des nerfs, et je regarderais comme un péché de parler ainsi pour mon compte, en me comparant à tant d'êtres souffrants de différents genres. J'ai reçu tout récemment une lettre de la comtesse Tolstoï, qui me parle de l'état de la pauvre comtesse Golovine de manière à ce que mes larmes ont forcé la porte en lisant ce récit. Elle a une complication de maux les plus affreux, elle souffre le martyre, elle sait qu'elle ne peut pas guérir, elle demande sa mort à Dieu, et elle ne peut pas mourir!

*) Le Comte Alexandre Apraxine († 1845).

Puisque ces cruelles situations existent, il faut y arrêter la pensée, lorsqu'on a envie de se plaindre de son sort. Il fait le plus beau soleil du monde, qui m'ôte tout prétexte au *spleen*, et, si je n'étais pas franche envers moi-même, je dirais que je ne sais pas d'où il peut me venir; mais je le sais bien, parce que je ne me permets pas de me rien cachotter à moi-même. Je croyais n'avoir point de sujet pour remplir ma lettre en la commençant, et la voilà plus longue que je n'y comptais. Elle le deviendrait davantage encore, si l'heure de la poste n'était très avancée. Adieu, ma tant aimée Maman, puissé-je avoir demain de vos nouvelles! j'en ai un véritable besoin qui provient de cet attachement que vous connaissez bien, chère Maman."

683.

„Czarskoe Selo, 27 Août/8 Septembre 1821,
Samedi, à 11 heures du matin.

....Je me suis attendrie comme vous, chère Maman, sur la mort de la Reine d'Angleterre; ce n'est pas que je ne trouve qu'elle a très bien fait, et je la crois plus heureuse qu'elle n'était dans ce monde. Il me semble que, si elle avait été foncièrement coupable, elle n'aurait pas pu mourir avec tant de courage. Il y a, à mon avis, deux genres bien différents de *culpabilité*. On est bien coupable souvent parce qu'on n'a pas eu la force de ne pas l'être, parce qu'on a été poussé par ses passions et que la raison avait perdu le gouvernail. Voilà le cas de la Reine, il me semble. Mais j'appelle être *foncièrement* coupable mal faire sans passion, avec calcul, et, au contraire, mettre un frein à ses passions pour *mieux* mal faire: et voilà le pis-aller du mal! Toutefois la mort a donné à la Reine le rôle intéressant de la pièce, et, lorsque les gazettes peignent d'un côté l'entrée triomphante du Roi à Dublin, les fêtes qu'on lui prépare, et, sur la route opposée, l'embarquement funèbre des restes de la Reine, c'est elle, à mon avis, qui attire l'intérêt. Maman, ne me trouvez-vous pas pédante avec mes définitions? De grâce, dites-moi la vérité. Des lectures qui portent l'esprit à l'analyse et l'habitude que j'ai de m'analyser sans cesse moi-même, peuvent fort bien me faire devenir pédante sans m'en apercevoir. Il y a des temps où, plus que d'autres, on a besoin

de se discuter soi-même avec minutie. Cela me rappelle la défunte Impératrice d'Autriche qui me disait toujours: „*Vous vous contrôlez trop!*“ Et cependant c'est une chose bien nécessaire.“

684.

„*Kammenoi Ostrof, 3/15 Septembre 1821,*
Samedi, à 11 heures du matin.“

Nous restons ici encore jusqu'à mardi. Ma fête qui est lundi se passera ici sans autre extraordinaire que la messe au Palais Tau-rique, parce que l'Impératrice y vient, et cette simplicité me convient fort. Quoique Kammenoi Ostrof ne soit pas dans son beau par le temps d'automne qu'il fait, j'aurais voulu y prolonger encore notre séjour: je m'y trouve mieux sous bien des rapports qu'à Czarskoe Selo, qui est un peu triste dans la mauvaise saison, parce que, dans le grand château, les communications sont si éloignées que c'est une affaire que de se réunir, c'est-à-dire, et pour dire les choses comme elles sont, que j'y suis éloignée de ce dont je voudrais être rapprochée et trop rapprochée de ce dont je serais volontiers un peu plus éloignée. Mais peut-être aurons-nous encore de ces belles journées d'automne qui sont aussi bien agréables à Czarskoe Selo.“

685.

„*Czarskoe Selo, 10/22 Septembre 1821,*
Samedi, à midi.“

Non, Maman, pour le moment, la guerre n'est pas encore à l'ordre du jour chez nous; je ne sais ce qui devra ou ne devra pas se faire dans la suite, mais, pour le moment, les gazettes se trompent. Je crois qu'elles disent plus vrai en parlant de l'effervescence des têtes allemandes pour la cause des Grecs. Si c'était cette cause seule qui les animait, cette chaleur serait juste et naturelle, mais, comme cette effervescence a déjà eu tant de prétextes différents depuis quelques années, il me semble que cette fois cela sent encore le prétexte. Il serait curieux d'en faire l'essai, et je serais assez tentée de croire que, si les puissances *voulaient* des croisades, si les arme-

ments étaient *ordonnés*, ces mêmes croisés des gazettes si zélés crieraient à la tyrannie, de ce qu'on arrache la jeunesse à la patrie pour lui faire verser son sang pour une cause étrangère. Ce jugement est bien impartial de ma part, car, si une tête est disposée à se monter pour la cause des Grecs, c'est bien la mienne, et cela pas d'hier: mais l'esprit général d'opposition est assez clair pour ne pas supposer qu'il pourrait se manifester comme je le dis."

686.

*„Czarskoe Selo, 23 Septembre/5 Octobre 1821,
Vendredi, à 7 heures du soir.*

..... Vous vous êtes rappelée, ma bien chère Maman, de l'anniversaire de mon premier départ pour la Russie, de cette époque mémorable qui a dirigé ma destinée! C'était le 3/15 Septembre. Vous me dites que vos tribulations datent de cette époque; mais aussi des siècles ne contiennent pas quelquefois ce qui remplit ces 29 ans: pour moi, c'est ma vie entière, car jusque-là je vivais heureuse sans savoir que je l'étais, et je n'ai apprécié le bonheur de mon enfance que par réminiscence et comparaison. L'année passée, à Oranienbaum, je disais un jour à table en parlant du passé: „Il va y avoir tout à l'heure trente ans que je suis en Russie, et j'en suis toute fière“. M. Narychkine me répondit: „C'est nous qui devons l'être!“ Il a quelquefois de ces jolies réponses, et cela fait qu'on a le droit de lui en vouloir doublement lorsqu'il est maussade. Mais, pour en revenir aux bouts de l'an, demain il y aura trois ans que je vous ai revue pour la troisième fois dans le cours de ces 29 ans, ma tant aimée Maman (je compterai même pour la quatrième, car mon séjour à Vienne et Munich a laissé un long intervalle à notre réunion de l'année 1814). Cette dernière fois, le bonheur de vous revoir était bien empoisonné, mais je me souviens toujours du sentiment de bien-être avec lequel je me suis retrouvée à Brouchsal comme si je n'en avais été absente que pendant quinze jours. Je viens toujours chez vous, Maman, à la lettre, wie in den Schoos Abrahams, et mille fois j'ai pensé et dit que cela seul peut me servir de comparaison pour rendre le sentiment de confiance avec lequel j'irai vers Dieu, s'Il veut bien avoir pitié de moi.....

Maintenant, après mon thé, je crois que je ferai une heureuse en faisant appeler Mlle Valouïeff pour lire un manuscrit de la comtesse Golovine dont Amélie a vu le commencement il y a dix ans. C'est avec difficulté que j'ai pu le recevoir tout récemment. Si elle était morte à Paris sans le renvoyer, on prétend que cela aurait fort bien pu être imprimé: les cheveux m'en ont dressé à moi et à sa fille. Quant à la princesse Wolkonsky que j'utilisais pour le billard, je le lui paye par des leçons d'allemand que je lui donne: elle a un bon petit commencement, un zèle ardent et de la mémoire; cela m'amuse et la rend heureuse. Pour Mlle Sabloukoff, je pourrais bien l'utiliser par la musique, car je m'y suis remise avec grand plaisir; mais il y a quelque chose en elle qui me fait toujours redouter une trop grande familiarité."

687.

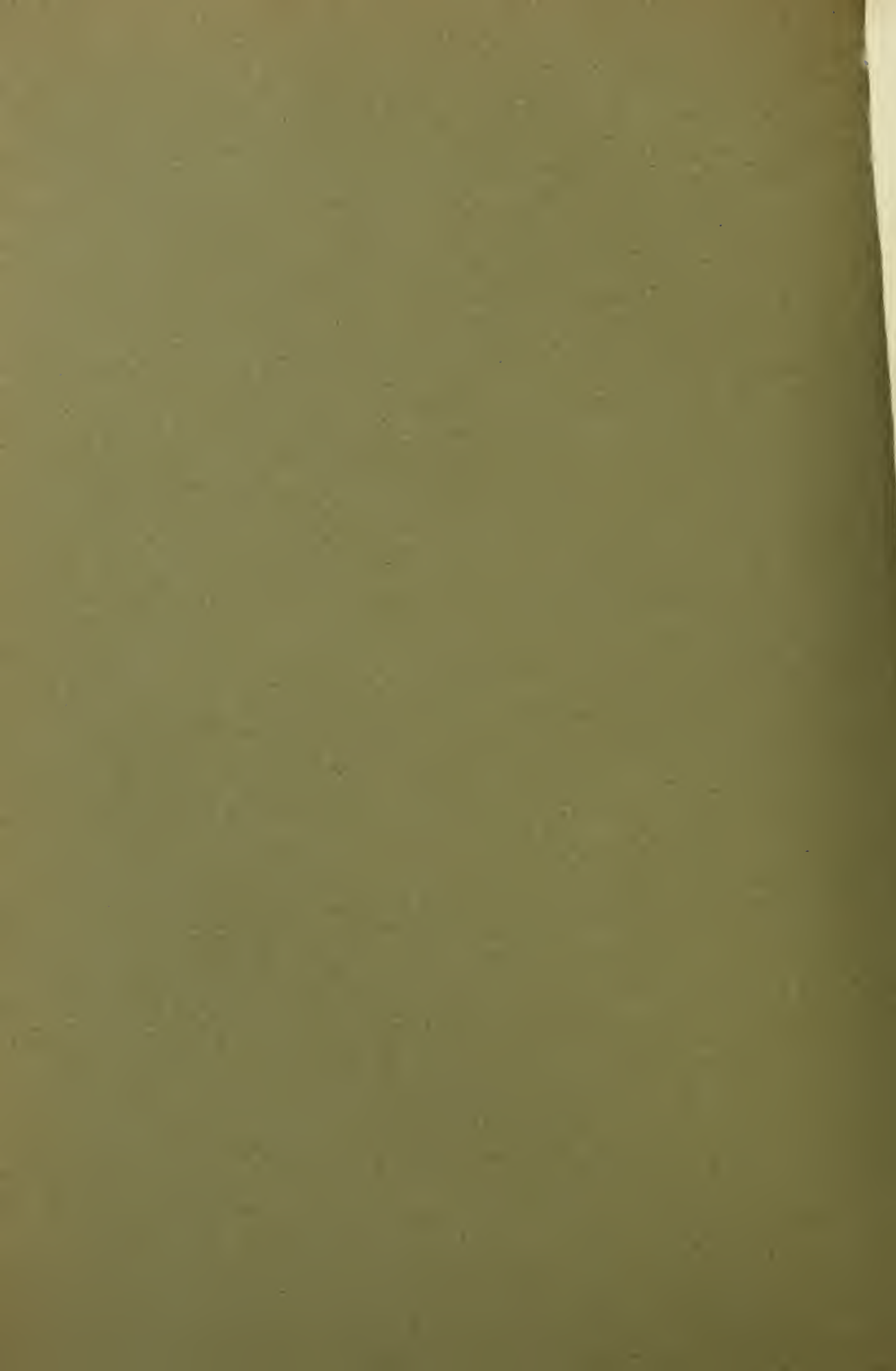
*„Czarskoe Selo, 7/19 Octobre 1821,
Vendredi, à 10 heures du soir.*

J'espérais avoir toute l'après-dînée à ma disposition, mais le bon M. Karamsine est venu chez moi vers sept heures, et il est difficile d'abrégé ses visites comme on le veut: hier une demi-journée à Gatchina a été perdue pour l'occupation. J'y ai vu quelque chose qui m'a laissé une singulière impression. Le comte de Modène, grand maître de la Cour du Grand-Duc Nicolas, a apporté au petit Alexandre des ballons remplis d'air (je suis sûre que cela a un nom, mais je l'ignore). On a trouvé ce jeu si joli, que le pauvre chou a dû le céder, non sans larmes, aux grandes personnes, et cela amuse fort la Grande-Duchesse, qui y joue avec les demoiselles d'honneur, cavaliers et aides de camp qui se trouvent là. Hier, à peine le dîner fini, commence une canonnade, car c'est tout juste le bruit que font ces ballons. On dînait dans une grande pièce qu'on appelle l'Arsenal, qui est coupée par des piliers, voûtée, et ressemble beaucoup au réfectoire d'un couvent: ce local, toutes ces femmes en noir (nous sommes en deuil) courant, sautant, pêle-mêle avec des hommes en noir et des uniformes, m'a fait un singulier effet et m'a rappelé une gravure d'*Obéron* que j'ai vue dans mon enfance dans un almanach,





La Grande-Duchesse Hélène Pavlowna.
Miniature appartenant à la Princesse Hélène de Saxe-Altenbourg.



qui représente le moment où un couvent de religieuses et de moines dansent malgré eux au son du cor de Huon. Il y avait dans cette impression quelque chose de discordant que je ne puis oublier: dans un jardin, je crois que c'est mieux."

688.

*„Pétersbourg, 5/17 Novembre 1821,
Samedi, à 11 heures du matin.*

Chère et bonne Maman, c'est à votre lettre du 15/27 et 16/28 Octobre que je réponds, en vous remerciant, comme toujours, de tout mon cœur, et de ce que vous me parlez de la réunion des deux cultes protestants qui été solennisée par votre communion. Je conçois que vous pouviez voir avec du plaisir les changements qu'on a introduits. Je ne me permets pas de porter un jugement sur ces choses-là qui sont délicates, et d'autant plus que je ne connais pas le véritable motif qui a porté mon oncle à favoriser et amener cette réunion. Il serait sans doute à désirer qu'il y eût le moins possible de cultes différents. La religion chrétienne n'était qu'une et ne devait être qu'une dans l'origine, et son véritable esprit ne peut qu'être un, car il ne peut, ou plutôt ne doit pas, y avoir *deux* espèces de *chrétiens*. Ainsi donc, si les réunions se font de cœur et de bonne foi dans le désir d'éteindre l'esprit de dispute auquel les schismes donnent toujours lieu plus ou moins, c'est fort bien, et je les crois utiles. Mais, si elles devaient produire de la contrainte et de l'aigreur, le remède serait pire que le mal, et il me semble que, pour les éviter, en cherchant son but, il faut y aller bien doucement et par la voie de la persuasion. Je ne juge pas, parce que je ne sais pas ce qui s'est fait et comme cela s'est fait, chez vous: j'en ai vu le résultat seulement dans les gazettes; je me borne à dire mon opinion, puisque vous me permettez de la dire en toute occasion, ma bien chère Maman, et je vous assure que c'est souvent plus pour être au net avec moi-même que parce que je la crois bonne que je me laisse aller à la développer parfois, peut-être trop souvent, car j'ai toujours l'arrière-crainte de vous paraître pédante ou docte."

*„Pétersbourg, 26 Novembre/8 Décembre 1821,
Samedi, 9 heures 1/2 du matin.*

Vous me demandez si Alexandrine a suivi son mari à Wilna, où il a ses cantonnements. Non! D'abord, parce qu'il est dans le cas de faire de fréquentes courses et qu'il se partage entre ici et Wilna: dans cette saison, elle ne pourrait pas faire le courrier avec lui; je crois d'ailleurs qu'elle-même n'en a pas grande envie pour le moment. Je fais cette fois encore la remarque que j'ai déjà faite et dont l'Empereur même a dû convenir une fois forcément, c'est qu'elle est beaucoup mieux pour ses manières et sa conduite lorsqu'elle est sans son mari, et cela me fortifie toujours dans mon opinion que, si elle était entrée dans une autre famille, elle aurait pu devenir tout autre chose, mais, étant entrée en ~~robes~~ *Robe* ~~Kind~~ (et un vieil enfant, parce qu'elle avait 19 ans) dans un cercle où elle trouvait son mari faux, orgueilleux et bas qui la stylait dans ce sens, une belle-mère qui (sans parler du reste) était la première de ses servantes, l'Empereur qui n'a aussi pris le ton qu'il aurait dû prendre, faut-il s'étonner qu'une jeune personne sans éducation ait pris le ton et les manières qu'elle a adoptés? Il y aurait sur cela des volumes à écrire et à remplir d'anecdotes qui viennent à l'appui de ma façon de voir."

*„Czarskoe Selo, 29 Décembre 1821/10 Janvier 1822,
Jeudi, à 9 heures du soir.*

Vous serez étonnée de la date de ma lettre, chère et bonne Maman! Moi-même, je ne me reconnais pas: il me semble que je suis en voyage et arrivée chez un Prince étranger, comme je viens de le dire à l'Empereur, tant il a mis de recherche aux attentions avec lesquelles il me reçoit. Le motif de ce déplacement n'est autre chose que l'exécution d'un projet que nous avons formé dès cet automne en quittant Czarskoe Selo, *savoir* (comme dit à tout bout de champ le cousin de Weimar), que je viendrais ici de temps à autre lorsque l'Empereur y fait ses retraites. Différentes considérations m'en ont empêchée ces deux mois passés, et différentes considérations

tout aussi difficiles à développer ici m'ont fait accepter avec plaisir la possibilité d'exécuter ce projet, indépendamment de ce que l'Empereur paraissait le désirer et que je n'ai pas besoin de vous dire, chère Maman, que j'aime à profiter de toutes les occasions où je puis être avec lui. Comme mon appartement d'été est trop froid dans cette saison et qu'il est d'ailleurs séparé de celui de l'Empereur par des salles encore plus froides, il m'a forcée, en me prenant par le sentiment, de me loger dans une partie de son appartement. Il y a trois pièces dont il ne se sert guère, arrangées ces dernières années avec une élégance parfaite et rétablies de même, et avec plus de recherche encore, depuis que le château a brûlé: mais un sacrifice réel et touchant qu'il m'a fait, c'est celui de sa chambre à coucher qu'il aime comme une personne et qui est attenante à l'appartement dont je parle. C'était une chose vraiment touchante que le combat de nos deux belles âmes avant que j'aie consenti à accepter ce sacrifice, d'autant plus qu'il y a un autre appartement, plus éloigné, à la vérité, où j'aurais très bien pu demeurer. Je vous conte tous ces détails, chère et bonne Maman, parce que j'ai du plaisir à vous le dire et que vous voulez bien prendre de l'intérêt à tout....

Samedi 30 Décembre/11 Janvier, à 9 heures 1/2 du soir.

....Ma journée s'est passée fort agréablement et tranquillement. Le temps a été doux et agréable; je me suis promenée, avec plaisir, à pied ce matin, et d'abord après dîner jusqu'à la nuit tombante en traîneau, avec l'Empereur. Après quoi, il a voulu que je m'établisse dans son cabinet, où, tandis qu'il faisait ses affaires, j'ai lu et écrit (y compris cependant l'événement du thé, qui fait toujours une époque agréable) jusqu'à ce moment. Je jouis doublement de ce doux calme en me disant que j'ai échappé à un bal qui a lieu aujourd'hui chez le Grand-Duc Nicolas et où je n'aurais pas pu me dispenser d'assister. Ce n'est pas que je sois ennemie du plaisir, mais j'avoue que, pour ma personne, je n'emporte que de la fatigue et un vide fâcheux des bals, surtout dans les occasions où il m'est difficile de *choisir* la société qui peut le mieux me tenir loin du plaisir de la danse, et c'est là le plus souvent le cas.“

1822.

Lettres de l'Impératrice Elisabeth à sa mère
la Margrave de Bade.

691.

„Pétersbourg, 7/19 Janvier 1822,
Samedi, à 10 heures $\frac{1}{2}$ du matin.

Permettez-moi de vous faire graver un cachet avec ce mot de *Spes*, si vous n'en avez pas déjà un. Je l'aurais pris pour moi aussi, s'il ne m'offrait une idée déplaisante qui ne peut pas exister pour vous: *spes* en russe signifie *orgueil*, *хочмуть*, et mes oreilles sont habituées à n'admettre ces sons que dans ce sens-là qui se présenterait toujours le premier. Mais ce n'est pas le cas pour vous, chère Maman, et vous me permettez, n'est-ce pas, de vous faire graver un cachet avec cette devise.“

692.

„Pétersbourg, 20 Janvier/1 Février 1822,
Vendredi, à midi $\frac{1}{2}$.

L'Impératrice mère m'avait chargée l'autre jour de vous féliciter de sa part *de mon jour de naissance*: j'ai trouvé singulier et presque impossible que ce soit moi qui sois chargée de cette commission. Je ne veux cependant pas l'omettre, quoiqu'il soit un peu tard pour la faire. Si elle vous avait remerciée d'avoir mis ma personne au monde, j'en aurais tiré des conséquences très flatteuses pour moi, mais ce n'est pas cela: quoi que ce soit, je me suis acquittée de ma commission.“

„Pétersbourg, 28 Janvier/9 Février 1822,
Samedi, à 9 heures $\frac{1}{2}$ du matin.

J'ai reçu hier, ma bien-aimée Maman, votre lettre du 9/21 Janvier, malgré Francfort sur l'adresse et Leipzig; je vous baise les mains, ma bien chère Maman, pour cette bonne lettre qui est venue me chercher si loin. Pourquoi ne répondrais-je pas à la question que vous me faites sur la guerre? Je vous dirai ce que je vous ai dit, il y a quatre mois: jusqu'à présent, elle n'est pas déclarée, et tout ce que disent les gazettes sur le mouvement des troupes est faux. Je n'ai guère vu mentir aussi impudemment qu'on le fait sur ce sujet-là depuis six mois. Je ne sais ce qui en sera dans quelque temps d'ici. L'Empereur prouve assez évidemment qu'il ne *désire* pas la guerre, pour qu'on puisse le dire et l'écrire hautement, et, s'il y est forcé, il aura du moins fait l'impossible pour l'éviter.

Figurez-vous, Maman, qu'au moment où la pauvre comtesse Apraxine éprouvait un soulagement assez marqué pour qu'on puisse parler de guérison, son fils Cyrille prend une fièvre nerveuse qui devient le typhus au plus haut degré, et probablement il est mort hier; j'en attends des nouvelles. Il semble que cette pauvre femme doive épuiser jusqu'à la fin toutes les épreuves de la vie. Cyrille est mort victime de son attachement pour sa mère: il avait cédé son appartement à Amélie, lorsqu'elle était ici, et s'était logé à deux maisons de celle de sa mère; avec la fièvre il venait plusieurs fois par jour chez sa mère, à qui il a toujours rendu les plus tendres soins. Il est impossible qu'elle ne sente pas vivement sa perte. Alexandre *), en attendant, ne vient pas et n'écrit pas: les uns disent qu'il est malade, les autres qu'il est amoureux; dans tous les cas, sa mère paraît être le dernier de ses soucis.

Je vous ai quittée tantôt, chère Maman, pour aller à la messe: c'est le jour de naissance du Grand-Duc Michel. J'y ai été seule;

*) Le Comte Alexandre Apraxine, fils de la Comtesse Elisabeth Apraxine, née Comtesse Razoumowsky.

l'Empereur est toujours à Czarskoe Selo et n'en revient que cette après-dînée. Il y a eu bien beau temps, hier: c'était véritablement une journée du mois de Mars. Cyrille Apraxine est mort hier soir *); il est bien, j'en suis sûre, et mille fois plus heureux qu'il n'a été dans ce monde. Malgré cela, on m'a fait dire que la comtesse Apraxine avait passé une bonne nuit et se sentait bien. J'ai reçu ces jours-ci une lettre de la Landgrave de Hombourg dont je suis toute confuse, car il me semble que cela doit être une espèce de réparation, et je crains toujours si fort d'avoir l'air d'exiger ou d'être blessée de niaiseries semblables. Il faut que je finisse, chère Maman, à mon grand regret: après la messe, une visite de félicitations et puis les interruptions d'ordinaire, ou du moins fréquentes, des matinées m'ont pris du temps. L'Impératrice mère célèbre le Grand-Duc Michel, quoique absent, par un bal qui, je l'avoue, me contrarie fort: avant huit jours, nous aurons une mascarade parée pour la Grande-Duchesse Marie, et aujourd'hui il m'est difficile de m'en dispenser. J'embrasse mes sœurs et vous baise les mains, chère et bonne Maman, avec une tendresse bien vive et bien vraie."

694.

*„Pétersbourg, ce 3/15 Février 1822,
Vendredi, à midi.*

Je suis d'autant plus charmée d'avoir cette occasion de vous écrire, chère Maman, que demain, qui est jour de poste, je n'en aurai guère le temps. C'est le jour de naissance de la Grande-Duchesse Marie; la messe et les visites de félicitations prendront toute ma matinée, et puis les préparatifs pour la soirée, qui sera remplie jusqu'à encombrement. L'Impératrice mère jouit plus de la fête qu'elle donne, que du bonheur d'avoir sa fille près d'elle ce jour-là. Nos manières de sentir en tout et tout différent si totalement, que je ne devrais pas me mêler de parler de ses sensations. Vous me demandez, chère Maman, si la présence de la Grande-Duchesse Marie ne change rien à mes habitudes à l'égard de l'Empereur: dans le fait, rien du tout.

*) Le fils de la Comtesse Apraxine, † 27 Janvier 1822.

Si parfois cela diminue le nombre des moments où je puis le voir, je ne m'en plains pas; il est naturel qu'il en donne à sa sœur, qui n'est que momentanément ici. Elle est toujours très aimable pour moi, et je serais ingrate de ne pas le reconnaître; elle me témoigne de la confiance sur bien des choses, et, de plus, une sorte de vénération et d'admiration que je ne saurais sans suffisance prendre pour de l'argent comptant. Quelle qu'en soit la source, *la famille* ne m'a pas gâtée sur cela; je reçois donc avec une reconnaissance pleine d'humilité même les formes. Je crois que la Grande-Duchesse Marie agit par principes en ceci, et elle n'en est que plus louable; elle m'a dit une fois qu'elle blâmait fort ceux des siens qui croyaient qu'on pouvait *sabrer les relations de famille*, et elle a raison. Le respect pour les liens de famille tient plus qu'il n'y paraît au premier abord aux liens de la société en général, et surtout lorsque c'est une famille placée de manière à être vue de tout le monde. Mais voilà ce que bien des membres de cette famille ne comprennent pas! Les séjours que le Grand-Duc Constantin a passé ici ont agi sur moi de manière à réagir sur ma santé: j'ai beau faire, beau vivre longtemps, mon cœur ne peut pas s'habituer à trouver manque d'affection dans les rapports où il faudrait pouvoir en attendre. Là, c'est bien pire encore! Son aversion pour moi est trop notoire depuis longtemps et s'est manifestée trop souvent, pour que je puisse me faire illusion: je me sens continuellement repoussée par lui, et, lorsqu'il est obligé de me témoigner une espèce d'égards, il s'en venge par l'ironie. J'ai cependant tâché de le recevoir avec toute la bienveillance que tous mes devoirs me prescrivaient; il a dit à l'Empereur qu'il en était profondément reconnaissant, mais il n'y paraissait pas. L'Empereur a pour ce frère un faible si naturel! Ils ont grandi, joué, étudié ensemble, ils ont toujours été de pair dans toute leur jeunesse, ils ont marché de pair jusque dans leurs erreurs: il ne faut pas autant, pour un bon cœur comme celui de l'Empereur, pour s'attacher, et ce n'est pas moi qui m'étonnerais de ce faible; mais cela fait qu'un sentiment de délicatesse que vous comprendrez m'empêche à tout jamais de faire une observation à l'Empereur, qui ne me regarde en quoi que ce soit lorsqu'il s'agit de son frère, et, lorsque je le vois regarder, écouter ce frère avec un plaisir qui tient encore de la candeur

de l'enfance, *findlich an ihm hängen*, cela me touche au point que je me détesterais moi-même, si je pouvais blesser ce sentiment par quelque chose qui m'est purement personnel.

Lundi, 6/18 Février, à 9 heures du soir.

Il y a une heure que je voulais reprendre ma lettre pour la terminer, mais la lecture de la vôtre du 20 Janvier/1 Février que m'apporta la poste, et celle d'une longue lettre de Caroline, écrite de Tegernsee, m'empêchèrent d'une manière agréable. Sur ce, le cousin (de Weimar) vient me contrarier un peu; il m'annonça en entrant qu'il comptait rester une demi-heure ou trois quarts d'heure, et se mit à discourir pêle-mêle sur les articles les plus sacrés de la religion, et sur les galanteries des dames de Munich, en sautant de l'un à l'autre avec une facilité inouïe. Il vient de me quitter. La fête de samedi a été très jolie en partie, mais il y a eu des défauts qui y ont nui. Trop de monde, comme toujours chez l'Impératrice mère; cela a produit de la bagarre en différents moments. Ceci tient à sa nature: il y a encombrement au physique comme au moral dans tout ce qui tient à elle, et le nombre chez elle passe avant le choix. Quelqu'un qui prétend que c'est un trait de la famille de Wurtemberg, a nommé cela „*vielwefrig*“, et je trouve que c'est un terme bien juste.

Afin que vous ne croyiez pas, chère Maman, que ce que je vous ai répondu par la poste au sujet de la guerre n'était qu'ostensible, je vous dirai encore que le jeune Wittgenstein, qui est arrivé de chez son père hier, m'a dit que tout ce qu'on mettait dans les gazettes des mouvements des Turcs, de chevaux échappés qui devaient avoir passé la frontière, n'était que des contes. L'Empereur suit dans cette occasion une conduite politique bien louable par sa sagesse et sa modération. Mon jugement et ma raison l'admirent d'autant plus, que, je l'avoue, ma tête n'aurait pas résisté, si j'avais été à sa place, et plus d'une fois j'ai rendu grâce à Dieu, de n'avoir pas de voix au chapitre à cette occasion. *Il devait* chercher à éviter la guerre à tous égards, il l'a fait tant qu'il l'a pu, et peut-être y réussira-t-il tout à fait: mon caractère, à sa place, m'aurait entraînée, et cela me fait le trouver doublement louable. Que ceci, chère Maman, serve de commentaire

à ce que je vous ai écrit par la poste. Adieu encore une fois, ma bonne Maman, que je chéris de toutes les facultés de mon âme.“

695.

*„Pétersbourg, 22 Février/6 Mars 1822,
Mercredi, à 9 heures 1/2 du matin.*

Vous aurez vu, chère Maman, dans ma dernière lettre à Amélie, que la comtesse Apraxine *) a heureusement terminé sa pénible vie d'ici-bas. J'ai appris le lendemain encore des détails bien consolants. Elle est morte sans le moindre effort; se sentant un peu d'agitation et probablement ce sentiment de la fin qui la précède ordinairement, elle appela une dame qui demeurait chez elle et qui ne la quittait pas, et lui dit: „Madame Puigo, cela va mal, mais il en est temps“. — „Oui, chère comtesse, il en est temps, prions!“ Sur cela, elle se mit à prier Dieu avec les femmes de chambre; en faisant un signe de croix, sa main tomba et c'était fini. Elle a donc gardé sa tête jusqu'au dernier moment, et sa fin a vraiment été douce. Mais aussi ce qui l'a précédée était bien cruel! C'est hier qu'elle a été enterrée. Le jour de sa mort a vu naître une autre Elisabeth: c'est Madame Longuinoff qui est accouchée d'une fille. Cela rend père et mère fort heureux, parce qu'ils n'ont que des garçons. Longuinoff dit qu'il est content à présent et qu'il ne veut plus avoir d'enfants: je ne sais pas comment il fera, à moins de faire divorce avec Madame.“

696.

*„Pétersbourg, 8/20 Mars 1822,
Mercredi, à 10 heures du matin.*

....Vous me faites plaisir, chère Maman, en me parlant de la petite Alexandrine **), qui doit être tout à fait gentille; son nom est si

*) La Comtesse Elisabeth Apraxine, née Comtesse Razoumowsky († 18 Février 1822).

**) Fille aînée du Grand-Duc Léopold de Bade, plus tard Duchesse de Cobourg.

long, que je suis sûre qu'on lui a donné déjà un diminutif. Quel est-il, est-ce Aline? ou *Einchen*? Amélie me dit qu'elle l'appelle quelquefois *Sacha*: je n'aime pas trop ce diminutif, en russe, et il doit choquer encore davantage chez vous. Ici, il y a une confusion de *Marie* dont il est difficile de sortir; la Grande-Duchesse *Marie* et sa fille *Marie*, dont l'Impératrice mère et elle-même parlent souvent, *Marie* de Wurtemberg, fille d'Antoinette, une petite *Marie*, fille du Prince Eugène, la petite *Marie*, fille de Nicolas, et, lorsque l'Impératrice mère parle encore, comme cela arrive souvent, de *Marie* de Wurtemberg, fille du Roi, et de *Marie* de Mecklembourg, cela produit quelquefois un véritable galimatias."

697.

„Pétersbourg, 15/27 Mars 1822,
Mercredi, à 11 heures du matin.

Vous me reprochez, chère Maman, qu'en vous parlant de la fête, je ne vous parle pas de *l'effet* qu'a fait mon costume; c'est que je me suis bien gardée d'en demander des nouvelles. Plusieurs personnes l'ont loué, mais j'ai le malheur de ne pas ajouter foi à ces sortes d'éloges, et je réponds dans ces occasions, haut quand je peux et à part moi lorsque je ne peux pas le dire: „Oui, le costume ou la toilette est fort belle, mais mal appliquée“. Il y a eu de bonnes âmes, dans un cercle de personnes qui ont pris l'habitude de professer de l'attachement pour moi et qui m'admiraient à 80 ans, avec un *Schweigschlein* sur la tête, qui étaient dans l'enthousiasme, à ce qui m'est revenu. Je ne puis qu'en être touchée et reconnaissante du motif, mais cela ne prouve rien. Enfin l'Empereur a trouvé que mon costume avait réussi, et j'en ai été charmée, parce que c'est par égard pour son choix que je l'ai adopté. Tout cela vous prouvera, j'espère, une vérité, ma bonne Maman, c'est que je ne rêve plus à la possibilité que ma figure soit comptée pour quelque chose, et il en est temps. Je désire et je tâche, tant que je vis dans le monde, de ne lui offrir rien de dégoûtant ni de déplaisant; je regarde ce soin comme un devoir envers la société. Le reste de ma coquetterie se porte tout entière sur le moral; nettoyer, parer le caractère et la pensée est un travail utile pour ce monde et pour l'autre: si même ici-bas les hommes ne

vous en savent pas le gré qu'ils devraient, on en recueille le fruit soi-même, par un calme et une paix qu'on n'éprouve pas lorsqu'on néglige ce travail. Il faudrait envoyer cette profession de foi à Mad. de Genlis; ne trouvez-vous pas, Maman, que cela sent ses *Contes moraux pour la jeunesse*?"

698.

*„Czarskoe Selo, 17/29 Mars 1822,
Vendredi, à 7 heures du soir.*

Mes trente ans de service en Russie seront accomplis à la fin de cette année, comme vous l'observiez dernièrement, chère Maman. C'est un long espace de temps, et, en repassant les événements qui se sont succédé dans cet espace de temps et les révolutions insensibles qu'a subies mon intérieur, il y aurait bien des volumes à écrire. Grâce à Dieu, je me retrouve au bout de ce temps chérissant encore plus et mieux ce que je dois si naturellement aimer le mieux dans ce monde et ce que Dieu a daigné me conserver. Adieu, ma bien-aimée Maman, je ne croyais pas vous dire tout ceci en commençant ma lettre; je l'ai commencée chez moi et la finis chez l'Empereur après le thé. Cela me fait penser qu'Antoinette m'a dit qu'une dame lui avait demandé en Allemagne *s'il était vrai que je passais les soirées à lire la Bible avec l'Empereur*. Il n'y aurait rien de répréhensible à cette question, s'il n'était pas plus que probable qu'elle a été faite pour se moquer. Il est singulier que cela n'est *jamais* arrivé! La Princesse Charlotte d'Angleterre lisait tous les dimanches, après le service divin, la Bible avec son mari: cela ne serait donc pas une chose si inouïe."

699.

*„Pétersbourg, 22 Mars/3 Avril 1822,
Mercredi, à 10 heures 1/2 du matin.*

Je me figure le beau temps que vous aviez en m'écrivant votre dernière lettre, chère Maman, et tous les charmes de Carlsrouhie dans ce moment. Je voudrais encore une fois dans ma vie y passer un

printemps et aller alors au moins une fois par jour, soit le matin, soit le soir, *rêver* au jardin du Château; c'est le lieu où il y a le moins de changement depuis mon enfance. Je n'y ai été que rarement les années 1814 et 1815 (la dernière fois, pas du tout), mais chaque fois avec un sentiment indéfinissable: les souvenirs de tant de moments de jouissances plus ou moins vives de mon enfance sont pour moi attachés à ce jardin! Lorsque j'y ai été en dernier lieu, ce n'était jamais sans une sorte de prétention à y retrouver mon bonheur d'alors, et cela même était une sorte de jouissance, parce que ce bonheur d'alors était si pur! Nos chasses dans les deux rochers, l'intérêt et le sentiment d'indépendance qu'elles m'inspiraient, les premières violettes dans le vieux rocher, un certain petit chemin au nouveau rocher bordé de *Pfingstroschen* et de siringhas que je ne passais jamais, lorsque ces arbustes fleurissaient, sans un sentiment de délices, et mille autres circonstances qui me resteront présentes jusqu'au tombeau, me fourniraient de quoi remplir un volume de mes plaisirs printaniers dans ce jardin. Pardon, Maman, de ce que je vous ennuie de ces détails: ils sont venus sans que j'y pense."

700.

*„Pétersbourg, 5/17 Avril 1822,
Mercredi, à 1 heure.*

Bonne et chère Maman, il y a une heure que je voulais commencer à vous écrire, mais elle m'a été enlevée par les cent mille petites affaires qui ne manquent jamais lorsqu'on vit au milieu de beaucoup de mortels, de personnes à voir, des billets à écrire et à répondre; tout cela s'était accumulé pendant ma promenade, que j'ai faite dès 10 heures du matin. Le temps est inouï par sa beauté; ce sont des journées d'été, et, si cela continue, tout sera vert dans huit jours. Je trouve déjà Pétersbourg, malgré sa beauté, bien désagréable, et je voudrais être à la campagne, mais je ne crois pas, par plus d'une raison, que nous nous y établissions de si tôt. L'Empereur est allé faire un de ses séjours habituels à Czarskoe Selo. L'Impératrice mère et Madame Marie sont allées à Gatchina et Pavlofsk pour trois jours, et, comme malheureusement Czarskoe Selo est au

milieu, l'Empereur sera fort dérangé cette fois dans son séjour. Je n'y vais pas cette fois en partie à cause du trouble que cause cet ordre de choses. En attendant, comme j'ai la philosophie de trouver toujours un bon côté à tout, je ne suis pas fâchée d'avoir deux après-dînées à ma disposition par l'absence de l'Impératrice mère.

Je vous baise les mains, ma bien-aimée Maman, pour votre lettre du 5/17 Mars, qui m'apprend que vous êtes enfin instruite de la mort de la comtesse Apraxine. Je ne peux que la trouver heureuse, en pensant à elle à présent. Il vient de mourir, il y a dix jours, une jeune femme de 19 ans après deux mois de maladie en couches et mariée depuis moins qu'un an, la femme du général Lewachoff, aide de camp général de l'Empereur. Elle est aussi morte si bien, si doucement, que je pourrais lui porter envie, malgré qu'elle était heureuse ici-bas et avait tout ce qu'il faut pour l'être. Ce n'est ni dégoût ni humeur contre la vie, mais un sentiment que je ne puis exprimer que par le mot de *Schmuck*, qui, depuis quelque temps surtout, m'oblige presque à combattre mon désir de l'autre monde."

701.

*„Pétersbourg, 22 Avril/4 Mai 1822,
Samedi, à 10 heures du matin.*

L'Impératrice mère est revenue le même soir pour la fête d'Alexandrine, qui était hier; elle s'est passée simplement. Nous avons été à la messe au Palais du Grand-Duc Nicolas, ensuite déjeuné chez eux, et puis nous avons dîné en famille au Palais Taurique, d'où chacun s'en est retourné chez soi. Une observation du cousin *) vous fera le tableau du dîner. En me ramenant à ma voiture, il me dit: „Je ne sais pas au fond pourquoi on a dîné ici: on n'a fait autre chose que ce qu'on fait au Palais d'Hiver, und wie man glaubte daß es angenehmer wäre, so war es aus“. Cela vous prouve que ce n'était pas prodigieusement amusant!"

*) Louis, Prince Héritier de Saxe-Weimar, époux de la Grande-Duchesse Marie Pavlowna.

702.

*„Kammennoï Ostrof, Mardi 6/18 Juin 1822,
à 11 heures du matin.*

Ma bonne et chère Maman, je vous baise les mains en vous remerciant de votre lettre du 19/31 Mai, que j'ai reçue hier. Ce que vous m'y dites de la santé du Margrave Guillaume me fait une vraie peine. Je ne puis cacher que je crains beaucoup pour lui; il y a toute apparence qu'il a le foie attaqué, et on ne se remet jamais entièrement de ce mal. De la manière dont il se prononce chez lui, il me paraît même que les progrès sont rapides: si cela devait mal finir, j'en serais bien véritablement affligée. Ne lui conseille-t-on pas les eaux de Carlsbad? Ici, on y envoie tous ceux qui souffrent du foie; mais c'est peut-être trop tard pour lui. Enfin, il en sera ce qu'il plaira à Dieu: s'il faudra encore éprouver cette peine, certainement secondaire en comparaison de bien d'autres, mais toutefois une peine sensible, ainsi soit-il! Je vous écris de provision, chère Maman; nous repartons cette après-dînée pour Czarskoe Selo. Le temps a été de toute manière pendant ce peu de jours: samedi et dimanche très mauvais, hier beau et aujourd'hui assez incertain; je vais cependant faire ma première cavalcade de cette année, et ce n'est pas sans un certain petit effort sur ma paresse. La Duchesse et sa fille ont passé ce temps ici; ç'aurait été fort bien, à quelques petites choses près, mais le moyen que toutes les circonstances s'arrangent toujours en perfection!“

703.

*„Czarskoe Selo, Mercredi 7/19 Juin 1822,
à 9 heures 1/2 du matin.*

Me voici, chère Maman, à la veille du jour de votre naissance. Que Dieu daigne exaucer les prières journalières que je Lui adresse pour vous, ma bien-aimée Maman, et puissiez-vous passer ce jour aujourd'hui, demain et bien d'autres fois encore bien portante et agréablement! Cela n'est pas une phrase, bien chère Maman; je conçois, comme vous le dites souvent, que vous ne désirez pas que

votre vie se prolonge beaucoup, mais permettez-moi d'être égoïste en ceci et de désirer le contraire. Il y a tant de motifs pour vous, ma bien-aimée Maman, qui vous obligent de vivre! Il n'en est pas de même pour moi; lorsqu'on n'a ni enfant, ni petits-enfants, on peut partir indifféremment chaque jour. Je suis fâchée de ce que vous me dites de Charles de Brunswick par rapport à son gouverneur. Ce M. de Linsingen n'est-il donc pas un homme estimable? et en quoi ne l'est-il pas? Il est cependant bien à désirer qu'il ait quelqu'un auprès de lui qui puisse lui inspirer du respect. Voilà donc par la mort de Montperny encore un souvenir d'enfance détruit! Les religieuses de Lichtenthal seront dans l'affliction.

Quant à Madame de Krüdener, je ne l'ai pas entrevue pendant tout son séjour à Pétersbourg. Dans sa position, elle ne songeait pas à se faire présenter, et je ne lui ai pas fait d'avances à ce sujet. Mlle Valouïeff allait la voir de temps en temps par ancienne connaissance, et par amitié pour Madame de Berckheim qu'elle aime beaucoup. Elle en revenait quelquefois toute troublée par les scrupules que lui donnait Madame de Krüdener, sur sa toilette, sur la vie de la Cour et du reste: certes, cependant, la vie de notre Cour ne ressemble pas à celle qu'on menait à la Cour de Louis XIV! Je vous écris en entendant la messe, chère Maman; la porte de mon cabinet donne tout droit dans la tribune de l'église, il faut même la traverser pour venir chez moi ou si je veux passer de ce côté-là. Aujourd'hui le service est singulièrement bruyant; j'entends les sons, mais je n'écoute pas: je ne sais si c'est mal ou bien, mais enfin cela est ainsi, et je vous écris au lieu d'écouter. Je vous ai dit, je crois, que je demeure encore dans mon appartement d'hiver. Le nouvel appartement n'est pas achevé et je suis d'autant plus rapprochée ici de l'Empereur, que je suis charmée de rester. Du reste, la vue est moins agréable qu'ailleurs; d'un côté, il donne sur la cour du Château et de l'autre, je ne suis séparée que par une rue bruyante et assez étroite du Lycée: de ce côté-là, j'ai toujours les rideaux fermés, afin de ne pas donner à ces jeunes messieurs de tentation de curiosité. Amélie s'orientera d'après ce local. La manière dont vous arrangez vos soirées pendant le spectacle doit être bien agréable, et je voudrais m'y trouver une fois au moins."

„Kammennoï Ostrof, 13/25 Juin 1822,
Mardi, à midi.

Que vous êtes bonne, ma bien-aimée Maman, de m'avoir écrit votre lettre du 27 Mai/8 Juin, souffrant de la chaleur comme vous me le dites! Je vous en baise mille et mille fois les mains et voudrais pouvoir les baiser avec un redoublement de tendresse. J'aurais désiré que vous eussiez pu passer ces chaleurs à Brouchsal, où le château est beaucoup plus frais que votre maison à Carlsrouhe. Je conçois aussi la fatigue qu'a dû vous causer la présence du Grand-Duc de Weimar. Je sens par moi-même (et c'est, je crois, par une analogie de constitution avec vous, chère Maman), qu'une grande chaleur n'est supportable qu'avec un calme parfait dans l'existence: quand il faut s'agiter par une grande chaleur, je comprends la rage! Nous n'en souffrons pas encore; nous n'avons que depuis hier une température d'été. J'espère que le chaud va s'établir. Aujourd'hui, il fait superbe; j'ai été dès le matin dans les bois et les champs avec Mlle Sabloukoff, grimpant des hauteurs et cueillant des fleurs, comme je faisais dans mon enfance, et je rends grâce à Dieu de ce qu'il m'a laissé la faculté de jouir ainsi. L'Impératrice mère est arrivée hier soir au Palais Taurique et dîne ici aujourd'hui avec grand monde; cette raison, jointe à ce que je passerai ma matinée demain à faire différentes courses, m'oblige à terminer ma lettre dès ce matin. L'Empereur part demain pour sa tournée annuelle aux colonies militaires près de Novgorod; cela ne fera qu'une absence de six jours. Il va comme toujours dîner demain chez la comtesse Stroganoff, dont le château de Marino est situé presque sur la grande route de Novgorod. Pour moi, je reste ici jusqu'à vendredi soir. Il y a au séjour de Kammennoï Ostrof des bons côtés que Czarskoe Selo n'a pas, entre autres plus de temps et de liberté; cette année-ci surtout, il y a des allées et venues continuelles de Pavlofsk à Czarskoe Selo, et, quand même on ne vient pas chez moi, on passe sous mes yeux, et je suis au *qui-vive*, souvent inutilement. Cela ne laisse pas de troubler le calme que je prise toujours si infiniment, qu'il fasse chaud ou froid.“

*„Czarskoe Selo, 5/17 Juillet 1822,
Mercredi, à 10 heures 1/2 du matin.*

Que je vous remercie, chère Maman, d'avoir chargé Frik de m'écrire pour me donner de vos nouvelles! Cette lettre m'était bien nécessaire et j'ai rendu grâce à Dieu que votre incommodité ait si heureusement passé. La grande chaleur a ses inconvénients aussi; on se refroidit plus aisément que par un mauvais temps. Elle m'a valu hier une attaque assez vive d'un mal auquel je ne suis pas sujette, et dont je suis encore toute faible aujourd'hui: des douleurs d'entrailles avec ce qui s'en suit et vomissements. J'avais eu très chaud le matin en me promenant, et, en m'asseyant un moment seulement sur un banc de fer, vêtue très légèrement, je sentis un froid dans les reins qui m'est resté pendant plus d'une heure. Quelques fruits que je mangeai par-dessus cela m'achevèrent, et je fus très souffrante tout le reste de la journée. La chaleur en général est excessive; il y a des jours surtout où l'on ne sait que faire pour se rafraîchir. La Duchesse est enfin partie lundi de très grand matin; elle doit avoir cruellement souffert du chaud en route, mais maintenant je la suppose arrivée à Réval.

Les observations que vous me faites sur mes scrupules au sujet de certains épanchements sont mot pour mot ce que me dit sans cesse la comtesse Stroganoff sur ce sujet, lorsque mes scrupules me viennent avec elle. Sous un rapport, vous et elle, chère Maman, avez raison, mais souvent ces épanchements ne mènent à rien qu'à imprimer davantage dans l'esprit les sujets dont on a à se plaindre et qu'on aimerait mieux oublier, et, pour moi du moins, lorsque j'ai des idées pareilles continuellement présentes à la pensée, cela m'empoisonne la vie et influe sur mon caractère. J'ai alors la crainte que mon imagination n'exagère et que je voie plus de mal qu'il n'y a, ce qui est mauvais sous tous les rapports. Au reste, nous n'avons pas tenu bien scrupuleusement à notre rigorisme, la Duchesse et moi, et je vous assure que c'est une des raisons qui me fait être presque charmée qu'elle se soit éloignée pour quelque temps, car elle était

souvent dans un état d'agitation et d'irritation contraire à ma nature et qui ne fait que troubler l'esprit et aveugler le jugement. Eh bien! si les hommes ont le malheur d'être tels qu'ils se montrent souvent, tant pis pour eux! Il suffit pour le commerce de la vie de savoir à quoi s'en tenir à cet égard pour régler sa marche, mais je fais grâce des détails et j'aime mieux m'occuper d'autre chose. Je n'ai pas cru, chère Maman, que je pourrais aujourd'hui vous faire un long raisonnement: quelque abattue que je sois, en vous écrivant, mes esprits se remontent. Adieu cependant, chère et bonne Maman, j'embrasse mes sœurs et vous baise mille fois et bien tendrement les mains."

706.

*„Czarskoe Selo, 12/24 Juillet 1822,
Mercredi, à 8 heures du soir.*

Je vais être privée par l'absence de l'Empereur des occasions de vous écrire par courriers, chère et bonne Maman; je profite donc de celle qui s'offre encore, quoique je n'aie rien de très particulier à vous dire. Ce départ, fixé pour les premiers jours d'Août, vieux style, est, pour moi surtout, une bien triste chose! Indépendamment de la peine de voir partir l'Empereur de nouveau pour un temps indéterminé, et de tout ce que l'imagination peut offrir d'effrayant et d'inquiétant dans ce voyage, des commérages politiques de toutes les couleurs qui viennent vous assaillir lorsqu'il est hors de Russie, qui troublent les esprits (à commencer par celui de l'Impératrice mère), qu'il faut endurer et combattre chaque jour à nouveaux frais, indépendamment de tout cela, me voilà plantée de nouveau seule, toute seule, dans cette famille où je ne trouve pas l'ombre d'affection pour moi, et toujours moins à mesure que, les années et les expériences me rendant moins susceptible de distractions frivoles, l'affection devient pour mon cœur un besoin plus grand. L'Impératrice mère faiblit au point que la jeune Cour, *ses enfants*, lui fait faire des choses et suivre une marche qu'elle était la première à blâmer, il n'y a pas quinze ans; sa société journalière, à Pavlofsk, par exemple, se compose de jeunes filles et de petits officiers, et cela produit un ton qui choque tous ceux qui n'y prennent pas part. Ceci n'est qu'une des mille

choses qu'il faut voir sans pouvoir y remédier. Nous en gémissons souvent avec l'Empereur. Il est le seul qui puisse y remédier, s'il n'était pas retenu, tant par le caractère de sa mère que par une sorte de crainte, excusable, au reste, dans un fils. Voici un propos d'Alexandrine, qui était un éloge dans son intention, mais qui devient une épigramme de fait: „Was ich so liebe in der Kaiserin Mutter ist, daß sie mit dem Geist der Zeit fortschreitet; es ist sogar keine Etiquette und *gêne* bei ihr!“ C'est vrai, mais ce qui en résultera, c'est ce qu'il faut voir. Vous jugerez d'après cela, chère Maman, l'agrément que je puis trouver! L'intimité, où il n'y a aussi pas plus de *tendresse réelle* pour l'Empereur qu'il n'en faut pour en faire le semblant, ne m'offre donc également qu'un travail continu, et du reste ni compensation, ni distraction même. Voilà la perspective que j'ai devant moi! Durant la dernière absence à Troppau et Laybach, du moins *les enfants* n'étaient pas ici, et l'Impératrice mère est plus maniable sous bien des rapports alors, et bien des choses ne se font pas. Si je pouvais m'éloigner de la Cour, cela serait différent: je pourrais trouver des distractions agréables dans un autre genre de société, mais, dans celle qui forme cette Cour, il n'y a rien ni pour l'esprit ni pour l'âme, et, quand on est condamné à tourner dans ce cercle, avec une peine dans le cœur, c'est une espèce d'enfer! Si je pouvais m'éloigner! jamais je n'en ai eu un désir aussi tourmentant! Mais je ne vois pas ni comment ni où! Si ce n'était les affaires en Grèce, j'aurais tenté d'obtenir un voyage à Odessa et en Crimée, mais jamais l'Empereur ne m'y laisserait aller dans les circonstances actuelles: toute cette contrée est inondée de grecs. (Mes pauvres grecs! pour moi, ce serait un motif de plus de désirer ce voyage!) L'Empereur craindrait les intrigues, il craindrait peut-être que je me compromette; enfin, très positivement, jamais il n'y consentirait! Le suivre en Italie, il n'y a pas à y penser! Aller vous voir, ma bonne Maman, ce serait un voyage séparé, une dépense pour moi toute seule, et, dans ce moment où l'on s'occupe de retrancher d'un côté ce qu'on trouve probablement nécessaire de dépenser d'un autre, après une année de disette et lorsqu'il y a tant de malheureux dans plus d'une province, je ne pourrais pas me résoudre à créer pour mon compte une dépense qui fasse sortir l'argent du pays. Voilà en masse

les considérations qui m'empêchent de faire des projets pour me tirer momentanément de la désagréable situation où me laisse cette fois le départ de l'Empereur. Il m'est consolant du moins de pouvoir vous développer tout ceci, ma bien chère Maman! Il y a encore tant d'autres pensées, tant d'autres mouvements dans mon cœur, qui ne se laissent pas développer, mais qui travaillent jusqu'à donner une fièvre morale! Je finirai ce sujet en répétant ce que je vous disais hier par la poste: j'espère que le Ciel aura pitié de moi et qu'il m'aidera à arranger et à calmer mon intérieur. A part l'article de mon individu, je trouve ce voyage inutile, pour le moins: il me semble que ce qui doit en résulter pourrait s'obtenir sans aller si loin. En Russie, on voit toujours partir l'Empereur à regret pour l'étranger; ces regrets sont naturels et ne peuvent que faire plaisir, mais ils se changent facilement en humeur. C'est la marche d'un dépit amoureux. Les mécontents, qui ne manquent jamais et nulle part, en profitent, et voilà les propos désagréables en rumeur! L'on restera, j'espère, toujours aux propos, mais, quand on peut les éviter, il le faudrait, ce me semble. Pour achever la trace de la marche, ces propos sont jetés dans l'esprit de l'Impératrice mère; les mécontents viennent s'essayer là et près de Nicolas, et moi, en attendant, je vois, j'entends, j'endure, et je voudrais être à mille lieues. Voici, ma bonne Maman, ce qui attend mon pauvre *moi*, pour cet automne et cet hiver; j'y reviens toujours, parce que de ce qui touche ce moi, vous désirez être instruite avant tout.

Pardonnez-moi le désordre de cette lettre: je l'ai écrite je ne sais comment. Commencée hier soir, je l'ai achevée aujourd'hui au milieu d'une de ces insupportables matinées qui sont l'apanage de mon existence oiseusement agitée. Hier j'ai passé mon temps sur les grands chemins: arrivée le matin de Kamemnoï Ostrof, il a fallu avoir dans l'espace de deux heures des lettres de cérémonie prêtes pour quelqu'un qui ne part qu'aujourd'hui; l'après-dînée, il a fallu aller à Pavlofsk d'où je ne suis revenue qu'à huit heures, parce que j'ai attendu l'Impératrice mère, qui était venue ici par un autre chemin. Enfin, *courir* et *se dépêcher*, voilà la devise de la famille Impériale! voilà comme la vie s'en va, sans profit pour qui que ce soit, sans jouissance pour soi-même, ne profitant pas des biens qu'on a sous

la main et dont on pourrait profiter, et faisant tout le contraire de ce qu'on voudrait. Vous direz, chère Maman, que j'exhale de la mauvaise humeur, mais vous me permettez, vous voulez même, que j'exhale tout avec vous, et c'est un bienfait pour moi. Il y a tant de choses dans mon sort qui peuvent et doivent faire naître cette disposition! Heureux ceux à qui il ne faut que les biens matériels de la vie! si je pouvais m'y borner, je n'aurais rien à désirer. Ne croyez pas cependant, chère Maman, que j'approuve et me pardonne cette disposition: je m'en blâme; je m'en veux pour chaque murmure, quel qu'il soit, et vous assure du moins que je ne le fais pas paraître. Je prie Dieu de me juger avec plus d'indulgence que je ne me juge moi-même, et vous, ma bonne Maman, grondez-moi, si vous trouvez que c'est nécessaire. Je voudrais que quelqu'un puisse me gronder, mais il n'y a personne ici à qui je puisse parler assez à cœur ouvert pour implorer ce service, personne ici que je chérisse avec assez d'abandon pour vouloir en être grondée! Il faut finir à la hâte. Je baise mille fois vos chères mains."

707.

*„Kamennoï Ostrof, 2/14 Août 1822,
Mercredi, à midi.*

Notre séjour ici a été cette fois des plus vifs, à cause du voisinage de l'Impératrice mère à Yélaguine; ce sont des allées et des venues continuelles, et l'aspect même de cette contrée a changé par la nombreuse Cour qui habite ce nouvel établissement. L'Impératrice en est enchantée, et en effet c'est parfaitement arrangé; elle s'y plaît tant, qu'elle achèvera, je crois, le mois d'Août ici, et cela m'oblige donc de revenir ici aussi, tandis que j'espérais de pouvoir rester tranquillement à Czarskoe Selo après le départ de l'Empereur. Nous y allons ce soir pour la journée de demain, et il partira après-demain de grand matin. La Duchesse est arrivée de Réval samedi soir; elle a interrompu ses bains pour venir dire adieu à l'Empereur et part le même jour que lui. Je reste seule, bien seule, dans une situation d'*âme* difficile à exprimer. Comme je vous le disais dernièrement, ma bonne Maman, Dieu aura pitié, j'espère, de mes sensations."

*„Kammennoi Ostrof, 9/21 Août 1822,
Mercredi, à 11 heures du matin.*

Ma bonne et chère Maman, je baise mille fois vos chères mains pour votre lettre du 21 Juillet/2 Août et vous remercie de ce que vous m'y parlez de votre santé. L'incommodité dont vous souffriez, jointe à la grande chaleur, devait naturellement vous affaiblir beaucoup. Puissé-je donc apprendre que les fortes chaleurs sont passées chez vous et que vous sentez vos forces revenir! Ce sentiment d'apathie morale est bien désagréable lorsqu'on sent qu'il est produit par une cause toute physique, comme chez vous. Il aurait fallu que vous eussiez pu alors arranger votre genre de vie en conséquence, ne voir que qui vous aurait convenu, ne vous embarrasser de rien, charger un autre de penser à tout et vous tenir le plus tranquille possible. Pardon, chère Maman, de ce que je fable ainsi une manière de vivre pour vous: cela me fait plaisir au moins en imagination. Nous avons eu ici bien chaud aussi depuis le départ de l'Empereur, malgré des orages après lesquels il faisait toujours plus étouffant le soir, des nuits superbes, une voûte étoilée que je préfère beaucoup aux nuits claires, et des matinées d'un calme, d'une sérénité qui forme contraste dans de certains moments. On m'a fait commencer les eaux de Marienbad; cela me fait lever à 6 heures du matin ou peu après, et je suis dehors à sept et demie: c'est une heure où tout le beau monde dort encore profondément, tous les volets sont fermés, et c'est cependant le plus beau moment de la journée. Je suis revenue ici samedi soir, j'en conviens, d'assez mauvaise humeur, avec un ordre de choses dans mon intérieur où j'aurais eu besoin du plus grand calme pour *ranger*: au lieu de cela, je suis tombée dans le mouvement oiseux de la Cour de l'île de Yélaguine. J'ai subi dimanche des intentions manquées de représentations et le plus ennuyeux dîner du monde; le soir, je me suis à la lettre enfuie dans les champs et ne suis revenue qu'à la nuit tombante. Heureusement que la santé du petit Alexandre ne donne plus de raisons à l'Impératrice mère de prolonger son séjour ici! Elle compte retourner demain à Pavlofsk

et moi après-demain à Czarskoe Selo. Non, Maman, je n'ai pas entendu dire que la Grande-Duchesse Marie doive joindre l'Empereur; cependant c'est possible, et ici du moins le cousin comptait fort sur le voyage d'Italie. Je ne sais trop comment on ferait pour concilier cela avec la sollicitude qu'on exprimait ici sur la séparation d'avec *les enfants*."

709.

„Mardi, 3/15 Octobre, à 7 heures 1/2 du soir.

Vous me demandez, chère Maman, une explication sur M. Karamsine *) et vous avez la bonté de me dire qu'il vous intéresse, parce qu'il paraît m'être attaché. Je crois en effet à une amitié de sa part, qu'il m'exprime et me témoigne dans toutes les occasions. C'est un brave et honnête homme, avant tout: ensuite historiographe de Russie. Depuis sa jeunesse, il a été connu comme auteur, mais ce n'est que depuis les premières années du règne de l'Empereur qu'il a le titre d'historiographe et qu'il est chargé d'écrire une histoire de Russie. Il n'y avait précédemment guère d'ouvrage historique en russe qu'on puisse lire avec plaisir, il n'y avait que des chroniques, des fragments ou bien une histoire mal écrite. M. Karamsine est le premier qui ait donné à la littérature russe une histoire bien faite de la Russie. Elle a déjà été traduite en français et en allemand, quoique l'auteur travaille encore au dernier volume de l'original. Jusqu'en 1816, je ne connaissais que l'auteur, je n'avais jamais vu M. Karamsine. A cette époque, il vint s'établir à Pétersbourg pour diriger l'impression de son ouvrage historique. L'Empereur, qui avait fait sa connaissance à Twer, où la Grande-Duchesse Catherine l'attirait fréquemment, l'invita dès ce premier été à demeurer à Czarskoe Selo. Depuis, il y a passé tous les étés et c'est surtout par ce rapprochement que notre connaissance s'est faite. Il est marié et a une nombreuse famille; Madame Karamsine est une femme d'esprit et de mérite. Il y a une fille d'un

*) Nicolas Karamzine (1766—1826), épousa en 1801 Mlle E. Protassoff, dont il eut une fille Sophie (1802—1856), demoiselle d'honneur. Veuf dès l'année suivante, il se remaria en 1804 à Mlle C. Kolyvanoff (1780—1851), fille naturelle du Prince A. Viazemsky.

premier mariage qui est demoiselle d'honneur depuis un an. Tout cela fait une famille tout à fait respectable. Vous voilà bien instruite sur son compte, chère Maman.

Vous saurez maintenant que la Grande-Duchesse Marie ne va plus à Vérone: et le cousin qui a perdu sa chasse aux chamois pour avoir chassé deux lièvres! C'est ordinairement ce qui arrive."

710.

*„Czarskoe Selo, 17/29 Octobre 1822,
Mardi, à 6 heures du soir.*

Ma bonne et chère Maman, la poste a été dérangée ces jours-ci: je n'ai reçu qu'aujourd'hui votre lettre du 28 Septembre/10 Octobre de Baden, et samedi soir celle d'Amélie que j'aurais dû recevoir la veille. Ceci, joint à un extra de la part de Frik, est cause que je n'écris pas aujourd'hui à Amélie et me réserve pour la poste prochaine. Pour l'ordre de notre correspondance, elle ne m'en voudra pas, j'espère, et vous me permettrez, chère Maman, de l'embrasser ici. Je suis bien charmée que vous ayez été contente de votre séjour à Baden et surtout de ce que vous me dites de votre santé; toute la société aussi paraît si satisfaite à Baden que je voudrais que vous y fussiez restée le plus longtemps possible. Le souvenir des bonnes dames de Lichtenthal, y compris Madame Fries, m'a fait bien plaisir, et, si vous aviez la possibilité de le leur faire savoir de Carlsrouhe, où cette lettre vous trouvera, j'oserais vous en prier, chère Maman. Amélie m'écrit que trois novices vont prendre le voile à Lichtenthal: si elles sont jeunes, j'en suis presque fâchée, mais si elles ont franchi la grande moitié de la vie, je les félicite de leur vocation et de la possibilité de s'y livrer.

Au moment où je vous écris, il règne autour de moi un calme qui ne saurait être plus grand dans un couvent, et j'en jouis toujours en attendant, d'autant plus que, dans mon joli petit appartement, il n'y a rien de triste, et la lune sur ma tête, qui me regarde, me tient fort bonne compagnie. La course de samedi, et ce qui a rempli la journée, s'est fort bien achevée; j'ai ramené avec moi la Duchesse et

sa fille. Elles m'ont quittée ce matin pour aller passer encore vingt-quatre heures à Gatchina, et puis retourner en ville, où nous ne pouvons pas tarder d'aller les joindre. J'attends cependant encore demain la visite de la comtesse Stroganoff, qui viendra, je crois, passer deux ou trois jours ici. J'attends encore demain matin la bonne princesse Prosorowsky, qui a passé ici quinze jours ou trois semaines chez sa fille; elle retourne à Pétersbourg et viendra me dire adieu demain dans la matinée. La Duchesse veut aussi s'arrêter encore chez moi en revenant de Gatchina, ce qui fait que j'aurai une matinée fort troublée et que j'espère finir ma lettre ce soir. J'en ai reçu une de l'Empereur, écrite après son séjour à Tegernsee, dont il paraît fort content. Il me parle de Caroline, beaucoup, pour lui qui n'aime pas trop à donner des détails, et trouve ses filles charmantes. Il me dit qu'il est difficile de prononcer sur elles lorsqu'elles sont séparées, mais, réunies, il donne la pomme à Elise, qui véritablement est *la belle Hélène*. J'ai vu dans les gazettes la brillante réception qu'on a faite aux monarques à leur arrivée à Tegernsee; si quelque chose me console de ne pas y avoir été, c'est bien cela, quoique, pour un autre, ce serait peut-être un regret de plus. Mlle Valouïeff compte me donner une lettre pour la Freistett; elle me l'apportera, je pense, en venant me dire adieu demain: elle va à Pétersbourg pour faire ses arrangements et partira d'ici samedi. Il lui en coûte beaucoup; je l'encourage de mon mieux en la louant et lui représentant toute la satisfaction que lui causera ce sacrifice, et je pense: „Ah! si *ma* mère n'était qu'à Moscou!“ Il est vrai que le voyage par lui-même n'est pas attrayant, dans cette saison et par de mauvais chemins, mais c'est plus la peine de s'éloigner que les inconvénients de la route qui la tourmentent.

Mercredi 18/30 Octobre, à 10 heures 1/2 du matin.

M. Karamsine, que vous connaissez à présent parfaitement, chère Maman, est venu hier interrompre ma soirée. Il m'a contrarié, parce que je comptais l'employer à une lecture anglaise commencée avec Madame Pitt il y a plus de huit jours, et que je n'ai pas pu reprendre depuis. Au lieu de cela, c'est devenu une lecture russe, parce qu'il m'a apporté, comme il le fait souvent, un morceau de la

partie de l'histoire à laquelle il travaille dans ce moment et que l'on n'imprime pas encore. C'est alors lui ou moi qui lisons, mais plus souvent moi, parce que j'aime à m'exercer à lire haut en russe. Adieu, chère et bonne Maman, il faut que je finisse avant toutes les interruptions que j'attends. Voici la lettre à la Freistett. Je baise mille et mille fois et bien tendrement vos chères mains."

711.

*„Pétersbourg, 1/13 Novembre 1822,
Mercredi, à 11 heures du matin.*

Je suis un peu honteuse, chère Maman, de ce second officier badois qui va demander si mal à propos à entrer au service de Russie, tandis que le premier n'a pas débuté d'une manière recommandable. Je vous demande la permission de ne pas me mêler de ses affaires, surtout s'il est léger. J'ai une sainte terreur de cette sorte de caractère: ils vous compromettent le plus joliment du monde, et on ne sait jamais comment les faire marcher; c'est une nacelle sans gouvernail! Je n'ai rien d'intéressant ni de réjouissant à vous dire sur mon compte, chère Maman. Voilà huit jours que je suis ici; ils se sont passés en grande partie en devoirs de société et de famille, arrangements de différents genres, mesures de toilette, et, de mes plaisirs ruraux dont vous vous réjouissiez, plus de question! Je me dis tout le long du jour: *Puisque je suis contrariée, donc cela m'est un exercice très salulaire, et je ne perds pas mon temps si ma patience triomphe.* Le Grand-Duc Michel est arrivé hier, et il y a eu un dîner complet de famille chez moi. Heureusement que cette semaine est consacrée à la retraite par l'Impératrice mère! A dater de celle qui vient, je meurs de peur que les plaisirs ne commencent: Alexandrine est très *tanzlustig* et l'Impératrice mère verra volontiers du monde, je crois. J'embrasse Amélie, et, comme je lui dédie tout ce qui tient à mon *hellénomanie*, je lui parlerai par la poste prochaine d'une visite de Grecs que j'attends cette après-dinée et dont je me réjouis. Adieu, chère et bonne Maman: deux individus m'attendent dans ce moment, et il faut que je finisse. Je baise mille fois vos chères mains, et avec toute la tendresse de mon attachement."

„Pétersbourg, 6/18 Décembre 1822,
Mercredi, à une heure.

C'est aujourd'hui la St-Nicolas et jour de fête du Grand-Duc Nicolas. Je devais dîner chez lui avec toute la famille, et l'Impératrice mère comptait avoir grand spectacle ce soir, mais tous ces projets ont été dérangés par une incommodité d'Alexandrine qui a pris hier une fièvre de refroidissement. Cela ne m'étonne pas! elle s'abîmera encore à force de danser. Quand elle n'est pas grosse, elle se livre à ce goût avec une sorte de fureur, et jamais elle ne l'a eu comme cet hiver; elle a déjà été malade dernièrement après le bal qu'il y a eu chez eux, et, dimanche passé, il y en a eu un chez l'Impératrice mère, elle n'avait pas quitté la place depuis 8 heures et vers minuit elle me dit: „C'est terrible, on veut déjà souper et nous n'avons presque pas dansé!“ Je trouve qu'il y a dans cette dansomanie quelque chose qui n'est pas naturel, et je ne suis pas étonnée qu'elle soit malade à la suite. Pour moi, j'ai été charmée que l'Impératrice mère m'ait permis de quitter le bal avant souper et j'en ai profité. C'était avant minuit, et je n'ai du moins pas commencé le 4/16 au bal. Que d'anniversaires à cette époque! Le 26 Novembre/8 Décembre, l'Impératrice mère avait demandé un spectacle; je comptais dans tous les cas m'en dispenser, mais j'ai eu la maladresse de le dire la veille au soir, et l'Impératrice a eu l'extrême bonté, à mon regret, de le contremander. Cependant il s'est trouvé que c'était pour le mieux, parce qu'elle a eu elle-même une forte colique. Cette nuit à minuit juste, c'est l'anniversaire de la mort de ma pauvre Lise *), qui aurait 16 ans à présent, de mon ange de Lisinka que je ne pourrai *jamais, jamais* cesser de regretter. Je suis sûre qu'elle aurait été d'une figure délicate. Mais je ne murmure pas, tout est certainement pour le mieux, et elle est mieux là où elle est qu'elle ne serait ici.“

*) L'Impératrice fait sans doute confusion.

713.

„Pétersbourg, 13/25 Décembre 1822,

Mercredi, à midi.

Chère et bonne Maman, j'ai reçu avant-hier votre lettre du 25 Novembre/7 Décembre. Je vous en baise les mains, mais je ne pourrai y répondre que bien imparfaitement aujourd'hui. Je porte dans ma tête toute la fatigue de la journée d'hier, jour de naissance de l'Empereur qui a été célébré comme toujours, peu s'en faut, avec les mêmes phrases et les mêmes mouvements qu'on voit tous les ans. *Le bal est bien beau, il y a beaucoup de monde*, disent les uns; *il y a peu de monde*, disent les autres, selon l'humeur dont on est. La seule innovation fort heureuse qu'il y ait eu hier, c'est qu'on ne disait pas: *Comme il fait chaud!* car la température était miraculeuse pour une pareille occasion; grâces aux soins entendus de M. Narychkine, il ne faisait pas chaud du tout. Heureusement qu'il y a presque tous les ans quelques personnes qui voient cela pour la première fois ou qui ne l'avaient pas vu depuis longtemps, et cela fait du moins plaisir à ceux-là."

714.

„Pétersbourg, 20 Décembre 1822/1 Janvier 1823,

Mercredi, vers midi.

La pauvre Duchesse de Dessau a perdu son enfant unique, une petite fille charmante, à ce qu'on dit, de trois ans, et qui faisait tout son bonheur. L'Impératrice mère, en me parlant hier de cette perte, m'a dépeint longuement ce que c'était que la douleur de perdre un enfant unique, et avec peu d'espoir d'en avoir encore! J'ai écouté sans mot dire, comme si j'apprenais du nouveau. Voilà de ces essais bien salutaires pour l'éducation de ce bas monde!"





L'Impératrice Elisabeth.
Miniature de Benner. Palais de Gatchina.

„Petersbourg, 27 Décembre 1822/8 Janvier 1823.

J'ai passé les fêtes de Noël confinée chez moi, et ne sors pas encore à cause de ma toux. Samedi, après avoir écrit à Amélie, j'ai été bien souffrante toute la journée, et la nuit j'ai eu la fièvre jusque vers cinq heures du matin. M'étant endormie vers le matin, on vint me dire qu'il était 9 heures et demie: à onze, je devais recevoir l'Impératrice mère, qui vient toujours la veille de Noël à la messe dans la chapelle de nos appartements. Je sautai de mon lit, d'où je croyais, quelques heures avant, ne pouvoir pas bouger, je m'habillai, je fus à la messe toute fière de pouvoir vaincre le mal, et je me sentis mieux que si j'étais restée couchée. Cependant depuis, je ne suis plus sortie, quoique, à la toux près, je me porte bien. Je vous fais là un long récit sur mon *moi*, mais il me fallait conter mes prouesses, et je les adresse à vous, ma bonne Maman, qui les recevez toujours avec indulgence. Une toux est bien le moindre tribut dont on puisse payer ces temps-ci, où il y a tant de malades, beaucoup de fièvres nerveuses pour les jeunes gens. MM. Narychkine, père et fils, me peinent fort par leurs inquiétudes pour Mme Narychkine mère *). Elle est bien mal, sa santé est tout à fait dérangée depuis quatre à cinq mois, sans qu'elle ait précisément une maladie qu'on puisse nommer. Il y a des humeurs gouteuses, un estomac détraqué, et, depuis quelques jours, il y a des symptômes alarmants qui donnent de vives inquiétudes à sa famille. Alexandrine est remise, elle sort, s'habille et se décollette comme avant; cependant elle a encore une glande sous le bras qui peut lui jouer un mauvais tour, si elle ne la ménage pas.

Je ferai à l'Empereur, chère Maman, la commission dont vous me chargez pour lui. Dans un mois, j'espère qu'il sera ici de pied ferme, mais je meurs de peur que les souverains, en se séparant, se

*) Alexandre Narychkine (1760 — 1826) et Madame, née Marie Sényavine (9 Mars 1762—30 Décembre 1822), et leur fils Cyrille (1786—1838).

soient donné de nouveau un rendez-vous: on dirait qu'ils ne peuvent pas vivre sans se voir! Il vient d'arriver ces jours-ci une petite avant-garde de l'Empereur, qui est partie de Vérone en droiture, les aides de camp généraux Chernicheff et Michaud *). Chernicheff m'a dit qu'il a trouvé Marie-Louise si excessivement changée et vieillie; j'en suis fâchée. Nous nous écrivons de temps en temps; elle est la seule acquisition de ce genre qui me reste du congrès de Vienne, et je dois dire qu'elle me témoigne une prévenance et une constance dont je ne puis qu'être reconnaissante. Je me suis toujours sentie bien disposée pour elle, parce qu'elle m'a paru *bonne*. On dit qu'elle s'est conduite à Vérone avec tant de tact à l'égard des individus de la diplomatie française qui s'y trouvaient, qu'ils en ont été enchantés, parlant la première avec intérêt du Duc de Bordeaux, des vœux que devaient faire pour sa conservation les amis de la paix, etc."

*) Alexandre Tchernycheff (1785—1857), plus tard prince; le Comte Michaud de Beauretour (1771—1841).

1823.

Lettres de l'Impératrice Elisabeth à sa mère
la Margrave de Bade.

716.

*„Pétersbourg, 3/15 Janvier 1823,
Mercredi, à midi.*

Chère et bonne Maman, me voici arrivée aussi à l'année 1823: je l'ai commencée comme je le désirais. J'ai pu payer de ma personne tant que c'était nécessaire, et assez décemment, c'est-à-dire sans trop tousser à la figure de tous ceux que je devais voir et aux cercles. L'après-dinée et la soirée se sont passées tranquillement; c'était le seul bien de l'absence de l'Empereur: s'il avait été ici, je crois que nous aurions eu mascarade. Pour récompense de mes travaux, j'ai reçu l'après-dinée votre lettre du 15/27 Décembre et vous en baise les mains, chère Maman. Cette bonne poste fait cependant l'impossible, car, le même jour, nous avons reçu de la même date que votre lettre des nouvelles de l'Empereur par courrier datées de Mittenwolde, lieu de son entrevue avec la famille de Wurtemberg. Vous pensiez que votre lettre trouverait l'Empereur tout arrivé ici; je crois qu'il n'y sera pas avant trois semaines: Varsovie l'arrêtera. En attendant, il paraît content de ce qu'il a vu de la Princesse Charlotte de Wurtemberg *): il est difficile de juger plus que l'extérieur,

*) La future Grande-Duchesse Hélène Pavlowna, épouse du Grand-Duc Michel.

dans une connaissance d'un jour. Quant à la Reine, il la connaissait avant son mariage. Il ne la nomme pas, ni à moi ni à l'Impératrice mère: je ne puis m'empêcher de trouver indélicat de la part du Roi de l'avoir amenée, d'autant plus que sa grossesse avancée était une si bonne raison pour ne pas lui faire faire ce voyage pénible dans cette saison.

M. Cyrille Narychkine, que j'ai vu dimanche, est profondément pénétré de la mort de sa mère *), et sa manière de sentir dans cette occasion me fait lui pardonner bien des défauts. Il vint chez moi au moment où je ne m'y attendais nullement et me dit en sanglotant: „Je viens remplir encore une des dernières volontés de ma mère, qui m'a expressément chargé de vous remercier pour toutes vos bontés“. Il me parla beaucoup et longtemps d'elle, de sa mort, si singulièrement douce, et la compara à la mort de sa jolie petite fille de cinq ans qu'il perdit pendant notre séjour à Moscou, et qui a eu une agonie si cruelle! C'est aujourd'hui l'enterrement de Madame Narychkine. Hier soir, on l'a transportée au couvent de Newsky, et, de mes fenêtres, j'ai vu par le mouvement des flambeaux le cortège funèbre sur le Quai Anglais, où elle est morte. Cela avait quelque chose de si lugubre: en général, les honneurs funèbres qu'on rend à la dépouille mortelle sont toujours, à mon avis, plus tristes que l'idée de la mort même. Mais c'est assez vous entretenir, chère Maman, de sujets lugubres: je voudrais avoir quelque chose de plus agréable à vous dire. Ce qui ne l'est guère, c'est que nous avons 18 degrés de froid aujourd'hui, avec un beau soleil, à la vérité, mais cela me contrarie en m'empêchant de sortir, et je suis sûre que je me guérirais complètement de ma toux, si je pouvais respirer l'air du dehors. J'espère que chez vous le froid est passé maintenant.

Adieu, chère et bonne Maman, j'embrasse mes sœurs et vous baise les mains en vous remerciant de ce que vous avez la bonté de me dire pour notre nouvelle année. Ce qu'il y a de plus sûr dans ce que vous me souhaitez, ma bien-aimée Maman, c'est que je vous chérirai toujours tant que j'existerai de toutes les facultés aimantes de mon cœur.“

*) Marie Narychkine, née Sèniavine, † 30 Décembre 1822.

„Pétersbourg, 4/16 Février 1823,
 Mercredi, à 11 heures du matin.

Bonne et chère Maman, je vous ai écrit hier par le général Benkendorf, mais je crains que ma lettre vous parviendra un peu tard: il va d'ici en droiture joindre son frère à Stuttgart, et ce n'est qu'à son retour qu'il passe par Carlsrouhe. Aujourd'hui, je réponds à votre lettre du 20 Janvier/1 Février et vous en baise les mains. J'espère que le froid vous aura quittés sans retour: 27 degrés à Weimar sont une chose inouïe! Nous n'en avons pas eu autant ici cette année. Je suis bien fâchée de l'effet que produit ce temps sur la santé de ma tante, mais aussi elle se garantit si peu. Je vois assez souvent depuis près d'un an la princesse Mechtchersky. Sa fonction de vice-présidente de la Société des Dames me met en rapport direct et fréquent avec elle. Elle paraît fort attachée à ma tante, et me parle avec étonnement et regret de la dureté avec laquelle elle se traite. Cet hiver est cruel pour toutes les maladies qu'il cause. Nous avons bien des grâces à rendre à Dieu d'avoir sauvé les individus de notre famille. Pour moi, j'ai perdu en Angleterre un enfant adoptif et je le regretterai longtemps pour moi, quoique convaincue que c'était pour son bien que la vie lui a été ôtée. Nous avons ici à présent un temps d'hiver bien agréable, même du dégel au soleil, et j'ai pu me promener à pied ces jours-ci. Vous me demandez, chère Maman, s'il est vrai que l'Empereur trouve Elise de Bavière *si divine*. Il la trouve en effet très jolie, et, quoiqu'il les trouve toutes cinq charmantes, il accorde cependant la préférence à Elise, pour la beauté. Louise lui inspire un intérêt particulier, à ce qu'il dit, par sa ressemblance avec l'Impératrice d'Autriche à qui il est fort attaché. Quant à la ressemblance entre Sophie de Bavière et Marie de Weimar, je n'ai pas eu l'occasion encore de lui demander s'il la trouve.

M. de Hahn n'est pas arrivé encore: il se sera sûrement arrêté chez lui en Courlande. Je commence à m'impatiser de son retard. Nous jouissons dans le cercle de la Cour de plaisirs ineffables, cette

semaine. Dimanche, il y a eu bal chez l'Impératrice mère pour fêter la Grande-Duchesse Marie, quoique absente; c'est toujours un prétexte. Aujourd'hui, il y a spectacle, et bal ensuite, chez le Grand-Duc Nicolas; demain, spectacle chez l'Impératrice mère. Et mon pauvre moi est obligé de toujours payer de son inutile personne! Le carnaval est cette année-ci d'une durée perfide, nous en aurons encore pour un mois, tandis que, selon votre almanach, il est déjà fini, je crois. Adieu, chère et bonne Maman, j'embrasse mes sœurs et vous baise bien tendrement les mains! Je ferai votre commission, chère Maman, à M. Cyrille Narychkine. Son père ne paraît pas encore à la Cour; je l'ai rencontré en voiture se promenant il y a deux jours, et il m'a paru vieilli de dix ans. Que je n'oublie pas ce que Stoffregen m'a dit l'autre jour; il m'a prié de le rappeler à votre souvenir, chère Maman, en ajoutant: „Denn, ohne meiner großen Achtung und Ergebenheit für die Frau Markgräfin zu erwähnen, kann ich sagen, ich habe sie unaussprechlich lieb“. Je l'ai assuré que vous aviez la bonté de penser souvent à lui; néanmoins je crois devoir vous rendre, chère Maman, cette commission si affectueuse. Adieu encore une fois bien vite, chère et bien-aimée Maman.“

718.

*„Pétersbourg, 20 Février/4 Mars 1823,
Mardi, à 8 heures 1/2 du soir.*

Il faut encore que je vous parle ce soir, ma bien-aimée Maman, de ce que vous me dites à l'anniversaire de ma naissance. Depuis que vous m'avez conté pour la première fois, il y a quatre ans, les regrets que vous m'aviez donnés et l'émotion que vous avez éprouvée au premier cri qui vous a appris que j'existais, il me semble que ma vie a plus de prix, et, à tout mon attachement pour vous, se joint un sentiment de reconnaissance de plus. Ces émotions du sentiment maternel que les enfants sont si longtemps avant de comprendre, on ne les apprécie parfaitement que lorsqu'on les a éprouvées soi-même, et je disais et dis toujours qu'on aime mieux sa mère quand on l'a été soi-même. Pour moi, personne ne me saura jamais gré de tant d'émotions de ce genre, mais heureusement ce n'est ici qu'un passage! M. Karamsine, qui me questionne souvent à mort sur les détails de

mon enfance et de ma jeunesse, et à qui je contai un jour les circonstances de ma naissance, trouva fort extraordinaire que je fusse née morte et me dit *qu'il semblait que j'eusse hésité si j'accepterais la vie ou non.*"

719.

*„Petersbourg, 27 Février/11 Mars 1823,
Mardi, à 8 heures du soir.*

Chère et bonne Maman, je vous ai écrit ce matin par une occasion, et ne vous adresse cette lettre par la poste que pour vous remercier de la vôtre, finie le 10/22 Février, qui ne m'est arrivée que ce matin. Je vous en baise mille fois les mains. Je m'aperçois que ma plume était si fine et mon encre si pâle, que vos yeux auraient souffert de me lire, et j'aime mieux avoir une écriture plus grossière et vous moins fatiguer, ma bien-aimée Maman: si vous recevez ma lettre à la lumière surtout, il vous aurait été presque pénible de la lire.

Je reprends ma lettre avec la même plume, après une visite d'une heure et demie de M. Karamsine, et ma plume est devenue plus fine, pour me jouer niche, je crois. Je m'aperçois comme vous, chère Maman, que l'incendie du théâtre de Munich a laissé une profonde impression à Caroline. Elle m'a écrit elle-même que cette impression a affaibli celle des souvenirs de l'époque de la mort de sa tant aimée enfant, et, sous ce rapport, c'est un bien. Quant au comte Worontzoff (sans voir en lui le ministre, tout aussi peu que son prédécesseur, mettant cette qualité de côté), je suis jalouse pour le comte Pahlen de la facilité avec laquelle Caroline lui a accordé son approbation et sa bienveillance, et qu'elle ne paraît pas du tout regretter le comte Pahlen. Je reprendrai dans une autre lettre ce sujet, qui n'est pas fait pour la poste, quoiqu'il ne s'agisse que *d'individualités.*

Mercredi 28 Février/12 Mars, à midi.

C'est aujourd'hui le jour de naissance de Frik. Elle voudra bien recevoir ici et par vous, chère Maman, mes tendres félicitations et les vœux journaliers que je forme pour elle. Comment la fêtera-t-on?

De quelque manière que ce soit, je voudrais y être; même un bal ne m'effraierait pas, à Carlsrouhe! Mon désir de m'y retrouver devient toujours une sorte d'idée fixe, dès que le printemps approche. J'aurai encore un bal à subir chez le Grand-Duc Nicolas vendredi prochain; il sera précédé d'un spectacle, comme la dernière fois. Ce soir, il y a une soirée à l'institut de Ste-Catherine, où il y a une sortie cette semaine, comme tous les trois ans. Les élèves exécuteront de la musique et de la danse, et seront examinées sur quelques sujets scientifiques. Leur directrice, Madame Breitkopf, qu'Amélie connaissait, est morte et a été enterrée pendant que j'étais occupée de mon esquinancie. Le temps est superbe et je vais essayer d'une promenade à pied; il me faut me dépêcher de sortir, car nous avons du monde à dîner, et, devant être à six heures à l'institut, l'Empereur voudra peut-être dîner plus tôt que de coutume. Adieu, ma bien-aimée Maman, pardonnez-moi ma lettre morcelée, mais c'est que je vous en écrivais une autre en même temps. Je vous baise mille fois et bien tendrement les mains, et j'embrasse mes sœurs.

Vendredi 2/14 Mars, à midi.

Le courrier n'est pas parti comme cela avait été annoncé, et j'ignore encore quand il partira et s'il partira. Ma matinée, qui a commencé tard, parce que je me suis levée tard après un spectacle chez l'Impératrice mère et un long souper, ma matinée donc a été très occupée, et entre autres par une visite d'adieux du Grand-Duc Constantin, qui part cette nuit, après le bal du Grand-Duc Nicolas. Le Grand-Duc Constantin a été à Czarskoe Selo hier avec l'Empereur, qui l'a mené partout avec la jouissance si naturelle d'un frère qui montre à celui avec qui il a été élevé les lieux où ils ont passé leur enfance, et où tous les souvenirs leur sont communs. L'Empereur est souvent bien touchant par le besoin que son cœur a de jouir des liens de famille; il y cherche la réalité, et le plus souvent ne trouve que la forme. Le Grand-Duc, qui cause fort bien lorsqu'il veut, a resté longtemps à me raconter tout ce qu'il a vu et tous les changements et tous les souvenirs qu'il a trouvés à Czarskoe Selo, et je me disais en l'écoutant avec plaisir: *Hélas, s'il y avait de la*

réalité dans tout cela! Maintenant il faut que je m'occupe de préparatifs de toilette pour ce soir. C'est un ennui extrême pour moi; heureusement le carnaval finit pour moi aujourd'hui!

Samedi 3/15 Mars, à 6 heures du soir.

On m'assure que le courrier part ce soir, et il faut au moins essayer de fermer ma lettre. A présent, j'attends une visite: il faut donc que je me presse de finir, chère Maman. C'est fort bien, car je me meurs d'envie de raisonner. Je suis ébahie d'entendre l'Impératrice mère, qui sort de chez moi, où elle a passé un petit moment, me dire qu'elle a prié *ses enfants* de ne pas se gêner et d'aller à un déjeuner dansant demain, jour de la mort de la Grande-Duchesse Alexandrine, Palatine. Sans doute, il y a longtemps, de cette mort, sans doute, Nicolas a à peine connu cette sœur, mais pendant vingt ans il a vu sa mère prendre le deuil à pareil jour, s'enfermer, et il me semble que le respect seul pour les liens de famille devrait faire renoncer à un bal à pareils jours, parce qu'il est reçu qu'ils sont marqués par des cérémonies funèbres. Amélie se rappellera de toutes les formes funèbres que nous avons vu observer et été dans le cas d'observer nous-mêmes à de tels jours. Dès que l'Impératrice est la première à encourager l'oubli de pareilles convenances, je lui prédis que, quelques années après sa mort, on dansera, si l'occasion s'en présente, à l'anniversaire du jour de sa mort. Ah! je ne suis pas la seule à avoir le cœur gros de prédictions pour l'avenir de cette pauvre Russie! On ne reconnaît plus l'Impératrice mère! Elle a pris depuis quelques années toute la légèreté et la frivolité d'une jeune femme, un laisser-aller sur les opinions et les mœurs, elle, dont l'austérité autrefois était exagérée, qui, s'il m'est permis de le dire, annule tout le respect que son âge et son rang devraient inspirer! Si elle faisait bien il y a vingt ans, pourquoi changer? Si elle avait tort alors, pourquoi avoir exigé qu'on se modèle sur ses opinions, comme elle le faisait, et nous blâmer à présent d'avoir pris les habitudes et les formes auxquelles certes il nous a coûté de nous plier dans le temps! Malheureusement ma visite m'a laissé tout le temps de raisonner, mais c'est dans votre cœur, Maman, avec vous, avec

qui j'aime à penser haut, que je dépose ces épanchements, et je ne puis me croire coupable de le faire.

Je baise mille et mille fois vos chères mains. Ah! vous devez comprendre si, dans de pareils moments plus que jamais, j'éprouve le besoin d'être près de vous, ma bien-aimée Maman, dans ce monde de sentiments et de choses où il y a vérité et stabilité!"

720.

*„Pétersbourg, ce 27 Février/11 Mars 1823,
Mardi, à 11 heures 1/2 du matin.*

Bonne et chère Maman, il s'offre une occasion de vous écrire par courrier, et, sans avoir rien d'essentiel à vous dire, je veux en profiter, parce qu'on a toujours un peu plus de liberté que par la poste. Je ne suis pas de couleur de rose, et cela devrait être un motif plutôt pour ne pas écrire, mais, en commençant par reconnaître qu'un reste de faiblesse nerveuse, suite de mon incommodité et de la saison, est la cause qui m'empêche de prendre avec le calme nécessaire les petites crises journalières de ma position, vous saurez du moins qu'il n'y a point d'extraordinaire, et que le mal vient autant de moi que du dehors. Il n'y a qu'une seule circonstance de plus, qui, chaque fois qu'elle arrive, me fait sentir son poids: c'est le séjour du Grand-Duc Constantin. L'inimitié qu'il professe pour moi est une de ces choses auxquelles je m'habitue moins d'année en année. Lorsque je ne le vois pas, je n'y pense pas, mais lorsqu'il est ici, que je suis forcée de reconnaître son sentiment jusque dans sa manière de me regarder, j'avoue que cela me retombe sur le cœur, je me retrouve alors *bien seule*, parce qu'en général, je suis toujours sacrifiée aux *considérations de famille*. Que faire! n'en parlons plus, ces épreuves me sont nécessaires probablement, parce que Dieu me les envoie, et, si je suis toujours mécontente de moi, parce que je ne les prends pas avec assez de patience, Il doit l'être aussi et me les envoyer jusqu'à ce que je sois telle qu'Il me veut.

Ces réflexions appesantissaient mon esprit toute la matinée déjà; une visite que j'attendais m'a donné le seul bon sentiment que j'aie éprouvé. C'est ce pauvre, ou plutôt cet heureux M. de Reutern, sans

bras, que vous vous appellerez, chère Maman. Je n'ai encore vu un être humain plus pénétré de reconnaissance que lui, et qui en soit plus touché! Le voilà marié depuis trois ans, père de deux petites filles et le plus heureux des mortels sous le rapport du cœur, mais comme il est probablement trop bon pour l'exposer aux risques d'un bonheur trop parfait, sa santé est totalement délabrée; il est changé d'une manière effrayante et on lui prescrit de s'expatrier pour longtemps, si ce n'est pour toujours, pour conserver sa vie. Il y a près de trois ans qu'il est en Livonie, mais tantôt des maladies, tantôt les couches de sa femme, l'ont empêché de venir ici; maintenant il s'est *trainé* ici, à la lettre, pour huit jours, seulement pour me présenter sa femme, me dire un long, long adieu, et exprimer une dernière fois sa reconnaissance; il partira pour l'Italie le plus tôt possible. Lorsqu'on ne trouve que glace et épines dans le cercle qui touche de plus près, on arrête volontiers la vue sur les sentiments plus consolants qu'on trouve en deçà, dans une région étrangère, quoique moins étrangère que celle qui nous entoure.

Nous avons un temps divin depuis quelques jours, le printemps de Pétersbourg, une boue épouvantable dans les rues, et un ciel du mois de Juin. L'Empereur va passer son carnaval à Czarskoe Selo; pour moi, je dois renoncer à y aller cette année-ci avant la saison de la campagne. L'Impératrice mère s'est fait arranger des appartements d'hiver à Pavlofsk et a annoncé qu'elle y ferait des courses quand l'Empereur irait à Czarskoe Selo. Naturellement ces projets le contre-carrent extrêmement; jusqu'à présent, il a fait un temps trop froid, ou d'autres raisons ont empêché l'Empereur d'exécuter son projet, mais, craignant que si j'allais à Czarskoe Selo, sa mère ne parte sur-le-champ pour Pavlofsk, il trouve que je dois y renoncer, et j'obéis: c'est une des preuves de ce que je disais sur l'autre feuille des *considérations de famille*; c'est une sur mille!

Mercredi 28 Février/12 Mars, à 10 heures du matin.

Je vous écrivais hier par la poste, chère Maman, et m'étonnais, quoique superficiellement seulement, de ce que Caroline ait trouvé le comte Worontzoff, notre ministre à Munich, si fort à sa convenance,

après avoir goûté cependant la société du comte Pahlen pendant plusieurs années? Le comte Worontzoff est bien bon garçon, l'Empereur lui veut du bien et assure qu'il ne manque pas de moyens, mais il a une petite suffisance qui, à mon avis, nuit à son mérite; et, pour l'esprit, l'agrément de la conversation et de la société, je le trouve bien au-dessous du comte Pahlen. Je me suis tout à fait trompée cette fois, en croyant que Caroline regretterait celui-ci pendant longtemps, et il me paraît au contraire que le comte Worontzoff a d'abord gagné ses bonnes grâces. Si je finis ma lettre ici, chère Maman, c'est par crainte de me laisser trop aller à bavarder avec vous. Jamais les sujets ne me manquent, et l'idée que *peut-être* ma lettre ne sera pas ouverte (les courriers même ne me paraissent pas tout à fait sûrs) est bien entraînante. Mais si je m'impose le silence pour bien des choses en conversation, à plus forte raison par écrit: ah! sans doute, si j'avais le bonheur de me trouver près de vous, cette réserve n'existerait pas en vous parlant."

721.

*„Pétersbourg, 6/18 Mars 1823,
Mardi, à 8 heures du soir.*

Les enfants d'Alexandrine sont bien gentils. Alexandre est un beau et bon garçon, d'un excellent naturel: puisse l'éducation n'y pas nuire, comme je l'ai malheureusement vu plus d'une fois! La petite Marie *) est bien gentille par son esprit et son jugement avancé pour son âge; elle est jolie quand elle se porte bien, mais elle est délicate et a souvent bien mauvaise mine. A mon grand regret, je les vois beaucoup plus rarement que je ne voudrais; je ne puis pas aller souvent au Palais Anitchkoff, et les enfants ne viennent pas souvent au Palais d'Hiver: dans la mauvaise saison, on ne peut aussi pas trop trimballer les enfants. Mais, quand Alexandrine est malade ou en couches et que j'y vais à peu près tous les jours, je fais toujours une longue station chez les enfants, et j'ai de la peine à m'en arracher.

*) La Grande-Duchesse Marie Nikolaewna (6 Août 1819 — 9 Février 1876).

La petite Olga *) n'est encore qu'une masse de chair, mais d'un embonpoint et d'une fraîcheur que les autres n'ont jamais eus et qu'elle doit, je crois, à sa nourrice."

722.

„Pétersbourg, 4/16 Avril 1823,
Jeudi, à 10 heures $\frac{1}{2}$ du matin.

Votre dernière lettre, chère Maman, en contenait une de Mlle de Moser pour laquelle j'ose vous prier de la remercier quand vous en aurez l'occasion. Je me rappelle aussi de la jolie image sur la mort d'un enfant à peine né. Je l'ai lue quelque part, je ne sais où, et suis sûre que la Freistett, avec le talent qu'elle a, en aura fait un joli dessin. Si bien des circonstances ne m'avaient pas fait abandonner le dessin, j'aurais exécuté plus d'une idée poétique de ce genre, soit à moi, soit à d'autres. L'idée de la mort même a quelque chose de gracieux pour les enfants. La comtesse Golovine me disait un jour en me parlant très sérieusement: *Dieu vous a envoyé deux anges afin de vous attirer à Lui*, en faisant allusion à mes enfants. Cette idée consolante, que j'ai souvent présente, s'est formée en tableau dans mon imagination: si j'en avais le talent, j'aurais exécuté moi-même les portraits de mes deux enfants apportant du haut du Ciel une croix à une figure de femme. Mais, en confiant cette idée à un autre, d'abord la ressemblance n'aurait pas pu exister, et je crois qu'on n'aurait pas non plus rendu mon idée comme je la vois."

723.

„Pétersbourg, 5/17 Avril 1823,
Vendredi, à 10 heures et demie du matin.

Je ne puis rien vous dire de particulier sur moi, chère Maman. Vous connaissez mes résolutions (que trop souvent négligées!) de ne pas me laisser aller à parler beaucoup sur ce qui me choque ou me

*) La Grande-Duchesse Olga Nikolaewna (11 Septembre 1822—30 Octobre 1892), plus tard Reine de Wurtemberg.

blesse; quand cela m'arrive, je suis mécontente de moi toute la journée. Il est difficile de l'observer toujours assez en conversation pour que cela n'arrive jamais, mais du moins, en écrivant, on le peut mieux, et je travaille et travaillerai jusqu'au tombeau à me rendre telle que je crois devoir être selon ma conscience. Sans doute, je vois et j'éprouve bien des choses qui me donnent dans ma position un travail de tous les jours presque. Il faut se prêter à ce qu'on désapprouve parce qu'on n'a pas le pouvoir d'y rien changer, il faut voir et entendre patiemment de la déraison sans oser souvent répliquer, opposer de la gaieté et de la patience à de la susceptibilité et de l'humeur, enfin supporter *tout* et *tout le monde* avec douceur; c'est notre lot à chacun, car nous avons à porter dans presque toutes les positions les fardeaux les uns des autres. Je suis loin de faire tout cela comme je le devrais, mais j'y tâche et j'ai éprouvé que plus je m'appesantis sur les résultats inévitables des circonstances et des caractères qui m'entourent, moins il me reste de forces pour y résister comme je le veux et le dois. Ne croyez donc pas, ma bien-aimée Maman, que ce soit manque de confiance en vous si je n'entre pas dans des détails journaliers en vous écrivant par occasion. Si vous désirez savoir quoi que ce soit sur mon compte, je suis prête à vous y répondre; s'il y avait quelque fait marquant dans l'histoire de mes sensations, je ne pourrais pas résister au désir de vous en faire part. Croyez que je résiste avec peine à *clabauder* avec cet abandon qui est, à votre égard, une seconde nature pour moi; mais il me faudrait recueillir pour cela avec soin des choses sur lesquelles je fais beaucoup mieux de passer légèrement si je peux. Tous les jours je suis plus convaincue que c'est très exprès que Dieu m'a placée comme je le suis, et qu'avec mon caractère, c'est tout ce qu'il y a de plus salubre pour l'éducation de mon âme. J'en recueillerai les fruits dans l'éternité, si Dieu permet que je profite des moyens de correction qu'Il me donne. Voilà bien des paroles pour vous dire, chère Maman, que je ne vous dirai rien. Je les terminerai cependant en y ajoutant encore le vœu de passer encore une fois dans ma vie quelque temps auprès de vous, afin de jouir de ces *douceurs de la conversation* que je m'interdis par écrit.

Samedi 6/18 Avril, à une heure.

Amélie me dit dans une lettre que j'ai reçue tantôt que vous désirez, chère Maman, que je vous envoie mon portrait par Bossi. Je suis trop heureuse s'il peut vous faire plaisir, il sera mieux placé chez vous que partout ailleurs. On l'achevait lorsqu'Alexandrine revint de son voyage, il y a dix-huit mois. Elle désira le voir, et, lorsque je le lui montrai, elle dit d'un air de dédain: „*Es ist nicht noble!*“ probablement parce qu'il n'y a ni diamants, ni or, ni couronne. Aussi a-t-elle fait faire son portrait cet hiver par Daw (le peintre anglais que l'Empereur a fait venir pour faire la collection des généraux qui ont servi dans les années 1812, 13 et 14) en robe de velours brodée en or avec force perles et diamants; elle est peinte avec ses enfants, et cela ferait un joli tableau sans cette grande toilette, car elle semble dire à son fils, qui est représenté dans une attitude très naturelle grimant sur son siège: *Ne me touchez pas, vous me dérangez!* Comme donc il est possible que d'autres aussi trouvent que mon portrait n'est pas *noble*, j'aime à le savoir là où l'on ne jugera pas ma *noblesse* sur ma robe. Cette pauvre Alexandrine me fait souvent peine en voyant le pli qu'on lui a laissé prendre et prévoyant par mon âge et mon expérience les suites que cela peut avoir. Je sais mieux qu'une autre tout ce qu'on est tenté et ce qu'on est entraîné à faire dans la jeunesse, mais je sais aussi que l'austérité qu'on m'opposait et la crainte du blâme, la contrainte dans laquelle j'étais et que je ne croyais pas pouvoir rompre, ont encore empêché bien plus de mal qu'il n'y en a eu. Il n'y a plus rien de tout cela: tout est permis, tout est possible, tout est excusé! Aussi Alexandrine, sans avoir rien de réel à se reprocher, s'expose à bien des propos. Elle détruit cette barrière, indispensable, chez nous surtout, qui doit exister entre les personnes de la famille régnante. M. Karamsine, le plus *russe* des *Russes*, me disait un jour: *J'aime beaucoup ma nation, mais je dois avouer que nous sommes insolents par nature.* Alexandrine, par sa conduite, m'a souvent fait penser à Marie-Antoinette, et les *Mémoires* de Mme Campan sont venus à l'appui de cette comparaison. Le Ciel, pour le bien de *tous*, et pour le sien,

peut-être, permettra qu'elle ne parvienne pas au premier rang avant l'âge de 40 ans passé, où il faut espérer qu'elle aura un peu plus de raison...."

724.

*„Pétersbourg, 11/23 Avril 1823,
Mercredi, à 10 heures et demie du matin.*

Chère et bonne Maman, j'ai reçu hier votre lettre du 23 Mars/4 Avril et vous en baise les mains. Vous me parlez enfin de la lettre que je vous ai écrite par courrier au commencement du mois passé; j'en étais un peu inquiète, parce que j'avais lu dans les gazettes la mésaventure d'un courrier russe et que je craignais que ce ne soit le porteur de cette même lettre. J'ai appris comme vous, chère Maman, par les gazettes et par hasard l'exclusion solennelle que le Roi de Wurtemberg m'a fait subir à l'occasion du baptême de son fils *): j'ignore pourquoi et l'ignorerai peut-être toujours, mais cela n'abrégera pas mes jours. Je ne puis l'attribuer qu'au peu de bienveillance qu'on me porte, je crois, de ce côté-là, et que du moins je n'ai pas à me reprocher de m'être attiré par rien. Toutefois j'aime mieux la franchise sur cet article-là que les caresses en face et les petites perfidies derrière mon dos. Je vous ai remerciée dernièrement, chère Maman, par M. de Hahn de ce que vous voulez bien placer mon portrait à Brouchsal: et quelle est la place que vous lui destinez? Il me sera facile de vous en procurer un de l'Empereur qui fasse pendant; il y en a deux plus ou moins bons dans ce moment, dont je pourrai faire copier le meilleur. L'un s'achève par le peintre anglais Daw, dont je vous parle dans ma lettre par M. de Hahn; l'autre est arrivé d'Angleterre depuis peu et a été fait d'après nature à Aix-la-Chapelle par le fameux Lawrence.

Je vais dîner de bonne heure aujourd'hui et partir à cinq heures pour Czarskoe Selo; je compte y passer deux jours. L'Empereur est parti lundi pour une de ces courses habituelles qu'il y fait. L'Impé-

*) Charles, futur Roi de Wurtemberg et époux de la Grande-Duchesse Olga Nikolaewna.

ratrice mère est partie hier pour Gatchina et revient demain à Pavlofsk pour y passer deux jours. Elle dîne à Czarskoe Selo demain, et vendredi c'est probablement nous qui irons à Pavlofsk. Vous voyez donc que ce n'est pas beaucoup de calme et de liberté que je vais chercher cette fois à Czarskoe Selo. Le temps aussi n'est pas beau; ceci peut changer d'ici à ce soir ou demain. Mais ce qui ne change pas, c'est ma destinée, qui est de faire toujours les choses tout juste comme je n'aurais pas envie de les faire. Je ne m'en plains pas, chère Maman, et je dis du fond de mon cœur qu'il n'y a rien au monde de plus salulaire.

M. Cyrille Narychkine me quitte tout à l'heure, et je viens de lui donner les directions nécessaires pour faire partir mon portrait par les premiers vaisseaux. C'était la première interruption, et, comme j'en prévois encore, je ferai bien de me préparer à finir ma lettre."

725.

*„Pétersbourg, 18/30 Avril 1823,
Mercredi, à 10 heures du matin.*

Chère et bonne Maman, nous sommes dans notre Semaine Sainte, et je vous écris dans l'intervalle de deux services divins: avant onze heures, il faudra me préparer pour la messe; je devrai donc me borner à une lettre aussi courte que je puis la faire en vous écrivant, ma bien-aimée Maman, portée comme je le suis toujours à me laisser entraîner par mon bavardage. J'ai reçu hier votre lettre du 31 Mars/12 Avril et vous en baise les mains. Vous aviez froid à Carlsrouhe à l'époque où vous écriviez, chère Maman: nous avons été bien pis ici. Samedi, je suis revenue de Czarskoe Selo vers deux heures par un temps brumeux, froid et pénétrant, comme il fait souvent au mois de Novembre; quelques heures après, il a commencé à neiger et il n'a pas discontinué presque jusqu'à aujourd'hui, où le temps paraît vouloir se remettre. La neige restait même sur terre, et il y en a encore des traces; on n'a guère vu la continuation d'un temps pareil dans cette saison! L'Empereur, qui n'est revenu de Czarskoe Selo que l'après-dînée du samedi, a été couvert de neige dans sa calèche ouverte. Il avait gagné un commencement de fluxion à la joue la

veille par une transpiration arrêtée, suite du temps chaud qu'il faisait. La neige du lendemain l'a décidée et il garde la chambre depuis lundi, mais aujourd'hui déjà, l'enflure, qui était considérable, commence à diminuer.

Je vais répondre à vos questions, chère Maman, et puis il me faudra vous quitter pour cette fois. La nouvelle d'une translation à Moscou et de ce que le mariage du Grand-Duc Michel doit y être célébré n'est point fondée, mais, depuis plus d'un an, le public russe même nous fait aller à Moscou pour deux ans : je n'en serais pas fâchée et un séjour d'un an au moins à Moscou me ferait plaisir. Ce bruit provient de ce qu'on dit depuis longtemps que le Palais d'Hiver ici exige des réparations considérables et très nécessaires, et cela a fait décider par le public que nous irions en attendant à Moscou. Non, chère Maman, le but que je voudrais à mes courses, ce ne serait pas une propriété, mais quelques petits voyages dans l'intérieur de la Russie qui me tentent depuis bien longtemps. Si les circonstances le permettaient, je n'en refuserais pas même un en Allemagne, c'est-à-dire pour me rapprocher de vous et de ma famille. Mais je n'ai jamais désiré une propriété et plus je vis, plus je vois que, selon mes opinions, cela entraîne mille inconvénients que je n'ai pas le temps de développer ici. Madame Narychkine n'est pas revenue encore d'Italie, mais elle doit être en route et sera ici, je crois, avant un mois. M. Narychkine père n'a pas renoncé à ses projets. Il n'a pas pu partir jusqu'à présent, parce que ses affaires de fortune, que, grâce au Ciel, il s'occupe enfin une bonne fois à mettre en ordre, lui ont donné trop d'occupation jusqu'à présent. Maintenant il est très malade d'un rhumatisme inflammatoire au bras qui l'a fait beaucoup souffrir, et il partira, je crois, dès que sa santé le lui permettra. Pour Mlle Sabloukoff, elle se porte bien ; je la vois en effet très rarement en hiver. Elle a eu une grande joie cet hiver. Son père, qui est passablement vilain, la laissait non seulement dans un état de dénuement presque honteux, mais il prenait même sur un très petit capital que sa mère lui avait assuré en mourant, connaissant probablement l'état des choses. Je lui dois la justice de dire que jamais elle n'en a parlé et que je n'ai appris ces détails qu'à l'occasion de la demande qu'elle a faite à l'Empereur cet hiver. A la veille

d'être réduite à la mendicité, et dans le présent et dans l'avenir, elle a pris avec peine le parti de demander comme une faveur à l'Empereur de lui accorder les appointements de demoiselle d'honneur qu'elle n'avait pas, parce que ce ne sont que les douze plus anciennes qui, selon l'état de la Cour, reçoivent des appointements. Ses campagnes de six années consécutives lui donnant des droits à cette demande, l'Empereur non seulement la lui a accordée, mais a ajouté les arrérages de ces six ans. Il fallait voir son bonheur! Jamais elle n'avait possédé une somme si considérable; elle en était absolument appesantie: elle est venue chez moi un jour à 10 heures du matin pour me faire part des arrangements qu'elle avait pris pour cet immense capital. Adieu, chère Maman, bien vite et de toute la tendresse de mon attachement."

726.

*„Kammenoï Ostrof, Lundi 14/26 Mai 1823,
vers 9 heures du soir.*

Bonne et chère Maman, je commence à vous écrire aujourd'hui parce que j'en ai tout le loisir, et que demain et après-demain ce ne sera peut-être pas le cas. Nous avons passé ici tantôt pour le dîner. J'aurais été enchantée de quitter le Palais d'Hiver, si ce n'était la Duchesse que j'ai laissée inquiète de son fils aîné. Il a pris la rougeole, comme il fallait s'y attendre, mais cette rougeole ne va pas bien: elle ne veut pas sortir, et le médecin trouve le cas *sérieux*; il n'a pas dit dangereux, mais dès hier il semblait craindre que la maladie ne serait pas facile. Cela me tracasse pour la pauvre Duchesse et pour moi-même, qui aime ces jeunes gens pour les avoir vus croître presque sous mes yeux. Je viens d'y envoyer et j'espère que les nouvelles de ce soir seront meilleures. La revue fixée à ce matin n'a pas eu lieu à cause de la pluie, mais plus tard le temps s'est éclairci et il a fait une journée d'été. Aussi, dès cinq heures, les orages se sont succédé toute l'après-dînée; j'avoue que quelques redoublements m'ont fait éloigner de la fenêtre auprès de laquelle j'étais assise. L'île est un peu comme une éponge par l'énorme quantité d'eau qui est tombée, mais il fait chaud et un

parfum délicieux, le premier de ce printemps où nous n'avons pas senti encore les bouleaux. L'Impératrice mère voulait partir demain pour Pavlofsk, mais le retard de deux jours qu'éprouve la revue retarde aussi son départ.

J'ai reçu tantôt, chère Maman, votre lettre du 27 Avril/9 Mai et vous en baise mille fois les mains. Vous étiez rassurée sur la santé de ma tante de Weimar, et mes inquiétudes ne faisaient que de commencer à cette époque: je ne puis m'empêcher à chaque occasion de gémir sur cette distance! Je vous remercie, ma bien-aimée Maman, de ce que vous me dites la place que vous destinez à mon portrait de Bossi: je serai très charmée d'habiter votre salon bleu à Brouchsal, surtout si vous faites de l'appartement d'en bas votre logement habituel cet été; je ferai encore l'observation un peu frivole que ma robe amarante ira fort bien sur la tenture bleue de ce salon. Il est bien fâcheux pour la pauvre Caroline que son séjour à Dresde ait été troublé par sa propre santé et par les inquiétudes pour ma tante. J'ai vu cependant par les gazettes aujourd'hui que la famille de Bavière a quitté Dresde; donc Caroline est débarrassée de son vilain clou, qu'elle portait néanmoins avec elle au bal et à toutes les représentations, à ce qu'elle m'écrivait. Elle paraît s'être beaucoup plu à Dresde.

Mardi 15/27 Mai, à 9 heures 1/2 du soir.

Je finis ma journée aujourd'hui avec vous, chère Maman, comme hier, et finirai aussi ma lettre ce soir. Pour éviter une procession qui aura lieu ici demain, l'Empereur veut que nous fuyions la maison pour la matinée, et j'emploierai ce temps à faire et recevoir des visites au Palais d'Hiver. Le mouvement ne manque pas; cette après-dînée, j'ai été à la Bourse pour y voir un beau buste de l'Empereur que les négociants ont fait faire par le premier sculpteur de l'Académie. Il y est déjà placé depuis l'automne passé, et j'avais promis depuis longtemps de venir le voir. De là, j'ai couru après l'Impératrice mère, qui était allée goûter à Yélaguine. En attendant, la Duchesse était venue chez moi, et, ne m'ayant pas trouvée, elle est allée courir au jardin Stroganoff. Toutes ces courses, ou plutôt ces chasses, avec les distances de Pétersbourg, me mettent





*La Comtesse Catherine Alexéewna Ouvaroff.
Portrait appartenant à la Comtesse P. Ouvaroff.*

quelquefois un peu au désespoir, quoique ce ne soit que l'affaire des chevaux; il me prend envie alors de me coucher par terre à plat ventre comme les enfants capricieux et de dire: *Je n'avancerai pas!* La journée a été bien agréable, et, avec tout cela, je suis charmée d'être ici. Alexandre de Wurtemberg va mieux, et j'espère que tout ira bien. Adieu, ma chère et bien-aimée Maman, j'embrasse celles de mes sœurs qui sont avec vous, et j'y suis moi-même en pensée et vous baise mille et mille fois et bien tendrement les mains."

727.

*„Czarskoe Selo, 22 Mai/3 Juin 1823,
Mardi, à midi.*

..... Il est admis depuis quelque temps chez nous qu'il n'y a plus de distance pour un certain cercle de choses et de personnes. Néanmoins matériellement ces distances existent toujours, et voilà une des raisons de l'extrême brièveté du temps dont tout le monde se plaint. Je m'imagine avoir découvert celle-ci en méditant sur le problème dont je sens journellement les effets assez désagréables. L'Empereur, par exemple, va journellement faire visite aux dames de sa famille sans égard aux distances; ici, cela lui fait une demi-heure pour aller, une demi-heure retour, *total, une heure* de chemin. Avec cela, un Empire sur les bras et les intérêts de l'Europe, ce qui fait qu'ici sa matinée suffit à peine! Comme l'Impératrice mère n'aime pas à me voir chez elle en même temps que l'Empereur, je dois choisir un autre moment de la journée pour mes visites, et je ne peux pas aller à Pavlofsk plus tard que sept heures, parce que c'est l'heure où l'on se rassemble pour sa soirée. Je dois donc parfois placer ma course à Pavlofsk entre un grand dîner qui finit quelquefois vers 6 heures et les fatales sept heures après lesquelles il serait indiscret de me présenter chez l'Impératrice mère. Lorsque, comme hier, Alexandrine choisit ce moment pour venir me faire visite, il faut réellement trouver moyen de tout arranger par escamotage.

Quant à ma souscription pour les Grecs, j'ai donné dans la masse, au temps où elle se faisait, deux mille roubles. Mes moyens ne me permettaient pas de faire plus. J'avoue que, par plus d'un

motif, j'ai demandé alors au prince Galitzine, qui dirigeait cette souscription, de ne pas me nommer du tout. Sans doute qu'avant et après, ce que j'ai fait, et pu faire encore partiellement, pour ces pauvres Grecs approche de 10.000 roubles, avec les deux mille nommés. Mais, chère Maman, ne soyez pas au regret de ce qu'on ne parle pas du peu de bien que je puis faire. Vous savez mieux que moi que c'est en soi-même une véritable jouissance que de soulager, et, quant au devoir de religion qu'on voudrait remplir par là, placés comme nous le sommes, cela devient bien difficile; car il est ordonné de faire le bien dans le plus grand secret, et, dans un rang élevé, c'est presque impossible. Je dois donc me réjouir de ce qu'au moins on ne me cite pas dans les gazettes."

728.

„Czarskoe Selo, 5/17 Juin 1823,

Mardi, à 11 heures du matin.

Tous les ans presque, environ ce jour, nous avons ici la visite de la comtesse Stroganoff et de sa mère. Il en sera de même encore cette année-ci, car elles viennent ce soir. Mes matinées sont alors peu à ma disposition, parce que la comtesse Stroganoff vient toujours déjeuner chez moi assez tard. Je ne m'en plains pas, car ces jours sont toujours suivis d'une absence de quatre mois, et je l'aime bien véritablement. Il me reste ici même bien peu de liaisons de ma jeunesse: tout est mort! La princesse Galitzine, la comtesse Golovine, la comtesse Tolstoï expatriée! Cela fait qu'avec ce besoin qu'on a toujours de se rattacher aux souvenirs de sa jeunesse, la comtesse Stroganoff, qui a beaucoup perdu aussi, mari, frère, amis, se rattache de son côté toujours plus à moi, et voilà comme le temps resserre les véritables liaisons! J'ai fait tout plein de réflexions sur les liaisons d'amitié, depuis quelques années, et entre autres, j'ai trouvé par conviction ce qui est écrit et imprimé partout, c'est qu'il faut absolument qu'elles soient basées sur une grande estime pour se fortifier toujours avec le temps."

*„Czarskoe Selo, 8/20 Juin 1823,
Vendredi, à 11 heures du matin.*

Chère et bien-aimée Maman, je ne puis ni ne veux laisser passer ce jour sans vous écrire, sans vous dire que je vous baise mille et mille fois les mains en idée. Je n'ai pas besoin d'y ajouter ce que je sens et pense. Du reste, mes vœux sont journallement les mêmes, et Dieu a daigné, ce me semble, les exaucer dans le courant de l'année écoulée depuis votre dernier anniversaire en vous sauvant, chère Maman, d'une manière presque miraculeuse des suites d'un accident affreux et en sauvant ma tante de Weimar, dont la perte vous aurait porté une atteinte cruelle. Je puis citer aussi la guérison de Louis de Darmstadt, sous le rapport d'un chagrin qu'il vous a épargné. Nous ne saurions assez Le remercier de Ses bienfaits! Puisse-t-Il vous les continuer sous tous les rapports, ma bien-aimée Maman! C'est donc à Baden que vous passez ce jour, et rien, j'espère, n'aura dérangé vos projets. Il y a une fois que je l'ai passé avec vous à Baden, chère Maman, et que vos vieilles filles ont dansé comme des adolescentes; je ne pourrais plus vous fêter de cette manière, mais que je serais heureuse, si je pouvais passer quelques heures avec vous et vous baiser les mains de tout mon cœur! Vous me dites dans votre dernière lettre, chère Maman, que le Roi de Bavière ne prendra pas les bains de Baden cette année-ci, et j'en suis presque inquiète parce qu'il me semble qu'il peut lui être nuisible de cesser tout d'un coup une habitude de tant d'années.

Au milieu de cette phrase, la comtesse Stroganoff est tombée dans mon cabinet, comme elle en a l'habitude, et alors il n'y a pas moyen même d'achever une syllabe, encore moins une phrase. Toute la journée s'est passée depuis pour moi avec un sentiment pénible d'inquiétudes pour mon cher M. Karamsine, qui est malade ici d'une fièvre chaude bilieuse, et en danger. J'espère cependant encore; sa perte serait un grand malheur pour sa famille, et un chagrin pour ses amis et pour ses connaissances même.

Il est 8 heures et demie et je reviens de Pavlofsk, où j'ai dit à l'Impératrice mère en conversation que c'est aujourd'hui l'anniversaire

de votre naissance, chère Maman, sur quoi elle m'a chargée de mille félicitations et vœux pour vous et de compliments pour Amélie. J'ai reçu tantôt une lettre d'Amélie et lui écrirai demain de Kamennoi Ostrof, où j'espère être de bonne heure dans la matinée. Adieu, ma tant aimée Maman, tout à l'heure je viens de jeter un regard dans l'église du château par la tribune qui est à côté de la chambre des femmes et j'ai vu marier un couple connu. J'ai pensé qu'ils avaient bien choisi le jour. Adieu encore une fois sans vous quitter cependant en idée, chère et bonne Maman."

730.

*„Kammennoi Ostrof, 13/25 Juin 1823,
Mercredi, à 11 heures 1/2 du matin.*

Chère et bonne Maman, j'ai reçu avant-hier votre lettre du 25 Mai/6 Juin et vous en baise mille fois les mains. Vous m'y parlez d'une visite par surprise que Louis et Philippe de Hombourg vous ont faite, et, un moment avant de recevoir votre lettre, l'Empereur me parlait de Philippe et m'assurait qu'il avait eu à Naples une passion si forte pour la jeune comtesse Tiesenhausen, sœur de Madame de Fiquelmont, qu'il avait même pensé à l'épouser. En avez-vous aussi entendu parler, chère Maman? Ces dames sont charmantes, à ce qu'on dit; elles viennent d'arriver ici avec leur mère, Madame Chitroff, qui est veuve pour la seconde fois [et que vous avez entendu déclamer chez moi l'année 1801 comme Lise Koutousoff *) encore]. Je ne les ai pas vues, mais tous ceux qui ont vu ces deux dames disent qu'elles soutiennent parfaitement leur réputation. Malgré cela, j'ai de la peine à croire que Philippe ait songé à épouser. J'aurais, je l'avoue, une petite satisfaction malicieuse si cela était et s'il finissait par épouser *une russe*, lui qui professe de l'éloignement et affecte même une sorte de mépris pour tout ce qui est russe. Nous quittons ces lieux ce soir, et, lorsque nous sommes *seuls* ici, j'en suis toujours fâchée, parce

*) La Comtesse Elisabeth Koutouzoff (1783—1839), fille du Prince Michel Koutouzoff, mariée en premières noces au Comte Th. Tiesenhausen, en secondes noces à N. Khitrovo.

qu'on y est si bien chez soi et qu'on a plus de temps à sa disposition qu'à Czarskoe Selo, où pour moi, de deux jours l'un, l'après-dînée est perdue. Le temps a été beau tous ces jours-ci, mais très frais. J'ai déjà monté à cheval ce matin, et, quoi qu'il fasse plus chaud que ces jours passés, il faisait agréable encore pour faire de l'exercice à cheval. Je vous avais priée, chère Maman, de vouloir bien faire avertir M. Hauber que j'avais reçu ses livres, mais je suis fâchée de devoir dire qu'ils n'ont pas répondu à mon attente. Je les ai parcourus presque tous: presque partout, j'ai trouvé un peu d'affectation *und religiöse Schwärmerei*, enfin un autre genre que celui qu'avaient de mon temps les livres pour la jeunesse. Cela tient, je crois, à l'esprit du temps, mais je regrette la simplicité d'autrefois. Là où il n'y a pas *religiöse Schwärmerei*, on trouve le contraire: entre autres, dans un de ces ouvrages, quelqu'un dit que *la patrie exige que mon enfant soit baptisé, quoique cela ne me paraisse pas nécessaire*. Cela ne passerait pas la censure ici, avec raison, et je ne me permettrais pas de donner ce livre dans une maison d'éducation. Notre bon M. Karamsine est hors d'affaire, ce qui est une satisfaction pour moi aussi réelle que son danger m'était une peine réelle."

731.

„Czarskoe Selo, 20 Juin/2 Juillet 1823,
Mercredi, à 11 heures du matin.

Non, Maman, je n'ai pas lu le *Mémorial de Ste-Hélène*, mais j'en entends tant parler que je serais charmée de le lire, malgré ses absurdités: il paraît même qu'il y a plus, et d'un genre qui n'en permettra jamais la publication ici. J'ai reçu ces jours-ci par la comtesse Tolstoï, parmi d'autres brochures, un récit de ce qui s'est passé au Temple pendant la captivité de la famille de Louis XVI. Ce récit est fait par la Duchesse d'Angoulême. Je ne puis disconvenir que je suis fâchée que la famille royale se fasse imprimer ainsi, l'un après l'autre. Le Roi aurait bien fait de ne pas donner de publicité à son *Voyage à Bruxelles*, qui aurait été beaucoup plus intéressant après sa mort, et surtout Madame, que je me plais toujours à croire si sensée, si réfléchie, aurait beaucoup mieux fait de léguer à la postérité les tristes

souvenirs de sa captivité. Elle a été bien mal conseillée si elle a consulté quelqu'un sur cette publication.

Le temps continue toujours à être bien beau; quelques heures de pluie par jour, comme nous les avons depuis quelques jours, n'y nuisent pas. L'air n'en est que meilleur et la verdure plus belle. Hier nous avons eu une journée grise des plus agréables; j'en ai profité le matin pour monter à cheval: cet exercice me fatigue moins que de marcher. Je prends comme vous, chère Maman, des bains de sel, que je me suis prescrits moi-même pour ma faiblesse. Trinius, le substitut de Stoffregen, ajoute à ce traitement une médecine fortifiante avec du quinquina, dont je sens que j'ai besoin. Je voudrais qu'Amélie se ménageât, et je crois que le régime serait nécessaire, avec l'état de sa santé, plus et autant que des remèdes. Ce n'est pas que je comprends que cela peut être difficile, si elle a bon appétit. Je vous avouerai, Maman, que, dernièrement, ayant passé plusieurs jours à ne pouvoir rien prendre sans une sorte de dégoût, même ni thé, ni café, je me suis composé en idée un dîner de votre cuisine, et il me semblait que j'aurais retrouvé de l'appétit pour le manger.

L'Empereur est allé aujourd'hui de grand matin à Gatchina pour y passer la journée. L'Impératrice mère y passe deux jours, et il faut de fondation qu'il soit dit chaque été qu'il a passé un jour seul chez elle à Gatchina: cela avait dû avoir lieu déjà il y a quinze jours, mais alors il n'a pas pu venir à Gatchina, ce qui a fort déplu. La Duchesse est établie ici depuis samedi avec tous ses enfants; ses fils sont tout à fait remis, et Alexandre, qui a été le plus éprouvé, reprendra bientôt ici ses forces et un air de santé.“

732.

*„Czarskoe Selo, 17/29 Juillet 1823,
Mardi, à 11 heures du matin.*

Peu d'heures après avoir reçu avant-hier votre lettre où vous me félicitez du rétablissement de M. Karamsine, il est venu me faire lui-même sa première visite. J'ai été bien charmée de le revoir, et il y a eu une scène de tendresse entre nous; il a fait plusieurs stations sur ma main avec des larmes d'émotion. Comme je n'ai pas pu rester

longtemps avec lui, devant aller à Pavlofsk, il est revenu hier avec sa femme, et cette visite m'a empêchée de me préparer dans l'après-dînée à ma poste d'aujourd'hui. Ma course de deux jours à Kamennoi Ostrof ne m'a fait que du bien; nous y avons eu chaud comme partout, et, comme partout, des orages qui ont duré samedi depuis 4 heures après midi jusqu'à 2 ou 3 heures de la nuit avec peu d'interruption; quoiqu'ils étaient violents, rien ne me le paraît plus après celui que nous avons eu ici il y a huit jours et dont j'ai parlé à Amélie. Le temps continue malgré cela à être toujours beau et je fais des vœux pour qu'il continue ainsi à Péterhof, puisque tant y a qu'il faut déjà s'exécuter pour cette fête.

La situation de ce pauvre Roi d'Espagne est affreuse, et je ne serai tranquille pour sa vie que lorsqu'il sera hors des mains de ses géôliers. Le Roi de Portugal s'en est heureusement tiré, mais j'aimerais mieux être son fils, l'Infant Miguel, ou la Reine que lui. Le Prince Miguel me fait penser à notre Grand-Duc Michel, dont la promesse va arriver dans deux mois. Cette arrivée et celle des Oranges qui auront lieu pendant l'absence de l'Empereur, rempliront notre automne d'événements; je serais heureuse si je pouvais y échapper et ne me retrouver ici que pour le retour de l'Empereur, mais il faut déjà me laisser à cette destinée qui me cloue à poste fixe.

Alexandrine est venue coucher ici en courant lundi et est répartie hier de grand matin pour aller s'établir au camp. La funeste expérience de l'année 1820 ne l'effraie pas, et, quoique grosse de nouveau, elle s'expose de nouveau à tout ce qui a coûté alors la vie à son enfant. Cela puisse-t-il mieux réussir dorénavant! L'Impératrice mère est allée courir hier à Gatchina. Vous voyez, Maman, que tout le monde court, les unes par devoir, les autres par plaisir: je cours aussi au nombre des premiers quand il le faut, mais je suis heureuse quand je peux l'éviter. Je me porte tout à fait bien, et l'on me fait compliment sur ma bonne mine. Il n'y a que mes transpirations qui continuent; sans doute la température y contribue, et elles ne m'affaiblissent pas: je m'en trouve mieux que lorsque je ne transpirais jamais. Cela me fait souvent penser à vous, chère Maman, qui étiez aussi si fort sujette à cet inconvénient."

733.

*„Péterhof, 24 Juillet/5 Août 1823,
Mardi, à 10 heures du matin.*

Je vais profiter de la parade pour aller à Monplaisir, où, hors ce moment, il n'y a pas moyen d'être seule: il y a toujours tant de monde ici! Je vais y reprendre un amusement que je me suis donné hier matin, c'est de lorgner par le télescope un bâtiment de la marine anglaise qui est à l'ancre tout vis-à-vis de Monplaisir, et qui est venu ici pour ramener un envoyé de Perse qui retourne chez lui par la Russie. Par le télescope on voit tout ce qui se passe sur ce vaisseau, et, comme je meurs d'envie d'y aller et que c'est un de ces mille désirs qu'il faut journellement enterrer, je me borne à lorgner.“

734.

*„Kamennoï Ostrof, 7/19 Août 1823,
Mardi, à 1 heure 1/2.*

L'Impératrice mère et ses enfants sont à Yélaguine, et cet endroit donne tant d'activité à ses habitants qu'à chaque instant du jour, on a droit de s'attendre à des visites. Quand elles viennent, naturellement elles coupent le temps; il faut faire dans un autre moment ce qu'on voulait faire dans celui-là: voilà qu'on perd sa journée! Tout ce tracas, joint aux fatigues d'hier et d'avant-hier, a déjà tellement agi sur mon frêle moi qu'il m'a fallu recourir aux remèdes de M. Trinius. Je suis un tant soit peu exaspérée, chère Maman; pardon si ma lettre s'en ressent! C'est que le temps, au lieu d'asseoir et de calmer les choses, amène chez nous, au contraire, toujours de nouvelles inventions pour mieux agiter et tracasser de pauvres mortels qui, comme moi, ne soupirent qu'après le calme et l'uniformité.“

735.

*„Czarskoe Selo, 15/27 Août 1823,
Mercredi, à midi et demi.*

L'Impératrice mère a dîné hier et avant-hier et a passé toute la matinée ici avant-hier à se promener, s'occuper et s'habiller ensuite dans son appartement. Aujourd'hui, nous dînons à Pavlofsk, et, dans

la nuit ou de grand matin, l'Empereur part. Il m'engage beaucoup à aller passer une dizaine de jours à Oranienbaum, et le temps est si beau que je crois que je suivrai son conseil en partant après-demain. J'avoue que j'ai besoin d'un peu de repos, d'être sûre que je serai seule dans ma chambre pour une heure ou deux et de pouvoir disposer de quelques journées, ce qui, dans le voisinage de Pavlofsk, est de toute impossibilité, car, malgré que le train de ces jours-ci cessera avec le départ de l'Empereur, je n'en suis pas moins tenue et tous les jours exposée à des visites qui ne sont que des formes. Enfin, vous savez tout cela, chère et bonne Maman, comme si vous étiez ici, et je ferai bien de ne pas m'étendre davantage sur ce sujet, sur lequel il n'y aurait que trop à dire. Je ne vous ai pas remerciée, chère Maman, de votre lettre du 27 Juillet/8 Août; je vous en baise mille fois les mains. Je l'ai reçue lundi, ainsi que la petite brochure qui contient la description de l'exposition à Carlsrouhe. Je n'ai pas eu encore ni le temps ni le calme nécessaires pour la parcourir. La lettre de la Freistett a été remise à Mlle Valouïeff. Cette chère Mlle Valouïeff, à qui l'excès de l'affection pour moi fait si souvent manquer de tact, me voyant hier soir dans une petite promenade que j'ai faite bien silencieuse et préoccupée, a voulu entamer une conversation en *m'apprenant* qu'il faisait mauvais temps à Brouchsal; elle n'a eu pour sa peine qu'un „*Oui, un mauvais été!*“ et j'ai repris mon silence. Lorsqu'elle me voit dans ces dispositions, elle me taquine pour me faire parler, jusqu'à ce que l'impatience me gagne et qu'il m'échappe une vivacité.“

736.

„*Kammennoï Ostrof, 4/16 Septembre 1823,*
Mardi, à 9 heures 1/2 du matin.“

....J'ai eu aussi une lettre de l'Empereur de Moscou, qui s'y est beaucoup plu pendant le peu de jours qu'il y a passé et me dit *qu'il m'y avait désirée*. Hélas! je n'aurais pas demandé mieux, et c'eût été bien facile!...”

*„Czarskoe Selo, 11/23 Septembre 1823,
Mardi, après 8 heures du soir.*

Ma chère et tant aimée Maman, je baise mille et mille fois vos mains pour votre chère et bonne lettre du 25 Août/6 Septembre. Le moment, le jour de la poste sont si importants pour moi à présent à cause d'Amélie, et vous me parlez de sa santé avec autant de détails qu'on peut donner dans une lettre. Sans doute, ce n'est pas encore ce que je désirerais, car chaque article fait naître mille questions que je voudrais vous adresser en vous lisant. Je me dis sans cesse: pourquoi suis-je à cette désespérante distance! Si ce n'était que la distance de Moscou, il y a longtemps que je serais près de vous et d'Amélie! Si c'était même comme Varsovie! Qu'est-ce que dix jours de voyage, qu'on pourrait même réduire à huit! Je cherche ainsi en idée tous les points de comparaison pour me rapprocher, mais cela ne me rapproche pas, et alors il ne me reste qu'un grand effort de résignation à faire. Caroline est probablement à Brouchsal dans ce moment. Je ne lui envie pas cette consolation parce qu'elle sent comme moi; elle m'écrit de l'avant-veille de son départ: „Si vous pouviez donc venir avec moi!“ Bonne Caroline! son cœur a bien deviné le mien! Enfin, s'il plaît à Dieu, nos soucis pour Amélie passeront aussi; elle se remettra et jouira d'autant plus de la vie qu'elle se sera bien convaincue combien nous l'aimons. J'ai un grand espoir en Dieu, je L'implore de tout mon cœur, et cela me relève et me soutient.

*Mercredi 12/24 Septembre,
à 11 heures et demie du matin.*

Ce que vous me dites, chère Maman, de M. Narychkine ne m'étonne pas, mais me fait de la peine. Il était difficile de croire qu'à son âge, même le chagrin vif que lui a causé la mort de sa femme puisse produire en lui une conversion totale. Du moins faut-il pour cela plus de caractère et plus d'âme qu'il n'a! La sienne est tellement noyée dans la sensualité et la légèreté, qu'il n'y a plus rien à espérer, cette épreuve manquée! C'est dommage, car il a le cœur bon.“

*„Czarskoe Selo, 25 Septembre/7 Octobre 1823,
Mardi, à 11 heures et demie du matin.*

Chère et bien-aimée Maman, c'est aujourd'hui votre fête et celle de notre bonne Amélie: que le Ciel m'accorde ce que je lui demande pour toutes deux! Je le lui demande chaque jour avec ferveur et n'en parle ici que par l'occasion du jour. Que ne suis-je avec vous à Brouchsal, comme il y a cinq ans, à pareil jour! Les souvenirs de cette époque ne me quittent pas! Mon Dieu, que ne m'est-il accordé d'être avec vous! Votre lettre du 7/19 et 8/20, que j'ai reçue hier, dont je vous baise mille et mille fois les mains, m'a affligée d'abord comme toute lettre maintenant qui me dépeint Amélie souffrante; ensuite, par raisonnement et voyant qu'à la fin du second jour elle était soulagée, j'y ai vu de la consolation, mais qu'elle est faible, cette consolation, à la distance où je suis! Je cherche à rassembler tous les exemples rassurants que je puis trouver, et, depuis hier, je me suis arrêtée avec une sorte de satisfaction à celui de la comtesse Tchernicheff *), qu'Amélie connaît. Avec une constitution affaiblie par huit ou dix couches, des peines et des manques de soins, à la suite d'une longue maladie du foie, qu'elle aggravait toujours en prenant, à l'insu des médecins, des remèdes opposés à ceux qu'ils lui donnaient, parce qu'elle avait plus de confiance en ses propres idées sur la médecine, à la suite de tout cela, elle a eu tant d'eau dans le corps qu'on l'a crue mourante plus d'une fois. Maintenant la voilà remise de manière à ce qu'elle a monté à cheval cet été (par régime); elle donne des bals pour ses enfants et les mène elle-même dans le monde. Combien, à plus forte raison, ne devons-nous pas espérer qu'Amélie, avec une constitution bien plus robuste, une maladie moins longue et plus de soins, se remettra entièrement! Voilà ce que me dit la raison! Mais l'idée d'Amélie souffrante fait taire toutes les raisons et me fait un mal inexprimable. Comme ses pauvres jambes doivent avoir été arrangées après toutes ces incisions! Cela n'a-t-il

*) La Comtesse E. Tchernycheff, née Kvachnine-Samarine.

donc pas formé des plaies? et n'en a-t-elle pas souffert au moment où l'on faisait ces incisions? Que ne suis-je près d'elle, près de vous, Maman! Je crois que j'en perdrai encore la raison, à force d'y penser et de le désirer. Au lieu de cela, il faut que je me dispose à aller samedi à Gatchina, et y passer quelques jours dans les joies de l'Impératrice mère et ses réjouissances pour l'arrivée de la Princesse Charlotte qui y arrive dimanche. Ah! la vie est parsemée parfois d'efforts et d'épreuves bien pénibles!

Je ferai parvenir à Mme Zwilénieff la lettre de son père. Celle qu'il m'a communiquée ne m'étonne pas: on connaît le général Zwilénieff, on le connaissait à Vienne, lorsque le comte Schenk a forcé sa fille à l'épouser. Des russes même lui ont parlé à ce sujet, et il n'y avait qu'à voir cet homme pour juger que du moins il est extrêmement vulgaire, si ce n'est plus, mais M. de Schenk assurait à tout le monde que sa fille avait une passion pour lui. C'est une bonne et intéressante petite femme, mais il me sera bien difficile de lui être utile; il me faudra au moins attendre le retour de l'Empereur: lui seul peut s'en mêler d'une manière efficace, et certes je ne négligerai rien."

739.

*„Czarskoe Selo, 3/15 Octobre 1823,
Mercredi, à 11 heures du matin.*

L'Empereur dernièrement, à la revue de Brescz, a reçu une contusion au pied par un coup que lui a donné la croupe du cheval d'un officier. Comme c'est un pied qui a déjà souffert par plusieurs accidents, cette contusion a été plus sensible, et on a craint une érysipèle. Wylie, à qui l'Impératrice mère a donné l'ordre de l'informer de tous les événements de la santé de l'Empereur, le lui a écrit en lui disant en même temps que c'était presque passé. L'Empereur lui-même (comme toujours) n'en faisait pas mention. L'Impératrice a conté cette nouvelle ouvertement à Gatchina. Cela m'est revenu par des étrangers, comme il fallait s'y attendre, et n'a pas laissé que de m'inquiéter. Lorsque j'ai osé lui en parler, elle a voulu me faire croire que c'est *par ménagement* qu'elle ne m'en a pas parlé: oui, sans

doute, on *ménage* ainsi quand le cœur n'y est pour rien! Au reste, ce n'est pas la première fois qu'on me *ménage* de manière à me laisser apprendre par la voie publique ce qui me touche de plus près."

740.

*„Czarskoe Selo, 9/21 Octobre 1823,
Mardi, à 7 heures 1/2 du soir.*

Ma bien-aimée Maman, je ne puis vous rendre le moment de frayeur que j'ai eu en lisant dans votre lettre que notre pauvre Amélie a dû subir la ponction! On dit que ce n'est pas douloureux; la princesse Proserowsky, à qui on l'a fait deux fois, m'en a souvent fait la description: s'il plaît à Dieu, cela hâtera la guérison d'Amélie! Voilà ce que me dit ma raison, mais, dans le premier moment, j'ai été *bien* douloureusement saisie. Ma tant aimée Maman! et vous aussi, vous en aurez souffert, mais je ne puis assez vous remercier de ce que vous me dites toujours la vérité, chère Maman! Grâce à Dieu, que vous aviez heureusement surmonté votre incommodité, mais que je puis me bien figurer vos cruelles agitations et inquiétudes pour cette opération, et personne pour les soulager! Ah! je n'aime pas à penser à ce voyage de Frik! je ne le comprends pas, il m'afflige au delà de l'expression! L'Impératrice mère me témoigne pour vous, chère Maman, et pour Amélie un vif intérêt et veut que je vous le dise. Elle a été ici aujourd'hui et est repartie il n'y a pas deux heures. C'est vraiment une grande bonté de sa part d'avoir fait cette course pour m'amener Charlotte, et encore par un bien mauvais temps. Elle a dîné ici avec Charlotte seule et les suites; ni les Grands-Ducs, ni Alexandrine, qui est si avancée dans sa grossesse qu'elle n'est pas très allante. Je m'attacherai, je crois, de plus en plus à ma future belle-sœur, c'est une intéressante enfant. Mais, chère Maman, revenons à ce qui m'occupe exclusivement. Sa respiration a-t-elle beaucoup gagné après la ponction? Vous me dites qu'elle n'était pas faible, je crois que c'est un point essentiel. Je voudrais vous faire tant de questions, et je n'aurais pas la réponse avant un mois! Peut-être serez-vous à Carlsrouhe alors: puisse Amélie être assez bien pour que cela soit possible! J'ai pensé que peut-être vous la logeriez dans les

appartements de Mimi à Carlsrouhe, parce qu'ils sont plus tranquilles que le bas; ensuite j'ai pensé encore que, pendant sa convalescence, Amélie sera peut-être charmée d'être à Carlsrouhe, où il y a cependant des personnes dont elle aime la société. Je pense toute seule, je parle toute seule sur mes suppositions, sur mes angoisses, sur les cent mille idées que ma tête, sans cesse remplie de ce même objet, produit sans fin, et puis le résumé de tout, c'est toujours: si j'étais près de vous, si j'étais près d'elle! Mille et mille remerciements d'avance, ma bonne Maman, pour le petit bonnet que m'apporte Stoffregen; que vous êtes bonne d'y avoir pensé à vous en occuper dans ce moment! J'embrasse tendrement Amélie en la remerciant aussi pour le bracelet de ses cheveux qu'elle m'envoie; il me sera *bien, bien* cher! et elle a raison de lui avoir donné encore plus de prix en vous priant de le porter."

741.

*„Czarskoe Selo, 17/29 Octobre 1823,
Mercredi, à 10 heures du matin.*

Chère et bien-aimée Maman, rien ne peut exprimer l'anxiété avec laquelle j'ai attendu l'arrivée de la poste lundi! Votre lettre du 27 Septembre/9 Octobre, que j'avais reçue vendredi, m'avait donné les plus cruelles appréhensions; je crains que ma réponse ne s'en soit ressentie et ne vous ait fait de la peine! J'ai donc porté cette anxiété avec moi à Gatchina pendant les deux jours et demi que j'y ai passés, et, revenue ici, toute l'après-dinée du lundi a été un supplice pour moi, la poste n'étant arrivée qu'à neuf heures du soir. J'ai rendu grâce à Dieu du fond de mon cœur dès la première ligne de votre chère et bonne lettre où vous me dites: „Le mieux se soutient“. Mais, chère et bien-aimée Maman, comment vous exprimer tout ce que je sens pour votre bonté de m'écrire chaque poste vous-même, malgré tant d'inquiétudes et sûrement peu de temps à vous! Je ne puis vous chérir plus que je ne le fais, mais je puis reconnaître de plus en plus cette incomparable bonté de toutes les occasions, que je chérirais dans une étrangère et qu'il m'est permis, je crois, *d'adorer* dans ma mère. Il faut que je vous explique, avant de parler davantage de votre lettre, chère Maman, tous les papiers que je joins

ici. Madame Zagriajsky *) a un remède contre l'hydropisie qu'elle prétend être infallible; elle en cite beaucoup d'exemples, mais celui de la comtesse Tchernycheff dont je vous parlais il y a quelque temps est le plus rapproché de moi. La comtesse Tchernycheff croit ne devoir qu'à ce remède tout le soulagement qu'elle a éprouvé, et, comme la cause de son mal avait de l'analogie avec celle de l'état d'Amélie et qu'elle était aussi dans le foie, j'ai accepté la proposition qu'on m'a faite de vous envoyer les recettes que je joins ici; elles étaient en russe, je les ai fait traduire en allemand et en latin: veuillez toujours les montrer aux médecins. Je doute qu'ils les approuvent, car, en général, ils n'aiment pas ces *Haushmittel*, mais je serai plus tranquille lorsqu'elles seront entre vos mains. Dieu veuille qu'Amélie n'en ait plus besoin! Son bon sommeil est une chose qui me rassure beaucoup, et cet état d'irritation qui lui fait désirer d'être seule, je le connais aussi d'expérience, et cela me fait croire qu'il est nerveux. Que le Ciel daigne exaucer nos ardentes prières et lui rendre la santé! Vous trouverez ici aussi, chère Maman, une lettre du comte Tchernycheff à Mlle Valouïeff et une lettre de cette dernière à la Freistett. Tout ce que je puis atteindre, placée comme je le suis, témoigne à Amélie un vif intérêt. Lundi, tout le château de Czarskoe Selo était en l'air jusqu'à l'arrivée de la poste, à Gatchina aussi, et l'Impératrice mère me recommande toujours de vous en parler, à vous et à Amélie. La comtesse Stroganoff, qui est arrivée ici hier de sa campagne éloignée, n'a appris qu'ici ce qui a rapport à Amélie. Je ne lui avais pas écrit, car il m'en coûte de prononcer ou de tracer *qu'Amélie est ou a été en danger*. Ce que cette idée me fait éprouver est trop fort, trop profond, pour le mettre en paroles. Mais la comtesse Stroganoff est certainement une de celles qui y prend le plus de part.

J'ai trouvé Alexandrine aussi bien que possible après sa fausse couche. Je l'ai peu vue, car c'était précisément ses jours de fièvre, et nous les avons passés en retraite. J'ai beaucoup été avec Charlotte, à qui je m'attache de plus en plus; elle a un jugement si formé, tant de raison, qu'on oublie qu'elle n'a pas 17 ans."

*) Mme Natalie Zagriajsky, née Comtesse Razoumowsky.

742.

„Czarskoe Selo, 17/29 Octobre 1823.

Ma chère et bonne Maman, par la poste de ce matin, je vous ai envoyé des recettes pour Amélie. Ce soir, je profite de l'occasion d'un courrier ou voyageur pour vous envoyer pour elle un thé qu'elle connaît bien elle-même: c'est du *morochka*, un remède que la défunte comtesse Apraxine donnait et recommandait dans des cas pareils à celui d'Amélie et que Trinius m'avait aussi déjà recommandé, mais, faisant la réflexion que la plante ne croît qu'ici et dans le nord en général, et les médecins d'Allemagne n'en connaîtraient peut-être pas l'effet et l'usage, il y substituait cette plante dont je vous ai envoyé le nom il y a une quinzaine de jours. Je sens qu'il n'est pas raisonnable à moi d'envoyer tant de choses différentes, mais je ne puis pas résister au désir de communiquer tout ce qu'on me propose pour un but pareil! Ce thé est d'un usage extrêmement commun dans le nord; on mange même le fruit de la plante comme remède, mais il serait plus difficile de le faire parvenir. Fasse le Ciel que tout cela soit devenu inutile par la convalescence d'Amélie! Je ne vous en dirai pas davantage par cette occasion: je me presse, mais j'embrasse Amélie tendrement, et vous baise les mains, ma bien-aimée Maman, avec un sentiment bien inexprimable.“

743.

„Czarskoe Selo, 28 Octobre/9 Novembre 1823,

Samedi, à midi.

Ma bien-aimée Maman, c'est après minuit que j'ai reçu la poste avec votre lettre et le billet écrit par notre chère Amélie! Que ne puis-je l'en remercier comme je le voudrais! Sans doute que la vue de son écriture m'a fait un bien extrême, mais pourvu qu'elle n'ait pas fait trop d'efforts pour tracer ces lignes! Son écriture est bien mieux que la dernière lettre qu'elle m'avait écrite à la plume après le premier départ de Caroline. Chère, chère Maman, je flotte entre de cruelles inquiétudes et un espoir uniquement fondé sur la bonté

immense de Dieu! Si vous saviez, ma bonne Maman, le bien que vous me faites au milieu de ma peine en me parlant avec tant de détails de tout ce qui a rapport à Amélie et de tout ce qu'elle fait. Si ce ne sont pas toujours des résultats consolants que j'en tire, *je sais* du moins, cela me rapproche, et je vois tout en idée. Cela me fait du bien de ce que la scarification aux jambes ne l'a pas fait souffrir et de ce que cela ne cause pas de plaies. Mais comme ces aphtes doivent la faire souffrir! Cette pauvre chère Amélie! que de souffrances elle a endurées depuis bien des mois! Je conçois l'état de Caroline, qui ne peut se résoudre à partir; sa position est aussi bien cruelle! Ah! si j'avais pu partir d'ici au mois d'Août, lorsque l'Empereur est parti et si j'avais pu prévoir alors ce que cela deviendrait, certainement j'aurais fait tout ce qui aurait dépendu de moi pour partir; j'y aurais passé tout ce temps avec vous! Quelquefois je me dis que pas moi peut-être, mais mon monde indispensable vous aurait été à charge dans ce moment, chère Maman. Quel poids qu'un rang qu'il faut toujours porter avec soi et quelle pesante croix que des considérations auxquelles il faut sacrifier les sentiments les plus chers, les plus légitimes! Car, si j'avais été homme ou simple particulière, une calèche et quelqu'un pour me servir, c'est tout ce dont j'aurais eu besoin! Trinius, à qui je parle journellement de l'état d'Amélie, à qui je communique toutes mes nouvelles et que je sens que je tourmente en paraissant lui demander un avis sur un état qu'il ne connaît que si imparfaitement, m'engage à demander les bulletins des médecins. Si c'était possible et faisable d'obtenir einen medizinischen Bericht, ayez la bonté, chère Maman, d'en charger Siegel, qui est le seul que je connaisse. Fasse le Ciel que, lorsque cette lettre vous parviendra, il puisse être bon!

Je n'ai rien à vous dire sur moi, chère Maman. Mes devoirs, mes occupations et mes inquiétudes, voilà ce qui remplit ma vie; c'est la nuit surtout que la lutte entre l'espoir et les inquiétudes s'empare de moi. Je rencontre plus ou moins d'intérêt selon les caractères, et je tâche d'obliger le moins possible les autres de s'occuper de moi, car je sais le peu qu'on peut demander aux autres, surtout dans une prolongation de peine. Je ne puis cependant ne pas parler de la sensibilité que témoigne M. Cyrille Narychkine et que je retrouve dans

tout, puisque je le vois journellement. C'est lui qui m'a forcée, pour ainsi dire, d'envoyer dernièrement les feuilles de *morochka*. Je sens moi-même que c'est inutile, puisque c'est sur le siège du mal, les engorgements, qu'il faut surtout agir, et que le *morochka* est plus pour l'hydropisie. Adieu, chère et bien-aimée Maman! Je voudrais écrire à Amélie et suis combattue! Cependant je n'y résiste pas et joins ici quelques mots; puissent-ils la trouver telle que je le désire! Je baise mille et mille fois vos chères mains; que Dieu vous soutienne, ma tant aimée Maman!"

744.

*„Czarskoe Selo, 31 Octobre/12 Novembre 1823,
Mercredi, à 10 heures du matin.*

C'est hier après dîner que le courrier est arrivé. Chère, chère Maman! Je me croyais préparée, mais, comme vous le dites, cela ne me paraît pas possible! Ah! ma bonne Maman! combien vous avez dû souffrir et souffrez encore! Que ne suis-je avec vous, que ne l'ai-je vue encore, notre bien-aimée Amélie, que n'ai-je vu ce calme si satisfaisant! Certainement, c'est un reflet du bonheur dont elle jouit là où elle est! Je vous remercie, Maman, d'avoir pensé à moi, je vous remercie de m'avoir envoyé une tresse de ses cheveux, de m'avoir donné tous ces détails si précieux, si douloureux, dans votre lettre par le courrier et dans celle par la poste de la veille, que j'ai reçue en même temps. Elle est parvenue à ce qui faisait depuis longtemps le but de ses désirs. Mais non, non, Maman, je ne puis m'habituer à l'idée qu'*Amélie* n'est plus dans ce monde! Que de peine il m'a fallu pour m'habituer à ne plus l'avoir à Pétersbourg, et maintenant je ne puis plus la chercher nulle part. Mille fois par jour pendant ces derniers cruels temps d'anxiété, je me demandais: „Existe-t-elle encore?“ Dernièrement, en lui écrivant, j'avais le terrible sentiment qu'elle ne lirait plus ma lettre, et cependant cette idée m'est si nouvelle, me paraît si impossible! Je ne puis pas encore bien vous écrire. Vous aviez tant à me dire, ma bien-aimée Maman, que vous saviez devoir m'intéresser, mais moi, je n'ai rien à vous dire, et ce que je sens pour vous et pour moi est inexprimable....“

745.

*„Czarskoe Selo, 3/15 Novembre 1823,
Samedi, à 10 heures 1/2 du matin.*

C'est aujourd'hui un double anniversaire, et triste pour moi sous tous les deux rapports: c'est celui de la naissance de ma dernière enfant et de la mort du fils de Sophie. N'est-ce pas aussi le même jour, chère Maman, que vous avez couru ce grand danger par votre accident en voiture? L'occupation favorite de ma pensée à présent, c'est de repasser dans ma mémoire toutes les différentes époques de ma vie où Amélie tient une place marquante. Hélas! dans toutes, elle ne m'a fait que du bien, depuis l'âge où elle se traînait à genoux pour demander grâce pour moi jusqu'à ses derniers moments. Et cet anniversaire d'aujourd'hui il y a 17 ans m'a rappelé sa joie, sa tendresse, comme elle est venue m'embrasser au moment de ma délivrance. N'est-il pas vrai, Maman, que je ne renouvelle pas votre douleur en vous en parlant? Je sais que vous trouvez comme moi du soulagement à parler de ceux que vous regrettez lorsque vous êtes sûre qu'on partage vos sentiments, et je suis convaincue que vous parlez souvent d'Amélie. La poste n'est pas arrivée: c'est la gelée sûrement qui dérange le passage des rivières.....“

746.

*„Czarskoe Selo, 6/18 Novembre 1823,
Mardi, à 6 heures du soir.*

Chère et bien-aimée Maman, les jours se suivent et n'apportent que plus d'amertume pour moi. Hélas! c'est bien naturel! Je ne m'en plains pas: c'est dans l'ordre des choses! Tout rentre peu à peu dans la marche habituelle: l'intérêt bien sincère des autres ne peut pas se soutenir à la même hauteur parce qu'il ne leur est pas propre; les intérêts du jour, les lieux communs reprennent leur empire autour de moi, et moi, je me retrouve seule avec une douleur toujours neuve encore, et avec le souvenir sans cesse présent de temps semblables où celle que je pleure à présent était mon refuge, ma consolation,

où elle pleurait avec moi, moins pour elle que *pour* moi! Ah! Maman, *cela* ne se retrouve pas, mais vous écrire et exhaler au moins ma douleur sur le papier en vous l'adressant est une douceur encore, dans ce monde....."

747.

„Czarskoe Selo, 10/22 Novembre 1823,
Samedi, à 10 heures $\frac{1}{2}$ du matin.

Comment vous exprimer, chère et bien-aimée Maman, ce que vos lettres me font éprouver de reconnaissance, d'attendrissement et la seule consolation que je puisse éprouver! Elles me font sentir que je dois encore m'attacher à la vie, mais, quand vous quitterez ce monde, ah! Maman, ne me laissez pas ici! Que vous êtes bonne, chère Maman, de m'écrire maintenant aussi plusieurs postes de suite. Pour moi, il est tout naturel que je vous écrive tous les jours de poste, et puis c'est que je ne pourrais plus alterner comme je faisais avec Amélie: je ne puis mettre *personne* à la place d'Amélie; il est donc tout simple que je vous écrive chaque poste. Ah! Maman, comme je l'aimais, cette chère Amélie! Et comment osait-elle dire qu'elle n'était pas nécessaire dans le monde! Caroline peut dire de fait qu'elle a perdu la moitié d'elle-même, mais je puis le dire pour mon cœur. De ce qu'elle a pensé à moi en parlant de sa convalescence, de ce que sa dernière plaisanterie a été à mon sujet, me fait du bien, tout en redoublant mon attendrissement. Que j'aurais été heureuse de pouvoir accourir pour accélérer sa convalescence! Quand je me flattais, je projetais pour elle le voyage de Carlsbad ou Marienbad pour l'année prochaine, et je pensais aux moyens de me rapprocher de la Bohême, pour que cela la décide à aller aux eaux, parce qu'elle m'écrivait l'été passé que jamais elle ne pourrait se décider à aller seule au milieu d'un public tel que celui qu'on trouve aux eaux. Je suis si convaincue de la félicité dont elle jouit que je ne la vois en idée que parmi les anges; je la vois, comme je vous disais, je crois, dernièrement, toujours priant pour ceux qu'elle aime. Mais je suis encore trop terrestre moi-même pour me *réjouir* de ce bonheur, trop égoïste peut-être: il faut que je me répète comme

vous: „Elle a désiré mourir!“ que je me figure comme elle aurait été à plaindre, si elle eût survécu à vous, Maman, à Caroline et à moi, si elle eût atteint un âge très avancé, isolée et avec des infirmités peut-être. Elle qui se trouvait souvent malheureuse au sein de sa famille et en pleine santé, combien elle aurait été à plaindre! Souvent, en prévoyant toutes les chances possibles dans l'avenir, nous faisions le projet de finir nos jours ensemble, et, depuis longtemps, je ne pouvais voir ou entendre parler de deux vieilles sœurs qui vivaient réunies sans y prendre un intérêt particulier. Dans toutes ces chances, jamais, jamais, je ne supposais qu'elle nous serait enlevée si tôt!

Je viens de lire la lettre de la Freistett que vous m'avez envoyée pour Mlle Valouïeff. Elle dit en parlant aussi de l'expression céleste d'Amélie après la mort, que c'est l'âme, *sa belle âme*, dit-elle, *qui a laissé une dernière empreinte de sa beauté en quittant le corps!* Cela m'a fait penser qu'il est dit dans l'Evangile que nous aurons un autre corps dans le Ciel en quittant celui-ci, si nous le méritons, et peut-être cette beauté singulière qu'ont quelquefois ceux qui viennent d'expirer est comme le reflet du vêtement que l'âme a reçu là-haut. Cette idée est douce pour vous surtout, Maman, qui avez vu cette expression céleste. Vous pouvez vous dire qu'un jour vous la retrouverez à peu près ainsi, mais sans doute bien mieux encore. Voilà le passage, précieux quand on pleure un être chéri, sur lequel je m'appuie:

II^e Epître aux Corinthiens, chapitre V.

„Aussi nous savons que, si cette maison de terre où nous habitons vient à se dissoudre, Dieu nous donnera dans le Ciel une autre maison qui ne sera point faite de main d'homme et qui durera éternellement. C'est ce qui nous fait soupirer dans le désir que nous avons d'être revêtus de cette maison céleste qui nous est destinée comme d'un second vêtement, si toutefois nous sommes trouvés vêtus et non pas nus. Car, cependant que nous sommes dans ce corps comme dans une tente, nous soupirons sous sa pesanteur, etc.“

748.

„Pétersbourg, 20 Novembre/2 Décembre 1823,
Mardi, à 7 heures du soir.

Avec quel regret j'ai quitté cette solitude, malgré tant d'inquiétudes et tant de larmes que j'y ai versées! Cela même m'a attachée à ce local: il me semblait que j'étais plus rapprochée d'Amélie. Cependant, je ne puis pas me plaindre encore de ma journée: je suis arrivée avant dîner et je n'ai vu encore que l'Empereur. Il est bien bon, Maman, et son affection, qu'il me témoigne avec tant de sincérité, est *ici* la seule chose qui me fasse du bien. Hier matin, nous avons encore été à Gatchina; je ne pouvais pas quitter Czarskoe Selo, où l'Impératrice mère était venue souvent me voir, sans faire encore cette visite, mais nous n'y avons pas diné. J'ai été charmée de revoir Charlotte *), qui ne se dément pas à mon égard; mais ce nouveau lien même, dont je me promettais de la satisfaction, n'a plus le pouvoir de m'en donner, du moins dans ce moment. Puissé-je du moins lui être utile, à cette intéressante enfant! Son chemin n'est pas parsemé de fleurs! Demain, l'Impératrice mère arrive avec elle, et il faudra sortir de la retraite profonde où j'ai vécu pendant trois semaines. Il m'en coûte beaucoup!“

749.

„Pétersbourg, 28 Novembre/10 Décembre 1823,
Mercredi, à 11 heures du matin.

Chère Maman, veuillez vous charger d'une commission pour mon oncle **). Il m'a envoyé *une notification de chancellerie* de notre malheur; je conçois qu'il a cru devoir le faire, mais il me pardonnera si je ne réponds pas par une lettre de chancellerie. Il me serait *impossible*, il me paraîtrait absurde, de signer une lettre où j'exprime en phrases d'étiquette mes regrets d'une chose qui déchire mon cœur

*) La Grande-Duchesse Hélène Pavlowna.

**) Louis, Grand-Duc de Bade de 1818 à 1830.

mille fois plus que ceux à qui je m'adresse ne peuvent en être affligés. J'écrirai à mon oncle par M. de Schilling pour le remercier de sa lettre bien amicale et *teünehmend* qu'il m'a écrite, mais une lettre de chancellerie pour dire que *je pleure Amélie*, cela m'est impossible! J'espère que mon oncle ne le trouvera pas mauvais. Les émotions partielles que vous font éprouver tous ceux qui vous expriment leurs regrets à Carlsrouhe sont cependant une sorte de consolation. On voudrait que tout nous parle sans cesse de notre douleur; sans doute, pour moi, cela n'est ni ne peut être le cas: trop de choses sont déjà survenues pour les autres, et je reste à peu près seule avec ma peine! J'ai bien été occupée de vous, ma bonne Maman. Avant-hier, autre anniversaire si cruel! du 8 au 16, sûrement vous faites vos dévotions, comme de coutume: que ne suis-je près de vous! Ce lundi 26 Novembre/8 Décembre, jour de la St-Georges, j'ai dû paraître en public. Ce n'était qu'une cérémonie religieuse, mais la parure et de devoir de quitter le deuil m'était bien désagréable; tout cet extérieur ne m'a pas empêchée d'être avec vous en idée, chère Maman! Ce même jour au soir, le Prince d'Orange est arrivé; il est venu seul passer trois ou quatre semaines ici. Tout ceci et les devoirs journaliers de famille me tirent de cette solitude qui est le seul bien auquel j'aspire dans ce moment. La première lecture que j'ai pu faire, et la seule jusqu'à présent, excepté des sujets religieux, c'est l'ouvrage de Raffenel sur les événements de la Grèce *). Amélie me l'avait envoyé le printemps passé; je ne l'avais pas lu encore, et, sous plus d'un rapport, il me paraissait que je ne pouvais pas lire autre chose dans ce moment. Je suis fâchée de l'avoir fini.

Il est singulier que votre lettre d'aujourd'hui et celle que j'ai reçue de Caroline en même temps me citent toutes deux les mêmes mots de notre Amélie, sur ce que Dieu la châtie d'avoir souvent désiré la mort. Cela prouve donc combien elle souffrait, cette chère, chère Amélie, et cependant toujours avec patience! Dieu permettra que je ne m'abuse pas en croyant que sa félicité en est d'autant plus parfaite à présent. Je pense souvent à ce passage de l'Ecriture

*) *Histoire des événements de la Grèce, depuis les premiers troubles jusqu'à ce jour*, Paris, 1822.

Sainte où il est dit: *L'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a jamais entendu la félicité que Dieu réserve dans l'autre vie à ceux qu'Il aime.* J'espère qu'Amélie en jouit. Adieu encore une fois, bien chère et bien-aimée Maman.“

750.

*„Pétersbourg, 4/16 Décembre 1823,
Mardi, à 11 heures du matin.*

Comme je reconnais votre tendresse, ma bien-aimée Maman, dans tout ce qui vous occupait à mon sujet pendant la maladie de notre chère Amélie et à son lit de mort! Et comme je reconnais sa constante sollicitude, qui, dans ce moment-là même, la faisait penser avant tout à ce que l'Empereur ne soit pas éloigné de moi! Mais pourquoi étais-je, moi, si éloignée d'elle! Ce n'est pas trois jours, mais dix jours seulement de distance, que j'aurais demandé pour pouvoir accourir près d'elle! Ç'aurait été une consolation pour le reste de mes jours, de l'avoir vue, de lui avoir donné des soins. Mais Dieu ne l'a pas voulu, et je crois savoir pourquoi Il ne me l'a pas permis: il me fallait encore ce châtiment! C'est sa miséricorde qui permet que nous expions *tout* ici-bas!

Vous me dites, Maman, que je ne me trouverais plus bien ni à Carlsrouhe ni à Brouchsal. Je vous assure que je me trouverais bien près de *vous*, ma bien-aimée Maman, partout, aussi bien qu'on peut l'être avec un cœur si plein de regrets de tous genres. Les lieux ne me seraient impossibles à habiter que si vous n'y étiez plus.....“

751.

*„Pétersbourg, 15/27 Décembre 1823,
Samedi, à 10 heures et demie du matin.*

La pauvre Mad. Zagriajsky a perdu hier ce frère, le dernier qui lui restait en Russie. Le comte Pierre Razoumowsky est mort dans la nuit d'avant-hier à hier, et il y avait huit jours que, le jour des fiançailles, il avait encore été en fonction comme grand chambellan. Cela va si vite depuis quelque temps: je vous disais dernièrement,

chère Maman, que tout le monde semble se dépêcher de partir pour ce beau lieu où (comme le disent nos prières funèbres) *il n'y a ni chagrin ni soupirs*. Dans l'espace de cinq ans, Mad. Zagriajsky a perdu à présent son mari, trois frères et une sœur, et se trouve à une distance énorme de tout ce qu'elle aime le mieux au monde, la comtesse Kotchoubey et sa famille."

752.

*„Pétersbourg, 29 Décembre 1823/10 Janvier 1824,
Samedi, à 11 heures 1/2 du matin.*

Le 28 Décembre/9 Janvier, si marquant, l'est de plus à présent comme jour de naissance d'Hélène, mais, comme il se rencontre avec l'anniversaire de la mort de la Grande-Duchesse Catherine, la célébration en est fixée au premier de Janvier, et hier il n'en a été fait mention que par les cadeaux et les félicitations de famille. Lorsque je vins la féliciter la veille au soir, elle me dit tristement: „Que vous êtes bonne de vous rappeler mes pauvres 17 ans!“ Elle est si ~~anspruchlos~~ qu'on a double plaisir à lui témoigner de l'amitié."

1824.

Lettres de l'Impératrice Elisabeth à sa mère
la Margrave de Bade.

753.

„Pétersbourg, 2/14 Janvier 1824,
Mercredi, à midi et demi.

Chère et bonne Maman, j'ai commencé hier notre nouvelle année par recevoir votre lettre du 15/27 Décembre, et vous en baise mille et mille fois les mains. Ce renouvellement a eu des moments bien douloureux pour moi, mais tout cela est enfermé dans mon cœur; cela se passe dans cette existence intérieure où il se passe tant de choses qui n'ont pas plus de rapport avec les choses extérieures qui m'entourent que n'en ont les rêveries de Paris avec celles des Esquimaux! Amélie autrefois me plaisantait souvent sur *cet intérieur*; depuis elle a appris à connaître ce que c'est. En se félicitant mutuellement et faisant des vœux, la veille du jour de l'an, l'Impératrice mère me répétait à plusieurs reprises pour *son* compte: „Que Dieu nous conserve seulement tous les nôtres!“ Hélas! pensait-elle à la terrible brèche avec laquelle je finissais cette triste année! Lorsque ceux qui nous entourent paraissent avoir oublié ce qui remplit notre cœur, cela donne un caractère sacré de plus aux sentiments qu'il nourrit, et cela me paraît alors une profanation de le leur rappeler seulement. Dans tous les moments de solitude que j'eus dans cette soirée, j'étais toute avec notre Amélie et mes souvenirs d'elle. Il me

semblait qu'elle était si près de moi, que je l'embrassais en idée; je m'endormis en pensant à elle, et rêvai non à elle, mais que j'arrivais chez vous, Maman, dans votre ancien appartement du Château, que vous étiez triste, et Frik seule avec vous. J'éprouvai en dormant ce que probablement je trouverais et sentirais si je vous revoyais, chère Maman. Ce soin que notre Amélie avait toujours de moi, de près ou de loin, était une des choses qui me remplissaient le plus de reconnaissance pour elle. Cela s'étendait jusque sur les moindres détails. Dès notre enfance, elle me parait, me coiffait pour les bals qu'il y avait à l'époque où les émigrés affluaient à Carlsrouhe. Plus tôt, et dans un temps où j'étais très grasse, j'avais, je crois, 9 ou 10 ans, je me rappelle que pour une redoute elle me laça, et, voulant me faire une belle taille, elle me serra à me faire crier. Enfin, dans les anciens temps comme dans les temps récents, je la retrouve toujours, soit en grand, soit en petit, bonne et remplie de sollicitude pour moi. Par quoi puis-je le reconnaître à présent, si ce n'est par des regrets inaltérables, et en consentant à souffrir de sa perte plutôt que de lui avoir causé des regrets par ma fin!

M. de Schilling est enfin parti avant-hier et, s'il voyage comme il le désire, il suivra de près ou précédera même cette lettre, mais les chemins doivent être mauvais, et les rivières aussi. Aujourd'hui il y a une tempête et un tel chasse-neige qu'on n'y voit pas clair; on prétend avoir éprouvé une commotion de tremblement de terre cette nuit, mais j'ai de la peine à le croire. L'Empereur est parti pour Czarskoe Selo il y a deux heures; il en avait soif depuis longtemps, et ce n'est que le séjour du Prince d'Orange qui l'en empêchait. Le Prince d'Orange est parti cette nuit, après avoir célébré la nouvelle année ici. C'était une bien rude journée: la représentation du matin, et puis, le soir, cette réunion d'environ vingt mille personnes, qu'on appelle mascarade, et dont je ne pouvais pas me dispenser, parce que c'est vraiment une fête populaire! Je suis encore brisée d'âme et de corps de tout ce qui a fatigué mon corps et froissé mon âme. J'ai vu dimanche passé M. de Hahn, qui a été présenté avec tout le monde; sa vue m'a fait mal, et l'expression de sa figure me disait qu'il appréciait ce que j'avais dû souffrir. Amélie le protégeait par Mme de Graunberg. Sa femme n'est pas ici avec lui. Hier

aussi, j'ai revu deux petites personnes que nous appelions avec Amélie *les Princesses Hercule*, dont l'une avait été momentanément sa dame pour accompagner. Elles ne viennent chez moi que trois ou quatre fois par an les grandes fêtes, et, de fondation, celle qui avait été chez ma sœur me demandait toujours si j'avais des nouvelles de *Madame la Princesse Amélie*: hier, il semblait que nous nous entendions sans le dire; elle me regardait tristement et soupirait, et moi, j'avais bien de la peine à retenir mes larmes. Je vous dis tous ces détails, chère Maman, parce que je les aurais dits à Amélie, mais ils ne renouvelleront pas vos larmes, j'espère? Je voudrais que vous fassiez comme la dame française dont vous me citez l'exemple, et que vous évitiez tout ce qui peut exciter votre douleur. Vous n'en avez déjà que trop souffert. Je suis fâchée de la mort de Rehmann: c'était un brave et habile homme et réellement une perte pour le pays où il était. Anna Stépanowna *), dont vous me demandez des nouvelles, chère Maman, est à Florence. Elle ne peut pas se résoudre à revenir ici: elle est plus contente partout ailleurs.

Je chercherai à remplir auprès de Caroline ce dont vous me chargez, chère Maman, mais comment puis-je espérer de réussir à calmer ses regrets? Pauvre Caroline! Elle m'écrivait elle-même qu'elle ne pouvait pas acquiescer de résignation! Elle lutte encore contre ce qui est le partage de la vie humaine, la souffrance; elle n'a pas compris encore que nous ne faisons que traverser une vallée de larmes pour arriver au véritable but. Ah! il faut avoir ce but toujours devant soi, car, lorsqu'on ne regarde que derrière soi, que l'on voit *tout* ce qui a disparu pour le monde, sans doute les forces doivent faillir. Adieu, ma tant aimée Maman. Que Dieu soutienne les vôtres!"

754.

„Pétersbourg, 15/27 Janvier 1824,

Mardi, à 8 heures du soir.

Chère et bien-aimée Maman, en vous écrivant samedi passé, j'étais loin de prévoir comment ma journée finirait. L'Empereur est

*) La Comtesse Anne Protassoff.





*Le Comte Serge Sémenowitch Ouvaroff.
Portrait appartenant à la Comtesse P. Ouvaroff.*

revenu le soir bien fortement malade. Le matin du même jour, à Czarskoe Selo, la fièvre l'a pris avec une douleur si violente à la jambe qu'il ne pouvait pas se tenir debout. Il ne voulut pas faire venir Wylie, qui est boiteux encore de son accident de l'automne dernier, et eut beaucoup de peine à se faire transporter de la voiture dans sa chambre. Il avait une mine alarmante, ne savait pas lui-même ce qu'il avait; enfin Wylie, après l'avoir examiné, déclara que c'était l'érysipèle sur toute la jambe. Comme ce n'est pas la première fois qu'il a ce mal, cela me tranquillisa un peu de savoir ce que c'était. Mais il eut encore beaucoup de fièvre le lendemain; surtout le soir, il fut d'un accablement qui me faisait mal. Hier, la fièvre diminua, mais l'état de la jambe faisait craindre un abcès. Aujourd'hui, et la fièvre et la jambe sont plus rassurantes; Wylie est content, mais l'Empereur est d'une faiblesse qui lui est si peu habituelle que je ne puis la voir sans émotion: chaque mouvement le fatigue! Ah! Maman, quand on a l'âme encore brisée d'une douleur récente, on devient si craintive qu'il n'en faudrait pas autant que cela pour jeter un grand trouble dans l'imagination. Jamais je n'ai vu l'Empereur aussi patient dans une maladie que cette fois, et cela aussi m'émeut et me tourmente. A Vienne, pendant le congrès, il a eu à peu près la même chose, et la maladie a commencé aussi bien violemment. S'il plaît à Dieu, il s'en remettra tout aussi facilement.

Mercredi 16/28 Janvier, à midi 1/2.

L'Empereur, grâce à Dieu, est mieux aujourd'hui pour la santé. Il a un peu plus dormi que les autres nuits, et cela l'a étonnamment ranimé et tout à fait changé sa mine, mais sa jambe s'est ouverte à la place qui est affaiblie par un ancien accident, et au même endroit où elle a été ouverte aussi lors de la même incommodité à Vienne. Cet exemple de comparaison est rassurant! Il sera retenu chez lui comme alors, probablement pendant près de trois semaines, mais, s'il plaît à Dieu, le mal et la marche du mal étant si bien connus, tout ira bien. Hier, sa faiblesse me mettait dans un mauvais état, et sa patience me faisait plus de mal que n'aurait fait de l'humeur. Vous concevrez cela si bien, ma bonne Maman! J'ai écrit une longue lettre à Caroline, à qui je voudrais pouvoir communiquer ma façon

de sentir sur les épreuves que Dieu nous envoie. Ceci, joint à des interruptions de tout genre, fait que, malgré une longue matinée (car je me lève maintenant plus tôt que de coutume), il faut que je finisse pour aujourd'hui."

755.

*„Pétersbourg, 19/31 Janvier 1824,
Samedi, à 10 heures du matin.*

Quand l'Empereur est assis, sa faiblesse est grande encore. Hier, au moment où il a fini son dîner, j'ai cru qu'il allait s'évanouir: il s'est bien vite recouché, et sa mine a d'abord changé. Pour tout autre, cela ne serait rien, mais, comme je vous disais l'autre jour, cela fait mal à voir en lui, qui a si rarement l'apparence de la faiblesse. Il m'a dit avant-hier une chose bien douce à mon cœur et dont je puis jouir avec vous *seule*, Maman; il m'a dit: „Vous verrez que je vous devrai ma guérison“, parce que la première nuit passable qu'il a eue, il dit la devoir à un traversin que je lui ai donné pour soutenir sa tête, dont il souffrait extrêmement les premiers jours. Il avait de tels élancements dans la tête, qu'une nuit, il ne s'est pas même mis au lit, de crainte que la position horizontale n'augmente son mal. Lorsqu'il eut essayé mon traversin, il fit merveille; de même, c'est moi qui lui ai fourni le seul escabeau qui puisse convenir à son pied et qui lui a donné la possibilité d'être levé et assis dans un fauteuil. Vous sentez, ma bonne Maman, comme cela m'est doux, mais vous sentez aussi que je garde cette jouissance dans mon cœur.....“

756.

*„Pétersbourg, 23 Janvier/4 Février 1824,
Mercredi, à 10 heures 1/2 du matin.*

L'Empereur va bien, grâce à Dieu! Toujours couché la plus grande partie de la journée, sur un canapé, s'entend, pendant quelques heures de la matinée il est assis à sa table sur une chaise qu'il a fait arranger de manière à pouvoir étendre son pied malade, pour s'occuper de son travail. Hier soir, il me disait: „Comme les journées passent!

A présent que je suis habitué à cet état, je vous assure, je ne puis assez en remercier le Ciel, que je m'y trouve assez bien". Pour moi, j'en remerciai le Ciel aussi, car je souffre quelquefois pour lui de la contrariété, si peu habituelle pour lui, à laquelle il est soumis, et, dans bien des cas, plus ou moins, j'éprouve, dans toute la force de l'expression, *qu'on souffre peu quand on souffre seul, mais que l'âme n'est véritablement brisée que par contre-coup*. Nous passons les après-dînées (à l'exception des moments donnés à mes visites de famille dans le Château) et puis le reste de la soirée, à lire, l'Empereur de son côté et moi du mien, nous interrompant selon les circonstances."

757.

*„Petersbourg, 2/14 Février 1824,
Samedi, à 9 heures du matin.*

Hier mon après-dinée s'en est allée en devoirs de famille, et la comtesse Stroganoff m'a fait perdre le reste. Avec toutes ses excellentes qualités et son esprit, elle ne sait pas *agir* avec discrétion: tout en *disant* mille fois: „Mais je vous gêne, cela me fait de la peine, je m'en irai!“. . . . elle reste.

Voici une lettre où je n'ai pas parlé d'Amélie. Hélas! faudra-t-il donc que cela devienne habituel peu à peu! Elle est sans cesse présente à mon cœur, et toutes les nuits je rêve d'elle; elle figure toujours à côté de moi dans tous mes rêves, bien plus que lorsqu'elle était dans ce monde. Hier la comtesse Stroganoff me contait que le comte Pierre de Razoumowsky *), dans ses derniers moments (qui étaient ceux d'un homme de bien), et après avoir fait des dispositions très favorables pour les enfants de la comtesse Apraxine, dit: „Je m'en vais revoir ma sœur! Elle sera contente de moi, et de ce que j'ai fait pour ses enfants: cela me fera plaisir!“ Cette sécurité dans un mourant, qui fait parler de la mort comme d'un voyage où l'on va revoir ceux qu'on aime, m'a fait un vrai bien. Adieu, ma bien-aimée Maman, puisse cette sécurité nous accompagner tous un jour à ce passage! En attendant, je vous baise mille fois les mains."

*) Frère de la Comtesse Stroganoff, née Razoumowsky.

758.

*„Pétersbourg, 5/17 Février 1824,
Mardi, à 10 heures et demie du matin.*

Le mariage du Grand-Duc Michel a été subitement arrêté pour vendredi prochain. L'indisposition de l'Empereur l'avait fait remettre jusqu'après le carême, mais l'Impératrice mère, qui est d'une extrême impatience de le voir conclu, n'a pas pu supporter ce retard, et voilà la noce arrangée d'une manière qui n'a pas d'exemple. L'Empereur avait désiré qu'elle se fasse sans lui; c'est ce qu'on n'a pas voulu, et la bénédiction nuptiale se donnera maintenant dans le salon de l'Empereur attendant à son grand cabinet où il est couché depuis son indisposition. Il avait fait placer pour ce temps une chapelle portative dans ce salon, parce qu'en ouvrant la porte, il peut entendre la messe, et c'est là que se fera la cérémonie du mariage. Je ne comprends pas encore *comment*, parce que l'espace est très petit et que l'Impératrice mère veut y faire entrer tout ce qu'il pourra contenir. L'Empereur couché derrière un paravent dans l'autre chambre, cela sera triste, et mon imagination ne peut pas admettre encore cet ordre de choses! A cela près, la pompe du jour doit avoir lieu comme si de rien n'était, et comme si l'Empereur était présent. Il veut que j'en sois, et je me soumettrai à sa volonté, mais j'avoue que, malgré mon amitié pour Hélène, je m'en serais bien volontiers dispensée, car une semblable solennité sans la présence de l'Empereur me paraît un ordre de choses tout à fait renversé. Hélène, à son tour, a été bien touchée de votre lettre, chère Maman, et bien reconnaissante. La pauvre petite est toute effarouchée de cette décision impromptue, après s'être arrangée à rester demoiselle encore deux mois.....“

759.

*„Pétersbourg, 9/21 Février 1824,
Samedi, à 11 heures 1/2 du matin.*

Chère et bonne Maman, je ne pourrai pas aujourd'hui vous écrire aussi longuement que je le voudrais: la célébration du mariage

de Michel *), qui a eu lieu hier, a rempli toute ma journée. Elle a été remplie de bien des émotions aussi: d'abord des inquiétudes sur ce que celle qu'éprouvait l'Empereur depuis plusieurs jours et dont son physique était affecté ne nuise à sa santé; ensuite Hélène est un être qui inspire de l'onction et de l'attendrissement dans toutes les occasions solennelles où elle est pour quelque chose, parce qu'elle y met elle-même tant d'âme et un sentiment si profond que cela se communique aux autres. Dans ce salon de l'Empereur arrangé en chapelle, qui jadis avait été le salon d'Amélie, où j'avais passé tant d'années avec elle, l'Empereur couché derrière un rideau, mes inquiétudes pour que l'émotion vive qu'il éprouvait depuis plusieurs jours ne lui fasse pas de mal, l'attendrissement d'Hélène, profondément pénétrée de ce qu'elle faisait, des engagements qu'elle prenait, son innocence, ses terreurs pour ce changement d'état, tout cela m'a tellement affectée que j'ai eu peine à garder contenance. J'avais vis-à-vis de moi la comtesse Uxkull tellement abîmée d'émotions et de larmes pendant une partie de la cérémonie que cela agissait encore sur moi. Au reste, Hélène produit sur tous ceux qui ont une âme le même effet que sur moi, et, tant à sa confirmation qu'à son mariage, on n'a pas pu la voir sans attendrissement.

J'en suis à la quatrième ou cinquième interruption, comme je devais m'y attendre aujourd'hui. Le Grand-Duc Constantin, qui, croyant le mariage remis jusqu'après Pâques, était venu seulement pour voir l'Empereur et arrivé précisément avant-hier, vient de me quitter dans ce moment. Après vous avoir donc baisé mille fois les mains, chère Maman, pour votre lettre du 23 Janvier/4 Février que j'ai reçue avant-hier, il faudra que je finisse bien à regret. Je dois dîner chez les nouveaux mariés qui donnent un dîner de famille. Heureusement, il n'y a eu de fêtes que le grand dîner d'hier et le bal de polonaises qui n'a pas duré plus d'une heure! Aujourd'hui, il n'y a rien du tout et demain seulement les félicitations aux mariés. Après le dîner d'aujourd'hui, je suis autorisée aussi à rentrer dans la retraite que j'ai observée jusqu'à présent, et qui est, à mon avis, très bien à sa place pour moi, quand l'Empereur est malade. Grâce à Dieu, il n'a pas

*) Le Grand-Duc Michel Pavlowitch.

éprouvé un mauvais effet de ces quatre jours d'agitations et de tracas, mais j'ai admiré le courage de l'Impératrice mère d'en tenter le risque. Adieu bien vite, chère et bien-aimée Maman, que je chéris au delà de l'expression."

760.

*„Pétersbourg, 13/25 Février 1824,
Mercredi, à 10 heures 1/2 du matin.*

....Ma dernière lettre était, ce me semble, écrite avec beaucoup de désordre. Le dîner fini chez les nouveaux mariés, je suis rentrée dans mes habitudes de retraite. L'Impératrice mère m'en a un peu voulu, et m'a dit qu'elle ne me dispensait d'un dîner de famille chez elle que parce que l'Empereur avait pris médecine ce jour-là, et que je lui en devais beaucoup de reconnaissance. Si je ne prescrivais une grande réserve à ma langue, je lui aurais demandé si elle approuverait ou non si une de ses filles restait avec son mari malade aux heures où il aime à voir sa femme auprès de lui? Voilà de ces choses auxquelles je ne puis me faire, malgré ma longue expérience: de voir changer les principes selon les personnes et les affections!

Vous me demandez si Hélène allait voir son promis lorsqu'il était malade. Oui! l'Impératrice mère l'y conduisait tous les jours malgré elle, car cela l'embarrassait, et elle n'était pas bien reçue! Il y a beaucoup de mieux déjà à cet égard, et j'espère que cela ira de mieux en mieux. Notre pauvre petite Hélène me paraît appartenir à ces êtres prédestinés par le Ciel à beaucoup d'ouvrage ici-bas! Elle trouvera en elle des ressources pour ce travail, et, si Dieu l'aide, ce sera pour son propre bien. Grâce au Ciel, la comtesse Uxkull, son ange tutélaire, restera encore avec elle pendant quelques mois."

761.

*„Pétersbourg, 18 Février/1 Mars 1824,
Lundi, à 9 heures du matin.*

Je commence cette lettre, chère Maman, sans savoir encore qui en sera le porteur. M. de Benkendorf part ces jours-ci, mais il s'arrêtera à Berlin et Stuttgart avant d'aller à Carlsrouhe: cela donnera

de l'âge à ma lettre, et je me flatte toujours que M. Bodisco sera bientôt expédié aussi. Je voudrais avoir quelques faits intéressants à vous conter, mais, sauf le journalier de ma vie qui est toujours un travail plus ou moins grand, il n'y a pas d'événements. A leur défaut, les sensations n'ont pas manqué à mon âme dans le courant de cet hiver. La maladie de l'Empereur y a fourni un chapitre considérable. La chose en elle-même aurait suffi pour causer des sensations de différents genres, mais il a fallu que les petites passions d'autrui et les personnalités s'y mêlent, comme elles se mêlent à tout dans cette famille, pour rendre encore plus pénible ce qui l'était assez par soi-même. Je ne veux pas refuser à l'Impératrice mère un sentiment si naturel, qu'il est impossible d'en admettre le doute; je crois volontiers que son intérêt et ses inquiétudes étaient sincères, mais elle y mêlait un égoïsme qu'on ne sait comment amalgamer avec ses sentiments du troisième jour de la maladie de l'Empereur: tandis qu'il avait une violente fièvre, des pulsations à la tête qui augmentaient au moindre effort, elle l'entretient d'un choix à faire pour une grande maîtresse pour Hélène, des mesures qu'elle a prises, de celles qu'il y a à prendre pour la faire venir, etc., elle lui parle d'affaires insignifiantes de la Grande-Duchesse Marie. Et elle vient ensuite me dire elle-même avec satisfaction qu'elle l'a entretenu de tout cela! Je n'ai pas pu m'en taire, parce que Wylie, après tout ceci et des visites longues et bruyantes des Grands-Ducs Nicolas et Michel, avait trouvé la fièvre augmentée et demandait à grands cris du repos pour l'Empereur. J'ai parlé dans son sens, j'ai supplié qu'on accorde du repos au malade et prié l'Impératrice qu'elle ne lui parle pas de choses qui n'étaient donc nullement pressées. Cela m'a valu une humeur foudroyante pendant plusieurs jours, mais c'était le moindre de mes soucis, ce n'était que *très* désagréable, au milieu des soucis réels que me donnait la santé de l'Empereur. Jamais je ne l'ai vu aussi malade, et jamais je ne l'ai vu, étant malade, aussi patient et bon! Vous concevrez, Maman, que cette circonstance augmentait la peine que me causait la vue de ses souffrances, et me donnait des terreurs involontaires, d'autant plus qu'il disait lui-même: „Je ne sais si c'est la force du mal ou l'effet de l'âge, mais je ne me sens plus comme autrefois la force de lutter contre la souffrance“, et, sous un rapport,

cela était bien, parce qu'il acceptait les soulagements et les commodités qu'on tâchait de lui procurer. Un jour surtout, il paraissait si faible et si épuisé que je ne pouvais le regarder sans attendrissement. Ajoutez à cela les susceptibilités et les rivalités de l'Impératrice mère, de l'idée seule que je suis plus avec l'Empereur qu'elle, et vous concevrez, chère Maman, que ceci a été encore un temps d'épreuves et de croix pour moi. Ce qui cependant les a abrégées infiniment, c'est l'affection réelle que l'Empereur me témoignait, ainsi que le désir de m'avoir près de lui : il semblait recevoir volontiers mes petits services, il me permettait de veiller près de lui quand il dormait, de le servir à son petit dîner, et, lorsqu'il était mieux et qu'il lisait de son côté, je lisais du mien, prête à m'interrompre quand il voulait causer pour se reposer. Je vous dis tout cela, chère Maman, parce que je sais si bien comme vous partagerez avec moi tout ce que ces détails de la vie avaient de consolant pour moi ! Ce n'est qu'à *vous* que je puis en parler ; dans tous les autres rapports, ou bien cela paraîtrait si simple qu'il ne vaudrait pas la peine de les citer, ou bien, vis-à-vis d'une certaine catégorie de personnes, on croirait que je veux *me vanter*, et de quoi ? de ce que prescrivent les lois divines et humaines, de ce qui, dans tout ménage, est la chose du monde la plus simple : mais, comme je vous l'écrivais un jour, les passions et les rivalités de la famille pour l'Empereur font que je suis réduite à me regarder quelquefois à son égard comme sa maîtresse, ou bien comme si nous étions mariés secrètement, et je n'ose pas parler de ce qui peut prouver de l'affection et de la familiarité entre nous, afin de ne pas exciter de l'aigreur, de l'humeur, et souvent un surcroît de tracas pour l'Empereur, parce qu'alors, de crainte de n'avoir pas l'air aussi rapproché de lui que moi, on l'obsède à la lettre. Il n'y a pas de position qui n'ait un côté pénible, surtout pour de certains individus destinés plus particulièrement à faire leur éducation dans ce bas monde, et je ne me plains pas du côté désagréable qu'a ma position actuelle. Ce qu'il y a seul d'essentiel pour moi, l'amitié, la confiance de l'Empereur, peut me dédommager de tout : j'en sens tout le prix, et, si cela n'était pas compensé par des contrariétés journalières, je trouverais encore ma position trop bonne pour moi : je veillerais peut-être moins sur moi, je travaillerais moins sur mon

caractère. C'est donc fort bien, parce que c'est utile! Il n'y a dans ce monde que la douleur de perdre ceux qu'on chérit qu'il est difficile, impossible de trouver *fort bien*. Cependant, lorsque, malgré mon humble réserve vis-à-vis de la famille, je vois encore des tentatives d'attaquer le seul bien que je puis posséder dans ma position, l'amitié de l'Empereur, c'est, je l'avoue, une des épreuves les plus pénibles à supporter parmi d'autres!

Hélène, jusqu'à présent, ne se dément pas, et je trouve dans la cadette et la dernière venue dans la famille ce que j'y ai cherché en vain depuis trente ans (Anne exceptée), affection, vérité, confiance. La comtesse Uxkull semble par principe l'avoir mise dans mes bras; comme je vous l'ai déjà dit, chère Maman, j'en suis effrayée quelquefois, parce que, d'après la manière dont le journalier de la vie est disposé, elle devra toujours être plus auprès des autres membres de la famille qu'auprès de moi, et comment pourrai-je, ne l'ayant pas toujours sous les yeux, répondre à ce que la comtesse Uxkull semble attendre de moi pour la préserver de tant de dangers! Elle est de tant supérieure à son mari, elle ne peut pas se le dissimuler! Elle n'a que dix-sept ans, beaucoup d'imagination et de vivacité, et l'Impératrice mère, qui a entièrement renversé pour ses belles-filles cadettes le système de rigueur qu'elle avait pour les aînées, qui permet tout à présent, trouve tout possible ce qui jadis était défendu, blâmé, critiqué, l'Impératrice mère ne préservera plus Hélène de rien de ce qui pourrait lui nuire. Peu aimable d'ailleurs, et avec toutes les manières d'un garçon mal élevé, vous sentez combien peu le Grand-Duc, son mari, est attrayant pour la pauvre Hélène! Michel, au fond, est bon, je le crois bien meilleur de caractère que Nicolas, mais la mauvaise éducation que ces Princes ont reçue est comblée pour Michel par l'adoration qu'il a pour son frère Constantin. C'est son idéal! Il lui est soumis *comme un chien*, c'est sa propre expression, et, quoique bien meilleur que lui, il aspire au moins à l'imiter dans toutes ses manières. Le Grand-Duc Constantin, ayant déclaré une haine implacable à toutes les Princesses d'Allemagne depuis qu'il a épousé une demoiselle polonaise, était contraire au mariage de Michel, et a beaucoup influé sur sa conduite peu aimable envers la pauvre Hélène. Depuis qu'elle a trouvé par ses agréments personnels grâce aux yeux du

Grand-Duc Constantin, Michel lui a pardonné d'avoir été choisie pour être sa femme, mais voilà tout! Aussi elle se conduit réellement comme un petit ange! Pour son mari et pour le monde, elle a sur elle-même un empire étonnant: complaisante, prévenante, aimable, soumise même, tout cela ne paraît pas être apprécié par son mari! Il faut espérer qu'en persévérant, le temps apportera du changement à ces tristes relations! Surtout, je lui désire des enfants, qui seraient dans sa position un bien doublement inappréciable: mais nous sommes encore loin de là!...“

762.

*„Pétersbourg, 19 Février/2 Mars 1824,
Mardi, à 7 heures 1/2 du soir.*

Ma bien-aimée Maman, j'étais sûre d'avance de la vive part que vous prendriez à mes sollicitudes sur la maladie de l'Empereur, et je crains à présent de vous avoir effrayée, d'après ce que vous me dites de votre exclamation. C'est hier que j'ai reçu votre lettre du 2/14 Février, ma chère et bonne Maman, et vous en baise les mains. Je vous écris par occasion dans ce moment, et vous ai beaucoup écrit hier, ce qui abrégera cette lettre-ci que je destine à la poste de demain. Nous sommes de nouveau à la première semaine du carême; malgré tout ce qui arrive, le temps passe si vite qu'il me paraît qu'il n'y a pas six mois du carême de l'année dernière. Nous faisons nos dévotions, l'Empereur voulant profiter du local commode de sa chapelle portative, et, comme c'est demain jour de messe, j'aurai peu de temps dans la matinée pour écrire. L'Empereur va très bien; il est déjà sorti en traîneau trois jours de suite, et l'air ne peut que contribuer à le fortifier. Sa jambe est bien garantie, il ne peut pas s'habiller encore, et, quand il est commodément chez lui, à la même place, il pose sa jambe horizontalement; ceci, avec une nourriture simple et uniforme, est tout ce qui lui reste de sa maladie. Le carnaval a fini heureusement pour moi, sans que j'aie été à aucun bal: sans doute que je ne puis me féliciter de la cause qui m'en a dispensée, puisque c'était l'incommodité de l'Empereur, mais je ne regrette pas les occasions auxquelles j'ai échappé. Dimanche, dernier jour, l'Impératrice mère a donné encore un déjeuner dansant

très animé et très bruyant, qui a été suivi d'un dîner et a duré jusque vers 8 heures du soir. La comtesse Stroganoff, et puis Hélène et la comtesse Uxkull, qui sont venues chez moi lorsque c'était fini, semblaient revenir d'une bataille, tant elles étaient harassées d'une fatigue dont je n'avais pas l'idée dans mon paisible coin. Je ne crois pas connaître le comte Medem qui est mort à Carlsrouhe. Si M. Narychkine avait eu la constance de suivre ses premiers projets en s'établissant à Carlsrouhe, à coup sûr toutes les morts d'individus tenant à la Russie l'auraient fait fuir! Le voilà à Paris, comme si de rien n'était, plongé, je crois, comme avant la mort de sa femme, dans tous les plaisirs que Paris peut offrir."

763.

„Pétersbourg, 23 Février/6 Mars 1824,

Samedi, à 11 heures du matin.

....La jambe de l'Empereur est tout à fait guérie, mais faible encore. Il veut aller à Czarskoe Selo la semaine prochaine: le médecin le permet, et j'espère que cela ne lui fera pas de mal, s'il continue à se ménager comme ici.

La pauvre Duchesse est bien malade depuis quelques jours; je ne savais d'abord trop ce que cela deviendrait, enfin hier l'érysipèle à la tête s'est déclarée. Elle m'a fait dire qu'elle se sent un peu soulagée ce matin, mais hier encore, elle faisait peine à voir par ses souffrances: elle avait la tête et la nuque si enflées et couvertes de si grosses glandes qu'aucun de ses bonnets de nuit n'entraît sur sa tête; des nausées continuelles, avec cela des douleurs dans l'estomac et dans la tête, et les bras abîmés par des vésicatoires qu'elle avait mis précédemment pour un mal aux yeux qui avait commencé sa maladie. Elle disait elle-même qu'elle était un Lazare. Quoique habituée à la voir malade, j'avoue que je n'étais pas sans inquiétude pour elle ces jours-ci. Les érysipèles règnent beaucoup, à ce qu'on dit, et c'est un vilain mal.

Ce que vous me dites, chère Maman, du développement de la figure de Cécile, me fait plaisir; elle va avoir 17 ans, quelle sera sa destinée? On écrit d'Italie à l'Empereur que Gustave y plaît généralement; je vous le dis ici, chère Maman, ne pouvant pas écrire à Frik."

*„Pétersbourg, 26 Février/9 Mars 1824,
Mardi, à 7 heures 1/2 du soir.*

Quelle époque de peines et d'inquiétudes que ces derniers six mois! Maintenant c'est la Duchesse qui m'en cause de bien vives: elle est très sérieusement malade. Cette érysipèle à la tête est jointe à une complication de maux et ne suit pas la marche ordinaire de cette maladie; une fièvre ardente la dévore, lui donne des angoisses affreuses et lui ôte tout sommeil. Dieu veuille que cela aille bien! Stoffregen n'est pas sans inquiétudes, Trinius ne me le dit pas aussi franchement, mais sûrement pense de même, et il suffit de voir la pauvre malade pour n'être pas tranquille. Du moins a-t-elle toute sa connaissance jusqu'à présent!

A Munich, une mort suit l'autre, dans la famille! Voilà ce pauvre Prince Eugène qui a aussi cessé d'exister! Auguste est bien à plaindre, d'avoir perdu ce mari tant aimé; on la dit d'une résignation parfaite.

L'Impératrice mère a donné hier un concert d'un nouveau genre à l'Empereur: d'abord, c'était le matin; puis il n'était composé que de demoiselles de la Communauté, et enfin on a exécuté des morceaux qui étaient joués par un orchestre de douze clavecins, quatre mains sur chacun, cela faisait quarante-huit mains en mouvement sur des clavecins tout seuls, sans autre accompagnement que du chant entremêlé. Cela faisait un joli effet. L'Impératrice a fait imiter ce genre de musique d'après ce qui a été fait à Paris dans une pension, je crois, ou au Conservatoire; elle a même fait venir la musique pour l'exécuter aux examens publics qui ont eu lieu pour la sortie de cette année-ci, et, ayant désiré que l'Empereur l'entende, elle en a arrangé une répétition au Palais, où, depuis 1 heure jusqu'à 3 heures 1/2, nous avons entendu jouer et chanter ces demoiselles. La seconde fille de Mad. de Rehbinden, Lydie, était au nombre des chanteuses. Elle est bien plus jolie que sa sœur, et aussi ma pensionnaire, ou plutôt du nombre de celles qui portent le nom de pensionnaires de feu *ma Lisinka*, et qui sont élevées des revenus de son capital. J'ai

beau parler musique ou toute autre chose, je finis toujours par arriver à des regrets: c'est qu'il y en a beaucoup de parsemés dans ma vie!

Mercredi 27 Février/10 Mars, à 11 heures du matin.

Je viens de chez la pauvre Duchesse, qui n'est pas mieux. Dans ce moment du moins, il y avait quelque rémission de la fièvre, et elle n'avait pas ces mortelles angoisses qui sont si pénibles à voir, mais l'érysipèle était descendue jusqu'aux seins, et vous pouvez vous figurer, Maman, quelle souffrance cela doit causer! Les médecins disent, es wäre eine wandernde Rose, et ce qui les inquiète, c'est la constitution de la Duchesse, et les maux qui lui sont habituels et qui empêchent le traitement ordinaire de cette maladie."

765.

„Pétersbourg, 1/13 Mars 1824,

Samedi, à 11 heures du matin.

Chère et bonne Maman, je vous baise les mains en vous remerciant de votre lettre du 13/25 Février. Depuis que je ne vous ai écrit, j'ai eu des moments bien pénibles, et ils ne sont pas finis encore. La Duchesse donne de vives inquiétudes depuis mercredi soir. Jeudi, après dîner, on a craint eine plötzliche Lähmung des Unterleibes. On n'a pas pu cacher le danger du moment; cela a produit de tristes scènes dans sa famille et pour nous tous, qui avons été effrayés et émus, comme vous pouvez bien le penser. Hier elle était un peu moins mal, mais cette nuit l'a de nouveau mise à bas, et, quoique les médecins ne perdent pas tout espoir et disent même qu'il y a de bons symptômes aujourd'hui, sa mine depuis hier me paraît changée d'une manière alarmante. Enfin, Dieu est miséricordieux! Il faut toujours espérer en Lui, mais, chère, bonne Maman, tout me paraît probable depuis que j'ai perdu notre Amélie. Ah! Maman, c'est une singulière époque de ma vie que ces derniers six à sept mois! Figurez-vous ce que doit souffrir cette pauvre Duchesse! L'érysipèle est fixée dans les seins maintenant avec une intensité terrible: il s'est formé des plaies, et son pauvre sein, toujours volumineux, est, à ce qu'elle dit

elle-même, *une masse de douleurs* qui l'empêche de bouger; avec cela, une fièvre qui la mine et un bas-ventre désorganisé! L'espoir de la pauvre Marie s'est ranimé depuis que cette soirée de jeudi si effrayante est passée, et maintenant il faut la tromper tant qu'on peut, parce que l'idée seule de la possibilité de perdre sa mère la jette dans un désespoir affreux.

L'Empereur se porte bien, mais le concert de l'autre jour où il a assisté chez l'Impératrice mère a un peu fatigué sa jambe, et jeudi il est allé deux fois dans la soirée chez la Duchesse, s'est tenu debout, ce qui, avec quelques autres manques de ménagements, a fait enfler de nouveau son pied. Hier et aujourd'hui, il le tient étendu. C'est désespérant que, dès qu'il est sur pied, il se fait des devoirs qui n'en sont pas, mais sont des abus de l'état affaibli de sa jambe. Il veut toujours aller à Czarskoe Selo demain. Sous un rapport, cela sera bien, parce qu'il n'aura pas de prétexte de se fatiguer, et il a promis d'y prendre médecine, ce qui est encore un objet difficile à obtenir, quoi que fasse le médecin pour l'y engager."

766.

*„Pétersbourg, 3/15 Mars 1824,
Lundi, à 7 heures 1/2 du soir.*

Chère et bonne Maman, encore une cruelle épreuve! Vous la partagerez avec moi, vous la sentirez pour moi! La Duchesse *) n'est plus: cette Antoinette dont le nom désignait pour moi une liaison de plus de vingt ans, une habitude si douce, une amitié si sincère, elle n'existe plus dans ce monde! La perte d'Antoinette d'un côté me fait ressentir doublement celle d'Amélie, et la perte d'Amélie d'un autre côté m'a rendu possible celle d'Antoinette. Hier, à genoux à côté de son lit, sentant sa main glacée et la voyant couchée sans mouvement, je me disais: „*Antoinette morte*, cela n'est pas possible!“ et une voix en moi répondait: „*Amélie est bien morte*: tout est donc possible!“ Maman, où tout cela doit-il me conduire? Je dis: *Tout*

*) La Princesse Antoinette, née de Saxe-Cobourg, épouse du Prince Alexandre de Wurtemberg, amie de l'Impératrice Elisabeth.

ce que Dieu voudra, *comme* Il voudra, pourvu que je sache ce que je dois en faire pour le bien de mon âme!

767.

„Pétersbourg, 7/19 Mars 1824,

Vendredi, à une heure.

Je voulais vous écrire ce matin, chère et bonne Maman, parce que la matinée de demain sera tristement remplie par les obsèques de notre bonne Antoinette, et, au moment où je pris la plume, je reçus votre lettre du 20 Février/3 Mars, qui m'a fait le bien qu'elles me font toujours et dans tous les cas. Je vous en baise mille et mille fois les mains. Nous avons eu une cruelle soirée hier. A sept heures on s'est rendu dans l'appartement où Antoinette était exposée. Après un court discours du pasteur Reinbott, selon l'usage russe, les parents se sont approchés du cercueil pour prendre congé, j'ai cru que mon cœur se fendrait. Les dames de service ayant plié la robe, on ferma le cercueil, on l'emporta, et nous le suivîmes jusqu'à l'escalier; là, l'Impératrice mère se fit conduire chez son frère par l'Empereur. Pour moi, je pris le bras de ma bonne petite Hélène, sans rien voir de ce qui se passait autour de moi, et je m'en allai dans un cruel état. Tout le monde, à peu de personnes près, fut extrêmement touché, l'Empereur vivement. Ne pouvant pas assister à l'enterrement à cause des ménagements qu'il doit à sa jambe, il est allé hier soir encore à Czarskoe Selo, où il passera trois jours. Le voyant si ému et échauffé encore après, lorsque nous fûmes seuls, ce n'était pas la moindre de mes peines du moment que l'inquiétude que la course à Czarskoe Selo ne lui fasse du mal, mais, grâce à Dieu, un billet que je viens de recevoir de lui m'apprend qu'il se porte bien. J'allai encore après chez cette pauvre Marie, qui me demanda de la conduire aujourd'hui à huit heures du matin à l'église où sa mère est exposée, parce que, dès neuf heures, la porte serait ouverte au public. Je n'ai presque pas fermé l'œil de toute la nuit, et, à huit heures j'étais chez Marie pour faire notre course. Elle a eu la peine de trouver que le cercueil ne pouvait plus être ouvert comme elle l'espérait, mais c'était toujours une consolation pour elle de

s'approcher des restes de sa mère. Hier matin, elle avait le désir si naturel de lui dire encore adieu, mais des soins malentendus y mettaient des entraves; je plaidai une cause dont je sens bien profondément la justice, on le permit enfin, et j'allai avec ces trois pauvres enfants et Trinius, après avoir fait éloigner le service et tout le monde. C'était si touchant de voir ces pauvres enfants autour du cercueil de leur mère à contempler ses restes bien défigurés! Marie, pendant que sa mère se mourait et depuis, a une manière de dire: Ach, meine gute, liebe Mama! avec un accent tout particulier et qui résonne sans cesse dans mon cœur. La Duchesse a été transportée à l'église luthérienne de Ste-Anne qui était aussi celle d'Amélie, et demain elle sera déposée dans un caveau qui y tient, jusqu'à ce que le Duc la fasse transporter à sa terre en Courlande. Nous irons tous demain à la cérémonie, excepté Alexandrine qui ne sort pas depuis la mort de la Duchesse: on dit qu'elle doit se ménager.

On a trouvé le cœur et le foie d'Antoinette mous et flétris comme un morceau de vieux linge, et l'on assure que, dans aucun cas, elle n'aurait pas pu vivre longtemps. Cet état provient, à ce que disent les médecins, de ce que son système veineux l'emportait beaucoup trop sur le système des artères; il n'y avait pas assez de vigueur dans l'action du cœur qui donne la vie. De là aussi son embonpoint singulier, qui était plutôt du relâchement que de la santé. Voilà les faits. La part de mes sensations est loin d'être comblée: chaque jour, chaque moment y ajoutera pendant longtemps, mais je vous assure, chère Maman, que je me porte bien. Seulement aujourd'hui je suis rendue de fatigue."

768.

*„Pétersbourg, 15/27 Mars 1824,
Samedi, à midi et demi.*

Chère et bonne Maman, j'ai reçu hier matin votre lettre du 26 Février/9 Mars, et vous en baise mille fois les mains. Vous me répondez aux nouvelles du mariage, et nous avons un événement si différent en fraîche mémoire! Ah! depuis six mois, ils se pressent d'une étrange manière, et je puis bien dire d'une triste manière, dans

ma vie. Lorsque, le jour de l'enterrement, les deux fils de la Duchesse s'approchèrent du cercueil pour aider à l'emporter, je ne fus pas la seule à me rappeler qu'à un mois de date, le même jour, ils s'approchèrent avec le même habit des époux pour tenir les couronnes sur eux pendant la cérémonie, comme leurs plus proches parents. Ce mariage du Grand-Duc Michel a été le 8 Février vieux style, et l'enterrement d'Antoinette le 8 Mars (vous saurez peut-être, chère Maman, que, dans le rite grec, les plus proches parents *non mariés* tiennent une couronne sur chacun des époux pendant une grande partie de la cérémonie du mariage). Pardon! j'oublie que vous en avez été témoin, et que vous m'avez raconté vous-même cette circonstance au mariage de feu ma tante de Russie. J'ai rendu à Hélène vos compliments et vos vœux pour elle, chère Maman; elle désire que je vous en exprime sa sensible reconnaissance. Quant au reste, permettez que je ne vous y fasse pas réponse ici, parce que j'ai la facilité de le faire mieux ailleurs. Il paraît qu'Anastasie a de la peine à se mettre en route, et elle a raison d'attendre que la saison du dégel soit passée: en ne partant que le 20 Avril nouveau style, elle ne court plus de risque sous ce rapport. Je me propose, après avoir fini cette lettre, chère Maman, de monter pour la première fois dans l'appartement d'Amélie pour commencer la besogne que je me propose, que je *dois* remplir depuis tout cet hiver; en partie le temps m'a manqué, ensuite la maladie de l'Empereur, où il n'y avait pas à penser à une occupation pareille, et enfin ce dernier triste événement. Je voudrais cependant que tout fût fini le plus tôt possible, car cela me pèse, de l'avoir remis si longtemps. Puisque vous désirez me renvoyer mes lettres à Amélie, chère Maman, je les recevrai volontiers, je puis donc les brûler aussi. Adieu, chère et bonne Maman, une lettre à Caroline hier soir, un bain ce matin et une lettre au Duc de Cobourg, m'ont enlevé un temps que j'aurais pu employer à vous écrire. Depuis avant-hier, j'ai recommencé mes bains, qui avaient été interrompus pendant ces derniers quinze jours. J'ai commencé aussi une médecine de quinquina avec du vin, et ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour me fortifier, parce que cette faiblesse physique, à la longue, pourrait entraver le moral; du reste, je l'aimerais mieux que trop de forces, dont je ne saurais que faire."

769.

*„Pétersbourg, 18/30 Mars 1824,
Mardi, à 11 heures du matin.*

Chère et bonne Maman, je vous écris sur du papier que j'ai trouvé enfermé dans les armoires d'Amélie, et qui par là a acquis pour moi quelque chose de consacré. Il me semble que je ne puis mieux l'employer qu'à vous écrire, ma bonne Maman.

Mercredi, 19/31 Mars, à 11 heures du matin.

J'en suis restée là hier, et toute la journée je n'ai pas pu reprendre ma lettre. L'Empereur est à Czarskoe Selo depuis dimanche soir, l'Impératrice mère est partie hier pour passer quelques jours entre Pavlofsk et Gatchina. J'ai donc voulu profiter de ce temps plus que de coutume à ma disposition pour faire des choses et voir des personnes arriérées par ces trois dernières semaines d'inquiétudes et de deuil, et même en partie encore par la maladie de l'Empereur. Aussi ai-je eu hier et avant-hier peu de temps ou point de reste. Hélène et Marie remplissent toujours une partie de ma journée, et Marie demeure si loin que, quand j'y vais et en reviens, ce ne peut être pour un moment, et j'ai toujours besoin de me reposer après. Ma journée a fini hier par un bain, parce que je n'en ai pas eu le temps le matin tous ces jours-ci. Vendredi, après dîner, je dois aller à Czarskoe Selo: l'Empereur ne revenant ici qu'au milieu de la semaine prochaine, j'aurais été trop longtemps sans le voir, s'il ne m'avait donné la facilité de passer quelques jours avec lui, et sans doute, sous ce rapport, cela me fait plaisir, mais le déplacement dérange ma paresse.“

770.

*„Pétersbourg, 4/16 Avril 1824,
Vendredi Saint, à midi.*

....Je suis maintenant après une cassette qui contient la correspondance d'Amélie et de Marie; leurs lettres réunies sont dans cette cassette comme elles le sont elles-mêmes au Ciel. Cette collection a quelque chose de si sacré pour moi que cela m'a donné l'idée de

vous demander, chère Maman, si vous ne me permettriez pas de vous l'envoyer, et voilà mes raisons: je ne puis me résoudre à brûler ces lettres. Si elles restent après moi, si on les examine et qu'on trouve qu'elles appartiennent à des personnes qui n'existent plus ici-bas, on les brûlera, et cette idée me fait de la peine. Si je vous les envoie, peut-être approuverez-vous, chère Maman, mon idée de les déposer quelque part à Carlsrouhe, aux archives ou ailleurs. Comme correspondance *de deux Princesses de Bade*, cette collection, avec le temps qui donne du prix à tout, en acquerra sûrement pour les personnes de la famille qui, j'espère, sera mise au monde par Sophie. Si, dans le passé, on n'avait pas conservé des papiers pareils, nous aurions été privés de nos jours de mainte lecture intéressante et instructive, et peut-être, dans un siècle ou plus, viendra-t-on consulter cette correspondance de deux Princesses qui ont vécu dans un temps fertile en événements, pour vérifier des détails historiques. De cette manière, nos cœurs obtiendront la satisfaction de conserver tout ce qui reste ici-bas des témoignages d'affection de deux êtres aussi chers et aussi bons. Sans doute, il faudrait mettre la condition qu'on ne touche pas à ces papiers avant trente ou quarante ans, car, quoiqu'il n'y ait pas de secret et que ces lettres dans le temps ont toutes passé par la poste, il peut y avoir des choses insignifiantes en elles-mêmes, mais personnelles à des individus vivants, surtout dans la famille. Dites-moi, chère Maman, si vous ne trouvez pas mon idée trop bizarre, et si vous croyez qu'on puisse l'exécuter? Je l'ai regardée, moi, comme un trait de lumière, et je vous dirai même que je voudrais *que toutes vos lettres à nous soient conservées ainsi, afin que, quand nous tous nous n'existerons plus, du moins les preuves de votre tendresse pour nous si grande! existent après nous....*

771.

„Pétersbourg, 21 Avril/3 Mai 1824,
Lundi, à 10 heures et demie du soir.

Chère et bien-aimée Maman, il y a plus d'une heure que je voulais commencer à vous écrire, et j'ai été entraînée si loin par mes anciennes lettres à Amélie que j'avais commencé à arranger tantôt,

dans un moment perdu, qu'il est presque trop tard à présent pour prendre la plume. Ce passé a toujours tant de charmes! Au fond, ce n'est qu'un rêve, comme toute la vie, mais il doit cependant avoir de la réalité, parce que le cœur y tient si fort. Ces lettres datent encore de mon départ de Carlsrouhe en 1792.

J'ai reçu tantôt votre lettre du 5/17 Avril et vous en baise mille fois les mains, chère et si bonne Maman! Oui, *bien bonne*, de m'écrire chaque poste, malgré que cette fièvre, qui me peine, vous cause de violents maux de tête. C'est-il donc la fièvre tierce? et quand vous aura-t-elle quittée? Il faudra, je crois, que vous preniez des fortifiants après cela, parce que les chaleurs de l'été vous affaiblissent toujours. Nous en avons ici depuis quelques jours qui pourraient se placer au mois de Juillet; elles ne manquent pas leur effet sur moi, surtout jointes à l'air habituellement renfermé du Palais d'Hiver et aux fatigues corporelles de la vie journalière dans ce palais. C'est aujourd'hui le jour de nom d'Alexandrine, et j'ai passé une partie de la matinée au Palais Anitchkoff (l'habitation du Grand-Duc Nicolas), où nous allons presque toujours à la messe à pareil jour. J'en suis revenue exténuée, cependant un moment de repos et une promenade en voiture ouverte cette après-dinée m'ont remise. L'Impératrice mère donne un bal; elle a eu la grande bonté d'admettre que ma présence n'y était nullement nécessaire. En revenant de ma promenade en voiture, j'ai mis pied à terre et grimpé chez Marie de Wurtemberg que je n'avais pas vue aujourd'hui. Je revenais chez moi par les salles, oubliant tout à fait qu'on dansait chez l'Impératrice, lorsque j'entendis de la musique par une fenêtre ouverte. Je restai quelque temps à cette fenêtre, jouissant de n'être pas à ce bal, d'où venait la musique. Il faisait grand jour, il régnait dans la cour du Château un calme si mélancolique: d'un côté, le pavillon qui flotte toujours sur le Palais d'Hiver se déployait à peine, tant il y avait peu d'air, derrière moi, je voyais cette immense salle de St-Georges avec le Trône au bout dans le plus profond silence et dans un demi-jour; avec tout cela, ces quelques fenêtres du salon du bal éclairées malgré le jour, et les tristes polonaises qu'on jouait me parurent singulièrement pitoyables, je ne sais pourquoi cela me fit l'effet d'un jeu d'enfants! Cela tient sûrement à ce que je ne puis appeler autrement

compt. g. Feb. 1822.

Je ne puis surmonter pas cependant
les fautes rendues de la Société, —
parce que j'aurais des observations
à y ajouter que je préfère et qui
est plus facile de faire verbalement
Il les rendra donc à l'inst. mais
vous trouverez ces trois différentes
comme d'argent que je vous prie
de faire remettre 1° à la maison de
typographe de ce payement des
travaux que charge l'Acad. de
liens de faire à mon compte.
2° à l'Institut de la Société pour

les dépenses faites le 12 de Décembre
et je vous prie de prendre de ~~quelques~~
de ces deux sommes pour solder les
tiens où j'ai dit à Mr. Hoff des la-
inscriptions. — 3^e la somme de 600
francs. J'ai la moitié de la dette de
ma femme marquée 1200 sur la
liste des arriérages dus à la Société
et vous prie de la remettre à la
Re. Mechtchersky en lui disant
qu'elle remboursera l'autre moitié au
mois de Mai et que je la prie
de faire marquer ce remboursement
au nom de ma femme. D'ailleurs
je désirerois qu'ils fussent —

exclus du nombre des membres de
la Société, les leçons de probabilité
qu'il y a, à quelques semaines in de
si tôt — Enfin un 4^{ème} papier que
j'insère pour la Société de Météorologie
qui en est prochaine, contenant le bilan
annuel à la Société des Dames de M^{lle}
L^{ts} qui passe tous les ans par un
ou deux jours incommodes.

E.

Mardi 9 Janvier

*Fac-simile d'une lettre de l'Impératrice Elisabeth
à N. Longuinoff.*

que meine Stimming. Vous avez si bien accueilli, chère Maman, l'emploi que j'ai fait du papier trouvé dans les armoires d'Amélie que j'y ai consacré encore ces dernières feuilles. Après n'avoir écrit que quelques lignes sur votre santé, vous me dites: „En voilà assez sur ce sujet!“ Non, chère Maman, ce n'est jamais assez!

Il y a demain départ général, mais ce n'est encore que pour peu de jours. L'Empereur va à Czarskoe Selo, donc l'Impératrice mère va à Pavlofsk. Hélène, pour faire voir Pavlofsk à la comtesse Uxkull, va y passer aussi la journée. En revenant, elles passeront à Czarskoe Selo, où nous les attendons, l'Empereur et moi, pour faire voir aussi Czarskoe Selo à la comtesse Uxkull, qui n'y a été que deux fois dans la plus mauvaise saison, l'automne passé. Tout cela fait que, très probablement, j'aurai peu de temps pour me préparer demain à la poste de mercredi, et je prends mes précautions ce soir. Je tâcherai de faire parvenir exactement la lettre que vous m'envoyez, chère Maman, pour la baronne de Lieven, née Wittgenstein, dont je n'ai aucune connaissance. Je l'enverrai au marquis Paulucci, gouverneur général de toutes les provinces allemandes, qui la déterrera sûrement.

*Czarskoe Selo, Mardi 22 Avril/4 Mai,
à 9 heures du soir.*

Je finis ma lettre ici, chère Maman; nous y sommes venus d'abord après dîner. Hélène et la comtesse Uxkull sont arrivées de Pavlofsk un quart d'heure après. L'Empereur a pris Hélène en drochki, et je me suis mise avec la comtesse Uxkull; nous les avons promenées partout jusqu'après 8 heures par un temps chaud comme au mois de Juillet. Elles viennent de partir il n'y a pas longtemps. Cette soirée m'aurait fait plaisir, si tous mes plaisirs dans ce bas monde n'étaient mêlés d'un sentiment de peine: chère Maman, j'ai votre incommodité sur le cœur. Quand vous saurai-je remise? Ensuite la peine qu'éprouve cette pauvre comtesse Uxkull de quitter Hélène, et qui se prononce dans chaque mot, dans chaque regard. Elle part vendredi soir, et j'ai promis pour elle de revenir jeudi soir à Pétersbourg, ce qui est un petit sacrifice.“

772.

*„Pétersbourg, 26 Avril/8 Mai 1824,
Samedi, à 10 heures du matin.*

Je vous écris de chez Hélène, chère et bonne Maman. La pauvre enfant est dans la douleur du départ de la comtesse Uxkull, qui est partie cette nuit. A peine elle était réveillée qu'elle m'a fait chercher: elle était touchante, pauvre enfant, par les larmes amères qu'elle versait en torrents sur ce départ si cruel pour elle! Maintenant elle se lève, et j'attends dans son cabinet, afin de ne pas la laisser déjeuner seule, habituée comme elle l'était à ce que la comtesse assiste toujours à son déjeuner. La tendresse qu'elle me témoigne, le secours qu'elle me demande dans cette occasion m'imposent beaucoup et m'attachent encore plus à elle. Le Grand-Duc Michel a tant d'affaires militaires qu'il est obligé de passer toutes les matinées hors de chez lui: si cela n'était, je lui céderais volontiers ma place."

773.

*„Pétersbourg, 29 Avril/11 Mai 1824,
Mardi, à 11 heures du matin.*

.... Je commence à vous écrire aujourd'hui, chère Maman, parce que je suis moins sûre que jamais de mes moments; j'en donne autant que possible à Hélène, qui naturellement ne peut pas s'habituer encore à être seule. D'abord elle me réclame tous les matins et j'en viens dans ce moment; ensuite, le soir, pour l'heure de son thé, elle me prie aussi toujours de rester avec elle, et, comme ce sont les moments où, en général, je suis seule dans ma chambre, je les lui sacrifie volontiers, comme elle le désire. D'ailleurs elle est logée si près de moi qu'il n'y a que deux pas à faire pour aller chez elle et en venir. Elle aime qu'on lui fasse lecture: je lui ai lu *Ourika*, cette jolie nouvelle de Mme de Duras que vous avez sûrement aussi déjà lue ou entendu lire. Hier, nous avons travaillé ensemble. Ce besoin de boire le thé avec quelqu'un me rappelle tant ma bonne, si chère Amélie, qui, lorsque nous nous séparâmes en 1815, était si fort en

peine de l'idée que je prendrais mon thé toute seule le soir! Elle savait que, comme Hélène, j'aimais à avoir quelqu'un avec qui le prendre. Elle me dit alors: „Je suis charmée que Mme Pitt sera chez vous: ce sera au moins quelqu'un que vous pourrez toujours avoir pour le thé“. Hélas! c'est le moindre de mes soucis, à présent qu'il m'a fallu supporter des privations d'un tout autre genre! Et mon éducation est du moins assez avancée pour que ces petites choses-là ne soient plus rien pour moi.“

774.

*„Pétersbourg, 10/22 Mai 1824,
Samedi, à 10 heures 1/2 du matin.*

Je me suis interrompue pour aller chez Hélène; la grande proximité de nos appartements facilite beaucoup l'intimité qu'Hélène cherche à conserver entre nous, qu'elle désire et dont elle dit éprouver le besoin depuis que la comtesse Uxkull l'a quittée. Le soir, aux heures où son mari n'est jamais avec elle, elle est ou bien chez moi ou moi chez elle. Hier, elle a passé avec la comtesse Stroganoff une partie de la soirée chez moi, et je ne puis me lasser d'admirer, *vu son âge*, comme elle sait entrer dans les conversations les plus sérieuses et les goûter.

Amélie de Saxe paraît-elle fort attachée à son mari? Je voudrais qu'elle eût des enfants: maintenant cela serait possible, même, selon l'étiquette de *notre* sang, parce qu'elle est à la seconde année de son mariage.“

775.

*„Czarskoe Selo, 20 Mai/1 Juin 1824,
Mardi, à 7 heures du soir.*

C'est demain sa fête, *Hélène et Constantin*, et la maison du Grand-Duc Michel a dû être inaugurée à cette occasion. Vous voulez que je vous parle beaucoup d'elle, chère Maman, et je ne demande pas mieux: une connaissance journallement plus intime de cette jeune personne ne fait que confirmer mon premier jugement sur elle: il y a des trésors en elle! Que Dieu la protège et la conduise, car, placée

comme elle l'est, les mortels ne feront pas grand'chose! J'aurais plus d'un trait charmant, de sentiment, de tact délicat, à citer d'elle, et qui ne peuvent être appréciés que par des cœurs qui comprennent le sien, mais ce n'est pas le cas de tout le monde. La comtesse Uxkull pourrait bien être à Carlsrouhe ces jours-ci, selon mon calcul. Oui! L'Impératrice mère compte qu'Hélène passera tout l'été avec elle, mais je ne sais pas comment cela s'arrangera finalement, car le Grand-Duc Michel ne peut pas rester permanent à Pavlofsk, à cause de ses devoirs militaires. Il désire que sa femme vienne demeurer à Krasnoe Selo quand il y campera; l'Empereur a fait arranger une maison à cet effet. L'Impératrice mère ne veut pas qu'Hélène demeure là pendant le camp."

776.

„Kammennoï Ostrof, 27 Mai/8 Juin 1824,
Mardi, à 10 heures du soir.

Vous me parlez de la mort de Lord Byron, et, comme vous le pensiez, chère Maman, elle m'a étonnée et fait une sorte de peine. On en éprouve toujours de voir disparaître de ce monde un esprit qui a produit de belles choses dans quelque genre que ce soit, et l'on ne peut contester à Lord Byron d'avoir enrichi la littérature anglaise de bien belles productions. Son immoralité m'affligeait toujours par cette raison doublement, plus que dans un autre! Quand on produit du beau, on le sent, et, quand on sent *le beau*, on est si près *du bien* qu'il est désespérant de voir qu'on s'en écarte. Dans les poésies d'Alphonse de Lamartine, il y a une bien belle épître à Lord Byron que j'ai lue plus d'une fois avec plaisir, parce qu'elle semble dictée par le même sentiment de regret que j'éprouvais pour lui. Cela m'a fait soutenir dernièrement contre l'Empereur ce que je crois en effet, c'est que Lord Byron n'était qu'un homme *égaré* et non *essentiellement mauvais*: on est à même quelquefois de faire cette différence en observant les hommes. Au milieu de ma dissertation, j'ai pensé avec regret à mon exemplaire de Lamartine que je ne peux pas retrouver. Chère et bonne Maman, veuillez me faire un cadeau qui, sous plus d'un rapport, me fera un vrai plaisir et me sera bien précieux: donnez-moi, je vous prie, les *Méditations* de La-

martine, les premières, et les secondes aussi, que je ne connais pas aussi bien; ces poésies sont, à mon avis, une des plus belles choses qui aient paru parmi les productions modernes. Vous les aimez, Amélie les avait toujours avec elle: que de raisons pour désirer les tenir de votre main!“

777.

*„Kammennoï Ostrof, 9/21 Juin 1824,
Lundi, à 2 heures.*

Chère bonne Maman! Vous voudriez me faire aller à un bain de mer. Hélas! moi aussi, je le voudrais. Je voudrais, quand l'Empereur partira, faire un voyage quelconque; j'en ai une véritable soif. Mais il faudra y renoncer: il paraît avoir de son côté une véritable répugnance à me laisser faire même le plus petit voyage, ni avec lui, ni sans lui. Je ne sais à quoi cela tient, mais ce n'est pas la première année que j'en souffre; il me faut chaque fois un grand effort de soumission pour me résigner à des privations dont je ne puis voir l'aspect utile, de quelque côté que je les envisage: j'y cherche alors la volonté de Dieu de me rompre et de détruire en moi tout désir personnel. Ah! je n'en ai plus guère! J'ai une terreur de cette automne que je ne puis exprimer; si l'Empereur, comme il se le propose, part au mois d'Août pour ne revenir qu'au mois de Novembre, j'envisage, je l'avoue, avec une frayeur, pusillanime peut-être, la mauvaise saison passée à Czarskoe Selo sans un être à qui je puisse communiquer mes pensées, avec les cruels souvenirs de l'année passée à cette époque, mes regrets pour la Duchesse, dont je sentirai la perte plus que dans un autre temps, et dans une inaction qui ne sera interrompue que par des courses à Gatchina qui sont plus fatigantes pour l'âme encore que pour le corps....“

778.

*„Czarskoe Selo, 18/30 Juin 1824,
Mercredi, à 10 heures du matin.*

Chère et bien-aimée Maman, je vous cherche encore à Baden dans ma pensée, et j'espère que vous avez aussi beau temps que

nous. La chaleur, et surtout la fatigante sécheresse de la semaine passée, a été adoucie par une journée de pluie lundi, et, hier et aujourd'hui, il fait chaud, mais bien beau. Dimanche, on a fait des prières et des processions sur les champs pour demander de la pluie à Dieu, car tout dépérissait: lundi, dès le grand matin, la pluie a commencé; cela m'a fait plaisir, comme tout ce qui me fortifie dans ma foi, tout ce qui prouve que Dieu ne veut qu'être prié pour donner. J'ose *vous* dire ceci, ma bien-aimée Maman: d'autres appelleraient ce sentiment faiblesse, ou superstition; pour moi, je ne puis m'en passer.

J'ai été interrompue par Marie, qui est venue me dire le bonjour; elle est établie ici enfin depuis hier. Ses frères sont venus aussi prendre possession de leur logement, et repartir pour Krasnoe Selo, où les manœuvres commencent aujourd'hui; l'Empereur y est allé hier pour trois jours. En attendant, je fête ici la princesse Galitzine, qui est venue faire son séjour habituel ici et à Pavlofsk, en allant à sa terre dans l'intérieur. Nous ne sommes que des femmes et des civils; les mâles militaires sont tous à Krasnoe Selo, excepté le pauvre général Ouvaroff, à qui sa santé ne permet pas de remplir sa fonction de chef du corps des Gardes. Il souffre depuis tout l'hiver, et je crains bien que ce ne soit une consommation incurable (*Halsschwindsucht*). C'est bien dommage, car c'est un brave homme qui est digne par son caractère du poste important qu'il occupe. Il est ici pour se traiter; il prend du lait de jument, remède fort employé depuis quelque temps par tous ceux qui souffrent de la poitrine: il soutient la comtesse Stroganoff depuis plusieurs années. La jambe de l'Empereur va, grâce à Dieu, de mieux en mieux depuis qu'il emploie avec suite l'onguent dont je vous ai parlé.

Adieu, chère et bonne Maman, j'attends la comtesse Stroganoff, comme de coutume lorsqu'elle est ici, et je ne voudrais pas être interrompue subitement et perdre ainsi le fruit de ma diligence: j'étais levée à six heures aujourd'hui, dans l'intention en partie de pouvoir faire ma promenade et ma poste avant la visite de la comtesse Stroganoff, et aussi parce que je veux essayer si cela ne me fortifiera pas de rester moins au lit quand il fait chaud. Dormir, pour moi, c'est être avec Amélie, car elle est toujours près de moi dans mes

rêves; je puis bien dire que, dans mes songes, elle est comme mon ombre. De son vivant, ce n'était pas à ce point, et je me flatte de l'idée que cela tient peut-être à un rapprochement réel, mais que moi, dans mon épaisse matière, je ne puis comprendre ni expliquer."

779.

*„Kammennoï Ostrof, 14/26 Juin 1824,
Samedi, à 9 heures 1/2 du matin.*

Je soupire après un petit coin de terre bien solitaire, bien touffu, où l'on n'entende ni voitures ni musique, ni ne reçoive de visites; si la mer était près de là, cela serait un avantage de plus: et, si vous pouviez y venir, chère Maman, cela deviendrait un bonheur, mais tout cela est trop bon pour moi! Certes, si je ne suis pas dégrisée des grandeurs humaines, je suis incorrigible! Un chacun dit: „Je vais là ou là!“ Mon écuyer dit: „Je vais prendre des bains de mer“, mais pour moi je ne le puis pas!“

780.

*„Czarskoe Selo, 20 Juin/2 Juillet 1824,
Vendredi, à 7 heures du soir.*

....La comtesse Stroganoff et la princesse Galitzine, sa mère, m'ayant beaucoup engagée à monter à cheval, j'ai pu en faire l'essai ce matin à neuf heures, un moment avant la pluie; elle m'a surprise, et je n'ai pas été fâchée de cette raison pour abréger ma promenade, car j'ai bien senti, en me retrouvant à cheval, ce que j'ai perdu de forces depuis l'automne dernier! Mais cela reviendra, je crois, et je me forcerai à monter à cheval avec suite pour exercer ces forces. Un peu d'amour-propre se mêle chaque année à présent à la répugnance que j'ai à recommencer à monter à cheval: je trouve que je suis trop vieille, mais la comtesse Stroganoff, qui monte tous les jours pour sa santé, et Mad. Pitt, qui peut marcher de pair avec moi, sont des exemples qui finissent toujours par m'encourager. L'empereur est encore à Krasnoe Selo et ne revient que demain soir, et mardi

il part pour faire une tournée de huit jours aux colonies militaires comme tous les ans.

Je vous remercie, chère Maman, de la bonté avec laquelle vous me parlez des époux Wittgenstein. Cette pauvre comtesse est bien à plaindre d'être aussi sourde: toujours c'est-il moins malheureux que de perdre la vue! Mimi, dans une lettre que j'ai reçue hier, me fait une peinture de l'état de sa pauvre belle-mère qui m'a beaucoup touchée. On ne vous a pas bien instruite, chère Maman, en vous disant que la comtesse Lieven ne peut plus marcher. Elle marche comme une femme de son âge (elle a 83 ans), mais il n'y a pas longtemps encore que l'Impératrice m'a dit qu'elle s'était promenade à pied. Elle a parfois des attaques de goutte au genou, et, dans ces moments-là, sans doute, elle ne peut pas marcher. Du reste, sa vieillesse est assez heureuse, quoique pas aussi favorisée que celle de la princesse Galitzine (mère de la comtesse Stroganoff), qui a aussi 83 ou 84 ans. Ce n'est que depuis deux ou trois ans qu'elle s'aperçoit que ses forces baissent un peu. Je vais vous quitter, chère Maman, pour aller voir notre pauvre princesse Prosorowsky, la moins favorisée des trois. Elle m'a fait dire tantôt qu'elle était arrivée chez sa fille, et me demandait à me voir; c'est un service à lui rendre, je crois, que de la prévenir, d'autant plus que, dernièrement encore, elle a été très malade."

781.

*„Czarskoe Selo, 28 Juin/10 Juillet 1824,
Samedi, à 11 heures du matin.*

Hélène, pauvre petite femme, vomit et étudie à Krasnoe Selo. Il y a des apparences de grossesse qui, cette fois, ne tromperont pas, j'espère; j'en rendrai grâces à Dieu pour elle! Elle mène à ce camp une vie qui ressemble peu à celle des autres jeunes femmes qui y sont, ne songeant qu'à ne pas perdre son temps et à remplir toutes ses obligations, qui ne sont pas toujours des plus faciles. La maisonnette dont je vous parlais est à Kamennoi Ostrof; elle appartient à un particulier et a été louée et arrangée pour le Grand-Duc Michel et sa femme."

782.

*„Czarskoe Selo, 2/14 Juillet 1824,
Mercredi, à 1 heure.*

Chère et bonne Maman, je suis bien contrariée de ne pouvoir vous écrire qu'à la hâte aujourd'hui. J'ai monté à cheval ce matin et suis revenue assez à temps pour me déshabiller paisiblement et vous écrire de même; ne voilà-t-il pas qu'une de ces visites de Pavlofsk que j'appelle des surprises de l'amour m'a trouvée en chemise et m'a empêchée d'écrire jusqu'à présent. Cela agite, cela impatiente; c'est véritablement une des misères de la vie que de n'être pas sûre d'un moment. J'avais prié Marie (voyant arriver chez elle) de dire que je ne pouvais pas voir, mais on a forcé la porte. Enfin j'en suis encore si dérangée qu'il vaut mieux n'en pas parler, car cela me ferait radoter. Ma journée d'hier s'est passée comme je m'y attendais, avec un extérieur bien en opposition avec l'état de mes pensées et de mes sentiments. Ma pensée était avec vous, ma bonne Maman, mon cœur y est toujours plus ou moins. Sûrement le 13 de cette année-ci aura été passé bien tranquillement, et Caroline n'aura pas voulu qu'on la fête. Je n'ai assisté qu'au dîner. Il y a eu spectacle le soir, l'Impératrice mère a voulu éviter le bal, afin de ménager Hélène, qui vomit et qui a tous les autres symptômes d'un commencement de grossesse; mais Alexandrine, ayant envie de danser, a exigé qu'on danse après le spectacle. Pour moi, fort heureusement j'ai passé ma soirée à me promener ici en paix, par un temps superbe. Marie de Wurtemberg, qui avait passé la journée à Pétersbourg chez son père, est revenue entre neuf et dix heures et a fini la soirée chez moi."

783.

*„Czarskoe Selo, 12/24 Juillet 1824,
Samedi, à 10 heures 1/2 du matin.*

Chère et bien-aimée Maman, je réponds à votre lettre finie le 25 Juin/7 Juillet et vous en remercie avec toute la tendresse de mon cœur. Chère Maman, ce vœu que je n'osais pas exprimer, ce n'était

point de vous causer le chagrin de me survivre, mais *de quitter le monde en même temps que vous*. Je l'ai désiré depuis mon enfance presque, mais je n'ose pas exprimer de vœu à cet égard, ni même en former un bien vif, car je veux ne vouloir que ce qui sera la volonté de Dieu. Mes forces vont mieux, je vous assure, chère Maman, et ce que je vous écrivais cet hiver sur ma santé n'existe plus, preuve que ma bonne constitution l'a emporté, et que je me suis trompée. Un voyage n'est donc plus d'une nécessité aussi urgente, et, comme il y a beaucoup de difficultés en apparence, je m'en remets là-dessus pieds et poings liés à la Providence, comme j'aime à le faire; elle m'enverra ce qu'il y a de mieux pour moi, soit ce que je désirerais, si cela est pour mon bien, soit des forces pour supporter ce qui me contrarie. Ne vous inquiétez et ne vous tourmentez pas, ma bonne Maman, à mon sujet. Je vous ai écrit dans un moment de faiblesse la lettre qu'Alexandre Wittgenstein vous a apportée; le physique influe toujours un peu sur le moral. Il faisait ce jour-là une chaleur étouffante, j'avais mal à la tête et de petites épreuves passagères; avec mes forces, je retrouve aussi de l'énergie morale. Et j'en trouverai pour *tout*, ma bien-aimée Maman: ne vous tourmentez seulement pas pour moi.

La grossesse d'Hélène mettra obstacle au voyage de Varsovie, qu'elle n'aurait fait que par déférence pour son mari. C'est un bien qui résulte d'un bien, et j'avoue que je me réjouis de la cause et du résultat, pour elle et pour moi. Voilà donc un intérêt pour moi, pendant cette absence de l'Empereur que je redoutais tant! D'ailleurs sa santé, grâce à Dieu, est si bonne et sa jambe en si bon train, la fatigue des manœuvres et le voyage qu'il a fait aux colonies l'ont si peu éprouvé que, s'il plaît à Dieu, il supportera bien son grand voyage. Il va et vient tant que les manœuvres ne sont pas finies; il a été ici hier et avant-hier, et revient demain pour vingt-quatre heures. Cela durera encore jusqu'à la fin de la semaine prochaine, où nous irons à Péterhof; il n'y aura cependant pas la fête habituelle.

Demain soir, je marie Mlle Sabloukoff; cela m'embarrasse un peu, car la famille, par ostentation, a invité un monde énorme, et je suis seule à figurer. L'Empereur s'en dispense et ne revient exprès ici que le soir tard."

784.

*„Czarskoe Selo, 16/28 Juillet 1824,
Mercredi, à 11 heures 1/2 du matin.*

Ma bonne et chère Maman, depuis ma dernière lettre de samedi, le grand événement de la noce de Mlle Sabloukoff (aujourd'hui princesse Madatoff) est le fait le plus marquant qu'il y ait eu dans ma sphère. Dimanche, à six heures du soir, je l'ai coiffée, bien, à ce que je prétends; ensuite on est allé à l'église, et, bientôt après, toute la noce est partie pour Pétersbourg, où l'époux a donné un souper splendide, à ce qu'on dit, à une nombreuse société. Longuinoff, qui en était et qui a vu la mariée le lendemain, encore à un dîner de noces, m'a dit qu'elle avait l'air très content. J'en suis enchantée. Je ne sais pourquoi tout d'un coup à l'église, en regardant l'époux qui n'était pas beau ce jour-là, en me disant qu'elle serait abandonnée à elle-même et à lui au fin fond de la Géorgie, je me suis attendrie à son sujet, mais je vois que j'ai eu tort, et je rends hommage pour la millième fois de ma vie (et un hommage toujours accompagné d'un peu d'envie) aux caractères légers, pour qui la vie est si facile! Je suis curieuse de la voir, et cela sera, je crois, un de ces jours-ci. Le temps a fêté le mariage de Mlle Sabloukoff: dimanche, il a fait une journée superbe et à peu près la plus belle soirée de tout l'été. Depuis, nous avons eu pluie et orage, et surtout beaucoup de pluie; par intervalles il fait beau cependant, et hier soir j'en ai profité pour monter à cheval le soir: j'en avais soif, il y avait huit jours que je n'avais pas pu monter, et j'en ai repris une espèce de passion. C'est, je crois, un instinct. Je me fatigue d'abord en marchant, et je me sens toujours ranimée après avoir monté à cheval. Cela vous prouve, ma bonne Maman, que ma faiblesse n'est pas alarmante.“

785.

*„Czarskoe Selo, 19/31 Juillet 1824,
Samedi, à midi.*

Hélène m'écrivait dernièrement de Krasnoe Selo qu'elle était mécontente d'elle-même parce qu'elle passait son temps à ne rien faire,

son état de souffrance et de malaise l'en empêchant. Je lui ai prêché l'indulgence pour elle-même, et certes elle est bien placée pour une jeune personne qui vomit et a des nausées toute la journée. Mais je ne sais pas me prêcher l'indulgence à moi-même lorsque je permets aux contrariétés de cette vie de troubler mon calme intérieur, parce que je suis sévère à mon égard, peut-être par amour-propre."

786.

*„Péterhof, 23 Juillet/4 Août 1824,
Mercredi, à 10 heures du soir.*

Vous désirez savoir, chère Maman, quelle est la preuve d'amitié qu'Hélène a pu me donner, et, quoique je n'aie que peu de moments pour vous écrire par le courrier annoncé pour demain, j'ai trop de satisfaction à pouvoir dire quelque chose à sa louange pour ne pas satisfaire votre curiosité à cet égard. Il y a cinq à six semaines que l'Empereur a éprouvé un chagrin bien vif: il a perdu la seule enfant qu'il ait conservée de sa liaison avec Mme Narychkine, une jeune personne qui était dans sa dix-neuvième année. La mère et la fille étaient arrivées l'automne passée après une longue absence aux pays étrangers. La jeune personne était déjà malade; une fluxion de poitrine survenue ce printemps dégénéra en phtisie galopante. L'Empereur m'avait témoigné ses inquiétudes dès le commencement de cette maladie: il m'avait toujours parlé avec confiance à ce sujet, et je lui en ai su gré. Cette épreuve douloureuse vint le frapper le lendemain du jour où il était allé à Krasnoe Selo pour la première fois, et, le matin même de la première manœuvre, Wylie eut l'indélicatesse de le lui dire au moment où il se mettait à cheval. Il ne put cacher sa peine, et cela donna une grande publicité à ce qui aurait eu peut-être moins d'amertume dans la retraite. Le soir de ce jour, il m'écrivit pour me faire part lui-même de son chagrin.

Hélène était à Krasnoe Selo; elle apprit à cette occasion et le passé et l'événement du jour, qu'elle avait totalement ignorés l'un et l'autre jusque-là. Facile à s'agiter, elle le fut extrêmement de tout cela. Elle m'écrivit une lettre où je ne voyais que de l'agitation, mais sans qu'elle en dise le motif, et me l'envoya au milieu de la nuit.

Quoique je soupçonnais ce que cela pouvait être, je n'osais risquer de le deviner, ne sachant pas si elle était instruite ou non, et je n'aurais pas voulu pour tout au monde être la première à l'informer d'une chose semblable. Je lui répondis donc le lendemain que j'étais fâchée de la voir si agitée et que je craignais que ce ne soit des circonstances qui lui sont personnelles qui la mettaient dans cet état. Le jour suivant, je reçois d'elle une lettre touchante remplie de combats, de craintes de perdre mon amitié, mais disant *qu'elle s'y expose volontiers pour mes intérêts, qu'elle voit que j'ignore la perte que l'Empereur a faite, qu'il est cependant essentiel que j'en sois avertie plus que tout autre, qu'il y va de mes intérêts les plus chers*, et cela entremêlé de mille excuses, et finissant par dire que si je trouve mauvais ce qu'elle me dit et lui retire mon amitié, elle perd tout au monde! Cette lettre me toucha vivement, et cette démarche me donna la mesure de son jugement et de la rectitude de son cœur. Je lui répondis avec toute la sensibilité du mien et lui dis que je savais tout par l'Empereur lui-même.

Mais n'est-ce pas bien joli, Maman, et à 17 ans? Jamais, jamais, je n'oublierai cela! Je le dis à l'Empereur, qui en a aussi été touché. Lorsque je la revis ensuite, elle me dit: „Vous n'avez pas d'idée comme j'ai été tourmentée! Cela me faisait tant de peine de penser que vous étiez toute seule à Czarskoe Selo à ignorer ce qui se passait, tandis qu'il y avait peut-être des personnes qui se réjouissaient de votre ignorance et de ce que vous n'étiez pas à même de témoigner de l'intérêt à l'Empereur“.

Voilà mon historiette; j'ai été charmée de pouvoir vous la conter en l'honneur de ma bonne petite Hélène. Je voudrais bien n'en jamais avoir que de pareilles à conter de la part de la famille Impériale, mais hélas! c'est la première véritable preuve d'amitié que je reçois d'un des membres de la famille.“

787.

*„Czarskoe Selo, 13/25 Août 1824,
Mercredi, à 11 heures du matin.*

Je vous écris, chère Maman, dans l'attente d'Hélène, qui va s'établir à Pavlofsk et comptait s'arrêter chez moi en passant, si elle

en a la force. Je serai plus tranquille quand elle aura atteint la première moitié de sa grossesse, car l'existence qu'elle mène n'est pas ce qu'il y a de mieux, avec une nature irritable comme la sienne. Cette existence n'est pas précisément de son choix, mais tient à bien des choses qui, une fois établies, sont difficiles à changer. Maintenant on gâte les jeunes princes et les jeunes princesses, et cela fait qu'on ne les ménage pas, parce qu'ils font ce qu'ils veulent. Autrefois, *certes*, on ne les gâtait pas; c'était peut-être plus ennuyant, mais plus sage. La pauvre Hélène est obligée à courir les grands chemins, parce qu'elle a trouvé cela établi: puisse-t-elle n'en pas être la victime!

Nous sommes revenus ici dimanche pour dîner un peu tard, après force audiences et présentations encore ce même jour. L'Impératrice mère n'est revenue que lundi à Pavlofsk, j'y ai été hier après dîner, et, le temps étant trop mauvais pour revenir en me promenant, comme je fais ordinairement, j'ai fait deux visites que j'avais sur le cœur, à la princesse Prosorowsky et à la comtesse Lieven. Elles demeurent à Pavlofsk, porte à porte, et ne sont séparées que par une antichambre; il serait désobligeant d'aller chez l'une sans aller chez l'autre, de sorte que je fais toujours ces deux visites à la fois. Je me disais hier en traversant la seule chambre qui les sépare: „Comme cela serait heureux de demeurer ainsi avec ceux qu'on aime!“ Je faisais hier aussi la remarque que la comtesse Lieven, qui a plusieurs années de plus que la princesse Prosorowsky, est bien plus fraîche qu'elle, à sa surdité près, qui est plus grande.“

788.

*„Czarskoe Selo, 18/30 Août 1824,
Samedi, à 2 heures.*

L'Empereur est donc parti samedi matin, bien portant, grâces à Dieu, et par un temps superbe: puisse son voyage finir aussi heureusement qu'il a commencé! Je mets toute ma confiance en Dieu, pour ceci comme pour tout, et travaille sans cesse à ne pas lâcher le frein à mon imagination, qui ne manquerait pas que de galoper si je le lui permettais. Hélas! on devient si craintif lorsqu'on a beaucoup

souffert! Mon âme était comme de la chair crue ces jours-ci: l'après-dinée du jour du départ de l'Empereur, je vais à Pavlofsk faire ma visite habituelle et je trouve cette *heureuse mère* (heureuse par ses sensations surtout) fraîche, gaie, occupée de la moisson de la ferme et d'autres choses bien plus que du départ de l'Empereur, sur lequel elle n'a fait que quelques phrases. Quoique ce ne soit pas la première fois, j'en ai éprouvé un étonnement chaque fois nouveau, et, je l'avoue, une sorte d'admiration. Je me suis dit: „C'est ainsi qu'il faut être: c'est peut-être la vraie religion, que de compter assez sur la bonté divine pour ne pas craindre même pour ceux qu'on aime. On est bien dupe quand on est comme moi, et que personne même ne vous en sait gré!“ Ces raisonnements m'ont redonné un peu de courage, et ensuite la société d'Hélène a achevé d'adoucir mes sensations.

Le Grand-Duc Nicolas et sa femme ont eu une traversée bien pénible: ils ont été dix-sept jours de Cronstadt à Doberan, et avec toutes les contrariétés possibles, sans danger, car, sur un vaisseau de ligne comme celui qu'ils montaient, il ne pouvait pas y avoir de danger! Le Ciel est bon de ne pas trop les gêner, car la famille fait tout ce qu'il faut pour cela. Le voyage n'était nullement nécessaire: c'était une fantaisie d'Alexandrine! L'Empereur le paye, mais comme Nicolas aime beaucoup l'argent, il met en poche l'épargne d'un voyage par terre, et l'Empereur a eu la bonté de faire équiper par-dessus le marché un vaisseau pour les transporter. C'est bien abuser! Aussi ce voyage ne leur fait pas de bien dans le public.

Ma bonne Maman, je n'ai pas grand'chose à vous dire de moi. J'ai ma part de travail dans la vie. C'est pour travailler qu'elle nous est donnée: les uns ont une tâche, les autres une autre. Quelquefois la faible humanité en moi voudrait se révolter; alors j'implore le secours de Dieu, et Il vient à mon aide. Il est temps, à mon âge, d'apprendre à envisager avec calme des choses pénibles sans remède: quelquefois je le peux, pas toujours, mais du moins ai-je appris à vaincre l'extérieur et à beaucoup *réprimer*. Cela ne fait pas engraisser, à la vérité, mais cela exerce les forces morales, si cela n'en donne pas au physique: c'est toujours quelque chose! Puisque les circonstances extérieures ne se prêtent pas toujours à mes dispositions, je tâche de me plier intérieurement même à elles. Mais, dans

cet intérieur intime, cela ne se passe pas sans souffrance; mon mal est d'avoir un cœur trop aimant et des sensations trop vives et trop délicates. Quelquefois elles sont accueillies et même demandées; d'autres fois, on semble dire que je puis les garder dans mon sac, parce qu'elles gênent pour le moment; alors il faut bien les empocher, mais cela fait mal, et surtout parce que rien ne doit paraître à l'extérieur. Je tâche d'émousser tout cela, mais cela ne va pas; c'est alors que Dieu seul vient à mon secours. Il y a eu beaucoup de hauts et de bas de ce genre dans le courant de cet été, causés par différentes circonstances, et mon âme a été singulièrement fatiguée.

Ma bonne Maman, cela me fait du bien de vous parler ainsi en général de moi, et sans particulariser: les détails ressemblent plus à des plaintes. Dieu me préserve d'en faire! Je n'en ai pas de sujet; je Lui rends grâces au contraire de tant de bien qu'Il m'accorde, de fait et en comparaison avec le passé, et ne veux ni ne dois me plaindre d'avoir un peu de travail. Avec tout cela, j'ai encore plus besoin du secours de Dieu pour bien passer le temps de l'absence de l'Empereur, par les pensées inquiétantes qui sont toujours prêtes à naître, et puis lorsque, avec la mauvaise saison, viendront les tristes souvenirs de l'année passée! Mais je vous ai déjà parlé de tout cela, chère Maman, et vous en ai affligée. Je me remets pieds et poings liés à la Providence, et je suis sûre que cela ira bien.

Je voudrais vous tant parler par cette occasion si bonne, qu'il m'en coûte de finir, quoique je n'aie rien d'intéressant à vous dire. Cependant je n'ose pas retenir le courrier au delà de ce soir. Je profite d'une petite absence que fait l'Impératrice mère à Gatchina pour aller voir Hélène à Pavlofsk quelques jours de suite. Quand l'Impératrice y est, je n'oserais pas aller voir Hélène sans aller chez elle aussi. Cet *extra* fait que je n'aurai pas le temps d'écrire cette après-dinée et qu'il faut finir à présent."

789.

„Czarskoe Selo, 3/15 Septembre 1824,

Mercredi, à 11 heures du matin.

Chère et bonne Maman, me voici revenue ici depuis hier soir, après un séjour un peu fatigant à Kamunnoï Ostrof. D'abord la jour-

née du samedi, la St-Alexandre, était un supplice comme jamais je n'en ai éprouvé. C'était la journée la plus chaude que nous ayons eue de toute l'année; il y avait 22 à 23 degrés de chaud à l'ombre, malgré qu'il avait plu la nuit, ce qui n'a servi qu'à rendre l'air encore plus lourd. Il fallut aller en grande toilette à l'ardeur du soleil au petit pas dans une voiture à sept glaces du Palais Taurique au Couvent de Nevsky, saluant à droite et à gauche la foule qui fait toujours haie, ensuite mettre pied à terre à l'entrée du Couvent, *marcher* à cette même ardeur du soleil entre deux haies de monde très resserrées, un bras occupé par l'Impératrice mère, de l'autre tenant la queue de ma robe très lourde, et faire ainsi un assez long trajet pour arriver à l'église. C'était le moment le plus pénible. En arrivant à l'église, je crus, à la lettre, que j'allais succomber; cependant la fraîcheur de l'église me remit, et je supportai bien tout le service, qui fut long. Ensuite de nouveau un trajet à pied pour aller chez l'archevêque assister à un déjeuner de poisson, dont je me serais bien passée, et puis encore un trajet aussi long que le premier à pied pour rejoindre les voitures! Le seul avantage que nous eûmes au retour, ce fut d'aller au petit trot au lieu du pas. Je ne sais si cela a fait plaisir aux spectateurs, mais je sais bien que cela m'a fait faire de profondes réflexions sur les misères humaines et surtout celles des grandeurs. Car le dernier manant de cette foule, à coup sûr, souffrit moins que moi, qui souffrais, roulais et marchais, au fond, pour le plaisir d'autrui. Cette marche cérémonielle était uniquement pour le monde, car, *pour Dieu*, on pourrait entendre la messe bien plus commodément. L'Impératrice mère, malgré ses forces inépuisables, était aussi aux abois. Chez elle, cela se manifestait par beaucoup de mouvements et beaucoup de paroles, tandis que moi, j'avais presque perdu la faculté de parler. Après avoir dû me déshabiller et me rhabiller de la tête aux pieds, il fallut encore subir un grand dîner au Palais Taurique chez l'Impératrice. A mon grand étonnement, le soir, après un peu de repos et un air plus frais, je fus presque remise de ma fatigue, et, le lendemain, je ne sentais plus rien! Cela vous donne, chère Maman, la mesure de mes forces."

„Czarskoe Selo, 5/17 Septembre 1824,
Vendredi, à 10 heures du soir.

Je viens finir avec vous, chère et bonne Maman, une journée assez fatigante, mais moins cependant qu'elle l'aurait pu être, et je sais le reconnaître. C'est le jour de ma fête, et en même temps celui de la naissance de Marie de Wurtemberg: je me suis donc partagée entre elle et la célébration de ma fête, et cette coïncidence m'a valu l'avantage d'être dispensée d'un bal à Pavlofsk. J'y ai dîné *in fiocchi*, mais l'Impératrice mère a eu la bonté de comprendre qu'il serait indélicat à moi de délaisser Marie aujourd'hui pour toute la journée, et précisément cette fois: elle m'a donc permis de revenir ici après le dîner. Le matin, d'abord après 8 heures, j'ai été chez Marie *); elle avait désiré déjeuner à la ferme avec ses frères, et je l'y ai conduite en droshki par une matinée délicieuse, après un violent orage que nous eûmes hier soir assez tard. Les saisons semblent avoir changé leur ordre, car il fait à présent une température et des orages du mois de Juillet. On regrette que les journées soient si courtes. J'aurais tant désiré pouvoir arranger un joli thé pour Marie dans le jardin, mais il a fallu le prendre en chambre. Je n'avais pas pu assister au déjeuner de ce matin, à cause de la messe, précédée et suivie de trente-six mille visites et puis une toilette pour Pavlofsk. Enfin, me voilà un peu endormie après mon activité; néanmoins je voulais prendre de l'avance sur la poste de demain et vous remercier, chère Maman, de votre lettre du 20 Août/1 Septembre que j'ai reçue hier. J'y répondrai en vous parlant des deux messieurs que vous croyez de la suite de l'Empereur et qui n'en sont pas. Le comte Ojarofsky est parti pour l'Angleterre à peu près dans le même temps que l'Empereur, chargé d'une commission, et Tchernicheff (qui n'est pas *comte* et le même qui a été autrefois si souvent à Paris) n'est pas cette fois de la suite immédiate de l'Empereur, dont bien le fâche, je crois! L'Empereur n'a avec lui que le général Diebitch en fait d'aide de camp général;

*) Fille de la Duchesse Antoinette († 1824).

il est en même temps chef de l'état-major, depuis que le prince Wolkonsky n'a plus cette place. Lorsque le prince Wolkonsky partit pour les eaux l'année passée, le général Diebitch remplit les fonctions de chef d'état-major *ad interim*. Mais cet hiver, lorsque le prince Wolkonsky revint, le changement de fait eut lieu. Le prince Wolkonsky est resté attaché à la personne de l'Empereur et chargé des affaires de la Cour. Dans ce moment il est allé sur ses terres en province, mais reviendra pour le retour de l'Empereur."

791.

„Czarskoe Selo, 16/28 Septembre 1824,

Mardi, à 6 heures du soir.

Chère et bonne Maman, votre lettre du 29 Août/10 Septembre m'est parvenue hier à Pétersbourg; j'y ai passé la journée anniversaire du couronnement. C'est la dernière journée de représentation de la saison, et je n'en suis pas fâchée. Maintenant, sauf les cas imprévus, je ne débougerai plus d'ici jusqu'à l'arrivée de l'Empereur. J'ai fait aussi ma course d'hier très lestement et sans coucher. J'étais au Palais d'Hiver avant neuf heures, habillée à dix et demie, et puis les félicitations, l'église de Kasan avec grande messe et toute la marche de la journée. J'étais revenue ici à huit heures du soir et assez fraîche encore, pour m'être levée à cinq heures du matin. Ce réveil matinal a été égayé par la réception d'une lettre de l'Empereur qui, grâce à Dieu, voyage toujours très heureusement; lui-même et Wylie rendent un bon compte de la jambe inquiétante. C'est à la petite pointe du jour, et avec juste autant de clarté qu'il en fallait pour déchiffrer, que j'ai lu ces détails satisfaisants. Par bonheur, le beau temps s'est encore soutenu hier; aujourd'hui, la journée a commencé avec une pluie qui a duré presque toute la journée. C'est la première journée qui a le caractère triste de l'automne, et je lutte encore pour n'être pas influencée par cette tristesse: puissé-je remporter la victoire!

J'ai vu hier la comtesse Ostermann, qui revient directement de Carlsbad, mais qui a passé alternativement quatre ans entre Carlsbad et Paris, se faisant faire tous les ans la ponction, après quoi elle se portait bien pendant six mois de l'année. Combien elle m'occupait,

l'année dernière à cette époque! Combien elle était devenue pour moi un exemple rassurant! Sans doute, ni sa santé, ni sa mine ne sont brillantes, mais elle vit et jouit de la vie. Ah! point de retour sur notre perte! Dieu l'a voulu, et notre Amélie sans doute est plus heureuse que la comtesse Ostermann ne l'est ici-bas.

Non, Maman, Mad. d'Orange n'amène pas ses enfants, mais une grande suite, surtout en dames. Pour la Grande-Duchesse Marie, je crois toujours qu'elle finira par ne pas venir, car il serait temps de se décider, si elle y pensait sérieusement. Mad. d'Orange doit être à Gatchina dans quinze jours. L'Impératrice mère va s'y établir à la fin de la semaine."

792.

*„Czarskoe Selo, 30 Septembre/12 Octobre 1824,
Mardi, à 6 heures 1/2 du soir.*

Chère et bonne Maman, votre lettre du 12/24 Septembre m'est parvenue hier à mon retour de Gatchina. J'ai fait cette course bien commodément en partant entre 10 et 11 heures du matin; j'y étais vers midi. Je me suis partagée entre les membres de la famille jusqu'à 2 heures 1/2, et, avant 4, j'étais de retour. C'était comme une promenade, et j'ai passé le reste de la journée tranquillement chez moi. Je voudrais pouvoir toujours arranger mes visites à Gatchina de cette manière, mais l'Impératrice mère ne l'entend pas ainsi. La bonne petite Hélène, prévoyant dans sa sagesse que nous nous verrions très peu dans le cours de cette matinée, est venue à ma rencontre à moitié chemin sur la grande route et s'est mise dans ma voiture. Sans doute, nous n'étions pas seules, mais néanmoins cela m'a fait plaisir et à elle aussi. J'ai trouvé la Grande-Duchesse Anne d'Orange très bien pour l'extérieur; si elle a changé depuis les huit ans que je ne l'ai vue, c'est plutôt à son avantage. Le Prince d'Orange, toujours prévenant et expéditif, arrivé samedi, avait déjà été dimanche matin chez moi ici. Je lui trouve aussi meilleur visage que cet hiver. Il m'a apporté une lettre d'Elise de Prusse.

J'ai eu ces jours-ci un but triste de sortie, mais qui me tenait fort à cœur. Notre bonne princesse Prosorowsky, qui demeurait ici

chez son gendre *) (depuis que l'Impératrice mère avait quitté Pavlofsk pour aller s'établir à Gatchina), y est devenue plus souffrante qu'elle ne l'était de coutume. Samedi, on l'a déclarée en grand danger, et puis sans espoir, et, hier matin, elle a fini sa pure et innocente carrière. Elle est heureuse, mais c'est une excellente femme de moins, et je perds un cœur rempli d'affection pour moi. Cela vous fera de la peine aussi, chère Maman, mais j'aime mieux que vous l'appreniez par moi que par hasard. Je l'ai vue samedi pour la dernière fois; elle avait la poitrine si chargée qu'elle pouvait à peine parler, la figure déjà très décomposée et une agitation qui tenait un peu du délire. Elle voulait parler cependant, et, comme elle ne le pouvait qu'avec difficulté, je lui dis que je reviendrais le lendemain. Je revins aussi dimanche, mais elle était assoupie et l'était fréquemment. Je priai le prince Théodore de lui dire qu'elle me fasse avertir quand elle voudrait me voir. Il m'assure qu'elle lui a répondu: „*Demain je serai mieux*, et je la ferai prier de venir!“ et ce demain commença par sa mort. Cependant elle s'y préparait et l'attendait, et a demandé et reçu tous les sacrements, même l'extrême-onction. J'ai été la voir ce matin: elle semble encore entourée de ce calme et de cette douceur que je rencontrais toujours en elle; sa bouche est un peu décomposée, mais le haut de son visage est singulièrement rajeuni et riant. Puisque sa fin est arrivée, je suis charmée que cela ait été ici plutôt qu'à Pétersbourg, où je n'aurais pas pu la voir, et surtout à Pavlofsk ou Gatchina, où cet événement aurait été bien déplacé. Cependant l'Impératrice mère vient ici de Gatchina demain pour voir les restes de cette bonne princesse, que, de son vivant, elle traitait quelquefois bien légèrement. Cette course de l'Impératrice demain et une fête d'église qui me fera aller à la messe, m'obligent de terminer ce soir ma lettre.“

793.

„*Czarskoe Selo, 7/19 Octobre 1824,*
à midi.“

Je commence à vous écrire aujourd'hui matin, chère et bonne Maman, parce que, dès cette après-dînée et demain matin, je n'en aurai

*) Le Prince Théodore Golitzyne.

pas le temps: la comtesse Stroganoff vient ici aujourd'hui et restera au moins vingt-quatre heures, et alors mes moments sont plus ou moins à elle. Il y a trois mois que je ne l'ai vue, et elle vient exprès pour moi, en quittant une fille en couches et l'autre près d'accoucher; je me dois donc à elle, d'autant plus que j'ai d'ailleurs assez de temps à moi, à présent que la promenade n'en enlève plus beaucoup. Je jouis de ce calme et de mon loisir en pensant au train de vie qui commencera en ville. Si le Ciel ne m'accorde des forces proportionnées, je périrai dans les corridors du Palais d'Hiver, car mes devoirs de famille seront multipliés, que je ne sais comment faire pour y suffire chaque jour. Avec cela, Marie, qui sera dans son Palais au bout de la ville, qui viendra sûrement chez moi, mais que je serai aussi dans le cas d'aller voir, et, par-dessus tout, la comtesse Protassoff qui va arriver et qui, si elle n'a pas changé, est impitoyable pour les visites qu'elle exige! J'anticipe, et c'est toujours mal fait, c'est ma paresse qui se révolte, et, au bout du compte, cela s'arrangera toujours, tant bien que mal.

L'arrivée de la comtesse Stroganoff me donne aujourd'hui de pénibles souvenirs. L'année dernière, c'est pendant une visite pareille que je reçus la cruelle nouvelle que m'apporta M. de Schilling."

794.

*„Czarskoe Selo, 1/13 Novembre 1824,
Samedi, à 11 heures 1/2 du matin.*

Chère et bien-aimée Maman, vous avez eu la bonté de m'écrire le soir à la lumière, pour commencer votre lettre à l'anniversaire si triste pour nous du 14/26 Octobre, et je puis mieux sentir qu'exprimer le prix que je sais mettre à cette preuve de tendresse de votre part. Vous aurez vu la manière dont j'ai passé cette journée, renfermée à cause de ma toux et assez souffrante. Cependant ce qui a été pour moi une circonstance satisfaisante dans cette journée, c'est que j'ai pu aller à la messe le matin. Comme c'était le jour de naissance de l'Impératrice mère, il y avait messe, et, la tribune de l'église n'étant qu'à deux pas de ma chambre à coucher, j'ai pu même, sans y entrer, et en ouvrant seulement la porte qui donne dans une petite chambre

de femmes de chambre, entendre la messe en profond négligé. Vous avez eu un violent orage le soir de ce jour, et nous ici un temps des plus épouvantables, du brouillard, de la pluie et de la neige. Comme tout s'arrange pour le mieux dans ce monde, ma toux est venue bien à propos pour me tenir renfermée. Si j'avais pu aller à Gatchina, l'Impératrice se serait gênée pour moi; elle m'avait déjà déclaré qu'on passerait *pour moi* la journée en retraite, et *en blanc*. Quelque bonté qu'il y ait eue dans cet arrangement, le fait a prouvé que ç'aurait été un sacrifice que l'on m'aurait porté, car, moi ne venant pas, la journée ne s'est pas passée en retraite, et l'on a dansé le soir. Vous sentez, chère Maman, comme je me suis félicitée d'avoir été dispensée de devenir un trouble-fête. Hélène, quand même son état lui aurait permis de faire le trajet de Gatchina ici, n'aurait pas pu venir à cause de la fête, et Marie de Wurtemberg, je ne l'ai pas vue non plus ce jour-là, parce qu'elle demeurerait encore dans son appartement d'été au bout du Château et n'osait pas sortir encore. J'étais charmée, au reste, de ne voir personne, parce que chaque mot que je prononçais me faisait tousser; et cependant, dans la soirée, M. Narychkine, qui revenait de Gatchina, a demandé à me voir, et deux autres messieurs que je n'ai pas pu refuser, le prince Galitzine et le comte Arakhtchéf, qui tous deux revenaient de Gatchina, le dernier, allant le lendemain à sa terre à la rencontre de l'Empereur, pour me demander mes commissions, l'autre par bonne amitié, ayant appris à Gatchina que j'étais malade. C'est celui que vous avez connu sous la dénomination de *petit Galitzine* *), qui n'a pas grandi depuis pour la taille, mais qui a eu depuis deux ministères, celui du culte et de l'instruction publique, qui ne les a plus, mais la direction des postes lui est restée, et cet été, pendant l'absence du prince Wolkonsky, il avait les affaires de la Cour dont celui-ci est chargé! M. Narychkine n'étant revenu de son voyage qu'à la fin de Septembre, le prince Galitzine était aussi auprès de moi depuis le départ de l'Empereur jusqu'au retour de M. Narychkine. Au reste, je lui crois réellement de la bonne amitié pour moi: nous nous connaissons depuis trente ans et ne nous sommes jamais perdus de vue! Chère Maman, je suis donc bien

*) Le Prince Alexandre Golitzyne.

vieille aussi, puisque vous dites en parlant de votre liaison avec la princesse Prosorowsky *que toutes les vieilles femmes aiment à parler du bon temps de leur jeunesse*: je vous assure que j'en suis là aussi bien que vous. J'étais sûre de la peine que vous ferait la mort de cette bonne princesse."

795.

*„Pétersbourg, 7/19 Novembre 1824,
Vendredi, à 2 heures 1/2.*

Je vous écris, chère Maman, au milieu d'une calamité épouvantable, et ne sais pas même si ma lettre pourra partir demain, car nous sommes au Palais d'Hiver comme sur un vaisseau. Dans l'espace de peu d'heures, la Néva a passé toutes ses bornes; on ne se doute plus qu'il y ait un quai et un parapet, et les plus fortes vagues se brisent contre le Palais. Notre génération n'a rien vu de pareil, mais on dit qu'en 1777 l'eau a monté encore un pied plus haut: il y avait alors moins de canaux et quais, ce qui peut en avoir été la cause. En attendant, le spectacle de cette matinée est suffisamment douloureux et pénible. Les ponts de bateaux ont tous été brisés, des barques à foin rejetées de l'embouchure de la rivière jusqu'à avoir dépassé le Palais; il s'y trouvait des hommes dans le plus grand danger. L'Empereur a envoyé une grande chaloupe qui est toujours stationnée devant le Palais: je mourais de peur qu'un beau mouvement d'humanité ne lui donnât envie de s'y mettre lui-même! Grâce à Dieu, il n'en a rien fait, mais, du moment qu'on a vu sa chaloupe, d'autres qui n'osaient pas se hasarder se sont aussi mises en mouvement: j'espère du moins que, sur ces barques toutes brisées, personne n'aura péri de cette manière. Depuis une heure environ, il me semble que le vent diminue: Dieu le veuille! mais nous resterons bloqués et privés de toute communication jusqu'à demain. Le spectacle est affreux par la destruction dont il est l'image; c'est pire que le feu, parce qu'on ne peut pas y remédier. Nous verrons de tristes choses quand l'eau se retirera. Il est bien extraordinaire que, dans votre lettre du 21 Octobre/2 Novembre que j'ai reçue hier et dans la précédente, vous me parliez

aussi des malheurs causés par l'inondation. Je vous baise les mains, chère et bonne Maman, pour cette lettre que j'ai reçue hier soir en me couchant, loin de me douter de la matinée que je passerais.

A 7 heures du soir.

Grâces à Dieu, l'eau a baissé considérablement, la Néva est rentrée dans son lit, mais l'eau qu'elle nous a laissée submerge encore tout. Le vent est toujours bien fort; sa direction a un peu changé, et voilà ce qui a permis à l'eau de baisser.

Cet événement fait que Marie et ses frères passeront la nuit chez moi. Ils étaient venus entre onze heures et midi pour faire visite aux Grandes-Duchesses, mais, pendant qu'ils étaient au Palais, l'eau a crû de manière à rendre leur départ impossible: tous les chevaux des voitures qui attendaient près du Palais ont été dételés et conduits dans les corridors, qui sont devenus des écuries de cette manière, sans quoi ils se seraient noyés aux portes du Palais. Vous pouvez vous figurer la hauteur de l'eau! Il se trouve maintenant qu'elle a cependant été plus haute de deux pouces que l'année 1777, donc plus haut que jamais depuis que Pétersbourg existe! Je fais coucher Marie dans un petit salon à côté de mon cabinet, et ses frères sont déjà établis en bas, dans mon bain. Le Duc, qui est dans sa maison, sera dans des agitations que je vois d'ici pour ses enfants, mais j'espère que, les sachant au Palais, cela le calmera.

Je suis confinée dans mon appartement depuis que je suis en ville, afin d'en finir une bonne fois avec mon ennuyeuse toux qui est au fond un rhume général, car, depuis plusieurs jours, je n'ai plus ni goût ni odorat. Et ne me voilà-t-il pas de nouveau séparée d'Hélène, qui a eu avant-hier un petit accident qui aurait pu devenir fâcheux: en se déchaussant pour se mettre au lit, un pied de sa chaise s'est cassé, et elle est tombée, heureusement soutenue par ses femmes et sans se faire grand mal, mais elle est effrayée et a toujours eu une petite commotion: c'est pourquoi on ne veut pas qu'elle quitte sa chambre de quelques jours. Quelle est donc cette jeune femme morte d'une hémorrhagie? J'espère que chose pareille sera impossible pour Hélène: elle sera entourée de tant de soins et d'expérience! Elle m'a déjà dit

qu'elle voulait absolument que je sois présente à sa délivrance; mon cœur le désire, et ce témoignage d'amitié de sa part me fait plaisir, mais, du reste, je ne saurais dire que je m'en réjouisse."

796.

*„Pétersbourg, 11/23 Novembre 1824,
Mardi, à 11 heures du matin.*

Cronstadt, qui n'a jamais souffert par les inondations, est abîmé, mais il faudrait des volumes pour citer les malheurs qui ont eu lieu de tout côté. L'Empereur en est extrêmement affecté, comme de raison, et a passé tous ces jours ici, à remédier à tout ce à quoi on peut remédier. Mais la vie ne peut pas être rendue à ceux qui ont péri, et voilà ce qu'il y a de plus affligeant! Il y a une fabrique au bord de la mer, sur le chemin de Péterhof, à quatre verstes de la ville, où il a péri près de deux cents hommes, des familles entières, père, mère et onze enfants!

Mercredi, 12/24, à midi.

Comme j'achevais de vous écrire hier, l'Empereur revint de cette fabrique, où il avait été pour s'assurer par lui-même de ce qui avait été dit. Il trouva tous ces corps morts rangés dans une espèce de hangar où chacun venait reconnaître les siens; c'était des scènes de désolation. Sur ce grand nombre de morts, il n'y avait que quatre hommes: le reste n'était que femmes et enfants de tout âge. C'était les familles des ouvriers, qui étaient restées dans leurs logements au bord de la mer, tandis que les ouvriers eux-mêmes étaient à l'ouvrage à la fabrique, qui est située plus haut. La crue de l'eau fut si singulièrement prompte que, lorsqu'on s'aperçut du danger, il n'y avait déjà plus moyen de parvenir jusqu'à ces malheureuses victimes. Dans d'autres quartiers de la ville, on trouva le corps de plus d'une mère qui tenait serré contre elle un ou plusieurs enfants. Que d'angoisses, que de souffrances ces quelques heures ont vues!

Je suis encore toujours renfermée chez moi, et, depuis le jour de l'inondation, j'ai été moins bien. Je crois que l'émotion et la fatigue en sont la cause, peut-être un peu de refroidissement, parce qu'il y

avait des chambres où l'on ne pouvait pas chauffer les cheminées ce jour-là à cause de la violence du vent. Mais je suis mieux déjà....“

797.

*„Pétersbourg, 15/27 Novembre 1824,
Samedi, à 11 heures 1/2 du matin.*

Comme je vous l'ai dit dans ma dernière lettre, je n'ai pas été bien cette semaine; j'ai eu de la fièvre tous les jours, et, quoiqu'elle aille en diminuant, j'en ai encore un peu l'après-dînée. Comme Stoffregen, et Wylie que l'Empereur lui a adjoint, m'ont prescrit une grande tranquillité, pendant la fièvre surtout, on vient me voir le matin, c'est-à-dire l'Impératrice mère, Hélène (un peu par contrebande) et Marie de Wurtemberg de temps en temps. Il y a huit jours que je n'ai vu ni les Weimars ni les Oranges: l'Empereur les empêche de venir, afin de ne pas me fatiguer. Il est sûr qu'entretenir la Grande-Duchesse Marie avec mes toux est une chose fatigante.“

798.

*„Pétersbourg, 19 Novembre/1 Décembre 1824,
Mercredi, à 11 heures du matin.*

Plusieurs mauvaises nuits, beaucoup de transpirations et un manque total d'appétit m'ont affaibli. Avec cela, j'ai souvent un peu de fièvre l'après-dînée, mais pas la moindre sensation de mal à la poitrine, aucune gêne dans la respiration, et il est vraiment étonnant qu'après sept semaines d'une toux continuelle, je ne me sente pas même la poitrine fatiguée.

Que je suis heureuse de pouvoir vous écrire ce matin sans trop d'efforts! Hier soir, j'ai voulu m'y mettre, mais il m'a pris un tel accablement que j'ai été incapable de tracer une ligne, et cela m'a fait de la peine. Mais aussi j'avais passé une des plus mauvaises nuits que j'aie encore eues, et cette dernière a été bien meilleure.“

799.

*„Pétersbourg, 26 Novembre/8 Décembre 1824,
Mercredi, à midi.*

Sans doute qu'il n'est pas question de promenade en traîneau! A Czarskoe Selo, où on me laissait aller promener, ce n'était qu'en voiture: depuis que je suis ici, je ne suis pas sortie du tout, mais l'Empereur me témoigne, je vous assure, des soins et une sollicitude qui me prouvent toute son amitié bien plus que des promenades. Je vais doucement, mais je vais mieux, et, si je pouvais être parfaitement tranquille, je crois que mes forces se remettraient encore plus vite, mais cela est impossible: il y a des visites que je ne puis éviter de recevoir. L'Empereur a exclu ses sœurs rigoureusement; depuis près de trois semaines, je n'ai vu l'une et l'autre qu'un moment, le cousin pas du tout, et le Prince d'Orange hier pour la première fois, comme visite préparatoire à son départ."

800.

*„Pétersbourg, 29 Novembre/11 Décembre 1824,
Samedi, à 1 heure 1/2.*

Je prétends qu'on ne me donne pas une nourriture assez solide, et j'ai des envies de femme grosse! Le soir surtout, en me couchant, j'ai quelquefois une faim canine: alors je me borne à composer en idée des plats de Carlsrouhe. Dernièrement, Obermüller, à ma demande, a essayé de faire des Kartoffeltopf, mais Stoffregen me les a impitoyablement refusés."

801.

*„Pétersbourg, 13/25 Décembre 1824,
Samedi, à midi.*

Chère et bonne Maman, j'ai reçu hier votre lettre du 25 Novembre/7 Décembre et 26/8 et vous en baise les mains. Vous n'avez pas fait vos dévotions cette année-ci? ou plus tard peut-être; c'est le 4/16 ordinairement que vous les faites, je crois. C'est aujourd'hui



MISS MARY ANN BROWN
BORN 1810 DIED 1880



Nicolas Mikhaïlowitch Longuinoff.

Portrait de Benner, 1818, appartenant à la Princesse A. Kozlowsky.

Noël chez vous. Nous avons passé le jour de naissance de l'Empereur hier dans la plus profonde retraite: quant à moi, je l'aurais passé en retraite dans tous les cas, étant encore recluse; mais il n'a pas voulu qu'on le fête, d'abord, parce qu'il est toujours charmé d'échapper à des choses de ce genre, et puis parce qu'il dit que, dans ces temps-ci, il y a tant de malheureux qu'il serait choquant de se faire fêter. La chapelle portative qui, pendant la maladie de l'Empereur, était dans son salon, avait été placée depuis en haut dans le salon d'Amélie, et, comme je désirais aller à la messe pour le jour d'hier, l'Empereur l'a fait placer dans un de mes salons à deux chambres de mon cabinet; de sorte que nous avons entendu la messe tout seuls *à nous deux*, ce qui m'a fait plaisir et à l'Empereur aussi, et je pouvais m'asseoir, parce que je n'aurais pas eu la force de rester debout pendant toute la messe. Malgré cela, ceci, joint à des visites inévitables à pareil jour, et cependant presque toutes de la famille seule, m'a tellement fatiguée que je n'étais plus bonne à rien le reste du jour, et que je n'ai pas pu préparer ma poste hier après dîner, comme je l'aurais voulu.

Je vous remercie, chère Maman, pour les remèdes que vous m'indiquez. Si jamais je reprends un rhume, je ferai autrement que je n'ai fait cette fois; sans doute que je n'ai pas *pu* me ménager aussi comme je l'aurais dû, et puis il y a un an que je sentais que l'état peu naturel où je me trouvais devait finir par quelque chose: je me porterai mieux après. Ma toux ne me cause presque plus d'incommodité, ce n'est plus que la faiblesse; j'ai des bouffées de sueurs comme une femme en couches et, depuis quelques jours, un mal de tête nerveux qui va et vient dans la journée et me gêne pour m'occuper."

802.

„Petersbourg, 16/28 Décembre 1824,

Mardi, à 9 heures 1/2 du soir.

Vous me demandez, chère Maman, quel est le genre de vie des Grandes-Duchesses à Petersbourg. Il est assez monotone, et je ne crois pas qu'elles s'amusez infiniment. Le matin, environ cette heure-ci, l'Empereur fait sa tournée de famille chez sa mère, ses sœurs et Hélène, mais souvent les trois premières le retiennent si longtemps

qu'il n'a plus le temps de passer chez Hélène: cela dure une heure et demie ou deux heures. Ensuite chacun sort de son côté; jusqu'à présent, l'Empereur ne s'est pas promené encore avec ses sœurs. La Grande-Duchesse Marie sort souvent avec ses filles. Les dimanches et jours de fête, l'Empereur dîne en famille chez sa mère, et, pendant que j'étais malade, tous les membres de la famille à tour de rôle ont dîné une ou deux fois chez lui; ou bien il est arrivé deux ou trois fois que, les Grandes-Duchesses gardant la chambre, l'Empereur a dîné chez ses sœurs. Le reste de la journée, à moins de quelque extraordinaire, il ne voit plus les personnes de la famille. Les Grandes-Duchesses reçoivent des dames le soir avant la soirée de l'Impératrice, qui se passe en famille, et la Grande-Duchesse Anne a fait savoir aux dames présentées qu'elles pouvaient venir chez elle quand elles voulaient; cela les embarrasse un peu, parce qu'elles ne sont pas assez connues avec elle pour venir faire la causette et que ce n'est pas le genre ici, d'avoir des cercles de dames autrement que pour les présentations."

803.

*„Pétersbourg, 23 Décembre 1824/4 Janvier 1825,
Mardi, à 8 heures 1/2 du soir.*

Chère et bonne Maman, je suis encore sans nouvelles de vous; cette pauvre poste est toute déroutée, car celle d'hier n'est pas arrivée encore: les chemins doivent être bien mauvais, parce que le temps est d'une inconstance inouïe. Du reste, il ne se passe rien d'extraordinaire. L'eau monte tous les jours un peu et retombe ensuite, et, quand elle ne dépasse pas une certaine mesure, on commence à s'habituer à ce flux et reflux. J'ai lu dans une lettre d'Allemagne qu'on mettait au nombre des choses possibles que nous ayons le sort de l'Atlantide; j'avoue que je l'avais oubliée et que cette comparaison a fixé un peu mon attention: bien du monde, au reste, soutient que c'est un pays imaginaire et qu'il l'a toujours été. Longuinoff est au nombre des poltrons, et il prétend qu'un jour on cherchera les débris de Pétersbourg sur l'eau comme on cherche ceux de Pompéi sous la terre. Je vous dis des bêtises, Maman, en attendant d'avoir à répondre. Je pourrais cependant vous dire mieux, car j'ai commencé ma journée

par assister à la communion d'Hélène, dans l'église portative qui est dans mon salon. Nous étions toutes seules, elle et moi. Je ne sais ce qu'elle a de particulier en elle, mais je ne puis lui voir remplir un acte religieux sans que j'en sois profondément émue: aujourd'hui encore, elle était si véritablement pénétrée elle-même, si touchée, et puis son allure si pesante déjà, l'idée de ce qui l'attend, tout cela m'a touchée aux larmes!

Chère, chère Maman, je réponds à la dernière phrase de votre lettre que je viens de recevoir. Je le sais bien, que personne ne m'aime que vous! Ah! rien n'est comparable au sentiment d'une bonne mère pour ses enfants! Mais cette fois ce sentiment vous a causé des inquiétudes, et cela m'afflige au delà de l'expression, grâce à la triste distance qui nous sépare. Je prévoyais ce qui est arrivé: c'est que vous vous inquiétiez dans le temps où j'étais beaucoup mieux. Je passerai par-dessus un peu de prudence pour vous contenter, ma bonne Maman. Au commencement de mon rhume à Czarskoe Selo, il était accompagné d'un retard, mais cela s'est remis, et, lorsque je suis tombée plus malade ici, c'était un peu dans une époque; Stoffregen a dit alors que cela m'avait épargné une saignée. Mais depuis, quoique je suis beaucoup mieux, je me trouve de nouveau dérangée sous ce rapport. Les maîtres de poste n'ont qu'à lire ces détails: je le fais pour vous obéir, ma bonne Maman! Il y a des jours où je me sens si bien que j'oublie que je suis comptée comme malade, et cependant tantôt, en parlant à Stoffregen de sortir, il me dit: „Da ist noch gar nicht daran zu denken!“ Cela tient à la saison; si nous n'étions pas au cœur de l'hiver, je suis sûre qu'on me laisserait sortir déjà.“

804.

*„Pétersbourg, 26 Décembre 1824/7 Janvier 1825,
Vendredi, à 9 heures du soir.*

Chère et bien-aimée Maman, c'est ce matin que j'ai reçu votre lettre du 9/21 Décembre, et les précautions que vous m'y prescrivez pour vous donner de mes nouvelles en cas que je ne puisse pas écrire sont, comme vous le voyez, inutiles à présent. Si jamais le cas arrivait,

je les observerais, mais il faudrait que je sois bien mal ou sans connaissance pour ne pas *vous* écrire: l'idée que vous éprouveriez de la frayeur en ne voyant pas de mon écriture me rendrait tout possible. L'Impératrice mère, par bien bonne volonté, me voyant si souffrante, me proposa de vous écrire et parut convaincue que vous ne vous inquiéteriez pas si elle vous disait en plaisantant une phrase que Wylie me disait dans le temps, que *je devais tâcher d'avoir une existence hébétée*: j'ai pensé que vous ne trouveriez pas cette plaisanterie plaisante et l'ai beaucoup priée de me laisser vous écrire moi-même. Vous trouverez ici, chère Maman, une lettre de Stoffregen qu'il vous a écrite à ma prière. Il faut que vous soyez mieux informée que tout autre de ce qui a rapport à ma santé et que vous ayez des idées justes à ce sujet. Il m'est pénible de me dire que vous ne l'êtes pas, et moi-même je ne sais pas vous expliquer les choses médicalement; il faut que vous, ma bonne Maman, puissiez répondre aux autres, et non que vous soyez dans le cas d'apprendre par d'autres ce qui a rapport à votre enfant. Voilà pourquoi j'ai dit à Stoffregen de vous faire l'historique de ce qui a rapport à ma santé, et il s'y est prêté bien volontiers. Vous trouverez aussi enfin la copie de la lettre de la princesse Madatoff, que la princesse Wolkonsky a transcrite de sa bonne, si ce n'est de sa belle main. Elle en a reçu depuis des lettres où elle lui dit qu'elle s'attache tous les jours davantage à la Géorgie et *n'apprend qu'à présent ce que c'est que le bonheur*. C'est heureux!

A présent que je commence à voir les personnes seulement que je vois familièrement, mon après-dînée s'en est déjà ressentie. J'ai fait prier ce bon M. Karamsine de venir chez moi en sortant de chez l'Impératrice mère où il avait dîné; son amitié pour moi est si réelle et si invariable que j'ai voulu le voir un des premiers. Sur cela, le cousin est venu, plus tard Hélène, et je n'ai pas pu me reposer qu'un petit moment entre deux, mais non vous écrire comme j'en avais eu l'intention, chère Maman. Maintenant je vous quitte jusqu'à demain et vous baise mille et mille fois les mains. L'Empereur retourne à Czarskoe Selo aujourd'hui. J'en suis toujours aise pour lui, mais pas toujours pour moi, qui suis privée par là de sa société, mais j'aime mieux me dire qu'il est tranquille là-bas que tracassé ici de mille

manières, dont les affaires font la moindre partie. C'est demain le jour de naissance d'Hélène, le jour de la mort de la Grande-Duchesse Catherine, le jour de mon dernier départ de Carlsrouhe, le jour que le Margrave Guillaume célèbre toujours dans son intérieur comme celui qui a amené le mariage de son frère. Je ne célèbre pas le jour de naissance d'Hélène, mais comme je n'avais pas préparé d'avance mes cadeaux pour elle, j'ai eu ces jours-ci des tribulations comme vous, chère Maman, m'écriviez en avoir pour Noël."

CHAPITRE VII.

Voyage de LL. MM. à Taganrog.—Mort de l'Empereur Alexandre et de l'Impératrice Elisabeth.

1825—1826.

Après sa maladie, l'Empereur reprit son train de vie habituel, ses tournées dans le pays et toutes les obligations compliquées de sa haute dignité. Il passa avec l'Impératrice l'hiver de 1824/1825 à Pétersbourg, puis, après Pâques, partit pour Varsovie, où l'ouverture de la Diète était fixée au 1^{er} Mai. Arrivé le 15 Avril, il fit au cours de la session un voyage à Kalisch et une inspection sur la frontière prussienne, et, le 1^{er} Juin, procéda en personne à la clôture de la Diète. De retour à Tzarskoïé Sélo le 13 suivant, après plus de deux mois d'absence, il alla ensuite, à l'été, passer une dizaine de jours à Grouzino chez le comte Araktchéeff.

L'Impératrice Elisabeth était alors si mal portante, que les médecins insistaient pour lui faire quitter avant l'automne la région de Pétersbourg. Où aller? Après de longues délibérations, le choix se porta sur Taganrog; il n'était pas particulièrement heureux, mais dut tenir surtout au parti pris par l'Impératrice de ne pas sortir de Russie: aussi bien, elle fut

heureuse d'être parvenue au terme de ces hésitations sans fin, qui ne faisaient qu'exaspérer ses nerfs déjà malades. L'été se termina en préparatifs pour le long voyage: l'architecte Charlemagne fut chargé d'aller à Taganrog choisir un immeuble convenable et mettre tout en état pour l'arrivée des Augustes voyageurs.

L'Empereur, de son côté, se trouvait à ce moment dans une disposition d'esprit des plus sombres. Ses premières préoccupations étaient sans doute pour la santé de son épouse, mais il n'était pas moins affecté par le rapport de Sherwood sur les sociétés secrètes, dont faisaient partie de nombreux officiers de l'Armée. De ce désenchantement général d'Alexandre, le regretté Schilder, au Tome IV de son travail, fait un tableau brillant; toutefois son récit, pour captivant et sans doute fort instructif qu'il soit, n'est pas exempt d'une bonne dose de fantaisie qui tend à ajouter, au besoin, à la vérité historique en vue de la présenter sous un certain jour. C'est ainsi qu'à la veille du départ pour le Midi, sur la base de confidences faites à divers personnages, le prince A. Golitzyne, Karamzine, le Prince d'Orange, le métropolitain Séraphin, le mystérieux ermite du Couvent d'Alexandre Newsky, l'historien parle d'une velléité secrète de l'Empereur de déposer le fardeau du pouvoir et de se retirer. Or il est peu probable que l'Empereur ait eu sérieusement une intention de ce genre, et tout le prouve dans sa manière d'agir. Le secret dans lequel il tient à conserver des actes modifiant l'ordre de succession au Trône a sa raison ailleurs: leur divulgation ne pouvait-elle en effet, étant donné les sociétés secrètes qui pullulaient en Russie et en Pologne, entraîner de regrettables désordres? Les paroles dites au prince Go-

litzyne: „Remettons-nous à Dieu! Il saura mieux ordonner les choses que nous autres mortels“, ne prouvent nullement l'intention d'abdiquer. Avec l'inconséquence, pour ne pas dire l'indécision, qui faisait le fond de son caractère, l'Empereur avait toujours une propension à attendre, à réfléchir, bref, à tergiverser, au lieu de prendre carrément son parti. Et c'est simplement le cas ici: nous le retrouvons bien fidèle à lui-même!

L'entretien avec Karamzine qui figure encore au Tome IV de Schilder ne fait que confirmer cette manière de voir: „Le 28 Août“, y est-il dit, „Karamzine eut sa dernière conversation avec l'Empereur Alexandre de huit heures à onze heures et demie du soir, et dit à son Auguste protecteur en prenant congé de lui: „Sire, vos années sont comptées. Il n'y a plus à différer: il vous reste encore à accomplir l'œuvre qui doit rendre la fin de votre règne digne de son beau début!“ L'Empereur acquiesça d'un signe de tête et d'un gracieux sourire, puis ajouta positivement qu'il ferait tout et ne manquerait pas de donner à la Russie des Lois Fondamentales“. Il est vraiment difficile de voir dans cette réponse de l'Empereur l'ombre d'une allusion à une abdication: c'est au contraire une promesse de faire encore beaucoup pour le bien de la Russie.

Dans l'épisode, resté sans témoins, soit dit en passant, de l'ermite du Couvent d'Alexandre Newsky, notons bien les paroles de l'Empereur au métropolite Séraphin après l'entrevue: „J'ai souvent entendu de longs et éloquents discours, mais aucun ne m'a plu comme les quelques mots de ce vieillard“, puis, s'adressant ensuite à lui: „Je regrette de ne t'avoir pas connu plus tôt“, lui dit-il, en lui promettant de

revenir le voir. Une semblable promesse ne laisse aucun doute sur l'intention de l'Empereur de revoir Pétersbourg.

Quant aux confidences faites au Prince d'Orange, mari de la Grande-Duchesse Anna Pavlowna, Schilder n'en indique même pas la provenance *), et, le Prince n'ayant rien laissé, il doit les tenir d'un tiers. Mais était-ce une conversation bien sérieuse que celle où se démasquaient ainsi ces velléités d'abdication? Et puis, quelles raisons pour l'Empereur d'aller précisément faire des confidences à un beau-frère qu'il n'avait jamais honoré jusque-là d'une confiance particulière, quand surtout, dans ces dernières années de sa vie, il était devenu d'une extrême défiance?

Sans doute il pouvait à l'occasion lui échapper dans la conversation de se dire las de la vie, avide de retraite, fatigué du pouvoir, mais quelle importance accorder à de semblables boutades? Les déclarations les plus caractéristiques à ce sujet sont celles qu'il avait faites l'été de 1819 à son frère Nicolas et à la Grande-Duchesse Alexandrine, sa femme, dans un entretien consigné par celle-ci sept ans plus tard dans son Journal en date du 15 Août 1826 **). Nul doute qu'il ait pu tenir des propos semblables dans un moment de mélancolie, mais pour qui connaît ce caractère fuyant et renfermé, il est difficile de leur attribuer la moindre portée.

La digression qui précède sur l'état d'âme de l'Empereur est surtout destinée à jeter quelque lumière sur celui

*) Schilder, *L'Empereur Alexandre 1^{er}*, T. IV, p. 350.

**) „Gewiss werde ich beim Anblick des Volks denken wie der selige Kaiser einst sagte, als er von seiner Abdankung sprach: „...et comme je me réjouirai quand je vous verrai passer et que moi, dans la foule, je vous crierai hurrah en remuant mon bonnet dans les airs“. Ich wollte ihn immer prügeln, wenn er mir so etwas sagte“.

de l'Impératrice. Si le physique est atteint, le moral, chez elle, n'a rien perdu de sa vigueur, et d'une vigueur qui ne fut jamais plus manifeste que dans ces dernières années de son séjour ici-bas. La lecture attentive de ses lettres à sa mère suffit à révéler dans ses idées une orientation bien nette: la note constante qui se dégage hautement de cette correspondance, d'une sincérité parfois cinglante pour l'auteur même, c'est un élan de toute l'âme vers l'idole, vers celui dont la personne et les actions résument pour l'épouse tous les intérêts. Et ceci est formulé dans la lettre du 27 Mars 1825 en deux lignes bien significatives: „L'espoir d'être avec l'Empereur, où que cela soit, m'est déjà un point de tranquillité bien nécessaire“.... Or, d'un bout à l'autre de la volumineuse correspondance, pas une allusion, même lointaine, à la moindre velléité d'abdication!

Au cours de ces dernières années, toutes d'intimité, le couple Impérial agita en toute liberté une foule de questions du passé et de l'avenir: il est plus que vraisemblable que celle qui nous intéresse fut du nombre, et cependant il n'y en a trace nulle part. Rejetons donc tous les bruits d'abdication parmi les légendes qui prirent naissance à la mort imprévue d'Alexandre.

Il y a plus. Ces dernières années de leur existence sont précisément celles où les deux époux sont le plus attachés à ce monde: tout les intéresse, tout est pour eux l'objet d'une attention toute spontanée, et, à Taganrog, cette exubérance de vie ne devient que plus manifeste.

Parti de Tzarskoïé Sélo pour le Midi le 1^{er} Septembre 1825, l'Empereur arriva le 13 à Taganrog. L'Impératrice le suivit le 3, mais d'un train beaucoup plus modéré, pour éviter la fatigue, et ne parvint à destination que le 23, dix

jours après lui. Son voyage fut constamment favorisé par le temps, et elle eut le loisir, aux gîtes d'étape, d'expédier sa correspondance habituelle, fréquemment à sa mère, presque journellement à l'Empereur, dont elle trouvait aussi les lettres régulièrement aux relais *); c'est ainsi qu'elle écrit à Bade d'une petite localité du gouvernement de Vitebsk: „Depuis mon départ de Czarskoe Selo, j'ai déjà eu quatre lettres de l'Empereur. Il me témoigne une sollicitude qui me touche et me pénètre; il y aurait de quoi me gâter, avec tout ce qu'il fait“.

Elle avait pour l'accompagner le prince Pierre Wolkonsky, général aide de camp, son secrétaire Longuinoff et deux demoiselles d'honneur, Mlle Valouïeff et la princesse Wolkonsky. De plus, outre son médecin Stoffregen, elle était encore assistée des docteurs Dobbert et Reinhold; ils veillèrent à ce que l'étape ne fût jamais trop longue, et la malade put ainsi faire le voyage sans trop de fatigue et se trouver relativement dispose à l'arrivée. Elle se félicitait surtout d'avoir un compagnon à la fois aussi entendu et aussi accommodant que le prince Wolkonsky: „Il n'y a pas de comparaison à faire avec Cyrille Narychkine“, écrit-elle; „le prince Wolkonsky est un véritable trésor pour moi dans cette occasion“.

Sur tout le parcours, ce furent des ovations, des réceptions enthousiastes, qui touchèrent vivement l'Auguste voyageuse, et dont on trouve encore un écho dans ses lettres: „C'est une des respectables qualités de la nation russe que leur attachement à leurs souverains. Que de vieillards faisaient

*) V. aux Annexes les lettres et billets d'Alexandre I^{er} pour 1825.

des signes de la croix en disant: „Je remercie Dieu de ce qu'Il m'a accordé encore dans mes vieux jours la consolation de vous voir!“ D'autres amenaient leurs enfants en disant: „Je veux qu'ils puissent se rappeler toute leur vie de vous avoir vue“. Ces bons sentiments compensent bien la petite fatigue qu'il y a de devoir, presque à chaque changement de chevaux, causer avec des spectateurs et être même souvent arrêtée au milieu du chemin par des propriétaires de campagne qui viennent apporter des fruits, du pain, des gâteaux, etc.“ En traversant le gouvernement de Koursk, l'Impératrice rendit visite à la princesse Bariatinsky, née comtesse Keller, en son domaine d'Ivanowskoïé, qu'elle trouva fort à son goût. Puis, à Belgorod, elle fut saluée au passage par la vieille comtesse Anne Tchernycheff, née Weidel, veuve du comte Zacharie Tchernycheff, qui ne l'avait pas revue depuis le jour du Couronnement en 1801, c'est-à-dire depuis vingt-quatre ans, et qui avait connu jadis la Margrave mère, lors de son voyage en Russie avec sa sœur, la future Grande-Duchesse Natalie Alexéewna et femme du Grand-Duc Paul. Maintenant confite en dévotion, la vénérable comtesse passait presque toute sa vie en pèlerinage; c'est encore elle qui, lors de l'inondation de 1824, envoya aux victimes un secours de 30.000 roubles dont elle confia la répartition à l'Impératrice. Au dernier relais, la voyageuse trouva l'Empereur, venu au devant d'elle de Taganrog: tous deux firent ensemble l'étape finale, et se rendirent droit au Couvent grec de St-Alexandre, où fut célébré un service d'actions de grâces; l'Impératrice, déjà descendue de voiture sans aide, était si bien qu'elle eut la force de l'entendre d'un bout à l'autre, selon l'usage, debout. Leurs Majestés arrivèrent enfin à leur résidence, décorée du

nom de Palais de Taganrog, mais dont la modestie et la simplicité, dit Schilder, d'après un témoin oculaire, rappelaient tout bonnement un manoir cossu de province. Voici du reste la description d'Elisabeth à sa mère :

„Taganrog, 26 Septembre/8 Octobre 1825.

Pour répondre à vos questions, je vous dirai, chère Maman, que la maison où nous demeurons ici est une maison appartenant à la Couronne, où le chef de la ville a droit de demeurer. L'Empereur l'a fait très bien arranger, en partie avec des effets envoyés de Pétersbourg, en partie avec des meubles tout à fait jolis qu'on fait ici, et, par ses soins réellement touchants pour moi, je suis bien et commodément logée. Comme partout où il arrive, il met tout en activité : on travaille encore jusqu'à l'heure qu'il est à l'embellissement et à faciliter les communications. La maison n'a qu'un rez-de-chaussée. Elle est au haut et à l'extrémité d'une rue qu'on appelle la Rue Grecque ; dans sa plus grande longueur, elle donne sur cette rue, et un jardin avec son enclos fait notre vis-à-vis. Au coin qui tourne, la rue donne sur les remparts de cette ancienne citadelle dont je vous parlai, mais, des appartements qui donnent sur la cour, on voit la mer par-dessus un petit jardin qui tient à la maison. Il y a au coin de ce jardin une terrasse d'où la vue est magnifique, et je voudrais du chaud pour pouvoir venir rêver paresseusement sur cette terrasse. Une salle qui prend la profondeur de toute la maison est la pièce principale : de là on entre, à droite chez l'Empereur, qui ne s'est donné que deux chambres, et à gauche dans mon salon. Ensuite vient mon cabinet avec un bon divan bien commode, meuble précieux pour moi, et

c'est de ce cabinet que je vous écris. Après, vient la chambre à coucher, qui, par la disposition des portes, fenêtres et pour la proportion, me rappelle votre chambre rouge dans votre maison à Carlsrouhe; de la petite porte du fond, on entre dans une bonne petite chambre à une fenêtre que l'Empereur a destinée pour ma chambre à déjeuner: de cette chambre, on va d'un côté dans un tout petit cabinet de toilette et de l'autre dans une assez grande chambre pour les femmes de chambre, qui donne sur la cour. Il y a au bout encore un petit cabinet que l'Empereur a fait arranger en bibliothèque pour moi, afin de me donner la vue sur la mer d'une chambre au moins...."

Ce fut ensuite près d'un mois entier d'un doux calme tout familial, à l'abri des importuns, et d'une intimité vraiment complète. Puis l'Empereur fit en Octobre une excursion sur le Don et à Novotcherkassk; il semblait donc se trouver bien de ce séjour dans le Midi et ne pas compter se presser de rentrer à Pétersbourg. Du moins Elisabeth dit à sa mère le 8 Octobre: „Je lui ai demandé dernièrement de me dire quand il comptait retourner à Pétersbourg, parce que j'aimais mieux le savoir, afin de me préparer à l'idée de son départ comme à une opération. Il m'a répondu: *„Le plus tard possible, je verrai encore: mais dans tous les cas pas avant la nouvelle année“*. Cela m'a mise de bonne humeur pour toute la journée, et vous partagerez ma satisfaction, ma bien-aimée Maman“.

C'est alors que, cédant aux instances du comte Worontzoff, l'Empereur, rassuré sur l'état de sa chère malade, entreprit le 20 Octobre le fatal voyage à la côte de Crimée

qui devait être pour lui le dernier. La première semaine, tout alla bien; il était d'excellente humeur et tout entier au charme du pays. Il avait avec lui le comte Worontzoff, qui le reçut à dîner dans sa propriété d'Aloupka, et, le lendemain, il fit l'excursion du Monastère St-Georges. Le temps était magnifique, mais, sur le soir, le vent s'éleva, et l'Empereur, sorti sans manteau, ne songea pas à se couvrir, malgré le changement de température: c'est sans doute là qu'il prit froid.

Il continua pourtant le voyage, sans s'inquiéter de sa santé, passa deux jours à visiter en détail Sévastopol, ses environs et ses défenses, puis partit pour Bakhtchiséraï, où il fit une promenade à cheval à Tchufut-Kaleh et au Monastère de l'Assomption. Il passa ensuite par Eupatoria et Pé-rékop. Un léger dérangement d'estomac accompagné de fièvre ne l'affectait nullement et ne donnait non plus la moindre inquiétude à son entourage: aucune modification ne fut apportée à l'itinéraire. Le soir du 4 Novembre, pourtant, à l'arrivée à Marioupol, Wylie constata un fort mouvement de fièvre, qui lui parut inquiétant. La nuit fut mauvaise, et le lendemain matin on se remit en route pour arriver à Taganrog à six heures du soir.

La marche de la maladie est décrite en détail dans le Journal de l'Impératrice du 5 au 12 Novembre. Malheureusement il s'arrête là: il est probable que les alarmes d'Elisabeth ne lui permirent pas de le continuer. Le voici tel qu'il est.

„Il revint de son voyage en Crimée jeudi 5 Novembre vers sept heures du soir. Comme il tardait plus qu'à l'ordi-





Cabinet de l'Impératrice Elisabeth, au Palais d'Hiver.
Dessin de Kollmann. Collection de P. Dachtloff.

naire à entrer chez moi, l'idée me vint qu'il pouvait être arrivé mal portant; j'éprouvai une angoisse et une tristesse vague, et, en voyant les lampions dont on avait illuminé la rue, comme lorsqu'il revint de Tcherkask, je me dis avec tristesse: „Il partira bien encore une fois d'ici, mais il ne reviendra plus“. Lorsqu'il entra, ma première question fut: „Vous portez-vous bien?“ Il me dit que non, qu'il avait la fièvre depuis deux jours, qu'il croyait avoir gagné la fièvre de Crimée. Je le fis asseoir, il brûlait: il me dit que le colonel Salomka et le domestique Evstiféeff en avaient aussi été atteints. Il en attribuait la cause pour lui-même à un sirop d'épine-vinette aigri qu'il avait bu à Bakhtchiséraï, ayant très soif; il croyait que, cette boisson lui ayant donné un cours de ventre et ce mal l'ayant affaibli, il était devenu par là plus susceptible de prendre la fièvre. Il dit qu'après le premier accès, il n'avait pas prévenu Wylie, mais qu'il ne l'avait fait chercher qu'au second, qu'il lui avait donné un punch et que, dans la journée courante, il n'avait pas de frisson; il se fit apporter du thé avec du citron, et, lorsqu'on annonça Wylie, il le fit entrer pour lui dire qu'il se sentait assez bien et qu'il n'avait pas eu de frisson, mais il avait beaucoup de chaleur. Je l'engageai sans peine à aller se coucher de bonne heure, après avoir causé cependant une bonne demi-heure sur son voyage. En sortant, en me disant le bonsoir, il ajouta: „Je suis charmé de vous avoir revue“. En recevant la nouvelle de la mort du Roi de Bavière *), il m'écrivit qu'il était inquiet de l'effet qu'elle

*) Maximilien-Joseph, Roi de Bavière, beau-frère de l'Impératrice Elisabeth,
† le 13 Octobre 1825.

produirait sur moi et qu'il ne serait tranquille que lorsqu'il m'aurait revue.

„Vendredi 6, il me fit dire le matin qu'il avait très bien passé la nuit. Il vint chez moi vers 11 heures. Il était jaune et n'avait pas bonne mine; il avait l'air souffrant. Il s'assit: je lui montrai ses lettres, qu'il avait désiré voir la veille; nous parlâmes de ce qui s'était passé pendant son absence. Lorsqu'il me quitta, je lui demandai s'il lui convenait que nous dînions ensemble et si cela ne le gênerait pas: „Cela me convient très fort“, répondit-il. Lorsqu'il vint pour dîner, je lui trouvai encore plus mauvaise mine que le matin. Il m'a dit qu'il me demandait à se lever de table lorsqu'il aurait fini son maigre dîner, parce qu'il avait chez lui une pelisse dans laquelle il s'enveloppait. On lui servit une soupe au gruau, il en mangea et dit: „J'ai plus d'appétit que je ne croyais“, ensuite de la gelée au citron; il ne fit que goûter et dit au maître d'hôtel qu'il faisait les gelées trop sucrées. Il se leva de table. Vers 4 heures, il me fit chercher; je le trouvai sur un canapé: il me dit qu'en rentrant chez lui, il s'était couché et avait sommeillé, qu'ensuite il avait voulu travailler, mais qu'il en avait été si fatigué qu'il avait dû quitter sa table et qu'il voulait reposer; il me dit de prendre mon livre. Il resta ainsi quelque temps sans parler ni dormir. Nous nous rappelions que nous étions à la veille de l'anniversaire de l'inondation et dîmes que nous espérions que cette année finirait heureusement sous ce rapport. Je ne sais quoi de triste et de calamiteux pesait cependant sur moi. Il fit apporter de la lumière de bonne heure, voyant que je n'y verrais plus pour lire. A cinq heures, Féodoroff annonça Wylie; il eut de la peine à l'entendre

parce que son ouïe était devenue singulièrement dure: il s'en apercevait lui-même, et disait que cela provenait de la fièvre et qu'il avait eu la même chose pendant les premiers jours de son érysipèle. Il reprocha à son valet de chambre de parler plus bas que de coutume, tandis que lui entendait plus mal que de coutume. Il fit entrer Wylie; il dit à Wylie aussi de parler plus haut: „Je n'entends rien du tout“, dit-il, „as deaf as a post, comme dit Parland“, ajoutait-il gaiement. Wylie lui parla de prendre médecine; il s'y refusa longtemps: Wylie voulait que cela soit sur-le-champ, et il s'en défendait, promettant qu'il prendrait le lendemain matin aussitôt qu'on voudrait, tandis qu'en prenant le soir cela troublerait sa nuit, qu'il espérait devoir être aussi bonne que la précédente. Wylie assura que l'effet serait passé avant la nuit, il suppliait, et moi, derrière Wylie, de mes regards je suppliais aussi; il me dit enfin: „Vous penchez pour l'opinion de Wylie?“ — Je fis signe que oui. — „Allons, fort bien“, et Wylie alla arranger ses pilules. Elles arrivèrent au bout d'une demi-heure; Wylie les portait. Le prince Wolkonsky entra en même temps. Deux manquaient: elles s'étaient échappées dans la manche, où on les retrouva, et on plaisanta sur cet escamotage. Nous restâmes seuls encore jusque vers sept heures. Il me dit alors de le quitter parce que l'effet de la médecine approchait. Je lui dis: „Je vous reverrai?“ — „Oui, ce soir“. Cependant, comme après neuf heures il ne m'avait pas fait chercher, je fis appeler Wylie, qui me dit que la médecine avait fait un bon effet et qu'il s'était endormi après et dormait encore. Wylie se mit à causer très gaiement; enfin je le chargeai de lui dire, s'il le voyait à son réveil, que, comme il était tard, j'allais me coucher, et dis le bonsoir à Wylie. En

effet, il dormit sur le canapé jusqu'à minuit et ne se réveilla que pour se mettre au lit.

Samedi 7, il vint chez moi entre onze heures et midi; il me dit qu'il se sentait mieux. Il me dit: „Hier, lorsque j'étais assis là, j'éprouvai un extrême malaise, et le soir, lorsque je vous ai dit de me quitter parce que la médecine allait faire effet, ce n'était pas tant par cette raison, car l'effet n'est venu que vingt minutes après, mais parce que j'avais de telles angoisses de malaise, que j'avais honte qu'on me vît dans cet état: je ne savais où me mettre“, et convint que les pilules lui avaient fait du bien; il était toujours jaune, mais plus gai. Nous nous occupâmes des coquilles que j'avais ramassées; ensuite il me dit que je devais aller promener, et que lui irait travailler. Je l'engageai à ne pas tant travailler, que cela lui avait fait du mal la veille. Il me répondit: „Cela est devenu tellement habitude pour moi, que je ne peux plus m'en passer et que j'ai du vague dans la tête, lorsque je ne fais rien; si je quittais ma place, il me faudrait dévorer des bibliothèques entières, sans quoi je deviendrais fou“. Lorsque je fus rentrée, il m'écrivit un billet, le dernier, pour me proposer de venir assister à son dîner. J'accourus. Il mangea de la soupe au gruau et du gruau sec avec du bouillon. Il avait continué une médecine purgative; après son petit dîner, il marcha par la chambre et s'arrêta à une de ses commodes et arrangea des paquets d'affaires à expédier, mais, au bout de quelque temps, il me dit: „Il faudra que vous me quittiez bientôt, parce que ma médecine travaille, mon estomac ne peut plus rien garder“. Il m'envoya dîner. Entre trois et quatre heures, il vint chez moi et me trouva couchée sur ce canapé, qu'il s'était plu à arranger

pour moi, et dont j'avais fait mon lit aussi. Je lui dis que c'est lui qui devrait être couché et non pas moi, et l'engageai à se coucher: il hésita un moment, ensuite il dit qu'il irait se coucher chez lui tantôt. Nous causâmes un peu; ensuite il se leva et dit: „J'étais venu voir pourquoi vous n'êtes pas allée promener; cette après-dînée, il fait si beau!“ Je lui dis que j'avais pris l'air à la fenêtre et que j'avais eu deux plaisirs, celui d'entendre la mer et d'écouter le son de la belle cloche de l'église grecque de Constantin et Hélène; je lui dépeignis la beauté du son de cette cloche avec tant de chaleur, qu'il me dit en souriant: „Vous verrez que vous vous plairez tant ici que vous aurez de la peine à en partir“. Environ sept heures, il me fit chercher. Je le trouvai déshabillé, en robe de chambre, couché sur son canapé: „Qu'est-ce que c'est?“ lui dis-je. Il me dit que sa médecine l'avait travaillé jusqu'à lui donner des extrémités froides et mal au ventre, qu'il avait mis une ceinture de flanelle et que Wylie lui avait fait prendre une tasse de thé et qu'il se sentait bien. Il était gai; je lui avais apporté le dessin et le plan que Charlemagne avait fait de notre maison pour être envoyé à l'Impératrice mère; il l'examina, ainsi que l'explication que j'en avais faite par écrit, approuva et critiqua, en ordonna des corrections. Il dit: „Cela fera plaisir à ma mère; elle le montrera à un tel ou tel autre“. Je lui avais apporté aussi les journaux de modes arrivés pendant son absence. Il était de bonne humeur, mieux que la veille, et causa beaucoup. Je lui racontai l'effet qu'avait fait le clavecin du colonel Friederichs sur les Kalmouks. Il rit, et dit: „Eh bien! vous pouvez vous donner ce plaisir quand ils viendront prendre congé de vous: dites-leur que

vous avez appris qu'ils aimaient la musique et jouez-leur quelque chose". Nous trouvâmes ensuite que ce serait contraire à ma dignité à leurs yeux, mais il m'engagea à faire jouer le prince Wolkonsky pour produire le même effet de joie sur eux, qu'ils avaient exprimé chez le colonel Friedrichs. A neuf heures, Wylie et le prince Wolkonsky entrèrent. Wylie demanda comment il se trouvait. Il disait: „Bien“; cependant Wylie lui trouva de la chaleur, et lui dit que sûrement il avait encore trop travaillé cette après-dînée: „C'est un besoin, cela me calme“, répondit-il. Le prince Wolkonsky parla du bal au club qu'on ne croyait pas donner le lendemain, parce qu'il y avait deuil à la Cour: il leva toute objection. Le général Dibitch entra; il ordonna encore en sa présence les corrections à faire au dessin. Ces messieurs sortirent, nous restâmes seuls; au bout de quelque temps, il me dit le bonsoir et se souleva encore, afin que je puisse mieux l'embrasser avec ma roideur dans la nuque.

„Dimanche 8, il me fit appeler avant que j'aille à la messe. Il dit avoir eu de la chaleur dans la nuit; cependant il était habillé. Au bout de quelque temps, je sortis pour aller à la messe et revins chez lui après. „Il fait trop mauvais temps pour que vous sortiez“, me dit-il: „il y aura une tempête“. J'acquiesçai avec plaisir. Il parla pour la seconde fois déjà depuis son retour du Diacon de Tcherkask. Nous parlâmes de ce qu'on avait fait dans la ville pendant son absence et suivant ses intentions pour embellir la ville. Je dis qu'on avait travaillé avec zèle: „Ce sont de bien braves gens“, dit-il. Après avoir resté quelque temps, il me dit de le quitter. Il me fit chercher de nouveau, pour assister à son dîner: c'était un verre d'eau pommée avec

du jus de groseilles noires; il fit cependant le signe de la croix avant de boire, comme s'il se mettait à table, et, après avoir bu la moitié, il le trouva bon et fit chercher Wylie, pour lui demander s'il fallait conserver la moitié pour son souper, ou s'il pourrait avoir un second verre. Wylie dit que s'il voulait, on lui donnerait le soir un autre verre du même. Il me dit alors que cette boisson était juste ce qu'il lui fallait, qu'il s'en était trouvé une provision par hasard chez le prince Wolkonsky, à qui sa sœur l'avait donnée, et qu'elle l'avait reçue en route d'un monsieur de sa connaissance, et qu'il avait toujours entendu dire que c'était une très bonne chose dans cette maladie. Vers deux heures, il m'envoya dîner. Entre cinq et six, il me fit chercher et dit qu'il allait expédier un courrier à Pétersbourg, et me donna des directions sur cela. Il avait l'air très souffrant: il avait de la chaleur et souffrait de la tête. J'allai les remplir, je lui en rapportai le résultat; il me dit: „C'est très bien, envoyez vos paquets au général Dibitch, et quand vous aurez fini, revenez“. Je revins environ à sept heures. Il était mieux; je lui avais apporté des journaux la veille (arrivés pendant son absence) qui l'avaient amusé: il me dit de lui en apporter la continuation. Je lui dis: „Tantôt vous aviez l'air si souffrant que vous me faisiez mal à voir; vous paraissez mieux à présent?“ — „Oui, je me sens mieux“, me dit-il. Au bout de quelque temps, il recommença à lire les journaux; je lisais de mon côté. Ensuite il s'arrangea pour dormir et se coucha avec un air de bien-être qui faisait plaisir à voir, il souriait, et s'endormit. Il dormit de la sorte près de deux heures avec la respiration la plus calme, la plus douce; il ne se réveilla qu'une seule fois, regarda autour de lui avec

une certaine mine que je croyais de la gaieté et que j'ai retrouvée plus tard dans des moments affreux! et se rendormit en souriant. Le valet de chambre entra pour annoncer Wylie, mais il dormait si bien qu'on ne le réveilla pas. Enfin, à neuf heures il se réveilla. Wylie entra: „Comment vous sentez-vous?“ — „Très bien, calme, frais“. Wylie dit: „Vous verrez qu'il y aura de la transpiration“. Après avoir parlé quelque temps, on l'engagea à se coucher: „Je suis si bien ici“, dit-il. Cependant je m'en allai, pour qu'il se couchât; il me dit encore: „Reprenez les journaux! Demain vous m'apporterez ce qui reste“. A six heures, je fis appeler Wylie, je lui demandai s'il était couché: il me dit qu'il n'avait pas pu l'engager à se coucher, qu'il souriait en disant toujours: „Je suis si bien ici“, que maintenant cependant il avait demandé son lit. Dans la nuit, il eut en effet une bonne et forte transpiration.

Lundi 9, Stoffregen me dit qu'on pouvait regarder la maladie comme coupée, que, si la fièvre revenait, elle prendrait une forme intermittente et qu'on en viendrait bientôt à bout, que je pouvais donc écrire à Pétersbourg que la maladie n'était plus que du passé. Je le vis avant de sortir, et puis il me fit chercher pour son dîner. On lui servit une soupe à l'avoine; il dit qu'il avait véritablement de l'appétit, que c'était la première fois depuis le 3. Il trouva cependant la soupe trop épaisse et y mit de l'eau; il la mangea avec appétit, et des pruneaux ensuite. Il avait même envie d'en manger davantage, mais il dit: „Il faut être sage“. Au bout de quelque temps, il me dit d'aller dîner: „Et moi, comme un homme comme il faut“, dit-il, „je vais faire ma méridienne“. Entre six et sept heures, il me fit chercher, pour

me prier d'apporter les journaux: „Vous m'apportez du hochet comme à un enfant“, dit-il. Il lut ce qui restait, mais il était souffrant, il avait de la chaleur. Je lisais en attendant les Mémoires de M^{me} de Genlis; il me fit quelques questions à ce sujet. A Pétersbourg, il m'avait dit de les prendre, parce qu'il pourrait peut-être les lire; je lui dis que c'était une lecture si frivole, qu'elle était faite pour un malade: „Demain, peut-être“, dit-il. Dans la soirée, il m'avait dit inopinément: „Et votre deuil“ (pour le roi de Bavière), „pourquoi ne le portez-vous pas?“ Je lui répondis que je l'avais ôté pour son arrivée, que depuis je n'avais plus eu envie de le remettre, mais, que s'il le voulait, je le remettrais demain.

Mardi 10, il devait prendre médecine le matin. Stoffregen vint deux fois me donner des nouvelles de l'effet de la médecine: il me dit qu'il en avait été si affaibli, qu'il s'était trouvé mal. Je n'étais pas étonnée qu'il ne me fasse pas chercher, parce que je savais qu'il n'aimait pas à être dérangé par quoi que ce soit pendant l'effet d'une médecine. J'allai promener, je rentrai, je finis mon dîner, il ne me faisait toujours pas chercher. Il me prit des angoisses, je fis chercher Wylie. Wylie m'engagea à entrer chez lui, et je le trouvai couché dans sa chambre de toilette sur son lit, la tête très prise; il me vit cependant et me dit: „Je ne vous ai pas fait chercher ce matin parce que j'ai passé une terrible matinée, grâce à cette médecine détestable: j'avais mal au cœur, un besoin continuel de me lever, j'étais si faible avec cela“. La fenêtre était ouverte, il remarqua qu'il faisait beau: „12 degrés de chaud au mois de Novembre!“ dit-il à Wylie. Mais bientôt après il retomba dans un cruel assoupissement, et la respiration était mauvaise.

Pour la première fois, j'entrevis du danger. Je passai avec Wylie deux ou trois heures cruelles à ce lit. Je vis Wylie ému et très sérieux; cependant il disait: „Vous verrez qu'il y aura une forte transpiration“; elle vint, mais l'assoupissement continua si fort, qu'il ne sentait pas que Wylie lui essuyait fréquemment le visage. Au bout de quelque temps cependant, il revint peu à peu et prit le mouchoir pour s'essuyer en disant: „Je vous remercie, je le ferai moi-même! Vous n'avez pas votre livre avec vous“, me dit-il. Il fallut le changer. Je m'en allai, il me fit chercher lorsqu'il eut changé de linge et était couché sur son canapé dans le cabinet; il était étonnamment bien pour l'état dans lequel il avait passé l'après-dînée. J'avais mon livre et faisais semblant de lire, mais je l'observai: il me trouva la figure décomposée. Je lui dis que j'avais fort mal à la tête, qu'on avait fermé un poêle qui donnait à côté de mon lit: le fait était vrai, mais c'était mes larmes qui avaient décomposé ma figure. Il me demanda qui avait fait cela: je nommai la femme de chambre; il entra en détail sur la manière dont il fallait chauffer cette chambre. Il me demanda si j'avais été promener: je lui dis que oui, je lui racontai que j'avais rencontré les Kalmouks à cheval, et qu'on avait dit qu'ayant appris qu'il était malade, ils avaient fait chanter un *Te Deum* pour sa santé: „A propos“, dit-il, „ils veulent prendre congé de vous; moi, je ne peux pas les voir, ainsi recevez-les“. — „Quand?“ demandai-je. — „Mais demain, dites-le à Wolkonsky“. En lui disant le bonsoir et l'embrassant, je fis sur ce cher front le signe de la croix, il sourit.

Mardi 11, il me fit dire qu'il avait passé la nuit tranquillement. J'avais demandé les Kalmouks à 11 heures: il

me fit dire par le prince Wolkonsky de venir chez lui d'abord après. Il était assez bien: il me montra un verre avec du vinaigre et de l'eau des Alpes, que Wylie avait arrangé pour lui laver le visage; il dit que c'était un délice. Il me demanda ce que m'avaient dit les Kalmouks, et si je leur avais fait de la musique. Je dis que non, que j'avais eu autre chose à leur dire, que je les avais remerciés de ce qu'ils avaient prié pour lui, que je leur avais demandé si c'était la première fois qu'ils étaient entrés dans une de nos églises. J'allais continuer: il ne m'écoutait plus et rappela son valet de chambre, pour lui laver le visage avec le vinaigre arrangé; il me dit de m'en aller et de revenir avant la promenade. Je revins avant de sortir. Il me demanda où je comptais aller; je lui dis que j'avais envie de descendre la montagne à pied, pour aller à la source: „Vous trouverez les cosaques, là“, dit-il; „ils ont à présent leurs chevaux dans un de ces Packhaus qui sont vides“.—„D'où vient?“ demandai-je.—„Ils l'ont désiré afin d'être plus rapprochés“. Il me dit de revenir après la promenade. Je rentrai chez lui après la promenade; il me demanda si j'avais exécuté mon projet de promenade. Je dis que oui: „Avez-vous vu les cosaques?“—„J'ai vu deux bas-officiers seulement“. Je lui dis que la veille, en me promenant du côté de la quarantaine, j'avais été agréablement surprise et touchée de voir que le jardinier Gray travaillait à embellir ma place favorite: je lui demandai si c'était lui qui l'avait organisée. Il me répondit avec cet air bon qu'il savait si bien avoir souvent: „Oui, comme il ne peut pas travailler dans ce moment de l'autre côté“ (à un emplacement où l'Empereur avait voulu faire planter un jardin pour lequel il avait expressément fait venir

Gray), „je lui ai dit d'arranger en attendant votre emplacement favori“. Je le remerciai. Il paraissait assez bien et avait la tête fraîche; il me dit qu'il fallait que j'aille promener encore l'après-dînée. Je le priai de m'en dispenser et l'assurai que je me trouvais beaucoup mieux à la maison, et plus tranquille lorsque je pouvais être près de lui; je dis ceci avec quelque émotion: „Allons, de la sagesse“, dit-il, „soyez sage!“ Il me fit goûter sa boisson, qui lui paraissait avoir un arrière-goût; je le trouvai aussi, et il me dit que Egorowitch avait trouvé la même chose. Wylie entra; il lui parla de sa boisson et lui dit ce que nous avions trouvé: Wylie soutint que cela ne pouvait pas être. Quelque temps après, Stoffregen entra; pendant qu'il était là encore, il lui dit en me désignant: „Vous a-t-elle dit ce qui lui est arrivé hier?“ Je ne me rappelais pas de quoi il s'agissait: c'était l'échauffement causé par le poêle dont il voulait parler. A deux heures, il m'envoya dîner. Vers cinq heures, je fis chercher Wylie et lui demandai comment cela allait. Wylie était gai; il me dit qu'il avait de la chaleur dans ce moment, mais que je devais entrer, qu'il n'était pas dans l'état de la veille“ *).

Les détails de la dernière semaine de la maladie sont consignés dans le Journal de Wylie et dans celui du prince Wolkonsky, ainsi que dans les Mémoires de Tarassoff. Tous ces témoignages, parfaitement concordants, figurent au Tome IV de Schilder.

L'Empereur Alexandre mourut le 19 Novembre 1825, vers onze heures du matin. L'Impératrice, qui n'avait pas

*) Fin du Journal de l'Impératrice (Bibliothèque Particulière de S. M. l'Empereur, Section des Manuscrits, travée II, rayon 6, casier 36, № 1042).

quitté son chevet, reçut son dernier soupir et lui ferma les yeux. Les paroles manquent pour donner une idée de l'abattement de la malheureuse femme: voici en quels termes touchants elle fait part de sa douleur à sa mère:

„Taganrog, 19 Novembre/1^{er} Décembre 1825.

Chère Maman! Notre ange est au Ciel, et moi, sur la terre, de tous ceux qui le pleurent, la créature la plus malheureuse, puissé-je le rejoindre bientôt! Oh! mon Dieu, c'est presque au delà des forces humaines, mais puisqu'il l'a envoyé, sans doute il faut pouvoir le supporter. Je ne me comprends pas, je ne sais si je rêve, je ne puis pas combiner ni comprendre mon existence. Voici de ses cheveux, chère Maman! Hélas, pourquoi a-t-il dû souffrir autant! Mais sa figure maintenant ne porte plus que l'expression de la satisfaction et de la bienveillance qui lui sont naturelles: il semble approuver ce qui se passe autour de lui. Ah! chère Maman, que nous sommes tous malheureux! Tant qu'il sera ici, je reste ici: quand il partira, si on le trouve possible, je partirai aussi; j'y serai avec lui tant que je pourrai. Je ne sais encore ce que je deviendrai. Chère Maman, conservez-moi vos bontés.“

Et voici encore la lettre non moins émouvante écrite deux jours plus tard, le 21 Novembre:

„Taganrog, Samedi, 21 Novembre/3 Décembre 1825.

Je vous écris, chère bonne Maman, sans savoir que vous dire. Je suis incapable de rendre ce que j'éprouve, c'est une douleur continue, un sentiment de désolation auquel je crains parfois que ma religion ne succombe! Oh, mon Dieu!

c'est presque au delà de mes forces! Si encore je n'avais pas reçu de lui tant de caresses, tant de témoignages de tendresse presque jusqu'au dernier moment! Et il a fallu voir expirer cet être angélique qui conservait la faculté d'aimer ayant perdu celle de comprendre! Que faire de ma volonté qui lui était toute soumise, de ma vie que j'aimais à lui consacrer!! Oh! Maman, Maman, que faire, que devenir! je ne vois plus rien devant moi. Je reste ici tant qu'il y sera; quand il partira, je partirai aussi, je ne sais quand, où j'irai. Je ne puis vous en dire davantage, chère Maman, je me porte bien, ne souffrez pas trop pour moi, mais si j'osais, je désirerais bien suivre celui qui était le but de toute ma vie."

Il faut d'ailleurs lire toutes les lettres qui suivirent immédiatement la catastrophe, et qui figurent intégralement plus loin à leur ordre de date: elles ne sont que l'expression nette et parfaitement juste des véritables sentiments que l'Impératrice semble bien n'avoir jamais cessé de porter à son époux. L'intimité des dernières années, qu'elle avait accueillie comme un bienfait du Ciel, ne fit qu'accroître la douleur, l'horreur de la cruelle épreuve, et le désespoir s'exhale dans ces lettres avec une spontanéité, un naturel tout particuliers!

Que devient maintenant la légende qui voit Alexandre I^{er} dans l'ermite sibérien Théodore Kouzmitch? Trouvera-t-elle encore des adeptes, après la lecture de cette correspondance, dont l'auteur, dans l'hypothèse d'une disparition volontaire de l'Empereur, n'aurait cependant pu manquer de jouer son rôle? N'est-ce pas la ruine définitive de la fable séduisante qui surprit la bonne foi de bien des dupes?

La suite est connue par le récit détaillé de Schilder. Le 20 Novembre eut lieu l'autopsie, et, le 11 Décembre, la précieuse dépouille quitta le Palais de Taganrog pour être déposée à la cathédrale du Couvent St-Alexandre, d'où le funèbre convoi partit le 29 Décembre pour St-Pétersbourg. Accablée de douleur, Elisabeth, malgré ses infirmités toujours croissantes, ne manqua jamais un seul des deux services quotidiens célébrés pour son cher défunt. Dans sa profonde retraite, elle ne voyait plus que quelques intimes, le prince Wolkonsky, Longuinoff et ses deux demoiselles d'honneur, et encore cette société n'était-elle qu'une fatigue pour elle, sans lui apporter le moindre soulagement. Elle reçut d'Odessa la visite de la comtesse d'Edling (son ancienne demoiselle d'honneur Stourdza), puis, de Pétersbourg, celle de sa vieille amie la comtesse Stroganoff, qu'elle eut certainement grand plaisir à voir, et qui passa chaque jour de longues heures avec elle sans la fatiguer nullement, grâce à son art de trouver des paroles appropriées à la circonstance! Il est également question de ces visites dans les lettres à la Margrave: „J'ai vu la comtesse Edling dernièrement: je croyais qu'elle me gênerait, mais non, elle sait si bien prendre l'âme par le vrai côté, qu'elle ne m'a ni heurtée ni gênée. La comtesse Stroganoff est arrivée aussi vendredi“ (le 18 Décembre): „pauvre femme! elle met tant de délicatesse dans ce témoignage d'amitié qu'elle ne consent pas que je dise que c'est pour moi qu'elle est arrivée. Nous avons bien pleuré, elle sent profondément et vivement, mais hier j'ai dû la prier de me laisser seule la seconde moitié de la journée, car je ne sais pas, je ne veux pas, je ne peux me répandre en paroles: il me semble que je profane mes sentiments.“

Les mois s'écoulaient. La comtesse Stroganoff, après un séjour de six semaines, était retournée à Pétersbourg. Seule et résignée, l'Impératrice continuait à porter la lourde croix imposée par la Providence. Elle dut même renoncer, en raison de son état de santé, à l'espoir un moment caressé d'accompagner le convoi funèbre, ne fût-ce que jusqu'à Moscou. Le mal faisait des progrès, l'organisme se délabrait de plus en plus, la malade dépérissait à vue d'œil. Elle songea quelque temps à se fixer aux environs de Moscou, soit à Soukhanovo, la propriété du prince Wolkonsky, soit à Tzaritzyno, un domaine de l'Etat, soit enfin dans une résidence dont elle ferait l'acquisition. Des offres faites de divers côtés pour l'engager à accepter la jouissance temporaire de propriétés particulières furent toutes déclinées. Elle n'admit pas davantage l'éventualité d'adopter à son usage un des Palais des environs de Pétersbourg: Oranienbaum et Kamennoï Ostrof, que l'Empereur lui léguait par testament, elle les céda au Grand-Duc Michel et à sa femme *).

*) Le Grand-Duc Michel lui adresse à cette occasion la lettre suivante:

„Pétersbourg, le 12/24 Février 1826.

Madame!

Daignez recevoir l'expression de ma plus profonde reconnaissance pour la lettre pleine de bontés que Votre Majesté a daigné m'écrire. Veuillez croire, Madame, que j'y reconnais une nouvelle preuve de la bienveillance dont vous n'avez cessé de me combler, ainsi que ma femme, et être persuadée que toute ma vie sera consacrée à m'en rendre toujours de plus en plus digne et que le dévouement que je porte à Votre Majesté est inaltérable. Le don que vous daignez me faire, Madame, de Kamennoï Ostrof, m'est d'autant plus précieux, que ce lieu me rappellera constamment celui que nous pleurons tous, celui que j'ai considéré comme mon second père et comme mon véritable bienfaiteur. Mais tout en l'acceptant, Madame, je ne puis me refuser à un sentiment de peine, en me disant que vous voulez bien vous priver en ma faveur d'un endroit où vous laissez tant de souvenirs qui vous sont si chers. Daignez,

Il en fut de même de la question d'argent. L'Empereur Nicolas proposait généreusement d'assigner à l'Impératrice douairière un million d'apanages annuels. Elle refusa cette somme et tint à se contenter des six cent mille roubles alloués par l'acte de famille de l'Empereur Paul. Voici encore, à ce propos, quatre curieuses lettres d'elle au nouveau Souverain:

„Taganrog, 10 Décembre 1825.

Je vous remercie, mon cher Frère, de votre lettre, des expressions d'amitié qu'elle contient, de celle de votre propre douleur. Vous me faites du bien en convenant avec moi que j'ai tout perdu, que je n'ai plus rien: j'ai perdu le but de ma vie, ce qui lui donnait du prix ici-bas. Il me reste l'espérance de l'Eternité; tout mon être se tourne vers elle.

Mille tendres amitiés à votre femme en la remerciant de ma part pour sa lettre: je ne puis pas lui répondre aujourd'hui; elle me le pardonnera, j'espère *). Recevez encore

Madame, encore une fois recevoir ma plus profonde et ma plus humble gratitude, de même que celle de ma femme, et continuer toujours quelques bontés à celui qui a le bonheur d'être

de Votre Majesté
le plus dévoué frère,
Michel“.

*) La lettre de l'Impératrice Alexandra était ainsi conçue:

„Den 27 November (1825).

Du arme, unglückliche, liebe Schwester! mein Herz ist zerrissen; aber was ist das gegen deinen Schmerz?

Ich denke ewig an dich, du schwebst vor meinem thränenvollen Blick! Der Engel, der uns entwich.... Ach, du hattest den fürchterlich schmerzlichen Trost ihm beizustehen, ihm die Augen zu schliessen, seine letzten Leiden auf dieser Erde theiltest du mit ihm! Wie wirst du solches überstehen? Gott, Du allmächtiger Gott, sei mit ihr! Ich habe kein Wort mehr! nur Thränen. Lebewohl, du tief geprüfte!

A.

une fois et tous deux l'expression de toute ma reconnaissance pour l'amitié et l'intérêt que vous me témoignez.

Elisabeth. "

„Taganrog, le 31 Décembre 1825.

Mon cher Frère, je viens de recevoir l'oukaze par lequel, à dater de l'année 1826, vous fixez mon revenu à un million. Sensible à l'intention que je reconnais de votre part dans cette mesure, je ne puis cependant l'accepter. L'Empereur Paul, votre Père, dans l'acte de famille, a prévu tous les cas; dans celui où je me trouve, le revenu est fixé à six cent mille roubles. Consentez, mon cher Frère, à ce que je remplisse en tous points sa volonté: c'est rendre hommage à sa mémoire, et, à ce titre, vous ne pouvez pas me désapprouver. Soyez convaincu en même temps que vous agirez en mon sens en motivant (si vous le jugez nécessaire) mon refus de vos bonnes dispositions pour moi, sur mon respect pour l'acte qui a force de loi. Ce sentiment qui nous est commun ne saurait vous laisser le moindre doute dans cette occasion par rapport à mon amitié pour vous: elle est aussi sincère que les vœux que j'adresse au Ciel pour qu'il vous assiste dans l'accomplissement de vos devoirs et de vos bonnes intentions.

Elisabeth. "

Die Kaiserin Mutter schickt Gagarin ab zu dir; ihr Herz liess diesen Schritt thun, nicht aus Ceremonie that sie es. Sie ist in Gott gefasst und trägt ihr Kreuz wie eine Christin. Man muss sie noch mehr lieben, die arme, arme Mama, und ich muss Kräfte sammeln für sie und für meinen armen Nicolas, der deine Hände küsst und für dich betet!"

„12 Janvier 1826.

Je vous remercie, mon cher Frère, de la lettre dont vous avez chargé pour moi le général Wassiltchikoff. Quoique bien sensible à ce témoignage d'amitié de votre part comme à tous les autres, je suis fâchée cependant de vous avoir enlevé un moment. Je conçois si fort comme ils doivent être serrés pour vous.

Dites-vous, mon cher Frère, que j'ai profondément partagé avec vous et avec tout le monde tout ce qu'ont d'affreux et d'affligeant les événements qui ont eu lieu à Pétersbourg, ainsi que les suites. Vous reconnaissez maintenant combien étaient fondés les soucis que causait à votre excellent frère *cet esprit du siècle* dont il ne retrouvait que trop de traces. Vous n'êtes pas le seul, je crois, à rendre justice à ce que beaucoup de monde traitait de méfiance. La place que vous occupez change l'optique sous bien des rapports: que Dieu, en vous aidant, vous donne toujours la véritable!

Afin de ne pas abuser de votre temps et de votre patience, je ne vous parlerai ici que de ma reconnaissance pour les offres bienveillantes que vous me faites et les attentions que vous me témoignez; j'adresse à l'Impératrice mère les détails dans lesquels on m'ordonne d'entrer. Vous en faites beaucoup trop pour moi, mon cher Frère: plus vous me permettrez de me restreindre, et plus vous mettrez à leur aise les sentiments d'amitié que je vous porte et dont j'aimerais toujours à pouvoir vous donner la preuve. Elisabeth.“

„Taganrog, le 15 Mars 1826.

Je m'adresse aujourd'hui à vous, mon cher Frère, pour vous prier de vouloir bien confirmer le don de Kamennoï

Ostrof que le grand-duc Michel m'a fait l'amitié de ne pas refuser de ma part. L'acte de famille prescrivant que toute forme de donation émane du Souverain comme chef de famille, je dois vous importuner de cette demande et vous remercier en même temps de ce que préalablement vous avez consenti à ce que l'entretien de Kamunnoï Ostrof soit assigné sur les quatre cent mille roubles restants du million que vous m'avez destiné. Désirant ménager vos moments, j'ai attendu une occasion pour vous parler de l'emploi que je désirerais voir faire de cette somme, qui n'en a pas jusqu'à présent, et j'oserai énoncer ici le désir que, décompté l'entretien de Kamunnoï Ostrof, tout le reste soit versé dans les fonds qui servent à pensionner les veuves d'employés civils ou militaires de la catégorie de ceux qui n'ont pas droit aux pensions de la caisse des invalides. L'état de ces anciennes pensions existant depuis de longues années, elles se trouvent réduites pour le temps actuel presque à rien, dans les grades inférieurs surtout. En acquiesçant à mon souhait, votre but, mon cher Frère, sera rempli, puisque vous avez voulu me donner le moyen de contribuer au soulagement des infortunés et je serai satisfaite d'avoir trouvé un moyen de concilier votre intention avec la mienne. Il ne me reste plus qu'à vous prier de faire cet arrangement d'une manière immuable, mais la plus privée possible, et il me semble que ce n'est pas vous demander une chose difficile.

Croyez, mon cher Frère, que je suis peinée d'abuser de votre temps pour un objet aussi minime, mais le titre de *mon caissier* que vous avez voulu vous donner m'interdit d'agir autrement, et ce sera la dernière fois, j'espère, que je serai dans le cas de vous ennuyer sur cet article.





Vue du Palais Elaguine.

Lithographie du commencement du XIX^e siècle. Collection de P. Dachkoff.

Recevez d'avance, mon cher Frère, et mes remerciements pour une complaisance dont je ne peux pas douter et mes excuses avec l'assurance de ma bien sincère et constante amitié.

Elisabeth."

Citons aussi une intéressante lettre écrite à Laharpe le 18/30 Janvier, et qui montre bien que, dans l'infortune même, Elisabeth n'oubliait pas les dévouements réels témoignés à son Empereur.

„Taganrog, 18/30 Janvier 1826.

De tous ceux qui partagent ma profonde douleur, croyez, Monsieur, que vous êtes celui dont le souvenir à cette cruelle époque m'est le plus précieux. Il me serait doux de pouvoir pleurer avec vous l'être chéri dont vous connaissiez si bien la belle âme; vous aviez suivi son développement, vous y aviez contribué, il vous devait en partie les qualités admirables et si rares à sa place, qui le rendaient l'objet de l'amour et de l'enthousiasme de sa nation et des étrangers; personne ne saurait donc comprendre mieux que vous toute l'étendue de notre perte et me parler le langage dont mon cœur a le plus besoin. Vous savez, Monsieur, qu'il aimait à reconnaître ce qu'il vous devait, et j'éprouve de la consolation à vous le répéter. Vous me dites que le reste de votre existence est troublé par notre malheur, et je le crois: mais rappelez-vous de l'influence immédiate que vous avez eue sur sa jeunesse, du bien que vous avez fait par là, à lui et à l'humanité entière, et vous trouverez encore de la consolation dans ce souvenir!

Vous parlerai-je de moi, Monsieur! Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis profondément malheureuse, que j'ai tout perdu pour ce monde, où son affection était pour moi le premier, le plus inappréciable des biens. Heureuse de le suivre dans ces contrées éloignées dont il croyait le séjour salubre à ma santé, j'étais loin de prévoir qu'il y serait la victime de son activité et de son zèle pour son pays. Les progrès rapides que faisaient les provinces du midi l'attachaient et l'occupaient; il s'est trop fatigué en faisant le tour de la Crimée, il n'a pas pris les précautions nécessaires à sa santé dans ce climat dangereux par sa beauté même, et il en a rapporté la première atteinte de la maladie violente, rapide, qui nous l'a enlevé. Il ne reconnaissait pas assez le prix de sa vie, c'est le seul reproche qu'il méritait. Je dois ces détails à son plus ancien ami et j'éprouve du soulagement en vous parlant de lui. Comme vous, je regrette, Monsieur, la distance qui me sépare de vous, lorsque nous désirons mutuellement nous communiquer la douleur sincère, profonde, qui nous accable et qui ne finira qu'avec nos jours.

Veillez vous charger de remercier Madame de la Harpe des sentiments que vous m'exprimez de sa part, et recevoir, Monsieur, l'assurance de l'estime que je suis habituée à vous porter depuis un long temps.

Elisabeth. "

Le moment du départ approchait, mais les forces de la malade allaient toujours déclinant: le prince Wolkonsky et Mlle Valouïeff en rendaient compte à Pétersbourg. Elle-même, sans perdre toutefois l'espoir de reprendre le dessus, se plaint fréquemment dans ses lettres à sa mère. Par exemple: „Je désire, j'avoue, si je dois vivre, prendre des forces pour

tant de choses qui sont encore devant moi. Quelquefois mon âme croit y succomber en se les représentant, et, si mon corps faiblit aussi, comment cela ira-t-il? Mais j'ai tort, de *prévoir*. A chaque jour suffit son mal! Dieu aura soin du lendemain, Il conduira tout pour le mieux“.

Et ailleurs, ce souvenir du passé: „Je vous écris avant d'aller à l'église pour un service funèbre pour l'Empereur Paul. Que de souvenirs encore pour moi de ce jour, où nous allions *toujours* ensemble à la forteresse, l'après-dinée, mon bien-aimé Empereur et moi, dans une voiture fermée à deux places, à la suite de l'Impératrice mère. Depuis l'année 1811, où l'on prévoyait l'orage qui menaçait la Russie, il avait pris l'habitude de me dire chaque fois lorsque nous sortions de la forteresse après le service: „Où serons-nous l'année prochaine à pareil jour!“ L'année dernière, à peine remise de ma maladie, on ne voulait pas me laisser aller à la forteresse, mais j'insistai afin qu'il n'aille pas seul, et il me dit comme de coutume: „Qu'est-ce qui sera de nous l'année prochaine!“ O mon Dieu! Voilà donc la conclusion! Patience et Espérance dans l'Eternité!“

Et aussi, plus loin: „Je m'occupe de *ma santé*, c'est une ennuyeuse occupation, mais je voudrais tant avoir un peu plus de forces pour mon voyage qui, si telle est la volonté de Dieu, est irrévocablement fixé à aujourd'hui en trois semaines“ (écrit le 1^{er} Avril). „Avant que cette lettre vous parvienne, j'aurai déjà quitté cet endroit. Demain je recommencerai des bains de drèche (Maltz) qui m'ont fait beaucoup de bien l'année 1823 à Czarskoe Selo. Mais sans doute alors je n'avais pas éprouvé *tout* ce qui est arrivé dans ces deux ans et demi!“

Enfin, la veille du départ, le 21 Avril: „Je partirai demain à 9 heures de l'église du couvent grec où je suis arrivée, où mon Empereur a été exposé pendant dix-sept jours; je n'y serai qu'un moment, on dit une très courte prière, mais elle satisfera mon cœur de partir de là. Adieu, chère et bien-aimée Maman, je vais donc commencer une nouvelle existence, aller à la rencontre de mille nouvelles épreuves. Dieu m'aidera, j'en suis sûre, Il m'assistera aussi pour les forces physiques dont j'ai grand besoin“. Ainsi donc, malgré toutes les épreuves, Elisabeth conservait un rayon d'espoir!

Mais cet espoir ne devait pas se réaliser. Le 22 Avril, elle quitta Taganrog accompagnée d'une petite suite et des médecins. Il faisait un temps magnifique, et toutes les mesures étaient prises pour alléger à la malade le long et fatigant voyage. De Kharkoff elle écrivait encore à sa mère le 26, sans se plaindre particulièrement de la fatigue, et en promettant une autre lettre de Kalouga, où elle devait se rencontrer avec l'Impératrice Marie. Mais celle de Kharkoff fut la dernière. A l'arrivée à Béleff, les forces abandonnèrent définitivement l'Impératrice, qui passa doucement dans un monde meilleur la nuit du 3 au 4 Mai, vers quatre heures du matin probablement. Laissons ici la parole à son fidèle compagnon et secrétaire Longuinoff, qui a consigné tous les détails du voyage de Taganrog à Béleff.

„Jeudi le 22 Avril, nous étions tous réunis au palais de S. M. pour nous mettre en voyage. Cette journée devait lui avoir coûté beaucoup. J'ai su que dès le matin elle avait beaucoup pleuré; elle en avait encore les yeux gonflés lorsqu'elle parut une demi-heure après dans la salle où étaient

réunies les trois députations de Taganrog, de la part de la noblesse, de la bourgeoisie russe et grecque, chacune avec du pain et du sel. Elle leur a adressé à toutes la parole, pleine de sensibilité et d'affection, puis elle est entrée dans la chapelle pour entendre le Te Deum d'usage. Les larmes coulaient de ses yeux en abondance; chacun de nous y a pris part et a pu juger de ce que S. M. devait éprouver dans ce moment si cruel pour elle. M. Stoffregen, qui se tenait dans une croisée de la salle, pleurait amèrement, prévoyant que c'était bien le dernier voyage qu'elle allait entreprendre. S. M., étant rentrée chez elle, resta un quart d'heure pour pleurer librement, après quoi elle s'est mise en voiture pour partir.

Nous avions l'ordre de ne pas la suivre au couvent grec, où elle ne voulait être accompagnée que du prince Wolkonsky. Le temps était superbe, les verdurees toutes fraîches, beaucoup de tulipes et de hyacinthes sur la route, et l'air de printemps délicieux. A deux stations de Taganrog, notre dîner était préparé. Ce n'était pas sans surprise que nous vîmes paraître S. M. au dîner: elle n'a presque rien mangé, mais elle voulait paraître comme faisant partie de la compagnie. Immédiatement après nous continuâmes la route jusqu'à Isaevka, où S. M. a passé la nuit dans la maison du propriétaire, le colonel Isaëff. La nuit était mauvaise, et S. M. paraissait faible le lendemain. Le jour suivant, nous poursuivîmes notre route jusqu'à la terre du colonel Steritsch où était préparé notre dîner, auquel le maître de la maison et son beau-frère le général Pouchkine étaient invités. La journée était forte; nous sommes arrivés à Bakhmoud à neuf heures du soir. S. M. a passé la nuit encore plus mal, et, le lende-

main, son affaiblissement nous donna de vives inquiétudes. Lorsqu'en partant de la première station, la voiture de S. M. s'est arrêtée environ après une verste, nous avons cru qu'elle expirait; il s'est trouvé après qu'elle avait eu besoin de prendre des gouttes et qu'elle n'a pas voulu le faire à la station.

C'est dans cet état d'extrême faiblesse que S. M. partit de Boyan à Koursk par un temps humide et pluvieux qui a gâté le chemin. En arrivant à Koursk, S. M. a voulu se reposer et dîna seule. Le soir, cédant à la nécessité de reprendre des forces, elle résolut de passer la journée suivante dans cette ville, et reçut la princesse Bariatinsky et Mme Kojouchoff, épouse du gouverneur. Le temps est devenu beau, ce qui engagea S. M. de sortir au balcon à deux reprises pour satisfaire les vœux d'une foule nombreuse qui obstruait la rue devant sa maison: „Mon Dieu“, dit-elle, „que peuvent-ils trouver, ces bonnes gens, dans un pauvre être comme moi? Il faut pourtant rentrer chez soi!“

Le 1^{er} Mai, nous quittâmes Koursk; S. M. paraissait être plus forte. La route s'était améliorée, le temps beau. On dîna à une maison de poste. S. M. se retira à la moitié de nuit pour prendre du repos. Comme elle n'a rien mangé à la station Orky, elle demanda du café. Le comte Tchernycheff s'y trouvant, lorsque S. M. apprit que la comtesse sa femme, malade, désirait voir et consulter M. Stoffregen, elle engagea celui-ci lui-même de faire cette course avec le comte Tchernycheff, et de venir la rejoindre à la terre du prince Kourakine qui porte son nom, et où S. M. couchait. C'était un samedi, et elle voulait entendre la messe le jour suivant. Pendant la nuit, le temps est redevenu mauvais, ce qui a dû influencer sur l'état de S. M. Elle passa une très mauvaise nuit,

était extrêmement faible le matin, et nous renvoya à la messe sans pouvoir s'y rendre elle-même. Immédiatement après nous sommes partis. On dîna à une station prochaine, et, n'ayant à faire qu'une station encore, nous sommes arrivés à Orel de bonne heure. Sur la proposition qu'on a faite à S. M. de passer la journée comme à Kursk, S. M. a répondu qu'il fallait arriver le plus tôt et le plus près de Kalouga, car S. M. avait déjà la nouvelle que l'Impératrice mère s'y trouvait pour l'attendre. Elle a passé la nuit plus mal que jamais.

Ce jour étant le dernier de sa vie, je dois aux personnes dévouées à feu S. M., pour qui cet écrit est destiné uniquement, le plus de détails possible. Le 3 Mai, la poste arrivait de grand matin. J'ai porté les lettres de S. M. au palais moi-même. Sur la demande de ses nouvelles, les femmes de chambre tout éplorées m'ont répondu qu'elle a passé une nuit affreuse sans le moindre repos, que ses angoisses, ses étouffements et sa faiblesse surpassaient tout ce qu'on peut s'imaginer, qu'elle leur disait en pleurant: „Dieu m'a affligée par des souffrances, il est juste que je les supporte, mais pourquoi vous, n'étant que deux auprès de moi, deviez souffrir en me donnant des soins inutiles? Pourquoi ceux qui m'entourent doivent souffrir pour moi et partager mes tourments?“ J'ai fait remettre par ces dames les lettres de S. M., en faisant dire que je serais de retour une demi-heure avant le départ, en cas qu'elle eût besoin de me voir, et suis rentré chez moi pour expédier quelques papiers. Revenu au palais, j'ai trouvé que S. M. donnait une audience à l'évêque d'Orel. Nous en étions tous mécontents, connaissant l'excessive faiblesse de S. M., que cette audience durât près d'une

demi-heure. Le commandant des troupes, le général Zagriajsky, a été appelé ensuite pour quelques minutes. Elle reçut ensuite le gouverneur Solntzoff et sa femme, chez lesquels elle logeait, aussi pour peu de temps, après quoi la princesse Wolkonsky et moi ensemble; la princesse devait monter en voiture avec S. M. Elle m'a demandé si j'avais reçu quelque chose par la poste. Sur la réponse que j'avais reçu quelques papiers couronnés, dont j'avais déjà préparé l'expédition pour Béloff, elle m'a dit: „Faites-le comme par le passé en mon nom“. Elle demanda des nouvelles de ma santé, si j'en avais de ma famille, avec quelque intérêt. Puis elle me remit une lettre de son auguste mère pour M. Stoffregen, en me disant ces paroles: „Je vous ai fait venir en trop pour ne pas faire monter ce pauvre goutteux une seconde fois, pour lui remettre cette lettre trouvée dans le paquet que vous m'avez remis, et, comme il est dans votre calèche, je vous prie de la lui rendre; elle est de ma mère“. J'ai trouvé à S. M. une bien mauvaise mine, aussi avec son grand chapeau elle tâchait de cacher son visage le plus qu'on pouvait. La chambre où elle se trouvait était presque obscure; malgré cela, j'ai remarqué qu'elle avait le visage échauffé et les yeux ternes et enfoncés; sa voix était entrecoupée et altérée comme à la suite d'un enrrouement. Bientôt après que je la quittai, elle sortit pour partir. Une baronne Rosen a obtenu la permission de se trouver au passage dans la salle et se tenait près de la demoiselle Valouïeff. S. M. s'en est approchée, et, comme celle-ci se baissait pour prendre et baiser la main de S. M., l'Impératrice la retirait et se baissait pour l'embrasser. Ce mouvement répété à plusieurs reprises a dû fatiguer S. M., qui ne pouvait se baisser du tout sans éprouver de fortes douleurs

dans les entrailles. D'ailleurs les surprises de ce genre n'étaient jamais du goût de S. M., même quand elle se portait bien. En la quittant, les pas de S. M. étaient chancelants. En me tenant dans une croisée de la salle, je ne la perdais pas de vue pour être à même de la soutenir et craignant qu'elle tomberait. S'étant avancée vers le milieu de la salle, elle demanda son mantelet. Le laquais le mit sur ses épaules si bien qu'il n'y avait rien à arranger; cependant S. M. restait immobile, faisant semblant de l'arranger tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, tantôt le voile de son chapeau. Je voyais bien que c'était uniquement pour reprendre haleine. Enfin elle s'est avancée trois ou quatre pas, et, ne pouvant plus avancer, elle s'est assise dans un fauteuil à quelques pas de la porte; elle y resta environ deux minutes, se leva et partit. Ayant traversé l'antichambre, elle demanda le bras du prince Wolkonsky, pour descendre l'escalier. Cette circonstance était extraordinaire, vu que S. M. tenait à descendre toujours seule. Elle a dû s'arrêter encore sur l'escalier pour reprendre haleine, mais n'a pas accepté le fauteuil qu'on voulait lui présenter. Après une minute de repos, elle traversa les vestibules et se mit en voiture. Quand je fus en voiture, je remis à Stoffregen la lettre. En sortant de la ville, il me disait: „Comment sortirons-nous de Kalouga?“ — „Nous n'en sortirons qu....“, lui répondis-je, „soyez persuadé, car, d'après mon opinion, il ne reste à S. M. des forces de courir l....“.

Sur la route d'Orel à Bolkhoff se trouvent beaucoup de bas-fonds, le chemin était arrangé assez bien, mais des pluies continuelles l'avaient miné et gâté. Aussi nous arrivâmes pour dîner à Bolkhoff environ à trois heures. La maison était propre et assez commode: le prince Wolkonsky proposa à S. M. d'y

passer la nuit. S. M. refusa en disant qu'elle voudrait mieux déjà s'arrêter à Béloff si elle ne pouvait pas continuer la route, vu que l'Impératrice mère n'aurait alors que 100 verstes à faire pour arriver à Béloff. Le prince proposa aussi que S. M. dîne dans sa chambre; elle refusa encore, en disant qu'elle n'aimait pas à déranger l'ordre établi et qu'il faut avoir pitié des gens, pour ne pas les faire trotter d'une chambre à l'autre, vu qu'ils étaient en petit nombre, fatigués du voyage, et étant obligés de servir dans trois ou quatre différentes chambres: „Je dînerai avec vous“, dit-elle. Après une demi-heure de repos, S. M. nous fit entrer près d'elle. Elle était assise dans la salle à manger dans un fauteuil: „Pour cette fois“, dit-elle, „par droit et privilège d'une femme malade et vieille, je demanderai de me placer ce fauteuil“. Il est à remarquer que, de tout temps, S. M. ne souffrait aucune distinction de sa personne à table, et, s'il se trouvait une chaise ou un couvert particulier, elle faisait ordinairement les ôter ou bien elle les abandonnait aux autres. Le sort a voulu que j'étais en face de S. M. à table.¹ Elle était contre le jour, ce qui m'a mis dans une peine profonde. Depuis longtemps j'ai tâché de ne pas regarder S. M., de crainte de la provoquer à une conversation, excepté le cas où j'étais appelé de lui répondre. Pour cette fois-ci, la physionomie présentait un phénomène tellement différent des jours passés, que je n'ai pas pu m'empêcher de la considérer avec étonnement mêlé avec la plus vive douleur. Elle avait les yeux ternes et enfoncés, sous les yeux des veines bleues et gonflées comme des noix, ce qui rendait son nez si large qu'il semblait ne pas appartenir à sa physionomie; son teint paraissait très échauffé, et le menton pendant laissait la bouche

ouverte. S. M. sentait ce dernier accident, mais, avec sa délicatesse et le sentiment de la dignité qui ne l'abandonnaient dans aucune circonstance de la vie, elle ne voulait pas paraître s'apercevoir de la dégénération de la nature même et ne voulait pas redresser son menton de la manière la plus simple, avec sa main, mais elle a travaillé longtemps pour tourner la tête et son épaule droite jusqu'à ce qu'ils fussent en contact, et de cette manière le menton a été levé. Pour ne pas lui causer de chagrin en s'apercevant de cette funeste décomposition, j'ai entamé exprès une conversation avec la princesse Aline Wolkonsky ma voisine, sur la beauté du site de la ville de Bolkhoff, avec ses quatorze églises et un couvent que nous avons comptés en approchant de la ville. S. M. prit part à cette conversation : malheureusement nous nous sommes aperçus bientôt qu'elle est devenue un peu sourde, car, en lui répondant de la voix ordinaire, que l'habitude de quinze ans lui rendait familière, j'ai trouvé qu'elle n'entendait pas bien, et elle demandait à plusieurs reprises la même chose. D'un autre côté, elle se trouvait embarrassée, et ne proférait pas distinctement les paroles, de façon qu'on lui répondait souvent au hasard. Pendant le dîner, elle m'a demandé si je ne savais pas quelle princesse Dolgorouky se trouvait à Orel et désirait la voir. „Le hasard voulut“, lui dis-je, „que le maître de la maison où j'ai logé, un médecin, m'a parlé d'une princesse Dolgorouky *), mère ou tante du défunt aide de camp général prince Pierre, qui était arrivée à Orel de la campagne uniquement dans l'intention de voir V. M.“ — „Pourquoi n'avez-vous pas dit cela“, dit-elle, „car

*) La Princesse Anastasie Dolgorouky, née Lapteff († 1827).

j'aurais eu plaisir à voir cette dame? — J'ai répondu que je ne savais pas seulement qu'elle avait l'intention de se faire présenter à S. M., ni qu'elle l'avait demandé. — „J'en suis vraiment fâchée“, dit-elle, „car j'estimais beaucoup ses trois fils *), actuellement tous morts“. Quant au dîner, S. M. n'a pris qu'une soupe légère, dont chaque cuillerée avalée produisait une toux si violente qui paraissait venir du ventre, que, si même elle avait l'appétit, cette fatigue devait nécessairement l'annuler. S. M., lorsqu'on présenta le bœuf aux épinards, a pris une cuillerée pleine de ces derniers, puis elle attrapait le bout de sa fourchette qu'elle porta à la bouche, et rendit la serviette. On présenta le poisson cuit. S. M. a travaillé longtemps avec sa fourchette avant que de prendre un morceau pour en mettre dans sa bouche tout au plus la valeur d'une pilule. Elle a bu de l'eau avec du vin, et j'ai remarqué à cette occasion que la boisson froide la faisait tousser moins que tout ce qu'elle buvait et mangeait chaud. Immédiatement après, S. M. se leva en disant: „Envoyez-moi des gelées, s'il y en a“. En général, c'était à peu près la seule chose qu'elle pouvait encore manger depuis quelque temps. Sur la fin du dîner, on lui envoya des gelées et des cerises fraîches qu'il y avait sur la table. Elle a mangé des gelées et a pris trois cerises. Ensuite elle se reposa plus d'une demi-heure.

Quand nous nous fûmes de la table, nous communiquâmes à M. Stoffregen les observations alarmantes que nous avions faites. Il nous dit qu'il n'osait pas voir S. M., car elle s'était faite à l'habitude de le voir matin et soir, mais qu'une visite dans la journée lui causait en général de l'embarras et

*) Les Princes Vladimir, Pierre et Michel Dolgorouky.

de l'inquiétude, qu'il voulait cependant rester dans la salle pour la voir au passage et l'observer. Lorsque S. M. parut pour sortir, il semblait qu'elle était surprise d'y rencontrer M. Stoffregen, qui, à cause de sa goutte, avait l'habitude de se mettre d'avance dans sa calèche, pour éviter la foule qui pouvait le heurter. Peut-être craignait-elle qu'il l'engageât à passer la nuit à Bolkhoff, ou voulait-elle échapper à son observation; c'est pourquoi elle tourna immédiatement à gauche, demanda son mantelet et poursuivit sa marche jusqu'à la voiture.

Au sortir de la ville, un assez fort orage est survenu, avec beaucoup de pluie. Le chemin passe par quelques bas-fonds: quoique arrangé, il était gâté par la pluie. Nous sommes arrivés à Béloff vers les neuf heures du soir, après avoir fait une journée très forte pour l'état de S. M. Elle était exténuée de fatigue, et toute en transpiration, au point qu'elle était mouillée. Elle n'a pas pu monter l'escalier sans se reposer à deux reprises, et, en entrant, elle disait aux femmes de chambre qu'elle ne comprenait comment un corps desséché comme le sien pouvait produire une transpiration si forte. Elle chargea le prince Wolkonsky d'envoyer un courrier à Kalouga pour informer l'Impératrice mère qu'elle n'était pas absolument dans l'état de se mettre en route, et qu'elle l'appelait de venir à Béloff. J'étais présent à cette expédition, et chacun de nous ne pouvait se passer de communiquer les inquiétudes réciproques sur ce qui résulterait de cette nuit et de l'entrevue de S. M. le lendemain. M. Stoffregen est descendu pour nous dire qu'en arrivant, le pouls de S. M. était presque nul, que, s'étant reposée et ayant pris le thé, S. M. avait repris un peu de forces, qu'il

l'avait engagée de manger un peu de sago, parce que le défaut de la nature la rendait plus faible qu'elle n'était. Il a remonté ensuite pour assister à ce souper de S. M., et en revenant, il nous a dit que S. M. continue à être plus calme et à donner quelques espérances. S. M. s'était couchée, et M. Stoffregen avait donné ordre de l'envoyer chercher s'il y avait quelque changement défavorable. Comme nous logions ensemble, j'ai ordonné à mon valet de chambre de me réveiller en cas qu'on envoyât le chercher. A cinq heures et demie du matin, j'étais déjà éveillé et habillé dans un instant. Arrivé au palais à six heures, on m'a dit que S. M. n'existait plus. En donnant tous les regrets à cette auguste, bonne et vertueuse veuve, j'avoue que j'ai appris cette nouvelle comme une vieille nouvelle de gazette, tellement j'étais préparé à cette perte.

Les renseignements qui m'ont été donnés sur cette affligeante catastrophe sont les suivants. S. M., en se couchant, paraissait plutôt s'oublier que s'endormir. Bientôt après, elle commença à éprouver des inquiétudes avec une respiration extrêmement difficile et une exténuation très alarmante. Les femmes de chambre ont prié S. M. de permettre qu'au moins une d'elles puisse se trouver constamment dans sa chambre à coucher. Elle l'a refusé en disant qu'elle n'était déjà que trop harassée pour avoir du repos elle-même, et, sur leurs instances réitérées, elle répondit qu'elle avait cependant la force pour sonner quand elle en aurait besoin, qu'habituee de n'avoir personne dans sa chambre à coucher, l'idée qu'il y aurait une d'elles lui ôterait le sommeil si même elle était disposée à s'endormir. Il n'y avait pas à répliquer à un argument de ce genre. S. M. a sonné dans la nuit

plusieurs fois, tantôt pour prendre médecine, tantôt pour arranger l'oreiller, vu qu'elle ne pouvait être couchée que mi-séante. Elle sonna pour la dernière fois à quatre heures précises, et, en prenant médecine, demanda s'il n'y avait pas quelqu'un des médecins tout près. La femme de chambre lui répondit que tous étaient près, et qu'il ne s'agissait que de leur dire pour les faire arriver. — „Non“, dit-elle, „il n'en faut pas“, et congédia la femme de chambre. Celle-ci s'empressa d'abord d'appeler M. Reinhold de préférence à M. Stoffregen, qui, avec sa goutte, n'aurait pu arriver de si tôt. Reinhold arrive d'abord. Mlle Tisson entra doucement dans la chambre à coucher, et, se tenant derrière le paravent, a vu que S. M. s'était endormie, et s'est retirée pour ne pas la réveiller. Elle causa avec le médecin un quart d'heure, et puis elle entra encore une seconde fois sans s'avancer au delà du paravent. Elle se réjouissait et s'inquiétait à la fois de ce sommeil si tranquille, lorsqu'elle prit le parti de rentrer et de s'approcher du lit, quand le médecin se glisserait dans la chambre à sa suite. La faible lumière donnait peu de clarté. Elle s'approcha de S. M., et vit une pâleur mortelle répandue sur sa physionomie et la bouche ouverte. En rendant compte au médecin de ce qu'elle voyait, celui-ci lui dit de toucher le corps pour voir s'il était froid ou chaud. Il était glacé. C'est alors qu'on envoya dire à M. Stoffregen, et que nous avons appris tous que notre adorable et infortunée Impératrice n'était plus. C'est donc entre quatre heures et quatre heures trois quarts qu'elle expira, ou plutôt s'endormit d'un sommeil éternel. Il faut présumer même qu'elle expira immédiatement après quatre heures, quand Mlle Tisson lui a servi la médecine pour la dernière fois.

L'effet que cette mort a produit dans la ville et dans les environs était immense, et prouvait jusqu'où une Souveraine peut être adorée en Russie, et quel funeste sort qu'elle fût elle-même dans le cas de voyager, après que je l'avais entendue à Taganrog considérer comme le plus grand malheur le voyage que devait faire le corps de son auguste époux.

Quittons pour le moment cette scène de désolation pour nous transporter à Kalouga. S. M. l'Impératrice mère y a reçu le courrier de la veille à huit heures du matin. A neuf heures et demie, elle était en voiture, et, sur le chemin de poste, à trois stations de Béloff, un second courrier, expédié avec l'annonce du malheur, rencontre S. M. Il n'y avait point d'alternative que de lui annoncer cette nouvelle si funeste. Je laisse à chacun à se retracer les effets de la sensibilité maternelle. Cependant, une heure après, elle se remet en voiture pour achever sa course devenue si triste. Elle arriva à Béloff à huit heures du soir, affaissée sous le poids de la douleur. A peine elle voyait l'escalier qu'elle montait. Après une minute de repos, elle entre près du corps de sa fille chérie, s'agenouille, embrasse et arrose de ses larmes les traits inanimés de celle qu'elle avait espéré retrouver en vie. Dans ce moment, le prêtre, qui lisait l'Évangile sans s'arrêter, continuait ces paroles: „Marie entra dans la maison de Zakharie et embrassa Elisabeth“. Cette coïncidence est trop frappante pour être passée sous silence. S. M. a entendu les prières funèbres, nous accueillit tous avec bonté, entra à plusieurs reprises près du corps, et se retira ensuite dans le logement qui lui était préparé. Le lendemain, S. M. a passé à peu près toute la journée

dans la maison près de la défunte, assistant deux fois aux prières funèbres. J'ai reçu ordre d'assister avec l'aide de camp général Chrapowitzki *) à l'ouverture du corps de feu l'Impératrice.

C'est un cruel devoir que d'être présent quand on arrache pièce par pièce les entrailles d'une personne auguste et adorée que j'eus le bonheur d'approcher pendant quinze ans, et avec laquelle j'ai diné encore et conversé douze heures avant son décès, mais, dans cet écrit, il ne s'agit pas de parler de ma personne. Un courrier a été expédié dans la nuit précédente à Pétersbourg porteur de cette nouvelle inattendue. L'Impératrice mère passa encore la matinée du 6 à Béloff, et s'est remise en route pour Moscou pénétrée de la plus vive douleur. Quelle émotion est de quitter une fille morte pour assister aux couches d'une autre! La Providence, qui l'a destinée à tant d'événements, lui a réparti des forces corporelles proportionnées à celles de sa grande âme. Le 15 Mai, après avoir assisté à la translation du corps de feu S. M. de la maison où elle est morte dans une église de paroisse, j'ai dû quitter Béloff à la suite d'un ordre envoyé de Pétersbourg, pour porter à S. M. l'Impératrice mère à Moscou les portefeuilles et les papiers de la défunte. Ils se bornaient à peu de chose. Il était essentiel de savoir s'il ne se trouverait pas quelque disposition testamentaire: pas une syllabe! En quittant Moscou, je rencontre le cortège funèbre en avant de Mojaïsk le 25 Mai. L'Impératrice mère y est encore arrivée le même jour et y a été présente aux

*) Le général aide de camp Khrapovitzky († 1847), ancien commandant du régiment Izmaïlowsky.

prières des morts dans la cathédrale. Elle assista le lendemain à la cérémonie du départ du cortège, qu'elle a suivi à quelque distance de la cathédrale, malgré la chaleur excessive de la journée, en promettant de revenir à Pétersbourg pour l'enterrement. Il n'y a que les plus vives instances de l'Empereur et la cérémonie du baptême de la Grande-Duchesse née à Moscou qui l'ont empêchée d'exécuter ses projets.

Je ne parle pas ici de l'état dans lequel se sont trouvées les entrailles de feu S. M., le protocole en ayant été fait séparément par Messieurs de la Faculté. Il suffit de dire que le cœur si bon doit avoir cessé ses fonctions quand la mort s'en suivit. Le mal doit avoir été de longue durée, et l'état de feu S. M. était tel, que la fatigue du voyage n'a pu accélérer sa fin que de quelques jours seulement. Ayant suivi le progrès de l'affaiblissement progressif et alarmant de S. M., je suis persuadé qu'elle serait morte dix ou quinze jours plus tard si elle était restée à Taganrog sans se mettre en route. Sa mémoire sera bénie et chérie à jamais en Russie, et l'on peut dire que son corps a été escorté sur son passage et sur toute la route par toute la population voisine, et non seulement par cette pompe militaire et honorifique qui lui a été rendue à sa mort et qu'elle avait fuie durant sa vie. Pour honorer sa mémoire, l'Empereur a confirmé d'avance toutes les pensions et charités que S. M. répandait avec sa main bienfaisante dans l'intérieur et hors de l'Empire. Le trait est digne de ceux que nous pleurons et de celui qui, avec une rare générosité, se constitua bienfaiteur à la place d'une bienfaitrice qui nous est enlevée par la volonté de la Providence. „Notre ange est au Ciel“, disait-elle de feu l'Empereur: ce sont deux anges maintenant réunis au Ciel!

Puissent-ils veiller sur la Russie et sur les membres de leur famille qui les pleurent en commun avec tous les sujets!“

Une autre lettre de Longuinoff, écrite à son frère Nicanor juste un mois après la mort de l'Impératrice *), donne encore quelques détails.

„Khotilovo, 4 Juin 1826.

Je te prépare une lettre aujourd'hui, mon cher ami, pour la remettre à la poste demain en passant à Valdaï. Si tu écris à notre frère Alexis, remercie-le de sa lettre, et dis-lui de m'excuser de ne pas y répondre tout de suite, mais je n'ai absolument que quelques minutes à la dérobee: il faut aller au plus pressé et mettre à jour ma propre correspondance, retardée par le voyage et par notre malheur.

Je n'ai jamais pensé que Sa Majesté pût faire plus que d'arriver à Kalouga. Je me suis trompé d'un jour, mais aussi on a perdu un jour à Koursk pour lui faire prendre du repos. Je n'ai pas le loisir d'entrer dans de longs détails; mais à plus d'une reprise, en route, nous avons eu de cruelles appréhensions. D'Orel à Béleff, le trajet a été long et dur pour elle, d'autant plus que le chemin était défoncé par les pluies. A Bolkhoff, où on a dîné, on lui a proposé de passer la nuit; elle a refusé: elle était pressée d'arriver le plus près possible de Kalouga, pour laisser moins de chemin à faire à l'Impératrice mère, si elle se trouvait hors d'état de continuer elle-même. Elle a encore fait ce dîner avec nous, mais depuis longtemps elle n'était plus en état de manger,

*) Bibliothèque Impériale Publique, Section des Manuscrits.

et chaque cuillerée de soupe lui causait une toux violente. C'est alors que nous avons été frappés d'un changement affreux: elle avait les yeux ternes, et dessous, deux veines gonflées, grosses comme le doigt et bleues, ce qui rendait son nez si large qu'il semblait ne pas appartenir au visage; le menton pendant laissait la bouche ouverte. Elle ne voulait pas le relever avec sa main, mais s'est efforcée d'y parvenir avec son épaule, ce qui lui a donné bien du mal. Sa langue aussi était embarrassée, et on ne pouvait malheureusement distinguer ce qu'elle disait; de plus elle n'entendait plus, et se faisait répéter deux ou trois fois les mêmes choses, dites pourtant de la voix habituelle qui lui était familière. A table même, elle faisait peine à voir; placé en face d'elle, j'évitais de la regarder, car cela la faisait parler, et c'était une chose difficile pour elle depuis longtemps: elle respirait à peine! Elle nous a quittés en disant qu'elle n'avait plus faim et qu'elle aimait mieux se reposer un peu. Le départ eut lieu une demi-heure après dîner, et c'est là, lorsque S. M. monta en voiture, que je l'ai vue pour la dernière fois.

A l'arrivée à Béleff, on m'a descendu droit à mon logement, d'où j'ai été tout de suite à la maison qu'elle habitait. Elle était fatiguée et toute en sueur, ce qui était sans doute dû en partie à un orage qui avait éclaté après le dîner. Elle a monté l'escalier à grand'peine, avec l'aide du prince Wolkonsky, et en s'asseyant à deux reprises. „Ah! Je suis morte de fatigue!“ dit-elle à Stoffregen quand il est entré la voir. Puis elle a prié le prince Wolkonsky d'écrire à S. M. l'Impératrice Marie à Kalouga qu'elle était incapable d'aller plus loin et dans la nécessité de passer quelques jours à Béleff. Le courrier est parti à dix heures, et Stoffregen

nous a dit dans l'intervalle qu'après le thé et le repos, le pouls était devenu plus ferme et plus régulier. Après quoi on lui a conseillé de prendre un peu de sagou, pour ne pas s'affaiblir en restant l'estomac vide. Après ce goûter, elle paraissait mieux et plus tranquille. Elle s'est alors couchée, sans vouloir garder près d'elle aucune de ses femmes, ce qui, du reste, n'était pas l'habitude. Impossible de dormir : elle est restée à s'agiter jusqu'à quatre heures du matin, sonnant et appelant souvent. A quatre heures, elle demande s'il y a un docteur à proximité ; on lui dit qu'on va en appeler un : „Ce n'est pas la peine“, répond-elle. Elle paraît s'endormir. Pourtant on avait envoyé chercher Reinhold : il arrive au bout d'un quart d'heure. Tout doucement une des femmes va voir : elle la trouve assoupie. Elle y retourne, et la voit toujours dormant, d'un calme extraordinaire qui la surprend, ainsi que le médecin, déjà là depuis quelque temps. Enfin, elle entre une troisième fois, et derrière elle Reinhold sur la pointe des pieds ; elle s'approche avec précaution, et la trouve la bouche ouverte, sans respiration et d'une pâleur mortelle. Le docteur lui dit de la tâter : la chaleur vitale avait disparu. Il s'approche lui-même : elle était morte, sans doute depuis une demi-heure. C'est la fin du juste ; elle s'est endormie, peut-on dire, du sommeil éternel le 4 Mai à quatre heures et demie du matin.

J'étais logé avec Stoffregen, qui avait dit qu'on vienne le chercher à la moindre alerte, et j'avais demandé qu'on me réveille si on le faisait appeler. A cinq heures et demie, Ivan me réveille en me disant que Stoffregen a été mandé et qu'il est parti. Je m'habille à la hâte, et j'apprends en arrivant que ma bienfaitrice n'est plus. Dans ma profonde dou-

leur, pas la moindre surprise: c'était pour moi comme une vieille nouvelle! j'étais même étonné depuis quelque temps qu'elle puisse si longtemps lutter contre la mort. On expédie un second courrier à la rencontre de S. M. l'Impératrice Marie, depuis le matin en route pour Béleff. La fatale nouvelle lui est parvenue à l'avant-dernier relais: elle a beaucoup pleuré et s'est remise en route au bout d'une heure pour arriver à Béleff à huit heures du soir.

L'infortunée mère, après avoir monté l'escalier à grand' peine, s'approche du corps, se met à genoux, et embrasse cet angélique visage. Le prêtre, continuant sa lecture, était alors au passage de l'Evangile où il est écrit: „Marie entra dans la maison de Zakharie et embrassa Elisabeth!“ L'âme la plus insensible ne pouvait qu'être frappée de cette fortuite, mais manifeste réalisation des paroles de l'Evangéliste: le pape n'y était évidemment pour rien! S. M. l'Impératrice Marie resta encore le lendemain et une partie de la matinée du 6. Elle a été gracieuse avec moi, mais m'a demandé d'assister à l'ouverture du corps. J'étais abattu par tant de pénibles épreuves, et, dès son départ, j'ai pris des remèdes qui, avec vingt heures de sommeil, m'ont remis sur pied. S. M. m'a recommandé de venir moi-même, si l'Empereur me chargeait de lui remettre les papiers de la défunte. Je lui ai encore demandé à qui m'adresser pour faire présenter à l'Empereur tous les rapports arriérés et maintenant urgents: elle m'a dit qu'elle se chargeait elle-même de tout.

La nécessité de travailler m'a rappelé à la santé. Heureux aussi de revoir ma femme et mes enfants, arrivés le 5 au soir, je me suis remis au travail, et vingt-six affaires étaient prêtes au moment où j'ai reçu l'ordre de partir pour

Moscou. Je suis parti le jour même où le corps de Sa Majesté était transporté à l'église, emmenant avec moi les miens dans l'attente d'une décision sur mon sort. J'ai passé trois jours avec S. M. l'Impératrice mère à examiner les papiers, qui m'ont été remis ensuite, empaquetés et scellés. On n'a rien trouvé de ce qu'on cherchait, pas de testament, et je suis presque sûr qu'il n'y en a pas non plus à Pétersbourg. J'ai fait peu de visites, et je n'étais guère en train d'en faire. Après cinq jours passés à Moscou comme une hallucination, je suis allé par Mojaïsk au devant de notre funèbre cortège, que je suis maintenant. S. M. l'Impératrice Marie m'a fait force compliments, mais sans rien dire de mon avenir: j'aime autant cela, car j'aurais été bien embarrassé de lui répondre. D'ailleurs il m'est revenu aussi qu'elle a dit toute espèce de bien de moi, et je ne suis pas tranquille: si jamais elle allait s'aviser de me prendre à son service, je ne serais pas du tout à mon affaire! Je suis sans nouvelles des rapports envoyés au prince Golitzyne, et je n'en aurai guère qu'à Pétersbourg. Je m'en remets à Dieu; l'Empereur a toujours été bon pour moi: je ne sais pas comment c'est maintenant. En général, ceux qui me veulent du bien me voient au service de la nouvelle Impératrice: cela me semble difficile, parce que sa chancellerie vient d'être tout dernièrement constituée, et sur le modèle de la nôtre. Si on me laissait le traitement assigné par ma regrettée bienfaitrice peu avant sa mort, j'aurais le temps d'attendre et je commencerais par prendre un peu de repos. Maintenant on arrive à Pétersbourg le 13, et les funérailles auront lieu, dit-on, le 20: ce seront bien celles de ma tranquillité et de ma prospérité. Et après, je te tiendrai au courant. J'ai reçu dernièrement une lettre du

comte *) : il me dit que je le reverrai encore, mais que nous ne ferons que nous voir, parce qu'il ira tout de suite chez vous **) avec Ribeaupierre ***): une mission importante, à la hauteur de son esprit et de ses principes! Mais voilà encore le voyage en Angleterre remis, et peut-être indéfiniment. Je compte sur ses conseils et sur ceux de Boulgakoff. Toi, tu te mets bien à ma place: ce sera dur, de s'habituer à une nouvelle existence, n'importe laquelle. Stoffregen s'est arrangé, lui; il s'en va. Moi, je reste en plan! Dieu nous avait en Sa garde: Il ne nous abandonnera pas non plus! Mais que c'est triste, pénible, intolérable, cette attente de l'inconnu! Quel supplice pour moi et pour les miens!“

Des portraits qui nous ont été laissés de l'Impératrice Elisabeth, les trois suivants nous paraissent surtout mériter d'être cités.

Le premier, quelques lignes seulement, est du comte Alexandre Benckendorf ****): „Belle, aimable, spirituelle, elle fit preuve d'une grande force d'âme à l'époque où l'invasion de Napoléon menaça l'intégrité de l'Empire. Elle eut ses faiblesses, ses torts à l'égard de son époux, et, tout en s'étant donné dès le début un rôle qui excite toujours l'intérêt, celui d'une épouse abandonnée et d'une farouche patriote, sa froideur et son complet éloignement pour la société inspirèrent à presque tout le monde une parfaite indifférence à son égard. Sur la fin de ses jours, Alexandre, désenchanté des vanités de ce monde et enclin au mysticisme, revint à son

*) Le Comte Simon Worontzoff.

**) A Odessa.

***) Ambassadeur à Constantinople.

****) Bibliothèque Particulière de S. M. l'Empereur.

épouse. L'intimité de Taganrog a renoué entre eux les liens d'autrefois, relâchés d'abord par des folies de jeunesse, et plus tard par le souci des affaires d'Etat“.

On a aussi du prince Viazemsky de précieuses données, concernant les relations de l'Impératrice avec Karamzine, qui lui en a sans doute fourni lui-même les matériaux. Les voici *) :

„Les relations de Karamzine avec l'Impératrice Elisabeth sont encore plus curieuses qu'avec l'Impératrice Marie. De son vivant même, on la connaissait peu : les témoignages contemporains et la tradition sont également muets sur son compte. Elle accomplit invisible, en quelque sorte, telle une ombre mystérieuse, le cours de son existence et de son règne. Un tout petit nombre d'élus étaient admis dans le sanctuaire, dans le royal ermitage, si l'on peut dire, où elle était retirée. Dans sa première jeunesse, les premières années de son règne, on vantait sa beauté, le charme inexprimable répandu sur toute sa personne. Sa démarche, ses moindres mouvements, ses rares paroles, échos toujours fidèles de ses pensées et de ses sentiments, tout en elle était d'une harmonie captivante. Elle était un composé de grâce et de majesté. Parfois, disait-elle un jour à Karamzine en parlant de cette époque, debout devant son miroir, à sa toilette pour quelque représentation, elle murmurait contre ses avantages naturels et se désolait presque de ce qu'ils devaient attirer sur elle l'attention générale et des regards de sympathie. Mais ces années de triomphante vanité féminine et mondaine furent bientôt passées, et la Princesse se retira dans le calme

*) Œuvres complètes du Prince Pierre Viazemsky, T. VII, p. 141. St-Pétersbourg, 1882.

profond de son ermitage. Le silence se fit. Il ne resta plus que l'intérêt d'un petit nombre de fidèles, attentifs aux rares et lointains échos de son isolement qui parvenaient jusqu'à la société. Vivante, elle fut une poétique et mystérieuse légende. C'est alors qu'elle fit la connaissance de Karamzine, le charma, l'approcha d'elle. On peut dire qu'à défaut d'autres documents plus complets, son image, ou du moins une esquisse de cette image, tient tout entière dans ce que Karamzine a livré d'elle, dans les lettres qu'il lui a écrites et dans celles qu'il en a reçues.

Il fut encore un temps, il fut encore un jour, où son nom retentit solennellement et douloureusement par toute la Russie. C'est de Taganrog que sa voix s'est fait entendre à nous: „Notre Ange est aux Cieux“, écrit-elle pour annoncer la mort d'Alexandre, et ce peu de mots, ces mots touchants deviennent le mot d'ordre du deuil national. Mais cet écho même retomba bientôt dans le silence, et elle fut réunie à l'Ange qu'elle avait pleuré si tendrement.

Nous avons eu l'occasion de voir à Carlsruhe quelques-unes des lettres qu'elle écrivit à sa mère après la mort d'Alexandre. Elles sont attendrissantes au delà de toute expression. Elles révèlent toute la tendresse, toute la profondeur de cette âme si longtemps concentrée en elle-même. Elles permettent de saisir toute la captivante puissance du charme auquel dut céder Karamzine, honoré par elle d'une confiance sincère et presque illimitée“.

Mais la caractéristique la plus intéressante est celle qu'a laissée Serge Ouvaroff, de longues années son collaborateur pour les affaires de bienfaisance. Nous donnons intégralement ci-dessous ce manuscrit, resté inédit:

„Ceux qui ont eu le bonheur de voir de près l'Impératrice Elisabeth ont été à portée de mesurer l'étendue singulière de son esprit et son étonnante justesse. Douée d'un tact exquis et d'un goût délicat, possédant une foule de connaissances variées et solides, elle mettait à cacher sa supériorité cet empressement et cet art que l'on emploie ordinairement à la faire paraître. Il y avait dans son esprit quelque chose de méditatif qui la portait à considérer les choses sous leur aspect sérieux, et son imagination flexible et brillante donnait en même temps à la rectitude de son esprit l'attrait d'une grâce facile et naturelle dont il est impossible de rendre l'effet. Familiarisée avec toutes les littératures de l'Europe et disposée à en saisir les différents caractères, l'Impératrice avait puisé à toutes les sources de l'intelligence cette richesse d'idées et cette maturité de réflexion, qui rendaient sa conversation particulièrement remarquable. Ce qui frappait au premier abord dans l'Impératrice, c'était un grand sens, une raison ferme et éclairée et une parfaite simplicité; plus tard, on découvrait ce que sa modestie cherchait à dérober sous tant de voiles: un esprit supérieur soigneusement cultivé, une rare facilité à parler et à écrire avec élégance et précision, une disposition naturelle à considérer de haut les choses de la vie, cette sérénité de jugement qui les lui faisait apprécier à leur juste valeur, et cette chaleur d'âme entraînant et communicative qui relevait à leurs propres yeux ceux qu'elle honorait de son estime. L'empire absolu qu'elle exerçait sur elle-même, l'éclat involontaire de ses grandes vertus, sa situation isolée dans le haut rang où la destinée l'avait placée, avaient répandu sur toute sa personne quelque chose d'imposant qui commandait le respect et l'admiration, mais qui

ne permettait pas qu'elle fût entièrement connue au delà du cercle très étroit que le sort et l'affection avaient tracé autour d'elle. Ce serait trahir les intérêts de sa mémoire que de taire à présent les innombrables bienfaits qui signalèrent tous les instants de sa vie; sa sollicitude pour l'infortune était éclairée comme sa raison et pleine d'élan comme son âme. Inaccessible aux jouissances de l'orgueil, foulant aux pieds les pompes de la vie, l'Impératrice se fût tout refusé pour satisfaire à cet instinct si vif de bienfaisance, qui semble être l'apanage de toute l'Auguste Famille dont elle a fait trente ans les délices et l'honneur. L'active charité de son âme prenait sa source dans une piété éminente, éclairée et supérieure à toutes les illusions: cette âme sans tache remontait sans effort vers cet ordre sublime de choses dans lequel elle puisait sa force et sa tranquillité. Sévère pour elle-même, indulgente pour les autres, l'Impératrice mettait en pratique ce que d'autres mettent en maximes. On ne reconnaissait l'élévation de son rang qu'à une extrême élévation de sentiments; de toutes les grandeurs du trône, elle n'avait gardé qu'un détachement plus complet des intérêts vulgaires de la vie, et une sollicitude plus sincère et plus tendre pour tout ce qui avait rapport aux objets de son affection et de son estime.

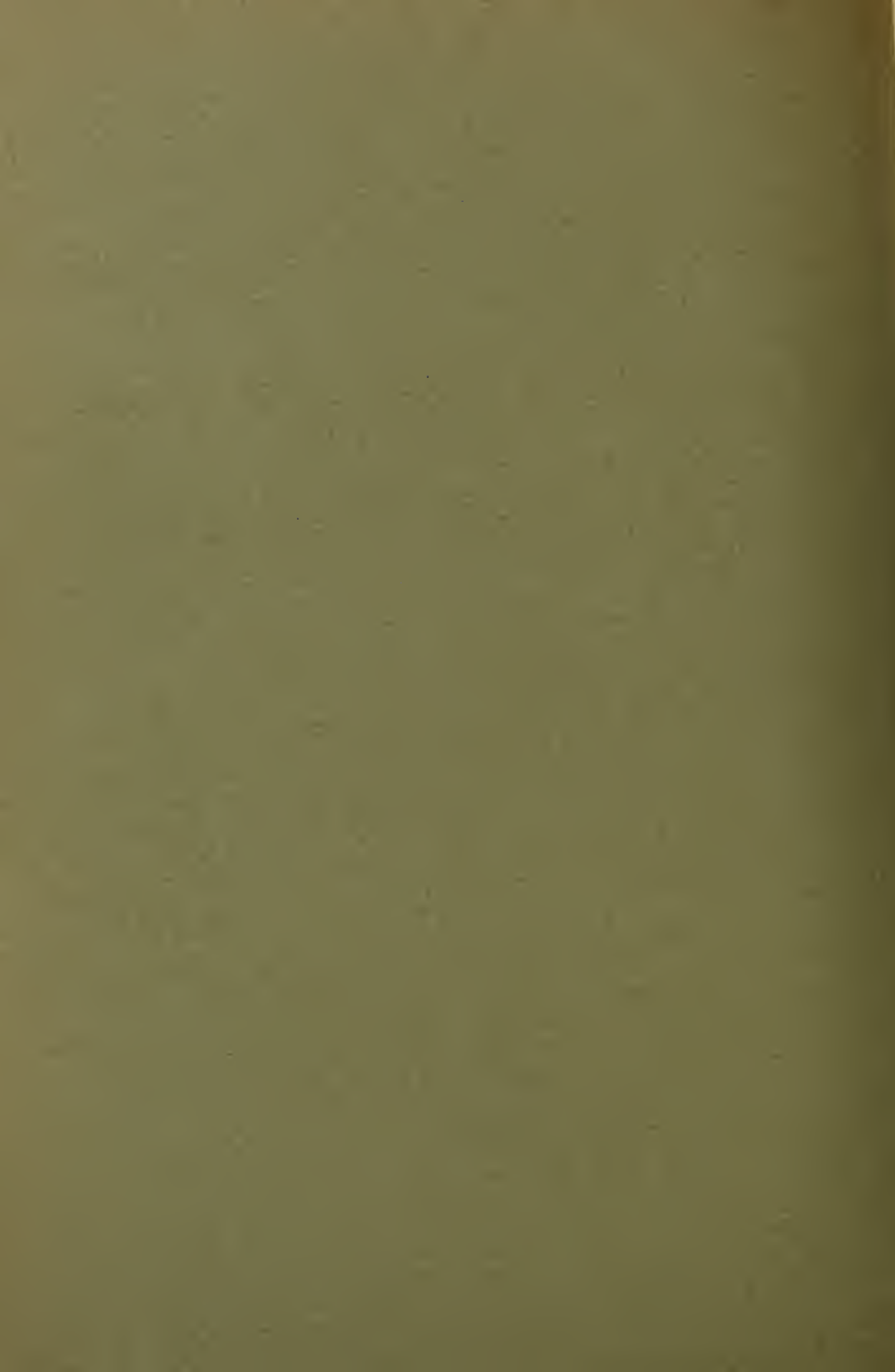
L'Impératrice Elisabeth a gardé jusqu'à la fin de sa vie cet extérieur à la fois majestueux et aimable qui subjuguait tous les cœurs, un son de voix charmant, une taille enchantresse, une grâce parfaite dans tous ses mouvements, une aisance pleine de simplicité et toute royale. A son arrivée en Russie, rien n'était comparable à sa ravissante beauté! Ceux qui ont assisté aux fêtes de son mariage ne se retracent encore qu'avec délices le tableau de ce couple adolescent; on





L'Empereur Alexandre I^{er}.

Miniature de Lebrun, 1814. Collection du Grand-Duc Nicolas Mikhaïlowitch.



dit qu'à leur aspect un murmure involontaire d'admiration s'élevait de toutes parts; le nom de Psyché était dans toutes les bouches: on ne se lassait pas de contempler ces époux si jeunes, si beaux, si heureux, ne connaissant de la vie que ses premières impressions et ne se doutant pas de tout ce qu'elle leur réservait d'amer et de cruel. Quand cet éclat printanier, cette fleur de jeunesse disparurent, l'Impératrice garda toute sa physionomie et toutes ses grâces, et ses traits furent empreints d'une expression dont le charme semblait n'appartenir qu'à elle. Le temps, en dépouillant ce noble front de sa couronne de roses, le ceignit d'une auréole moins périssable, et celle-là n'a pas pâli....

Un goût vif pour les arts servait de délassement à l'Impératrice Elisabeth. Ce goût était accompagné d'un tact singulier et d'une foule de connaissances les plus variées. Tous les arts avaient droit à sa protection; de jeunes peintres russes étaient envoyés à ses frais en Italie, d'autres étudiaient sous ses auspices. La poésie avait également un grand attrait pour son esprit; libre de tout préjugé littéraire, elle passait d'une littérature à l'autre avec un égal empressement. Racine aurait voulu l'avoir pour juge, et Goethe n'a rien produit de classique qui n'ait fixé ses regards. Karamzine lui lisait le manuscrit de son histoire, et nul doute que Scott, Byron et Moore n'eussent été aussi surpris que flattés du discernement exquis avec lequel l'Impératrice goûtait leurs écrits dans leur idiome original. Mais son attention ne se bornait pas seulement aux arts de l'imagination; les ouvrages les plus sérieux étaient l'objet de ses études, et il n'a paru certainement, depuis le commencement du siècle, aucune production remarquable dans une langue européenne quelconque, dont l'Impé-

ratrice, à l'insu de tous, n'ait approfondi le mérite ou jugé les défauts avec une rare sagacité. Ainsi s'écoulait sa vie, consacrée à des actions vertueuses et à de nobles pensées qu'elle mettait un égal soin à dérober à tous les yeux; tant il est vrai qu'un esprit supérieur et une haute vertu ont ceci de commun, qu'ils se suffisent à eux-mêmes, et que les applaudissements du monde leur inspirent une sorte d'effroi dont ils ne se dépouillent entièrement que dans le silence de la solitude et le calme de la méditation!

Les beautés de la nature ne pouvaient manquer d'exercer un grand empire sur l'âme sensible et élevée de l'Impératrice. Elle se livrait à leurs impressions avec le naturel et la simplicité qui s'unissaient à tous ses mouvements: l'aspect d'un site pittoresque animait son imagination et lui prêtait une gaîté douce et expansive, qui se retraçait sur sa figure avec un charme extraordinaire. Quand on la voyait en présence de la nature, on était tenté de croire qu'une destinée paisible et obscure aurait comblé tous ses vœux; sous le manteau de pourpre, elle paraissait née pour être souveraine: également faite pour honorer toutes les conditions, il n'y avait pas de trône qui ne se fût abaissé devant elle, il n'y avait pas de chaumière qu'elle n'eût sanctifiée de sa présence.

Depuis deux ans, la santé de l'Impératrice déclinait visiblement. Atteinte d'un mal profond, on crut devoir la transporter sous un ciel moins rigoureux; Taganrog fut choisi pour sa demeure: on savait que l'Impératrice ne désirait qu'une chose, c'était de ne pas quitter d'un instant son Auguste Epoux. La tendresse de l'Empereur seconda ce vœu; ils partirent ensemble, lui resplendissant de santé, plein de force d'esprit et de corps; elle souffrante, affaiblie et en proie, pour ainsi

dire, à un mal incurable. Ces courts instants passés au sein d'une confiance sans bornes et d'une tendresse qu'augmentait, en quelque façon, la présence du danger, furent terminés par la catastrophe la plus inattendue : l'Empereur succomba tout à coup, et ce fut l'Impératrice qui lui ferma les yeux. Le courage surhumain qu'elle déploya dans ces tristes et solennels moments fit augurer un retour de forces et, pour ainsi dire, un renouvellement de santé; c'était seulement le dernier jet d'une flamme expirante: le coup qui avait terrassé l'Empereur avait frappé à mort l'Impératrice! Elle parut résignée à vivre, parce qu'elle seule savait qu'elle allait mourir. Elle se réfugia alors tout entière dans le sein de Dieu; tous ses instants furent voués à une entière solitude et à de profondes méditations, et ce serait un téméraire effort que de chercher à soulever le voile qui la dérobaît en ces instants aux yeux du monde, auquel elle avait cessé d'appartenir. Elle ne conservait de la terre qu'une seule pensée, et celle-là occupait vivement son esprit: le désir de revoir l'Impératrice mère, dont l'ineffable tendresse veillait sur elle, et qui 'semble destinée à donner au monde le spectacle d'un courage égal à ses vertus. Qu'elle eût été touchante, l'entrevue de ces augustes victimes de la même infortune! que de pleurs auraient coulé, mais aussi quels épanchements de tendresse et de confiance auraient éclaté tour à tour, quelles prières eussent monté de concert vers le Ciel!... Mais Il en avait ordonné autrement: l'entrevue devait avoir lieu à Kalouga; arrivée le 3 Mai à Béleff, ville du gouvernement de Toula, l'Impératrice Elisabeth ne put continuer son voyage. On se hâta d'en instruire l'Impératrice Marie, qui partit sur-le-champ. Lorsqu'elle arriva à Béleff, son Auguste belle-fille n'existait plus...

Nous n'essaierons pas de décrire les derniers moments de l'Impératrice Elisabeth; Dieu seul les connut. Le 3 au soir, rien n'annonçait encore un péril extraordinaire. A l'entrée de la nuit, l'Impératrice sentit le besoin du sommeil; quelques heures après, la croyant moins tranquille qu'elle ne l'avait été, on lui proposa de faire appeler les médecins; elle le défendit positivement. Plus tard, on crut entendre un léger gémissement, et ce gémissement était peut-être un cri de joie. Lorsqu'il fut jour et qu'on entra dans sa chambre, l'Auguste Princesse avait cessé de vivre! On ne sait point le moment précis où se terminèrent sa vie et sa douleur. Elle avait tout rapporté à Dieu, et Dieu la retira à Lui comme à l'insu des hommes: on eût dit qu'ils n'étaient pas dignes d'assister à ce magnifique spectacle. La dernière lutte d'un pur esprit à demi détaché de la terre, cette mystérieuse solennité dont Dieu seul fut l'ordonnateur et le témoin, et qu'il couvrit des ombres de la nuit, n'a laissé aucune trace, et les hommes n'en ont point eu d'avertissement."

L'immortel Pouchkine, contemporain de l'Impératrice, lui a rendu son hommage en vers sonores.

*Réponse à la demande de composer des vers
en l'honneur de l'Impératrice Elisabeth.*

„Sur ma noble et modeste lyre
„Je n'ai jamais chanté d'idoles;
„Libre et fier, de la flatterie
„Aux grands je n'offre pas l'encens.
„Mes vers vont à la liberté,
„Ne savent chanter qu'elle seule,
„Et, quant à divertir les Rois,
„Ma Muse craintive ne daigne!

„Mais, je l'avoue, à l'Hélicon,
„La Fontaine de Castalie,
„Enfant d'Apollon, en secret,
„M'a vu chanter Elisabeth.
„Aux pieds de cet ange terrestre,
„J'ai, d'une âme toute embrasée,
„Chanté la vertu couronnée
„Avec sa grâce ravissante.
„Une secrète liberté
„Dicte au cœur cet hymne d'amour,
„Et mon incorruptible voix
„N'est que l'écho du Peuple Russe!“

La psychologie féminine est en général chose délicate: il est d'autant plus malaisé de réussir une étude psychologique sans avoir personnellement connu le sujet. Aussi se bornera-t-on ici à donner une simple idée de ce que fut la personnalité morale qui nous intéresse.

Pour scruter le caractère si compliqué de l'Impératrice Elisabeth, on ne dispose que de matériaux peu abondants, relativement, s'entend, mais précieux: d'une part ses trente-quatre ans de correspondance avec sa mère, et de l'autre le jugement de quelques contemporains, toujours un peu sujet à caution, quelle qu'en soit la provenance.

Elisabeth est allemande, originaire de Bade, ce coin charmant de l'Allemagne du Sud. Son enfance s'écoule, en partie, tout au moins, puisqu'elle est fiancée dès l'âge de 13 ans, dans le calme et la paix profonde d'une respectable vie de famille. Vrais types de Princes allemands de la fin du XVIII^e siècle, ses parents, en raison de la proximité, se ressentent pourtant plus que d'autres, peut-être, de l'influence de leur éclairée et puissante voisine, la France. Dans la mo-

destie et la simplicité de cette vie allemande, les enfants reçoivent une éducation soignée, et l'attention la plus minutieuse est apportée à tout objet susceptible de les intéresser ou de contribuer à leur développement. Leur personnel de précepteurs et gouvernantes comporte non seulement des allemands, mais encore des français et des anglais. Le français, alors répandu dans toute l'Europe, est l'objet de soins particuliers: c'est ainsi qu'Elisabeth n'écrira guère qu'en français toute sa vie et sera même toujours assez embarrassée, faute d'une pratique suffisante, pour correspondre en allemand. Les jeunes princesses reçoivent, avec de solides connaissances en histoire et géographie, de bonnes notions de philosophie, et étudient à fond la littérature, allemande et étrangère. Une instruction aussi soignée, chose peu commune de nos jours même, ne peut être sans faire alors sensation parmi les autres Cours d'Allemagne, et la renommée en parvient jusqu'auprès de Catherine II, alors à la recherche d'un parti brillant, et non pas seulement à la surface, mais aussi par les qualités du cœur et de l'esprit, pour l'aîné et le préféré de ses petits-fils.

Elle se fait donc donner par le comte Roumiantzeff des détails circonstanciés sur les diverses Cours d'Allemagne, et son attention est appelée sur la maison de Bade, où la Margrave Amélie se distingue entre toutes par le souci élevé de ses devoirs de mère. Son parti est vite pris, et la Princesse Louise, amenée à 13 ans à Pétersbourg avec sa sœur Frédérique, devient un an plus tard la Grande-Duchesse de Russie Elisabeth Alexéewna.

Elisabeth est là seule, sans sa mère; sa sœur la quitte à son tour pour rentrer à Bade, sans rester même jusqu'au

mariage. Transplantée encore enfant dans un milieu tout nouveau, elle est frappée d'emblée par l'éclat de cette Cour de Russie, et en même temps par l'accueil bienveillant de la Grande Impératrice, qui fait depuis longtemps retentir toute l'Allemagne du bruit de son nom.

Du vivant de Catherine, les parents du jeune Grand-Duc passent assez inaperçus, retirés à Gatchina et laissant toute liberté aux nouveaux époux. Ce sont quatre heureuses années, au cours desquelles la petite princesse voit défiler toutes les grandes figures du règne: rien ne lui échappe, malgré sa jeunesse, et elle fait ses remarques à sa mère. Au milieu des cérémonies sans fin, des fréquentes et épuisantes solennités, ses facultés ne perdent rien de leur fraîcheur, malgré l'abondance et la nouveauté des sensations nouvelles, et ses lettres sont délicieuses de naïveté enfantine, de grâce et de naturel. Elle y exprime seulement à toute occasion les regrets de la séparation, et cette impression d'isolement, à laquelle le temps ne fera qu'ajouter encore, n'est pas sans intérêt ici, à son début, où elle n'est que trop naturelle.

Catherine disparue, Elisabeth, alors âgée de 16 ans, est stupéfaite du changement à vue. Et ses lettres sont encore un tableau bien juste non seulement de ses impressions à elle, mais encore des événements dont la précipitation inouïe l'indigne si fort!

C'est là pour la première fois que se révèle son flair de femme: le mépris du nouveau pouvoir pour la mémoire de celle qui s'était imposée au respect de générations entières la déconcerte et la bouleverse, et c'est là aussi pour la première fois qu'elle formule une critique acerbe à l'adresse de l'Impératrice Marie, impuissante à modérer les éclats de

son époux. Quant à celui-ci, il n'a jamais eu sa sympathie, mais son attitude lors de son avènement la lui aliène définitivement. C'est le début d'une ère nouvelle, d'une ère de surprises désagréables pour Alexandre aussi, qui doit tout d'abord se plier strictement et sans murmurer à tous les caprices de son père et à son dressage militaire à outrance. Ce sont presque cinq années d'une vie atroce, où la protestation n'est pas de mise. Elisabeth n'est pas épargnée non plus, et le régime de Paul lui laisse une impression profonde.

La catastrophe du 11 Mars met un terme à tout. Alexandre est Empereur, Elisabeth Impératrice. Elle vient d'avoir 22 ans; ses neuf années de Russie ont été pour elle une école sérieuse: son opinion est faite sur bien des choses, et il est hors de doute qu'elle agit dès maintenant d'une manière parfaitement consciente et réfléchie. Sans enfants après la perte d'une fille unique, le jeune couple est pourtant bien uni, et les caractères faits l'un à l'autre. Cet avènement au Trône semble bien devoir être pour Elisabeth le moment d'essayer un rôle. On sait la présence d'esprit dont elle fait preuve au milieu de l'affolement général et le précieux appui moral qu'elle prête à son époux. Or l'Impératrice Marie, tout entière à sa douleur, et comprenant d'ailleurs que le pouvoir est à son fils et non à elle, se retire à Pavlofsk pour y passer quelque temps isolée. Elisabeth ne sait pas, disons mieux, ne veut pas, profiter de l'occasion. D'une part, elle croit devoir laisser au jeune Empereur toute sa liberté d'action, toute son initiative, et d'autre part, elle connaît assez l'Impératrice pour savoir que sa retraite ne sera pas de longue durée et qu'elle va s'empresse de rentrer en scène pour jouer un rôle près de son fils. Pour ne pas s'exposer à

mettre ainsi son mari entre deux feux, elle préfère rester à l'écart. C'est là une grosse faute, que sa mère, mieux avisée, tente plus d'une fois, au cours de sa visite de 1801, de lui faire réparer. Elle ne s'aperçoit même pas, dans son indifférence générale, que son mari se détache peu à peu d'elle, et elle en vient d'ailleurs à se faire taxer de froideur et d'insouciance dans des occasions où elle pouvait et devait faire entendre sa voix. Or l'Impératrice Marie, à dater du Couronnement, ne craint pas de se mêler de tout, et l'Empereur son fils ne peut faire autrement que de l'écouter; son caractère flottant, indécis même, doit compter avec cette ferme et ambitieuse volonté, et plus que jamais après le drame qui l'a élevé au Trône.

Il n'y a pendant tout le règne que deux personnages auxquels il témoigne invariablement sa confiance et les marques extérieures de sa faveur, l'Impératrice Marie et le comte Arak-tchéeff. Dans cette faveur, pas la moindre spontanéité, rien que de voulu: mais elle ne se démentit jamais.

Elisabeth se restreint à un petit cercle de son choix. Son amie préférée est sa demoiselle d'honneur la princesse Schakhowskoï, plus tard princesse Golitzyne, cette *Principessa* dont le nom revient si souvent dans les lettres jusqu'à sa mort en 1807, qui fait passer pour un temps au second plan deux amitiés d'enfance, la comtesse Golovine et la comtesse Tolstoï, et dont la bonne influence paraît pourtant si contestable.

C'est alors qu'en 1804, Alexandre commence à s'éprendre de la belle Narychkine. Ici non plus Elisabeth ne croit pas devoir interposer son veto. Elle prend d'abord son mal en patience, et ces premières années du règne passent ainsi

pour elle dans les conditions les plus équivoques: d'ailleurs, lorsqu'elle se plaint à sa mère de l'infidélité de son mari et qu'elle reçoit le conseil de protester énergiquement, elle se garde bien d'en rien faire! La naissance d'une seconde fille à la fin de 1806 vient faire diversion, et l'heureux temps que l'enfant remplit tout entier est exempt de toute préoccupation!

La mort de la *Principessa* et peu après celle de l'enfant forment le début d'une période nouvelle, toute de désespoir, de désenchantement, de besoin de se faire oublier, et qui s'ouvre si brusquement, que les contemporains mêmes sont unanimes à témoigner leur sympathie à l'inconsolable mère. Et c'est tout! De 1808 à 1812, elle réussit effectivement à se faire oublier. Pense-t-elle alors arracher Alexandre à la fascination de la Narychkine? C'est peu probable! Elle est simplement butée à des idées vagues de soumission à la destinée, de rigueur du sort, d'oubli immérité. Attachée à son mari, elle ne sait même traduire son attachement dans sa manière d'être. En même temps elle se passionne de lectures et se lie particulièrement avec la comtesse Stroganoff, personne de sentiments droits et élevés, d'instruction supérieure, lettrée et, de plus, profondément religieuse, mais dont l'influence, des plus bienfaisantes pourtant, s'exerce trop étroitement dans le sens de la religion. La comtesse s'évertue à faire de l'Impératrice une orthodoxe convaincue, affermie dans une inébranlable foi, et elle y réussit sans contredit: Elisabeth devient une profonde croyante, dans la plus belle acception du terme. D'une manière générale, d'ailleurs, elle a pris le goût des choses russes; elle aime le pays comme une seconde patrie, et si elle songe toujours à revoir les siens et

surtout sa mère, c'est maintenant avec beaucoup plus de pondération.

Alors survient 1812! La Russie tressaille tout entière, et tout le tragique de l'invasion étrangère fait une vive répercussion sur l'âme d'Elisabeth. Elle est d'abord tout cœur avec Alexandre, pour lui faciliter la tâche difficile de défendre les intérêts du pays, mais son rôle personnel tient surtout dans la part qu'elle prend au soulagement des maux de la guerre. Elle s'élève si bien à la hauteur du grand et général élan de patriotisme, que les contemporains sont unanimes à lui rendre justice, et de ce moment date pour elle une nouvelle orientation. Sa soif d'initiative, son besoin de charité ne pouvant se donner carrière dans les œuvres d'éducation et de bienfaisance, tout entières depuis longtemps aux mains de l'Impératrice Marie, elle fonde elle-même sa Société de Dames Patriotes et ses Ouvroirs. Et ces nouvelles obligations, elle s'en acquitte d'une manière parfaitement consciencieuse et entendue. Mais ici encore elle a manqué l'occasion! Il n'a fallu rien moins que la Guerre Patriotique pour l'inspirer, et pourtant, avec sa finesse d'esprit et sa bonté de cœur, elle pouvait depuis longtemps faire un bien considérable. Le choix de ses collaborateurs est d'ailleurs des plus habiles et des plus heureux: Ouvaroff et sa femme, Longuinoff, la comtesse Stroganoff, la princesse Mechtchersky et les autres se montrent à la hauteur de la tâche et prodiguent leurs efforts avec autant de succès que de désintéressement.

Cette orientation nouvelle est accompagnée d'une tendance bien marquée à se rapprocher de l'Empereur, à laquelle la mort seule devait mettre un terme. La vie prend enfin un but déterminé et les accès de désespoir et de dés-

enchantement se font plus rares. Il y a encore bien des luttes à prévoir, mais qui ne sont pas pour effrayer Elisabeth.

L'état intense de surexcitation générale provoqué par les guerres pour l'affranchissement de l'Europe n'a pu rester sans se communiquer à l'âme impressionnable de l'Impératrice. Là encore elle fait preuve d'une parfaite pondération : allemande d'origine, elle fait la part du patriotisme allemand, sans oublier un instant qu'elle est Souveraine de Russie et que ce qu'elle chérit par-dessus tout, ce sont la grandeur et les intérêts de la Russie. C'est là un fait particulièrement sympathique. Le voyage de 1814/1815 stimule encore son activité. Et la joie de revoir son pays et sa famille après vingt-et-un ans d'absence ne l'empêche pas de vouloir accompagner Alexandre dans son rapide voyage à Pétersbourg à la veille du congrès de Vienne. Sentiment bien naturel ! Ce qui fit le charme du pays natal n'est plus, les intérêts ont changé, les hommes aussi. C'est la vie ! Au second voyage, en 1818, Elisabeth ne dissimule pas que le séjour même à l'étranger ne la fatigue pas moins que le déplacement.

A ce moment se manifeste dans les idées et le caractère de l'Empereur un changement radical, qui n'est certainement pas sans influence, et, cette fois, sans une heureuse influence, sur Elisabeth. L'auréole de gloire faite au libérateur de l'Europe par l'effondrement de la puissance napoléonienne semble devoir stimuler encore son énergie et rien ne l'empêche plus maintenant de revenir aux réformes intérieures qui l'avaient si fort intéressé à l'aurore de son règne : mais, hélas ! ce caractère rêveur vient d'être le théâtre d'une métamorphose subite. Comblée par la vie et rassasiée de gloire, cette nature

inquiète cherche du nouveau, et son complet désenchantement la jette dans un incompréhensible mysticisme sous l'influence manifeste de Mme de Krudener et grâce à des complaisances comme celles de l'archimandrite Photius et du prince Golitzyne, abandonnant ainsi tout le soin des affaires intérieures à Araktchéeff. Elisabeth ne peut trop désapprouver cet état de choses, bien fait pour l'effrayer: aussi met-elle dès lors tous ses soins à complaire à son mari pour tâcher de le ramener à elle. C'est chose malaisée: à partir de 1818, il est en déplacements continuels, tantôt pour les congrès à l'étranger, tantôt pour des inspections en Russie; il faut, pour le voir en tête à tête, saisir les rares moments où il vient en ville ou aux environs. Ne reculant devant aucune fatigue, affrontant sans trêve les courses épuisantes à Tzarskoïé Sélo, Pavlofsk, Kamennoi Ostrof et Péterhof, elle surmonte bravement les infirmités et tient à ne pas quitter l'Empereur, même à ces cérémonies et à ces parades qu'elle a en horreur. Comment résister à tant d'empressement? Il en est profondément touché, et ses dispositions du moment le portent à le témoigner; ce n'est d'abord qu'occasionnellement, mais ensuite, avec les années, ses attentions deviennent de plus en plus fréquentes, de plus en plus soutenues: il en vient en 1822 et 1823 à réserver à l'Impératrice une bonne part de son temps, et l'été de 1823 en particulier est comme un regain de lune de miel. De son côté à elle, l'attachement ne fait que croître: ses lettres la montrent tout entière à la pensée de son mari, et préoccupée avant tout de ce qui le concerne.

Mais le mauvais destin s'acharne: l'amitié a repris, la santé vient à manquer! En 1824, l'Empereur fait une grave

indisposition, et l'Impératrice se sent sérieusement atteinte. C'est alors le voyage au Midi: les quelques semaines d'intimité à Taganrog, ce bonheur longtemps souhaité, c'est le chant du cygne!

Alexandre disparu, la vie reste sans but pour Elisabeth. Encore quelques mois de souffrances, et elle passe à son tour dans l'éternité.

Femme d'esprit et de cœur, femme de valeur! Son séjour ici-bas ne fut qu'une suite d'épreuves „envoyées d'en haut“, comme elle disait elle-même. Peut-être son malentendu avec la vie était-il en germe dans son caractère impressionnable, si compliqué, si difficile à satisfaire faute de l'équilibre indispensable entre l'esprit et le cœur, car c'est l'incessante intervention du jugement à chaque élan du cœur qui semble expliquer son inquiétude de toute la vie. Cette intervention venait généralement trop tard, et ne faisait alors qu'ajouter au désenchantement. Tel fut le pivot de sa pauvre existence terrestre! Et c'est ainsi qu'elle revêt une figure un peu trouble, malgré quelques traits lumineux, mais bien en harmonie avec le

„Sphinx, énigme vivante au tombeau descendue“,

aux côtés duquel elle était placée. Et, l'étoile éteinte, la Voie Lactée s'évanouit!

Lettres pour la période 1825 — 1826.

1825.

Lettres de l'Impératrice Elisabeth à sa mère
la Margrave de Bade.

805.

*„Pétersbourg, 2/14 Janvier 1825,
Vendredi, à 9 heures 1/2 du soir.*

Chère et bonne Maman, quelque tard qu'il soit pour écrire, il faut cependant que je commence ma lettre pour vous remercier tendrement et mille fois de celle que j'ai reçue de vous tantôt en date du 16/28 et 17/29 Décembre. Vous aviez passé deux jours désagréables par le retard de la poste; j'aurais voulu, en lisant la première partie de votre lettre, fouetter les chevaux des postillons, afin de les faire avancer: je sais si bien ce que c'est qu'un retard de la poste lorsqu'on est inquiet, et l'idée que c'est pour moi que vous éprouvez ce désagrément m'est pénible. Vous êtes si bonne, chère Maman, de vous occuper de ma nourriture; je ferai essayer ce dont vous m'avez envoyé la recette. Comme je n'ai pas renoncé aux Kartoffelfleiß, je me le suis permis, il y a quelques jours, sans demander à Stoffregen: je n'ai plus de fièvre, je mange du bœuf, j'ai pensé qu'avec mesure et en ayant soin que cela ne soit pas trop gras, je pourrais me permettre cette fantaisie; elle m'a bien réussi sous tous les rapports. Obermüller avait montré la manière de les faire à un très bon maître d'hôtel russe, et les voilà introduits à la Cour de Russie! Je suis charmée de n'avoir plus de faims canines, qui n'étaient pourtant pas tout à fait naturelles.

Nous avons commencé hier notre nouvelle année, et, quoique je n'aie pas reçu, j'ai été fatiguée de toutes les personnes qu'indispensablement je devais voir. Entre autres, ce qui ne m'a fait que

plaisir cependant, c'était la visite des deux petites de Weimar *), que j'ai vues seules pour la première fois. J'ai été étonnée que leur mère m'ait proposé de me les envoyer seules le matin, pendant qu'il y avait cercle à la Cour. Veuillez dire à ma tante que plus je les vois et plus elles me plaisent; vraiment ce sont de charmantes enfants, naturelles, aimables et causant si joliment. Le Duc Alexandre, que je n'avais pas vu depuis le jour où je ramenai Marie dans sa maison en revenant de Czarskoe Selo, me témoigna hier une sensibilité dont je suis encore toute ébahie. Il vient chez moi avec son fils: „Il y a longtemps que je n'ai pas eu le bonheur de vous voir! Comme je suis charmé de vous voir si bien!“ etc., sont les phrases d'usage dans ces occasions, et nous nous coupions mutuellement la parole, moi avec mes réponses de politesse, lorsque tout d'un coup je lui vois des larmes aux yeux, et des larmes qui ne tarissent pas et qui l'empêchèrent de parler tout le reste du temps de sa visite. J'ai été d'autant plus touchée et étonnée de cette sensibilité que jamais je ne m'y serais attendue. Il est singulier que je n'ai pas vu hier ni Marie de Wurtemberg ni Hélène, celles de la famille avec qui je suis sur le pied le plus intime. Marie est incommodée depuis quelques jours et ne sort pas, et Hélène avait été en représentation le matin malgré son état, et, comme de raison, se trouvait si fatiguée que je l'ai fait prier de ne pas venir le soir; moi-même j'avais besoin de silence et de calme. Aujourd'hui, c'est elle qui me fait écrire si tard, car elle a été chez moi de 7 heures à 9 heures et demie. L'Empereur a apporté le plan du futur palais du Grand-Duc Michel, et il y a eu des discussions sur la distribution des appartements d'Hélène.“

806.

*„Pétersbourg, 10/22 Janvier 1825,
Samedi, à 11 heures du matin.*

Votre lettre du 24 Décembre/5 Janvier, chère et bonne Maman, avec le bouquet de violettes, m'est parvenue par la dernière poste: ces violettes avaient conservé du parfum. Le temps doit être bien

*) Les filles de la Grande-Duchesse Marie Pavlowna.

agréable, et, si nous l'avions ici, je pourrais sortir, et je suis sûre que je serais déjà quitte de ma toux. J'avoue que, nommément aujourd'hui, j'ai un peu d'humeur contre Stoffregen; à Czarskoe Selo encore, il me disait: „Ich werde Ihnen etwas geben, was den Ueberrest des Hustens vollends wegnehmen soll“. Depuis, il m'a dit cette phrase sûrement cinq ou six fois en changeant la médecine. Aujourd'hui, il l'a répétée de nouveau avec la proposition d'une nouvelle médecine; je tenais ma patience à quatre, et cependant je n'ai pas pu m'empêcher de dire: „Es wird wieder nichts helfen!“ Je crois que cela l'a fâché, j'en suis au regret, mais le fait prouve cependant qu'il n'est pas infallible. Je grogne avec vous, ma bonne Maman, et cela fera passer mon humeur.

J'ai été un peu fatiguée hier et avant-hier, parce que j'ai vu plusieurs personnes, les unes par courtoisie, les autres pour affaire: quand on reçoit les uns, il faut recevoir les autres qui y ont le même droit, et la famille par-dessus fait que cela devient un peu fatigant. Ce matin encore, j'attends entre autres la comtesse Ostermann et sa sœur, la comtesse Pierre Tolstoï, qui arrive de Moscou.“

807.

*„Pétersbourg, 13/25 Janvier 1825,
Mardi, à 9 heures 1/2 du soir.*

Hélène m'a fait hier cadeau de son portrait. Il n'est pas assez bon pour que, comme portrait seul, il m'ait fait plaisir, mais j'ai été touchée de l'idée qu'elle a eue de me le donner, parce que cela prouve qu'elle compte sur mon amitié et qu'elle trouve cette sûreté dans son propre cœur. La sûreté qui, dans la première jeunesse, vient de cette source est un sentiment si doux, si consolant, soit en amour ou en amitié! On ne doute pas, parce qu'on aime soi-même! Il ne tiendra pas à moi qu'avec moi du moins, elle ne la conserve tant que j'existerai. L'Impératrice mère m'a donné une robe éclatante d'or et de broderies, des toques et chapeaux d'une élégance à l'avenant, et cette vue m'a causé une sorte d'éblouissement et de frayeur, à moi qui n'ai pas fait de grande toilette depuis plusieurs mois!“

„Pétersbourg, 21 Janvier/2 Février 1825,
Mercredi, à 1 heure.

Ma bonne et chère Maman, les postes sont rentrées dans l'ordre et j'ai reçu lundi votre chère lettre du 2/14 Janvier et 3/15. Je vous en baise mille fois les mains. Ma bien-aimée Maman, ne me remerciez donc pas, je vous en prie, de vous avoir écrit pendant que j'étais malade: c'était, je vous assure, un besoin pour moi. Les nouvelles qu'on donne (d'ici, je pense) sur mon voyage en Italie sont dénuées de tout fondement. Il n'en a jamais été question, et je ne puis m'expliquer ces bruits autrement sinon par le Monsignore Paulucci, qui me témoigne toujours beaucoup de zèle et d'attachement, et qui, pendant deux mois, n'a pas omis un jour de venir demander de mes nouvelles. Comme Italien lui-même, il aura peut-être dit en conversation quelque part qu'il faudrait me faire aller en Italie, et, comme il va incessamment y faire un voyage, on aura conclu qu'il va me préparer les quartiers. Voilà souvent comme à Pétersbourg les bruits se forment et se répandent au loin! Il n'est question d'aucun voyage pour moi, je ne sais pas même ce qu'on me fera faire ce printemps pour me restaurer. Je ne crois pas qu'un voyage soit *indispensable* pour moi, cependant je crois qu'il me ferait grand bien comme *repos* sous plus d'un rapport, mais peut-être me trompé-je, et *qu'il en soit ce qu'il plaira à Dieu!*

Je vous écris un peu tard aujourd'hui, chère Maman, et par là interrompue fréquemment; plus tôt, j'ai eu de petites affaires à expédier qui m'ont fait faire des réflexions désagréables. Il serait trop long et ennuyeux pour vous, chère Maman, qui ne connaissez ni les individus, ni les rapports, de vous raconter cela, mais il vous sera arrivé aussi plus d'une fois dans votre vie de voir avec peine que les personnes pour lesquelles vous croyiez avoir tout fait sont celles qui vous donnent le plus souvent des preuves d'indiscrétion. Cela fait de la peine à chaque nouvelle expérience qu'on en fait.

On fête le jour de naissance du cousin aujourd'hui par un spectacle à l'Hermitage, c'est-à-dire l'Empereur offre l'Hermitage à l'Impératrice mère pour y donner le spectacle qu'elle a ordinairement sur





L'Impératrice Elisabeth.

Portrait de Dawe, appartenant à la Princesse Hélène de Saxe-Altenbourg.

un théâtre dressé dans une des salles du Château. L'Empereur lui-même n'y sera pas. Demain, jour de naissance de Marie de Weimar, il y a petit bal chez l'Impératrice mère. Mercredi prochain, jour de naissance du Grand-Duc Michel, grand bal encore, dont Hélène même, quoique épouse du héros de la fête, ne pourra plus être parce qu'elle est trop avancée. Ensuite vient le jour de fête de la Grande-Duchesse Anne, qu'on se propose de célébrer en allant *in fiocchi* au Grand Théâtre de la ville, et, pour le lendemain, on a obtenu de l'Empereur la grande mascarade à la Cour qu'il avait refusée pour le Nouvel An. Voilà toute une liste de réjouissances. Pour moi, en attendant, je suis bien; ma toux devient très insignifiante, mais j'ai eu ces jours-ci, d'abord après dîner, de petits mouvements fiévreux que les médecins disent provenir principalement des nerfs, et je le sentais moi-même. En me couchant sur le canapé d'abord après dîner et restant quelques heures toute tranquille, dormant même par ci par là, j'ai prévenu hier et avant-hier le retour de ce mouvement de fièvre; c'est pourquoi je n'ai pas pu hier préparer ma lettre pour la poste d'aujourd'hui. Plus tard, la comtesse Stroganoff et Hélène se sont rencontrées chez moi, et le cousin est survenu. Je leur ai donné du thé, et voilà qu'Hélène, qui aime à discuter, a entamé une discussion sur une lecture qu'elle avait faite, et tous les trois parlaient presque à la fois, et le thé que je servais et le mien que j'avais envie de boire, tout cela a presque fait tourner ma faible tête. Il me faut du calme plus que jamais. Maintenant il me faut finir bien vite, chère Maman, parce que plus d'une interruption m'ont conduite bien plus loin que je ne voulais. J'ai un mot à écrire encore à Frik et baise encore une fois et mille et mille fois vos chères mains."

809.

„Pétersbourg, 24 Janvier/5 Février 1825,
Samedi, à 11 heures du matin.

J'ai fait ma première sortie le matin avant dîner, j'ai été chez l'Impératrice mère et chez Hélène pour un moment: on ne me laisse pas sortir encore pour prendre l'air, et je crois que j'en aurais plus de profit que des courses dans les corridors du Château! En général,

il me faut m'armer de patience à présent pour supporter les différentes opinions qu'on soutient pour mon pauvre moi et d'après lesquelles on veut agir et faire agir. L'Impératrice mère a sa manière de voir et tourmente les médecins dans un sens; l'Empereur a une autre manière: il ne tourmente pas les médecins, mais il dit qu'il faudrait faire ainsi. Les deux médecins diffèrent encore entre eux sur ce qu'ils veulent faire de moi, et moi, je dis que tous, plus ou moins, ils ne savent ce qu'ils disent, parce que je me sens et me connais mieux qu'eux ne me jugent.

Quant à la question que vous me faites, chère Maman, sur l'intérieur du ménage d'Hélène, il est difficile en effet d'y répondre par la poste. Ce qui est sûr, c'est que le Grand-Duc Michel a véritablement un bien bon cœur et de bonnes qualités, et il est heureux toujours d'avoir ce fond de mise dans un ménage."

810.

*„Pétersbourg, 28 Janvier/9 Février 1825,
Mercredi, à 10 heures 1/2 du matin.*

Ma chère et bonne Maman, c'est pour votre lettre du 9/21 Janvier que je vous remercie en vous baisant mille fois les mains. Je suis charmée que vous soyez contente de celle que Stoffregen a écrite à Mlle de Scharnhorst. Lui et moi ignorions que c'était par votre ordre qu'elle lui avait écrit, et c'est pourquoi vous recevrez encore de lui une lettre qui vous est adressée directement. Ma toux va bien; depuis trois nuits je ne prends plus ma potion de Roméo et Juliette, et je n'en dors que mieux: je suis charmée d'avoir fait cette épreuve, car je craignais de ne plus pouvoir me passer de ce calmant. Mais c'est mon estomac et mes forces maintenant qu'on traite. Encore on ne m'a pas permis de prendre l'air: ces messieurs sont si craintifs, et je suis sûre qu'ils retardent par là le retour de mes forces; Stoffregen fait la description du temps qu'il veut pour me laisser sortir, et ce sont de ces journées qu'on rencontre une fois au plus dans six semaines.

A une heure 1/2.

Je vous écris à bâtons rompus, chère Maman, comme l'est en général mon existence. Je trouve que c'est là ce qui fatigue et affaiblit

le plus: on veut entreprendre cette occupation, non! il faut la quitter, parce qu'on exige autre chose de vous; il n'y a, à mon avis, rien qui use plus les forces! C'est ainsi que l'Impératrice mère m'envoie tous les jours de messe les enfants d'Alexandrine; je les aime de tout mon cœur et c'est un véritable plaisir pour moi de les avoir chez moi, mais elle me les envoie toujours au moment où je dois m'habiller pour la messe: alors l'Empereur arrive, je ne suis pas prête, et cela m'agite. Cela est arrivé encore aujourd'hui, tandis que, si on me les envoyait un autre jour, je n'aurais que le plaisir de les voir. Ils ont beaucoup gagné, Alexandre depuis qu'il a un officier auprès de lui, et Marie depuis qu'elle n'est pas toujours avec les bonnes; elle a aussi une dame avec qui elle passe une partie de la journée. Vous croyiez, chère Maman, que la Néva n'était pas prise, parce que l'eau montait? La glace n'empêche pas l'eau de monter; elle la soulève, passe par les interstices et entre dans les maisons malgré la glace par les tuyaux des conduits qui aboutissent à la Néva ou aux canaux. Depuis la nouvelle année, le golfe est, dit-on, rentré dans son niveau, et nous n'avons plus eu qu'une légère crue d'eau, il y a une quinzaine de jours. C'est aujourd'hui le jour de naissance du Grand-Duc Michel, et j'ai voulu, après la messe, aller féliciter l'Impératrice mère, mais elle est venue chez moi, ce qui de nouveau a dérangé toutes mes dispositions. Tous ces jours-ci, des écritures par différents courriers m'ont empêchée de vous écrire d'avance, chère Maman. Il m'a fallu écrire une immense lettre à Anne, dont j'avais reçu un volume, qui, à la lettre, m'a rendue malade par la fatigue que m'a causée sa lecture; elle a toujours cent mille demandes, plaintes, réclamations, auxquelles il faut au moins répondre. Ensuite j'ai dû écrire à la Duchesse de Parme, Marie-Louise, qui m'a écrit pour avoir de nos nouvelles après l'inondation, et puis à Alexandrine, et tout cela dans l'espace de trois jours où j'étais particulièrement faible. Pardonnez-moi donc, Maman, si je finis tout court. Je voulais aujourd'hui encore essayer une visite à la Grande-Duchesse Marie, mais je ne sais pas si j'en aurai la force. Adieu, chère et bien-aimée Maman, je baise mille et mille fois vos chères mains en vous demandant pardon de ma sotte lettre."

811.

„Petersbourg, 31 Janvier/12 Février 1825,

Samedi, à midi.

Vous me demandez, chère Maman, quels sont les cadeaux que j'ai faits à Hélène pour son jour de naissance? Je n'en ai pas été contente cette fois, mais ma maladie m'avait empêchée de m'y préparer à temps. Je lui ai donné un bracelet d'un genre qui m'a paru nouveau, et un chandelier avec des globes en verre de couleur verte: elle souffre toujours des yeux, et comme, l'année passée, elle avait pendant tout l'hiver sur sa table une lampe arrangée en taffetas vert par un valet de chambre qui l'avait accompagnée de Stuttgart (et qui est reparti avec la comtesse Uxkull), je lui ai fait faire ce chandelier pour ses couches. Son mari lui a donné un superbe châle turc bleu turquoise qu'elle désirait. Il n'est pas homme à imaginer des galanteries, mais il est généreux et n'a aucune mesquinerie dans le caractère: je crois que, si on lui disait qu'il peut faire plaisir ou du bien avec des millions, il les donnerait s'il les avait. Il fait beaucoup de bien en général aux officiers pauvres qui sont sous ses ordres et à tous ceux qui sont attachés à sa personne. Il a le cœur bien bon! Tout ce qui est bon en lui vient de lui; ce qui est à blâmer vient de l'atmosphère: il y en a d'autres où c'est *vice versa*....“

812.

„Petersbourg, 4/16 Février 1825,

Mercredi, à 10 heures du matin.

Chère et bonne Maman, c'est à votre lettre du 16/28 Janvier que je réponds aujourd'hui, et je vous en baise mille et mille fois les mains. Chère Maman, je voudrais que vous n'attachiez pas plus de prix qu'il ne faut à une consolation que je me donnais à moi-même en vous écrivant tant que j'étais malade. D'abord je n'étais pas couchée. Wylie s'étonnait que je ne restais pas au lit, mais cela me rend plus malade et m'agite, et j'aimais mieux être assise que couchée sur le canapé, parce que je toussais plus couchée. Ce n'était

qu'au plus fort de la fièvre qu'il fallait que je me couche sur le canapé, parce que je succombais à l'accablement. On m'a donné depuis trois jours carte blanche pour prendre l'air si je trouvais un moment favorable, mais il n'y en a pas, et précisément tous ces jours-ci il fait froid et brumeux. En attendant, hier et aujourd'hui, j'arpente le Palais, ce qui n'est pas ce qu'il y a de plus agréable. Hier c'était la Ste-Anne et aujourd'hui le jour de naissance de la Grande-Duchesse Marie, ce qui fait que je vais féliciter ces princesses. Je n'ai pas été du tout encore chez Madame d'Orange, parce qu'elle demeure le plus loin et qu'il y a un corridor froid à traverser. Cependant, hier, j'allais le risquer, lorsque par bonheur je l'ai trouvée chez sa sœur de Weimar. Aujourd'hui, il y a trois ans de cette jolie fête que l'Impératrice mère a donnée, une mascarade de société entremêlée de tableaux et où j'étais costumée en femme de Tipoo-Saïb. Quand je pense à ce temps (qui n'était pas sans tribulations), il me paraît si couleur de rose, car depuis j'ai tant perdu, et mes esprits et mes forces ont bien baissé! Il y a aujourd'hui grande soi-disant mascarade publique. L'Impératrice mère avait voulu se mettre en costume russe avec ses filles et ses petites-filles de Weimar, mais cela a été changé, et il n'y aura que la Grande-Duchesse Anne et les petites de Weimar en costume. Voici, chère Maman, une lettre que Stoffregen m'a remise pour vous; il vous remercie probablement de la vôtre. Sa santé va mieux; il y a un peu de nerveux et d'hypocondrie dans son fait: quand il me dit, et d'autres aussi, que ses nerfs ont souffert par la tension que lui a causée ma maladie, j'en ai des regrets sensibles et ne puis m'empêcher d'en être touchée, mais je voudrais que cela ne fût pas. Hélas! Maman, la pauvre comtesse Protassoff dont vous me parlez avec intérêt devient malheureusement pour tous ceux qui ont de la charité un simple objet de pitié et pour les autres un sujet de plaisanterie. Je crois qu'elle tombe un peu dans l'enfance. Elle est arrivée ici mourante; elle s'est remise, tant mieux! Mais maintenant elle veut être partout et de tout ce qui se fait à la Cour: non seulement on ne comprend pas comment dans cet état on peut désirer se trouver dans le grand monde, mais de plus elle y devient un objet de dégoût par la manière dont elle ne peut qu'être, à table, n'y voyant pas et ne voulant pas qu'on la serve.

Ma lettre commencée à dix heures ne sera finie qu'après deux heures. Après la messe, je me suis hâtée d'aller chez la Grande-Duchesse Marie pour la féliciter. J'étais à sa porte, mais, comme il y avait une foule de dames dans son premier salon, et ne paraissant pas encore dans le monde, j'ai trouvé inconvenable de me montrer là; je suis donc restée dans une chambre très froide et je lui ai fait dire que j'étais venue la féliciter, mais que le monde qui était dans son antichambre m'empêchait d'entrer: elle m'a fait dire qu'elle en était très fâchée, et voilà tout! Avouez que, si je voulais, je pourrais m'en piquer, car elle aurait pu trouver une chambre pour venir me dire un mot, mais, heureusement pour mon repos, je ne me pique de rien. De là j'arrive chez l'Impératrice mère, qui était aussi très tracassée et agitée d'une toilette qu'elle faisait pour donner audience à M. de la Ferronays, et où aussi je suis venue mal à propos. Finalement je suis allée me reposer chez Hélène, que je ne verrai pas ce soir, parce que nous serons bloquées chacune chez nous par la mascarade qui circule dans tous les corridors du Château. En rentrant, j'ai trouvé la pauvre comtesse Protassoff qui m'attendait. Cela fait, comme vous voyez, une matinée bien tourmentée! Avec cela, on vous dit: „Portez-vous bien et prenez des forces!“ C'est dire à un boiteux: „Dansez et amusez-vous bien au bal!“ et, si on n'observe pas ces procédés dès qu'on est sur pied, on s'expose à d'autres désagréments. Vous direz, Maman, que je finis ma lettre de mauvaise humeur, et c'est vrai, d'autant plus que je crains d'avoir pris du froid à la tête dans cette expédition manquée, ce qui serait fort désagréable.“

813.

„Pétersbourg, 7/19 Février 1825,

Samedi, à midi et demi.

Hélène m'a effrayée avant-hier: elle a pris une fluxion à la tête qui lui a donné une si forte congestion qu'elle était cramoisie; avec cela elle avait les traits gonflés, des agitations affreuses et même de petites douleurs. Heureusement que les médecins assuraient qu'il n'y avait pas de fièvre, mais elle se plaignait d'une chaleur et d'une soif extrême. Dès le soir, elle était mieux, mais jusque-là le saisissement

et l'inquiétude m'avaient causé une fatigue extrême. Cela me prouve combien je suis encore misérable! Je me fais l'effet d'un habit usé à force d'avoir servi: la moindre chose y fait un trou, et cela ne se répare plus, parce que l'étoffe est usée."

814.

*„Pétersbourg, 14/26 Février 1825,
Samedi, à 11 heures du matin.*

Mille et mille remercîments, chère et bonne Maman, pour votre lettre du 26 Janvier/7 Février et pour les conseils que vous me donnez sur l'eau d'Ems. Si ma toux continuait, j'aurais certainement essayé de ce remède, mais la toux de maladie est à peu près passée: je n'ai eu ces jours-ci que celle qui accompagne toujours plus ou moins un gros rhume et un enrouement; c'était un épisode tout à fait superficiel. Le résultat le plus désagréable qui m'en soit resté, c'est que ce rhume a affecté mes yeux, qui, hier et avant-hier soir, étaient gonflés comme si j'avais pleuré pendant vingt-quatre heures, tandis que, pendant toute ma maladie et avant, malgré bien des larmes dans le courant de cette année, mes yeux ne me faisaient pas souffrir du tout. Nous avons communié ce matin en petite réunion de famille, l'Impératrice mère, la Grande-Duchesse Marie, l'Empereur et moi, dans l'église portative qui est toujours encore dans mon salon du coin. La Grande-Duchesse Anne ne pouvait pas communier par raison de santé et Hélène, indépendamment de ce qu'elle attend ses couches chaque jour, ne sort pas de sa chambre à cause du reste de sa fluxion qui va cependant beaucoup mieux. Ce que vous me dites sur la grossesse dans les hanches me ferait peur, si, depuis environ six semaines, son ventre n'était devenu tout à fait pointu: c'est comme si l'enfant était sorti des hanches. Avec cela, et malgré qu'elle est très bien conformée pour accoucher, je ne puis me défendre que par mon espoir en Dieu d'une secrète appréhension lorsqu'elle me dit, comme hier, par exemple: „Je ne puis absolument rien voir au delà du moment de ma délivrance; es kommt mir vor wie ein langes, langes Grab!“ Je l'ai assurée, ce qui est vrai, que, lorsque je dus accoucher pour la première fois, je ne voyais aussi devant moi qu'un

rocher inaccessible et rien au delà! Mais néanmoins dans sa bouche, cela me fait mal.

Il n'y a nulle curiosité, chère Maman, dans le désir que vous avez de savoir ce que c'était qu'une lettre dont le brouillon me coûtait de la peine. D'après la date, cela doit avoir été ou bien une lettre au comte Kotchoubey pour le remercier de ses félicitations pour la nouvelle année (et ces lettres toutes en phrases sont ce qui me coûte souvent le plus), ou bien une lettre à la princesse Anastasie Galitzine, sœur du père de Lise. Elle a élevé près d'elle à Moscou ses deux neveux, qui ont hérité toute la mauvaise constitution de leurs parents; l'aîné a vingt ans et souffre déjà de la poitrine, et leur tante, qui leur a servi de mère, a désiré les attacher à la mission de Florence, afin de réunir pour eux l'avantage d'un beau climat avec le service auquel ils se sont voués. C'est pour cela qu'elle m'a écrit, m'accordant toujours pour ces jeunes gens des droits maternels par mon amitié pour leur défunte mère. Cette affaire a été facile à arranger, et ma réponse à la princesse Anastasie m'a moins coûté que celle au comte Kotchoubey. Voilà, ce me semble, les seules lettres de ce genre que j'écrivais dans le temps où je vous en parlais, chère Maman.

815.

*„Pétersbourg, 21 Février/5 Mars 1825,
Samedi, à midi et demi.*

En effet, je suis bien: mon rhume de circonstance est passé et la toux habituelle se réduit à peu de chose. Le temps a été très mauvais ces jours-ci, ce qui m'a empêchée de penser à sortir. La seule chose par laquelle je me sente malade encore, c'est parfois une absence de forces, une absence de vie, pour ainsi dire, où il me semble que, si je pouvais avaler un peu *de vie* dans une tasse comme de la médecine, cela me ferait du bien. On me dit que cela passera quand j'irai plus à l'air.

816.

*„Pétersbourg, 25 Février/9 Mars 1825,
Mercredi, à 10 heures du matin.*

Chère et bonne Maman, chaque veille de jour de poste, je suis en peine de commencer ma lettre, dans la crainte qu'Hélène ne m'empêche d'écrire le lendemain, mais elle se porte bien encore. Aujourd'hui est *mon* premier terme, et je suis si fière qu'envers et contre tous, elle m'a donné raison, que je m'aventure à annoncer à présent qu'elle accouchera le 27, après-demain. On s'occupe trop et on la tourmente trop sur ce moment: l'Impératrice mère vient six à sept fois par jour lui demander si elle ne sent rien; les Grandes-Duchesses ont chacune des conseils de différent genre à donner, comme si on n'avait jamais accouché ici. Cela est fait pour exercer la patience et lui faire désirer par cette raison seule que tout soit passé. Cependant, à présent qu'elle se porte bien, elle n'a plus des idées aussi pénibles que celles dont je vous ai parlé. Enfin, pour comble, la réunion de famille: arrivent aujourd'hui le Grand-Duc Nicolas et sa femme. On dit Alexandrine déjà très pesante et à l'entrée de son septième mois; je désire pour elle qu'elle se ménage comme elle le doit, sans quoi elle risquerait une couche comme la dernière.

Que je n'oublie pas de vous dire que Mad. Zwilénieff est ici, et que je l'ai vue dimanche. Son père sera peut-être charmé de l'apprendre; elle est venue ici pour assurer avec le secours de l'Empereur le peu de fortune que son mari a laissé à son fils, et, après l'année de son deuil fini, elle conclura, je crois, un second mariage avec un général dont on dit beaucoup de bien et qui paraît s'être attaché à elle du vivant de son mari encore."

817.

*„Pétersbourg, 27 Février/11 Mars 1825,
Vendredi, à 5 heures 1/2 du soir.*

Chère et bonne Maman, je vous écris de chez Hélène, c'est-à-dire qu'elle est accouchée. Grâce à Dieu, elle est heureusement accouchée d'une fille mercredi soir, entre neuf et dix heures. Au moment où je venais de fermer ma dernière lettre à vous, chère Maman,

l'Empereur, en revenant de chez ses sœurs, me dit qu'il avait vu en passant la comtesse Elmpt (qui est auprès d'Hélène), et qu'elle lui avait dit qu'Hélène éprouvait des sensations préliminaires. J'y allai sur-le-champ et trouvai qu'en effet cela avait commencé, mais légèrement encore. Les douleurs ne devinrent fortes qu'après trois heures, et tout alla bien en avançant doucement jusqu'entre sept et huit où on la mit sur le lit sur lequel elle devait accoucher. Mais bientôt après, l'accoucheur s'aperçut que le poulx faiblissait, et les douleurs, au loin d'avancer, devinrent plus rares. Malgré mon peu d'expérience, cela me frappa. Au bout de quelque temps, je vois l'Impératrice mère me regarder avec inquiétude; elle m'emmène dans l'autre chambre et me dit: „Je tourne à mort, Southoff veut l'accoucher lui-même: sûrement quelque chose n'est pas bien“. Cependant, le bon Southoff conserva un calme, un sang-froid admirable, et, grâce à Dieu, vers neuf heures et demie, l'enfant cria. Elle fut très faible les premières heures et eut de fortes arrières-douleurs, ce qui nous étonnait toutes, parce qu'on ne les a jamais la première fois. Enfin, le lendemain matin, lorsque tout fut rentré dans l'ordre le plus satisfaisant, Southoff nous avoua que, lorsque le travail devait commencer, il s'était aperçu que l'arrière-faix devait s'être détaché trop tôt et qu'il y avait une hémorrhagie interne à craindre (*eine innere Verblutung*) s'il ne hâtait pas l'accouchement. C'est ce qu'il a fait: il a en grande partie pris l'enfant, qui de plus était entortillé trois fois autour du col par le cordon, et m'a dit que, si cela avait duré encore, il aurait employé les instruments pour hâter davantage. C'est là aussi ce qui causa les arrières-douleurs: le sang qui s'était épanché s'était figé intérieurement, et il fallut des efforts à la nature pour le rejeter. Quand je pense au danger qu'Hélène aurait couru sans la grande expérience du brave Southoff, j'en frémis! Il me rappela à cette occasion la mort d'une jeune femme, la fille aînée de M. de Bétancourt (dont Mad. Colombi pourra vous donner des détails), qui, n'ayant eu probablement près d'elle qu'une sage-femme imprévoyante, est morte ainsi que son enfant au moment où elle l'a mis au monde par un cas absolument semblable à celui d'Hélène. Elle ne sait pas ces détails, il est facile de les lui cacher, et il sera bon qu'elle les ignore toujours, si cela se peut, parce que cela la rendrait appréhensive pour une autre fois.

Maintenant je vous parlerai de moi, chère Maman. J'ai tant demandé à Dieu de me donner des forces pour ce moment, qu'Il m'a exaucée! La circonstance seule que tout s'est passé dans le courant de la journée, et non de nuit, comme je le craignais, a beaucoup contribué à soutenir mes forces. Il est vrai qu'en me couchant après minuit, j'aurais pu croire que j'étais accouchée moi-même, tant j'étais anéantie, brisée, rompue, mais j'étais contente et j'éprouvais qu'un poids m'était ôté de dessus le cœur. Dans les derniers moments, je ne l'ai plus quittée, mais précédemment j'avais sacrifié la consolation que je trouvais près d'elle à son repos, car il y avait déjà tant de monde autour d'elle et on faisait tant de choses inutiles, que, lorsque les Grandes-Duchesses Marie et Anne survinrent et voulurent s'en mêler aussi, je mis tout mon art et mes soins à les retenir le plus que je pouvais, ce qui ne me réussissait pas toujours, dans la chambre voisine. La nouvelle-née qui, comme de raison, se nomme Marie, n'est ni très grande ni très jolie, mais elle le deviendra, j'espère, parce qu'on dit que les enfants qui naissent laids sont ceux qui deviennent le plus jolis. J'aurais désiré un fils pour plus d'une raison, mais ils viendront, j'espère."

818.

*„Pétersbourg, 3/15 Mars 1825,
Mardi, à 7 heures 1/2 du soir.*

Hélène va bien, mais elle n'a pas laissé que de nous donner tracas ces jours-ci. Je n'ai jamais vu une jeune personne aussi préoccupée de ses sensations qu'elle l'est; elle écoute tout, croit voir des souffrances inouïes dans les maux et incommodités inévitables en couche, dont on l'avait prévenue de reste, et se fâche lorsqu'on ne s'étonne ni ne s'agite de ses descriptions et qu'on lui dit au contraire que bien d'autres femmes souffrent mille fois plus. Cette découverte m'a fait de la peine: c'est malheureusement un défaut inhérent à son sang, car presque toute la famille de Wurtemberg l'a plus ou moins. Mais il faudra qu'elle tâche de le vaincre."

819.

*„Pétersbourg, 11/23 Mars 1825,
Mercredi, à 9 heures du matin.*

Nous avons aujourd'hui le service funèbre pour l'Empereur Paul dans la chapelle portative de mon salon, et l'Impératrice mère n'y vient pas, mais la Grande-Duchesse Marie (Anne est incommodée) et les Grands-Ducs... Voilà l'Impératrice qu'on annonce cependant. -

Le motif de sa visite m'a bien véritablement touchée. C'était pour m'engager à ne pas aller cette après-dînée à la forteresse, où il y a toujours un service divin très court, dans la crainte que cela ne me fasse du mal. Mais les médecins me l'ont permis avec les précautions nécessaires, je sors tous les jours, et j'attache un prix de devoir et de sentiment à cette course. J'y vais toujours avec l'Empereur, et, comme c'est à peu près la seule fois dans toute l'année que nous nous trouvons ensemble en voiture fermée, il me dit chaque année, depuis nombre d'années, et toujours avec plus d'intérêt: „Où serons-nous l'année prochaine, et ferons-nous cette course ensemble?“ Vous comprenez, chère Maman, que c'est un motif de plus pour ne pas m'en dispenser, dès que je le peux.“

820.

*„Pétersbourg, 13/25 Mars 1825,
Vendredi, à 9 heures 1/2 du soir.*

Aujourd'hui pour la première fois depuis près de quinze jours, j'ai retrouvé mon Hélène, et je suis heureuse de pouvoir attribuer à son état cet oubli total de moi et l'indifférence qu'elle témoignait en me voyant. Je l'ai retrouvée comme si rien n'était venu à travers, aimante et caressante comme toujours, mais sa vue ne m'en a fait que plus de mal. Je ne puis m'empêcher de reconnaître encore ici et d'admirer la conduite de la Providence. Si Hélène, pendant toute sa maladie, avait témoigné le besoin de m'avoir près d'elle et cette tendresse qui attache si fort à elle quand elle la témoigne, je ne l'aurais quittée ni jour ni nuit, je l'aurais soignée comme mon enfant, et j'aurais

fini, je crois, par y succomber, tandis qu'il a fallu que, par une disposition particulière qui tenait à son état, elle n'ait témoigné pendant quinze jours ni besoin ni désir de m'avoir près d'elle, ce qui m'a ôté la possibilité de me dévouer."

821.

*„Pétersbourg, 20 Mars/1 Avril 1825,
Vendredi, à 8 heures du soir.*

Chère et bien-aimée Maman, j'ai reçu hier votre lettre du 4/16 Mars et vous en baise tendrement les mains. Je suis fâchée du retour d'hiver que vous aviez à cette époque, mais j'espère qu'il n'aura pas duré; j'aime tant à me transporter dans cette saison en imagination à Carlsrouhe et environs! Je me rappelle cependant que, l'année 1814, après une première moitié d'Avril de toute beauté et force rossignols, il a fait froid à la fin du mois jusqu'à geler au mois de Mai. Nous avons ici force neige, mais pas froid, et je commence par éprouver un si grand besoin d'air que j'ai attendu aujourd'hui pendant une heure que la neige tombait, afin de guetter le premier moment où je pourrais sortir. Je répondrai aux questions de votre lettre, chère Maman, par ce que je n'ai rien d'intéressant à vous dire. On dit, en effet, que le comte Fritz Pahlen (celui de Munich) pourrait épouser la fille du prince Wolkonsky; on prétend du moins que la mère se donne du mouvement pour cela, et que le comte Pahlen semble s'y prêter. Mais je n'ai pas entendu parler d'une fille d'un prince *Pierre Galitzine*: je ne connais même pas de *prince Pierre Galitzine* qui ait des filles à marier; je suppose que ce sera un més-entendu et qu'on aura voulu dire *prince Pierre Wolkonsky*. J'aime beaucoup aussi le comte Pahlen, et ma retraite est cause que je ne l'ai vu encore cette fois que dans la rue où je l'ai salué du moins bien affectueusement.

J'avais cru pouvoir sortir pour le baptême qui est enfin fixé à dimanche, après-demain, mais je vois qu'il est plus sage d'y renoncer, et je m'en console. Hélène va bien; du moins n'y a-t-il plus d'inquiétudes à avoir, selon les plus inquiets même. Cependant sa maladie n'a pas la marche uniforme d'une maladie aiguë qui a ses crises et

ses époques: un jour elle est bien, un autre elle est moins bien, lorsque la bile la travaille; c'est une triste chose que ce mal!

Je vais de nouveau finir ou avancer ma lettre ce soir, chère Maman, de manière à n'avoir plus qu'à la fermer demain, et cela parce que je me fais peindre! A mon âge et après avoir été malade tout l'hiver, on pourrait trouver que c'est faire abnégation de tout amour-propre, et c'est vrai, d'autant plus que ce n'est ni pour ma mère, ni pour mes enfants. Mais voici ce que c'est: la Société des Dames (Frauenverein) vient de bâtir une maison (à laquelle j'ai contribué vigoureusement par mes finances) où sera aussi son institut d'éducation. Le conseil des dames, qui ne se compose dans ce moment que de dix dames dont la plupart n'ont pas de grandes fortunes, a voulu faire faire mon portrait en pied pour le placer dans cette maison. Vous sentez que, dès que je l'ai su, et il a bien fallu que je le sache, quand cela n'aurait été que pour donner des séances, je n'ai pas pu accepter cette proposition: la politesse exigeait que je fasse faire et *donne* ce portrait, ce qui, je crois, les arrange très fort, moi pas autrement, excepté que cela me donne l'occasion de faire travailler un artiste russe *) qu'Amélie connaissait bien, que j'ai fait voyager pendant plusieurs années et séjourner en Italie pour perfectionner un talent qui y a véritablement gagné. Du reste, l'ennui des séances est en proportion de l'abnégation d'amour-propre et de la rapidité du temps, dont je trouve que tous les jours on a moins à perdre."

822.

*„Petersbourg, 25 Mars/6 Avril 1825,
Mercredi, à midi et demi.*

Je saisis au vol un moment pour vous écrire, chère et bonne Maman. Cette semaine (qui est chez nous la Semaine Sainte et chez vous la semaine de Pâques) est si remplie de services qu'il reste peu de loisir. Ce que j'en aurais eu ce matin a été enlevé, vous ne devinez pas par quoi? Par une leçon d'anatomie que Wylie m'a donnée! C'est une des plus grandes preuves d'amitié qu'il puisse me

*) Sans doute le peintre Bassine.

témoigner que de me faire participer à ce qui fait sa passion dominante. Après m'avoir entretenue sur ce sujet, il m'a fait la proposition de me faire voir des injections, et, quoique ce ne soit pas *ma passion dominante*, j'ai accepté par complaisance. Je ne sais pourquoi il veut en faire un mystère; nous étions donc mystérieusement ensemble, et il m'expliquait l'action du cœur sur une injection, lorsque Alexandrine survient: la frayeur du pauvre Wylie et la hâte avec laquelle il fit ses paquets et les emporta était plaisante. Mais en attendant, je pensais à ma poste qu'une messe qui va commencer m'empêcherait d'expédier à loisir, et cela me donnait des distractions. Que je vous remercie donc bien vite, ma bien-aimée Maman, de votre lettre du 7/19 Mars! Le temps que vous aviez dans cette saison est bien extraordinaire: dix degrés de froid au mois de Mars dans le midi de l'Allemagne est un phénomène qui empêche de se plaindre du climat ici. Je crains fort que notre bon M. Hauber ne passe pas le printemps. Veuillez, chère Maman, autant que cela sera possible, lui parler toujours de mon intérêt, de ma *bien sincère* affection. Son souvenir se perd, pour ainsi dire, dans celui des premières années de mon existence, et je ne me rappelle guère rien au delà du temps où j'étais assise sur ses genoux et mes deux sœurs aînées couchées sur ses bras, tandis qu'il nous expliquait les gravures du Nouveau Testament.

A 2 heures.

L'Empereur d'un côté, Mad. Anne de l'autre entrant dans ma chambre ont interrompu mes souvenirs. La Grande-Duchesse Anne vient à la messe chez nous, parce que, la petite église portative étant toujours encore placée dans mon salon, on y entend la messe et tous les services plus commodément, parce qu'on peut s'asseoir. Elle communie aussi demain ici, n'ayant pas pu faire ses dévotions avec nous à la première semaine du carême. Maintenant il me faut finir bien vite, chère et bonne Maman, en vous demandant pardon de ma sotte petite lettre. Il fait aujourd'hui un temps superbe, après la plus effroyable bourrasque de neige hier, et, comme j'ai à présent une véritable faim d'air, je vais me presser de sortir. Hélène va bien; celle-là pleure de faim véritable, parce qu'on ne la laisse pas manger

autant qu'elle voudrait. Adieu donc, si chère Maman, chérie bien au delà de l'expression."

823.

*„Pétersbourg, 27 Mars/8 Avril 1825,
Vendredi Saint, à 9 heures 1/2 du soir.*

Nous avons causé de mon avenir avec l'Empereur, et je vous rendrais compte de ce qui a été dit, si ce n'était les maîtres de poste que je ne me soucie pas d'initier dans une conversation aussi intime. Toutefois, d'ici au retour de l'Empereur de Varsovie, il n'est guère possible que j'entreprenne rien, à cause de la saison qui est toujours si incertaine au printemps, qu'avant le mois de Mai, on ne peut pas voyager commodément, et, dans les premiers jours de Juin, s'il plaît à Dieu, l'Empereur sera de retour. Je passerai donc ce temps à me refaire le mieux que je pourrai et à essayer mes ailes. Juin et Juillet sont des mois où je n'aimerais pas à voyager, parce que je crains la chaleur, mais, pour l'automne, qui est le temps où les médecins aimeraient à m'éloigner de Pétersbourg, nous partirons probablement tous pour Moscou, qui pourrait bien n'être qu'une première station pour moi. L'espoir d'être *avec l'Empereur*, où que cela soit, m'est déjà un point de tranquillité bien nécessaire."

824.

*„Pétersbourg, 1/13 Avril 1825,
Mercredi, à 9 heures 1/2 du matin.*

Chère et bonne Maman, je commence en vous écrivant une journée qui sera diversement remplie et qui finira pour moi d'une manière peu gaie, par le départ de l'Empereur. Il part ce soir pour Czarskoe Selo, où *il comptait* rester tout seul jusqu'à samedi matin, afin de bien achever toutes ses affaires et se reposer avant de se mettre en route: il a grand besoin d'un peu de repos, mais l'Impératrice mère va dîner chez lui encore vendredi! Cela s'appelle bien, s'il m'est permis de le dire, aimer les gens pour soi et non pour leur propre bien. Hélas! on ne voit guère que cela dans le monde. Le départ de l'Empereur et la perspective d'une nouvelle absence de deux mois influe bien plus sur mon âme que les couches d'Hélène:

c'est une peine de tous les moments, jointe à des inquiétudes que j'ai toujours quand il est absent, surtout depuis qu'il a été malade, et puis des inconvénients journaliers qu'amène dans de certaines circonstances son éloignement, tandis que, pour les couches d'Hélène, ce n'était qu'une journée de fatigue corporelle que quelques bonnes nuits ont remise."

825.

*„Petersbourg, 3/15 Avril 1825,
Vendredi, à 9 heures 1/2 du soir.*

L'histoire de mes palpitations est donc parvenue jusqu'à la diète de Francfort! C'est devenu un véritable commérage, car tous ceux qui en parlent ne savent pas ce qui en est, et j'ai perdu moi-même tant de paroles à ce sujet que je suis ennuyée d'expliquer la vérité à d'autres qu'à vous. Ce ne sont pas des palpitations accidentelles: c'est une pulsation presque habituelle que j'ai depuis nombre d'années plus ou moins forte, pas précisément au cœur, mais au dessous. Je n'y ai pas fait attention, parce que, me portant bien, cela ne m'incommodait pas, mais, pendant ma toux, faisant beaucoup de frictions et portant des emplâtres dans cette région, j'étais dans le cas d'y regarder souvent, et, l'irritation de la toux ayant probablement augmenté la force des pulsations, c'était quelquefois comme si un être vivant s'agitait dans mon estomac. Je le fis remarquer à une femme de chambre comme une chose curieuse. Celle-là le dit à Stoffregen: voilà les deux médecins aux champs de cette découverte, nouvelle pour eux! L'Empereur le sut, bientôt tout le monde parla de mes palpitations comme d'une maladie, et je ne pouvais pas faire comprendre ni aux médecins ni aux autres que cela ne tenait pas à ma maladie, mais que j'avais ces pulsations au moins depuis cinq ou six ans. Je les ai encore à présent plus ou moins fortes, comme avant, sans en souffrir, et cela vous prouve, chère Maman, que M. d'Anstett parlait sans connaissance de cause. Je ne vous en ai jamais fait mention parce que ce n'était pas nouveau pour moi et que je ne le regardais pas comme tenant à mon mal."

„Pétersbourg, 15/27 Avril 1825,
Mercredi, à 10 heures du matin.

Je pensais bien que Benkendorff serait très affligé d'avoir perdu son poste à Stuttgart. Il a une passion malheureuse pour le Roi de Wurtemberg, qui le traite d'insensé. Quant à ce qu'il n'a pas la même passion pour son poste à Carlsrouhe, on s'en est déjà aperçu par ses rapports; mais il ne peut pas nuire, il n'y a rien à craindre à cet égard. On nous promet le bonheur de voir sa sœur, la comtesse Lieven, ici cet été: j'en suis curieuse. Nous avons eu des nouvelles de l'Empereur du quatrième jour de son voyage: il avançait heureusement; aujourd'hui, il arrive, j'espère, à Varsovie. Nous avons eu deux belles journées, et hier, tout d'un coup, *quinze degrés* de chaud à l'ombre! Cette transition si subite, loin d'être agréable, était accablante, et je soupirais après du plus mauvais temps. Mes vœux ont été exaucés aujourd'hui, et je respire; hier, si le raisonnement ne m'avait expliqué mes sensations, je me serais crue bien malade. Il me faut votre ordre, chère Maman, pour ne pas tancer un peu Mlle Valouïeff de ce qu'elle s'en va écrire ses rêves à la Freistett comme des prescriptions de Stoffregen. Il m'a dit lui-même cet hiver: „Si vous étiez une particulière, voici ce que je vous prescrirais“. Mais, particulière ou non, je crois qu'il consultait plus en ceci son humeur des voyages que la raison. Il a fait faire absolument la même chose à Mad. Narychkine (la femme du maréchal de la Cour): il l'a envoyée à Ems, et puis passer l'hiver en Italie, et cela pour des maux tout à fait différents des miens, et, revenue ici, elle les a repris. Mlle Valouïeff, qui ne voit plus d'autre bonheur dans la vie que de voyager, s'est emparée de cette idée probablement et en était si remplie qu'elle n'a pas pu s'en taire avec la Freistett. Ce bon Stoffregen a été très content de la décoration que l'Empereur lui a donnée, et notre chère Valouïeff m'a fait encore à ce sujet une de ces phrases qui n'ont pas le sens commun lorsqu'on les dissèque; elle me disait:

„Ce n'est pas tant pour l'ordre que pour le monde, que cela lui fait plaisir!“ Je le crois bien! S'il était dans un désert au milieu d'un peuple qui n'ait jamais vu ou qui ne prise pas les décorations, il n'attacherait lui-même aucun prix au cordon de Saint-André: ce n'est que le prix de vanité, de gloriole qu'attachent les autres à ces sortes de choses qui leur donne de la valeur aux yeux de ceux qui les reçoivent!“

- 827. -

„Pétersbourg, 18/30 Avril 1825,
Samedi, à 11 heures du matin.

Je pense à la princesse Madatoff, que je vais remplacer cet été par une nouvelle production qui n'est à la Cour que depuis un an: une Mlle de Glasenapp, polonaise des provinces incorporées à la Russie. Je la connais peu, mais elle a un extérieur très convenable, et tout le monde en dit du bien. Son père a beaucoup servi dans le militaire, un frère qu'elle a de même, et je prétends que l'Empereur l'a faite tout seul comme Jupiter a produit Minerve, c'est-à-dire que ni l'Impératrice mère, ni personne de mon su n'a demandé qu'elle soit faite demoiselle d'honneur. Vous me demandez des nouvelles de M. Rehmann, chère Maman: il a une situation très brillante. Une très belle place d'abord, qu'il doit au comte Kotchoubey, qui, étant ministre de l'intérieur, l'a mis à la tête du département civil de la médecine; il est donc pour le civil ce que Wylie est pour le militaire. Il est *médecin du corps* (Leibarzt) et a beaucoup de pratique en ville, mais point à la Cour. Il n'a pas la confiance personnelle de l'Empereur, et je vous avoue que je le trouve trop homme du monde pour pouvoir en avoir beaucoup en lui; je ne puis oublier son costume de *sultan* à Carlsrouhe. Trinius a quitté Hélène: pendant sa grossesse, et surtout pendant ses couches, il a eu des démêlés avec Southoff qui, joints à différentes petites intrigues domestiques, ont amené ce résultat. Je crois que, sous bien des rapports, il n'y a pas grand mal, quoiqu'assurément Trinius soit un habile médecin.“

*„Pétersbourg, 28 Avril/10 Mai 1825,
Mardi, à 11 heures du matin.*

J'ai eu hier la triste nouvelle de la mort de la comtesse Tolstoï *). Elle a fini bien plus vite qu'on ne devait s'y attendre avec cette maladie, un cancer au sein, et il faut remercier Dieu de ce qu'il a abrégé ses souffrances. Cependant je n'ai pas pu recevoir cette nouvelle de sang-froid. Amies et connaissances de ma jeunesse, tout tombe autour de moi, et si tôt, avant l'âge de cinquante ans! La comtesse Tolstoï n'avait pas accompli encore cinquante-et-un ans. Sa pauvre fille **) allait partir dans quelques jours pour la rejoindre à Paris. Quoiqu'elle craignait quelquefois de recevoir en route la nouvelle de la mort de sa mère, hier elle ne pouvait pas comprendre la vérité, quelque peine qu'on se soit donnée pour l'y préparer. Elle est toute seule ici dans ce moment, cette pauvre Catiche, et n'a que des parents avec lesquels elle n'est pas très liée: j'ai donc chargé Mlle Valouïeff, pour qui elle a de l'amitié, de remplir en mon nom la triste commission de lui annoncer son malheur. Voici, chère Maman, des détails de société; vous me les demandez, sans quoi je penserais qu'ils ne peuvent pas avoir beaucoup d'intérêt pour vous. C'est en paroles, chère Maman, que Wylie m'expliquait l'action du cœur, en me montrant un cœur injecté et expliquant les différentes fonctions des parties qui le composent: je ne crois pas qu'il soit possible de produire d'une manière quelconque artificielle le mouvement que la nature lui prescrit dans le corps humain; je crois même que le galvanisme ne peut donner à un cœur inanimé que des mouvements irréguliers.

*) La Comtesse Anne Tolstoï, née Princesse Bariatinsky, „La Longue“, morte à Paris le 12/24 Avril 1825 et inhumée au Calvaire du Mont-Valérien.

**) La Princesse Lubomirsky, née Comtesse Catherine Tolstoï, „Catiche“.

Mercredi, à 2 heures 1/2, 29 Avril/11 Mai.

Je suis charmée d'avoir pris hier mes précautions d'avance, car il m'aurait été impossible dans l'après-dînée et ce matin de préparer ma poste. J'ai demandé vacance au peintre, qui travaille de son côté dans mon cabinet tandis que je termine ma lettre. Le temps est brillant pour l'apparence, mais bien âpre, et je suis charmée d'avoir un prétexte de ne pas sortir. Rouler sur le pavé et puis monter mon escalier de soixante-treize marches me fatigue toujours encore. Les forces me manquent un peu et mon estomac n'est pas tout à fait en ordre. On me recommande le laitage, et, dès que je mange un plat de laitage, cela me donne une incommodité qui m'affaiblit de nouveau; j'ai essayé plus d'une fois, mais j'y renoncerai et me tiendrai au régime *carnassier* de viande et légumes. Adieu, chère et bien-aimée Maman, je vous baise les mains tendrement comme je vous chéris."

829.

*„Pétersbourg, 6/18 Mai 1825,
Mercredi, à 11 heures du matin.*

Oui, sans doute que je connaissais cette pauvre Mathilde (la Princesse Eugène de Wurtemberg)! Il y a trois ans qu'ils passèrent cinq ou six mois ici. Elle était bien bonne personne, et le ton et les manières d'une jeune personne bien élevée; pas jolie précisément: elle avait les yeux et le haut du visage agréables, mais un menton, une bouche et un parler disgracieux. On a trouvé après sa mort que son cœur s'était rompu; on dit que cela doit être provenu des efforts qu'elle a faits en accouchant, mais que cependant le cœur doit avoir été déjà malade.

Nous avons toujours ce vent du nord désolant qui apporte un air âpre et produit une poussière excessive: cela ôte toute envie de sortir. Je fais des prouesses en chambre, en attendant, cette semaine! J'ai donné trois jours à toutes les audiences des ministres étrangers et aux présentations arrivées pour moi depuis tout l'hiver; cela exige

une toilette qui abrégera un peu ma lettre. J'ai commencé hier et sans en être fatiguée; j'ai vu, entre autres, aussi le comte Pahlen de Munich, que vous et moi protégeons, et avec un vrai plaisir. Dimanche passé, j'ai fait plus encore: j'ai assisté à la consécration de la chapelle dans la nouvelle maison de la Société des Dames (dont je crois vous avoir parlé une fois). Sans doute que la princesse Mechtchersky, qui était présidente jusqu'à ce jour, m'avait tout facilité et que j'ai été assise pendant une partie de la cérémonie: aussi l'ai-je très bien supportée. Après la cérémonie, j'ai fait le tour intérieur de toute la maison, et puis je suis partie et j'ai laissé la société manger un copieux déjeuner auquel j'ai contribué en proportion de ma contribution à la maison même. J'ai dit hier adieu à la princesse Mechtchersky. Sa santé exige qu'elle fasse deux cures d'eau d'Ems; elle va donc passer deux ans en Allemagne. Si par hasard vous la rencontrez, je vous la recommande, chère Maman: pendant les trois années de sa gestion, qui nous ont beaucoup rapprochées, j'ai appris à connaître en elle de bien bonnes qualités et un attachement pour moi dont je suis touchée, sans savoir par où je l'ai mérité.

Il faut donc que je vous quitte pour faire une grande toilette, et je n'ai pas préparé ma poste d'avance, parce que, hier et avant-hier, j'ai employé mes moments de loisir à relire les lettres d'Antoinette pour brûler celles qui pourraient en quelque sorte compromettre sa mémoire, si elles tombaient entre les mains d'étrangers ou même de ses enfants. Durant une liaison aussi ancienne que la nôtre, il n'était pas possible qu'il n'y eût dans ses lettres parfois de ces choses qu'on pense tout haut avec ses amis intimes et que, quelques années après, on voudrait pouvoir reprendre. Avec le caractère un tant soit peu léger de la pauvre Antoinette, il devait se trouver encore plus de ces choses que chez d'autres, et, voulant avant de quitter le Palais d'Hiver pour Czarskoe Selo arranger toutes mes affaires, de manière à ce que *tout*, même la mort, puisse survenir sans inconvénients, il me semble que je dois prévenir ce qui pourrait nuire à la mémoire d'une ancienne amie."

830.

*„Pétersbourg, 9/21 Mai 1825,
Samedi, à midi et demi.*

Oui, Maman, tant qu'il m'en souvient, Frik m'écrivait dans le temps qu'elle voudrait pouvoir remplacer Amélie en m'écrivant aussi exactement qu'elle, mais qu'elle sentait son insuffisance. Je lui ai répondu ce que je vous ai dit aussi, qu'aucune de mes sœurs ne pouvant remplacer pour moi Amélie, j'aimerais mieux que ce qu'elle faisait pour moi ne devienne l'emploi de personne. J'aime tendrement toutes mes sœurs, je reconnais dans chacune et les qualités qui méritent d'être aimées et l'amitié qu'elle me témoigne, mais aucune ne peut être pour moi ce qu'a été Amélie, aucune n'a jamais éprouvé pour moi cette tendre sollicitude que de tout temps je trouvais en Amélie. Dernièrement encore, en arrangeant des papiers que j'avais trouvés dans les siens l'année passée et que, faute de temps, j'avais mis de côté sans les relire, je relus des billets d'elle à la princesse Galitzine qui lui avaient été remis après la mort de celle-ci. Ils avaient été écrits par Amélie dans différentes circonstances où j'avais du chagrin, des inquiétudes, et l'on y voit si bien comme j'étais la première pensée, le soin dominant de cette excellente sœur, comme, même lorsque j'avais tort, elle me défendait ou du moins se rangeait de mon côté avec chaleur et zèle! Il se joint à ma tendresse pour elle une reconnaissance que je ne puis payer que par des larmes: je les ai versées à sa mémoire l'autre soir en relisant ces papiers, et je ne puis les retenir à présent en en parlant!"

831.

*„Czarskoe Selo, 19/31 Mai 1825,
Mardi, à 2 heures 1/2.*

Je suis arrivée ici samedi assez tard pour le dîner. Je suis partie plus tard que je ne voulais, comme cela arrive toujours. J'ai passé encore chez Mad. Pitt, qui ne devait me suivre que dans quelques jours, et chez la comtesse Protassoff, qui m'a reçue avec hauteur, parce que sa passion malheureuse pour Czarskoe Selo la reprend dès

qu'elle est ici dans la belle saison et qu'elle s'imagine dans ses rêveries que c'est moi qui ne veux pas qu'elle y demeure, tandis que je ne demanderais pas mieux que de lui donner ce plaisir, si cela ne dépendait que de moi; mais l'Empereur, qu'elle a attaqué indirectement à ce sujet avant son départ et qui a fait la sourde oreille, et à qui elle a encore adressé une pétition formelle pour ce même objet, me l'a envoyée en m'écrivant: „De grâce, débarrassez-moi d'elle!“ Il faut être Anne Stépanowna pour vouloir ainsi forcer quelqu'un à vous recevoir malgré vous!

Hélène ne connaissait pas du tout la Princesse Eugène, sa tante. Elle n'a donc pas pu la regretter, et elle connaît même le Prince Eugène bien moins que nous le connaissons ici, où il a passé une partie de sa vie.“

832.

*„Czarskoe Selo, 27 Mai/8 Juin 1825,
Mercredi, à 11 heures du matin.*

Le Grand-Duc Nicolas, sa femme et tout leur monde sont ici depuis dimanche après dîner. Alexandrine a fait le voyage très facilement, ce qui est singulier, parce que, depuis deux mois, on lui défendait d'aller en voiture, et elle ne venait plus au Palais d'Hiver par cette raison: elle a fait dimanche vingt-cinq verstes sans en souffrir du tout! Je viens de chez elle dans ce moment; elle a des sensations qui pourraient bien pronostiquer sa délivrance pour aujourd'hui. J'y ai trouvé l'Impératrice mère, qui voulait ne s'établir ici que demain, mais, vu les circonstances, quand même ce ne serait qu'une fausse alarme, s'établit aujourd'hui.“

833.

*„Czarskoe Selo, 13/25 Juin 1825,
Samedi, à 11 heures du matin.*

Alexandrine est enfin heureusement accouchée hier soir vers minuit d'une fille. Je ne l'ai appris qu'à mon réveil ce matin, l'Impératrice mère ayant eu la bonté d'ordonner qu'on ne me réveille pas si j'étais couchée, lorsqu'elle m'a fait annoncer l'événement. Cela s'est passé de nouveau avec une promptitude et facilité étonnante:

Alexandrine n'a senti des approches de douleurs qu'à onze heures après avoir soupé à table de très bon appétit et s'être promenée le soir, et à onze heures $\frac{1}{2}$ l'enfant était au monde. J'ignorais que la générale Rapp est sœur de Mad. de Francken; je la savais à Varsovie et ne croyais pas ses enfants à Carlsrouhe. J'ai souvent rencontré le nom de son mari ces jours-ci dans *l'Histoire de la Campagne de 1812* par M. de Ségur. Cette lecture m'intéresse extrêmement, non comme histoire militaire ou politique, sous ces deux rapports elle est vague et quelquefois très inexacte, mais par les tableaux qu'il fait du quartier général français, de la situation morale et de la disposition d'esprit de Napoléon, qui doivent être exactes, car je crois que, s'il l'avait pu, il aurait mieux aimé dire autre chose. Son impatience, son désappointement, sa vaine rage de ne pas trouver en Russie ce qu'il espérait, ce qu'il avait annoncé; son découragement fréquent, tout cela, je vous avoue, Maman, me fait encore battre le cœur d'émotion et de satisfaction, et surtout me fait rendre grâces à Dieu du secours qu'Il nous a prêté alors. Bien souvent M. de Ségur dit des bêtises, et une fois il dit avec pitié et mépris que les Russes sauvages et esclaves *comptaient sur leur Dieu*, tandis que les Français ne *comptaient que sur ce qui soutient le courage, la force de leur cœur*. Que M. de Ségur ait pu écrire cela après l'événement et lorsque la confiance en leur Dieu a conduit les Russes à Paris, c'est un des traits de fanfaronnerie française qui fourmillent dans cet ouvrage, où il y a cependant des vérités et de bonnes choses."

834.

*„Czarskoe Selo, 17/29 Juin 1825,
Mercredi, à 11 heures $\frac{1}{2}$.*

Le temps est beau, quoiqu'incertain; hier et avant-hier il y avait des torrents de pluie au milieu du jour et des soirées de toute beauté. L'Impératrice mère fait des goûters et promenades à Czarskoe Selo et environs avec ses filles, gendres et ses fils. Comme on n'a pas besoin de moi, je vais en attendant me promener à Pavlofsk, que j'aime quand je puis y être à mon aise: il est rempli pour moi de souvenirs de la jeunesse, de mes impressions plus profondes que les

souvenirs de toutes les années qui les ont suivies. Hier, nous avons arpenté les bois de Pavlofsk avec Hélène, qui, ne s'étant pas bien portée la veille, a été dispensée de la course que l'Impératrice mère a faite d'ici et qui m'avait demandé un rendez-vous à Pavlofsk. Je ne crois pas qu'elle soit grosse, et Southoff ne le croit pas non plus; il croit au contraire que son dérangement provient d'un affaiblissement intérieur. Elle est très maigre, mais elle a bon visage et du moins sa poitrine ne m'inquiète plus. Avant-hier, à un goûter à la ferme ici où je n'étais pas, elle a pris des douleurs dans le bas-ventre; elle avait disparu, et, en la cherchant, on la trouva dans une chambre retirée avec les deux petites de Weimar qui la frottaient de toutes leurs forces et se disputaient à qui froterait. Cela m'a paru si plaisant de me figurer ces deux enfants soignant une troisième qui ne l'est pas beaucoup moins qu'eux. Hélène aime beaucoup les petites de Weimar et les promène souvent, ce qui leur fait grand plaisir; car, quand elles vont seules, elles sont obligées de se faire suivre toujours *in fiocchi* par tout ce qui est de service auprès d'elles, même à la campagne."

835.

*„Czarskoe Selo, 8/20 Juillet 1825,
Mercredi, à 11 heures du matin.*

....Le calme n'est pas tout à fait revenu ici et ne peut pas se rétablir tant qu'Alexandrine sera ici en couches, parce que c'est un motif pour l'Impératrice d'y venir fréquemment, et alors l'ordre du jour est troublé et les moments très disséminés. C'était le cas aujourd'hui. Elle est venue ici dès neuf heures et demie avec la Grande-Duchesse Marie pour voir l'Empereur, malgré qu'il avait passé hier deux heures à Pavlofsk hier encore, et ce matin, devant aller passer deux jours à Krasnoe Selo pour voir le camp, il a fallu encore venir le voir. J'avoue que, lorsque je le vois ainsi harassé comme un cerf aux abois par ces devoirs de famille et qu'on lui enlève encore comme exprès *chez lui-même* les petits moments de loisir qu'il pourrait avoir, il m'est difficile de me contenir et de prendre cela pour de la tendresse. Je l'ai écrit, c'est dit! on n'a qu'à le lire partout où cela passera...."

836.

*„Czarskoe Selo, 10/22 Juillet 1825,
Vendredi, à 7 heures du soir.*

Mon ami le Bachkir qui est le chef de ceux qui sont ici pour faire le *koumis*, et avec qui j'ai eu ce matin une longue conversation, m'a dit naïvement: *„Vous êtes malade parce que vous avez de l'esprit et que vous pensez trop, cela vous rend malade. Ensuite on vous donne des médecines qui vous rendent encore plus malade.“*

837.

*„Czarskoe Selo, 18/30 Juillet 1825,
Samedi, à 11 heures du matin.*

Chère et bonne Maman, je prends la plume avec la crainte peu agréable d'être interrompue. Il y a grand passage aujourd'hui avant dîner au retour de Krasnoe Selo, où l'Impératrice mère avec toute la famille est allée assister aux deux manœuvres qui ont eu lieu hier après dîner et ce matin. Elles devaient déjà avoir lieu vingt-quatre heures plus tôt, mais le temps épouvantable qu'il a fait jeudi pendant toute la journée a fait remettre l'affaire à plus tard. Hier même, il ne faisait pas très beau, froid et incertain, et ce matin de nouveau bien mauvais, ce qui m'ôte tout le regret de n'avoir pas pu profiter de l'offre que l'Empereur m'avait faite de venir à Krasnoe Selo aussi, et que lui-même finit cependant par me déconseiller, vu l'incertitude du temps, car on sera placé sur un tertre élevé au milieu d'une plaine exposée à tous les vents et ne voyant les mouvements des troupes que de fort loin dans la plaine. Naturellement l'Impératrice mère qui n'est nulle part à la légère, deux Grandes-Duchesses, leurs maris et enfants font un peu d'embarras, dans un village grand, à la vérité, mais entouré de troupes: c'est aussi une raison qui me portait à ne pas y venir, malgré l'offre de l'Empereur. Maintenant je suis bien charmée de ne l'avoir pas fait. L'Impératrice mère s'en réjouissait tellement qu'elle n'a pas fait attention à un reste de fluxion à la joue qu'elle est allée exposer à toutes les intempéries. Cela lui réussira,

j'en suis sûre, et je m'attends à la voir s'arrêter ici d'un moment à l'autre, parce que malheureusement Czarskoe Selo se trouve au centre de tous les chemins et toujours de passage. Nous avons un bien mauvais temps, et c'est fâcheux pour le séjour de Péterhof où nous allons après-demain. Comme de raison, je ne serai ni de la mascarade ni de l'illumination, et enchantée d'avoir une bonne raison de me dispenser de ces détails brillants de la fête que j'admire depuis tant d'années! Mais j'espère pouvoir paraître à la messe et au dîner.

La pauvre Mme Schichkoff est partie d'ici, où elle avait commencé l'été, pour aller attendre sa fin à Pétersbourg; elle est au plus mal de son cancer au sein. Alexandrine, que vous croyez avoir quitté Czarskoe Selo, est encore ici; ses six semaines ne finissent que la semaine prochaine, et elle compte aller à Péterhof avec tout le monde. Elle se porte bien et m'a fait hier sa première visite. Le soir, j'ai été me promener en voiture fermée à Pavlofsk (où j'aime beaucoup à me promener lorsqu'il n'est pas habité par la Cour), et, étant avec Marie de Wurtemberg et tout près de la maison d'Hélène (qui est aussi à Krasnoe Selo), je proposai à Marie d'aller voir la petite Marie, qui était pour le moment la première dame du lieu. En arrivant, on nous reçut avec la nouvelle qu'elle venait de pousser sa première dent, et sans le moindre mal: on ne s'en était aperçu que depuis une heure. C'est bien jeune, car elle n'aura accompli ses cinq mois que dans huit jours. Elle prospère avec cela et son intelligence se développe beaucoup."

838.

*„Péterhof, 21 Juillet/2 Août 1825,
Mardi, à 1 heure.*

C'est hier que j'ai reçu ici, chère et bonne Maman, votre lettre du 4/16 Juillet. Je vous en baise mille et mille fois les mains; malgré que vous étiez faible et souffrante par l'excessive chaleur, vous avez la bonté de m'écrire si régulièrement, et mes sœurs, qui n'ont d'autres affaires à Baden qu'à se promener et se jeter dans les dissipations, ne m'écrivent pas un mot, quoiqu'elles soient trois. C'est ainsi tous les étés, et c'est toujours vous seule, Maman chérie, qui pensez à



j'en
l'ar
de



Nicolas Mikhaïlowitch Karamzine.
Portrait de Tropinine. Galerie Trétiakoff, à Moscou.

moi! Vous vous plaignez des chaleurs: on en parle partout, et nous, qui en aurions bien besoin ces jours-ci surtout, ne les avons pas; peut-être viendront-elles plus tard! Cependant le Ciel a eu pitié de nous, et de moi en particulier, qui craignais un peu ce séjour par le temps qu'il faisait: dimanche, il y avait encore des torrents de pluie, hier de même des averses jusqu'au moment de mon départ de Czarskoe Selo, et depuis, le temps s'est éclairci et il fait beau, quoique un peu frais. Je viens de faire tantôt une visite de famille en partie et j'ai profité de la fête des Maries qu'on célèbre demain pour donner des souvenirs aux deux petites de Weimar; ce sont des *sévignés* en pierre de couleur qu'Hélène m'a fait venir de Paris pour elles. Ces cadeaux ont paru leur faire plaisir. Marie y met plus de sentiment et témoignait le plaisir de recevoir quelque chose de ma part; Auguste, qui fait quelquefois de drôles de phrases en français, disait: „Je pensais justement que je voudrais avoir une affaire comme ça!“ Cette phrase toute franche m'a fait plus de plaisir que les plus beaux remerciements; ce sont de bien bonnes et gentilles enfants que ces petites. Il y a bal ce soir chez l'Impératrice mère, et, quoique plus qu'autorisée à ne pas y aller, j'aurais envie d'y assister un moment seulement pour voir danser les petites de Weimar, que, vu ma réclusion de cet hiver, je n'ai encore jamais vues au bal. L'Empereur étant allé samedi en droiture de la manœuvre à Kamennoï Ostrof, nous nous sommes retrouvés ici pour le dîner. Il est fort en l'air depuis son retour de Varsovie. Maintenant que les manœuvres sont finies et que les Grandes-Duchesses vont partir, il sera plus tranquillement à Czarskoe Selo. Les Oranges partent samedi d'ici, et les Weimars le 1 ou 2 d'Août vieux style, si cela ne change pas. Sans doute il sera bien pénible pour l'Impératrice mère de perdre ses deux filles en même temps; elle gémit déjà d'avance du vide qu'elle éprouvera. Les Grandes-Duchesses auraient dû s'arranger de manière à se relever l'une l'autre: cela leur aurait peut-être mieux convenu aussi, après tout.

A 10 heures du soir.

Je n'ai pas été au bal: je m'en suis soumise sans difficulté à l'Empereur, qui me l'a défendu. Après une réunion de famille composée de vingt personnes, y compris l'Impératrice elle-même et les

trois enfants aînés du Grand-Duc Nicolas, lorsqu'on est allé au bal, nous sommes retournés chez nous, l'Empereur et moi. Alexandrine, qui est très bien remise de ses couches, mais qui n'a pas encore ses six semaines accomplies, en était aussi, en habit de bal et très décolletée: c'est bien risquer sa santé! Adieu, chère et bonne Maman, je finis ma lettre ce soir, espérant pouvoir aller demain à la messe, ce qui nécessite une toilette. Aussi mes exploits se borneront là et le bon côté de mon état de convalescente, c'est que je puis me dispenser de la mascarade."

839.

*„Péterhof, 24 Juillet/5 Août 1825,
Vendredi, à midi.*

Je prends de nouveau mes précautions la veille du jour de poste pour ne pas manquer de vous écrire, chère et bonne Maman; c'est pour moi un besoin, comme je vous l'ai dit souvent, et le devient davantage d'année en année. Demain étant le jour du départ de la Grande-Duchesse Anne, je serai sûrement sur pied de bonne heure, mais le temps se passera en allées et venues, comme cela se pratique en pareil cas. L'Impératrice mère accompagne sa fille jusqu'à quatre postes d'ici. L'Empereur les accompagne jusqu'à Kipène, qui n'est que la première poste; de là, il a le projet d'aller dîner à son établissement de Krasnoe Selo, où il m'a appointée aussi, le chemin n'étant guère plus long pour revenir à Czarskoe Selo que celui qu'on fait d'ordinaire. Le camp n'y est plus, de sorte que cela sera une partie purement champêtre.

J'ai reçu hier, chère Maman, votre lettre du 8/20 Juillet. Ce que vous me dites de votre santé me rend de la tranquillité: de bonnes nuits comme celles que vous aviez eues malgré le chaud vous rendront vos forces, j'espère. Vos promenades en calèche dans la belle forêt sont, à mon avis, une chose bien agréable: j'aime tant cette forêt! Elle a pour moi, comme tout l'ancien Carlsrouhe, les entours du château surtout, quelque chose de tout à fait particulier, quelque chose de mystérieux que je ne puis exprimer: il me semble que j'ai existé là avant que de naître, que j'ai beaucoup senti, beaucoup vécu

là, sans précisément pouvoir citer beaucoup d'événements. Je saurai expliquer ceci un jour dans l'autre monde, quand je saurai parfaitement ce que c'est que mon âme. Cela tient sûrement au développement des facultés qui a lieu dans l'enfance.

Samedi, 25 Juillet/6 Août, à 9 heures 1/2 du matin.

J'ai été interrompue par le cousin hier, et depuis j'ai eu peu de moments à moi; un dîner à Monplaisir, et puis des visites de congé jusqu'au soir ont rempli ma journée jusqu'à près de huit heures, où je suis allée respirer un peu en voiture ouverte, tandis que la famille impériale est allée encore prendre le thé par ici et souper par là. J'étais abîmée de fatigue, parce que, depuis quelques jours, les chaleurs ont commencé chez nous aussi, ce qui au reste est fort agréable à Péterhof. Aujourd'hui, je suis levée depuis 6 heures, et à 8 les Oranges sont partis. Le Prince surtout était fort ému; il a quelque chose de très expansif dans le caractère. J'ai encore ramené la Grande-Duchesse Marie chez elle, où Hélène est venue me prendre et est restée assez longtemps chez moi, ce qui me fait paraître la matinée déjà bien longue, quoiqu'elle ne fasse que commencer pour d'autres. J'ai peur de ma course à Krasnoe Selo, fixée à midi par le chaud qu'il fait!

Le prince Wolkonsky a été bien instruit: il y a toute apparence que le voyage de Moscou n'aura plus lieu. Cela trouble toute l'idée que je m'étais faite de mon hiver, et je reste à mon propre sujet dans un vague parfait; dans une quinzaine de jours, cela doit se décider, ma bonne chère Maman: il y a beaucoup à dire sur cela qu'il est difficile de dire ici. Comme je vous l'ai écrit, chère Maman, je crois que les instances de la Grande-Duchesse Marie pour aller à Moscou n'ont pas été très pressantes: ce voyage était donc très incertain. J'ai enfin trouvé moyen de vous expédier mon bracelet, je ne sais trop comment il vous parviendra. J'ai prié notre directeur des postes de le faire parvenir sûrement à Berlin, d'où, j'espère, il vous sera expédié de même. Il me pesait à garder chez moi si longtemps, tandis que je savais avec quelle impatience vous l'attendiez. Adieu, chère et bien-aimée Maman, je vais chercher à me reposer un

peu ou bien aller au bord de la mer. Je ne suis pas sûre encore de ce que je ferai, mais je vous baise mille et mille fois et bien tendrement les mains.“

840.

„Czarskoe Selo, 29 Juillet/10 Août 1825,

Mercredi, à 11 heures du matin.

On s'est beaucoup occupé de moi ces jours-ci, heureusement *en comité secret* composé de l'Empereur, Wylie et Stoffregen; on m'a accordé une voix aussi, mais, après avoir dit mon opinion, j'ai déclaré que je m'en remettais à la volonté des autres. On a donc prononcé irrévocablement que je ne dois pas passer l'hiver à Pétersbourg. On a d'abord parlé de l'Italie. Parmi cent mille inconvénients qu'on y a vus, j'ai avancé, je l'avoue, qu'un aussi long temps passé dans les pays étrangers sans que je puisse le donner à vous, Maman, et à ma famille en général, serait à mon avis un temps d'épreuves plutôt que de soulagement et de profit pour ma santé: je n'aurais donc pris sur toute ma route que des congés plus ou moins pénibles après avoir passé seulement quelques jours avec vous. Si on m'avait offert le midi de l'Allemagne au lieu du midi de la France, de Pise, ou de Rome, c'eût été différent, mais on ne l'a pas mis en question. On est donc revenu au midi de la Russie, parce qu'on a trouvé que, dans la belle Italie, il faudrait cependant changer à chaque instant de résidence à cause de la malaria et que d'ailleurs la transition pour une habitante du Nord, et qui doit y revenir, serait peut-être trop sensible. Wylie me disait avec raison: „Vous vous fondriez en transpiration si vous rencontriez les chaleurs en Italie!“ On a donné le choix finalement entre trois contrées, et l'Empereur s'est arrêté à la plus éloignée, Taganrog, un port sur la mer d'Azof. Comme je ne veux pas avoir de volonté en tout ceci, je n'ai pas même contesté. Au fond, cela m'est égal, et je ne donnerais de préférence à un endroit sur un autre que pour la facilité des communications avec Pétersbourg et avec vous, Maman. Voilà où nous en sommes. L'Empereur compte me conduire au lieu de ma destination et de là aller à Astracan. Ensuite il devra retourner à Pétersbourg, et je passerai sans doute le reste de l'hiver bien seule. Tout ceci a été arrangé dans trois

jours. Je ne sais pas s'il n'y aura pas encore des variantes, ni quand ni comment je voyagerai; mais vous devez être la première, Maman, à savoir ce qui me regarde. Cette Italie m'est tombée comme des nues ces jours-ci (vous vous rappellerez que, dès ce printemps, il n'avait été question que du midi de la Russie): si on avait parlé plus tôt de ce projet, j'aurais eu le temps de vous écrire pour savoir s'il y aurait eu moyen de prolonger le temps que j'aurais pu passer avec vous, car votre santé et l'influence qu'aurait pu avoir sur elle un climat tout à fait nouveau, vos habitudes, tout me défendait de croire à la possibilité que vous veniez me rejoindre en Italie. Mes sœurs ont chacune des liens qui les empêchent aussi de se dévouer à être avec moi: si Amélie vivait, cela serait différent! De la manière donc dont on me présentait ce plan, c'est en courant que je vous aurais vue, et j'aurais passé le reste du temps à donner, à l'Italie et aux étrangers de toutes les nations qui y sont, le spectacle non ciner traufen Kaiserin qu'on promène de ville en ville. Vous comprendrez, Maman, que cela me répugnait! Si je laissais courir ma plume, je dirais encore des volumes sur ce sujet."

841.

*„Kamennoï Ostrof, 1/13 Août 1825,
Samedi, à 7 heures du matin.*

Chère et bonne Maman, je commence à vous écrire de bien bon matin et avec toute la fraîcheur de mon corps et de mes esprits; je crains que plus tard l'un et l'autre seront anéantis, car, malgré de la pluie et des orages, éloignés à la vérité, nous avons des chaleurs excessives. Hier surtout, après un second dîner d'adieu à Elaguine, j'étais abîmée le reste du jour; quoique je sois restée dans le petit jardin particulier jusqu'au coucher du soleil, j'étais incapable de réunir deux idées. Avec cela, il y avait une fête dans le voisinage, de la musique, un bruit de voitures qui m'ont presque fait tourner la tête et finalement un feu d'artifice des plus bruyants. J'ai dû attendre patiemment la fin de tout cela pour pouvoir me coucher, sans quoi je n'aurais fait que m'échauffer dans mon lit sans dormir. Voilà les agréments du séjour de Kamennoï Ostrof! J'avoue qu'au milieu de

tout cela, hier, je me disais plus d'une fois : comment est-il possible qu'on ait choisi de préférence ce lieu pour se séparer de ceux qu'on aime ! Cependant c'est la Grande-Duchesse Marie qui a elle-même voulu partir d'ici. Je vais vous quitter afin de m'habiller pour y être avant huit heures. L'Empereur l'accompagne comme sa sœur jusqu'à Kipène, et l'Impératrice mère va jusqu'à quelques postes de Narva et ne revient à Pavlofsk que mercredi.

A 10 heures.

Je vous reviens, chère Maman, après que tout le monde est parti. La Grande-Duchesse Marie, qui part toujours avec un regret extrême, a été très affectée : cependant elle a (autant que cela est humainement possible) la certitude de revenir dans deux ans. Les bonnes petites étaient vivement émues, tout en se réjouissant cependant de revenir à Weimar. Mais j'ai eu une autre scène d'émotion qui m'a bien peignée. C'est Marie de Wurtemberg, à qui pour la première fois j'ai parlé positivement de mon voyage (en faisant un tour en drochki au sortir de chez la Grande-Duchesse Marie) : elle en était dans une affliction qui m'a réellement fait mal. Ce voyage se consolide et paraît fixé aux premiers jours de Septembre. Dans votre lettre du 14/26 Juillet, vous désirez tant, ma bonne Maman, qu'il y ait quelque chose de décidé à cet égard, que j'aurais voulu pouvoir vous en informer sur-le-champ. Je vous baise mille et mille fois les mains pour votre chère lettre. Vous attendiez encore bien des visites qui vous auront fatiguée. Je trouve qu'on reste bien peu de temps cette année-ci à Baden ; est-ce que Stéphanie en revenait aussi déjà, ou est-ce qu'elle vous faisait visite seulement ? Et Louis et Mimi, revenaient-ils aussi déjà ? D'après ce que vous me dites du prince Wolkonsky, il doit être ici incessamment. Il ne sait pas ce qui l'attend : l'Empereur l'a choisi pour être auprès de moi pendant mon voyage. Rien ne pouvait m'arriver de plus désirable, car je serai avec lui à la lettre im Schooß Abrahams, mais je ne sais s'il ne trouvera pas un peu rude d'être transporté immédiatement de Paris à Taganrog, où il n'y a guère de ressources de société.

Oui, Maman, quand je le puis, je sors deux fois par jour, comme Mlle Valouïeff l'écrit à la Freistett, mais c'est presque toujours en

drochki ou landau; je n'ai eu que peu de jours cet été où j'aie pu entreprendre une promenade à pied, quelque petite qu'elle ait été, sans craindre de me fatiguer. J'en suis peinée et honteuse, parce que j'étais si bonne piétonne autrefois; peut-être cela reviendra-t-il!"

842.

*„Czarskoe Selo, 8/20 Août 1825,
Samedi, à midi.*

Chère et bien-aimée Maman, je vous baise les mains pour votre lettre du 22 Juillet/3 Août et devrai tâcher de vous écrire le plus en abrégé possible. Je désire que cela me réussisse, mais je suis toujours entraînée en vous écrivant au delà de ce que je veux. J'ai pris un bain avec du sel ce matin; Stoffregen me le conseille pour fortifier ma peau et diminuer cette excessive disposition à transpirer qui me tourmente et m'affaiblit. Ce bain m'a fait sortir plus tard que de coutume pour la promenade, et, au moment où j'allais descendre, Alexandrine, qui était venue se promener ici de Pavlofsk, m'a fait une visite en passant qui m'a pris une demi-heure, et dans un moment j'attends Longuinoff pour terminer un travail très honorable sans doute, mais fatigant et difficile pour une conscience délicate. C'est une vieille comtesse Tchernicheff *), retirée du monde, que je n'ai vue ici que dans ma première jeunesse, qui, j'ignore pourquoi, m'a choisie pour distribuer une somme de trente mille roubles aux individus de la classe nécessiteuse qui ont le plus souffert de l'inondation du mois de Novembre. Comme cet argent n'est arrivé que cet été et qu'il a fallu faire de longues et strictes recherches, cette distribution ne peut être faite qu'à présent et j'avais assigné aujourd'hui à Longuinoff pour marquer les sommes. Cette visite matinale d'Alexandrine a pris sur le temps que je voulais employer à vous écrire, chère Maman, et maintenant il faudra rendre ma lettre plus courte. Je suis revenue ici mercredi soir un peu fatiguée de mon séjour à Kaménnoï Ostrof, que j'ai terminé par une visite à la pauvre comtesse Protassoff. Cette

*) La Comtesse Anne Tchernycheff, née Weidel (1744—1830), veuve du Comte Zacharie Tchernycheff (1722—1784).

séance n'a pas laissé que de me fatiguer aussi. Elle a malheureusement l'idée fixe de venir ici; l'Empereur lui offre un appartement dans tous ses châteaux, excepté ici, où il ne veut pas la voir: elle ne veut être qu'à Czarskoe Selo! Cela produit une espèce de procès très désagréable pour moi, qui suis la médiatrice; il est pénible de faire entendre raison à quelqu'un qui ne l'admet pas. Sortant de là, je me suis embarquée pour revenir ici dans une voiture fermée à quatre personnes, Marie de Wurtemberg avec un gros manteau ouaté: j'étais abîmée! Le lendemain, messe pour le jour de la Transfiguration; ensuite l'Impératrice mère vint dîner ici à son retour du petit voyage qu'elle a fait pour accompagner la Grande-Duchesse Marie. Elle est très affectée de sa séparation avec cette fille.

Je viens d'être interrompue par une visite de l'Impératrice mère qui a duré si longtemps que je ne puis que fermer ma lettre à la hâte, si elle doit arriver encore à temps à Pétersbourg."

843.

*„Czarskoe Selo, 11/23 Août 1825,
Mardi, à 10 heures du soir.*

Maman chérie! J'ai besoin que vous me disiez que je fais bien de prendre un parti qui ne m'éloigne pas de l'Empereur, et qui ne l'éloigne pas de son pays: sans cette alternative, le choix m'aurait été bien cruel. Mais plus je vois approcher le moment de ce départ, plus je me sens tourmentée de ce que je n'ai pas tout écarté pour chercher à vous voir, au moins pendant quelques jours. Votre approbation me consolera et m'encouragera. Du reste, tout ce qu'on pourra dire m'est indifférent; on me traitera peut-être de bizarre, *d'Ostrogothe* de ce que j'ai préféré les bords de la mer d'Azof à ceux de la Méditerranée: je n'ai de compte à rendre à personne de mes raisons qu'à Dieu et à vous, ma si chère Maman. Au reste, ce n'est donc pas moi qui ai choisi Taganrog: j'aurais préféré la Podolie, qui m'aurait rapprochée de vous, et c'est l'Empereur qui s'est prononcé pour Taganrog, lorsque j'ai prié qu'on ne me fasse pas aller en Italie. J'attends avec anxiété et impatience votre réponse à la première lettre

où je vous en parle. Je n'aurai de réponse à celle-ci qu'après mon départ, qui est fixé au 3/15 Septembre. L'Empereur me précède de deux jours."

844.

*„Czarskoe Selo, 26 Août/7 Septembre 1825,
Mercredi, à midi et demi.*

Chère et bien-aimée Maman, j'arrache un moment à une matinée bien tracassante afin de vous écrire quelques lignes. Joignez aux apprêts d'un départ pour lequel tout doit être à peu près arrangé après-demain avant d'aller à Kamennoï Ostrof, joignez donc à ces apprêts un séjour de l'Impératrice mère, qui toujours renverse ici l'ordre de la journée, et vous pouvez vous figurer que tout ceci est fait pour donner du prix au calme dont j'espère jouir même en voiture. Une contrariété bien fâcheuse qui vient au milieu de tout cela, c'est qu'Hélène, venue ici hier soir, a pris la rubéole ce matin, une ébullition dans le genre de la rougeole, mais moins grave. Depuis deux jours, elle était incommodée, à ce qu'on croyait, d'une fièvre de refroidissement, et elle n'est pas venue dîner ici hier par cette raison, toute la famille étant venue s'installer ici pour le dîner. L'après-dînée, j'allai à Pavlofsk pour voir Hélène et l'engager à ne venir ici que ce matin, afin de se ménager, mais je la trouvai au moment de se mettre en voiture. Nous revînmes donc ici ensemble; je l'établis dans son appartement souffrante d'un mal de tête, mal à la gorge et fièvre, et à présent on me défend par prudence de la voir, quoique je sois convaincue que je ne peux pas gagner son mal. Mais cela me peine et me contrarie, car, de cette manière, je ne la verrai peut-être que la veille de mon départ, et elle sera bien contrariée aussi de tout cela, d'autant plus que, dimanche, le palais du Grand-Duc Michel à Pétersbourg devait être inauguré par un dîner de famille. Enfin c'est bien ainsi, puisque Dieu l'a envoyé; pour les grandes comme pour les petites choses, il n'y a que cela à dire. Chère et bonne Maman, il m'est plus difficile de le dire quand il s'agit de votre santé et de votre tranquillité, et je demande à Dieu du fond de mon cœur de vous délivrer d'une incommodité qui n'est que tourmentante, mais non dangereuse. Tout ce que vous me dites, ce *Reimut* même dont Siegel

s'est plaint à Loudet par vous-même, me donne la conviction que vos nerfs sont dérangés. Je connais cette anxiété, je l'ai eue pendant tout mon voyage de retour en Russie en 1815, des insomnies chaque nuit durant lesquelles je me demandais avec terreur: „Comment supporterai-je la journée demain?“ A chaque couchée, le soir, je craignais de ne pas pouvoir repartir le lendemain, et, au fond, j'étais convaincue que je mourrais avant d'arriver à Pétersbourg. J'avais une tristesse, une anxiété, un sentiment de malheur, autorisés sans doute par des circonstances morales, mais augmentés sûrement par le manque de ressort dans l'âme que causait le dérangement de mes nerfs, à la suite de la grande perte de sang que les fameuses sangsues m'avaient tiré. Cette pusillanimité m'est restée pendant longtemps, tout l'été suivant encore. Je croyais toujours, quoique j'avais honte d'en convenir envers qui que ce soit, que je mourrais en voiture dans les fréquentes courses que nous faisions entre Czarskoe Selo et Kamennõi Ostrof. J'espère, ma bonne Maman, que, quand cette lettre vous parviendra, mon exemple ne sera plus nécessaire pour vous distraire de vos sensations désagréables. Les bons raisins que vous mangiez en m'écrivant et à ma santé me feront vraiment du bien s'il vous en font, ma bien chère Maman. J'en mangerai peut-être aussi encore à Taganrog, le Don étant tout près, de même que la Crimée, et dans l'une et l'autre contrée il y a de très bons raisins.“

845.

*„Czarskoe Selo, 1/13 Septembre 1825,
Mardi, à 7 heures 1/2 du soir.*

Vous voulez que je vous parle de ma santé, chère Maman. Je crois, et d'autres aussi, que je suis à l'époque critique, et j'espère donc que ce qu'elle a de critique est passé, parce que j'ai surmonté ma maladie l'hiver dernier. Je n'ai de mal dans ce moment qu'une faiblesse plus ou moins grande: tout est effort pour moi, de certains jours surtout, et Stoffregen dit que les sensations que j'éprouve annoncent que les nerfs de la poitrine et du bas-ventre ont souffert. Avec cela, je suis devenue sensible au froid, et cependant l'air me

fait souvent un bien marquant quand il est tempéré. Tous ces inconvénients et ces besoins font voir l'utilité du climat que je vais chercher."

846.

*„Borovitchy, 5/17 Septembre 1825,
Samedi, à 6 heures 1/2 du soir.*

Chère et bien-aimée Maman, je suis à la troisième journée de mon voyage, et, grâce aux dispositions de l'Empereur, qui a fait lui-même mon itinéraire, je ne m'aperçois d'aucune fatigue. Le temps est superbe, et les journées si courtes que j'arrive de jour à la couchée. Je suis partie de Czarskoe Selo jeudi assez tard. Les journées et les moments qui avaient précédé mon départ m'avaient abimée de fatigue, et j'étais tout de bon souffrante. Ma route passant par Gatchina, l'Impératrice mère y est venue, parce que je devais y faire un dîner de bonne heure. J'ai pris Marie de Wurtemberg avec moi, et la douleur de celle-ci en se séparant de moi, jointe à l'émotion extrême de l'Impératrice mère ont encore ajouté à mon malaise. Mais quelques heures de calme à la couchée avant la nuit m'ont remise, et, dès hier matin, respirant un bon air dans ma voiture, je me dis avec volupté: „Plus de visites, plus de billets à répondre, plus d'interruption pour ceci ou cela!" et cela me détendait les nerfs de la poitrine.

Jusqu'à la nouvelle année, l'Empereur compte rester avec moi. C'est donc beaucoup de gagné, et je suis sûre qu'il m'établira de manière à ce que je sois bien. Il est si bon pour moi encore dans ce voyage! Comme il me précède, il prévoit tout, arrange tout d'une manière dont je suis bien touchée. Vous me demandez si le prince Wolkonsky a l'humeur plus égale que M. Narychkine? Il n'y a pas de comparaison à faire: le prince Wolkonsky est un véritable trésor pour moi dans cette occasion. J'espère, chère Maman, que vous aurez reçu depuis les lettres où je vous prie de m'adresser les vôtres, comme toujours, à Pétersbourg."

*„Sérouty, 8/20 Septembre 1825,
dans le gouvernement de Vitebsk,
Lundi, à 7 heures 1/2 du soir.*

Chère et bonne Maman, j'écris sans savoir quand et comment mes écritures pourront être envoyées à Pétersbourg, mais je profiterai de la première occasion: le désir de vous laisser le moins possible privée de nouvelles pendant mon voyage est une des choses qui occupe le plus ma pensée. J'avance très heureusement à petites journées, ce qui m'impatienterait, si je n'en éprouvais l'utilité pour ma santé, et d'ailleurs, grâce aux soins de l'Empereur, je voyage avec un luxe de commodités que je n'ai jamais eu en route. Nous n'avons eu encore que quelques heures de mauvais temps hier: avant et après, le plus beau temps du monde; beau temps, chemin et sites agréables, tout cela réuni me fait remercier Dieu journellement.

Vélije, même gouvernement, 9/21 Septembre au soir.

Me voici dans une petite ville, ce que je n'aime pas, parce que le train et les joies des fidèles sujets attaquent mes pauvres nerfs; j'aime mieux de simples maisons de poste isolées où l'on arrive sans bruit: la plupart de ces maisons sur cette route sont jolies et très commodes. Cette ville a de plus l'inconvénient d'être remplie de juifs, comme étant d'une province anciennement appartenant à la Pologne, et les juifs m'inspirent plus de dégoût encore que les Schwabentäfer dont j'ai rencontré quelques-uns sur ma route. Mais c'est étonnant comme dans cette race, vraiment abjecte dans ce pays-ci, les femmes juives sont généralement jolies: il n'est pas possible de ne pas en être frappé. Je ne sais plus quand je puis espérer recevoir de vos nouvelles, ma tant aimée Maman: l'ordre est trop dérangé; selon mon calcul, j'espère en recevoir deux à la fois par le prochain courrier de Pétersbourg. Il en a passé un qui m'a apporté des lettres de Pétersbourg, les premières écrites après mon départ: je me réserve de vous envoyer à loisir celles de mes deux jeunes personnes, Hélène et Marie, afin que vous vous prononciez laquelle des deux sait le mieux

sentir dans cette occasion. Adieu, chère et bonne Maman, mes pensées sont bien souvent avec vous pendant que je roule en silence, et mon âme se sent toujours également rapprochée de vous. Je baise mille et mille fois vos chères mains avec une tendresse dont vous ne doutez pas.

Depuis mon départ de Czarskoe Selo, j'ai déjà eu quatre lettres de l'Empereur. Il me témoigne une sollicitude qui me touche et me pénètre; il y aurait de quoi me gâter, avec tout ce qu'il fait."

848.

„Novgorod-Séverskoï, 15/27 Septembre 1825,

Mardi, à 7 heures du soir.

Chère et bien-aimée Maman, j'écris pour satisfaire au besoin de mon cœur et parce que j'en ai le temps, car je ne prévois pas la possibilité de mettre ma lettre sur la route de Pétersbourg avant trois jours. Je suis ici dans le gouvernement de Tchernigoff. J'avais voulu me donner le plaisir de vous écrire de chaque gouvernement, mais j'ai dû traverser celui de Smolensk sans vous avoir écrit: les journées étaient plus fortes et les transitions de la température, qui sont le seul inconvénient de mon voyage, me fatiguaient un peu, de sorte qu'en arrivant, je me tenais le plus tranquillement possible, et je me couche toujours de très bonne heure, parce que j'aime mieux partir et arriver de bonne heure que tard. J'ai reçu à une assez mauvaise petite poste où j'ai dîné samedi passé votre lettre du 3 Septembre, et vous en baise mille et mille fois les mains, chère Maman. Vous vous prépariez à votre course à Gundelsheim et je m'en suis réjouie, convaincue avec les médecins que l'air, l'exercice et la distraction sont le meilleur remède contre cette incommodité qui vous gênait tant et qui, j'espère, sera passée lorsque cette ancienne lettre vous parviendra. Mon voyage continue toujours à avancer heureusement, et la grande moitié en est presque passée, grâce à Dieu: malgré que tout aille si parfaitement bien, et que je le supporte très bien, je serai charmée cependant d'arriver; l'action de voyager n'est pas mon élément, comme il l'est de bien des personnes. Cependant, ce voyage-ci me laissera toujours de bons souvenirs, par la touchante cordialité que j'ai rencontrée: ce n'est pas

parce que c'est *moi*, mais parce que c'est une des respectables qualités de la nation que leur attachement à leurs souverains, que des vieillards faisaient des signes de la croix en disant: „*Je remercie Dieu de ce qu'Il m'a accordé encore dans mes vieux jours la consolation de vous voir*“. D'autres amenaient leurs petits enfants en disant: „*Je veux qu'ils puissent se rappeler toute leur vie de vous avoir vue*“. Ces bons sentiments compensent bien la petite fatigue qu'il y a de devoir, presque à chaque changement de chevaux, causer avec des spectateurs et être même souvent arrêtée au milieu du chemin par des propriétaires de campagne qui viennent apporter des fruits, du pain, des gâteaux, etc. Quant au climat, à la végétation près, qui ressemble déjà à celle de l'Allemagne, je ne puis pas dire qu'il soit encore remarquablement beau. Nous avons eu des journées bien chaudes, il est vrai, la semaine passée, tandis qu'à Pétersbourg on avait un temps du mois de Novembre; ensuite nous avons eu froid de nouveau et aujourd'hui chaud pendant une demi-journée et un violent orage ce soir un moment après mon arrivée. La même poste qui m'a apporté votre lettre, chère Maman, m'en a apporté une de Frik aussi. Oserai-je vous prier de lui faire savoir que je l'en remercie de tout mon cœur en l'embrassant; je ne m'attendais pas qu'elle m'écrive si tôt et ne pourrai la remercier que de Taganrog.

*Soudja, dans le gouvernement de Koursk, 17/29 Septembre,
Jeudi, à 6 heures du soir.*

J'ai fait aujourd'hui une petite journée afin de pouvoir aller chez la princesse Bariatinsky (née comtesse Keller) *), qui habite une superbe campagne à une heure et demie de chemin de ma dernière couchée. Vous savez, chère Maman, qu'elle est veuve depuis trois mois, et que le prince Bariatinsky lui a laissé par testament la direction absolue de son immense fortune. Depuis plusieurs années, elle habitait toujours avec son mari cette terre, qui est la création de celui-ci, mais une création utile par les travaux et les établissements qu'il y a faits, et

*) La Princesse Marie Bariatinsky, deuxième femme du Prince Ivan Bariatinsky, mère du feld-maréchal Alexandre Bariatinsky.

belle par le goût et le luxe même de son immense château et de tout ce qui l'entoure. C'est un aspect attrayant que cette jeune mère d'une famille de sept enfants, belle encore et surtout intéressante, entourée de nombreux domestiques en deuil, elle tout en blanc et étonnée encore de devoir être seule à la tête d'une si grande administration. L'Empereur a passé chez elle aussi, et, quoiqu'elle l'ait vu plus souvent que moi, elle me disait naïvement aujourd'hui: „J'ai été si embarrassée avec l'Empereur, que je suis sûre d'avoir dit et fait mille bêtises, et cela me tourmente“. Plus à son aise avec moi par une relation d'amitié avec sa famille et celle de son mari, elle m'a paru aujourd'hui, plus que jamais, un de ces êtres qu'il faut aimer quand on les voit. C'est le comte Wittgenstein, qui était à Pétersbourg à notre départ, qui au fond nous a engagés, l'Empereur et moi, à faire ce petit détour; lui-même a eu le temps d'y arriver par la route de Moscou un jour avant moi, et je me suis très bien trouvée entre cette nièce et cet oncle.

L'orage de l'autre jour a de nouveau gâté le temps et surtout rafraîchi la température d'une manière dont je suis désappointée: je croyais en avançant avoir toujours plus chaud, et jusqu'à présent c'est tout le contraire. J'ai eu ce matin une lettre de l'Empereur datée déjà de Taganrog; il y est arrivé le 13/25 et paraît content de ce qu'il a trouvé. Il dit la ville fort embellie depuis sept ans qu'il ne l'a vue. S'il plaît à Dieu, j'y arriverai mercredi soir et je ne puis nier que j'en ai quelque impatience. Je finis ma lettre aujourd'hui, chère Maman, j'espère pouvoir la mettre sur la route de Pétersbourg à ma couchée de demain, mais la journée est longue et probablement je n'écirai pas. Aujourd'hui, j'ai l'imagination toute occupée de la princesse Bariatinsky et de son intéressant intérieur, et ne voudrais vous parler que de cela. Adieu, chère et bien-aimée Maman. Je ne vous parle pas de ma santé, parce qu'elle est bonne; je suis un peu fatiguée parfois, mais cela se remet par un peu de repos. Je baise mille et mille fois vos chères mains avec toute la tendresse d'un attachement que vous connaissez bien.“

*„Bahmout, dans le gouvernement
de Ekathérinoslav, 21 Septembre/3 Octobre 1825,
Lundi, à 6 heures 1/2 du soir.*

Chère et bonne Maman, me voici à l'avant-veille de mon arrivée au lieu de ma destination. J'ai déjà trouvé ici un courrier de l'Empereur pour faire les dispositions pour mon arrivée à Taganrog, mais je ne veux pas y penser, sans quoi l'impatience me gagne et cela m'agite. J'aime mieux vous parler de vos deux lettres du 26 Août/7 Septembre et du 29 Août/10 Septembre que j'ai reçues ces jours-ci, la dernière aujourd'hui au dîner. Que vous êtes bonne, chère Maman, de m'écrire si souvent! Ces deux fois où je reçois vos lettres déjà si loin de Pétersbourg, je me dis involontairement: „Ma si bonne Maman vient me chercher partout!“ et, s'il est possible, vos lettres me deviennent encore plus chères. Grâce à Dieu, que votre santé est bonne! Ce bruit dans la tête, quelque pénible qu'il doive être, ne m'inquiète pas, d'après les exemples que j'en ai vus. Je voudrais que les médecins ne fassent pas *trop*, si d'ailleurs votre santé est bonne; l'air, la distraction, et, autant que faire se peut, n'y pas penser, sont, je crois, les meilleurs remèdes. Vous avez beaucoup de visites de Russes, à ce qu'il me paraît, depuis quelque temps: je sais gré à tous ceux qui se font un devoir et un bonheur de vous être présentés, pourvu que cela ne vous gêne pas. Cette princesse Galitzine, née Souvoroff, est une gentille petite femme, mais un peu affectée *). J'ai demandé à Stoffregen, qui est son médecin, s'il était vrai qu'elle avait eu des effets de maladie si singuliers; il m'a répondu en riant: „Elle aime à se plaindre“. Quant à ses dents, elles ont toujours été en assez mauvais état, et je me rappelle qu'avant son mariage, elle s'en est cassé une un jour en tombant sur le parquet chez son grand-père, où l'on jouait aux petits jeux: toute la société a déploré alors cette première perte.

*) La Princesse Hélène Golitzyne, née Narychkine, en premières noces femme du Prince Arcade Souvoroff.

Je bavarde comme à Pétersbourg; j'en ai presque plus le temps en voyage quand j'arrive d'aussi bonne heure qu'aujourd'hui. Depuis hier, je traverse ce qu'on appelle improprement *désert* et ce qui est marqué comme tel sur les cartes. Ici, du moins, ces déserts ont des sites infiniment plus beaux qu'il n'y en a aux environs de Pétersbourg. Ce qu'il y a de *désert*, ce sont des espaces plus ou moins grands de terres incultes, parce que la population n'est pas assez considérable pour cultiver ces grands espaces, mais là même, on voit souvent une herbe fraîche et de jolies fleurs, d'autres fois des tas de foin qui dans cette immensité font l'effet de vaisseaux parsemés sur la mer. Mais de distance en distance, il y a des sites charmants, des villages, des petits bois, des champs très considérables et cultivés, et même des campagnes. En général, dans tout mon voyage, j'ai trouvé le pays plus beau que je ne m'y attendais et qu'on ne croit lorsqu'on n'a pas vu par soi-même. Mais il faut encore que je vous dise, chère Maman, que, dans la ville où j'ai passé la nuit de vendredi à samedi, j'ai trouvé sans m'y attendre cette vieille comtesse Tchernicheff *) que je vous ai nommée il n'y a pas longtemps pour m'avoir chargée de la distribution de ses aumônes. Comme elle est très dévote, elle va de couvent en couvent et se trouvait précisément dans la ville où je devais passer: je ne l'avais pas vue depuis le dernier couronnement il y a vingt-quatre ans! Elle me parla de vous, Maman, se rappelant de vous avoir vue à Pétersbourg avec ma grand'mère, qui toutes deux, à ce qu'elle dit, aviez des bontés pour elle. Elle me demanda si vous ne viendrez pas à Taganrog; la bonne dame ne calcule pas trop les distances. Mais, ayant reçu dans cette même ville (Belgorod) une lettre de vous, je me dis: „Si Maman me cherche au fin fond de la Russie, on s'y occupe aussi d'elle“, et cela me fit plaisir.

*Mardi, 22 Septembre/4 Octobre,
à 6 heures du soir.*

Je veux vous écrire du pays des cosaques, chère Maman, parce que vous en parlez dans votre dernière lettre; j'en traverse une partie

*) V. p. 435.

aujourd'hui pour en ressortir cependant demain avant Taganrog. Je suis ici dans une jolie petite campagne d'un colonel des cosaques, charmée d'être bien logée et surtout d'être à la *dernière* couchée de mon long voyage. Je ne puis assez remercier Dieu de m'avoir conduite aussi heureusement, et sûrement vos bénédictions, ma bien-aimée Maman, que vous m'avez données avec ferveur, m'ont porté bonheur. Ce n'est pas une illusion de croire que les bénédictions des parents influent sur la destinée des enfants: la religion ordonne de le croire et mon cœur me le confirme. Qu'il doit être affreux d'en être privé!

J'ai fait beaucoup de chemin aujourd'hui, au delà de dix-sept Meilen d'Allemagne, et, étant partie un peu avant sept heures du matin, j'étais ici avant cinq heures du soir. On va très vite dans ce pays et je trouve que partir de bonne heure et arriver de bonne heure est la manière la moins fatigante de voyager; pendant toute ma route, j'étais presque toujours au lit avant dix heures et je crois que cela a contribué à me soutenir. J'ai traversé aujourd'hui des contrées d'un aspect plus désert que celles d'hier; il y avait des moments où il n'y avait pas trace d'êtres humains sur un immense espace, à peine un chemin tracé: on roulait sur l'herbe et sur de jolies fleurs des champs. Cela pourrait attrister l'imagination, si on ne passait pas si vite; il y a des puits creusés dans les contrées qui manquent d'eau, et, pendant une partie du chemin, des pyramides ou d'autres figures informes qui ressemblent à des figures égyptiennes, pour tracer la route. Au milieu de cela, j'ai rencontré une douzaine de piétons qui, par leur figure et leur tournure, rappelaient les fils de Jacob dans les tableaux de Raphaël. Ensuite, à un relais au milieu du désert où il n'y avait qu'une tente, de jolies demoiselles de Pétersbourg très bien mises qui étaient venues faire visite à une tante qui demeurerait tout près de là à une campagne dont on ne se doutait pas et de jolis ouvrages en fer de fonte apportés d'une fabrique peu éloignée de là aussi. Comme il y a de grands mouvements dans ce terrain et que les habitants sont dans les ravins et les vallons, on peut souvent ne pas s'en douter et ne s'en apercevoir que par la culture qu'on voit.

*Taganrog, 23 Septembre/5 Octobre,
à 7 heures du soir.*

C'est enfin du lieu de ma destination que je vous écris, chère et bonne Maman, et, avec l'aide de Dieu et vos bénédictions, m'y voici parvenue saine et sauve. L'Empereur est venu à ma rencontre à la dernière station, et nous avons fait notre entrée ensemble; il n'était pas cinq heures et faisait grand jour encore. Comme, selon l'usage, on arrive d'abord à une église et que la cathédrale a paru trop froide à l'Empereur, c'est à l'église d'un couvent grec que nous avons débarqué au milieu d'un public assez nombreux. La ville est tout à fait jolie et riante. On voit la mer de toutes les rues presque, et mon établissement, que l'Empereur a soigné dans tous ses détails avec tant de sollicitude, est joli et *heimlich*; je ne trouve à redire qu'au *trop*. Voici tout ce que je pourrai vous dire aujourd'hui, chère et bonne Maman; il faut écrire encore à l'Impératrice mère par un courrier qui part ce soir et qui portera aussi cette lettre à Pétersbourg. Je baise mille et mille fois vos chères mains et suis bien impatiente de savoir que cette lettre vous est parvenue."

850.

*„Taganrog, 26 Septembre/8 Octobre 1825,
Samedi, à 7 heures du soir.*

Pour répondre à vos questions, je vous dirai, chère Maman, que la maison où nous demeurons ici est une maison appartenant à la Couronne, où le chef de la ville a droit de demeurer. L'Empereur l'a fait très bien arranger, en partie avec des effets envoyés de Pétersbourg, en partie avec des meubles tout à fait jolis qu'on fait ici, et, par ses soins réellement touchants pour moi, je suis bien et commodément logée. Comme partout où il arrive, il met tout en activité; on travaille encore jusqu'à l'heure qu'il est à l'embellissement et à faciliter les communications. La maison n'a qu'un rez-de-chaussée; elle est au haut et à l'extrémité d'une rue qu'on appelle la Rue Grecque: dans sa plus grande longueur, elle donne sur cette rue, et un jardin avec son enclos fait notre vis-à-vis. Au coin qui

tourne, la vue donne sur les remparts de cette ancienne citadelle dont je vous parlai, mais des appartements qui donnent sur la cour on voit la mer par-dessus un petit jardin qui tient à la maison. Il y a au coin de ce jardin une terrasse d'où la vue est magnifique, et je voudrais du chaud pour pouvoir venir rêver paresseusement sur cette terrasse. Une salle qui prend la profondeur de toute la maison est la pièce principale. De là on entre, à droite chez l'Empereur, qui ne s'est donné que deux chambres, et à gauche dans mon salon; ensuite vient mon cabinet avec un bon divan bien commode, meuble précieux pour moi, et c'est de ce cabinet que je vous écris. Après vient la chambre à coucher, qui, par la disposition des portes, fenêtres, et pour la proportion, me rappelle votre chambre rouge dans votre maison à Carlsrouhe. De la petite porte du fond, on entre dans une bonne petite chambre à une fenêtre, que l'Empereur a destinée pour ma chambre à déjeuner; de cette chambre, on va d'un côté dans un tout petit cabinet de toilette, et de l'autre dans une assez grande chambre pour les femmes de chambre, qui donne sur la cour. Il y a au bout encore un petit cabinet que l'Empereur a fait arranger en bibliothèque pour moi, afin de me donner la vue sur la mer d'une chambre au moins."

851.

*„Taganrog, 30 Septembre/12 Octobre 1825,
Mercredi, à 10 heures du matin.*

Je quitte une lettre à l'Impératrice mère pour vous écrire, chère et bonne Maman, et vous remercier de votre lettre du 4/16 et 5/17 Septembre que j'ai reçue ce matin. Elle était même arrivée hier soir, mais, comme je me couche de très bonne heure, elle ne m'a plus trouvée levée. J'attendrai à présent la prochaine avec impatience pour savoir comment vous vous êtes trouvée de votre course à Carlsrouhe que vous projetiez. Je crois que, si vous en sentez la force, des courses de temps en temps ne peuvent que faire du bien. J'ai su par Hélène encore avant mon départ, à peu près comme vous me le dites, chère Maman, la brouillerie de la Reine Douairière avec la comtesse Uxkull, et ici déjà, par lettres, j'ai appris





*Alexandrine Stourdza,
demoiselle d'honneur de l'Impératrice Elisabeth.
Lithographie.*

qu'elle avait quitté la Princesse Pauline. Hélène d'avance prévoyait ce résultat et le craignait pour sa sœur. Il paraît que son propre voyage à Varsovie n'aura plus lieu, parce qu'elle a des soupçons de grossesse, à ce que l'Impératrice mère m'écrit. Cela existait déjà à mon départ, mais on attribuait ce retard à la maladie qu'elle a eue à cette époque.

Nous avons eu hier ici la première journée entière qui sentait le Midi dans tout son beau. Nous en avons profité pour aller à la quarantaine qui est à quelques verstes d'ici: c'est la première fois que j'en vois une. Il n'y avait pas le soupçon d'un risque, comme vous pensez bien, mais quelques infortunés qui la subissaient, des Grecs, *infortunés* parce qu'il ne doit y avoir rien de plus ennuyeux au monde. L'après-dînée, nous avons été dans le jardin de notre voisine, qui a mille attentions pour moi et m'a invitée à venir voir son jardin. Nous y avons été assis longtemps comme en chambre, tant il faisait beau, et de là nous sommes encore allés, l'Empereur et moi, sur la terrasse de notre propre jardinet où l'on était si bien, la vue de la mer si belle qu'on avait de la peine à s'en arracher. J'ai éprouvé ensuite une jouissance sur laquelle je comptais d'avance et qu'un ciel presque toujours couvert m'avait empêchée de goûter jusqu'à présent: c'est de contempler le firmament dans le Midi. C'est tout autre chose que celui du Nord! Nous sommes plusieurs ici à croire que nous voyons une comète, et moi-même je crois l'avoir vue hier. Je vous parle encore de plaisirs innocents parce que mes forces ne m'ont pas permis encore de me lancer dans le monde. Il y a ici un club où il y a des bals une fois par semaine, qui ne sont pas très brillants, je crois, mais où il faudra aller une fois au moins. Ces jours-ci aussi, nous dînerons avec du monde. Je vous ai dit, je crois, que le comte et la comtesse Worontzoff sont ici *), Taganrog étant dans les limites du gouvernement du comte.

J'ai commencé ma lettre ce matin et je la finis ce soir: Longuinoff, que j'avais demandé et oublié, est venu m'interrompre tantôt. Je voudrais, chère Maman, que vous me fassiez mille questions sur ce qui peut vous intéresser ici, car, maintenant que je vous ai

*) Le Comte Michel Worontzoff et la Comtesse Elisabeth, née Comtesse Branicki.

fait la description de la ville et de mon logement, je ne crois pas qu'il y ait beaucoup d'objets qui puissent avoir de l'intérêt pour vous, mais je serai heureuse de répondre aux questions les plus minutieuses. Aujourd'hui la journée avait commencé par être superbe, mais un vent des plus violents qui s'est élevé l'a gâtée. C'est un point important pour moi que le temps, parce que je suis ici pour l'air, et je crois en effet que l'air d'un côté et le calme de l'autre sont ce qui peut me faire le plus de bien. Ma santé va bien; j'ai eu un léger rhume ces jours-ci, mais qui ne m'a pas empêchée de sortir et qui est presque passé. C'est maintenant l'époque à laquelle ont commencé mes maux l'année passée à Czarskoe Selo, et par un temps épouvantable. C'est une époque de souvenirs peu gais: l'Empereur en Sibérie et mes inquiétudes pour lui, la mort de la princesse Pro-sorowsky, sous mes yeux, pour ainsi dire, mes propres douloureux souvenirs, un temps affreux et moi seule presque vis-à-vis de Marie de Wurtemberg dans le Château de Czarskoe Selo! Combien je dois rendre mille fois grâces à Dieu de la différence qu'il y a entre cet automne et le dernier! Adieu, chère et bien-aimée Maman, je finis ma lettre aujourd'hui, parce que, demain étant une fête d'église, nous allons à la messe, mais elle ne partira que demain après-midi et je vous le dis exprès afin que vous puissiez la dater du 1/13 Octobre; si je ne me trompe, elle vous parviendra le 24 ou le 25 vieux style, et je voudrais bien savoir si j'ai bien calculé."

852.

*„Taganrog, 8/20 Octobre 1825,
Jeudi, à 11 heures du matin.*

Je lui ai demandé dernièrement de me dire quand il comptait retourner à Pétersbourg, parce que j'aimais mieux le savoir afin de me préparer à l'idée de son départ comme à une opération. Il m'a répondu: „Le plus tard possible, je verrai encore: mais dans tous les cas pas avant la nouvelle année“. Cela m'a mise de belle humeur pour toute la journée, et vous partagerez ma satisfaction, ma bien-aimée Maman."

*„Taganrog, 12/24 Octobre 1825,
Lundi, à 9 heures 1/2 du soir.*

Ma bonne et bien-aimée Maman, j'ai reçu samedi 10/22 votre chère lettre du 16/28 Septembre et vous en baise mille fois les mains. Il me faut encore savoir que vous recevez mes lettres avec la même régularité et que vous en êtes contente, pour que je sois satisfaite de l'ordre établi. Oui, sans doute, que les vôtres et les miennes doivent passer Pétersbourg, parce qu'il n'y a pas de poste directe jusqu'ici. Cette extra-poste est un bienfait, non seulement pour le commerce d'ici, mais pour toutes les provinces où elle passe jusqu'à Moscou, en facilitant prodigieusement la communication. Ce n'est pas le seul avantage que retire cette contrée de la présence prolongée de l'Empereur. Entre autres le grand nombre de médecins qui se trouvent réunis ici, où il n'y avait pas beaucoup de secours sous ce rapport, fait qu'on vient et des environs et de la ville même leur demander du secours ou les consulter journellement. Pour ma personne, j'en ai attiré trois et demi, certes, bien malgré moi: Stoffregen, un médecin de la Cour anglais nommé Dobbert qu'on m'a donné pour le voyage comme aide de Stoffregen, et un sous-chirurgien, et puis un très bon médecin de Pétersbourg que Wylie et Stoffregen ont désigné pour remplacer Stoffregen en cas de maladie ou même pour le soulager, si, l'Empereur partant, Wylie retournait à Pétersbourg: c'est un élève de Franck, allemand, nommé Reinhold, de Westphalie, mais, comme il est venu en Russie très jeune et a toujours été employé à l'armée, il parle très bien russe, ce qui est un avantage dont je sens souvent le manque avec Stoffregen. Comme M. Reinhold, selon toute apparence, restera attaché à ma personne, j'ai voulu vous le faire connaître, chère Maman. Il est venu en droiture de Pétersbourg et était ici avant moi.

J'avais pensé comme vous, chère Maman, que la princesse Madatoff viendrait me voir ici si c'était possible, mais j'en doute, d'abord parce que le Caucase à traverser rendrait sa route plus pénible qu'elle ne le serait par la seule distance, et puis je ne crois pas que son

mari (qui semble la tenir un peu de court, comme on dit en allemand) lui laisse faire un voyage pareil toute seule, et avec raison, et que son service l'empêche de s'absenter. Je pense qu'une autre de mes dames pourrait bien venir me voir d'Odessa où elle doit être revenue, la comtesse Edling. Mais quand même elle en aurait le désir, il y aurait peut-être des considérations qui l'en empêcheraient, l'Empereur n'ayant plus pour elle l'extrême bonté dont elle abusait autrefois. Voilà comme les choses changent dans ce monde, et, avec les *si* et les *mais*, je crois que je finirai par ne voir ni la princesse Madatoff, ni la comtesse Edling.

Nous venons d'avoir une suite de journées magnifiques après deux jours de très mauvais temps et d'une tempête qui m'a donné la satisfaction d'entendre mugir la mer jusque dans ma chambre (en ouvrant la fenêtre), sans la voir cependant. Avant-hier surtout, il faisait un air que je défie d'être plus beau à Naples dans ce moment. Je savourais à longs traits les différentes jouissances qu'un temps pareil donne ici; je ne puis rendre la beauté du ciel et de la mer avec ses différents accidents. J'étais autant que je pouvais sur notre terrasse qui donne sur la mer, et le hasard m'y a donné un joli spectacle, l'arrivée d'un prince tartare kalmouk qui est venu tout exprès de la Ligne du Caucase pour nous faire visite, qui montait avec sa suite, tous à cheval et lui en parure, de derrière les hauteurs et les remparts qui bordent la mer et ont passé sous la terrasse pendant que j'y étais par le plus beau temps du monde. C'était pittoresque et aventureux. L'Empereur étant parti hier matin pour Tcherkask, la visite de ce prince est remise à son retour qui sera jeudi. C'est un tout jeune homme, et, s'il n'était pas Kalmouk, on pourrait, joint au reste, en faire un héros de roman, mais les traits kalmouks ne prêtent pas au roman. L'influence des chaleurs de cette année doit avoir été bien grande, parce que, tandis que vous me parlez, chère Maman, des fièvres qu'elles occasionnent dans le pays de Bade et de Wurtemberg, les gazettes disent qu'en Angleterre et en France on voit paraître un léger *choléra morbus* qu'on attribue à la suite des chaleurs de l'été. J'ai vu aussi qu'on a observé en France la comète que nous avons vue ici. Vous ne l'aurez pas vue en Allemagne? Adieu, chère et bonne Maman, différentes interruptions, inévitables

ici comme ailleurs, parce que cela tient au journalier, me font finir ma lettre à midi passé pour aller me promener. Le soleil, qui a lutté ce matin contre un brouillard, l'a emporté, et la journée sera bien belle de nouveau. Je baise mille et mille fois vos chères mains et reçois chaque fois avec un nouveau bonheur votre bénédiction que vous me réitérez dans votre dernière lettre."

854.

*„Taganrog, 14/26 Octobre 1825,
Mercredi, à 6 heures du soir.*

Chère et bonne Maman, que vous êtes *bonne* en effet de m'avoir écrit le 19 Septembre/1 Octobre sans avoir reçu de lettre de moi! Même celle que je vous avais annoncée de la part de l'Impératrice mère ne vous était pas parvenue: elle avait bien l'intention de vous écrire, mais peut-être elle l'aura oublié, et je suis fâchée à présent de vous l'avoir annoncée. C'est aujourd'hui son jour de naissance et celui de la mort de notre Amélie. Mon Dieu! ce mot et cette pensée me font le même mal que si c'était arrivé tout récemment. Un heureux hasard me fait passer ce second anniversaire aussi tranquillement que le premier l'année dernière, où j'étais déjà malade à Czarskoe Selo et dispensée par là d'aller à Gatchina. Aujourd'hui, l'Empereur étant encore en course (il ne revient que demain), j'ai passé la journée bien tranquillement aussi, n'ayant été qu'à la messe où il n'y avait que peu de monde, et j'ai dîné toute seule. Après dîner, j'ai été voir une place hors de la ville sur un bord escarpé de la mer où, quand il fait beau, la vue est bien belle et l'air très agréable. J'y ai fait mettre un banc, et le prince Wolkonsky a fait arranger cela avec une sorte d'élégance; je suis donc allée le voir, mais un vent un peu violent, qui brisait la mer avec fracas au-dessous² du lieu où nous étions, m'en a chassée. Il fait bien doux, mais humide depuis deux ou trois jours. Vous me dites, ma bien chère Maman, dans votre dernière lettre: „Où êtes-vous? que faites-vous?“ et, en comparant la date et l'heure, je vois que je roulais, assez impatiente d'arriver, comme toujours vers la fin de la journée, et ennuyée de beaucoup de montées, et descentes surtout, très rapides. Pour arriver à la cou-

chée même, il y en avait une qui tracassait le prince Wolkonsky pendant toute la journée de crainte que nous n'arrivions la nuit. Il faisait cependant déjà obscur, et c'est avec des précautions inouïes et force flambeaux qu'il m'a fait descendre. L'Empereur le taxe de poltronnerie dans ces cas, mais je trouve que les mesures de prudence lorsqu'on peut en user sont toujours bonnes à prendre. C'est à Tchougouïeff, le chef-lieu d'une colonisation militaire, que j'arrivais, à quatre journées d'ici pour moi, mais à deux seulement pour l'Empereur."

855.

*„Taganrog, 19/31 Octobre 1825,
Lundi, à 9 heures du matin.*

Strauss est drôle de trouver charmant que j'aille chercher la santé en Russie. *Charmant* n'est pas le mot précisément, mais j'avoue que j'ai eu *le sentiment* qui lui a fait dire cette phrase. Il m'a toujours semblé qu'il y avait quelque chose de déplaisant, même de la part des particuliers, à tourner ainsi le dos à son pays, qui offre tant de ressources, sans essayer même ce qu'on peut en tirer: cela a un air de mépris et de dénigrement que j'ai toujours profondément senti. Partout on commence par voir d'abord si on ne peut pas trouver chez soi ce dont on a besoin; en Russie même, quantité de personnes qui ne peuvent ou ne veulent pas aller aux pays étrangers usent des ressources qu'on trouve en Russie, et avec plus de succès souvent que ceux qui parcourent d'autres pays. Les familles Royales de France, d'Angleterre, d'Espagne prennent les eaux et les bains qu'il y a chez eux. Pourquoi, ayant en Russie tant de climats différents, n'y aurais-je pas cherché de préférence celui qui peut me convenir! D'autres princes du Nord ne le peuvent pas, parce que leurs états ne s'étendent pas assez au Midi pour cela. Ce n'est donc pas pour blâmer, mais, quand on a la facilité de trouver tout à la fois, et ce qu'on cherche, et un bon exemple à donner, et le bien réel du pays auquel notre devoir nous attache, pourquoi ne pas le reconnaître et agir en conséquence? Voilà un sentiment raisonné et développé en moi depuis bien longtemps que le bon Strauss m'a donné l'occasion d'exprimer! Je suis sûre, Maman, que *Vous* me donnerez raison.

Il n'est pas difficile de juger du bien partiel et général que l'Empereur fait par sa présence dans la contrée où il se trouve; celle-ci s'en ressent déjà, et par le présent et par ce qu'elle voit dans l'avenir. Quand ce ne serait que les dépenses d'un voyage et d'un établissement qui restent dans le pays et y portent fruit, cela n'est pas peu de chose! En attendant, l'Empereur, qui est revenu jeudi de sa course à Tcherkask, part demain pour la Crimée; son voyage sera plus long cette fois, car il ne reviendra que le dix-septième jour. Cela ne m'amuse guère de passer ce temps sans lui, ni lui non plus: il aimerait mieux rester en place, mais c'est nécessaire, et puis il veut s'assurer par lui-même s'il serait possible d'aller demeurer en hiver en Crimée. Tout le monde y invite et prétend que le climat y est de tant meilleur encore qu'ici, qu'il ne serait pas impossible que nous ne levions le camp: mais encore, avant de quitter une bonne maison bien garantie, il faut savoir si on trouvera la même chose ou mieux."

856.

*„Taganrog, 22 Octobre/3 Novembre 1825,
Jeudi, à 11 heures du matin.*

Chère et bonne Maman, je me mettais paisiblement à vous écrire il y a une heure, lorsque Stoffregen vint m'annoncer le malheur de notre pauvre, pauvre Caroline *)! Que Dieu lui donne la force de le supporter et à vous aussi, ma si chère Maman, qui, tant pour l'amour de ce bon Roi que pour Caroline, serez si vivement affectée de ce coup. Hélas! il ne faut pas demander de *pourquoi* à la Providence, mais que n'a-t-il pas pu vivre encore quelques années! Je suis profondément affligée: la pauvre, malheureuse Caroline! je puis me figurer toute l'étendue, tous les détails de sa douleur, et dans une époque critique pour sa santé avec cela! Que Dieu veille sur elle! Quel changement dans toute son existence! Où ira-t-elle, que fera-t-elle? Frik doit avoir été encore à Nymphenbourg lorsque ce malheur est arrivé; c'est une pensée consolante, au moins! Je ne sais aucun détail. L'Empereur est parti avant-hier matin pour sa course de la

*) La mort du Roi Maximilien de Bavière, son époux.

Crimée. Hier matin, il a passé ici un courrier extraordinaire de Pétersbourg qui m'a un peu agitée, parce que tout ce qui est *extraordinaire* me donne à penser, mais je me dis ensuite que ce n'était que des affaires, et j'écrivis encore par lui à l'Empereur pour lui dire que je me portais bien. La poste, qui arriva quelques heures après, apporta au prince Wolkonsky la copie de la dépêche du comte Worontzoff, qui ne dit rien que le fait et: „La Reine est dans un désespoir facile à concevoir“. Cependant, de toute la journée, on ne me dit rien et ce n'est que ce matin que Stoffregen m'apprit ce malheur: c'en est un bien véritable, non seulement pour la famille, mais pour toute la Bavière. Je ne puis ni penser autre chose, ni parler d'un autre sujet. Si je pouvais voler près de notre pauvre Caroline! Cependant la poste d'hier m'a apporté du bien aussi, parce que j'ai reçu par elle votre lettre de Rohrbach et la nouvelle que vous avez heureusement fait votre course à Auerbach et qu'elle vous a fait du bien. J'en rends grâces à Dieu: qu'Il daigne conserver ceux dont l'existence fait partie de la mienne! Hélas, la pauvre Caroline! Elle ne peut déjà plus dire ceci sans sentir tout ce qui lui manque! Je baise mille et mille fois vos chères mains avec une tendresse inexprimable.“

857.

*„Taganrog, 29 Octobre/10 Novembre 1825,
Jeudi, à 9 heures 1/2 du matin.*

Pour la première fois, la poste se fait assez attendre pour que je doive vous écrire, ma bonne et chère Maman, sans pouvoir vous accuser la réception d'une lettre. Et cette poste est précisément celle qui me parlera pour la première fois de la mort du Roi de Bavière! Sans doute vous avez éprouvé des douleurs mille fois plus déchirantes que ne sera celle-ci, mais, quand on a beaucoup de cicatrices dans le cœur, une peine moins vive les rouvre quelquefois, et puis, plus on a souffert, plus on y a usé de forces! Tout cela ne me laisse pas sans inquiétudes à votre sujet, ma bien-aimée Maman. J'ai reçu enfin des nouvelles de l'Empereur lundi. Le courrier de Pétersbourg l'avait atteint plus tard que je ne pensais. Il m'écrit de Pérécop, à l'entrée de la Crimée, bien saisi et bien peiné aussi de cette mort, affligé

pour Caroline et s'inquiétant pour moi de ce que cette nouvelle m'est arrivée pendant qu'il est absent. La Providence l'a envoyé ainsi: c'est donc bien, sûrement; sans cette conviction, j'aurais été tentée aussi de trouver dur que cette nouvelle a dû me parvenir dans mon isolement. Quand on est entouré d'amitié, on a, malgré soi, plus recours quelquefois à cette amitié qu'à Dieu; lorsqu'on n'a personne, c'est Lui uniquement qu'on cherche comme on devrait le faire toujours, et c'est la ressource la plus sûre, la plus efficace! Avec Son secours, je supporte fort bien ma solitude. Les matinées sont toujours courtes par les affaires du jour et ceux qu'il faut voir, mais les après-dînées et les soirées même s'écoulent avec une rapidité extrême, et souvent j'ai été entraînée au delà de l'heure à laquelle j'aime à me coucher. J'avais commencé après le départ de l'Empereur à passer mes soirées avec mes dames à travailler, et le prince Wolkonsky devait y venir aussi. Mais ensuite est survenue cette nouvelle qui m'a fait préférer de rester seule les premiers jours, et je m'en trouve mieux, je vous avoue: c'est (entre nous soit dit) Mlle Valouïeff qui m'a surtout dégoûtée de ces réunions. Elle est ici, je ne sais pourquoi, singulièrement *abgeschmackt*, tantôt enfantine, tantôt de mauvaise humeur, pleurant sans qu'on sache pourquoi; enfin, c'est elle vraiment qui est ma croix journalière. La princesse Wolkonsky est beaucoup plus sensée.

Le temps est des plus agréables; c'est encore un véritable bienfait du Ciel. Il y a quelque chose de si doux et de si onctueux dans l'air, qui rend l'action physique de vivre singulièrement aisée à une habituée du Nord, où, plus ou moins, dans cette saison, on lutte toujours contre l'effet externe de l'air.

Voilà la poste, qui, grâces à Dieu, m'apprend par votre lettre du 3/15 Octobre que votre santé est bonne et que la triste nouvelle de la mort du Roi de Bavière n'a pas influé sur elle. Quand j'en saurai autant de Caroline, je serai tout à fait tranquille. Personne n'a songé à moi, à Munich; cela n'est pas bien: je suis si occupée, si remplie de sollicitude pour mes sœurs!

Vous me parlez de brouillards, chère Maman, et je me rappelle très bien qu'ils sont fréquents dans cette saison dans *notre belle patrie*, comme dit Caroline, qui fait toujours et partout mon point de comparaison. Ici aussi, il y en a souvent, et je m'en console par la

pensée qu'ils sont de même à Carlsrouhe; mais ici comme chez vous ils sont suivis d'un temps superbe en général. J'ai un plaisir innocent ici qui tient aussi aux souvenirs de mon enfance: c'est une petite faisanterie qu'on a établie dans notre jardin. Nous ne sommes pas éloignés ici du pays originaire du faisan, *l'oiseau du Phase* qu'on prétend que les Argonautes ont rapporté de la Colchide en Grèce, d'où il s'est répandu en Europe. Cette Colchide, ce sont les provinces maritimes de la Géorgie, et c'est du Caucase qu'on a apporté ceux qui sont établis chez nous. Ils seraient même sauvages ici, si le pays était plus boisé.

Adieu, chère et bien-aimée Maman, après plusieurs interruptions je vais achever encore une lettre à Caroline et vous quitte en baisant mille et mille fois vos chères mains. Dites-moi, je vous prie, chère Maman, comment vous adressez les lettres à Caroline, si c'est à *la Reine Douairière* ou à *la Reine Caroline*, afin qu'on ne la confonde pas avec la reine nouvelle. Je voudrais faire comme vous, et je crains que le titre de *Douairière* ne soit désagréable à la pauvre Caroline.

858.

*„Taganrog, 4/16 Novembre 1825,
Mercredi, à 5 heures 1/2 du soir.*

Chère et bonne Maman, je reprends ma lettre d'avant-hier que je vous ai écrite à la hâte, et c'est toujours à regret que je vous écris ainsi. Une longue lettre à M. Karamsine m'avait pris du temps; c'était la première d'ici, et il m'en avait écrit une si tendre que j'avais conscience d'être restée longtemps sans lui répondre. Je suis toute étonnée aujourd'hui de dater ma lettre du mois de Novembre: la journée est si belle qu'elle pourrait passer pour une belle journée de la fin d'Août à Pétersbourg, où la soirée même aurait certainement été plus froide et plus humide. J'en reviens toujours à l'excellente qualité de l'air ici; pas plus tard qu'hier soir, quoiqu'il faisait obscur, en ouvrant ma fenêtre et respirant un air vivifiant et doux et velouté tout à la fois, j'éprouvai un bonheur physique qui me fit dire involontairement: „Comme je suis contente!“ et puis je me demandai de quoi? Ce n'était qu'absolument physique. J'ai eu hier matin encore

une lettre de l'Empereur, qui a eu le plus beau temps du monde en Crimée et parle des délices de ce pays, qu'il avait cependant vu déjà dans une plus belle saison, au mois de Mai, il y a sept ans, lorsque Philippe de Hombourg se trouva être du voyage. J'attends l'Empereur demain soir.

Je lis et relis dans chaque gazette qui le répète le récit de la frayeur que causa la mort subite du Roi de Bavière et le trouble de cette cruelle matinée. Pauvre, pauvre Caroline! comment n'a-t-elle pas succombé, sans aucune préparation, à ce malheur! Il me semble qu'elle doit avoir senti, dans le commencement surtout, un degré de plus d'amertume à sa douleur en se rappelant que (comme vous le dites) le Roi l'avait engagée à quitter le bal en même temps que lui. On se dit dans ces cas: „Si j'avais fait ainsi, cela ne serait peut-être pas arrivé“. Stoffregen m'a dit avoir lu le protocole de la dissection dans une gazette, et que c'était une apoplexie *sérieuse*: la saignée n'aurait donc servi de rien, quand même on aurait pu l'employer d'abord. Vous trouvez aussi Nymphenbourg si triste: c'est l'impression qu'il m'a toujours faite.“

859.

*„Taganrog, 8/20 Novembre 1825,
Dimanche, 9 heures 1/2 du soir.*

L'Empereur est revenu jendi de sa course en Crimée, mais le plaisir que j'aurais de son retour a été empoisonné parce qu'il est revenu mal portant, d'un refroidissement qu'on gagne si facilement dans ces climats chauds où les soirées sont très fraîches. Il a trouvé sur la côte méridionale de la Crimée un été complet, tous les arbres verts et des roses qui fleurissaient en plein air, mais c'est là aussi qu'il s'est refroidi en faisant une course à cheval le soir à un couvent grec. S'il plaît à Dieu, jusqu'à ce que cette lettre vous parvienne, il ne sera plus question de son mal. Les médecins n'ont pas la moindre inquiétude, mais, quand je le vois souffrir, je souffre plus que lui; il avait tous ces jours-ci une fièvre qui a pris un petit caractère bilieux. Il n'est pas alité cependant, et ce soir il a eu un excellent sommeil, qui sera, j'espère, le commencement de sa convalescence.

Lundi 9/21 Novembre, à 1 heure et demie.

L'Empereur va bien, grâces à Dieu! Il a eu une bonne nuit et une transpiration, que les médecins désiraient.“

860.

*„Taganrog, 11/23 Novembre 1825,
Mercredi, à 5 heures et demie.*

L'Empereur n'est toujours pas quitte encore de sa fièvre. C'est triste! Cela l'empêche de profiter du plus beau temps du monde et m'ôte la faculté aussi d'en jouir, quoique je sorte tous les jours. Où est le repos dans cette vie! Lorsqu'on croit avoir tout arrangé pour le mieux et pouvoir le goûter, il survient une épreuve inattendue qui ôte la faculté de jouir du bien dont on est entouré. Ce n'est pas un murmure, Dieu lit dans mon cœur: ce n'est qu'une observation faite mille fois et justifiée maintenant pour la millième fois par l'événement. On évacue beaucoup l'Empereur, et, comme j'aime toujours à chercher le bon côté des choses, je me dis que cette fièvre a dû venir afin de préserver sa jambe (qui est toujours l'objet de nos inquiétudes) par les médecines qu'on lui donne pour le nettoyer.

Jeudi 12/24, à 10 heures du matin.

L'Empereur a eu de la chaleur cette nuit-ci; c'était la mauvaise, on le prévoyait; la précédente avait été bonne. Enfin, s'il plaît à Dieu, avec confiance en Lui et patience, ce mal passera aussi comme bien d'autres....“

861.

„Taganrog, 15/27 Novembre 1825.

Chère Maman, j'existe, mais je ne sais comment: l'Empereur, cet ange de bienveillance, est très mal d'une fièvre! Maman! si Dieu ne vient à notre secours, j'entrevois le plus grand malheur. Que Dieu ait pitié de nous, de 50 millions d'hommes! Oh! Maman, Maman, je n'espère qu'en Dieu! Et vous, Maman, comme vous souffririez avec moi! J'espère toujours, j'espérerai toujours! Que Dieu ait pitié de nous!“

862.

„Jeudi 19 Novembre/1 Décembre 1825.

Chère Maman, notre ange est au Ciel et moi, sur la terre, de tous ceux qui le pleurent, la créature la plus malheureuse, puissé-je le rejoindre bientôt! Oh! mon Dieu, c'est presque au delà des forces humaines, mais, puisqu'Il l'a envoyé, sans doute, il faut pouvoir le supporter. Je ne me comprends pas, je ne sais si je rêve, je ne puis pas combiner ni comprendre mon existence. Voici de ses cheveux, chère Maman! Hélas! pourquoi a-t-il dû souffrir autant! Mais sa figure maintenant ne porte plus que l'expression de la satisfaction et de la bienveillance qui lui sont naturelles: il semble approuver ce qui se passe autour de lui. Ah! chère Maman, que nous sommes tous malheureux! Tant qu'il sera ici, je reste ici: quand il partira, si on le trouve possible, je partirai aussi; j'y serai avec lui tant que je pourrai. Je ne sais encore ce que je deviendrai. Chère Maman, conservez-moi vos bontés!“

863.

„Ce Jeudi 19 Novembre/1 Décembre 1825.

Ah! Maman, je suis la plus malheureuse créature de la terre! J'ai voulu vous dire seulement que j'existe après la perte de cet *ange martyrisé par la maladie et qui néanmoins avait toujours pour moi un sourire ou un regard de bienveillance*, quand même il ne reconnaissait personne. Oh! Maman, Maman, que je suis malheureuse! comme vous souffrirez avec moi! Grand Dieu! quelle destinée! *Je suis abîmée par la douleur, je ne me comprends pas, je ne comprends pas ma destinée, enfin je suis bien, bien malheureuse!* Le souvenir de sa profonde résignation en toute chose me soutiendra. Ma bonne Maman! comme vous souffrirez avec moi!“

864.

„Ce Samedi 21 Novembre/3 Décembre 1825.

Je vous écris, chère bonne Maman, sans savoir que vous dire. Je suis incapable de rendre ce que j'éprouve: c'est une douleur con-

tinue, un sentiment de désolation auquel je crains parfois que ma religion ne succombe. O mon Dieu! c'est presque au delà de mes forces! Si encore je n'avais pas reçu de lui tant de caresses, tant de témoignages de tendresse presque jusqu'au dernier moment! Et il fallut voir expirer cet être angélique qui conservait la faculté d'aimer ayant perdu celle de comprendre! Que faire de ma volonté, qui lui était toute soumise, de ma vie que j'aimais à lui consacrer! Oh! Maman, Maman, que faire, que devenir! Je ne vois plus rien devant moi. Je reste ici tant qu'il y sera: quand il partira, je partirai aussi; je ne sais quand, où j'irai. Je ne puis vous en dire davantage, ma bonne Maman. Je me porte bien, ne souffrez pas trop pour moi, mais, si j'osais, je désirerais bien suivre celui qui était le but de ma vie."

865.

„Ce 23 Novembre/5 Décembre 1825.

Chère bonne Maman, j'écris, mais je ne puis rien vous dire encore. Je reçois vos lettres; elles me parlent du temps où j'étais heureuse! Je ne me comprends pas encore; je demande du secours à Dieu, mais je ne demande pas bien, probablement. Je suis si seule! Je suis dans un vague et ne me nourris plus que des souvenirs de ces cruels quinze jours: qu'est pour moi le présent et l'avenir! Personne n'a connu comme moi cette âme véritablement chrétienne qui s'est montrée pendant sa maladie. Il valait mieux que moi, au fond; c'est pourquoi Dieu l'a retiré à Lui et m'a laissé ma cruelle douleur!

Son frère Constantin a été averti; on l'attend ici dans peu. Maman, quelles épreuves! Je me porte bien; je suis faible seulement. Je ne comprends pas que j'existe après avoir vu expirer cet être tant aimé. Cette main qui vous écrit lui a fermé les yeux! O mon Dieu! Maman, le comprendrez-vous! moi, j'ai de la peine à le comprendre. Maman, si Dieu avait pitié de moi et qu'il me retire à Lui aussi, est-ce que cela vous affligerait trop? Je suis si malheureuse ici-bas, chère, bien-aimée Maman. Adieu."

866.

„Ce Jeudi 26 Novembre/8 Décembre 1825.

Chère Maman, je ne puis pas écrire encore, je trace des mots et des lignes pour que vous ne me croyiez pas malade! je charge Mlle Valouïeff de vous faire le récit de tout ce qu'il y a à dire. Hélas! mon Dieu! Je crains de manquer de résignation. J'ai communiqué aujourd'hui. C'était une manière de m'unir à lui en Dieu: il a communiqué avec tant de joie, avec un bonheur si pur; il m'a tant remerciée de lui avoir proposé cette consolation! Ah! Maman, il y a eu des moments, des moments pendant les cruelles journées qui doivent décider du reste de mes jours! Encore puis-je me supporter *quand je borne mes pensées à cette chambre, à ce lit, à cette chère et belle figure décomposée par la maladie*. Mais, lorsque je sors de là, si j'ose penser à tout ce qui peut, à tout ce qui va peut-être arriver, je crains que la tête ne me tourne.

Je suis entourée des soins et des attentions les plus recherchées, *mais personne ne peut me comprendre*. Je me dis en vain qu'il y a des femmes plus malheureuses encore que moi par les circonstances: cela ne diminue pas cette douleur toute particulière qui me ronge le cœur. Je sais aussi que c'est sur moi que je pleure, que lui qui désirait et cherchait toujours le calme et le repos l'a sûrement trouvé: tout cela ne sert à rien! Et puis quand je pense à la peine que vous éprouverez pour moi, ma bonne Maman! Il n'y a aucune nouvelle encore de son frère Constantin. Il l'aimait de préférence, et cette idée m'ôte toute crainte, me fait presque désirer de le voir arriver. Adieu, ma chère, bien chère Maman. Dieu m'aidera, j'espère, et, sans rien m'ôter de ma peine, Il me rendra plus de forces que je n'en ai.“

867.

„Ce Dimanche 29 Novembre/11 Décembre 1825,
à huit heures $\frac{1}{2}$ du soir.

Maman chérie, je me sens capable de vous écrire avec calme, et je me hâte de profiter d'un de ces moments que je dois (oui, j'ose le croire) à l'âme angélique qui n'est pas éloignée de moi. Rentrée

tantôt ici dans notre maison, d'où on m'avait fait sortir il y a une semaine, j'ai éprouvé un renouvellement de douleur et d'angoisses auquel je croyais devoir succomber, ici où chaque objet qui m'entoure me rappelle ses tendres soins, sa joie quand il croyait avoir trouvé quelque chose qui rendrait mon établissement plus commode, où il me demandait trois, quatre fois par jour: „Etes-vous bien? *rien ne vous manque?*“ Ah! s'il avait pu prévoir *ce qui me manquerait!* O mon Dieu, mon Dieu! Ces souvenirs et ma douleur me tuaient tantôt, mais un trésor pour mon âme que je possède depuis aujourd'hui me fit un bien inexprimable. *C'est sa Bible, qu'il lisait journellement depuis dix ans, qui était toujours sur sa table, que j'ai vue mille fois dans ses mains, qui est remplie de marques qu'il y a faites: je l'ai demandée, je l'ai reçue aujourd'hui. Dans mon désespoir, je me suis dit: „J'y trouve du calme“, et j'en ai trouvé. Ah! Maman, peu de monde ont connu cette âme, tout ce qu'elle valait, mais Dieu le savait bien.* Les hommes cherchaient ses faiblesses, souvent pour en profiter. Mais il faut avoir vu de près ce qu'il supportait et *comme* il supportait, pour comprendre que Dieu devait aimer particulièrement cet être. Je lui disais, je lui écrivais encore dernièrement pendant le fatal voyage en Crimée: „*Que Dieu vous rende le bien que vous me faites par votre amitié!*“ Dieu lui a donné le repos éternel: *il désirait tant du repos!* Pendant sa maladie, dans les jours où il avait encore sa tête, il s'opposait quelquefois aux remèdes qu'on voulait lui donner et disait: „Il ne me faut que du repos et du calme, et je suis si calme, si bien, laissez-moi tranquille“. Les médecins ont dit depuis que c'était un bien mauvais signe dans sa maladie qu'il disait toujours être bien. En repassant tout cela dans mon cœur, je me dis: Du moins n'a-t-il pas tant souffert qu'il paraissait souffrir par cette terrible fièvre. Comment mes larmes, mes prières, ne l'ont-elles pas éteinte! Je suis sous le même toit encore que cette chère dépouille mortelle, mais on ne le voit plus; il est couvert, et je ne veux pas voir ce cher visage trop décomposé. *Les deux premiers jours, il était rajeuni et beau comme doit l'avoir été notre Amélie. Le premier jour même, il avait une expression de gaieté, de satisfaction si animée qu'il semblait qu'il allait se lever avec toute la vivacité habituelle de ses mouvements, et cependant au dernier moment quel changement cruel!* D'où cela

vient-il? Comment expliquera-t-on cette véritable transfiguration après la mort?

Lundi 30 Novembre/12 Décembre, à midi et demi.

Je n'ai plus le calme d'hier, il reviendra peut-être. Je viens de recevoir une lettre de vous, ma bien-aimée Maman, du 4/16 Novembre. Comme elle m'aurait rendue heureuse autrefois! Que de détails qui m'auraient intéressée! J'ai reçu aussi la première lettre de Caroline aujourd'hui! Elle me dit de bien reconnaître le bonheur de posséder *mon mari*. Ah! si je le reconnaissais! C'est parce que je craignais *tout* pour lui, parce que, tous les jours, je me sentais plus attachée à lui, plus uniquement appuyée par lui, que je m'effrayais quelquefois. Il le savait, il le sentait: ceci est une idée douce pour moi. Il savait que je ne tenais qu'à *lui*. Il m'écrivait de la Crimée après avoir appris la mort du Roi de Bavière: „Je crains qu'en partageant la douleur de votre sœur, vous vous identifierez tellement avec elle que cela ne vous fasse du mal“, et il avait deviné juste: le malheur de Caroline me fit faire un retour si cruel sur ce qui *pourrait* m'arriver que je fuyais cette idée en moi-même. Mais n'est-ce pas singulier, Maman, et sa répugnance de faire ce voyage en Crimée et les cruelles angoisses physiques que j'ai eues le matin de son départ? Oh! il y a tant de choses, je voudrais vous dire tant de choses, Maman, mais je n'en ai pas encore la force. J'ai recueilli tant de choses dans mon cœur, c'est mon sanctuaire, et puisse le souvenir de sa touchante tendresse pendant sa maladie, puisse l'image céleste de sa figure dans un moment où il pressa ma main sur sa poitrine en fermant les yeux et penchant la tête, puissent ces souvenirs me préserver à tout jamais de toute pensée qui ne me rapproche pas de Dieu!“

868.

*„Taganrog, 2/14 Décembre 1825,
Mercredi, à 5 heures du soir.*

Ma chère, ma bonne Maman, combien je crains pour vous le coup que vous portera mon malheur! C'est un surcroît à ma douleur! Il y a des moments où je crois rêver: après une journée de larmes,

lorsque je me repose dans l'obscurité et que je ferme les yeux, c'est comme si quelque chose me disait: *Tout cela n'est qu'un rêve, et le réveil viendra un jour*. Oui, il viendra, ce réveil du rêve bien pénible de ma vie. Que Dieu alors ait pitié de moi! Qu'Il ne me rejette pas! Je crains d'avoir encouru Son mécontentement, parce que j'ai tant prié! tant prié! tout le monde a tant prié, mais Il ne nous a pas exaucés. Sûrement Ses décrets sont impénétrables, mais toujours adorables, toujours justes. Que savons-nous, pauvres mortels!

Je vous ai quittée pour le service qui se tient deux fois par jour au pied de son cercueil; je puis y assister dans l'autre chambre sans être vue. Quand il quittera la maison, il sera déposé dans l'église du couvent grec où nous sommes arrivés ensemble, heureux, lui véritablement joyeux de me voir arriver saine et sauve. Nous sommes arrivés à cette église dans ma voiture, tout le monde si content de le voir content, et de nous voir ensemble, ô mon Dieu, mon Dieu!

Maman, quelle destinée que la mienne! Je ne puis de nouveau pas vous écrire de suite aujourd'hui, chère Maman, mais je tâcherai de le faire pour remplir un devoir envers lui. Je prévois qu'on fera sur sa maladie l'histoire qu'il n'a pas voulu prendre de remèdes, parce qu'un seul jour et le second seulement après son arrivée, qui était le quatrième de sa fièvre, il s'est refusé de prendre avec suite une médecine qu'on lui prescrivit, mais après il a pris tout ce qu'on a voulu. Ensuite, il est vrai que, pendant vingt-quatre heures, il s'est obstinément refusé à se laisser mettre des sangsues, mais alors déjà il était tard, et cette obstination même et la manière dont il s'exprimait prouvaient qu'il n'avait pas tout à fait sa tête. C'était la nuit du 14/26 au 15/27, et, le 15 au matin, il a consenti à ce qu'on les mette: on en a mis alors trente-cinq derrière les oreilles et à la nuque; elles ont fait assez bon effet, mais, le soir, ce redoublement que rien ne pouvait vaincre est revenu. *A présent on dit qu'il n'a pas voulu prendre de remèdes et que c'est là ce qui a causé sa mort*: c'est en faire un insensé, tandis qu'il m'a paru pendant le plus fort de sa maladie comme un ange martyrisé. Ces sangsues, il aurait fallu les proposer et les mettre bien plus tôt, car, dès les commencements de son mal, une forte congestion à la tête était évidente; lorsqu'il avait encore tout son raisonnement, on aurait pu l'y décider aussi plus facilement.

Le comte Pahlen, qui est à Odessa dans ce moment, y a fait une maladie semblable; on lui a mis cinq fois des sangsues, et il est sauvé! Je ne puis pas suivre la marche de cette maladie sans retomber dans des souvenirs et une douleur qui s'empare de toutes mes facultés. Pour finir, je dirai seulement qu'on a trouvé après sa mort beaucoup d'eau formée par la force de fièvre et une bile gâtée: cher, cher ange, qui repose maintenant dans le sein de Dieu, où son âme avait toujours recours et confiance, la fatigue physique et morale de sa place ont beaucoup contribué à gâter cette bile. Il avait une répugnance extrême à faire ce voyage en Crimée, il disait toujours: „Je me passerais fort de ce voyage, j'aimerais bien mieux rester tranquillement ainsi“. Quand je l'engageais à y renoncer, bien intéressée moi-même à ce qu'il restât plutôt ici, il disait: „Tout est déjà arrangé, on m'attend: il faut déjà en passer par là“. Pour moi, qui le voyais toujours partir à regret, sa répugnance augmentait encore mon malaise. Le matin de son départ, je me réveillai de très bonne heure avec une angoisse et des palpitations violentes, je sautai de mon lit à la fenêtre pour voir le temps qu'il faisait: la veille, il avait fait mauvais, et cela m'avait inquiétée pour lui; il ne faisait pas jour encore, mais un épais brouillard qui me faisait souffrir dans ce temps. Lorsqu'il vint me dire adieu, il me trouva défaite; le temps était redevenu de toute beauté: cela l'inquiéta, et il m'envoya encore Wylie avant de partir. Wylie croit, et je le crois aussi, qu'il s'est trop fatigué en Crimée et refroidi dans ce climat perfide, qu'il connaissait cependant et où il n'a pas pris les précautions qu'il prescrivait aux autres!

Jeudi 3/15 Décembre, à 9 heures 1/2 du matin.

Ma bonne Maman, je me suis laissée aller hier à tout le désordre qui règne encore dans le tumulte de mes pensées, de mes sensations, de mes souvenirs; je sais que cela fera du bien de me trouver dans mes lettres telle que je suis, et j'aime à me donner ainsi à vous. *Il y a quinze jours aujourd'hui, à cette heure à peu près, que je l'ai vu expirer.* A présent, je ne conçois plus que je l'aie pu, et cependant, si ses derniers soupirs n'avaient pas déchiré mon âme, si je ne lui avais pas fermé les yeux, je me le reprocherais. Ah! j'étais si sûre que ce serait bien lui qui me rendrait un jour ce service! Il y

a quatre semaines aujourd'hui qu'il est revenu de son voyage. Il brûlait, il avait la fièvre. Lorsqu'il me quitta pour aller se coucher, il me dit: „Je suis charmé de vous avoir revue“, et de la Crimée il m'écrivait: „Je ne serai tranquille que lorsque je vous aurai revue“, parce qu'il craignait que la nouvelle de la mort du Roi de Bavière ne m'ait trop affectée, mais c'était plutôt une anxiété, un secret pressentiment qui nous tourmentait tous les deux que quelque chose nous séparerait. Ah! il savait *tout* ce qu'il m'était et que lui seul m'était *tout*: cette pensée me sera toujours douce. Avant de quitter Pétersbourg, il me disait, en parlant de la sollicitude où était l'Impératrice mère sur l'isolement où je me trouverais ici quand il devrait me quitter: „Ma mère est si fort en peine de votre isolement quand je devrai vous laisser seule à Taganrog, mais je crois que, quand même il serait possible de vous envoyer quelqu'un de la famille, hormis moi, vous n'avez besoin de personne“. — „Non, certainement“, lui répondis-je du fond de mon cœur, et cela me fit plaisir de le voir si convaincu qu'il m'était tout. Adieu, chère et bien-aimée Maman, c'est un soulagement de vous écrire comme je le fais: je suis si sûre de votre tendre intérêt, ma tant aimée Maman!“

869.

„5/17 Décembre 1825.

Croiriez-vous, Maman, que le premier témoignage d'intérêt que j'aie reçu a été de la part du Grand-Duc Constantin! J'en remercie la Providence et admire ses voies. Constantin était sans contredit l'être de toute sa famille que son excellent frère chérissait le plus, et c'était bien naturel, car ils avaient toujours été élevés ensemble depuis leur plus tendre enfance. Il m'est doux, il m'est précieux d'avoir reçu de lui une lettre remplie d'intérêt et de témoignage d'amitié, d'autant plus que je ne les reçois que de *son frère* et non de *son successeur*.“

870.

„Lundi 7/19 Décembre, à 1 heure 1/2.

J'ai reçu hier, Maman chérie, votre lettre du 9/21 Novembre. Quand vos lettres me parleront-elles de ma douleur! Je l'attends à

présent avec impatience. Cependant tout ce qui vient de vous, tout ce que vous me dites a toujours de l'intérêt pour moi. Ah! Maman, pourquoi suis-je à une si énorme distance de vous! L'Impératrice mère m'a envoyé un prince Gagarine qui est auprès d'elle. C'était du premier jour où elle avait reçu la nouvelle. Il est arrivé hier et veut repartir aujourd'hui: il a donc fallu beaucoup écrire hier et aujourd'hui. La première lettre était écrite dans l'effusion de la plus vive douleur; j'en ai reçu une aujourd'hui du lendemain: cela ne peut plus être la même chose. En attendant, nous ne savons pas encore qui succède. Tandis que Constantin renonçait à ses droits à Varsovie, à Pétersbourg on lui prêtait serment et l'ordre est parti de là pour tout l'Empire de lui prêter serment. Acceptera-t-il, refusera-t-il, c'est ce qu'on ne peut prévoir. Pour moi, je puis bien dire avec vérité: Plus ne m'est rien, rien ne m'est plus. Tout m'est égal, je n'attends rien, je ne veux rien, je ne sais ce que je ferai, où j'irai, je sais seulement que je ne retournerai pas à Pétersbourg: cela ne m'est pas possible! Si je pouvais rester toujours ici avec sa chère dépouille, cela me conviendrait, mais on l'emmènera, et alors es mirò mich mit wegziehen. Il est encore dans la maison, à deux pas de moi, mais bientôt il sera conduit à l'église: je redoute ce moment. Adieu, chère, bien-aimée Maman, conservez-vous, soignez votre santé et que ma douleur ne vous fasse pas de mal!"

871.

*„Taganrog, ce 9/21 Décembre 1825,
Mercredi, à 6 heures du soir.*

Chère bonne Maman, où chercher du refuge dans ces moments d'une douleur renouvelée qui reviennent tant de fois par jour, si ce n'est près de vous, de vous pour qui *seule* j'existe à présent. Si je pouvais vous consacrer mon existence, la partager entre Dieu, mes souvenirs et vous, je pourrais encore trouver de la douceur dans la vie! Je viens de baiser la main de cet ange au Ciel comme je fais deux fois par jour après le service; ces mains sont couvertes, mais on les sent néanmoins. Aujourd'hui, c'était en pensant, en le remerciant de tout le bien qu'il m'a jamais fait, de tout celui qu'il m'a désiré. Ah! *cette* âme est heureuse devant Dieu. Chaque bonne

intention nous est comptée par notre Père Miséricordieux, et son cœur en était rempli, soit qu'il les exécutât, soit qu'il ne le pût pas. Après-demain on veut l'emmener à l'église du couvent grec; ce sera un cruel moment que celui où je me dirai que *jamais* je ne serai plus sous le même toit avec lui. Que Dieu daigne me réunir à lui dans l'éternité et je ne me plaindrai pas! Peu à peu, cette douleur ténébreuse et confuse qui pesait sur moi commence à se développer dans ses détails; je me sens dans une position si cruellement neuve que j'en suis effrayée quelquefois. Je lui avais fait depuis longtemps le sacrifice de ma volonté, pour les actions journalières de la vie comme pour les plus graves: ç'avait été un effort pour le commencement, c'était devenu une jouissance; je confondais cette soumission avec ma soumission à la volonté de Dieu, parce que je la regardais comme un devoir, j'en faisais un acte de religion, et, quand j'étais indécise sur une chose, si je me disais: „*Il le veut*“, quand même cela ne me convenait pas, j'étais satisfaite. A présent, je ne sais plus comment arranger ma vie. Tant que je pourrai, j'observerai pour sa mémoire le principe que je suivais de son vivant, mais que de cas où cela ne sera pas possible!

Jeudi 10/22 Décembre, à midi.

Je finis ma lettre, chère Maman; il faut écrire à Pétersbourg, c'est pénible et me fatigue toujours. Oui, Maman, c'est *Orianda* que s'appelait la campagne qu'il avait achetée en Crimée; il avait fait faire le plan d'une maisonnette pour nous deux seulement: il goûtait si fort cette existence simple et retirée, à nous deux, qu'il faisait même pour en jouir des projets pour les hivers suivants. J'étais heureuse, et j'avais la perspective de le devenir toujours plus par son affection: c'était tout ce qu'il me fallait. Je ne *dois* pas être heureuse dans ce monde, voilà le secret de ma destinée, je *dois* souffrir. Dieu sait pourquoi, quand même Il juge que je doive l'ignorer. Qu'Il daigne m'accorder seulement d'obtenir une heureuse éternité, qu'Il me reçoive dans Son royaume la dernière des dernières, mais qu'Il ne me rejette pas! Adieu, Maman chérie, qu'Il vous assiste, qu'Il vous conserve, ce Dieu de Bonté!

Ma santé se soutient. J'ai des moments où je suis très faible, mais je fais et je prends ce qu'on veut, et il y a d'autres jours et des moments dans la journée où je suis bien. Après-demain sera l'anniversaire de sa naissance: quelle cruelle époque! "

872.

„*Taganrog, 14/26 Décembre 1825,*

Lundi, à 10 heures du matin.

Il m'en coûte tant à présent de mettre à mes lettres la date de *Taganrog*: je ne sais pourquoi, c'est comme si je traçais mon malheur. Chère bonne Maman, j'ai passé vendredi une matinée plus affreuse encore que je ne m'y attendais. Je ne vous la décrirai pas, cela ne peut pas se décrire et je ne veux pas vous faire mal. Dans cette matinée où ses restes ont quitté à *jamais* le toit que nous habitions ensemble, où je me disais que *nulle part* ici-bas je ne me retrouverai plus chez lui, sous sa dépendance, avec lui, j'ai cru mourir de douleur, c'était comme si je le perdais une seconde fois! Dieu est venu à mon secours. Jamais je ne me trouve mal, vous le savez, ma bonne Maman, mais ce que je crains toujours, c'est de perdre la raison et de manquer à ma religion: c'est en cela surtout que le secours de Dieu m'est si nécessaire! Enfin ce moment est aussi surmonté! Viendra encore celui de la dernière séparation, lorsqu'il partira d'ici. Le cercueil est ouvert à l'église où il est déposé. Samedi 12, son jour de naissance, lendemain de la translation d'ici, j'ai été le soir à cette église pour lui baiser la main; c'était la première fois depuis le jour de mon arrivée ici. Il me disait souvent qu'il voulait un jour y aller de grand matin avec moi à la messe, mais il le remettait: je n'y suis donc revenue que pour voir ses restes inanimés, le soir, en silence, en deuil, plus profond intérieurement qu'au dehors, cette place vide; le plus profond silence y régnait. Le 23 Septembre, en plein jour, elle était remplie de monde, des visages contents nous recevaient; il avait donné à cette arrivée autant de brillant que cela se pouvait ici: des cris de hurrah et moi, dans mon cœur, une profonde reconnaissance envers Dieu de ce qu'il m'avait fait arriver heureusement, et le contentement d'être réunie à

l'Empereur, voilà ce que je me dépeignais samedi! Il me semblait l'entendre me dire: „Voilà ce que c'est que la vie, ma chère amie!“ Oui, c'est un rêve: si seulement il n'était pas *si* douloureux! J'y vais tous les soirs à présent. Je n'aurai cette consolation que jusqu'au 26, *jour fixé pour le départ*. Il y a à l'église comme ici un service aussi nombreux que cela se peut. Tous les généraux et officiers de cosaques s'y emploient, tout ce qu'il a de militaires qui peuvent s'absenter et des gentilshommes des environs sont accourus pour lui rendre les derniers devoirs. Mais j'ai prié (et on a l'attention de s'y conformer scrupuleusement) qu'on sorte quand je viens; il ne reste que deux officiers de cosaques en faction à ses pieds: j'envie leur charge, je voudrais passer là ma vie.

A 1 heure.

Pour moi, je ne sais pas ce qui m'attend, je n'y pense guère. Je ne suis et ne serai en peine que de ne laisser rien perdre à ceux qui ont dépendu de moi et de ce que je pouvais faire pour eux, et de ne surtout rien laisser se glisser dans ma conduite qui pourrait blesser la mémoire de l'ami que je pleure, sous le rapport de sa famille. Mais je connaissais assez sa façon de voir pour être sûre qu'il serait le premier à me conseiller de ne pas vivre à Pétersbourg et de chercher la retraite, et c'est sur ce point-là que j'insisterai, malgré qu'on me fera peut-être des objections.“

873.

„Taganrog, 17/29 Décembre 1825,

Jedi, à 11 heures du matin.

Que vous dirais-je de moi, ma bonne Maman, de ma triste existence! Chaque jour vers 7 heures du soir, je vais à l'église lui baiser la main, chaque fois je voudrais y rester, y prier, mais deux officiers de cosaques qui sont là en faction me gênent, et puis je sais que le reste du service sort pour moi, et cela me gêne aussi. Le reste du temps, je suis seule. Le prince Wolkonsky garde la chambre depuis quelques jours. Je vois Longuinoff quand j'en ai besoin (il sent bien notre perte, et la mienne dans la perte générale), Stoffregen tous les jours: ah! le pauvre Stoffregen, j'ai pris pour lui un

éloignement extrême: toujours, toujours, il me porte malheur! Je vois mes dames quand j'ai besoin de leur parler, et puis elles m'accompagnent à tour de rôle à l'église. Le reste du temps, je suis seule avec ma douleur et Dieu vers qui je tâche de la tourner. Je lis, je travaille et je mets par écrit tout ce que je puis me rappeler des quinze jours qui ont terminé mon existence. Un jour, je le mettrai en ordre et je vous l'enverrai, Maman; il n'y a que vous ou Caroline qui dussiez le lire.

La comtesse Stroganoff me donne un grand témoignage d'amitié en accourant ici de Pétersbourg par cette saison; elle doit arriver au premier jour. J'ai même été inquiète pour elle hier et avant-hier, où il y a eu un ouragan affreux, dangereux dans les steppes. J'apprécie tout ce qu'elle fait pour moi, et peut-être sa présence me sera-t-elle de quelque soulagement, mais à présent j'en doute encore. La comtesse Edling est accourue d'Odessa et veut me voir. Celle-ci ne me sera d'aucun soulagement et ne fera que me gêner, mais je ne puis m'y refuser.

Quand Wylie vient me voir, j'éprouve une sorte de satisfaction; pendant vingt ans, il n'a pas quitté mon Empereur. Il n'y a jamais eu rien de recherché dans sa sensibilité, et sa douleur se prononce d'une manière si naturelle, si ronde!...

874.

*„Taganrog, 21 Décembre 1825/2 Janvier 1826,
Lundi, à 11 heures du matin.*

Ma bien-aimée Maman, voilà donc une nouvelle année de commencée sans lui! Une nouvelle ère pour moi, malheureuse, qui voudrais aussi me reposer dans l'éternité et qui dois recommencer une toute nouvelle existence, seule, chancelante à chaque pas de ma vie, afin de faire comme je dois, de ne pas choquer des caractères difficiles et de conserver cependant l'indépendance nécessaire au repos de mon âme, celle qu'il me désirerait, qu'il me donnerait sûrement s'il dépendait de lui. Je ne parle pas d'indépendance pécuniaire, je n'en suis pas en peine, elle est assurée par la loi et on l'observera, je crois, mais je parle de cette indépendance d'âme par laquelle on

obtient de pouvoir fuir ce qui peut nuire à l'âme et de ne rechercher que ce qui peut lui faciliter la route qui mène à l'éternité, à une heureuse éternité, dont il jouit déjà. L'idée de son bonheur est toute-puissante sur moi, elle sèche mes larmes, elle peut même me donner de la sérénité, et cette certitude est si intime dans tous ceux qui l'ont connu de près, que Wylie, qui n'était pas jusqu'à présent très religieux, à qui mon Empereur reprochait toujours de ne pas l'être, Wylie me disait hier: „Si quelqu'un est saint, c'est lui“. Il croit qu'il goûtait déjà l'immortalité ici avant d'avoir expiré. Il avait toujours les mains jointes et l'expression de sa figure était quelquefois si belle, qu'il me rappelait des tableaux qui représentent la mort d'un saint.

Votre lettre du 25 Novembre/7 Décembre m'a serré le cœur, ma bonne Maman: cette inquiétude que vous aviez conservée après la nouvelle des gazettes vous pesait malgré vous. Ah! j'espère qu'elle ne s'est pas tout à fait dissipée. Comment aurez-vous appris mon malheur! Quel cruel effet il vous aura fait! J'ai reçu une lettre de Caroline au moment où elle venait de l'apprendre; par estafette, cette lettre est venue en droiture en dix jours. Cette bonne Caroline est si fort en peine de moi: elle m'offre de venir me rejoindre, mais je lui ai déjà répondu que c'est impossible dans cette saison. J'avoue qu'au premier moment cette proposition a si fort ranimé mon cœur que j'ai éprouvé presque un mouvement de joie. J'ai bientôt réfléchi cependant qu'elle est inexécutable: la route est trop longue, trop pénible dans cette saison; de tous côtés, pour approcher de Taganrog, il y a deux ou trois journées à faire dans les steppes, les gîtes y sont mauvais, on y est surpris souvent par des ouragans et des *chasse-neige* qui empêchent même les courriers quelquefois d'avancer; comment exposer Caroline, dont la santé est toujours si délicate? Je lui ai donc écrit que, pour le moment, je ne pouvais pas accepter sa bonne, sa touchante proposition, mais que je n'avais pas la force de la rejeter pour un autre moment.

J'ai été obligée par nécessité d'arrêter dans ma pauvre tête si vide, si vague encore quelque chose qui ressemble à un plan, et je veux et dois vous le communiquer, ma bien-aimée Maman. L'Impératrice mère, ne connaissant pas les circonstances locales, et remplie de sollicitude pour moi, me presse dans chaque lettre de quitter ce

lieu; elle presse tous ceux qui m'entourent de m'y l'engager. Ici tout le monde voit bien qu'il est physiquement impossible que j'entreprenne un voyage dans ce moment avec ma nombreuse suite sans exposer et ma santé et celle de mon monde; ils voient bien aussi que, loin de faire du mal à mon moral, je ne puis trouver encore un peu de consolation qu'ici, où *son* esprit semble m'entourer plus que partout ailleurs. Les moments où, le désespoir dans l'âme, j'aurais voulu finir, dans le désert, dans la mer, je ne sais où, ces moments, avec l'aide de Dieu, sont passés. Pour ma douleur actuelle, pour celle qui me restera toujours, je ne suis nulle part mieux qu'ici; il me semble, au contraire, qu'en dépassant ces déserts qui m'entourent comme une barrière, je tomberai dans un chaos affreux. J'ai donc représenté à l'Impératrice mère tout ceci avec moins d'abandon que je ne vous le dis, Maman, mais avec la même vérité. Comme elle me presse aussi de lui dire ce que je ferai, je lui ai répondu que, quand la saison permettra de voyager, mon premier soin sera de me rapprocher d'elle, mon devoir me le prescrit, mais que, ne pouvant me résoudre de venir à Pétersbourg à présent, je n'aurais pu fixer mes idées que sur une campagne quelconque près de Moscou où je pourrais vivre aussi solitairement que je voudrais et d'où il me serait facile de me rendre partout où elle m'ordonnera de venir pour la voir, que, s'il y en avait une habitable appartenant à la Couronne, je l'aurais demandée comme pied-à-terre momentané, ne voulant et ne pouvant avoir d'obligation qu'à la famille, mais que, comme il n'y en avait pas (elles sont toutes soit ruinées par Napoléon, soit pas arrangées), je prendrai le parti d'en louer une, afin de n'avoir pas à contracter d'obligation envers des particuliers, que du reste je lui demandais encore son avis et son conseil. C'est cet asile donc que j'ai assigné à Caroline comme un lieu où, si elle ne change pas de disposition, elle pourra venir avec plus de facilité et dans une meilleure saison. Je dis, j'écris, mais je ne crois pas moi-même à ce que je dis; mes projets et les lettres qui les expriment me paraissent à présent comme un jeu de mon enfance, où nous supposions être de petites demoiselles qui décrivaient leur existence fictive.

J'ai vu la comtesse Edling dernièrement. Je croyais qu'elle me gênerait, mais non, elle sait si bien prendre l'âme par le vrai côté

qu'elle ne m'a ni heurtée ni gênée. La comtesse Stroganoff est arrivée aussi vendredi. Pauvre femme! elle met tant de délicatesse dans ce témoignage d'amitié, qu'elle ne consent pas que je dise que c'est pour moi qu'elle est arrivée. Nous avons bien pleuré, elle sent profondément et vivement, mais hier j'ai dû la prier de me laisser seule la seconde moitié de la journée, car je ne sais pas, je ne veux pas, je ne peux pas me répandre en paroles: il me semble que je profane mes sentiments.

C'est à présent Nicolas qui règne; Constantin a persisté dans son refus: l'ayant avancé, il a bien fait. Je plains Nicolas. Il est difficile de succéder à un souverain chéri de son vivant, adoré, béatifié presque depuis qu'il n'est plus. Ceux (et il y avait de ces mauvais sujets) qui, de son vivant, faisaient le métier de hâbleur, de frondeur, pleurent maintenant toutes les larmes de leur corps en disant: „Ne fallait-il pas être un Ange de bonté pour nous laisser crier pendant tant d'années sans jamais nous punir!“

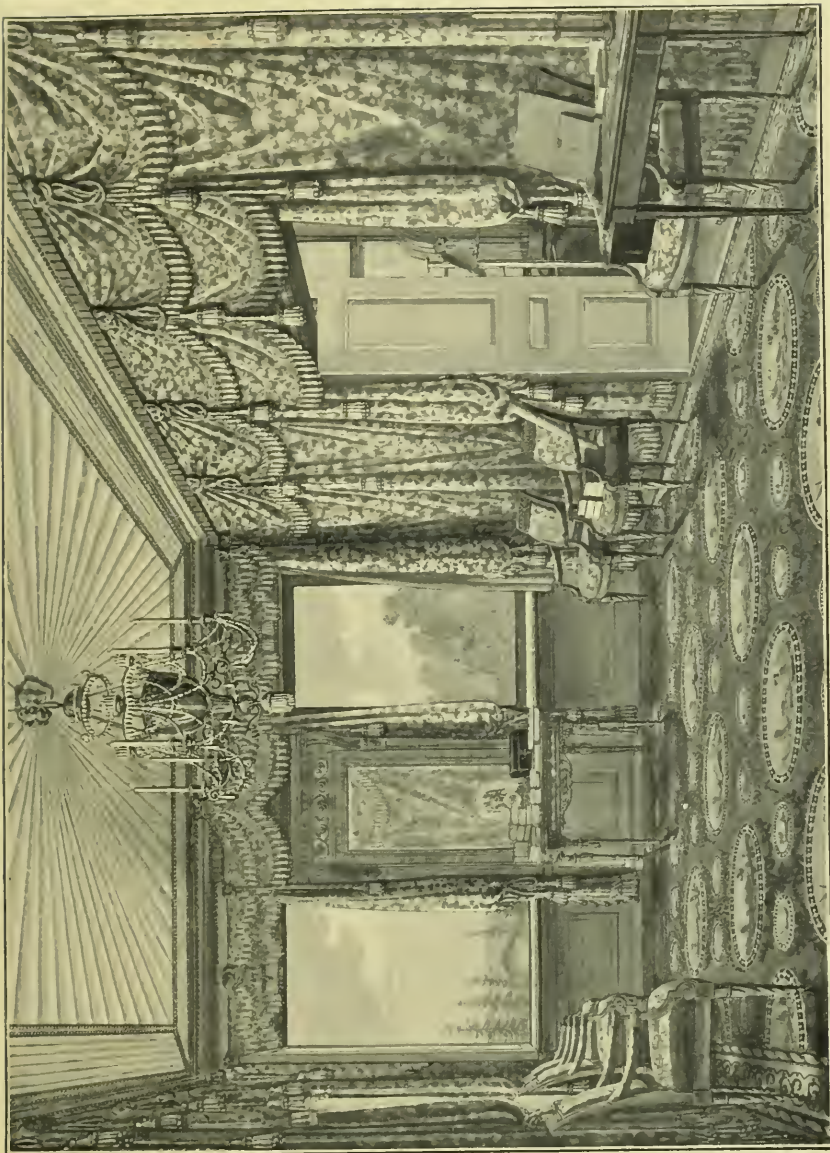
Maman chérie, adieu pour aujourd'hui, je baise vos chères mains, je les presse contre mon cœur.“

875.

*„Taganrog, 23 Décembre 1825/4 Janvier 1826,
à 6 heures du soir.*

Ma bien-aimée Maman, je prends la plume et n'ai rien à vous dire; je viens même tout à l'heure d'oublier le jour, et c'est avec peine que je me suis rappelé que c'est mercredi et demain jour de poste. Je sais seulement qu'après-demain c'est Noël, et que je dirai un tout dernier adieu aux restes de celui que je ne cherche plus qu'au Ciel. C'est le 26 qu'il sera emmené. Pour moi, je reste, comme je l'ai écrit l'autre jour, et tous les jours je comprends moins comment je ferai pour quitter cette maison, ce lieu où tout est rempli de lui. Hier il faisait un froid et un vent si âpre qu'on m'a défendu de sortir; je n'ai donc pas été le soir à l'église comme toujours: aussi vais-je y aller tout à l'heure avec encore plus d'empressement que de coutume et vous quitte, chère Maman, pour m'y préparer.





Appartement de l'Impératrice Elisabeth à Oranienbaum.

Aquarelle de Chifflar, 1820, appartenant au Duc Georges de Mecklembourg-Strélitz.

Jeudi 24 Décembre/5 Janvier, à 10 heures du matin.

Je viens de recevoir, chère et bonne Maman, votre lettre du 28 Novembre/10 Décembre. Vous ne vous doutez de rien! Et ce calme avec lequel vous répondez à tous les détails insignifiants de ma paisible existence d'autrefois! Il me fait souffrir pour vous, ma bien-aimée Maman, plus que pour moi. Tout a fini si vite, si subitement! Quelquefois je le vois devant moi en parfaite santé, dans telles ou telles circonstances, tel ou tel moment, je vois tous ses mouvements, j'entends sa voix: il me semble alors que je suis endormie, que je ne peux pas sortir d'un rêve pénible; je voudrais crier et me réveiller, car ma douleur alors me paraît un songe. C'est presque plus cruel que de me le rappeler malade! Penser à lui tel qu'il était les deux premiers jours après sa mort, c'est la pensée la plus adoucissante: cet air de contentement et de calme répandu sur sa figure, la conviction de son bonheur, et ce temps, ce Ciel magnifique où il semblait y avoir fête pour son arrivée! Je ne puis plus trouver de repos qu'en pensant au Ciel: sur la terre, il n'y a plus que tourments pour moi, hormis de pouvoir être serrée dans vos bras, Maman! mais comment y parvenir!

Il faut finir pour aujourd'hui, ma bien-aimée Maman! Il faut écrire à l'Impératrice mère par la poste et par Wylic qui part. Il faut aller à la messe; il faut plus tard voir la comtesse Stroganoff.

Je finissais ma lettre lorsque les nouvelles du 14/26 de Pétersbourg sont arrivées! O mon Dieu! combien j'en ai souffert; tout mon cœur est déchiré de nouveau! il se calmait par l'idée de son bonheur céleste. Mais le sang versé, ces cruels commencements du règne de Nicolas! Comment *lui* là-haut ne le ressentirait-il pas! comment n'en souffrirait-il pas, *lui* à qui *l'ordre, l'amour de son prochain, la douceur, la clémence* étaient inhérentes. Je reviens de la messe: toujours, à l'église, les déchirements de mon cœur s'adoucissent, et puis j'ai prié pour lui que Dieu permette qu'il ne souffre pas de ce qui se passe ici, dans *son* beau pays, dans cette chère malheureuse Russie! Adieu, ma bien-aimée Maman. Priez, priez beaucoup, toujours, pour que Dieu daigne me donner patience, paix, résignation."

*„Taganrog, 26 Décembre 1825/7 Janvier 1826,
Samedi, à 6 heures du soir.*

Ecrivant à Vienne par estafette jusqu'à la frontière en droiture, j'essaie de cette voie, chère et bien-aimée Maman, pour vous donner de mes nouvelles: peut-être vous parviendront-elles plus vite que celles qui passent par Pétersbourg. Si vous avez reçu ma lettre d'avant-hier du 24 Décembre/5 Janvier, vous m'y aurez vu bien troublée par tant de circonstances réunies, les nouvelles récentes de Pétersbourg, l'approche du moment où tout ce qui reste de mon Empereur sur terre allait être enlevé, mille souvenirs de l'époque de l'année. Je suis toujours au regret quand je me livre en vous écrivant à des sentiments si tumultueux: je crains de vous affliger, ma bien-aimée Maman, et voudrais vous écrire avec le calme que je cherche, que Dieu m'envoie souvent, ce calme que la religion donne et prescrit et qu'*il* prisait si fort et pour lui et dans les autres. Je le puis aujourd'hui. Le moment du départ est encore retardé à cause du froid, parce que les troupes et tant de monde accompagnent; je puis au moins aller encore tous les jours baiser la tombe qui le renferme et c'est une consolation, Maman: la religion en donne d'incroyables presque. Avant-hier soir, j'ai assisté dans l'église grecque au dernier service funèbre que je croyais pouvoir entendre en présence de sa dépouille mortelle, le départ étant fixé à aujourd'hui. Je me suis trouvée placée par hasard entre lui et le couvercle du cercueil préparé dans une embrasure: j'ai frémi d'une circonstance que jamais mon imagination n'avait pu concevoir; ensuite j'ai demandé à Dieu de permettre qu'à la résurrection, je sois placée ainsi, et j'ai éprouvé un sentiment presque doux. Je vous dis tout ceci, Maman chérie, afin que vous voyiez que Dieu ne m'abandonne pas, et, avec Son secours, que ne peut-on pas supporter! Je vous dirai même que je me trouve presque heureuse et remercie Dieu de m'avoir placée comme je le suis et non à Pétersbourg. Si ce coup m'avait frappée à Pétersbourg, combien de consolations m'auraient été ôtées, et que de maux de plus! Je le reconnais tous les jours davantage.

Ma santé est bonne, chère Maman, de petites incommodités nerveuses que j'avais au commencement vont mieux même, et le froid n'influe pas trop sur moi. Adieu, ma chère et bien-aimée Maman, puisse cette lettre vous parvenir vite et vous donner de bons moments. Je crains tant de vous en avoir causé de bien mauvais! Peut-être, si ma lettre arrive vite, pourrez-vous une fois au moins me donner de vos nouvelles par la même voie."

877.

„Taganrog, 28 Décembre 1825/9 Janvier 1826,

Lundi, à 1 heure.

Chère bonne Maman, je vous ai écrit il y a deux jours par la voie de Vienne. J'espère que vous aurez reçu cette lettre-là avant celle-ci. Aujourd'hui la journée est pénible, je ne pourrai vous adresser que quelques mots. Que dis-je, *pénible!* c'est la dernière qui marque encore mes liens terrestres avec lui. Demain, il part décidément, et j'ai passé jusqu'à présent toute la journée à prendre congé de ceux qui accompagnent. Tout à l'heure, j'ai vu les aides de camp accourus de Pétersbourg pour faire le service et pour accompagner; ils n'y sont pas tous, mais je leur ai dit du fond de mon cœur que jamais, jamais je n'oublierai que j'ai vu *ici* ceux qui y sont.

Quand il sera parti, tous mes liens terrestres avec lui seront rompus, je ne le chercherai plus qu'au Ciel. Quand mes pensées sont là, je n'éprouve que du calme, mais je suis forcément ramenée à la terre, et avec tant de douleur souvent!

Votre lettre du 2/14 Décembre m'est parvenue avant-hier, ma bonne et bien-aimée Maman. Grâce à Dieu, que votre santé était bonne! Avec quelle impatience, mais quelle crainte aussi, j'attends de vous savoir instruite!

Le congé le plus pénible aujourd'hui était celui de Wylie, et lui aussi ne pouvait pas s'arracher de moi. Que je le plains, de revenir à Pétersbourg avec le cœur brisé comme il l'a! Il ne fait pas bon vivre près d'une Cour, avec nos sentiments et nos souvenirs: aussi se retirera-t-il, je crois. Adieu, ma bien-aimée Maman. Je suis fatiguée d'émotion, et mes idées en sont troublées, mais je me porte bien. Adieu, bien chère, bien tendrement aimée et bonne Maman."

„Taganrog, 31 Décembre 1825/12 Janvier 1826,

Jeudi, à 1 heure.

Chère et bonne Maman, j'ai reçu hier votre lettre du 3/15 Décembre, la première sans bord noir: bientôt vous l'aurez repris! Elle respire un calme, une sécurité: vous êtes sûre qu'il ne sera *plus question de l'incommodité de l'Empereur!* Avec quelle anxiété j'attends de vous savoir instruite! Vous me parlez du comte Schenk: je vous avais répondu qu'il valait mieux, à mon avis, laisser tomber sa prétention. C'était avant le retour de cet Ange de bonté! le lendemain de son arrivée, il désira lire toutes les lettres qui parlaient de la mort du Roi de Bavière; dans une des vôtres, il était fait mention de la prétention, ou du désir plutôt, du comte Schenk. Il me demanda ce que c'était; je le lui expliquai, en lui disant que j'avais répondu qu'il valait mieux qu'il renonçât à cette ancienne affaire: „Mais pourquoi pas?“ me dit-il avec cette bonté qu'on voyait croître en lui tous les jours, „cela pourra se faire, s'il le désire, je ne demande pas mieux“. Faites-le savoir au comte Schenk, chère Maman, afin qu'il y ait un regret, un sentiment d'amour de plus pour lui dans ce monde, où son départ pour l'éternité a répandu une consternation si générale. C'est frappant, comme la perfection de son cœur se développait rapidement ces derniers temps. J'en étais quelquefois dans un étonnement tacite, quelque habituée que j'aie été à le voir toujours bon, bien-faisant, humain; depuis quelque temps, son âme sous ce rapport semblait se centupler: faire plaisir, soulager, rendre heureux, en grand comme en petit, c'était l'affaire de tous ses moments. Il était mûr pour l'éternité, elle l'a réclamée: heureux ceux qui sont arrivés à ce point! Il est donc parti depuis avant-hier. La veille au soir, j'étais allée baiser sa tombe dans cette église, où je trouvais toujours du calme. Je ne voulais pas y retourner le lendemain, parce qu'il devait y avoir de nécessité du monde, mais je ne résistai pas au désir de lui dire un dernier adieu. Le prince Wolkonsky m'arrangea une place où je n'étais pas vue pendant le service divin, et ensuite je savais bien qu'il y avait du monde autour de cette tombe, mais je ne le vis pas, je ne

voyais qu'elle, je la baisai pour la dernière fois et m'en allai avant que le convoi ne commence. Tous les liens terrestres sont rompus entre nous ! Ceux dans l'éternité seront différents : ils seront plus doux sûrement, mais, tant que je porte encore cette triste enveloppe mortelle, il est douloureux de me dire qu'il n'aura plus de part à mon existence ici-bas. Amis d'enfance, nous avons marché ensemble pendant trente-deux ans, nous avons traversé ensemble toutes les époques de la vie ; souvent éloignés, nous nous retrouvions toujours d'une manière ou d'une autre. Enfin sur le vrai chemin, nous ne goûtions plus que la douceur de notre union : c'est dans ce moment qu'elle m'a été enlevée ! Sûrement je le méritais, je ne sentais pas assez le bienfait de Dieu, je ressentais peut-être trop encore de petits inconvénients. Enfin, quoi que cela soit, Dieu l'a voulu ; qu'Il daigne permettre que je ne perde pas le fruit de cette douloureuse croix ! Ce n'est pas pour rien qu'elle m'a été envoyée. Je reconnais la main de Dieu dans toute la direction de ma destinée, en y réfléchissant ; qu'Il m'amène à bon port ! Maman, priez avec moi, je ne demande pas la mort, je ne demande que de n'être pas rejetée par Dieu quand Il aura décidé que ma tâche ici-bas est finie. Adieu, chère et bien-aimée Maman.

1826.

Lettres de l'Impératrice Elisabeth à sa mère
la Margrave de Bade.

879.

*„Taganrog, 3/15 Janvier 1826,
Dimanche, à 7 heures du soir.*

Je vous sais enfin instruite, chère bonne Maman; la poste d'hier m'a apporté votre chère lettre du 9/21 Décembre. Ah! je le savais, combien vous souffririez pour moi, que vous le regretteriez, lui qui était tout pour moi et, je puis bien dire, tout pour son pays, pour l'Europe: la consternation, les regrets généraux dans les pays étrangers le prouvent bien! Comment ont-ils pu le comprendre d'abord! Il y a des moments où je ne le comprends pas encore moi-même.

Mais vous avez reçu cette cruelle nouvelle sans rien savoir de moi: voilà ce qui augmente encore ma peine pour vous! Je ne comprends pas comment cela est possible, à moins qu'on n'ait retenu la poste à Pétersbourg et que la circulaire du comte Nesselrode soit arrivée par courrier. C'est moi qui ai bien besoin à présent d'avoir de vos nouvelles! Frik me dit que vous vous portiez bien; c'était le jour même. Après, peut-être vous serez-vous ressentie de cette émotion, ma bien-aimée Maman! Ah! conservez-vous, soutenez-vous, ne m'ôtez pas tout à la fois!...

*„Taganrog, 7/19 Janvier 1826,
à 5 heures du soir.*

Chère, bien-aimée Maman, votre lettre du 12/24 Décembre m'est parvenue par la poste directement, et celle du 13/25 par la Grande-Duchesse Marie dans le paquet de l'Impératrice mère. Vous aviez enfin reçu de mes nouvelles, et vous étiez plus tranquille sous ce rapport, grâces à Dieu. Vous m'en remerciez! Ah! Maman, vous m'étiez toujours si présente! Que n'êtes-vous plus rapprochée de moi!

Je ne sais pas vous écrire aujourd'hui. J'ai passé la matinée à composer et écrire une lettre longue et pénible à l'Impératrice mère, où il fallait répondre article par article à des offres bien prévenantes, mais que je ne puis toutes accepter. La nécessité de refuser, la crainte de blesser, le désir de témoigner ma sincère reconnaissance, avec cela ma tête faible et confuse encore et une âme où l'équilibre n'est pas rentré, à la suite d'une mauvaise nuit: cela m'a fatigué et échauffé la tête, et m'empêchera de vous écrire aujourd'hui comme je le voudrais. Avec plus de calme et de loisir, un autre jour, je vous parlerai de ces détails, si fatigants lorsque l'âme souffre, même quand ils sont remplis d'obligeance, comme c'est le cas ici.

Tout à l'heure je viens de voir l'aide de camp général Wassil-tchikoff, envoyé de Pétersbourg, et chaque arrivée pareille me donne une pénible secousse. La comtesse Stroganoff est encore ici; elle vient régulièrement deux fois par jour chez moi. J'ai vu aussi encore la comtesse Edling avant son départ. Qui vous a donc dit que je quitterai Taganrog, chère Maman? Non, je n'y avais pensé que lorsque je croyais que je pourrais suivre ses restes, mais il a fallu y renoncer: j'ai reconnu moi-même que la raison l'exigeait.

Adieu, chère et bien-aimée Maman, l'heure de la poste est avancée et je me sens la tête si fatiguée qu'il vaut mieux finir. Je baise mille et mille fois vos chères mains; conservez-vous, Maman chérie, pour celle de vos enfants qui est le plus à plaindre dans ce monde: vivons vous et moi pour parvenir ensemble dans une heureuse éternité où tant d'êtres chéris nous attendent."

„Taganrog, 10/22 Janvier 1826,
Dimanche, à 6 heures du soir.

Ma chère, ma bien-aimée Maman, j'ai reçu hier soir bien tard votre lettre du 16/28 Décembre. Votre tendresse, celle que Mimi m'exprime dans chaque lettre ont été les derniers objets qui m'ont occupée. Ah! non, pas les derniers, car ma dernière pensée est toujours lui, tantôt comme je me le figure au Ciel, tantôt tel qu'il était durant les derniers cruels jours de sa maladie. Vous me demandez des détails, chère Maman, vous en aurez beaucoup reçu à présent de moi. Je ne sais ce que je vous ai écrit et ce que je peux avoir omis, mais je vous ai fait beaucoup de détails. Ses dernières paroles étaient une espèce de délire le mardi soir, car, le mercredi, il ne parla plus, mais il reconnaissait: il m'a encore embrassée, j'ai senti deux mouvements de ses lèvres sur ma joue. O mon Dieu! je ne puis me rappeler sans avoir l'âme déchirée l'expression de cette *chère, chère* figure, ce jour, quand il me reconnaissait, le désir de savoir ce qui se passait en lui, s'il sentait (ce qu'il sentait, à présent et toujours, trouble presque ma raison), la crainte de ne l'avoir pas toujours deviné, moi qui toujours ne cherchais qu'à deviner ses volontés! Le mardi dans la matinée, lorsque le vésicatoire commença à agir, il revint tout à fait à lui, et son premier mot fut (en me voyant devant lui): *Est-ce que cela ne vous fatiguera pas, chère amie?* Cher Ange! pensant encore à moi et rempli de sollicitudes pour moi. Lorsqu'on lui avait mis le vésicatoire, il était sans connaissance depuis près de vingt-quatre heures. La veille, il avait arraché les sinapismes; Wylie recommanda aux deux médecins de service de veiller à ce qu'il n'arrache pas le vésicatoire. Cela me déchira le cœur; je me dis: Est-ce qu'on le traitera donc comme un insensé? Je priai Dieu au fond de mon âme de me donner la force de l'en empêcher seule, um daß man sich nicht an ihm vergreife. Il me faisait *tant, tant* de peine, avec cette expression de souffrance et de douceur: *húñtos*, lui qui toujours savait s'aider tout seul et avait sa volonté si décidée quand il était à lui! Dieu m'écoula, car, au bout de quelque temps, il me demanda: „Dites-moi un peu,

qu'est-ce qui me fait si mal?" Je lui dis qu'on lui avait mis quelque chose sur la nuque pour tirer la chaleur de la tête: plusieurs fois il voulut y porter la main, mais, quand je lui prenais la main, quand je le priais, le caressais, il souffrait patiemment et me rendait mes caresses. Ah! c'était des moments doux, mais *cruels*! Il reconnut tout le monde dans cette matinée; il plaisanta avec un valet de chambre avec qui il plaisantait toujours. Cela dura jusque vers cinq heures du soir, où ce malheureux redoublement revint. A l'approche du retour de ce redoublement, il tenait ma main dans les siennes qui étaient presque toujours jointes pour la prière. Il me disait: „Ne pourrait-on pas, dites-moi un peu“.... et il n'achevait pas, et puis il disait en russe: „Donnez-moi“. On essayait tout: on lui proposa du thé, il en prit un peu. Une fois, dans un moment où j'étais presque seule avec lui, il tenait ma main comme toujours, il pencha la tête avec une expression céleste, *verflârt*,—c'est ainsi que je le vois maintenant toujours au Ciel,—il mit ma main sur sa poitrine toujours sans rien dire et avec les yeux fermés. Je le regardais, en me disant: „Comment ferai-je pour l'aimer encore davantage après cette maladie!“ Cependant quelque chose en moi disait aussi: *Cela n'est pas de ce monde, il a l'air d'un saint!* Après, il laissa aller ma main et croisa ses bras sur sa poitrine comme s'il priait. Bientôt après, il dit encore plusieurs fois: „Ne pourrait-on pas...., Il faudrait....“ et n'achevait pas, et ne répondait pas quand on lui demandait. Enfin il dit: „Ne pourrait-on pas....“ et puis il ajouta faiblement: „renvoyer tout le monde?“ Mais il n'y avait dans la chambre que le médecin dans un coin, qu'il ne pouvait pas voir, et peut-être un valet de chambre. Bientôt après, il dit en russe: „Oh! je vous en prie“, comme si on le troublait, et puis en français: „J'ai envie de dormir“. C'est là le *dernier* mot que je lui ai entendu dire le mardi soir 17/29 Novembre. Il repose maintenant dans le sein de Dieu, ce cher, cher Ange! adorable dans les souvenirs qu'il m'a laissés. Il y a quelque chose de si frappant dans notre destinée; nous sommes venus aux confins de l'Asie, dans cet endroit qu'il a choisi lui-même au milieu des déserts, comme pour pouvoir mourir tranquillement près de son amie la plus fidèle, la plus vraie, oh! oui, il savait combien mon attachement était vrai! Je me suis dit depuis: „Si ce malheur cruel avait eu lieu à Pétersbourg,

combien d'amertume de plus l'aurait accompagné! " Ici j'étais seule, seule au bout du monde, mais du moins j'étais seule avec ma douleur, je pouvais m'y livrer selon mon cœur, rien ne la gênait, ne la profanait. Un Dieu de miséricorde veille sur ses enfants dans les circonstances les plus affreuses de la vie; il m'a prouvé que, dans celle-ci même, qui sans doute entrainait dans l'ordre de sa Providence, quelque incompréhensible que cela soit, dans cette épreuve des plus douloureuses et accablantes, il ne m'a cependant pas abandonnée ni oubliée. Mais moi aussi, je ne peux ni ne dois oublier ce qu'il ne m'a pas envoyé pour rien!

Lundi 11/23 Janvier, à 11 heures du matin.

Ne croyez pas, chère Maman, que ces détails que je repasse journellement dans ma mémoire me soient pénibles à *vous* répéter. Bien loin de là, je voudrais en parler toujours, mais j'en parlerai toujours moins, parce qu'ils sont trop sacrés pour moi et qu'il est dans l'ordre des choses que, chez les autres, à bien peu d'exceptions près, le sentiment de deuil et de douleur s'affaiblisse peu à peu: ce serait donc profaner mes souvenirs que d'en parler toujours. Je n'ai pas pu suivre comme je voulais d'abord les restes de *mon* Empereur. Je me suis dit qu'*il* ne le voudrait pas. J'aurais été un embarras, avec ma suite, à un train déjà très considérable, toute sa suite, des aides de camp, des troupes; il n'aurait pas même été décent pour moi de voyager ainsi: j'aurais gêné et enlevé la place, sur une route où souvent les gîtes sont mauvais. C'est là la principale raison qui m'en a empêchée. D'ailleurs, ne voulant pas aller jusqu'à Pétersbourg, où me serais-je arrêtée? Il aurait fallu faire un second établissement au cœur de l'hiver: cela aurait eu mille difficultés, et ce n'est pas mon genre, de mettre le monde en mouvement pour moi. Il faudra bien, bon gré, mal gré, que je fasse un établissement temporaire entre ici et Moscou au printemps. Le couronnement est fixé au mois de Mai: on croit *possible* à la Cour que je vienne me loger pour ce temps *aux portes de Moscou!* Moi, je ne le crois *pas possible*, et je pense que vous et bien d'autres serez de mon avis; mais comme il est de mon devoir de chercher à voir le plus tôt possible l'Impératrice mère qui m'en témoigne le désir, j'irai, quand

la saison permettra de voyager, dans une des villes de gouvernement les plus rapprochées de Moscou pour voir l'Impératrice mère et y attendre que le jour du couronnement soit passé. Il ne dure, en général, pas plus d'un mois ou six semaines; quand il sera fini, j'ai devant moi un séjour dans une campagne Impériale à très peu de distance de Moscou, et que l'Empereur actuel veut avoir la bonté de faire arranger pour qu'elle devienne habitable, mais ceci ne sera qu'un séjour momentané. Je ne vois pas plus loin; ceci est déjà une perspective bien éloignée pour moi, parce que cela s'étend jusqu'au mois de Juin. Jusque-là, qu'est-ce qui ne peut pas survenir pour déranger tous les plans! Je ne croyais plus aux projets humains depuis assez longtemps: à présent, c'est un effort pour moi d'en faire un quelconque. Le seul *désir* que je forme, c'est d'attendre tranquillement et dans la retraite le moment que Dieu a fixé pour la fin de ma tâche. Je voudrais *vous* voir encore dans ma vie, Maman chérie: si je vis, si mes forces se rétablissent, j'y tâcherai un jour; mais à présent, l'idée de tout ce que je rencontrerais avant de parvenir jusqu'à vous me fait dresser les cheveux! Caroline, si bonne et tendre pour moi, dans le désir de me voir et de me soulager, avait conçu le projet que nous nous rencontrions à Berlin encore cet hiver: j'ai failli en jeter un cri de terreur! Adieu, ma bien-aimée Maman, si je me suis répétée, je vous en demande pardon, j'ai réellement la tête faible quelquefois à présent: toujours occupée du même sujet ou de ce qui y a rapport, je ne sais quelquefois pas si j'ai pensé une chose ou si je l'ai dite."

882.

*„Taganrog, 13/25 Janvier 1826,
Mercredi, à 7 heures du soir.*

Ma bien-aimée Maman, je commence à vous écrire ce soir une lettre qui ne sera pas longue, car hier, aujourd'hui, demain, je m'épuise à écrire par un courrier qui doit partir demain pour Pétersbourg. Il faut écrire à tous les membres de la famille, qui m'ont tous écrit dernièrement par le général Wassiltchikoff, et à l'Impératrice mère une longue lettre, où il faudra entrer dans bien des explications. Il est bien fatigant de devoir s'occuper du matériel d'un avenir pénible

à envisager, d'avoir ses principes à défendre contre des intentions obligeantes, de refuser sans blesser! Ah! Maman, la vie est fatigante!

J'ai reçu aujourd'hui votre chère lettre du 19/31 Décembre. Combien je suis fâchée de vous avoir dit que je comptais suivre les restes qui me sont si chers! Je vous ai causé par là des inquiétudes gratuites sur mon compte. D'après les nouvelles de leur marche, je vois de plus en plus que cela aurait été de toute impossibilité. Vous aurez pensé à moi hier: c'était le jour de ma naissance. Pour moi, j'ai pensé à vous, ma bien-aimée Maman, encore plus que de coutume. Je me suis rappelé aussi qu'il y a deux ans, au jour de hier, que *lui*, ce cher *lui* que je ne sais plus comment nommer, est revenu de Czarskoe Selo, malade de son érysipèle. Je n'ai pas oublié mon inquiète frayeur d'alors, que je croyais beaucoup: par quoi m'a-t-il fallu passer depuis, comparativement! Aujourd'hui, qui est mon jour de naissance en Russie, rien ne l'a marqué, comme vous pensez bien, excepté la messe. J'ai exigé que tout le monde garde notre profond deuil; je ne puis supporter l'idée que quelqu'un près de moi l'ôte.

Jeudi 14/26 Janvier, à midi.

Oui, je dois me féliciter que les sentiments du prince Wolkonsky pour mon Empereur l'aient engagé à se dévouer à moi. Je ne puis désirer mieux, à présent que j'ai la force de penser, et ne sais ce que je serais devenue, s'il n'avait pas été ici dans les moments où j'étais à peine à moi. C'est encore une des grâces que je dois rendre à la Providence d'avoir mis là un homme d'un caractère sûr et en même temps sincèrement attaché et fidèle à son maître, habitué aux affaires, connaissant tous les usages, sachant se retrouver dans une position si cruellement extraordinaire! Et ces bons Cosaques du Don qui seuls presque ont rendu tous les honneurs à mon Empereur, parce qu'il n'y avait presque qu'eux de troupes dans les environs! Ils me donnent aussi mille témoignages d'intérêt et de participation. C'est un lien pour la vie, qui existe entre eux et moi!

Adieu, chère et bien-aimée Maman, j'ai déjà écrit une lettre et en ai encore une à écrire. Je finis donc, fatiguée d'avance, mais non de *vous* avoir écrit, ma bonne Maman, car ces lettres-là ne fatiguent pas."

„Taganrog, 17/29 Janvier 1826,
Dimanche, à 7 heures du soir.

Votre chère lettre du 23 Décembre/4 Janvier m'est parvenue hier, chère et bonne Maman: avec quelques paroles, vous me faites éprouver plus de soulagement que d'autres avec des pages d'écriture, quoique aussi tracées dans la meilleure intention. Je ne puis me pardonner de vous avoir dit que je comptais quitter Taganrog cet hiver et de vous avoir causé par là des inquiétudes; et cette phrase que je vous ai dite et qui vous paraît sinistre, non, ma bien-aimée Maman, elle doit plutôt vous paraître consolante! *Ces moments, ces journées* qui ont décidé, j'espère, du reste de ma vie assureront, j'espère aussi, avec la miséricorde de Dieu mon bonheur dans l'éternité en me donnant toute à Lui dès ce monde, n'importe où et comment, seulement pas dans la dissipation du grand monde, où il est impossible d'être à Dieu, mais conciliant autant que cela sera possible mes devoirs avec la plus profonde retraite. J'aurai, je crois, des combats à soutenir contre l'Impératrice mère, qui paraît compter que je m'établirai à Pétersbourg, mais, indépendamment des motifs dont je viens de parler, comment serait-il possible, serait-il décent même, après la perte cruelle que je viens de faire, sans enfants, que je vienne me loger dans mon appartement du Palais d'Hiver, que j'y recommence le train habituel de la Cour comme si de rien n'était, comme si j'y étais *pour mon mari*. La douleur et les regrets ne se soutiennent pas à la Cour, cela ne peut ni ne doit même être; je resterais donc seule avec ma douleur, entourée du mouvement, de la gaieté d'une jeune Cour, et je n'aurais l'alternative que d'avilir mes regrets et profaner mes souvenirs en partageant ce mouvement, ou de devenir à la longue un objet de pitié et d'ennui. C'est exiger de moi un trop grand sacrifice et tout à fait inutile, parce que l'Impératrice mère entourée de ses enfants et petits-enfants n'a pas besoin de moi, et qu'elle ne peut pas comparer sa position à la mienne. Vous, Maman, qui voyez toujours mon bien véritable, je suis sûre que vous me donnez raison. Je viendrai à Pétersbourg pour l'Impératrice mère, pour toute la famille,

mais je ne puis y habiter comme avant. Je tiens à avoir un établissement à moi près de Moscou, où je pourrai vivre comme il me conviendra, et où je serai chez moi, mais si et comment cela se fera, c'est ce que je remets encore à Dieu : il m'est si pénible de m'occuper de mon avenir !

En attendant, j'ai été indignée de ce que j'ai trouvé hier dans le *Journal des Débats*. Des lettres soi-disant de moi ! signées de mon nom, et sur quel sujet ! Peut-on abuser ainsi, et blesser de la sorte les sentiments les plus sacrés ! Passe encore pour la première, je crois avoir écrit tout cela, mais la seconde est une composition. Jamais je n'ai demandé à l'Impératrice mère *de ne pas m'abandonner* : je suis trop sûre de ses bontés, mais bien cent fois par jour je demandais à Dieu *de ne pas m'abandonner*. Il est bien pénible d'être ainsi mise sur la scène dans des moments comme ceux-ci. Je vous en prie, chère Maman, dites surtout à ma tante de Weimar que cette seconde lettre et tout ce qu'on me fait faire sont des inventions. Cela m'est si pénible !

La comtesse Stroganoff est encore ici. Aujourd'hui, je ne la vois pas toute la journée, parce que c'est le jour de naissance de sa mère et qu'elle ne veut pas mettre le deuil, sachant que sa mère, quoique absente, attache une crainte superstitieuse à ce qu'on soit en noir au jour de sa fête. Le motif est bien naturel, et je ne puis que l'approuver dans la comtesse Stroganoff. Et pour moi, cela me donne une soirée de solitude dont je ne me plains pas : ce cher Ange *en haut !* s'en réjouit avec moi ; il aimait tant le calme pour lui et cherchait à m'en entourer. Oui, sûrement, c'est une consolation pour le reste de mes jours que d'avoir pu être près de lui dans ses derniers moments, d'avoir reçu de lui tant de témoignages de tendresse ! mais aussi, en redoublant ma tendresse pour lui, ceci précisément a rendu ma douleur si vive. Ah ! je ne m'en plains pas, je veux la conserver ainsi toute ma vie. Ces regards si touchants, ces sourires, ces caresses sont profondément gravés dans mon cœur ; je ne puis me les retracer sans qu'il ne se déchire. Comment pourrais-je jamais porter ces images dans le monde !

*„Taganrog, 20 Janvier/1 Février 1826,
Mercredi, à 7 heures du soir.*

Chère bonne Maman, j'ai reçu ce matin votre lettre du 25 Décembre/6 Janvier et 26 Décembre/7 Janvier. Vous me croyez toujours en chemin, vous vous en inquiétez, et cette inquiétude gratuite me désole! Non, je ne suis pas en route, mais *lui* voyage lentement vers Pétersbourg. Je viens de lire le récit d'une partie de la route, et je me demande encore: „*C'est-il donc vrai? c'est-il donc possible, que ce ne soit que des restes inanimés?*“ J'ai le sentiment si vif qu'il est vivant, mais absent, qu'il me semble qu'on radote lorsqu'on parle de *tombe*, de *restes*, ou plutôt je me dis: „*Ce n'est pas lui!*“ Ce sentiment ne peut pas me tromper; je pleure parce qu'il n'est pas ici, sur cette terre, où nous sommes encore pour un peu de temps, mais je ne pleure pas sa mort, car il est positivement vivant dans un autre monde. Ce n'est pas dans un hôpital qu'il a pris cette maladie, c'est sûrement pour s'être refroidi sur la côte méridionale de la Crimée, où, après une journée très chaude, il est allé le soir à cheval au couvent de St-George, qui est taillé dans un rocher, de sorte que l'habitation même doit être humide, et il a mis trois heures à cette course, sans manteau ni surtout, tandis que son domestique, qui l'attendait avec la voiture sur la grande route et grelottait, s'est enveloppé dans un gros manteau et s'est couché sous la voiture pour se garantir du froid! De là, il est allé à Sébastopol, où il a passé un jour et demi en courses continuelles pour tout inspecter (c'est un port de mer militaire). Arrivé à Bachtchisaraï, il a pris une diarrhée qui peut-être eût été un bénéfice de la nature, mais, ne voulant pas être gêné pour le voyage et pour ses cours d'inspections, il a suivi un régime qu'il savait devoir l'arrêter. Là il a été, je crois, dans un hôpital, mais il n'y avait pas de maladies contagieuses. Il a fait ensuite encore un long trajet par des contrées où la terre exhale des vapeurs méphitiques, et n'a averti Wylie qu'après s'être senti mal déjà pendant deux jours. Il y a eu dans tout ceci plus d'une cause de maladie. Ah! il ne reconnaissait pas assez le prix inestimable de sa vie! Voilà comme je juge quand

je regarde la terre, mais quand je tourne ma vue vers le Ciel, j'y vois une main paternelle qui a trouvé sa tâche finie, qui lui destinait le repos le plus doux dans l'éternité comme une récompense pour le bien immense qu'il a fait et qu'il faisait de plus en plus. Ce qui pesait sur lui était énorme, et sa mission même de Pacification, *d'Ange de Paix*, comme on le nomme généralement dans les pays étrangers, cette mission le chargeait d'un travail dont j'étais souvent épouvantée; je me disais plus d'une fois: „Comment le supportera-t-il à la longue?“

885.

„Taganrog, 25 Janvier/6 Février 1826,

Lundi, à 1 heure.

Ma bien-aimée Maman, vos lettres à présent me font toujours du bien; je voudrais pouvoir y répondre comme j'en aurais besoin, comme vous le désirez, dussé-je me répéter, mais cela m'est physiquement impossible: c'est désespérant, tout ce que j'ai à répondre *indispensablement*, sans faire mention de ce dont je me dispense; je me prépare d'un jour de poste à l'autre afin de pouvoir y suffire, et puis il se trouve toujours que j'ai à peine fini ma tâche lorsque le jour de poste arrive. Et ce travail roule toujours sur ce qui fait le deuil de ma vie; il faut en parler d'une manière aux uns, d'une autre aux autres, afin de ne pas profaner ces sentiments sacrés! Ensuite viennent les courriers extraordinaires où il faut traiter, amplement souvent, de l'avenir de ce triste *moi* qui serait bien mieux sous terre que sur terre, malgré toutes les bontés et les soins dont on veut bien l'entourer et que je reconnais du fond de mon cœur. Tout cela rend ma vie fatigante, mais il faut probablement que cela soit ainsi. Trop heureuse mille fois d'être où je suis et non à Pétersbourg! J'en remercie Dieu du fond de mon cœur. Je suis fâchée pour Léopold qu'il ne me trouvera pas; cela lui aurait été plus agréable, et j'aurais pu (dans un autre temps sans doute) lui être utile pour le journalier de la vie. A présent je ne serais pas même bonne à cela: il ne perd donc pas beaucoup! Tout le journalier de la vie, tous les intérêts du monde me sont devenus si indifférents qu'involontairement je m'étonne quelquefois que ceux qui m'entourent y prennent encore part.

C'est à votre lettre du 29 Décembre/10 Janvier que je réponds aujourd'hui en vous baisant mille fois les mains. Je vous remercie de m'avoir épargné une lettre de M. de Dettling, ma bonne Maman. Des personnes qui jamais ne m'ont écrit m'écrivent à présent: j'y reconnais l'effet terrassant et général qu'a produit la disparition de cet être que Dieu avait donné et que Sa main a repris, oui, *Sa main seule*, je le crois fermement et veux le croire ainsi. Il y a des personnes qui regardent plus la terre que le Ciel et qui me parlent encore des fautes des médecins. Ils mettent dans mon âme les tourments de l'enfer, quand ils me parlent ainsi: ce serait alors Wylie et Stoffregen qui seraient responsables de cette vie si précieuse! Il est sûr qu'en y pensant de sang-froid, on doit croire qu'ils ont perdu la tête, de traiter pendant huit jours une *fièvre chaude bilieuse* comme un léger refroidissement! Mais c'est Dieu qui les a aveuglés, parce qu'il l'a voulu. Stoffregen, le pauvre Stoffregen m'inspire une espèce d'éloignement dont il ne se doute pas, mais que je ne puis vous rendre. Je partageais déjà depuis quelque temps l'opinion d'Amélie qu'il portait malheur à tout ce qui m'est cher, et, lorsque Wylie l'a appelé près de l'Empereur et que le pauvre Stoffregen en était si flatté que cela lui a troublé l'esprit et que je le voyais assis dans un coin de cette chambre comme un oiseau de mauvais augure, il m'inspirait une sorte d'horreur. Je ne pouvais souffrir qu'il l'approchât, *lui*: il me semblait que son souffle lui ferait du mal! Si Reinhold avait été appelé plus tôt! Mais on ne l'a appelé que six jours avant la fin, et, dès le premier moment, il a vu le danger le plus imminent, tandis que les deux autres étaient dans le vague. Tout cela *a dû* être ainsi! si je ne le croyais pas, que ferais-je, que ne ferais-je pas! Ne croyez pas, Maman, que ce n'est que pour des êtres comme *lui* que l'heure est fixée: Dieu ne fait pas acception de personnes, et il est dit *qu'il ne tombe pas un cheveu de notre tête sans sa volonté*. Nous sommes tous également créés par Lui, et sa toute-puissance n'est pas plus étonnée de tenir la destinée de *mille* que de *millions* entre ses mains. Cette idée est bien nécessaire, car elle est bien consolante! Adieu, ma bien-aimée Maman, veuillez dire à Guillaume que, s'il avait été nommé pour aller à Pétersbourg, j'aurais regretté de ne pas le voir. Adieu encore une fois, ma bien tendrement chérie Maman.

Il faut encore que je vous parle de la peine que me font les absurdités qu'on met sur moi dans la gazette. On me fait jouer un rôle de comédie dans le moment le plus cruel de ma vie et finir par un évanouissement comme sur le théâtre: c'est une indignité! C'est peut-être une faiblesse à moi de le ressentir, mais j'ai brûlé l'autre jour une gazette de Carlsrouhe *) où on avait traduit ces contes en allemand; je ne pouvais pas me résoudre à les laisser sortir de ma chambre. N'est-ce pas, chère et bonne Maman, vous et mes sœurs, vous le réfuterez dans toutes les occasions."

886.

*„Taganrog, 27 Janvier/8 Février 1826,
Mercredi, à 6 heures du soir.*

Cette bonne et excellente Caroline, qui me témoigne une tendresse si touchante, a cependant de singulières idées: elle croit que je pourrais aller à Varsovie chercher du soulagement! J'avoue qu'un des êtres que j'aimerais le mieux voir dans ce moment, c'est le Grand-Duc Constantin, parce que c'est de tous ses frères celui qui a le plus *un je ne sais quoi* qui rappelle mon Empereur: élevés ensemble, du même temps, chéri de préférence par lui, ils avaient beaucoup en commun sans se ressembler du tout. Mais, malgré cela, sous aucun rapport, Varsovie ne serait le lieu où je pourrais aller dans ce moment: quand ce ne serait que parce que je n'y ai jamais été avec *Lui!*"

887.

*„Taganrog, 1/13 Février 1826,
Lundi, à 1 heure.*

Le cap. Rottberg est arrivé à Pétersbourg, d'après les dernières nouvelles, et, comme on attendait Léopold **) tous les jours, il pourra

*) „Karlsruher Zeitung“, 1826, № 9, p. 39.

**) Léopold, Comte de Hochberg, Grand-Duc de Bade (1830—1852).

être bientôt ici. Je vous baise les mains, ma chère, si bonne Maman, pour ce que vous m'envoyez par lui, comme vous me le dites dans votre lettre du 5/17 Janvier que la dernière poste m'a apportée. Ah! ces craquelins ne me donnent aussi plus que des souvenirs douloureux. Il les aimait tant! Le dernier envoi que vous m'en avez fait a été consommé pour les trois quarts par lui. A la Saint-Alexandre, j'ai partagé tout ce qui me restait en deux parts, dont je lui ai donné l'une pour sa fête, et j'ai nettement et proprement empaqueté moi-même l'autre dans une boîte faite exprès et que je lui ai donnée pour son voyage. Le jour de mon arrivée ici, il prit son thé chez moi et se fit apporter le reste de cette boîte: je m'étonnais qu'il en eût encore, et il me dit *ῥῆνῃ*: „C'est que je les ai ménagés, je n'en ai mangé que tant par jour“. J'étais fâchée de n'en plus avoir, d'autant plus qu'il était mécontent de ceux qu'on lui donnait pour le thé. Lui faire plaisir, lui complaire était l'occupation de ma vie; elle est si vide, si nulle maintenant; tout est effort, et surtout lorsque je dois m'occuper de moi.

Non, Maman, le cercueil n'a été fermé tout à fait que peu de jours avant son départ. Jusque-là on pouvait lui baiser la main; elles étaient sous une couverture, je ne sais pourquoi, pour les conserver, je crois. Le cercueil avait été fermé légèrement dans le transport de la maison au couvent grec, et là il a été ouvert de nouveau, mais le visage était couvert aussi. Je n'ai pas voulu le découvrir, c'était profaner, ce me semblait, et lui qui était si soigneux de sa personne n'aurait pas aimé, je crois, qu'on regardât lorsqu'il devait être si changé. Tout le monde n'a pas cette délicatesse: il y a eu des personnes qui, par attachement, je crois, y ont manqué; cela m'a fâchée, mais je n'ai rien osé dire, si ce n'est à Wylie, par l'autorisation de qui cela s'est fait. En général, il y a si peu de monde qui conçoivent les subtilités d'une douleur pareille! Aujourd'hui, en parlant au prince Wolkonsky de l'époque de mon départ d'ici, je lui dis que je ne pourrais penser sans terreur au moment de quitter Taganrog, et il me répondit gaiement: „*Pourquoi?*“ Ah! si on ne sent pas le pourquoi, on perd sa peine à l'expliquer, mais voilà à quoi je dois m'attendre à présent à chaque instant!“

*„Taganrog, 3/15 Février 1826,
Mercredi, 5 heures 1/2 du soir.*

Chère et bonne Maman, répondre à votre lettre du 9/21 Janvier que j'ai reçue ce matin, c'est parler de *Lui*, parce que vous me faites des questions. Je ne demande pas mieux que d'y répondre toujours, quand je le puis par la poste; je voudrais toujours ne parler que de lui. On fait tant de contes: dernièrement, j'ai même vu répété dans un journal russe cette circonstance inventée, comme si, peu de moments avant sa fin, il avait fait ouvrir la fenêtre et qu'il eût dit: „Comme il fait beau!“ Il l'a dit le matin du mardi 17/29, ce jour dont je vous ai parlé et où le vésicatoire lui avait rendu la connaissance pendant une partie de la journée, mais il n'avait plus de sentiment presque douze heures avant sa fin: il n'a donc pas pu faire cette observation. Il n'est non plus vrai qu'il ait dicté une disposition au prince Wolkonsky; il n'en a pas été question. Il demandait souvent s'il était là, mais, quand il entrait de l'autre chambre, il n'y pensait plus et n'y faisait pas attention. Sa chère tête que, tous les soirs, je baisais en lui disant le bonsoir quand il se portait bien, comme si j'avais prévu le danger qu'elle courrait, cette chère tête était si prise qu'il ne pouvait pas former une suite d'idées, mais son cœur, son âme aimante perçait à travers cet assoupissement de l'intelligence. Il n'a pas parlé non plus ni de sa mère ni de sa sœur. La dernière fois qu'il ait parlé de l'Impératrice mère, c'était huit jours avant sa fin. Il avait dit la veille que, s'il pouvait, il écrirait à sa mère le lendemain, mais il ne le pouvait plus. C'était jour de poste, le 12/24; le soir, il s'en rappela cependant et me demanda si j'avais écrit à sa mère; prévoyant qu'il voudrait savoir ce que je dirais, j'avais gardé une copie de ma lettre: il la lut encore. Mais qu'il était malade, déjà! Cependant il venait de prendre une tasse de thé assis sur son canapé devant sa petite table. Un moment avant, la poste était arrivée et lui avait apporté un paquet de l'Impératrice mère. Cela l'étonna, parce qu'elle ne lui écrivait que par les courriers. Il me dit: „Voyez un peu ce que c'est“. Je parcourus la lettre:





Taganrog le 19 Novembre.

Dessiné d'après nature par L. Manzoni l'année 1825. Collection du Grand-Duc Nicolas Mikhaïlowitch.

elle avait rapport à quelque chose qui regardait la Grande-Duchesse Marie; je le lui dis, et il n'en fut plus question. Il n'a pas parlé de sa mort; il a demandé seulement lorsqu'on lui proposa de communier: „Suis-je donc en danger?“ et avec une sorte d'étonnement. Mais, dans ce moment dont je vous ai parlé où il pressa ma main sur sa poitrine avec cette expression céleste, mais sans parler, dans ce moment, je crois qu'il se sentait prêt à quitter ce triste monde. Peut-être entrevoyait-il déjà la félicité qui l'attendait. Ah! que ne donnerais-je pas pour savoir ce qu'éprouvait cette belle âme dans ces moments où elle perçait à travers les liens de la maladie. Cette idée m'occupe si souvent! il me semble qu'il doit absolument venir me raconter tout ce qu'il a éprouvé pendant ces journées si cruelles où souvent, sans parler, son regard était *si touchant!*

Rien, rien ne peut exprimer l'effet de ces moments sur mon âme. J'ai vu mourir mes enfants, j'ai vu mourir la Duchesse que j'aimais si sincèrement: rien ne ressemble à ce qui déchirait, fondait mon cœur, en le voyant, lui, dans ces moments, et à ce que j'éprouve encore en y pensant!“

889.

*„Taganrog, 8/20 Février 1826,
Lundi, à 2 heures.*

Chère et bonne Maman, le capitaine Rottberg est enfin arrivé vendredi. Il m'a remis tout ce dont il était chargé par vous, et je vous en baise mille et mille fois les mains, de même que pour votre chère lettre. Je vais me mettre à vous écrire par lui tous les jours un peu, afin de ne pas le retenir trop longtemps et de suffire cependant à toutes les lettres qu'il me faudra écrire par lui. Les objets de deuil que vous m'envoyez ne pourront me servir que dans quelques mois. Je porte la flanelle noire des pleureuses dans ce moment et la porterai encore quelques mois, d'après l'usage. Ah! il n'y a pas de deuil assez profond pour moi, et il me semble que je ne pourrai pas me séparer de mon bandeau noir sur le front. Mais les bracelets qui viennent directement de vos bras, ma chère et bonne Maman, me sont bien chers, et je vous en baise mille fois les mains. La poste de samedi m'a apporté votre lettre du 13/25 Janvier. Vous avez

pensé à moi la veille, ma bonne Maman: et moi aussi, comme vous l'aurez vu, j'ai pensé à vous. Quand on est bien pénétré de l'idée que la vie ne nous est pas donnée pour le bonheur, mais pour l'obtenir dans l'éternité, un jour de naissance au milieu de la douleur se supporte comme d'autres jours, pourvu qu'on ne vous fête et ne vous félicite pas, et c'est ainsi que j'ai passé le mien. J'ai pensé à ce que vous m'avez conté de la vive émotion que vous a causée mon premier cri, et, quoiqu'il y ait longtemps de cela, je n'ai pu regretter d'être revenue à la vie; ce serait être ingrate envers la Providence, qui m'a accordé tant de bien: une grande partie du mal que j'ai éprouvé, je dois l'attribuer à moi-même, ou plutôt cela venait de moi, quoique cela n'ait pas toujours été ma faute.

La maladie du prince Wolkonsky n'était que des clous; c'est celle à laquelle il est le plus sujet et qui lui en sauve d'autres, je crois. Dans ce moment, sa femme est malade d'une maladie inflammatoire compliquée. Cela me cause bien du travail, tous les détails dans lesquels on entre; le visage seul du mari, qui s'inquiète beaucoup trop, car il n'y a pas de danger pressant, ses manières, me retracent cette autre maladie, dont tous les souvenirs sont gravés dans mon âme! Et puis *ces saignées* qu'à *présent* on applique si heureusement, et qu'on n'a pas su appliquer à temps! Il faut que je veille sur moi, afin que tout cela n'agisse pas sur moi, ne me donne pas d'amertume et n'affaiblisse ni ma foi ni ma résignation. A ceci s'est joint aujourd'hui un mal de tête qui m'a beaucoup fait souffrir ce matin; il va mieux à présent, mais j'en ai la tête faible et cela me fera abrégér ma lettre. Nous avons encore des froids beaucoup plus vifs que je ne m'y attendais ici, jusqu'à dix degrés la nuit; le jour, le soleil est chaud, et, comme il darde dans mes chambres, qui ne sont pas grandes, cela donne aisément mal à la tête."

890.

*„Taganrog, 10/22 Février 1826,
Mercredi, à 5 heures 1/2 du soir.*

Chère et bonne Maman, comment pouviez-vous douter assez de moi pendant un moment pour croire que je ne recevrais pas comme

je le dois ce que votre sollicitude pour mon bien-être vous fait me dire! La crainte que vous aviez à mon sujet était si naturelle de votre part! Une vive douleur porte si facilement à l'amertume! Pourquoi ne serais-je pas exposée comme une autre à tomber dans ce tort! Il est donc bien, bien naturel que vous ayez cherché à le prévenir. Ce n'est qu'ainsi que je puis comprendre ce que vous me dites, ma bien-aimée Maman. Je sens que j'aurais pu tomber dans cette faute, mais, d'une part, on ne m'y a pas donné lieu, car les situations étaient toujours bonnes quand même la manière de faire n'était pas toujours ce qu'on aurait pu désirer, mais je m'attachais à l'intention, et, quand des souvenirs du passé se réveillaient en moi pour me disposer à l'amertume, je demandais le secours de Dieu et me rappelais et les préceptes et la pratique favorite de mon excellent Empereur, qui s'attachait de préférence à vaincre ces sentiments-là et à les remplacer par de la bienveillance. Puisse ce souvenir toujours, toujours me guider!

Vous avez désiré et vous devez savoir, chère Maman, quelle sera, ou plutôt quelle est, l'existence matérielle qui m'est donnée. Elle est fixée par l'acte de famille qu'a fait l'Empereur Paul en montant sur le Trône, qui a été lu publiquement le jour de son Couronnement et déposé à la première cathédrale de Moscou. C'est une des bonnes choses qu'il a faites, car, dans cet acte, qui depuis a toujours servi de code de lois à la famille, il prévoit et fixe tous les cas, non seulement par rapport à la succession, mais sous celui de l'entretien, du revenu, de la place de chaque membre de la famille. Dans cet acte, imprimé et entre les mains de tout le monde, „Le revenu de l'Impératrice femme du Souverain régnant est fixé à 600.000 roubles et l'entretien de la Cour. Si elle perd son mari, le revenu et l'entretien lui restent si elle reste en Russie, mais, si elle quitte la Russie, la moitié seulement lui est assignée“. Je n'ai donc eu rien à faire qu'à attendre l'exécution de cette loi, bien sûre qu'on n'y manquerait pas, mais, à la fin de l'année, sans être prévenue d'aucune manière, je reçois un oukaze du nouveau Souverain par lequel il me fixe pour revenu un million. J'en ai été peinée, et n'ai pas pu l'accepter: je ne puis ni ne veux accepter des *grâces* du successeur de mon mari; je reçois ce que la loi m'a assigné, et, dans

l'article qui regarde mon cas actuel, il est dit nommément: „Nous faisons exception pour notre chère Epouse“ (l'Impératrice mère), „et lui assignons un million en reconnaissance de la part qu'elle a eue à l'organisation de cet acte de famille“, ce qui fait que la répétition pour moi de ce million ne peut être regardée que comme une *grâce*. Cela a occasionné une correspondance fatigante. L'oukaze ne pouvant pas être repris, je prends des mesures pour que, par l'emploi qui en sera fait, le surplus de 600.000 roubles rentre au trésor de l'Etat. J'ai souvent été à même d'entendre l'opinion de mon Empereur à ce sujet, et sûrement il ne m'aurait pas approuvée si j'avais pu vouloir accepter *ce don*. Il faut bien des *antécédents* pour oser *donner de l'argent*, il faut ce qui n'est pas et n'a pas été, mais l'intention était bonne, et je ne vois qu'elle. Oranienbaum, comme propriété de *mon mari* (c'est une donation que l'Empereur Paul lui a faite comme Grand-Duc), m'a été donné; j'ai dû l'accepter afin de ne pas blesser, parce que je ne voulais pas accepter Kamennoï Ostrof, qui, laissé aussi par le testament de l'Empereur Paul à l'Empereur Alexandre, était également sa propriété. J'ai voulu le céder à Nicolas, à qui il peut être bien plus utile qu'à moi, mais il y a eu aussi contestation généreuse à ce sujet, de sorte que je l'offre à Michel, qui n'a pas de campagne du tout. Je n'ai pas de réponse encore.

Les deux seules choses que je pouvais désirer dans ce moment, c'est de posséder ici la maison devenue trop mémorable, trop précieuse pour moi pour que jamais elle soit profanée par des indifférents. Comme elle a été achetée il y a plusieurs années des revenus de la ville, c'est à la ville que je la rachète pour le même prix: heureusement cela a pu se faire sans y mêler la Cour! Et voilà donc *ma première* possession qui est le monument douloureux de ma plus cruelle douleur! Ma destinée est singulière, mais c'est un Dieu d'amour et de bonté qui la dirige, je le sens envers et malgré tout! Je charge le capitaine Rottberg du dessin et du plan de cette maison pour vous, chère Maman. L'Impératrice mère l'avait demandé dans les heureux temps; je le fis faire pendant qu'il était en Crimée et en commandai une copie pour vous, Maman, pensant vous envoyer la vue d'un lieu où j'aurais été heureuse! Il s'occupa encore de ce dessin, que je lui montrai à son retour dans les premiers jours de sa

maladie, et me prescrivit comment l'emballer pour l'envoyer à sa mère; elle ne l'a aussi reçu qu'après. J'ai marqué dans *son* cabinet la place où j'ai passé les moments les plus cruels de ma vie, et dans la salle celle où il a été exposé en parade, d'où il a quitté à jamais son propre toit! Quand je mourrai, si on respecte ma volonté, cette maison, ou du moins son appartement, deviendra une église, mais à présent je ne puis me résoudre à détruire encore ce qu'il a arrangé et ce qui est encore si rempli de lui.

Le second objet que je puis désirer et que j'aurais préféré à Oranienbaum, c'est une possession, quelque petite qu'elle soit, aux environs de Moscou, mais où je sois *chez moi*; car plus j'y pense, moins je puis envisager une existence fixée à Pétersbourg au Palais d'Hiver, et, si je suis à Pétersbourg, on ne me permettra pas de ne pas habiter le Palais. Le rôle que j'y jouerais à la longue, par la force des choses même, serait au-dessous de la dignité qui doit toujours rester attachée à la mémoire de cet Empereur Alexandre, unique et incomparable aux yeux de l'Europe entière. J'aurais l'air d'être là pour attraper encore quelques honneurs et hommages qui, à la Cour, ne me reviennent qu'au troisième et quatrième rang. Les honneurs et les hommages *de cœur* que la Nation rendra toujours à la mémoire de mon Empereur pourront m'atteindre dans une retraite au centre de la Russie comme ils m'atteignent dès à présent ici. D'ailleurs mon âme harassée a besoin de repos, ma santé, si elle ne se fortifie pas, ne me permettrait pas même de remplir tout ce qui me serait imposé à la Cour si j'y demeurais. Lui m'aurait conseillé la retraite: mes penchans, mes souvenirs, ma religion m'y appellent. Je viendrai momentanément à Pétersbourg, je ne manquerai à aucun devoir, soyez-en bien sûre, chère Maman, et je serai même mieux vue, mieux reçue par la famille, si je ne suis que momentanément à Pétersbourg, que si j'y suis à poste fixe. Mais il faudra voir encore s'il me sera possible de faire l'acquisition qui doit m'assurer une retraite. Ma bonne Maman, ah! croyez que le vœu que vous m'exprimez de me serrer encore contre votre cœur répond au mien. Pour le moment, je ne vois pas plus loin que trois ou quatre mois; je ne sais pas même encore où je serai dans trois mois, parce que l'époque du Couronnement n'est pas fixée encore. La Providence me conduira, je m'en remets à elle; elle me

conduira chez vous, si elle le juge à propos, où, dans le vague de mon avenir, ma pensée se tourne cependant toujours.

Vous m'avez demandé, chère Maman, si je connaissais la renonciation du Grand-Duc Constantin. Oui, je savais que depuis longtemps il l'avait prononcée et j'ai su aussi dans le temps que les lettres publiées aujourd'hui avaient été écrites. Mais je croyais, avec beaucoup de monde, qu'il ne soutiendrait pas ce qu'il avançait lorsque le moment viendrait. *Sûre de ne pas voir ce cruel moment*, je n'y pensais guère et j'ignorais que l'acte existât sous des formes aussi solennelles. Mon Empereur croyait avoir prévenu tous les inconvénients d'une succession incertaine, et la précipitation de *Nicolas*, que je veux n'attribuer qu'à un excès de zèle, a fait tout le mal. Il savait que l'acte existait, et d'ailleurs, peu d'heures après l'arrivée de la funeste nouvelle, le Conseil en a ouvert la copie déposée au Sénat. Il aurait fallu ne pas se hâter de faire prêter serment à Constantin, mais, si *Nicolas* a agi avec précipitation, le Conseil a perdu la tête et l'on a eu l'air de se jouer des serments. J'ai su l'effet que cela a produit sur plusieurs personnes. Il y en avait qui disaient: „Mais comment pouvons-nous prêter ainsi deux serments et prononcer le second sans être relevés du premier!“ Aussi le régiment qui le premier s'est révolté a été trompé et a cru qu'un parti favorable à *Nicolas* voulait usurper l'autorité sur Constantin, qu'ils regardaient comme Souverain légitime. Ce qui est singulier, c'est qu'en général on aurait préféré Constantin pour Souverain. Un témoin oculaire et à même d'en juger m'a dit que si, dans cette journée du 14, on ne s'était pas hâté de faire tirer sur les rebelles, quelques régiments encore étaient sur le point de se joindre à eux. Mais, grand Dieu! quel commencement de règne que de débiter par faire tirer à mitraille sur ses sujets! On dit que *Nicolas* l'a senti et que, lorsqu'il en a donné l'ordre, il s'est frappé le front en disant: „Quel commencement!“ Puisse ce sentiment lui laisser de profondes traces! elles pourront le mener à bien.

Oui, Maman, vous avez raison, si *lui* eût vécu, jamais cette trame n'aurait éclaté; il en imposait trop: il aurait su l'étouffer, tout le monde en est convaincu. Il avait connaissance de ce plan d'écervelés (car je ne puis pas le regarder autrement) qui était loin d'être mûr.

Il en suivait les fils et les aurait bientôt coupés sans que personne, j'en suis sûre, que les gens d'affaires employés s'en soit douté. Un petit colonel devait être premier consul, un autre généralissime, etc.: c'était comme un jeu d'enfants, et jamais ils n'auraient eu le courage d'éclater. *Lui*, véritable *Ange de paix*, en avait sermonné lui-même sur leur conduite jusqu'à les faire pleurer, et nommément un beau-frère du prince Wolkonsky, frère cadet de sa femme, qui à présent se trouve aussi impliqué. D'un côté, *l'âme* et *l'esprit* qui dirigent la marche de tout cela ne sont plus les mêmes; de l'autre, on a *vu* ce qu'on peut entreprendre. Il y a grand nombre de familles et d'individus aliénés. Je ne sais ce que cela deviendra. La tâche de Nicolas est bien difficile, et la Providence nous a cruellement frappés! Ce n'était pas la première fois que de misérables fous ont osé annoncer qu'ils voulaient attenter à *ses* jours; c'était une espèce de bravade: jamais on n'y a attenté et on ne l'aurait jamais osé! Il y a quelques années qu'il m'a montré une lettre surprise d'un jeune homme qui avait été renvoyé du Corps des Pages pour inconduite, et qui se vantait à un de ses amis qu'il s'en vengerait en attendant aux jours de l'Empereur. C'est dans le temps où parurent les premiers germes de ces sociétés fermées et dissoutes à plusieurs reprises dont ce qui se passe maintenant est l'effet. Mais, je le répète, si *lui* eût vécu, jamais cela n'aurait éclaté. La preuve en est qu'une lettre d'un des meneurs interceptée dans ces contrées-ci, c'est-à-dire à Koursk (car, dans ce pays-ci, cela n'est pas parvenu), dit: „Alexandre n'est plus. Ce serait à présent le moment d'éclater, mais le plan n'est pas mûr encore“. S'il l'était, mûr, lui avec sa sagesse et son habileté, étant sur la voie, l'aurait bientôt coupé! Non, je ne puis admettre, comme on le fait sonner, que l'Empire courait des dangers. Il courait le plus grand des dangers lorsque *lui* cessait de vivre; voilà ce qui l'a menacé, ce qui a élevé sur son horizon un nuage qui n'est pas dissipé encore, mais, si *lui* eût vécu, il n'y avait pas de danger, tout le monde aurait pu dormir tranquillement: il veillait, il travaillait pour tous.

Je vous remercie, chère Maman, de m'avoir envoyé la copie de la lettre de l'Empereur Nicolas. Elle est, comme tout le reste, bien intentionnée, mais mal rendue, car c'est avancer un peu trop que de vous dire que je trouverai *le repos de l'âme* et *des consolations*

dans leur famille, comme, en général, je trouve indélicat de vous parler de *mon avenir*: on a l'air de vous assurer qu'on ne me laissera pas mourir de faim. Je voudrais toujours dire: „Laissez parler les faits et n'annoncez pas!“ comme aussi lorsque Nicolas annonce dans ses proclamations „que son règne ne sera que la continuation de celui de son frère“. C'est facile à dire, mais difficile à soutenir, surtout lorsque les caractères diffèrent autant!

Vous voulez, chère Maman, que je vous nomme les aides de camp qui sont venus à Taganrog. Vous n'en connaissez, je crois, qu'un prince André Galitzine, que vous avez vu à Brouchsal l'année 1814, et un prince Dolgorouky, qui était alors aide de camp du comte Wittgenstein, mais vous ne vous en rappellerez pas. Les autres sont deux Stroganoff, le comte gendre de la comtesse Stroganoff, et un baron son frère, un autre prince Galitzine, aussi gendre de la comtesse Stroganoff, un comte Samoïloff, un Kakochkine, Schkourine, Plaoutine et le prince Nikita Wolkonsky, qui n'est pas aide de camp, mais général de la suite, beau-frère aussi du prince Pierre. Ils n'ont pas eu *ordre* de venir ici, au contraire, dans ce moment d'interrègne, même, beaucoup de difficulté à en obtenir *la permission*, et personne n'a été nommé pour conduire en chef le convoi. On a nommé le prince Troubetzkoï, aide de camp général, mais il s'est trouvé tomber malade, assez peu gravement cependant pour pouvoir immédiatement après partir pour Berlin chargé de la commission de notifier. Ici il n'y avait d'aide de camp général que le comte Lambert, qui était accouru, mais, comme étranger et d'une religion étrangère, il ne pouvait être chargé de cette commission. On pressait le départ d'ici dans les lettres de St-Pétersbourg, et on ne pensait pas qu'il n'y avait personne pour conduire, lorsque, l'avant-veille presque du jour fixé, le prince Wolkonsky pensa au comte Orloff-Denissoff, général aide de camp, qui commande un corps à la distance la plus rapprochée d'ici où l'on pouvait trouver un aide de camp général. (Celui-ci est cosaque et a longtemps commandé les cosaques de la Garde, Amélie le connaissait bien.) Le prince Wolkonsky l'a donc prié en mon nom de venir se charger de cet emploi, qu'il a reçu avec tout le zèle, j'ose dire, la sainte joie, due à cette honorable commission et qu'il a remplie de même jusqu'à présent.

Je vous dis tout cela sans amertume, ma bonne Maman, mais pour vous faire voir l'état des choses. Il y a plus d'une chose dans ce genre, et il y en aura encore journellement, non par mauvaise intention, mais par absence de *ce tact du cœur* qui guide toujours bien, et dont l'absence fait faire les maladresses et les indécadences. Cette connaissance du terrain est surtout une des choses qui me fait trouver impossible de me fixer pour toujours à Pétersbourg. Je ne serai jamais au niveau des autres, avec mes sentiments; cela les gênera, les blessera peut-être, et puis je verrai des bassesses, à la Cour, des ingratitude pour la mémoire de celui auquel appartiennent tous mes regrets: vous savez, Maman, que ces choses-là sont inévitables, aux Cours; cela me fera faire du mauvais sang, je ne pourrai peut-être pas cacher ce que j'éprouve, et je courrai risque de blesser ou de me soumettre à un martyre journalier et très gratuit. Pourquoi m'y exposer si je peux l'éviter? Il n'y a ni confiance ni intimité entre Nicolas et moi: il s'est tout à fait éloigné de moi depuis son mariage, époque où il aurait pu au contraire s'en rapprocher, s'il avait eu de l'amitié pour moi, parce qu'il devenait indépendant. Il attribuait cela à la nécessité de *ménager sa mère*, qui ne voyait pas volontiers, disait-il, qu'ils soient bien avec moi, lui et Michel. Sans parler de la fausseté du raisonnement et de ce qu'il avait d'injurieux pour l'Impératrice mère, si cela existait alors, cela existe donc à présent encore et ne rendrait pas mon existence au milieu de la famille agréable, lorsque l'être chéri à l'ombre duquel je vivais, qui, par un mot d'amitié, pouvait me dédommager de tout, me faire oublier tout désagrément, lorsque cet être n'est plus dans ce monde. Lorsque après une de mes *journées de famille*, comme il y en avait parfois, nous nous retrouvions seuls, en nous regardant, nous nous comprenions; la contrainte que j'avais éprouvée était compensée par *son* laisser-aller qui me faisait tant de bien! et un bonsoir bien amical où je le baisais toujours d'abord sur les deux joues et puis sur le front me faisait oublier tout ce que j'avais pu éprouver de désagréable dans la journée. Qu'est-ce qui m'en tiendra lieu à présent? Et les tracasseries, les clabaudages de Cour qu'on voudra venir m'apporter, dont j'aurai continuellement à me défendre pour en éviter de plus sérieux! Quelle vie pour une âme souffrante,

pour une âme qui ne trouve de repos que près de Dieu! Il y aurait des volumes à dire, chère Maman, sur les bonnes raisons que j'ai de ne pas m'établir à la Cour, et, si je ne suis pas à la Cour, je ne peux pas être à Pétersbourg. En ceci encore, la Providence me guidera, m'aidera; Dieu, à qui je demande de ne me faire faire que Sa volonté, ne repoussera pas ma peine!

Il me reste encore à vous parler de ma santé, chère Maman, pour répondre à toutes vos questions. Je crois mon époque critique passée..... Depuis ces trois mois, j'ai eu souvent des oppressions de poitrine, mais ce n'était que spasmodique, des palpitations, et, la nuit, des secousses, dans le dos surtout, qui me semblaient ébranler tout mon lit: mes nuits ne deviennent meilleures que depuis une quinzaine de jours; jusque-là j'avais habituellement des angoisses et des étouffements qui me faisaient penser quelquefois à notre pauvre Charles. Tout cela naturellement empêche les forcés de revenir; le beau temps, quand il viendra, m'en donnera peut-être. Je n'ai pas de véritable appétit, mais tout cela est si naturel! Comment cela serait-il autrement! Il est étonnant que je sois aussi bien que je suis. Comment ne pas voir la volonté de Dieu par-dessus toutes les volontés et les combinaisons humaines! Le grand froid que je devais éviter, je l'ai eu ici en plein: on en souffrait même dans les chambres, au commencement, avant d'avoir pris des mesures. J'allais tous les jours à l'église où *il* était, souvent par un froid excessif, et, dans l'église même où j'ai deux fois assisté au service, il gelait. Je n'ai pas gagné un rhume! J'étais glacée quelquefois et cependant j'étouffais, je me couchais sur le canapé et me couvrais de tout ce que je pouvais, et ouvrais la fenêtre par six à huit degrés de froid: cela me rendait la respiration, preuve que ces étouffements ne sont que nerveux. Je n'ai gagné que des engelures aux pieds, qui m'ont beaucoup fait souffrir ces jours-ci.

Je finis enfin ma lettre, chère Maman, ce soir, vendredi 19 Février/ 3 Mars. M. de Rottberg viendra la prendre demain. Il me semble qu'il y règne un grand désordre, mais vous me le pardonnez, chère et bonne Maman, je voudrais avoir répondu à tout ce que vous me demandez. Je joins ici une lettre pour Mimi et la confie à vos bontés, comme M. de Rottberg ne passe pas par Darmstadt. Je dis à Mimi

de vous prier d'avoir la bonté de lui faire voir le dessin et le plan de cette maison. Il ne sera pas difficile, je crois, de les lui envoyer pour quelques jours à Darmstadt. Adieu, ma bien-aimée Maman! Je n'aurai de longtemps une aussi bonne occasion de vous écrire, mais soyez bien tranquille à mon sujet et bien sûre que je mettrai tous mes soins à ne manquer à aucun devoir ni d'apparence ni de fait envers aucun individu de la famille, envers l'Impératrice mère moins que qui que ce soit. Le caractère de *mère* est si sacré pour moi, je trouve si naturel de prendre le ton de soumission qui me convient, qu'il ne m'en coûte pas du tout de m'adresser à elle pour obtenir ce que, dans ma position actuelle, je ne peux plus obtenir que par elle ou par le nouveau Souverain. J'avoue qu'il me faut toujours un peu d'effort pour traiter *Nicolas* comme Souverain! J'étais si sûre de ne pas vivre assez pour le voir à cette place! Mais cet effort, je le fais et le ferai toujours. Ce qui, pendant bien des années, me donnait un peu de révolte contre l'Impératrice mère, c'était de la voir toujours attachée à m'écarter de la place que le Ciel m'avait donnée à côté de mon mari. A présent que tout me fait tendre vers la retraite et l'obscurité, c'est elle qui semble vouloir m'engager à reprendre au monde et à ses vaines grandeurs. Voilà le cœur humain! Soyez donc bien sûre de moi, chère Maman, encore une fois. Je vois devant moi des moments *bien pénibles*, mais nous sommes dans le monde pour travailler: avec l'aide de Dieu, que je ne cesse d'implorer, je ne manquerai pas à ce que je dois. Adieu, ma bien chère Maman, je baise mille fois et tendrement vos chères, bien chères mains.

Samedi, 20 Février/4 Mars.

N'ayant pas fermé ma lettre, chère Maman, je crois devoir y ajouter quelques mots en réponse à celle que j'ai reçue par la poste d'aujourd'hui où vous me reprochez de n'avoir pas accepté tout ce qu'on m'a offert, mais, chère Maman, il me paraît que vous n'êtes pas instruite parfaitement de l'état des choses. Je n'ai point de ménage ni maison à monter; tout le service de mon Empereur que nous avons en commun, domestiques, cuisine, écurie, etc., tout cela me reste comme cela était, et, *par la loi*, reste aux frais de la Cour. Sous ce rapport, je n'ai pas la moindre dépense. La seule chose qui m'en

causera, c'est Oranienbaum, qui, devenant ma propriété, devra être entretenu par moi, et, calcul fait de ceci et d'autres augmentations que je suis à même de pouvoir faire pour l'entretien des personnes qui sont auprès de moi, il me restera de quoi fournir et aux bienfaits et aux fantaisies si j'en avais. Je ne vous répéterai pas ici ce que je vous ai déjà dit dans cette lettre sur les motifs qui m'ont fait refuser le million: ce n'est pas de *l'humilité*, c'est plutôt de la *fierté*, et il y aurait eu plus d'humilité à l'accepter en laissant dire *qu'on me comble de bienfaits*. Croyez, chère Maman, que j'aurai tous les moyens, et de venir vous voir, et de vivre dans l'aisance en faisant du bien, avec mon état et mon revenu tel qu'il est. Vous le trouverez vous-même, j'en suis sûre, en voyant tous les détails que je vous donne ici.

891.

„Taganrog, 15/27 Février 1826,
Lundi, vers 2 heures.

Chère et bonne Maman, j'ai reçu par la dernière poste votre lettre du 20 Janvier/1 Février. Je vous en baise les mains et y répondrai encore en partie dans ma longue lettre par M. de Rottberg qui partira à la fin de cette semaine. Il passera par Odessa, la Galicie et Vienne; cela lui convient mieux et vaut mieux que de faire l'énorme trajet par Pétersbourg.

M. Poletika que vous attendiez est frère de celui que vous connaissez, chère Maman. Il vous aura dit que son frère est mort subitement, il y a un an. Cette année 1825 si cruelle a été marquée par tant de morts de personnes connues. Tout dernièrement le comte Romantsoff, le comte Rostoptchine, le prince Théodore Galitzine, gendre de la princesse Prosorowsky, ces trois presque en même temps, bientôt après lui. J'avais envie de demander ce qui leur a valu ce privilège. Le chancelier se mourait en détail depuis longtemps; il semblait qu'il n'attendait que le départ de son maître pour le suivre.

Vous me dites que vous croyez me voir travailler toute seule, et que cela vous serre le cœur, ma bonne Maman. Amélie, dans des temps bien plus heureux, lorsqu'elle me trouvait travaillant toute seule, disait que cela la touchait. Ah! comme j'ai pensé à elle, lorsque,

dans les premiers temps, dans l'autre maison j'étais incapable de lire, d'écrire, trop faible même pour marcher par la chambre, et ayant avec cela un besoin d'occupation: je prenais à mes femmes le deuil qu'elles faisaient pour moi, et j'ourlais mes pleureuses moi-même. Si Amélie, cette bonne Amélie, eût appris cela sur terre, comme elle en aurait été attendrie! Sans doute, si elle m'a vue de là où elle est, elle aura apprécié ma douloureuse position d'après son propre perfectionnement, elle s'en sera peut-être réjouie *saintement*, comme un des garants de mon bonheur éternel! Je ne puis vivre encore que dans ces régions, et je ne me sens bien que lorsque mon imagination peut s'y élever. Aussi je ne puis faire encore d'autres lectures que celles qui soutiennent et éclairent dans la voie pour y arriver!

Adieu, chère et bien-aimée Maman. Il faut cependant que je rectifie une exagération qu'on vous a faite. Il n'y a pas eu jusqu'à 20 degrés ici: pas au delà de 18, mais avec des ouragans qui rendaient le froid bien sensible. On dit que, depuis l'année 1812, il n'a pas fait aussi froid: il fallait bien que cette époque-ci soit marquée par quelque chose de calamiteux. Cependant ce froid a été utile: la peste était venue en Moldavie jusque près de la frontière russe, et sûrement ce froid a contribué à la détruire. Je crois qu'il n'y a plus de froid à attendre maintenant, mais bien tous les inconvénients du dégel."

892.

*„Taganrog, 18 Février/2 Mars 1826,
Jeudi, à 1 heure 1/2.*

Chère et bonne Maman, la dernière poste m'a apporté de votre part une lettre du 22 Janvier/3 Février avec la copie de celle que l'Empereur Nicolas vous a écrite, et la lettre de la Freistett à Mlle Valouïeff. Je suis charmée qu'elle la prêche un peu, car son attachement excessif la porte quelquefois à agir dans le sens tout à fait opposé de ce qu'elle pourrait savoir me convenir, et, lorsqu'on aime, on fait en général cependant ce qu'on sait convenir à la personne qu'on aime, et avec abnégation de soi, lorsqu'on aime *bien*. M. de Rottberg partira après-demain. J'écris tous les jours pour son

expédition, sans compter les autres écritures; aussi mes lettres par la poste doivent s'en ressentir, chère Maman. Vous me parlez de l'effet que fait sur vous ce que les gazettes disent de ce complot insensé. Je voudrais qu'on mette à côté le récit de ce qui, depuis six semaines, se passe sur la route d'ici à Pétersbourg au passage des restes inanimés de mon Empereur. Toutes les classes, tous les âges, tous les états se confondent dans un seul sentiment, celui du respect et de la douleur à l'approche du char funèbre: partout les hommes détellent les chevaux et le traînent, et il y a des endroits où ils ont trouvé que ce n'était pas assez et où ils ont traversé la ville en portant le tombeau sur leurs épaules. A Moscou, on exprimait la veille de la crainte qu'il pourrait y avoir du désordre dans cette immense population. Le comte Pierre Tolstoï dit fort bien: „*Soyez tranquille, le corps inanimé de l'Empereur Alexandre fera mieux tout seul la police que qui que ce soit*“. Et il a eu raison: non seulement pas l'ombre de désordre, mais le plus profond silence, interrompu seulement par des sanglots, et le chant du clergé a continué pendant l'entrée et la sortie du convoi. Et il a fallu qu'il soit enlevé à tant d'amour! Voilà la conclusion de tout ce que j'entends, je lis à ce sujet! Mais aussi je me réponds par une pièce de vers russes bien touchants que j'ai lus hier. Il y est dit: „Sa couronne ne pesait qu'à lui. Savez-vous combien il a souffert pour votre salut? Savez-vous combien de nuits blanches il a passées pour votre bien-être?“ Oui, cela est bien vrai, et c'est pour cela que Dieu l'a jugé digne de recevoir la couronne et le repos éternel!“

893.

„*Taganrog, 21 Février/5 Mars 1826,*
Dimanche, à 9 heures du soir.“

Ma chère et bonne Maman, j'ai reçu hier matin votre lettre du 27 Janvier/8 Février, et j'ai pu y répondre encore par M. de Rottberg qui n'est parti que le soir. S'il voyage heureusement, et s'il n'est pas retenu à Vienne par Caroline, il pourra être chez vous à peu près en même temps que cette lettre-ci qui fait le détour par Pétersbourg. Je suis impatiente de savoir entre vos mains la lettre

qu'il vous porte de ma part, chère Maman: elle vous tranquillisera à mon sujet sur des articles qui ne sont pas tout à fait comme vous le croyez. M. de Rottberg vous remettra aussi, chère Maman, une caisse avec du café moka, dont je n'ai pas fait mention dans ma lettre. J'en envoie aussi par cette occasion à mon oncle. On dit que ce café est très bon ici, où le commerce avec l'orient est plus direct; à Odessa, on dit qu'on en a du meilleur encore, mais j'y ai pensé trop tard pour en avoir de là: celui que porte M. Rottberg est d'ici. Il est parti par un de ces ouragans avec chasse-neige qui sont un des désagréments de cette contrée, et, comme il a voulu absolument partir encore le soir, afin de gagner du temps, il aura eu une nuit de voyage bien désagréable.

J'ai reçu de Pétersbourg par Mad. Pitt une lettre de la Landgrave de Hombourg, datée de Louisbourg. Elle m'écrit avec cette cordialité et bienveillante bonhomie qui tient à son caractère. Elle me loue d'avoir *rempli mon devoir!* Ah! que c'est mal comprendre mon cœur que de donner ce nom au sentiment qui le remplit! Il est rare d'être comprise dans ce monde.

Je fermerai ma lettre demain, chère Maman, sans avoir guère rien de plus à ajouter, je pense: j'ai tout épuisé dans ma longue lettre par M. de Rottberg. Je me dis avec satisfaction qu'il peut vous donner des détails de localités.

Lundi, 22 Février/6 Mars, à 9 heures 1/2 du matin.

Vous me parlez de ces attaques aussi de palpitations qui vous arrivent quelquefois la nuit, chère Maman; j'en suis fâchée, c'est un mal tourmentant. Pour moi, sans être malade, j'ai aussi un mal désagréable que je croyais être des engelures aux pieds; mais il s'y est joint une humeur rhumatique qui fait enfler les deux pieds et par moments me fait passablement souffrir du pied droit. Cependant je puis marcher, mais avec de gros souliers chauds seulement. Le temps est toujours désagréable: on nous avait fait espérer des fleurs dans les champs à la fin de Février, et il n'y a que de la neige et un vent âpre. Avec tout cela, je me trouve si bien ici avec l'état de mon âme: je voudrais y rester toujours! Vous me pardonneriez sûrement, ma bonne Maman, de n'avoir pas fait l'ouvrage que vous m'aviez

commandé pour cet hiver, et que j'aurais eu tant de plaisir à achever à temps pour vous. J'y travaillais encore avec zèle durant les premiers jours de *sa* maladie; ensuite je n'ai plus pu le reprendre, et la poussière du noir et la vapeur des cierges qui ont brûlé pendant quinze jours et qui pénétrait toute la maison m'a semblé avoir agi sur la blancheur de la laine et de la soie. A présent, la saison est trop avancée, et vous n'en aurez plus besoin. Pouvais-je prévoir en prenant l'engagement de faire cet ouvrage *ce qui l'empêcherait!* Mon Dieu! quand je pense à l'été dernier, au mouvement qui régnait, à l'existence allante qu'*il* menait, je ne puis rendre ce qui se passe en moi. Mais je finis toujours par un sentiment profond de pitié pour nous autres pauvres mortels et je voudrais toujours dire: „Mon Dieu! que savons-nous, que pouvons-nous, puisqu'on n'a pas pu *le* sauver, puisqu'on n'a pas su prévoir ce malheur si grand, si affreux!“ Adieu, ma chère et bonne Maman, j'embrasse Frik et vous baise les mains.“

894.

„*Taganrog, 28 Février/12 Mars 1826,*
Dimanche, à 7 heures du soir.“

Chère et bonne Maman, j'espère que la dernière poste ne vous aura pas donné la moindre inquiétude sur mon compte: mon mal aux pieds est passé, il ne reste plus qu'un peu d'enflure pour laquelle on me fait mettre la nuit des sachets d'herbes aux pieds. Mais j'ai été à la messe ce matin et promener en voiture cette après-dînée par un temps magnifique. Je suis une si faible créature que huit jours de réclusion et cette médecine de l'autre jour ont de nouveau reculé mes forces, et l'air seul peut me remettre. Je crains qu'il me faudra partir d'ici plus tôt que je ne pensais et désirais: les gouverneurs des provinces que je dois traverser et qui ont été consultés sur les arrangements à prendre pour mon voyage m'ont fait dire que le moment où je croyais pouvoir me mettre en route est le plus mauvais à cause des débordements habituels des rivières, de sorte qu'il faudra que je le prévienne en partant dans quinze jours ou que j'attende que les rivières soient rentrées dans leurs lits, ce qui pourrait aller jusqu'à la moitié ou la fin même de Mai. *Pour moi*, ce dernier parti

serait ce qui me conviendrait le mieux, mais l'Impératrice mère est pressée de me voir à cause du Couronnement qui reste, à ce qu'il paraît, fixé au mois de Mai, et à cause des couches d'Hélène. Il faudra donc me décider à partir pour Kalouga dans quinze jours. Je n'entrerai pas ici dans ce que cette perspective si rapprochée a d'effrayant et de pénible pour moi. Dieu daignera aussi m'aider et me fortifier dans cette occasion: Il n'abandonne pas ceux qui se confient en Lui, et mon Empereur chéri priera pour moi. Aujourd'hui ses restes inanimés devraient arriver à Czarskoe Selo, dans ce lieu que, plus que tout autre, son âme vivifiait, où il était plus chez lui qu'ailleurs. Que de fois j'ai été avec lui en traîneau plus dans la boue que dans la neige du jardin! Penser à sa fin est déchirant, mais me rappeler les lieux où je le voyais en vie et en santé, me l'y retracer dans mon imagination et puis me dire: *C'est fini! jamais, jamais plus!* ceci est une chose contre laquelle mon être se révolte encore! Quels cruels moments l'Impératrice mère aura eus! Elle voulait aller passer quelques jours à Czarskoe Selo à sa rencontre! Combien elle souffrira! Quelle douleur et désolation parmi tous les habitants de *ce lieu-là!* Que de vieux serviteurs qui l'ont connu enfant! Les arbres, les murs devront verser des larmes, il me semble! Ah! mon cœur ne parvient pas à épuiser cette douleur!"

895.

*„Taganrog, 4/16 Mars 1826,
Jeudi, à 5 heures.*

Chère et bonne Maman, la poste d'hier m'a apporté votre lettre du 6/18 Février. Je vous en baise les mains, mais n'y réponds pas, parce que le capitaine Rottberg vous porte réponse aux articles dont vous m'y parlez. J'ai d'ailleurs bien peu de temps pour l'écriture, hier et aujourd'hui. Faisant mes dévotions cette semaine, les services à l'église me fatiguent tant (quoique je sois assise une partie du temps), que je suis obligée de prendre du repos plusieurs fois dans la journée, ce qui naturellement l'ôte à l'occupation; mais ce qui surtout me fatigue, c'est l'émotion que me causent ces chants du service de carême. D'autres ont leurs souvenirs dans des morceaux d'opéra: les

miens, je les trouve dans le chant d'église, que mon bien-aimé Empereur aimait tant. Il s'en occupait avec une sorte de sévérité, et y avait mis une grande régularité dans sa chapelle particulière. Cette musique de carême est si belle: il la chantait lui-même, et mille fois, dans le temps où j'avais de la voix, il me la faisait chanter. Tous ces souvenirs m'ont fait passer tous ces jours-ci dans les larmes la durée du service; cela fatigue, et épuise aussi, et j'avoue que je le sens beaucoup. Mon départ, avec cela, est sujet à bien des débats et des discussions. Le dégel s'établit de plus en plus, les gens du pays disent qu'il sera impossible que je parte le 14, comme je voulais; alors il faudra rester jusqu'à la mi-Avril au moins. Je ne m'en plains pas, mais je serais fâchée de contrarier l'Impératrice mère, qui paraît désirer que je sois le plus tôt possible à Kalouga. Enfin c'est une personne bien fatiguée moralement, tracassée, épuisée, éprouvée, qui vous écrit aujourd'hui, chère Maman. J'ai déjà écrit avant dîner une longue lettre à l'Impératrice mère à ce sujet, et je n'en puis plus: je me borne donc à vous baiser mille et mille fois et bien tendrement les mains. Lundi prochain, j'espère avoir plus de forces et pouvoir vous dire quelque chose de positif sur mon voyage. Adieu, ma bien-aimée Maman."

896.

*„Taganrog, 7/19 Mars 1826,
Dimanche, à midi 1/2.*

Chère et bonne Maman, j'ai reçu hier avec une double satisfaction votre lettre du 9/21 Février, parce que vous m'y dites que *vous m'approuvez*: croyez, ma bien-aimée Maman, que c'est toujours un besoin réel pour moi d'être approuvée par vous. Mais il est singulier que vous ayez eu l'idée que je ne voulais plus *revoir la famille Impériale*, tandis que jamais je ne l'ai eue moi-même. D'autres me sont aussi arrivés de Pétersbourg m'attaquant sur cela, et, me trouvant aussi naturellement raisonnable que je dois l'être, sont devenus exagérés dans le sens contraire. Je ne sais pourquoi cette idée a pris naissance: je n'y ai jamais donné lieu, et je ne sais pourquoi ni comment je pourrais être assez extravagante pour avoir jamais

une intention pareille. Au reste et au fond, je peux bien démêler d'où cette opinion peut être venue, mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler. Non, Maman, jamais je ne ferai rien d'aussi choquant que l'aurait été cette conduite: quand ce ne serait pas par moi-même, ce serait en mémoire de *lui*, qui me disait si souvent lorsqu'il m'en coûtait de me rompre sur quelque chose ou lorsque d'autres voulaient lui faire croire que je pourrais agir sans la mesure nécessaire: „Vous qui avez toujours tant de raison et de modération dans votre conduite“, etc. Il me prenait par cet éloge, et ce n'est pas à présent que je voudrais le démentir.“

897.

„*Taganrog, 10/22 Mars 1826,*
Mercredi, à 8 heures du soir.“

Il me serait difficile de vous expliquer le genre de faiblesse que j'éprouve; elle est générale, quelquefois plus, quelquefois moins, et surtout dans la poitrine, le creux de l'estomac, le dos, les reins: si je me laissais aller, je serais souvent pliée en deux. Je pense parfois à notre Amélie, qui, lorsqu'elle voulait me taquiner, me disait que je ressemblais à la princesse Prosorowsky: je trouve souvent à présent que je lui ressemble pour la tournure; je suis comme une planche, je n'ai plus ni hanches ni postérieur. Cela ne ferait rien, mais je désire, j'avoue, *si je dois vivre*, prendre des forces pour *tant* de choses qui sont encore devant moi! Quelquefois mon âme croit y succomber en se les représentant, et, si mon corps faiblit aussi, comment cela ira-t-il? Mais j'ai tort, de *prévoir*: à chaque jour suffit son mal! Dieu aura soin du lendemain, Il conduira tout pour le mieux. En attendant, il ne faut pas que Frik croie avoir le germe de la maladie d'Amélie: qu'elle se rappelle donc que c'était tout autre chose et que notre pauvre Amélie avait des crampes que Frik n'a pas.

On vous fait bien des contes sur moi, chère Maman. Jamais je n'ai songé à m'établir à Toula. Je l'éviterai même, quoiqu'il soit sur la grande route d'ici à Moscou, pour me diriger sur Kalouga, qui a été trouvé préférable pour mon entrevue avec l'Impératrice mère.

Jeudi 11/23 Mars, à 11 heures du matin.

C'est aujourd'hui votre *Jeudi Saint*, et vous faites peut-être vos dévotions, chère Maman. Pour moi, je vous écris avant d'aller à l'église pour un service funèbre pour l'Empereur Paul. Que de souvenirs encore pour moi, de ce jour où nous allions *toujours* ensemble à la forteresse l'après-dînée, mon bien-aimé Empereur et moi, dans une voiture fermée à deux places, à la suite de l'Impératrice mère! Depuis l'année 1811 où l'on prévoyait l'orage qui menaçait la Russie, il avait pris l'habitude de me dire chaque fois, lorsque nous sortions de la forteresse après le service: „Où serons-nous l'année prochaine à pareil jour!“ L'année dernière, à peine remise de ma maladie, on ne voulait pas me laisser aller à la forteresse, mais j'insistai afin qu'il n'aille pas seul, et il me dit comme de coutume: „Qu'est-ce qui sera de nous l'année prochaine!“ O mon Dieu! Voilà donc la conclusion: Patience et Espérance dans l'éternité. Adieu, ma bien-aimée Maman, on m'appelle pour l'église, j'embrasse Frik et vous baise les mains.“

898.

*„Taganrog, 13/25 Mars 1826,
Samedi, à 8 heures du soir.*

J'ai reçu ce matin, chère et bonne Maman, votre lettre du 17 Février/1 Mars, et je finis une triste et douloureuse journée en vous écrivant. C'est aujourd'hui qu'ont été mis sous terre les restes inanimés de mon cher, cher Empereur, de cet ange de bienveillance dont il ne reste plus *sur terre* maintenant que le souvenir, mais quel souvenir pour ceux qui l'aimaient véritablement! Je sais bien que ce n'était plus *lui*, que ce n'était que comme son habit, mais l'illusion humaine s'attachait quelquefois à cet habit, et c'eût été une sorte de consolation que de pouvoir le garder sur terre. Avec cela, j'ai reçu hier et aujourd'hui tous les détails de l'arrivée à Czarskoe Selo, de tout ce qui s'y est passé, et, lorsqu'on a vécu tant d'années avec lui à ce même Czarskoe Selo, on sent toute la force de ce que m'écrit le prince Galitzine: „Vous n'avez pas d'idée, Madame, de ce que

c'est que ce tombeau à Czarskoe Selo“, dont il était l'âme. Je n'aurais pas pu, je crois, l'y voir, je ne sais ce qui me serait arrivé, mais il me semble que j'aurais succombé. Enfin, pour achever de me déchirer le cœur d'attendrissement, j'ai reçu avec des lettres de mes sœurs qu'on a trouvées dans ses papiers, les chiffons sur lesquels j'écrivais ce que je voulais lui dire l'hiver passé, lorsqu'on me défendait de parler pendant ma maladie. Nous conversions ainsi; il parlait et je lui répondais au crayon, et il avait conservé ces chiffons! Ah! je ne puis vous rendre, Maman, ce que cette preuve d'amitié de *sa* part m'a fait éprouver. O mon Dieu! il croyait alors me perdre et c'est moi qui ai dû lui survivre! S'il est heureux, ou plutôt parce qu'il est heureux, ainsi soit-il! Que Dieu daigne accepter mon dévouement et en redoubler la félicité dont Il *le* fait jouir!

L'histoire du médecin d'ici qui a été appelé vous est parvenue incomplètement, chère Maman. La veille du dernier jour, il s'est présenté un jeune homme d'ici qui disait avoir eu absolument la même maladie et qu'il avait été traité et guéri à l'hôpital par le médecin militaire attaché ici. Wylie consentit à faire appeler ce médecin, qui proposa des lavements de bouillon avec du gruau pour soutenir les forces, parce qu'il n'avalait qu'à peine: on en donna aussi, mais après le second l'agonie commença; le cas du jeune homme avait été différent. Oui, *Dieu l'a voulu*, et notre heure est marquée.

Dimanche 14/26 Mars, à 9 heures du soir.

Stoffregen voulait me donner une lettre pour vous, chère Maman: ce sera demain probablement et je finirai ma lettre sans la fermer ce soir. Il vous parlera de nerfs dans le plus mauvais état; ce mal, *quand il est réel*, n'est pas dangereux, mais bien désagréable, et on souffre beaucoup sans pouvoir précisément dire de quoi. L'air est ce qui me fait le plus de bien, les médecines de ces Messieurs aucun, et je me sens toujours mieux quand je ne prends rien du tout. Cette campagne de Tzaritzino *) dont vous me parlez, chère Maman, est une campagne qui appartient à la couronne à 20 verstes de Moscou.

*) Le bourg de Tzaritzyno, à 19 verstes de Moscou, sur la ligne de Koursk.

Le site en est joli; l'Impératrice Catherine y avait fait bâtir un château qui n'a jamais été achevé et qu'il faudrait des sommes immenses pour rendre habitable. Il y a un petit pavillon en bois où j'avais énoncé le désir de loger en venant d'ici, et afin de ne pas rejeter les offres très prévenantes qu'on m'a fait: mais il exigerait aussi des réparations, et les autorités de Moscou m'ont fait déconseiller d'habiter ce lieu, parce qu'il y a des étangs mal entretenus dont les vapeurs sont, dit-on, fiévreuses. Je crois donc qu'après Kalouga, je logerai *en attendant* à une campagne qui appartient au prince Wolkonsky *), aussi à 20 verstes de Moscou, et qu'il consent à louer; sans cela, jamais je n'aurais accepté la maison d'un particulier."

899.

*„Taganrog, 17/29 Mars 1826,
Mercredi, à 8 heures 1/2 du soir.*

Le profond calme qui m'est accordé ici est un des bienfaits dont je ne puis assez remercier la Providence et mon Empereur. Il me semble quelquefois qu'il me dit: „Comme je devais vous quitter pour aller chez notre Père aux Cieux, j'ai voulu vous mettre en sûreté dans cette triste vie au moins pour les premiers temps“. Il n'y a pas un moment de ces quatre douloureux mois où je n'ai remercié Dieu d'avoir permis que cela soit ainsi. Je sors tous les jours en voiture; depuis trois jours, j'essaie de marcher: c'est un effort qui me coûte un peu. *Manger* est un supplice d'un autre genre, parce que je n'ai non seulement point d'appétit, mais souvent de l'éloignement pour la nourriture, et cependant le besoin d'en prendre pour me fortifier. Je sais et vois que tout cela n'est que nerveux; il ne faut que de la patience et de la raison, et j'espère qu'avant mon départ d'ici, qui ne peut avoir lieu que dans un mois, cela se sera remis."

*) Soukhanovo, près de la station de Boutovo, à 30 verstes de Moscou, sur la ligne de Koursk.

„Taganrog, 20 Mars/1 Avril 1826,

Samedi, à 11 heures du matin.

....Je n'ai pas été encore dans le petit jardin; d'abord je ne cherche pas les occasions de marcher, et puis il me rappelle les pénibles moments de cette maladie: dans la seconde huitaine, il faisait un temps divin, et je ne pouvais pas me résoudre à m'éloigner de la maison; *lui* m'envoyait promener, j'allais donc dans le petit jardin, pleurer et lutter contre une angoisse indéfinissable, mais qui m'effrayait d'autant plus qu'elle ne m'a jamais trompée. Je me rappelle qu'un jour, ravie véritablement par la suavité de l'air, la beauté du Ciel et l'aspect de la mer, je me disais: „*Non! il n'est pas possible que ce Dieu qui a fait cette belle nature permette qu'une de ses plus belles productions cesse d'y vivre*“. Je regrettais si fort qu'il ne puisse pas jouir de cet air délicieux et si doux, qu'on ouvrait la fenêtre dans sa chambre. Je croyais que mes inquiétudes et mes regrets des jouissances qu'il perdait suffisaient pour tout racheter. Un jour qu'il se trouva mal dans un moment où j'étais seule avec lui, j'eus une frayeur horrible: je croyais qu'il allait expirer, je n'eus le temps que de courir à la porte des valets de chambre et crier de toutes mes forces qu'on appelle Wylie, qui arriva encore à temps. Il était resté assis trop longtemps, et en allant s'évanouir, il me serra la main et me regarda d'un air si touchant! Je me dis: „Quand il se portera bien, je lui dirai que j'ai eu toute l'horreur de le voir expirer“. Je croyais que *cela* suffisait. Mais non! *ce n'était pas assez*. O mon Dieu! je ne m'en plains pas: puisque Dieu l'a voulu, c'est bien. Cependant il n'était, ou plutôt on ne le croyait pas si mal encore, alors. Lorsqu'il revint à lui, il voulut que je lui raconte comme cela s'était passé: je dévorais mes larmes pour prendre un air tranquille.

Lundi, 22 Mars/3 Avril, à 11 heures 1/2 du matin.

J'ai été entraînée hier par mes souvenirs; ils me reviennent avec force lorsque je m'y attends le moins. Ce sont mes jouissances à présent, car je suis avec lui, et il me semble que ma vie est active

encore. Depuis qu'il nous a quittés, elle est toute passive. Je crains que l'Impératrice mère aura le chagrin de perdre la comtesse Lieven, qui était très mal au départ de la dernière poste. Elle sentira peut-être moins cette perte dans ce moment-ci que dans un autre, et, pour la pauvre comtesse, qui avait presque perdu la vue et beaucoup d'infirmités, suites de son grand âge, elle ne peut pas regretter la vie. Mais comme on meurt! on dirait que qui peut *le* suit."

901.

*„Taganrog, 24 Mars/5 Avril 1826,
Mercredi, à 6 heures du soir.*

Je me prépare à la poste de demain, chère Maman. Celle qui devait arriver ce matin ne l'est pas encore; c'est sûrement les mauvais chemins qui en sont la cause. Le temps est bien mauvais, à présent: il l'a surtout été hier, et, quoique passant mon après-dinée à *travailler solitairement*, je me félicitais de n'être pas en voyage dans ce moment, comme ç'aurait été le cas, si j'étais partie comme je le voulais. Le vent et la pluie battant mes fenêtres, je me disais: „Si j'étais dans ce moment sur les bords de cette Oka, qui est notre épouvantail de la route, parce qu'il faut la passer deux ou trois fois, et qu'elle déborde dans cette saison!“ et cela m'a fait trouver agréable ma solitude et doublé le prix de mon établissement arrangé par mon bien-aimé Empereur. J'ai reçu aujourd'hui une lettre de Caroline qui m'apprend, ainsi que celle de M. Tatistcheff au prince Wolkonsky, que l'Empereur d'Autriche est hors de danger. J'en suis bien sincèrement charmée et reconnais encore la volonté de Dieu qui ne laisse partir de ce bas monde, envers et contre tout, que lorsqu'il en a fixé le moment dans ses impénétrables décrets.

Le 25 Mars/6 Avril, Jeudi, à 1 heure.

La poste de Pétersbourg n'arrive toujours pas; sûrement les rivières l'empêchent d'avancer, et je devrai fermer ma lettre, chère Maman, sans pouvoir vous accuser la réception de celle que j'espère de votre part. Je dois écrire encore à l'Impératrice mère, sans avoir de réponse à faire, et cela abrégera ma lettre. Je chercherai aussi

à abrégé celle-ci, par régime, afin de ménager mes forces. Elles vont mieux cependant, en général; du moins cet état désagréable de souffrances nerveuses que j'avais il y a une quinzaine de jours a diminué. Je désire et tâche de me remettre un peu pour mon voyage; car il est cruel de se traîner sur les grands chemins, lorsqu'on se traîne à peine dans les chambres, et déplaisant de montrer une caducité pareille aux habitants des lieux qu'on doit traverser. Le temps s'est un peu remis au beau, et, comptant sortir cette après-dînée, je finis à présent, ma chère et bonne Maman, en baisant mille et mille fois vos chères mains. J'embrasse Frik."

902.

*„Taganrog, 28 Mars/9 Avril 1826,
Dimanche, à 8 heures du soir.*

C'est du 3/15 Mars qu'est votre lettre, dont je vous baise mille et mille fois les mains. Je connais et j'ai cette gravure avec l'inscription russe: *Notre Ange est au Ciel*. O grand Dieu! quand j'ai tracé ces mots sans savoir presque ce que traçait ma plume, que j'étais loin de croire qu'on leur donnerait cette publicité! Cette gravure est bien ressemblante, et il est singulier que, faite de mémoire à Pétersbourg, elle a quelque chose de l'air qu'il avait dans les derniers jours de sa maladie. J'ai toujours sa figure sous tous les aspects possibles si présente, de même que chacun de ses mouvements, chaque inflexion de voix, que je trouverai tous les portraits insuffisants. Ah! c'est une cruelle douleur que de perdre celui qui faisait les trois quarts de la vie au moins, sur qui se dirigeait toute l'existence présente et à venir, et de plus un être qui savait mettre tant de charme dans l'affection qu'il témoignait! Jusqu'aux gens de la plus commune classe assurent à présent, en parlant de leurs regrets, de ce charme qu'il savait répandre et qui provenait de son bon cœur et de son tact si juste. La comtesse Edling me disait ici en le pleurant: *„Jamais plus noble production n'était sortie des mains de Dieu!“* Oui, c'est bien vrai, il était un Elu de Dieu: voilà pourquoi Il l'a retiré si tôt et d'une manière si particulière! Il goûte maintenant la félicité la plus parfaite. Tant mieux! dussé-je encore souffrir, pourvu qu'un jour je puisse

espérer d'être réunie à lui! Adieu, ma bien-aimée Maman, au nom du Ciel, ménagez vos rhumes dans cette saison: vous toussiez et cela m'inquiète."

903.

*„Taganrog, 1/13 Avril 1826,
Jeudi, à midi.*

La dernière poste tarde de nouveau; je n'ai donc pas de réponse à vous faire, chère et bonne Maman, et je rendrai ma lettre aussi courte que la dernière devait l'être. Cela m'est bien difficile, avec vous, chère Maman, parce que je vous dis tant de riens qu'il me semble que j'ai toujours quelque chose à vous dire. Je m'occupe de *ma santé*: c'est une ennuyeuse occupation, mais je voudrais tant avoir un peu plus de forces pour mon voyage, qui, si telle est la volonté de Dieu, est irrévocablement fixé à aujourd'hui en trois semaines; avant que cette lettre vous parvienne, j'aurai donc déjà quitté cet endroit. Demain je recommencerai des bains de drèche (Malz) qui m'ont fait beaucoup de bien l'année 1823 à Czarskoe Selo; mais sans doute, alors je n'avais pas éprouvé *tout* ce qui est arrivé dans ces deux ans et demi!

Le temps est redevenu beau, mais la température est cependant bien différente de ce qu'elle est chez vous à pareille époque de l'année; je me rappelle qu'en 1814, tout fleurissait dans ce moment. Ici l'herbe commence à peine à paraître, et il y a toujours un fond de fraîcheur dans l'air dont on se passerait. Les oiseaux et le Ciel sont ce qu'il y a de plus beau dans ce moment; le Ciel, par ses magnifiques teintes, par les accidents de nuages si variés et si pittoresques que je regrette toujours qu'il n'y ait pas un artiste pour les admirer avec moi, et les oiseaux par leur quantité, leur variété aussi et leur chant ou plutôt leur gazouillement! Quand je roule dans les steppes l'après-dînée, j'avoue que j'aime mieux regarder le Ciel et écouter les alouettes que causer avec Mlle Valouïeff, qui est toujours prête à s'en fâcher. Hélas! pour elle, rien n'agit sur elle, et l'écroulement de toute mon existence ne lui a pas appris à m'aimer avec un peu plus de pitié pour mon repos. Il n'y a rien à faire; il faut porter ce fardeau, en faveur d'autres bonnes et estimables qualités."

904.

„Taganrog, 4/16 Avril 1826,
Dimanche, à 1 heure $\frac{1}{2}$.

Oui, Maman, ce sont les cosaques de la Garde qui nous gardent: il y en a toujours un ou deux escadrons en semestre sur le Don, et c'est ceux-là que mon Empereur avait fait venir ici pour faire la garde. Le hasard a fait que leur colonel était le même qui avait fait l'escorte de l'Empereur pendant toute la guerre de 1813 et 1814, et que cette maison devenue si cruellement mémorable avait été bâtie dans l'origine par le père de ce colonel. Il y a de singuliers rapprochements dans la vie! Il a été chez moi tantôt, ce vieillard; c'est une superbe figure vive et animée, avec une forêt de cheveux tout blancs.“

905.

„Taganrog, 8/20 Avril 1826,
Jeudi, à midi et demi.

En attendant, la navigation est ouverte, et il reparaît déjà dans les rues de ces vilaines figures de matelots de navires étrangers qui fourmillaient ici à notre arrivée l'automne dernier, et m'inquiétaient à cause de l'Empereur qui se promenait tout seul le matin de bonne heure. Il en a rencontré une fois un qui le regardait de mauvais œil, à ce qu'il me contait; il alla droit à lui et lui demanda en italien d'où il était, etc., et lia conversation avec lui, jusqu'à ce qu'il devînt tout à fait épanoui. C'était bien sa manière d'agir, et, en grand comme en petit, *vaincre le mal par le bien* son principe.“

906.

„Taganrog, 12/24 Avril 1826,
Lundi, à 2 heures $\frac{1}{2}$.

Chère et bonne Maman, la poste qui devait arriver mercredi est arrivée samedi et m'a apporté votre lettre du 12/24 Mars, et celle de samedi n'est pas arrivée encore. Quand je pense au désordre

que cela mettra dans l'arrivée de mes lettres à Carlsrouhe, j'en suis réellement en peine, car, ne sachant à quoi l'attribuer, vous en serez, je crains, inquiète. Les chemins sont très mauvais, à ce qu'on dit. Je me bornerai aujourd'hui à vous remercier, chère Maman, en vous baisant les mains pour votre lettre. La Semaine Sainte, commencée aujourd'hui, me fait aller à l'église matin et soir, ce qui abrège beaucoup ma journée. Si ce n'était en même temps jour de poste aujourd'hui, je ne pourrais cependant pas me plaindre de ma faiblesse comparativement à d'autres jours. D'un moment à l'autre, j'espère l'arrivée de la poste qui m'apprendra peut-être celle de M. de Rottberg à Carlsrouhe. Quant aux steppes dont vous me parlez, chère Maman, en allant par Odessa, il en a passé plus encore que s'il était retourné par Pétersbourg; mais les chemins sont en général meilleurs: dans les steppes, le vent, qui y est fréquent, les sèche plus vite qu'ailleurs. M. de Rottberg m'a dit que ces steppes ne lui avaient pas paru aussi désagréables qu'il l'aurait cru. Pour moi, je trouve qu'on s'y habitue, et, dans ce moment, ils commencent à se couvrir d'un véritable tapis de verdure. J'espère y voir aussi les belles fleurs qu'on annonce, en les traversant dans une dizaine de jours. Vous me pardonnerez, chère et bonne Maman, n'est-ce pas, de vous écrire une si sotte petite lettre? On m'annonce mon ennuyeux dîner; ensuite je voudrais prendre l'air, à 6 heures le service divin, et la poste part à 7: il faut donc que je finisse à présent. J'embrasse Frik et voudrais bien apprendre qu'elle fait quelque chose de décisif pour sa santé, ou qu'il est *décidé* qu'elle ne doit rien faire. Qu'elle ne perde seulement pas la saison."

907.

*„Taganrog, 18/30 Avril 1826,
Dimanche de Pâques, à 8 heures du soir.*

Chère et bonne Maman, il faut que je commence par vous dire que je suis toute accablée de la chaleur que nous avons depuis trois jours, et qu'avec la meilleure intention de vous écrire longuement ce soir, je crains que je n'en aie pas la faculté, la fatigue de toute la semaine et du jour se joignant à l'effet de ce beau temps. On ne peut pas dire que l'air soit lourd, au contraire il est léger et velouté,

Mardi 19 Mars.

Chère Maman ! Notre langue est
mal faite et moi, sur la terre de tous
ceux qui la parlent, la littérature
légale me dégoûte, parce que
la signification bien faite. Et bien Dieu
c'est presque l'indifférence des formes humaines,
mais jusqu'à la science sans doute
il faut pouvoir la dépasser. L'homme
ne comprend pas, je ne sais si je
t'en ai jamais pas compris un
compréhension comme on dit. Voici de
tes choses chère Maman ! Tu es peut-être
après tout il en souffre autant. Mais

La figure maintenant se parle plus,
Que l'expression de la satisfaction
et de la bienveillance qui lui sont
naturelles. Il semble apparemment
avoir le cœur content de lui —
Ah cher Maman que tu es
bonheur. ton Malheur —
Surtout qu'il est vrai, ici je reste ici —
Quand il partira, si on le trouve
possible, j'y partirai aussi — Je
serai avec lui tant que j'y pourrai
Je ne sais encore jusqu'à quand, de
cher Maman comment nous vas
bientôt —

mais le soleil est si ardent qu'on ne sait où le fuir, parce que les arbres n'ont encore que des bourgeons. La terrasse n'était pas tenable ce matin, à cause de l'ardeur du soleil. J'espère que cela ne continuera pas, sans quoi nous souffrirons beaucoup en voyage. Mon départ est toujours fixé à jeudi, et je ne puis y croire. La dernière poste m'a apporté votre lettre finie le 20 Mars/1 Avril. Vous m'y parlez de mon mal aux pieds et vous en occupez avec tant de sollicitude, ma bonne Maman, que, quoique ce soit une ancienne histoire, je dois dire cependant à la justification de Stoffregen qu'il m'a donné cette médecine, parce qu'il disait, es wäre eine gütige Geshwulst. Vous avez reçu depuis longtemps la lettre qu'il vous a adressée, chère Maman; ses bulletins à l'Impératrice mère étaient, à ce qu'il disait lui-même, plutôt des phrases que des faits, et la publicité qu'on donne à ces sortes de choses dans la sphère de l'Impératrice mère rend impossible de parler plus en détail sur la santé.

Vous aurez su aussi depuis, chère Maman, que ce n'est pas Caroline qui a retenu M. de Rottberg à Vienne, mais sa voiture, à ce qu'il prétend, et je prétends qu'il la cassait partout où il avait envie de s'arrêter. Le prince Wolkonsky prend son parti, et assure que c'était un très mauvais équipage. Enfin il sera cependant arrivé, j'espère, bientôt après la date de votre dernière lettre.

Lundi 19 Avril/1 Mai, à 1 heure 1/2.

J'ai reçu ce matin, par la poste arrivée depuis samedi, votre lettre du 24 Mars/5 Avril et vous en baise tendrement les mains, chère et bonne Maman. Vous y croyez que j'étais déjà partie d'ici, comme je vous l'écrivais dans le temps, mais cette fois c'est tout de bon, à moins que le Ciel n'en décide autrement. Je vous écrirai encore par la poste prochaine et laisserai ma lettre ici; elle partira le soir de mon jour de départ. Ensuite je ne sais si je pourrai vous écrire entre ici et Kalouga; dans tous les cas, chère Maman, ne vous inquiétez donc pas du désordre, ou peut-être de l'absence de nouvelles de ma part: dès que je serai à Kalouga, tout rentrera dans l'ordre. Je suis aise d'avoir passé ce temps ici encore, surtout la fête de Pâques que j'ai pu y passer avec calme et tout religieusement. J'ai quitté le deuil pour la première fois, de même que toute ma maison; c'est

l'usage pour cette fête, et puis c'est réellement la plus belle pour moi : elle me promet la résurrection de tout ce qui m'est cher ! Dans les grandes villes, la représentation, le grand mouvement et le bruit de ces jours-ci distraient de leur véritable signification ; le bruit des voitures étouffe celui des cloches, et les toilettes et les visites écartent les idées religieuses. Ici, où tout le monde va à pied, on n'entendait que les cloches ; le soir, par ces magnifiques soirées que nous avons à présent, les cloches qui ont un beau son font sur l'âme un effet tout particulier. Ah ! j'ai eu l'âme bien remplie tous ces jours-ci de sentiments doux et consolants qui ne peuvent venir que de la main de Dieu ! Le seul luxe qui existe ici, ce sont des gâteaux qu'on s'envoie pour Pâques : mes bonnes amies m'en ont envoyé de différentes espèces, grands comme trois fois ma tête ; j'en suis indigne, car mon appétit est bien pitoyable encore."

908.

*„Taganrog, 21 Avril/3 Mai 1826,
Mercredi, à 7 heures du soir.*

Me voici donc à la veille de quitter Taganrog, et je vous écris d'ici pour la dernière fois, chère Maman. Il est heureux presque que des considérations très matérielles pour ma santé et pour mes forces et les soins que je dois y donner, m'ôtent presque la faculté de me plonger dans cet abîme de réflexions et de sentiments douloureux que mon départ m'aurait ouvert d'ailleurs. La poste n'est pas arrivée encore ; peut-être sera-t-elle ici avant mon départ. Si elle tarde, cela annonce encore de mauvais chemins, mais le temps aujourd'hui est délicieux et comme fait exprès pour voyager : s'il pouvait se soutenir ainsi ! De l'orage hier et des torrents de pluie cette nuit ont rendu la température tout juste ce qu'on pouvait désirer.

Je partirai demain à 9 heures de l'église du couvent grec où je suis arrivée, où mon Empereur a été exposé pendant dix-sept jours. Je n'y irai qu'un moment, on dit une très courte prière, mais cela satisfera mon cœur de partir de là. Adieu, chère et bien-aimée Maman, je vais donc commencer une nouvelle existence, aller à la rencontre de mille nouvelles épreuves. Dieu m'aidera, j'en suis sûre, Il m'assis-

tera aussi pour les forces physiques dont j'ai un grand besoin. Il me donnera juste ce qu'il me faut; une santé parfaite aurait peut-être rendu mes sensations trop aiguës."

909.

„Kharkof, 26 Avril/8 Mai 1826,

Lundi, à 7 heures du soir.

Quoique je ne serai à Kalouga qu'aujourd'hui en huit *), je me prépare d'avance comme vous voyez, chère et bonne Maman, bien sûre que j'aurai peu de temps et peu de forces pour écrire les premiers jours. Mon voyage jusqu'ici est allé heureusement pour tout ce qui ne tient pas à moi: un temps de commande, les chemins bons, la saison si agréable que tout ce qu'on voit paraît joli, surtout après avoir fait cette même route en automne et par un mauvais temps; mais je suis souffrante et abattue de corps et d'âme, je sens qu'il y a de quoi jouir, mais je ne puis jouir. J'ai reçu en route deux postes avec vos lettres du 27 Mars/8 Avril et du 31 Mars/12 Avril; je vous en baise mille fois les mains, chère et bonne Maman. Enfin M. de Rottberg était donc arrivé! Mais comme cela sera vieux, lorsque ma lettre vous parviendra!

J'apprends à l'instant qu'il est possible de faire partir d'ici aujourd'hui une lettre pour Pétersbourg; je m'empresse donc de terminer celle-ci pour cet effet, et je jouis du moins de l'idée de pouvoir vous donner de mes nouvelles, ma bonne Maman, si je n'ai pas la faculté de jouir du charme printanier de ce beau midi que je vais quitter. Cette ville où je suis pour la première fois est tout à fait jolie et me paraît une espèce de *Paris* en comparaison de Taganrog et mes déserts. Mes bons amis de Taganrog ont envoyé un exprès après moi jusqu'ici pour avoir encore des nouvelles de ma santé. Adieu, ma bien-aimée Maman, je baise mille et mille fois vos chères mains. J'embrasse Frik, si elle est avec vous."

*) Cette lettre du 26 Avril 1826 est la dernière que l'Impératrice ait écrite à sa mère. Huit jours plus tard, le 4 Mai, elle mourait à Béleff, sans avoir pu aller jusqu'à Kalouga.

APPENDICE.

I.

Lettres et billets de l'Empereur Alexandre I^{er}
à l'Impératrice.

1825.

Mardi, 13 Janvier 1825, à Pétersbourg.

Je vois qu'impitoyablement on vient vous soigner pour votre fête, et vous êtes en représentation et en *conversation* continuelle depuis ce matin. Il est temps d'y mettre le holà! Si vous avez besoin d'un auxiliaire, je suis prêt à venir pour balayer toutes ces visites. Mais sérieusement mettez fin à toute cette tourmente pour vous.

Mercredi, 25 Février 1825, au Palais d'Hiver.

Entrez donc toujours pour voir par vous-même comment elle est? Si elle est couchée ou si elle *marche encore*? Ensuite dites-moi un mot sur elle et comment vous l'avez trouvée? (La Grande-Duchesse Hélène Pavlowna).

Jeudi, 26 Février/10 Mars 1825, à Pétersbourg.

Il est d'usage d'offrir pour les premières couches un cadeau. Voici celui que M. Gourief a préparé; veuillez le présenter de ma part à Hélène, en la priant de l'accepter de ma part comme souvenir.

Czarskoe Selo, le 7 Mars 1825.

Je vous remercie, chère amie, pour votre lettre et pour les nouvelles que vous me donnez sur Hélène. Malheureusement elles ne

sont pas encore telles que je les voudrais. Je joins ici le rapport de Wylie. Il m'est venu en tête en le lisant si ce n'est peut-être pas cette quantité de magnésia qu'elle a mangée, qui produit l'effet que j'ai souligné dans le rapport?

Je suis charmé de vous savoir bien. Quant à moi, mon voyage, sur la glace comme sur terre ferme, a très bien réussi, et tout est ici dans l'état habituel.

Adieu, chère amie, soignez-vous bien et veuillez continuer à me donner des détails sur Hélène. Que Dieu soit avec vous!

Sourage, le 8 Avril 1825.

Je vous remercie, chère amie, pour votre lettre du 4. Grâce à Dieu, j'ai voyagé très heureusement jusqu'ici, et le chemin a été très passable et la température plutôt agréable. Je n'ai que le temps, chère amie, de vous dire ce peu de lignes. Que Dieu soit avec vous en toute chose!

Varsovie, le 15 Avril 1825.

C'est pour vous dire que je suis heureusement arrivé ici, chère amie, que je vous adresse ces lignes. Grâce à Dieu, mon voyage a été très bien, et, depuis Nieswige, j'ai trouvé un véritable été.

Je ne vous en dis pas davantage, n'ayant pas un moment à moi. Que Dieu vous assiste et vous guide en tout!

Varsovie, le 12 Mai 1825.

Je vous remercie, chère amie, pour votre lettre du 30 Avril et 1^{er} de Mai, que j'ai reçue à mon arrivée à Kalisch. Ce qui m'a fait un bien grand plaisir, c'est de voir que votre santé continue à s'améliorer de plus en plus, et j'en ai remercié Dieu du fond de mon cœur.

La mort de la comtesse Tolstoï m'a sincèrement affligé, et j'ai pensé tout de suite à la peine que vous en éprouveriez. Faites-moi le plaisir d'exprimer à la princesse Lubomirska toute la part réelle que je prends à son chagrin.

J'ai été très satisfait de mon petit voyage. Comme je n'ai pas suivi la grande route, ayant fait beaucoup de zigzags pour mieux voir tout ce qui a été nouvellement établi en fait de manufactures, j'ai eu une vraie satisfaction de trouver combien le pays avait gagné, soit en culture, soit dans la partie manufacturière. Il y a de toutes nouvelles villes qui se sont établies, et le pays présente un aspect riant qui fait plaisir à voir. D'autres anciennes villes, comme Kalisch, Plotzk, sont devenues très belles. L'esprit est excellent et la Diète, par exemple, grâces à Dieu, marche à ravir.

Dites bien des choses de ma part à la comtesse Stroganoff; à Hélène, j'espère écrire moi-même. Adieu, chère amie, je vous désire un temps comme celui dont nous jouissons; que Dieu soit avec vous en toute chose! Je crains qu'Hélène sera affligée par la perte de sa tante la Duchesse de Nassau. Si elle le sait déjà, dites-lui la part que je prends à sa douleur.

Varsovie, le 22 Mai 1825.

Je vous remercie, chère amie, pour vos deux lettres du 7 et 14 et pour l'envoi du paquet de M. Karamsine. Veuillez lui dire que je lui suis très reconnaissant pour cette transmission, qui me donnera une lecture agréable et instructive pendant mon voyage. Si j'avais un moment, je lui répondrais moi-même à sa lettre.

Les nouvelles sur votre santé me font un plaisir extrême, et je désire tant qu'elle aille de mieux en mieux.

Je continue à être parfaitement content de la marche des choses ici; les dispositions sont excellentes et la Diète va à souhait.

J'ai reçu la lettre que vous m'annoncez de Frik, ainsi que de Gustave, qui sont toutes deux dans le meilleur sens possible, et moi du moins, de mon côté, je n'ai rien à revendiquer.

Dans dix jours, j'espère me mettre en route pour vous revenir et je serai vraiment charmé de vous revoir. Adieu, chère amie, soignez-vous bien et que Dieu vous accompagne et vous guide en toute chose! Mille tendres respects à la comtesse Stroganoff et remerciez-la pour son aimable et gracieux souvenir. Bien des choses aussi à la Cousine.

Varsovie, le 27 Mai 1825.

Je vous écris, chère amie, ce peu de mots, par l'estafette habituelle de Constantin, pour vous envoyer l'incluse, en vous priant de la faire parvenir à son adresse. S'il plaît à Dieu, je pars mardi prochain, très satisfait de mon séjour d'ici. Adieu, chère amie, que la Providence Divine vous assiste en tout!

Varsovie, le 1^{er} Juin 1825.

Mille grâces, chère amie, pour votre lettre du 22 Mai. Je regrette sincèrement votre accident à la jambe.

La Diète s'est terminée aussi bien qu'elle a commencé et l'esprit qui y a régné a été excellent. Je pars cette nuit. Adieu, chère amie, je n'ai pas une minute à moi. Que Dieu soit avec vous en toute chose!

Riga, le 7 Juin 1825.

Je vous remercie, chère amie, pour vos deux lettres du 29 Mai et 5 Juin, que j'ai reçues depuis mon départ de Varsovie. Aujourd'hui je suis très heureusement arrivé à Riga et demain matin je continue ma route. Dans six jours, j'espère, s'il plaît à Dieu, me retrouver près de vous. En attendant, que Dieu ait soin de vous, chère amie, et vous guide en toute chose!

Pryskoucha, le 3 Septembre 1825.

Je profite, chère amie, d'une estafette que j'expédie avec des papiers à Pétersbourg pour vous adresser ces lignes. J'aime à espérer que vous voyagez heureusement.

En attendant, je dois vous faire parvenir les vœux d'une ancienne connaissance à moi, d'un vieux M. Miahkoï, brave et digne vieillard de l'ancienne trempe, chez lequel je dîne toujours au delà de Porchhof à la station nommée Doubrovna. Il implore la même faveur de votre part. Il est marié à une dame finnoise qu'il a épousée il y a sept ans,

ayant été prendre les eaux près de Helsingfors. Je me suis chargé de vous faire parvenir sa demande, parce que le 6 Septembre, en partant de Borovitschy pour aller coucher à Achevo, Doubrovna se trouve entre la seconde poste, et que la maison de ce Monsieur est bien plus propre que toutes les maisons de poste que vous rencontrez en route ce jour-là. Je vous réponds que ni lui, ni elle ne vous gêneront pas beaucoup; ce sont de braves gens tout à fait. Si vous acceptez ma proposition, vous daignerez les admettre à votre table: j'en fais de même toujours. Wolkonsky les connaît beaucoup. Adieu, chère amie, que Dieu ait soin de vous et vous conduise en toute chose!

Wélige, le 5 Septembre 1825.

Je ne veux pas laisser passer cette journée, chère amie, sans vous offrir mes félicitations et mes vœux. Que Dieu vous accorde tout ce que je désire pour vous et qu'Il vous fasse jouir surtout de Ses bénédictions!

Je désire beaucoup que vous puissiez voyager aussi heureusement et aussi agréablement que nous. Le temps est ravissant et les chemins sont parfaits. J'espère aussi que vous serez tolérablement satisfaite des gîtes. Adieu, chère amie, que Dieu vous accompagne et vous guide en toute chose!

Roslavl, le 6 Septembre 1825.

C'est avant de partir ce matin de Dorogobouge que j'ai reçu votre lettre, chère amie. Il me tardait de vous savoir en route, et les pénibles moments qui précèdent le départ terminés pour vous. Je suis charmé de savoir que vous vous êtes trouvée tolérablement bien à Iastschery. Cela me donne l'espérance que vous aurez été tout de même à la seconde couchée à Gorodez, puisque les deux maisons sont absolument conformes. Et les trois couchées suivantes, à Borovitschy, à Achevo et à Sasouty, vous aurez été encore mieux, les maisons étant plus spacieuses. Il n'y a que celle de Mélikovo, chez un M. Lavrof, où je crains que vous n'aurez pas été tout à fait aussi bien. Comme j'envoie ce feldjäger pour qu'il m'apporte de vos nouvelles

il faut que vous vous armiez de patience, puisque je vais vous faire plusieurs questions, auxquelles je désire que vous me répondiez.

Est-ce qu'on arrange bien votre chambre, les petits rideaux verts et la table à écrire, avant votre arrivée?

La température de la chambre, moyennant un thermomètre, est-elle bien soignée?

Boudachine soigne-t-il bien vos dîners? Vous arrange-t-on bien votre déjeuner du matin, ainsi que votre thé le soir?

Le service des chevaux aux postes se fait-il bien?

Etes-vous contente de Wolkonsky?

Enfin Mlle Valouïeff se conduit-elle bien?

Voilà immensément de questions, mais veuillez me répondre à chacune. Et veillez un peu que les gens ne se relâchent pas pendant la durée de la route. Alors j'espère que tout sera convenablement.

Mon voyage va à souhait, et, grâces à Dieu, nous jouissons d'un temps divin. J'ai examiné tous les gîtes qui sont préparés pour vous; ils sont tolérables.

C'est probablement entre Sérouty et Welisch que vous recevrez celle-ci. Adieu, chère amie, que Dieu ait soin de vous et qu'il vous conduise en toute chose!

Bogatoy, le 10 Septembre 1825.

Expédiant un courrier pour Pétersbourg, je le charge de ces lignes pour vous, chère amie. Le feldjäger que je vous ai envoyé n'est pas revenu encore; par conséquent je ne sais rien de votre voyage. Je désire du fond de mon cœur qu'il aille aussi agréablement que le mien. Nous jouissons d'un temps ravissant: c'est un été véritable.

Comme ce courrier ne me revient pas, je ne vous demande rien, chère amie, mais j'attends avec impatience de vos nouvelles. Que Dieu soit avec vous en toute chose et vous conduise constamment!

Taganrog, le 14 Septembre 1825.

Je m'empresse de vous annoncer, chère amie, que hier soir, j'ai très heureusement atteint le lieu de notre destination. Et ce matin,

à mon réveil, j'ai reçu votre lettre du 6 et 8 d'Achevo et Mélikovo, qui m'a causé un véritable plaisir, par l'assurance qu'elle me donne que votre voyage continue à aller très heureusement, grâces à Dieu. J'espère que vous l'acheverez de même et j'aurai grande impatience et plaisir à vous revoir.

Ce que j'ai pu apercevoir jusqu'ici de notre établissement me plaît assez; je ne sais comment vous le trouverez. La ville a considérablement embelli depuis l'année 1818 que je l'ai vue.

Wolkonsky me mande que vous vous proposez de faire visite à la princesse Bariatinsky. Et justement, elle m'a tant prié de vous engager à venir coucher chez elle au lieu de Rylsk. Son établissement est superbe, mais elle-même, vous la trouverez bien changée. Vous serez là à merveille, et, Wolkonsky proposant de n'aller d'Ivanofskoyé que jusqu'à Soudja, ce qui fait 54 verstes, vous aurez tout le temps de vous y reposer et de jeter un coup d'œil sur ce bel endroit. En attendant, ici, je tâcherai de tout arranger pour votre réception et pour que vous y soyez le mieux que faire se pourra.

Adieu, chère amie, soignez-vous bien et que Dieu ait soin de vous et vous conduise en toute chose!

Taganrog, le 16 Septembre 1825.

Quelques heures après vous avoir écrit ma dernière lettre, chère amie, j'ai reçu la vôtre du 9 de Sasouty et de Vélige. Je vous remercie de m'avoir répondu si exactement à mes questions et désire beaucoup que votre voyage continue à aller aussi bien.

Je vous dirai que je suis de plus en plus content de notre établissement d'ici. Je fais la connaissance des localités près de la ville, et il me semble qu'il y a moyen de faire quelques promenades assez agréables. Mais ce que je désire beaucoup, c'est que tout cela vous convienne. Aujourd'hui vous serez dans un gîte magnifique: une campagne pareille près de Taganrog n'aurait pas nui.

Adieu, chère amie, que Dieu vous comble de ses bénédictions et ait soin de vous!

A Taganrog, 3 Octobre 1825, Samedi.

Envoyez-moi, je vous prie, le Dictionnaire Russe dans lequel vous avez cherché le mot *aŭba* *). Je voudrais avoir tous les volumes, s'il y en a plus d'un. Pardon de la peine que je vous donne.

Pérécop, le 23 Octobre 1825.

C'est sur ma route vers Pérécop, chère amie, que le feldjäger m'a joint et m'a porté la triste nouvelle que vous connaissez déjà. Elle m'a vivement peiné. J'avais de l'amitié pour le Roi **), qui avait de bien bonnes qualités et qui a toujours été excellent pour moi. Mais surtout j'ai été peiné par la conviction que vous seriez très affligée de ce malheur, et que Caroline ressentira une douleur véritable. Cette fin était si peu attendue, comme vous le verrez par la dépêche ci-jointe de Worontzoff! Ce qui prouve une fois de plus, combien chacun de nous doit être prêt à chaque instant de se séparer d'ici-bas! Ne faut-il pas que cette nouvelle nous arrive quand je me trouve loin de vous! Je vous connais très raisonnable; malgré cela, je ne puis disconvenir que cela m'inquiète et que j'aurais bien mieux aimé être près de vous. Dites-moi comment vous vous trouvez? Ce que je crains le plus pour vous, c'est la chaleur avec laquelle vous vous identifierez à la situation de Caroline. En grâce, ménagez-vous, soumettez-vous avec calme à la volonté Divine et donnez-moi de vos nouvelles en me disant bien la vérité. Adieu, chère amie, que Dieu soit avec vous, vous soutienne et vous accorde toutes ses bénédictions!

Bakhtchiséraï, le 30 Octobre 1825.

Le retard de votre lettre, chère amie, m'avait causé de véritables inquiétudes, que sa réception aujourd'hui a heureusement calmées. Cependant je ne serai tranquille que quand je vous aurai revue, ce qui, j'espère, aura lieu dans huit jours. J'ai compté sur votre raison,

*) En russe, *coïng*.

**) Le Roi Maximilien de Bavière, mari de la Reine Caroline, sœur de l'Impératrice.

quant à la manière dont vous participerez à la douleur de votre sœur, et j'ai la consolation de voir que je ne me suis pas trompé dans mon attente, tout ce que vous me dites dans votre lettre me le prouvant complètement. Aussi j'en remercie Dieu et vous ensuite. Je désire infiniment vous savoir rassurée sur l'effet qu'aura produit la nouvelle sur votre Mère et je mets tout mon espoir en Dieu dans ce cas, comme dans tout autre.

Combien je suis charmé que vous avez joui de suite d'une belle température! La nôtre ici ne laissait rien à désirer et j'ai laissé un été véritable sur la grande partie de la côte méridionale. Mais je puis vous assurer sans faire de phrases que la jouissance que j'aurais goûtée de ce voyage, de ces beaux sites et de leur magnifique végétation se sont trouvés empoisonnés par l'idée que, tandis que je me trouvais au beau milieu de ces délices, vous étiez à éprouver une peine que trop légitime. Adieu, chère amie, que Dieu soit avec vous en toute chose! Demain matin, je pars pour Eupatorie.

A Taganrog, 7/19 Novembre 1825, Samedi.

M. Wylie m'a défendu d'aller dîner à votre table: ainsi, chère amie, je vous propose de faire comme pendant mon érysipèle, c'est de venir maintenant chez moi. Mon dîner ne sera pas long.

II.

Lettres de l'Impératrice Elisabeth à la comtesse Sophie Stroganoff.

1818 — 1826.

Czarskoe Selo, ce 6 Juillet 1818.

Ce n'est pas tout à fait en *tournant une polonaise*, mais à peu près au moment d'en commencer une, que j'ai reçu votre lettre, chère Comtesse, et vous n'avez pas cru rencontrer aussi juste, car *tout*, jusqu'au sentiment de désespoir, s'est trouvé comme vous le supposiez. Si je vous dis qu'elle m'a été remise au moment où j'achevais ma toilette, au son des *casseroles* qui appellent à la fête de Péterhof, vous comprendrez tout et vous vous mettrez aussi complètement à ma place que si vous aviez été présente.

Cette lettre, bonne et aimable comme vous-même, m'a fait un bien extrême, tant par l'impatience que j'avais de recevoir de vos nouvelles, que par l'effet immédiat que son contenu a produit sur moi. Il a calmé, momentanément au moins, ce vague odieux qui était l'effet de la pitoyable vie que j'ai menée depuis un mois; il m'a rendu une réalité positive et bien douce, celle de votre amitié, celle de l'existence d'une personne avec qui je m'entends toujours et en tout, et surtout dans ce qu'il y a de plus essentiel dans la vie. Il me semblait qu'on me donnait un point d'appui, et j'ai éprouvé un sentiment de repos, en lisant votre lettre, qui me manquait depuis longtemps. Tout cela est si parfaitement vrai, que j'avais le besoin de vous le dire, et que je crains même de ne pas l'avoir rendu aussi entièrement que je l'ai

senti. Au reste, ma métaphysique doit se rouler dans la poussière devant vous, qui vous nourrissez journallement de tout ce que l'esprit humain a conçu de plus sublime dans ce genre; j'en reviens donc à la matière la plus matérielle.

Nous avons fait partir le Roi *) avant-hier; on l'a conduit jusqu'à Gatchina, d'où il a pris la route de Riga. Jusqu'à ce jour nous avons vécu dans des plaisirs indicibles, mais cependant tout finissait, non pas par des chansons, mais par des promenades; peu ou point de polonaises: parmi mille maux, c'était encore un bien. De Gatchina, nous sommes venus en droiture ici pour reprendre des forces. Demain nous retournons à Kamennoi Ostrof, et tout rentre dans l'ordre accoutumé, c'est-à-dire qu'on se partagera entre Czarskoe Selo et Kamennoi Ostrof. J'espère y entrevoir votre fille, et je ne vous cacherai pas que je compte faire quelque intrigue à cet effet; je n'ai pas même aperçu encore son mari. J'ai eu un vrai plaisir à revoir le prince Dmitri **). Heureusement que les ramifications de votre famille s'étendent un peu, car j'aime à rencontrer tout ce qui y tient.

Je ne puis rien vous dire encore de mon avenir. Nous ne sommes réveillés que d'hier; jusqu'à présent, il était impossible de parler sérieusement à l'Empereur, et je n'apprenais qu'en courant les dispositions de la journée. Il a été bien tracassé lui-même, et souvent si fatigué de tout ce qu'il faisait, que j'en prenais de l'inquiétude pour sa santé. Il m'a chargée de mille hommages et amitiés pour vous.

Le voyage de l'Impératrice mère paraît jusqu'à aujourd'hui tout à fait décidé: je ne sais ce qui sera demain. Par une suite du renversement des choses dans ce siècle, elle est en ville tandis que nous sommes ici. Elle est restée jusqu'au départ du Grand-Duc Nicolas, qui va passer à Oranienbaum la convalescence de sa rougeole.

Il me tarde bien de vous savoir à Gorodnia. Vous m'avez promis des détails sur votre santé, et j'y compte, en vous remerciant d'avoir si bien commencé dans votre première lettre. J'ai grande confiance aussi dans le lait de jument, et me rappelle le bien extraordinaire qu'il a fait à la comtesse Ostermann. Adieu, *chère et bonne*, tout

*) Le Roi de Prusse.

**) Le Prince Dmitri Golitzyne, frère de la Comtesse Stroganoff.

court; je vous embrasse bien tendrement. Que tout le bien que je vous désire vienne vous entourer! Mille compliments, je vous prie, à Madame votre mère, et à Mad. Apraxine si elle est avec vous.

Czarskoe Selo, ce 27 Juillet 1818.

Si vous croyez, chère Comtesse, que, parce que je vous écris deux fois d'ici, j'y suis tranquillement établie, vous vous trompez fort. Je vis plus que jamais sur les grands chemins, et, grâce aux exercices et à la rougeole de la Grande-Duchesse, qui jusqu'à présent a empêché l'Impératrice mère de s'établir à Czarskoe Selo, je n'ai pas passé encore huit jours de suite en place. Vous prendrez cela pour de l'exagération, au milieu de ce calme si délicieux que vous me décrivez de façon à m'en rendre envieuse; mais vous l'appréciez trop bien pour que je n'en jouisse pas avec vous du fond de mon cœur.

Mille remerciements pour votre bonne lettre du 2 Juillet et pour tous les détails que vous m'y donnez, sauf cependant le commencement, dont je ne vous remercie pas, et Madame la Comtesse se sera convaincue, peu après m'avoir écrit, qu'elle peut comme d'autres mortels porter des jugements précipités, et que, tout en courant, je trouve cependant le moyen d'écrire. Il faudra bien en prendre l'habitude plus que jamais, car je ne peux pas éviter ma destinée, et il est écrit là-haut que je courrai encore jusqu'au mois de Décembre ou de Janvier. Vous comprenez ce que cela veut dire. Je voulais si peu le comprendre, quoique depuis quinze jours je ne peux plus en douter, que je remettais d'un jour à l'autre de vous écrire. Il me semblait que, tant que je ne vous l'avais pas dit, il y avait encore à en revenir, mais je me reprocherais si vous l'appreniez par d'autres: il faut donc dire enfin que je pars pour l'Allemagne. Je ne sais pas au juste le moment de mon départ; on me dira: *Partez!* et je partirai, mais on n'aura pas le temps de me dire: *Revenez!* Je serai en route avant qu'on l'ait prononcé. Ce n'est pas vous qui m'accuserez d'être dénaturée: vous savez si je suis attachée à ma famille, mais vous me connaissez aussi trop bien de fond en comble pour que j'aie besoin d'entrer en explication sur tout ce qui se passe en moi. L'Impératrice mère partira le plus tôt possible; elle a beaucoup de chemin à faire,

et, avec raison, craint de perdre un moment: elle passe par Varsovie, où elle s'arrêtera quelques jours, ce qui prolonge encore son voyage.

En voilà assez sur les voyages! Parlons de vous. Je suis bien heureuse de ce que vous me dites de votre santé. Fasse le Ciel que chaque jour augmente les bons effets du lait de jument, que j'aurai en grande vénération s'il vous donne des forces et de l'embonpoint!

Croirez-vous que je ne suis pas parvenue encore à voir les époux qui vous intéressent! Je n'ai vu d'eux en me promenant autour de leur maison que le surtout de Monsieur, qu'on se disposait à nettoyer. Il est vrai que je n'ai jamais passé plus de quatre jours à Kamennoï Ostroï, et quelquefois moins, et que chaque journée était partagée encore entre le Palais Taurique et le Palais Anitchkoff. J'ai été tentée un moment de forcer leur porte, mais, ne sachant pas les mesures que la Baronne aurait prises en pareil cas, cette incertitude m'a retenue. Enfin je sais du moins que Natalie se porte bien, et j'ai fait ouvrir les négociations par le prince Chtcherbatoff. Je ne puis vous cacher que, quoique tout cela soit fort à sa place, cela me dérange de voir les maisons de l'autre rive occupées de la sorte; j'aimerais mieux que tout soit comme autrefois, et que *les enfants* soient dans leur petite maison blanche.

Adieu, chère Comtesse, mille remerciements à Madame votre mère de son souvenir, et de bien tendres compliments, je vous prie, de ma part; à Madame Apraxine de même, si elle est encore avec vous. Je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur.

Je rappellerai à l'Impératrice mère l'ouvrage de Mad. de Staël *); si vous ne le recevez pas bientôt de sa part, ce sera moi qui vous l'enverrai sous peu.

Czarskoe Selo, ce 1^{er} Août 1818.

Le départ du prince Dmitri m'offre une occasion favorable de vous écrire, chère Comtesse, et je la saisis avec empressement, parce que ce n'est jamais sans quelque réticence que je vous écris par la poste.

*) Sans doute *Considérations sur les principaux événements de la Révolution Française*, Ouvrage postume, publié en 1818.

Que je vous dise avant tout combien l'éloignement où votre frère va se trouver de Pétersbourg me peine pour vous et pour moi. Il vous manquera une grande consolation dans le moment où vous en aurez le plus besoin, et mon chétif moi sera dans l'impossibilité de vous offrir ce qui est en son pouvoir! Lorsque je pense aux épreuves qui vous attendent à votre rentrée à Pétersbourg, il est bien naturel que je m'associe à cette pensée et qu'elle produise chaque fois un retour pénible sur moi-même. Dieu vous soutiendra; Il vous donne déjà les forces physiques dont vous aviez besoin, et j'ai l'espoir certain qu'Il adoucira aussi la douleur morale. Vous avez l'expérience que bien des choses qui, vues de loin, paraissent impossibles à supporter, au moment où elles arrivent deviennent moins difficiles qu'on ne croit: ceci, votre caractère et votre religion me rassurent quelquefois, mais je ne saurai ce qui s'est passé en vous qu'au bout de quatre semaines, et, tandis qu'il y aura peut-être quelques moments où je pourrais vous être utile, je m'éloignerai de vous de plus en plus. Voilà qui est affligeant!

Il est bien prononcé et reconnu, comme je vous l'ai déjà dit, que je ne fais ce voyage que pour mettre l'âme en repos à l'Impératrice mère, qui ne supporterait pas de me laisser ici sans elle. L'Empereur me l'a dit sans déguisement, et a coupé court par là à toutes les objections qu'il voyait sur mes lèvres. Deux ou trois „*Vous ferez beaucoup mieux de partir*“, prononcés d'un ton très décidé, m'ont prouvé que lui-même tenait fort à ce que je parte. Lorsque j'ai représenté qu'il ne valait pas la peine de faire un aussi long voyage pour si peu de temps, un faux-fuyant des plus sophistes m'a fait l'effet d'un soufflet: „Vous-même ne voudriez pas, je crois, vous absenter pendant des années“, m'a-t-on répondu. Ce sont de ces réponses que nous connaissons, mais auxquelles je ne saurais jamais m'habituer. Enfin j'ai vu clairement qu'insister n'amènerait que du mécontentement et une brouillerie peut-être. J'ai pris le parti de regarder comme la volonté de Dieu ce qui est inévitable, et, lorsque je l'envisage ainsi, je peux m'y prêter de bonne grâce et accomplir ma destinée *handsomely*. Mais lorsque je l'envisage sous des rapports purement humains, ce voyage me chagrine et me révolte: il me révolte par le motif qui l'a décidé. Je ne suis ni un chef de factieux ni une





L'Impératrice Marie.

Portrait appartenant à la Princesse Hélène de Saxe-Altenbourg.

victime, et ce n'est qu'au titre de l'un ou de l'autre qu'on peut avoir le droit de m'éloigner de chez moi contre mon gré, contre celui de ma mère (qui n'est qu'un prétexte), sans que personne en retire ni avantage ni utilité. On m'éloigne de ceux qui me désirent, on m'envoie là où l'on craint de me voir; on ne demande pas si ce voyage, si le retour surtout, qui se fera au cœur de l'hiver, me fera du bien ou du mal. Et tout cela pourquoi? Je vous le demande. Je ne veux pas pénétrer les motifs de l'Empereur. Ceux de sa mère devraient me flatter, car elle doit me croire une séduction bien puissante pour craindre à ce point de me laisser ici pendant quatre mois sans elle. Lorsque mon voyage a été tout à fait décidé, elle m'a dit qu'il lui était revenu que je ne partais pas volontiers: je n'en ai pas convenu. Elle a joué alors la comédie de me proposer de demander à l'Empereur de m'en dispenser. Je l'ai assurée que ce n'était pas nécessaire, que j'avais débattu avec l'Empereur tout ce que j'avais à dire à ce sujet, et que j'étais décidée à partir parce qu'il le voulait.

En voilà assez pour la terre! Tout ce que j'y vois ne m'y attache pas. Levons les yeux au Ciel: c'est là d'où vient la force et la consolation. Dieu ne m'en laissera pas manquer non plus dans cette occasion, qui est une de ses épreuves.

J'irai par la Prusse, mais je ne passerai pas par Berlin; je tâcherai autant que possible d'éviter les grandes Cours: je les ai prises en aversion. D'ailleurs le Roi n'y sera pas. Ma société est assez humblement composée. La princesse Prosorowsky n'est pas en état de m'accompagner; elle a dû me refuser à cause du mauvais état de sa santé. Je n'aurai donc avec moi que les deux demoiselles dont la présence dans votre antichambre vous faisait éprouver cet hiver des mouvements si différents, Cyrille Narychkine (un des heureux du voyage), l'écuyer Posnikoff, que vous ne connaissez pas, Longuinoff et Stoffregen.

Je suis si bien en train de vous parler de moi que je n'en finirais pas si je n'étais forcée de finir ma lettre. Je me suis bien noté qu'il vient d'arriver quelqu'un de votre maison à Pétersbourg: peut-être cet homme repartira-t-il, et j'aurai encore une bonne occasion de vous écrire. Dans tous les cas, la poste vous portera de mes nouvelles encore plus d'une fois. Adieu, *chère et bonne* par excellence. Je joins quelques mots en cas que ce soit nécessaire.

Czarskoe Selo, ce 28 Août 1818.

C'est à vous, chère Comtesse, que je fais mes derniers adieux, et je suis sûre de trouver en vous toute l'indulgence dont j'aurai peut-être besoin pour l'incohérence qui régnera probablement dans ma lettre. Il y a dans ma tête, je dois en convenir, indépendamment du tracas très matériel qui est inséparable d'une veille de départ, mille idées de nature fort opposée qui se croisent et se heurtent. Mon imagination est prête à galoper dans toutes les directions. Il me faut, en surplus des mille questions à répondre et à prévoir au dehors, répondre encore et imposer silence dans cet intérieur, qui peut-être est encore plus bouleversé que ma chambre. La personne sensée de cet intérieur, qui s'appelle *raison*, je crois, crie sans cesse: *Confiance et soumission!* C'est bon pour quelques heures, et puis le train recommence.

Votre dernière lettre du 13 de ce mois semblait calculée tout entière pour le moment où je l'ai reçue. C'était hier soir; elle m'a fait le même bien qu'une après-dînée passée dans votre chambre à coucher de Moscou; malheureusement l'effet est plus passager. Outre cette dernière, j'en ai reçu trois autres ces jours-ci, et je vous en parlerai en style d'intendant, afin de ne rien oublier.

Toutes les mesures nécessaires à prendre pour le moment, pour cette pauvre Mlle de la Chaux, sont prises. Stoffregen, qui a toujours été son médecin depuis qu'elle est en Russie, et en qui elle a grande confiance, l'a vue plusieurs fois: il assure qu'elle pourra se remettre, et la confie en son absence à deux autres médecins. Mlle Calame, la doyenne des Suisses à Pétersbourg, est chargée des soins qu'exige sa personne; mon valet de chambre Kriloff, qui reste ici, est la source qui fournira aux dépenses. Je vous préviens de ces arrangements en cas qu'on s'adresse à vous, qui lui avez déjà assuré votre protection et dont les conseils seront peut-être nécessaires. Comme je trouverai ses amies et ses parents là où je vais, j'espère pouvoir lui être utile même de loin.

Puisque vous serez à Pétersbourg à la fin de Septembre, je vous prie d'envoyer les lettres que vous m'écrirez à Mashkoff au Palais d'Hiver; il deviendra chef du bureau d'expédition. Les courriers

qui seront envoyés de Pétersbourg à Aix-la-Chapelle remettront à M. d'Anstett, à Francfort-sur-le-Mein, toutes les lettres à mon adresse. Cette voie est assez sûre, j'espère, pour les lettres du commun des mortels, mais pas assez pour tout ce que j'aurais à vous demander. Malheureusement rien ne remplace la parole. Mes lettres pour Pétersbourg prendront le même chemin que celles qui en viendront: peut-être cependant trouverai-je encore d'autres voies.

Je n'ai pas pu faire usage de l'autorité dont vous m'aviez munie pour faire apparaître chez moi les époux invisibles. Ce n'est qu'au Palais d'Hiver, où j'ai passé quelques jours la semaine dernière, que les pleins pouvoirs me sont parvenus. En attendant, j'avais attrapé l'époux sur le pont de Kamennoï Ostrof un beau jour, mais je n'ai pas entrevu Natalie *), et sérieusement j'aurais craint de l'engager à faire le trajet de la campagne au Palais d'Hiver et de lui faire monter le redoutable escalier. Je la trouverai, j'espère, heureusement accouchée à mon retour. Que Dieu vous accorde à tous *tout le bien* que je Lui demande pour vous!

Votre souvenir pour l'Empereur ne l'a plus trouvé. Il était parti dans la nuit, ou plutôt hier de grand matin; l'Impératrice mère, hier pour Gatchina et ce matin pour plus loin, et c'est demain de grand matin que je me mets en route. Adieu donc, bien chère et bien bonne. A force d'avoir à vous dire, je ne vous dirai rien: il me faudrait des volumes pour développer tout ce que je sens pour vous et satisfaire à ce besoin de parler de soi qu'on a toujours à l'égard de ceux qu'on aime. Il y a même des feuillets qu'il vaut mieux ne pas dérouler, n'en déplaie à votre système. Cela me fait penser à ma sœur, *l'indiscrète de la famille*. Je lui dirai mille choses de votre part sans douter de votre assentiment.

Mes tendres compliments et adieux, je vous prie, à Madame votre mère et à Madame Apraxine. Adieu, non sans quelques larmes, quoique de loin, quoique avec une perspective bien douce devant moi et que j'apprécie dans toute son étendue. Je vous embrasse tendrement et de toute mon âme, comme je l'ai fait quelquefois dans ma vie.

*) La fille aînée de la Comtesse Stroganoff. Elle avait épousé un baron Stroganoff, devenu comte à la suite de ce mariage.

Memel, ce 5 Septembre 1818.

Ce m'est une consolation de m'adresser à vous d'ici, chère Comtesse, où je suis depuis quelques heures avec un sentiment pénible qui menace à chaque instant d'éclater en larmes. J'en ai versé d'abondantes ce matin en passant notre frontière et en prenant congé du marquis Paulucci, qui me devenait ce qu'aurait pu m'être un ami tendre, parce que je le laissais sur ce sol où mon âme est si fortement enchaînée. Mais point d'attendrissement; il ne sert à rien. Je ne vous parlerai que des faits, et le plus sèchement possible, afin de ne pas dépenser en sensibilité la constance et la résignation dont j'ai besoin encore pour arriver au terme de mon voyage comme je le dois et comme je le veux. Remarquez seulement que c'était une triste manière de célébrer une fête aujourd'hui.

J'ai voyagé fort heureusement jusqu'à présent, au temps près, qui, depuis quinze jours que je suis en route, n'a été beau que les deux premiers; et aujourd'hui, soit pour me fâcher, soit peut-être comme compensation du moment que j'ai passé la frontière, il est devenu superbe. Je m'embarque demain pour traverser *le Strand*: vous aurez trop souvent entendu parler de cette route, pour que je vous dise que c'est la plus courte pour arriver à Königsberg, où j'espère être demain soir. Mais comme c'est un désert arrosé par la mer de tous côtés, et qu'on n'y trouve pas tous les chevaux dont j'ai besoin pour tout mon monde, j'en ai expédié une partie par Tilsitt; les autres sont restés en arrière à cause d'une voiture cassée. Je suis donc livrée *à l'étranger* seule avec Mlle Valouïeff et Cyrille Narychkine. Ils ne sont fort récréants ni l'un ni l'autre, et, Mlle Valouïeff, quoique la plus heureuse des femmes, vu qu'elle me possède sans partage tout le long du jour dans cette odieuse caisse où, depuis huit jours, je suis rentrée plus d'une fois comme un oiseau qu'on met en cage, Mlle Valouïeff donc n'ayant pas ce qu'il faut pour relever mes esprits, ils sont bas, très bas, je ne puis vous le cacher, si bas qu'il vaut mieux n'en pas parler. Cela passera aussi, car je dis comme vous: *Je me connais*; il faut que chaque chose ait le temps de s'épuiser, et puis on recommence à marcher, *voire même* à sauter lorsque la peine est passagère, comme celle-ci le sera, je m'en flatte bien.

J'ai oublié de vous prier dans ma dernière lettre de vous charger d'une commission pour Mad. Apraxine. Mad. Longuinoff va accoucher dans l'absence de son mari, et j'ai promis d'être marraine de l'enfant. Longin désire que Mad. Apraxine le tienne en mon nom sur les fonts de baptême, et j'espère qu'elle voudra bien avoir cette complaisance si cela lui est possible. Veuillez l'en prier de ma part en lui disant mille choses. Bien des compliments aussi à Madame votre mère.

Comment cette lettre partie de Memel vous trouvera-t-elle à Gorodnia? Ces deux points du globe me paraissent si divergents que j'en suis complètement découragée. J'aimerais encore mieux vous chercher en idée à Pétersbourg. Adieu, bien chère, et pour quelque temps, car il sera difficile que je vous écrive avant mon arrivée chez ma mère. En vous disant aujourd'hui que je vous aime, que je vous aime, que je vous regrette, cela s'adresse beaucoup à votre personne et un peu à l'air que vous respirez, au sol sur lequel vous marchez, car je suis d'humeur à ne pas pouvoir envisager avec calme tout ce qui y est étranger. C'est là, je crois, ce qui me fait griffonner d'une manière si affreuse. Pardonnez-le moi, et priez Dieu bien souvent qu'Il me ramène bientôt et heureusement à Pétersbourg, dans votre cabinet, près de vous.

Baden, ce 4/16 Octobre 1818.

Il y a dix jours que je suis parvenue au terme de mon voyage, chère Comtesse. Il a été fort heureux et favorisé par le plus beau temps du monde du moment que j'eus passé notre frontière. J'ai regardé cette circonstance comme une petite compensation, et j'en ai remercié Celui qui sait si bien les dispenser, car, si j'avais eu à surmonter les difficultés d'une mauvaise saison, avec mon humeur peu voyageante et mon aversion pour le pays que j'avais à traverser, c'eût été doublement pénible. Je vous dis ceci parce que cela vient à l'appui de notre opinion si souvent discutée, qu'il ne dépend que de nous de reconnaître le beau côté qui reste à la plupart des situations de la vie. Je me suis retrouvée avec tous les miens comme si je ne les avais quittés que depuis six mois: les mêmes entourages, les mêmes localités, à Brouchsal, où j'ai débarqué. Mais il y a néanmoins une

bien triste différence dans mon séjour de cette année-ci. Je ne sais si vous vous rappelez que mon frère a fait une maladie sérieuse au commencement du printemps dernier: sa santé ne s'est jamais entièrement remise depuis, et maintenant il est dans un état bien alarmant, quoique le danger ne soit pas pressant. Les nouvelles que je recevais en approchant de ce pays me faisaient croire que je ne trouverais plus ici ni mon frère ni ma sœur Amélie, qui devait l'accompagner dans le midi de la France, où Hufland avait prononcé qu'il devait indispensablement passer l'hiver: je dois regretter de les avoir trouvés encore tous deux, et cela vous dit beaucoup. Cette bonne sœur Amélie, toujours tout entière à celui des siens qui souffre, est avec mon frère maintenant, et partage avec Stéphanie l'emploi de garde-malade. Les inquiétudes sur un intérêt commun rapprochent, et je reconnais Stéphanie pour belle-sœur depuis que je lui vois remplir fidèlement des devoirs que bien des circonstances rendent doublement pénibles. Que cet hommage à la justice soit rendu en passant!

Mon frère, par un entêtement que sa maladie augmente encore, s'obstine jusqu'à présent à habiter une campagne à une demi-lieue d'ici; c'est un château supportable seulement au cœur de l'été, humide et exposé à tous les vents. Ni médecins, ni parents ne peuvent l'engager à le quitter. Nous sommes en conséquence venues ici, ma mère et moi, après n'avoir passé que trois jours à Brouchsal. Plus rapprochées de mon frère, nous passons notre temps à attendre de ses nouvelles, à aller en chercher, à nous creuser l'esprit sur les moyens de lui faire faire ce qui peut lui être salutaire, parce qu'il n'y a pas de plus mauvais malade que lui.

Voilà comme je viens de passer une semaine. *Vous* saurez vous mettre à notre place, et j'en suis si convaincue, que je crains presque d'entrer avec vous dans de plus grands détails. Mes deux sœurs de Suède et Darmstadt sont ici aussi, mais nous sommes absolument en famille, les logements n'ayant pas permis de nous faire suivre de qui que ce soit de ma société ou de celle de ma mère, excepté Stoffregen pour mon frère. Ces pauvres médecins, dont la science est si bornée, ne font que des suppositions sur la source du mal de notre malade; ils croient que c'est une désorganisation du bas-ventre, ou bien un vice de conformation dans les artères du cœur. Le résultat visible en

est l'hydropisie, qui va et vient, des crampes et des oppressions inquiétantes, et cruelles au delà de l'expression pour les assistants, parce qu'on ne peut y porter aucun secours au moment où les accès viennent. Voilà le triste tableau de ma position. Je ne parle pas de l'état de ma mère: vous pouvez aisément vous figurer ce que produisent des inquiétudes fondées sur un caractère porté dans tous les temps à voir en noir. Du moins je commence à comprendre à présent pourquoi je suis ici: si ce n'est pour secourir, c'est du moins pour partager!

Il y a bien longtemps que je n'ai eu de vos nouvelles; j'en attends avec impatience. Vous devez être à Pétersbourg à l'heure qu'il est, et j'y suis bien souvent en pensée. J'éprouve un malaise inexprimable de n'avoir aucune nouvelle de cette Russie chérie: depuis que je l'ai quittée, je n'ai reçu qu'une lettre de la Duchesse de Wurtemberg qui est en Courlande. Nous retournons à Brouchsal après-demain; peut-être y entendrai-je parler au moins de Pétersbourg par mes compagnons de voyage. Ne m'appellez pas une enfant dénaturée.... mais je sens toujours davantage que je ne suis chez moi qu'en Russie!

J'ai assez fréquemment des nouvelles de l'Impératrice mère. Elle est arrivée ces jours-ci à Stuttgart et paraît enchantée de son voyage.

Adieu, bien chère et bonne. Quand vous m'écrirez, parlez-moi de tout ce qui vous regarde de loin ou de près, d'abord, et puis un peu de Pétersbourg en général. L'Empereur m'écrit qu'il croit finir plus tôt qu'on ne pensait les affaires d'Aix-la-Chapelle. Je ne me permets pas d'énoncer aucun vœu à ce sujet: l'avenir est impénétrable comme le brouillard qui, dans ce moment, couvre les montagnes qui m'entourent; je ne me permets pas de rien désirer, mais *je crois* que je serai heureuse quand je me retrouverai avec vous à Pétersbourg.

Faites, je vous prie, mes compliments à Madame votre mère, et laissez-moi vous embrasser tendrement comme je vous aime.

J'ai oublié de vous prier de me parler de Mlle de la Chaux, que bien assurément vous n'abandonnez pas. Son état a causé ici bien de l'affliction à ses parents, et je serais charmée de pouvoir lui en donner des nouvelles.

Carlsrouhe, ce 15/27 Novembre 1818.

J'attendais avec bien de l'impatience, chère Comtesse, une lettre de vous datée de Pétersbourg, et je rends grâce au Ciel d'apprendre par vous-même que vous y êtes aussi bien que je le désirais, mieux que vous et moi l'avions cru possible. Il n'y a pas de doute que ce n'est qu'à Dieu seul que vous devez la sérénité dont vous jouissez, à ce Dieu miséricordieux dont l'immense bonté se manifeste toujours davantage à ceux qui le cherchent et le reconnaissent en tout. J'en ai des preuves récentes, bien essentielles et bien frappantes, que je me réserve de vous dire lorsque je vous reverrai. Ce moment n'est pas éloigné: *s'il plaît à Dieu*, je commencerai notre nouvelle année à Pétersbourg. Dans quinze jours je serai déjà en route; elle sera pénible, dans cette saison, et je ne dirai pas que le moment où je me séparerai de tout ce que je laisse ici ne me sera pas douloureux:

De douleur en douleur, on traverse la vie,

dit un poète, mais si j'arrive heureusement à Pétersbourg, il m'y attend bien des compensations. J'éprouve bien du soulagement aussi à laisser mon frère moins mal que je ne l'ai trouvé; malgré la mauvaise saison, bien des symptômes de son état se sont améliorés, et vous concevez de quel poids mon cœur se trouve allégé par là.

L'Empereur est ici depuis avant-hier. Il en repart demain, et fait encore bien du chemin avant d'arriver à Pétersbourg, où il compte cependant être rendu sans faute le 23 (v. st.), quelques jours avant moi.

Vous ne m'en voudrez pas, j'espère, de ce que je ne vous adresse cette fois que cet extrait de lettre, si vous combinez le séjour de l'Empereur ici, le peu de temps que j'ai à y rester, avec l'espoir de vous revoir avant peu. Puissé-je vous trouver *grand'maman* et bien heureuse de l'être! Je prie Madame votre mère de recevoir ici mes compliments. Vous ne me dites pas si mes deux lettres de Memel et de Baden vous sont parvenues exactement. Il est nécessaire cependant, lorsqu'on est à une aussi grande distance, de faire usage de la phrase peu élégante de: *J'ai reçu votre lettre de telle ou telle date*; je me flatte bien que vous ne serez pas de si tôt dans le cas de

l'employer à mon égard. Adieu, bien chère et bonne; encore un peu de peine morale et corporelle, et je vous reverrai, et je serai là où je sens toujours davantage que ma destinée m'attache pour la vie.

Carlsrouhe, ce 9/21 Décembre 1818.

Vous aurez peut-être appris avant que cette lettre ne vous parvienne, chère Comtesse, le malheur que je viens d'éprouver *). Je me rappelle d'avoir terminé ma dernière lettre en vous disant: *Encore un peu de souffrance et je serai en Russie!* J'étais loin de prévoir le genre et le degré de celle qui m'attendait. Ce mieux dans la santé de mon frère était les approches de sa fin: les médecins ne cessaient de m'ôter tout l'espoir que je pouvais nourrir, mais je n'ai jamais guère compté sur eux. Je comptais sur Dieu seul! Il n'a pas voulu le sauver. Puisque ce Dieu de Bonté l'a voulu ainsi, c'est bien! Mais il y a dans cette perte des circonstances qui aggravent beaucoup notre douleur. Ma pauvre mère a supporté ce coup mieux que nous n'osions jamais le prévoir. Nous ne voyons que les dehors: quelquefois je crains que ces apparences ne couvrent un intérieur miné par tant de douleurs! Et cette cruelle idée m'empêche de me reposer sur ce que je vois. J'avais besoin de vous parler. Que de fois j'ai pensé et je pense encore à vous! Combien il me serait consolant de vous voir! Mon départ, comme vous le pensez bien, a été suspendu par cet événement si triste. Cependant, si l'état de ma mère le permet, mon arrivée à Pétersbourg ne sera, j'espère, retardée que de quatre semaines. Sans elle, j'aurais fui sur-le-champ des lieux où *tout* me fait mal maintenant, où je ne trouve plus que des souvenirs d'un bonheur détruit, des espérances détruites. Je voudrais vous dire tant de choses! Je voudrais épancher avec vous tout ce qui remplit si fort mon cœur, mais il y a encore trop d'incohérence dans mes idées pour les mettre en ordre sur le papier. Beaucoup d'idées, de sentiments et de choses m'ont occupée depuis ces quinze tristes jours; avec cela, ma journée entière est à ma mère: vous ne trouverez donc pas extraordinaire s'il y a du désordre dans ma lettre. Adieu, chère

*) La mort du Grand-Duc Charles, frère de l'Impératrice.

et bonne, ce seront des moments de soulagement bien grand, que ceux où nous pourrons réunir nos peines. Ce sera quand il plaira à Dieu: je m'en remets plus que jamais à Sa seule direction.

Puissé-je apprendre bientôt les heureuses couches de votre fille!

Oranienbaum, ce 31 Juillet 1819.

Il y a huit jours que je suis établie sur les bords de la Baltique, et je m'y trouve parfaitement bien: je me sens hors de Cour. Le temps m'a favorisée jusqu'à présent d'une manière singulière; je me livre à tout mon amour pour la mer, je la contemple, je m'y promène: la pudeur seule m'a empêchée jusqu'à présent de m'y plonger, parce que je n'ai pas trouvé encore le moyen de le faire décemment. Voilà bien des jouissances, et, par-dessus tout, je remercie Dieu de me les accorder, et je reconnais avec joie que, quelle que soit leur proportion, je les Lui dois toutes.

L'Empereur est parti le 23 au matin, et je n'ai plus eu le temps de lui faire vos compliments. Il se faisait une fête de ce voyage, et j'espère qu'il y aura trouvé tout l'intérêt qu'il y cherchait. Raison de plus pour ajouter au calme agréable de mon séjour ici.

Votre lettre, chère Comtesse, et le contentement qu'elle exprime entrent aussi dans ma dose de satisfaction. Faites, je vous prie, à Madame votre mère mon compliment sur l'union des deux époux *), qui *auront* oublié la cérémonie du mariage jusqu'à ce que ma lettre vous parvienne. N'est-ce pas une singulière sympathie, que les deux mariages qui nous intéressent si fort, vous et moi chacun de son côté, se soient célébrés le même jour? Le mien aussi doit avoir eu lieu le 12 au soir ou le 13 **). Puissent-ils être tous les deux également heureux! Je sais bien que ce rapprochement m'a fait plaisir.

Maintenant, je vous parlerai de la vie que je mène ici. Je ne reçois personne, afin de n'être pas dans le cas de recevoir tout le

*) Vladimir Apraxine, neveu de la Comtesse Stroganoff, et Sophie Tolstoï (v. p. 94).

**) La Princesse Sophie de Suède, nièce de l'Impératrice, et le Comte Léopold Hochberg.

monde. Je n'y suis que pour les marins. Je vous parlerai de l'amiral Møller, de l'amiral Konopka, qui sont venus me voir de Cronstadt, de Kartzoff, qui est stationné ici avec l'escadre de Kamennoi Ostrof, du colonel Bergmann, qui commande le régiment cantonné à Oranienbaum. Je ne sais s'ils passent pour aimables, mais ils n'ont pas l'air de... courtisans (c'est écrit, si on le lit à la poste, il en résultera ce qui pourra), et me conviennent précisément par cette raison.

Je me promène beaucoup, j'ai beaucoup de nouveaux chemins à découvrir et d'anciens à retrouver. Le plus souvent, on me voit errer sur des plages où n'ont guère passé que des pêcheurs et des contrebandiers: *une robe blanche, un chapeau de paille*, et voilà une page pour un roman. A mon grand regret, je n'ai pas eu encore une seule aventure romanesque. L'Impératrice mère me demandait dernièrement dans une de ses lettres: *Quelles sont vos promenades?* Je revenais les souliers tout remplis de sable pour avoir marché jusqu'à mi-jambe dans le sable au bord de la mer; je pensai: *Ce ne sont assurément pas celles de Pavlofsk!*... Je vous laisse achever ma pensée....

J'agis d'après vos principes, qui sont les bons, et vous parle simplement de moi.

Vous saurez par d'autres les mauvaises nouvelles: la mort de M. Kosadavleff, qui, je crois, n'a pas quitté volontiers la vie, un immense espace de forêts qui a brûlé pendant près de huit jours du côté de Wiborg et a enfumé tout Pétersbourg. Heureusement que les calamités publiques se bornent là. Le temps est extraordinaire, la moisson est presque achevée, et le fruit du sorbier, qui d'ordinaire n'atteint sa maturité ici qu'en Septembre, sèche d'impatience d'être cueilli. Je compte que vous me communiquerez les nouvelles que vous recevez de vos enfants voyageurs, et en attendant, je vous embrasse d'aussi bon cœur que je vous aime.

Czarskoe Selo, Lundi 29 Septembre 1819.

Je crois positivement, sauf les obstacles imprévus, être ici encore vers le temps auquel vous comptez quitter Marino. Comptant faire cette semaine-ci un séjour à Gatchina, je n'y retournerai plus jusqu'au

14 que pour un dîner, et, si vous pouviez m'informer de votre passage par ici un ou deux jours avant de vous mettre en route, il faudrait que j'aie bien du guignon pour vous manquer.

Très assurément j'ai reçu votre lettre qui contient la commission de la comtesse Tolstoï. Elle m'est parvenue dans un temps que je passais plus en voiture qu'en place, pendant la maladie du Grand-Duc Michel, où j'avais un pied à Kamennoï Ostrof et l'autre au Palais d'Hiver. Comme il me serait difficile de satisfaire entièrement à la demande de la Csse Tolstoï, il me fallait proposer des amendements et entrer dans de longues explications, qui, au bout du compte, me disais-je, ne vous trouveront plus à Gorodnia. Voilà pourquoi je ne vous ai pas répondu, et voilà ce que je voulais vous dire de bouche. Nous en parlerons lorsque je vous verrai.

En attendant, je suis bien charmée des bonnes nouvelles que vous me donnez de ce qui vous est cher, et je conçois que vous vous trouviez bien à Marino. Mille remerciements, je vous prie, à Madame votre mère, pour ce que vous me dites de sa part, et je finis par où l'on commence ordinairement: votre lettre m'a fait du bien et du plaisir en me donnant l'avant-goût de ce qui me manque depuis longtemps, la douceur de me trouver avec quelqu'un que j'aime beaucoup et sur qui je compte un peu.

Kamennoï Ostrof, Lundi 12 Juin 1820.

Je suis chargée de la part de l'Empereur de vous demander si vous voulez bien le recevoir à dîner à Marino mercredi prochain, c'est-à-dire après-demain. Comme c'est une chose arrangée à peu près d'avance, je crois que vous ne lui ferez pas de refus. Tout ce que je regrette, c'est de n'être pas à sa place, et que votre départ, qui suivra de près son passage, me défende de penser à faire des projets. Je voudrais bien savoir comment vous vous trouvez, et si vos nerfs sont mieux qu'ils n'étaient ici et à Czarskoe Selo. C'est, je crois, une influence épidémique, à laquelle il n'y a, à mon avis, pas de meilleur remède que de réunir les malades atteints du même mal: pour ma part, du moins, je sens que mes nerfs auraient grand besoin d'être réunis aux vôtres.

Nous sommes ici depuis hier pour la seconde fois, comme vous voyez, depuis huit jours. Je prolonge un peu mon séjour après le départ de l'Empereur. Vous savez que Kamennoï Ostrof a ses bons côtés aussi. Adieu, bien chère, je ne sais pas écrire lorsque j'aimerais mieux parler, mais je n'ai pas besoin de vous dire tout ce que je vous souhaite jusqu'au temps où je vous reverrai. Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de la Princesse, et laissez-moi vous embrasser de tout mon cœur.

Czarskoe Selo, Mardi 22 Juin 1820.

Mille remerciements, chère Comtesse, de ce que vous vous êtes souvenue de moi et de la promesse que vous m'avez faite. J'ai déjà travaillé avec ardeur à la couverture. Je ne vous réponds pas que cette ardeur se soutienne, mais je crois que j'y travaillerai avec plaisir, et je vous réponds qu'à moins qu'une de ces vicissitudes des grandeurs humaines dont nous avons été témoins dans notre siècle ne réduise l'Impératrice mère à la misère de manière à n'avoir pas de quoi se couvrir, elle n'aura pas la couverture qui vous est destinée.

Je ne doute pas que vous ne vous trouviez très bien à Marino, et je voudrais que vous y restiez tout l'été, plus pour vous que pour moi. Depuis que vous avez quitté ces lieux, un Prince de Prusse et Mad. Catalani sont venus y produire de l'effet. Mais, à dire vrai, le Prince a été effacé par la cantatrice; aussi est-il allé se réfugier au camp de Krasnoe Selo, et Mad. Catalani est encore victorieusement ici.

Je vous dis des bêtises, parce qu'il m'est difficile de reprendre l'habitude d'écrire lorsque j'avais celle de parler. Vos compliments attendent l'Empereur: il est à Pétersbourg depuis hier et revient aujourd'hui. Mille choses, je vous prie, à Madame votre mère, en la remerciant de son souvenir. Ci-joint une preuve de ma probité, la serviette, que j'aurais pu garder, parce que vous ne l'avez pas réclamée. Jamais effet quelconque n'a été emballé avec le soin qu'on a mis à cette couverture; il m'a fallu de grands efforts pour tout défaire, et je ne puis vous cacher que j'ai eu quelques mouvements d'impatience. Adieu de tout mon cœur. Je me réjouis d'avoir de vos nouvelles par l'Empereur le 29, et puis je compte sur vos lettres; les miennes

ne vous manqueront pas. Je voudrais pouvoir vous envoyer avec celle-ci tout le bien que je vous désire jusqu'à votre retour.

Czarskoe Selo, 7 Août 1820.

Votre lettre, chère Comtesse, m'a causé une surprise agréable, quoique je fusse étonnée de n'avoir pas reçu encore de vos nouvelles. Cette phrase, qui paraît une contradiction, est cependant très juste: ma surprise a été causée par la date de Moscou. Elle a été agréable, parce que j'ai été charmée d'apprendre que vous y avez été en même temps que l'Empereur, et, vous croyant depuis longtemps à *Gorodnia faisant la bergère*, comme vous dites, j'avais le droit de m'étonner d'être sans nouvelles de vous. N'est-ce pas là une définition digne de figurer dans un traité de rhétorique?

Vous pensez bien que ce que vous me dites sur l'effet qu'a produit le séjour de l'Empereur à Moscou m'a fait un plaisir réel. Je vous remercie aussi des nouvelles que vous me donnez des deux Galitzine *): Michel doit avoir fort changé à son avantage, pour promettre de devenir joli garçon; son frère donnait bien plus cet espoir il y a deux ans.

Les nouvelles de la société vous viendront par plus d'un canal, les nouvelles politiques par les gazettes. Je n'en ai donc pas d'autres à vous donner que celles qui ont rapport au cher Moi. Quinze jours après le départ de l'Empereur, il est allé s'établir à Oranienbaum, où il a eu la maladresse de gagner un rhume, qui l'a contrarié en gênant différentes petites jouissances qu'il s'était préparées à Oranienbaum. Il a eu envie de s'en impatienter, mais je lui ai représenté qu'il n'y avait rien de plus salubre que de ne pas perdre l'habitude des contrariétés, et qu'il fallait rendre grâces à Dieu lorsqu'elles se bornaient à des choses semblables. Sur cela, il s'est soumis, et nous sommes venus passer deux jours ici pour féliciter l'Impératrice mère et les

*) Les Princes Michel et Théodore Golitzyne, orphelins de la Princesse Natalie Golitzyne, née Princesse Schakhowskoï, ancienne demoiselle d'honneur de l'Impératrice.

parents de l'anniversaire de la naissance de la petite Marie *) et passer ce jour *en famille*. C'est joli, n'est-ce pas?

Je repars aujourd'hui pour les rives de la Baltique. J'y ai vu plus de tempêtes que de beaux jours, mais, à cela près, qui a aussi son intérêt, je m'y trouve aussi bien que l'année dernière. J'ai eu du plaisir à revoir tous mes amis les marins, et je me vanterai à vous d'en avoir acquis un que vous ne connaissez pas: je doute que vous puissiez me citer le contre-amiral Oghilvi.

Ce qui dans tout ceci intéressera le plus votre amitié pour moi, c'est que je suis calme. La seule chose qui dérange ce calme, c'est la perspective du séjour de l'Empereur à Varsovie, où bien du monde se plaît à croire que la diète ne sera pas aussi paisible que la dernière. J'en remets le soin à Dieu, puisque c'est là tout ce que j'y puis, et que, quand même j'y pourrais quelque chose, c'est toujours ce qu'il y aurait de mieux à faire.

Mille remerciements à Madame votre mère et à Madame Apraxine de leur souvenir; j'y attache bien du prix. Adieu, portez-vous bien avant tout; ensuite, aimez-moi un peu, comme vous le dites, car je suis toujours prête à vous rendre cent pour un sous ce rapport. Adieu, bonne et chère.

Czarskoe Selo, 21 Septembre 1820.

Chère Comtesse, si je ne vous ai pas dit encore que votre dernière lettre m'a fait le plaisir qu'elles me font toutes, c'est le *perpetuo mobile* de mon existence qui en est la cause. Depuis que je suis revenue d'Oranienbaum, il n'y a pas un mois, j'ai fait le balancier d'ici à Pétersbourg et de Pétersbourg ici, et, depuis le 15 de ce mois, c'est entre Gatchina et Czarskoe Selo que je prends mes ébats. Vous savez que telle est ma destinée, tant que les frimas ne m'enferment pas au Palais d'Hiver. Je tâche d'encadrer dans ces courses mes occupations de nécessité, celles de plaisir, beaucoup de promenade, et, sommairement, je fais ce que je peux, et non ce que je veux, du moins pas toujours. C'est là ce qui m'a fait remettre d'une poste à

*) La Grande-Duchesse Marie Nikolaewna.

l'autre à vous écrire, et, d'après ce qu'on me dit, ma lettre vous trouvera déjà près d'ici.

Il ne fallait pas deux mois et demi d'absence pour y produire les changements de perspective que vous y retrouverez : vous savez que, de nos jours, ces choses-là se passent du soir au lendemain. Entre autres, une absence illimitée de l'Empereur, qui devait être ici pour le 14 d'Octobre, et qui, à cette époque, sera occupé à s'éloigner de nous, probablement dans la Silésie autrichienne, mais il n'en était pas bien sûr lui-même, d'après ses dernières lettres. Je ne puis vous cacher que cela me déplait, que j'ai eu des moments où j'en ai été tourmentée tout de bon, mais que, trouvant cet état fort pénible sans qu'il en résulte rien, j'ai commencé par dire : *Je m'en remets à Dieu ; Il fera ce qu'Il voudra, et ce qu'Il fera sera pour le mieux.* Ce calmant infaillible a tranquillisé mon imagination, et alors mon jugement a trouvé que les probabilités ne sont pas effrayantes pour nous (sauf ce que nous ne savons pas), et que ces probabilités permettent d'espérer le retour de l'Empereur pour le mois de Décembre au plus tard.

Si je suis toujours charmée d'être rapprochée de vous, vous comprendrez que je me réjouis doublement de votre retour lorsque je suis occupée d'idées qui ont le même intérêt pour vous et sur lesquelles vous partagerez tous mes sentiments. Je suis fâchée cependant de penser que vous quitterez la douce vie que vous meniez à Gorodnia.

Quoique *La Princesse de Clèves* ait nourri mon adolescence et que je la savais assez par cœur dans ce temps-là pour connaître la marche d'une passion malheureuse comme un médecin connaît celle de la fièvre chaude, j'aurais eu, et j'aurai toujours, du plaisir à l'entendre ou à la relire. C'est, à mon avis, un joli petit ouvrage. Je n'ai pas eu la patience d'achever *Zaïde*, qui m'a paru moins joli *).

Mais vous êtes bien loin de tout cela, à présent, et du Marino vous allez retomber dans les constitutions. Je vous attends avec quelques petites anecdotes qui vous seront sûrement parvenues déjà, mais que j'aimerai à discuter avec vous.

*) *La Princesse de Clèves* (1678) et *Zaïde* (1670), romans publiés par Mme de La Fayette.

Veuillez faire mille tendres compliments à Madame votre mère. Madame Apraxine n'est plus avec vous, sans quoi je vous aurais priée de lui dire que très certainement j'ai reçu sa couverture après son départ. Je lui en ai été infiniment reconnaissante, mais plus encore pour ce qu'elle y a ajouté par écrit. La couverture qui vous est destinée avance doucement, à la vérité : chaque fois que je la quitte, je m'appuie de l'espoir que vous aurez pourvu à d'autres ressources contre le froid pour cet hiver. La laine va me manquer; il faudra que j'envoie demander chez vous où l'on peut en trouver de semblable. Adieu, bien vraiment chère, ramenez-vous bien portante, et dites-vous que j'aurai une extrême joie à vous revoir ainsi.

1820.

Ce que vous me dites m'a fortement saisie. C'est en contradiction avec ce que les chefs m'ont dit (c'est-à-dire les Wassiltchikoff) aujourd'hui; il s'élève de singuliers soupçons en moi, et, si vous croyez possible *et décent* que je parle à Boutourline moi-même, faites en sorte que cela soit possible *). Je l'ai vu lundi matin; il s'est présenté chez moi comme arrivant. Enfin il y a des circonstances trop minutieuses pour être dites ici, mais qui me trottent par la tête. Je ne pourrai vous voir que demain soir, et je voudrais parler à Boutourline demain matin, si c'est possible. J'ai le cœur mal à l'aise, serré, et il n'est pas vrai qu'il parte un courrier demain; il en a été envoyé un à l'Empereur cette nuit. Je voudrais bien vous voir, mais comment faire? Enfin il faut, si ce n'est par vous, que je mette moi-même Boutourline à la question afin de savoir pour sûr à quoi m'en tenir, et avant de donner l'alarme à l'Empereur, songez qu'on ne franchit pas dans un instant la distance qui nous sépare de lui **).

1820.

Il y a eu ce matin un courrier de l'Empereur avec la réponse tant redoutée et attendue. Je vous l'aurais écrit de mon propre mou-

*) Il s'agit ici de la mutinerie qui éclata le 17 Octobre 1820 au régiment Sémenowsky (v. p. 152).

**) L'Empereur était alors au congrès de Troppau.

vement, si je ne vous en avais crue informée. Voici un ordre du jour qui est le résultat de tout ceci. Tout bien pesé, et surtout les avis des militaires en général énoncés d'avance mis dans la balance, il me paraît difficile que l'Empereur ait pu agir différemment. La décision, si elle est sévère, est du moins d'une impartialité complète. Je vous ferai voir demain la lettre où les raisons qui l'ont décidé sont plus développées, et je n'ai pas besoin de vous dire que j'accepte votre proposition avec bien du plaisir. Renvoyez-moi, je vous prie, cet ordre du jour quand vous l'aurez lu. Non que je veuille faire la mystérieuse, car il sera publié demain, mais je vous dirai pourquoi.

Czarskoe Selo, 3 Juillet 1822.

Le prince Galitzine *) m'a remis à son retour de Marino le paquet et le billet dont vous l'aviez chargé pour moi. Je n'ai pas besoin de vous dire que sa vue m'a fait du bien, et que j'ai été charmée d'apprendre par lui les détails qui m'étaient nécessaires sur votre santé et sur votre départ. Je vous remercie de ce que vous m'en dites vous-même; l'Empereur déjà m'avait beaucoup parlé de vous et de ce qui me tenait à cœur de savoir sur votre compte. Quant à *ces nerfs* qui sont une espèce de chiffre de convention pour tant de choses qu'on ne veut pas nommer, je vous dirai qu'il vous arrivera, j'espère, ce qui arrive souvent, ce que je connais par ma propre expérience: c'est que, lorsqu'une peine passagère les détraque, s'il survient un choc plus sensible auquel se mêle une petite dose d'indignation, cela produit l'effet d'un tonique, cela vous remonte en vous donnant une vigueur étonnante. Je désire que ce qui a ébranlé *mes nerfs* à votre intention produise sur vous l'effet que je désire.

Je vous avoue que la singulière manière dont on a fait arriver votre fille à Pétersbourg m'a pétrifiée, et je ne puis répondre à ceux qui m'en parlent avec une touchante ingénuité que par cette pétrification. C'est une vilaine chose que le monde, et je pense que si ceux qui par leur conduite composent ses scènes les plus déplaisantes

*) Le Prince Dmitri Golitzyne, frère de la Comtesse.

pouvaient les voir dans toute leur laideur, ils auraient trop de goût pour les jouer. Ajournons ce chapitre au mois de Septembre.

Je vous sais arrivée à Moscou, et j'espère que vous y êtes arrivée bien portante malgré l'excessive chaleur dont vous avez dû souffrir en route. Maintenant vous êtes à Gorodnia: si vous avez aussi beau temps que nous ici, vous y serez bien. Je désire surtout que vous jouissiez d'un calme que j'envie un peu à tous ceux à qui il est accordé. Vous savez qu'il n'est pas mon partage, de la manière dont je vis; d'ailleurs la perspective que j'ai devant moi troublerait même le calme le plus délicieux. Le fatal voyage en Italie est décidé pour l'Empereur; il se mettra en route à la fin du mois d'Août ou au commencement de Septembre. Le lieu du congrès est Vérone au lieu de Florence, mais cette légère modification, utile peut-être pour les affaires, est presque nulle pour moi. Enfin je vois pour moi au bout de l'été un brouillard terne et épais avec mille fantômes vagues dedans, et vous sentez si cela troublerait l'existence la plus agréable.

La Duchesse *), qui est partie pour les bains de mer à Réval, a laissé sur ma conscience une commission, que voici. Vous vous rappelez sûrement M. de Gerngros, que la Duchesse connaît beaucoup aussi. Vous savez sans doute par quel enchaînement de circonstances malheureuses et par quelles intrigues M. Gerngros est écarté pour jamais du service militaire. La Duchesse n'a pas réussi à obtenir pour lui une place dans le civil ici. Elle croit que peut-être le prince Dmitri pourrait lui en donner une sous ses ordres, et, comme toute votre famille connaît ce pauvre Gerngros et lui veut du bien, nous avons pensé que de ce côté-là il y aurait peut-être une ressource pour le tirer d'une situation désespérée. Je suis sûre que, si quelque chose peut se faire pour lui, c'est ce qu'il a de mieux à désirer.

Avez-vous lu *Les Séductions politiques* **)? Si vous ne connaissez pas ce roman, lisez-le; je suis sûre qu'il vous intéressera, non comme un roman, mais comme l'histoire du jour.

*) La Duchesse Antoinette de Wurtemberg († 1824).

**) *Les Séductions politiques, ou l'An MDCCCXXI. Roman par l'auteur des F... du S...* (*Les Folies du siècle*, par H. Lelarge de Lourdoucix). Paris, 1822.

Adieu, bien, bien chère. Veuillez faire de ma part mille compliments à la Princesse, et dites à Mme Apraxine que je me réjouis du rétablissement de la princesse Serge à proportion des inquiétudes que sa maladie m'a données en pensant aux siennes. Ne le lui dites cependant qu'autant qu'elle sera instruite de cette maladie. J'ai reçu aussi les souliers tricotés par Mme Ritter avec le billet que vous avez laissé à Czarskoe Selo: j'allais oublier de vous en parler et de vous prier d'en faire mes remerciements. Adieu encore une fois, chère. Je n'ai rien de nouveau à vous dire sur tout ce que mon cœur vous donne et vous souhaite.

Czarskoe Selo, 27 Août 1822.

Si je n'ai pas répondu plus tôt à votre bonne et aimable lettre, c'est que je l'ai reçue dans un temps où j'avais l'âme et l'esprit un peu troublés, et l'on fait mieux de ne pas écrire dans ces moments-là. Ensuite il a fallu me refaire un peu, et, grâces à *Dieu* (et certainement pas à *moi*), un séjour de plus de quinze jours a beaucoup contribué à me remettre en équilibre.

L'Empereur est parti, comme vous saurez, il y a trois semaines: il doit être à Vienne depuis hier. Les dernières nouvelles que nous avons de lui sont de Varsovie, du moment de son départ; il se portait bien et paraissait satisfait. La contrariété que ce pauvre marquis de Londonderry a jugé à propos de causer au congrès n'est cependant pas un bon commencement. Ne trouvez-vous pas que cet événement appartient tout à fait aux coups de théâtre du siècle? Rien ne devrait plus nous étonner, et cependant les choses de ce monde ont toujours l'air d'arriver comme on ne s'y attendait pas. J'espère bien que votre retour dans nos contrées ne se mettra pas à la hauteur du siècle, que vous arriverez tout simplement, tout bonnement le mois prochain, comme je m'y attends, et je vous assure que je ne m'étonnerai pas, quand même ce serait dans la première moitié du mois, mais je m'en réjouirai tout simplement, tout bonnement.

Je ne vous ai pas écrit pour vous dire que j'ai vu Natalie *), parce que je n'avais rien à vous apprendre à son sujet, si ce n'est

*) Fille aînée de la Comtesse, mariée au Comte Stroganoff.

que j'ai été charmée de la voir, et vous le saviez. Je lui ai trouvé très bon visage, les joues arrondies, et toute la vivacité de la santé dans l'expression de la figure; du reste, elle n'a pas pris d'embonpoint, mais elle assure qu'elle se porte très bien. Adèle *), qui sûrement est avec vous dans ce moment, de même que les autres membres de la troisième génération, vous en diront bien davantage encore sur le compte de Natalie.

Ce que vous me dites de votre santé me fait grand plaisir. Nous avons eu ici un été magnifique, qui continue encore fort beau, et je vous désire une aussi belle automne pour Marino. Je viens de passer ici une quinzaine de jours bien calmes qui m'ont fait le bien dont je vous parlais et que vous comprendrez. Maintenant je vais recommencer à courir, pour la St-Alexandre, pour ma fête, pour les couches de la Grande-Duchesse qui sont attendues à la moitié de Septembre: enfin, je ne vois plus rien de certain dans mon avenir, si ce n'est que je serai fort en mouvement. Vous vous direz mieux que je ne le puis si cette perspective me paraît douce, mais, puisque c'est ainsi, c'est probablement très bien et je m'y soumettrai *galamment*.... s'il plaît à Dieu, s'entend.

Mille choses, je vous prie, de ma part à la Princesse: j'ai bien pensé à elle hier, mais des félicitations aussi tardives seraient déplacées; mes vœux pour elle sont au reste tous les jours les mêmes. Adieu, bien chère et bonne, je ne vous répète pas ce que vous savez sur mes sentiments et ce qui est si bien établi, si inaltérable.

Czarskoe Selo, 17 Juillet 1823.

Veillez avant tout faire mes sensibles remerciements à la Princesse **) de ce qu'elle s'est rappelée de mon désir de voir des étoffes de Moscou. Il faut avoir comme elle celui d'obliger pour penser à un objet de ce genre au milieu des tracàs et des fatigues d'un voyage et des distractions de tout genre qui devaient l'occuper pendant son

*) Seconde fille de la Comtesse, mariée au Prince B. Golitzyne.

**) Princesse Natalie Golitzyne, mère de la Comtesse.

court séjour à Moscou. J'ai choisi trois échantillons, que je joins ici de la manière dont vous me le demandez. Si ces étoffes se vendent par archines, il me faudra douze à treize archines de chacune; si c'est par pièces, il faudra prendre toute la pièce. Mais surtout exprimez bien à la Princesse, avec mille compliments, comme son aimable attention a de prix pour moi.

Je ne vous dirai pas que votre lettre m'a fait plaisir: vous savez combien j'ai besoin d'avoir de vos nouvelles. Celles que vous me donnez sont bien satisfaisantes, et j'espère qu'un voyage aussi bien commencé ne produira que du contentement pendant toute sa durée. Je désire fort vous voir revenir avec beaucoup d'embonpoint et peu de savoir, puisque l'un ne se gagne qu'aux dépens de l'autre.

Quant à moi, dont vous voulez que je vous parle, je n'ai rien fait qui vaille la peine d'être redit. Bientôt après que vous nous aviez quittés, j'ai découvert que j'avais la fièvre depuis quinze jours: je croyais que c'étaient des sensations nerveuses, mais il a bien fallu m'avouer que c'était la fièvre. Je l'ai cependant portée avec moi encore pendant dix jours, tant pour voir ce que cela deviendrait que parce que le moment de me traiter n'était pas opportun. Enfin je me suis livrée aux médecins. J'en avais deux pour moi, et l'importance qu'ils se donnaient m'était odieuse (vous savez que Stoffregen est aux pays étrangers). Ils m'ont enfermée et droguée pendant douze à quinze jours, et maintenant je me porte bien, et l'on me fait tous les jours compliment sur ma bonne mine. Voilà mon histoire!

En attendant, l'on campe et l'on manœuvre à Krasnoe Selo. L'Empereur, entre deux, a fait une absence de neuf jours aux colonies militaires, et l'expédition de Péterhof nous attend dans trois jours. S'il fait beau, il y aura au moins compensation pour les fatigues dans la jouissance de plusieurs milliers de personnes. Depuis votre départ, nous avons eu de tout, déluge, temps charmant, chaleurs accablantes; nous sommes encore un peu à cette hauteur du baromètre, malgré des orages journaliers et des plus violents. Il y en a eu un la semaine dernière qui a fait beaucoup de ravage ici: la foudre a donné sur la colonnade, dans le jardin, dans une maison de la ville, et dans la terre tout près du Château, où elle a soulevé et lancé le pavé au loin.

Maintenant, pour finir mon insipide lettre, je vous dirai un tendre adieu, ma bien chère. Si Mad. Apraxine est avec vous, dites-lui, je vous prie, de ma part, non pas *mille choses*, parce que c'est trop banal et trop vague, mais que je désire qu'elle se rappelle de moi comme de quelqu'un qui l'aime bien sincèrement. L'Empereur me charge de vous remercier de votre souvenir auquel il est toujours bien sensible, et je finis une bonne fois en vous embrassant de tout mon cœur.

Oranienbaum, 27 Août 1823.

Je tiens à dater ma lettre d'un endroit que j'aime, et où je viens de passer dix jours de calme et de loisir. Je le quitte demain, mais il me paraît qu'en vous écrivant encore d'ici, j'ajoute à tout le bien dont j'y ai joui le plaisir de me rapprocher de vous. L'Empereur nous a emporté l'été: depuis le lendemain de son départ, nous n'avons plus eu de journées parfaitement belles, mais je puis mieux me passer de beau temps ici, où la vie est facile, que là où elle est une lutte de tous les moments. Passons plutôt à celle du midi de l'Europe.

J'aurais partagé avec vous l'enthousiasme que vous avez eu pour l'Infant Don Miguel, s'il n'y avait dans toute cette affaire quelque chose qui me fait rougir pour la dignité paternelle et souveraine. Il me semble que le Roi de Portugal ne peut pas regarder son fils sans un sentiment de honte et sans se dire au fond de son cœur: *Il a fait ce que je n'ai pas su faire*. D'après ce que je sais de cet intérieur de famille, il me paraît que ce pauvre Roi est un peu capot entre Don Miguel et *son héroïque mère*, qui est une maîtresse femme! Vous direz que je glace votre imagination: c'est le vent de la capitale qui souffle sur vos champs fleuris. Sérieusement, j'ai été charmée de m'être rencontrée avec vous dans l'effet que m'a fait la jolie phrase de la lettre de Don Miguel; s'il l'a sentie et dite lui-même, il aura beau être laid, il sera toujours séduisant. Je crains, à vous dire la vérité, que ce ne soit un embellissement français, car ce n'est pas au Brésil, où il a été élevé, que notre pauvre Miguel aura puisé des sentiments chevaleresques. Quoi qu'il en soit, cette

phrase m'a causé un tel ravissement que j'avais besoin d'en jouir avec quelqu'un, et vous savez que j'aurais colporté mon ravissement très en vain dans le cercle où je vis. Vous sentirez donc le plaisir que vous m'avez fait en me parlant du vôtre.

L'Empereur, que votre lettre a trouvé encore à Czarskoe Selo, vous fait mille remerciements pour votre souvenir. Ne l'auriez-vous pas vu par hasard à Moscou? Quant à moi, voici mon avenir: c'est le même tous les ans. Je vais d'ici me jeter dans les tracas de Kamennoi Ostrof, subir la St-Alexandre avec toutes ses fatigues, et, quelques jours après, aller à Czarskoe Selo, où, cette fois, j'attendrai le retour de l'Empereur. Ce sera ainsi s'il plaît à Dieu; sinon, cela sera peut-être tout le contraire. Il permettra, j'espère, que nous nous retrouvions comme toujours à votre retour.

Chargez-vous, je vous prie, de réitérer mes remerciements à la Princesse et de lui faire mes bien tendres compliments. Je joins ici une lettre pour Mad. Apraxine, en comptant sur votre complaisance pour la lui faire parvenir en cas qu'elle ne soit plus avec vous.

Que je vous dise encore qu'à mon dernier séjour à Kamennoi Ostrof, j'ai eu *the good luck* de voir le prince Paul Galitzine *) pendant presque toute une journée. Je l'ai commencée en assistant à sa sortie du matin suivi de sa cour et de toute sa famille, le grand-père et la grand-mère des premiers. J'ai eu un vrai plaisir à le voir, et me suis étonnée des progrès qu'il a faits dans la seconde année de sa vie, comme si c'était l'âge de la décadence et non celui du développement. Il ressemble à Adèle d'une manière frappante.

Adieu de tout mon cœur, et avec toute la bonne et tendre amitié dont il est rempli pour vous.

Czarskoe Selo, Mercredi 1 Octobre 1823.

Votre lettre m'est parvenue exactement. Je n'ai pas besoin de vous dire si elle m'a fait plaisir, mais de vous expliquer que vous auriez reçu ma réponse dès aujourd'hui, si je n'avais été dans

*) Fils de la Princesse Adélaïde Golitzyne, la seconde fille de la Comtesse Stroganoff.

l'attente de voir Buyo, dont la conversation devait décider du reste de ma semaine. J'ai été avant-hier à Gatchina; ils pensaient venir ici cette semaine, mais il n'en sera rien, de sorte que je ne quitterai pas ces lieux jusqu'au commencement de l'autre semaine.... sauf les causes inattendues. S'il ne vous convenait pas, par hasard, de venir cette semaine, que ce que je vous dis ne vous empêche pas de faire vos arrangements pour l'autre. En venant mardi ou lundi soir, vous ne me mettriez que dans l'impossibilité de coucher à Gatchina. Cependant vous sentez bien que, plus tôt je vous verrai, mieux cela vaudra. Voilà donc de la marge pour vos arrangements!

Si vous avez pensé à moi en passant par ici, j'ai mieux fait: j'ai contemplé et suivi des yeux la voiture qui vous renfermait. J'ai pensé à ce que vous éprouveriez d'être heureusement revenue, je me suis figuré votre arrivée dans votre maison, la joie et le contentement d'un côté et de l'autre, et ces tableaux ont agréablement occupé mon imagination pendant mon dîner, car c'est de mon grand couvert que j'ai vu tout cela.

Sans que vous me le disiez, je voyais d'ici votre existence active, et je vous assure que c'est par cette raison que je ne vous ai pas écrit la première, car j'avais bien envie de vous demander comment vous vous portez, mais vous auriez cru que je vous réclame, et cela vous aurait tourmentée de ne pas pouvoir venir d'abord. Croyez que *bramo molte, nulla chiedo*.

Quand vous aurez décidé ce que vous comptez faire, avertissez-moi la veille, afin que l'appartement de Mad. Dibitch soit prêt à vous recevoir. Adieu, bien chère, il me sera doux au delà de l'expression de vous posséder ici.

Czarskoe Selo, Jeudi 4 Octobre 1823.

J'ai reçu votre bonne et aimable lettre lundi soir à Gatchina. J'en suis revenue mardi, j'ai été un peu souffrante mercredi et aujourd'hui je vous remercie de tout mon cœur de ce que vous me confirmez l'agréable nouvelle de votre arrivée à Marino et m'apprenez que vous êtes toutes en bonne santé. Veuillez remercier

la Princesse de ce qu'elle me fait dire par vous et lui offrir mes compliments. Il n'y a rien de changé jusqu'à présent aux projets que vous connaissez sur mon séjour ici. J'espère pouvoir y attendre l'Empereur de pied ferme: il ne nous dit non plus qu'il y ait rien de changé au moment fixé pour son retour; je n'ajoute donc pas de foi aux conjectures du public là-dessus. Quant à ce qui me regarde et me tient fort à cœur, rappelez-vous, je vous prie, que le 14 est le jour de naissance de l'Impératrice mère et que je suis à Gatchina dès le 13. J'en reviens en général le 15: sauf ces trois jours, tous les autres me laissent la liberté de vous attendre, et vous savez si c'est une attente douce et agréable pour moi.

J'ai fait à Gatchina la connaissance de ma future belle-sœur *). C'est une intéressante et aimable enfant: je n'ai guère éprouvé un semblable attrait dans des rapports pareils. Fasse le Ciel qu'elle reste telle qu'elle est! C'est le refrain aux éloges unanimes qu'elle mérite et qu'elle a obtenus de l'extrait du public qui était réuni à Gatchina. Je n'ai pas rencontré encore un individu qui n'ait fini sa phrase par un: *Pourvu qu'on ne la gâte pas!* Pour moi, elle me fait l'effet d'une perspective charmante qu'on me fait voir dans l'éloignement, mais dont le chemin est barré pour moi par mille obstacles et difficultés. Vous comprenez ma poésie, je pense, et vous vous doutez de la résolution que j'ai prise de gravir, de franchir, d'écarter tous les obstacles pour arriver à ce joli site. Le Ciel aidera, j'espère, des efforts qui viennent d'une source pure. J'anticipe sur nos conversations. En attendant les bons moments où je pourrai en jouir, je vous embrasse, bien chère, avec une tendre amitié.

1824.

Le bulletin sera satisfaisant. L'Empereur a plus dormi cette nuit que les autres, et il est beaucoup plus ranimé qu'hier; il a une toute autre mine qu'hier, et plus cette faiblesse affligeante qui me rendait *nerveuse* hier. Mais la partie de la jambe malade affaiblie par l'ancien accident s'est rouverte. Ce n'est pas la première fois: la même chose

*) La Grande-Duchesse Hélène Pavlowna.

était arrivée à Vienne pendant le congrès, et ce n'est que l'affaiblissement local de la peau, et non un abcès, qui a causé cette plaie. Elle le retiendra enfermé plus longtemps qu'il ne l'aurait été d'ailleurs, mais c'est le seul inconvénient, et il est rassurant d'avoir dans le passé un exemple de comparaison. Bonjour, l'Empereur est bien sensible à votre sollicitude, et il me charge de vous en remercier.

Czarskoe Selo, Vendredi 22 Mai 1824.

Il faudrait que je fusse bien malade pour trouver gênant de vous écrire, et au contraire je me porte bien; mon mal au pied est à peu près passé: on ne me prescrit plus que quelques ménagements, que j'observe, je vous assure, avec scrupule. C'est moi maintenant qui vous dis: *Ménagez-vous!* et, ne l'oubliez pas, la vie que vous menez s'accorde bien moins avec les ménagements qui vous sont nécessaires que la mienne, qui, à quelques petites secousses près pour me tenir éveillée, est assez calme et paresseuse jusqu'à présent.

J'ai reçu ces jours-ci une lettre de l'Empereur, qui me charge de mille hommages pour vous. Il se portait bien et paraissait satisfait: la diète coulait doucement comme une belle rivière.

L'espoir vague que vous me donnez de vous voir me fait du bien. Ce qui m'en fera aussi préalablement, c'est de vous savoir établie à la campagne, buvant et promenant. Je pourrai maintenant vous écrire pour vous demander de vos nouvelles. Je n'ai pas voulu commencer notre correspondance, parce que j'aurais dû vous dire: *A peine arrivée, je suis incommodée*, et cela avait l'air à mes yeux de vouloir effrayer et intéresser, d'autant plus qu'il n'en valait pas la peine.

Adieu, bien chère, portez-vous bien: ces trois mots, dirigés vers différents points de l'horizon, sont tout ce que je demande de bonheur sur la terre. A propos, Longuinoïff cherche à me porter à une perfidie à votre égard. Jamais il n'y parviendra. Je lui ai dit de vous en parler, mais, comme il est parfois distrait, parlez-lui des échantillons d'étoffes de France quand vous le verrez.

Czarskoe Selo, 21 Juin 1824.

J'ai attendu pour vous écrire, chère et bonne, une petite lueur dans les ténèbres qui m'entouraient sur toutes choses. Cette lueur n'est pas bien satisfaisante, mais je vous dis ce que je sais.

L'Empereur n'ira que pour quelques heures à Kamunnoï Ostrof mercredi, et vendredi il part pour les colonies militaires. Si, comme on le croit, l'Impératrice mère retourne jeudi ou vendredi à Pavlofsk, j'irai pour ma personne à Kamunnoï Ostrof y passer le temps de l'absence de l'Empereur. Comment concilier avec tout cela le désir extrême, le besoin que j'ai de vous voir un peu à mon aise? Je n'en vois pas d'autre moyen que de vous demander de me faire part de vos plans avec la plus scrupuleuse exactitude. Si, comme je crois le comprendre, la Princesse compte se mettre en route dans le courant de la semaine, je resterai ici afin d'avoir le plaisir de l'y recevoir et de ne pas manquer la douceur de vous voir; j'atteindrai par là une partie de ce que je serais allée chercher à Kamunnoï Ostrof, où je puis aller plus tard. Si le séjour de l'Impératrice mère se prolongeait ici, dans aucun cas je ne pourrais quitter ces lieux. J'aime à croire cependant que rien ne la retiendra au delà de jeudi, puisque ce ne pourrait être que la santé de la Grande-Duchesse, qui va bien.

Maintenant, parlons de Moscou. C'est-à-dire que je n'ai rien à vous en dire encore. Vous savez que l'Empereur avait décidé ce voyage à part lui, mais il n'y a rien de prononcé encore. Cela tient, je crois, à ce que, dans ces huit jours un peu agités, il a été difficile de traiter l'article de Moscou avec l'Impératrice mère. Toutefois cela ne peut pas tarder, et, dès que je saurai ce qui en est, je vous en informerai.

Ma maussaderie, qui était bilieuse probablement, a tourné et fini par une petite fièvre, pour laquelle on m'enferme aujourd'hui, mais dont demain j'espère qu'il ne sera plus question. Je finis ma lettre, plus remplie de suppositions que de faits, en vous priant de vous bien porter, chère et bonne, et vous embrassant de tout mon cœur, si vous le permettez.

Dimanche 22 Juin 1824.

Votre billet m'a touchée plus que je ne puis vous le rendre, chère bonne. Comment nommerais-je *faiblesse* le témoignage de ce qui fait le seul charme de la vie, une affection vive et sincère? Je connais l'influence dont vous avez souffert hier; plus que quoi que ce soit, elle vous met à bas. On vous présente des tableaux exagérés, on ne songe pas au mal qu'on vous fait par là, ces tableaux se placent sur le fond de découragement qu'on prend toujours dans cette atmosphère, et le cœur, qui reçoit tout cela, en reste déchiré, tandis que l'imagination, d'où cela part, se distrait une heure après de manière à ne plus se rappeler de ce qu'on a dit. Dites-vous bien que c'est là ce qui a augmenté votre malaise.

La jambe de l'Empereur a sans doute souffert de son état, c'était malheureusement inévitable. Il s'est formé une petite plaie, mais, s'il plaît à Dieu, le temps et le calme qui se rétablira feront que ce soit la dernière. Il était extrêmement ému hier: il venait de là, il avait pris un dernier congé *); cela ne pouvait être qu'ainsi. Du reste, il se portait bien et ne sentait pas le moindre mal. Je crains tant de le contrarier, que je n'ose pas même faire demander de ses nouvelles ce matin, mais il s'est couché de bonne heure hier, parce qu'il tombait de sommeil.

Pour moi, vous pouvez en juger mieux que l'Impératrice. Elle m'a trouvée faible, parce que j'avais couru de toutes mes forces pour la rejoindre. Elle m'a dit qu'elle avait couru pour m'empêcher de courir; je n'ai pas trop compris cette logique, lorsqu'on se sent suivi par quelqu'un qui veut vous rejoindre. En attendant, j'étais, comme de raison, très essoufflée, et cela lui a fait faire une phrase sur moi. Sérieusement, je vous répète ce que je vous ai dit hier, vous voyez que je fais ce que je puis et ce que je crois devoir me faire du bien. Je m'imagine que ce que je ne puis pas faire serait précisément ce qui me conviendrait le mieux: probablement je me trompe, puisque Dieu ne m'en donne pas la possibilité. Laissons-Le faire! Je m'en

*) Mort de la fille de Marie Narychkine (v. p. 300).

remets à Lui pour vous aussi, bien chère, car j'ai appris à craindre, non pas trois mois, mais trois jours.

Adieu de tout mon cœur. Je serai probablement à Pavlofsk cette après-dînée, mais il faudra renoncer à vous voir. Si je pouvais trouver un petit moment pour vous dire adieu, quand même ce ne serait pas seule, cela me ferait du bien. En attendant, adieu encore ici, avec tout ce que je ne puis vous exprimer, mais que je sens si vivement pour vous.

Czarskoe Selo, 14 Juillet 1824.

C'est avant-hier que j'ai reçu votre lettre du 7, et je profite du premier jour de poste pour vous en remercier et vous dire, si je le puis, l'impatience avec laquelle je l'attendais et le plaisir qu'elle m'a fait. Vous savoir heureusement arrivées, par tous les dangers qui, à ce qu'on prétend, existent sur les routes de Moscou, est en effet un grand sujet de satisfaction pour moi. Mais je voudrais vous savoir maintenant à Gatchina, car il ne laisse pas que d'être très contrariant de passer la belle saison bloqué à Moscou. Je m'attendris sur cette pauvre bonne ville, sur qui les calamités viennent fondre depuis tant de siècles: elle n'avait pas passé encore par les inondations, et s'en croyait préservée par sa situation locale. Enfin il faut espérer que les pluies cesseront ce mois-ci. Je voudrais vous envoyer d'ici quelques-unes de nos belles journées, car, à tout prendre, l'été est fort agréable, quoique, dès qu'il tombe un peu de pluie, on fait des phrases sur les pluies de Moscou qui vont nous arriver, et, quand il n'y en a pas, on se plaint de la poussière.

Au lieu de bavarder comme je fais, j'aurais dû commencer par répondre à votre bonne et tendre sollicitude pour nous. L'Empereur, grâce à Dieu, va bien. Sa jambe a très bien supporté et les manœuvres et le voyage aux colonies; il a même assisté déjà debout à la messe sans en souffrir. Pour moi, je vous assure que je suis bien aussi et moins faible. Veuillez dire à la Princesse, en lui faisant mille compliments de ma part, que j'ai suivi son conseil, que j'ai repris l'exercice du cheval et que j'en ai éprouvé véritablement un bien sensible. Tout va bien ici, comme vous voyez. Puisse-t-il en être de

même chez vous, et à présent, et dans la suite, et toujours! Depuis que vous nous avez quittés, je n'ai pas bougé d'ici; tout tourne autour de moi. L'Empereur va et vient à Krasnoe Selo, l'Impératrice mère à Gatchina et Krasnoe Selo, les Grandes-Duchesses de Pavlofsk à Krasnoe Selo, Hélène en vomissant et gémissant, car il n'y a plus de doute sur la *voie de famille* *), comme disent les Anglais. A la fin de cette semaine, je me remettrai en mouvement aussi pour Péterhof, où il n'y aura pas de fête, mais le spectacle d'un embarquement: le Grand-Duc Nicolas et la Grande-Duchesse s'embarqueront le 22 ou 23.

L'Empereur, piqué d'émulation de ce que vous dites sur l'Opéra Italien de Moscou, assure que nous allons en avoir un qui sera meilleur encore. J'en serai très charmée et vous aussi, je crois, quand nous le verrons. En attendant, il me charge de vous dire mille choses et de vous remercier de votre souvenir et de votre intérêt.

Je vous écris mal à mon aise. Je voulais absolument faire partir ma lettre par la poste d'aujourd'hui, et je l'ai disputée à une matinée coupée et troublée par des visites de Pavlofsk. Il me semble donc que je ne vous ai rien dit, parce que je n'ai pas pu me laisser aller à toute l'expansion de mes sentiments, mais vous les reconnaîtrez toujours, j'en suis sûre, et à travers tout, et cela me rassure.

Hier nous avons marié Mlle Sabloukoff, et, pendant la cérémonie, tout d'un coup l'époux m'a paru si laid, qu'il m'a pris un serrement de cœur et qu'elle m'a fait l'effet d'une victime. Elle ne se sentait pas victime cependant, et elle est partie très satisfaite après la cérémonie.

Veuillez dire à Mad. Apraxine que j'ai été bien charmée de revoir ici la princesse Schtcherbatoff, et que je lui trouve parfaitement bon visage; ajoutez-y, je vous prie, mille amitiés bien sincères.

Adieu, chère et bonne, j'ai besoin de vous dire ce que vous savez de reste, que je vous aime de tout mon cœur et que je ne cesse de faire des vœux pour vous.

*) Family way.

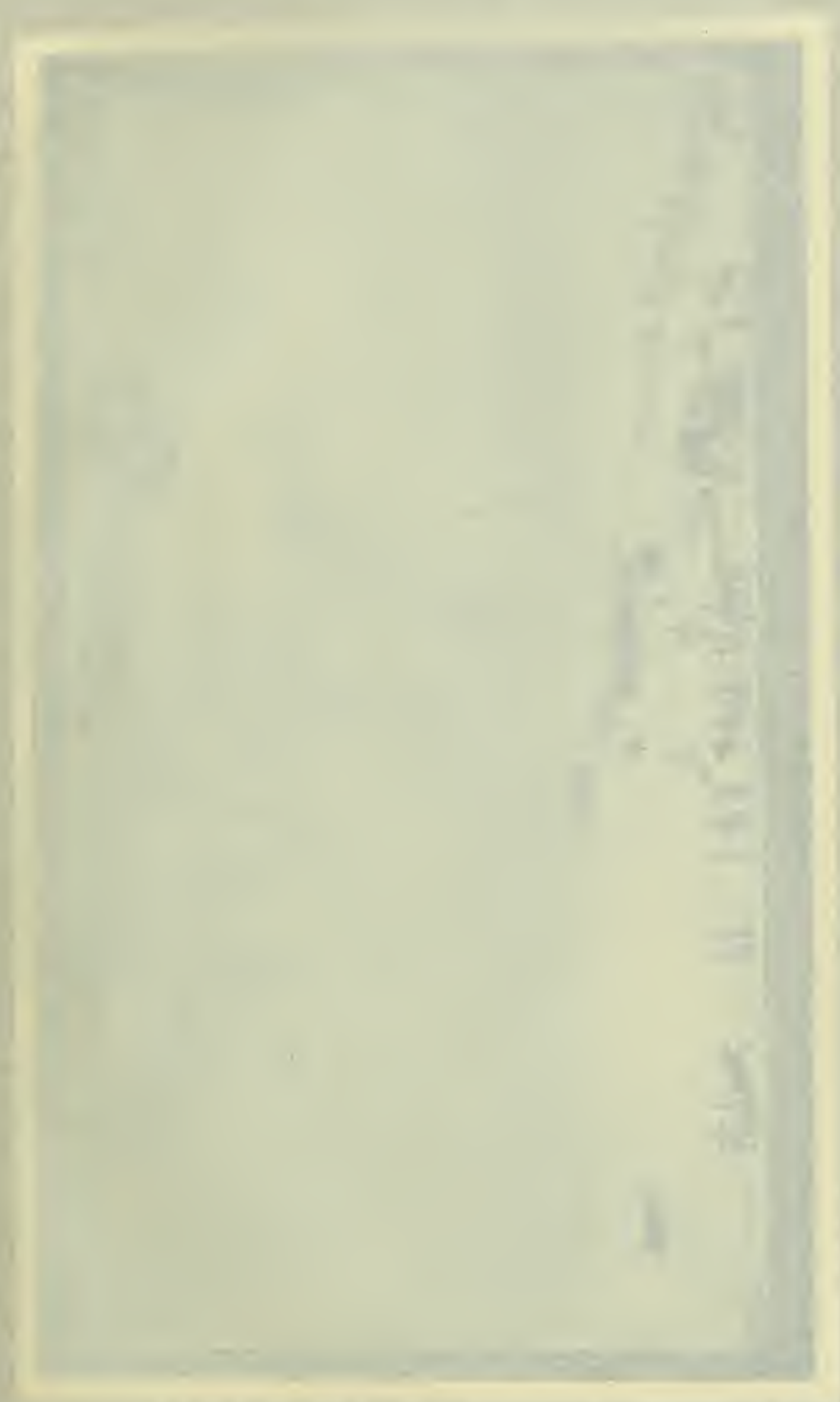
Czarskoe Selo, 25 Août 1824.

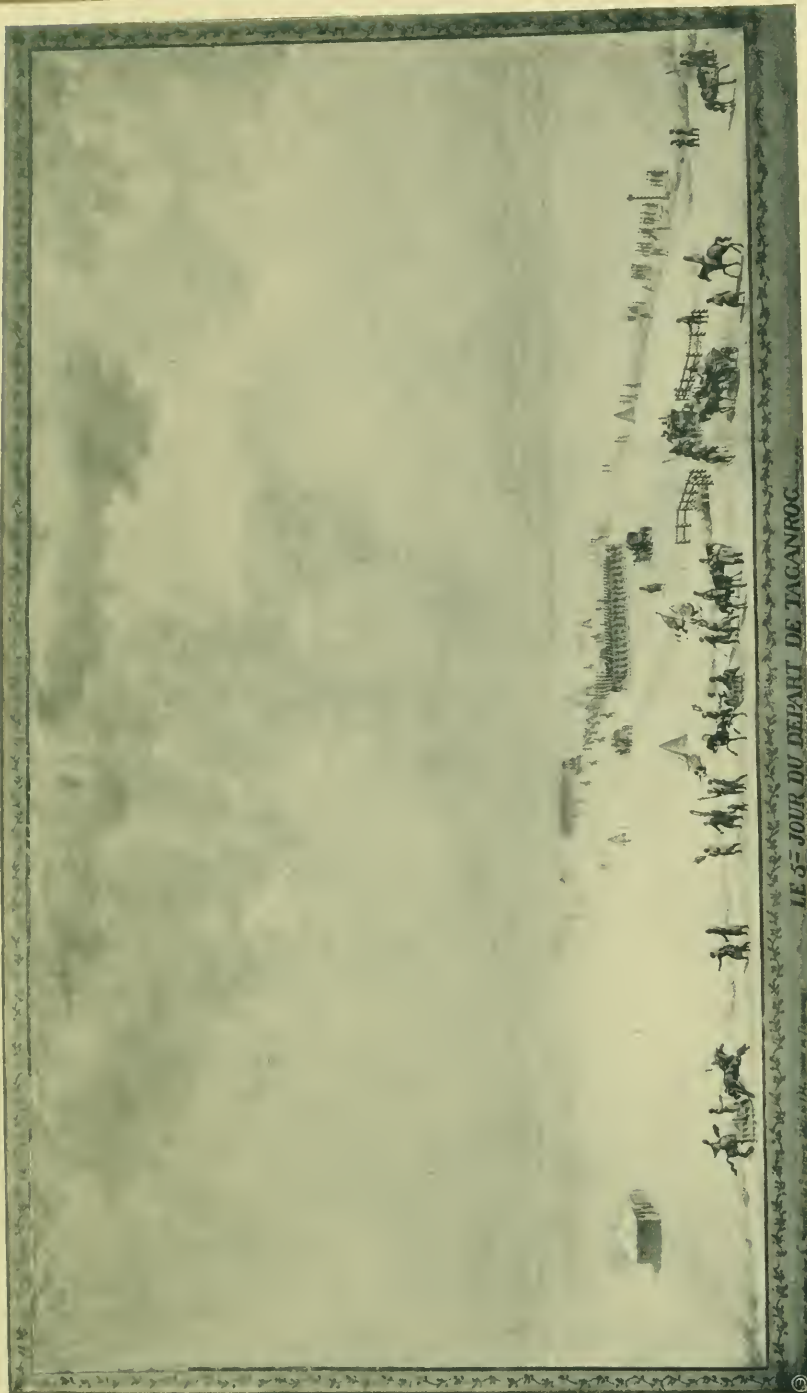
J'ai tardé bien plus que je n'aurais voulu à vous remercier de votre bonne lettre du 28 Juillet, et je n'ai pas besoin de vous assurer que ce n'est pas l'ivresse de plaisirs ineffables qui a causé ce retard. Vous devinez peut-être que c'est tout juste le contraire, mais c'est un bienfait de la Providence de nous laisser des êtres qui savent nous deviner aussi bien: je le reconnais et l'en remercie, car je suis et veux être à cet égard comme ceux qui connaissent le prix de chaque sou; ce ne sont pas les richards, toutefois.

Si je ne vous ai pas écrit donc plus tôt, c'est que j'ai reçu votre lettre à Kamennoï Ostrof, où nous faisions le dernier séjour avant le départ de l'Empereur. L'Impératrice mère y était, habitant Yélaguine, Hélène malade dans sa maisonnette: cela faisait que je passais mon temps partagée entre des courses et des audiences et présentations. Tous les matins à une heure après midi, la comtesse Litta *) apportait, comme une médecine, soit un, soit deux ministres, soit un ambassadeur, soit une ambassadrice ou femme de ministre. Vous jugez comme c'était amusant! En arrivant ici, vous trouverez tout le Corps diplomatique fondu ou refondu. Les uns partent et sont remplacés, les autres partent et ne nous laissent aucun dédommagement, et l'Empereur, partant lui-même, a expédié tout cela dans une semaine déjà assez agitée par elle-même.

Après cela, nous sommes revenus ici, quelques jours avant le départ de l'Empereur, qui, comme vous saurez, a eu lieu le 16. Si cette préparation a été gaie, c'est encore ce que vous saurez vous dire! Ce départ aurait suffi à lui tout seul pour me donner une humeur un peu terne, mais avec cela une imagination toujours prête à se mettre au galop sur les souvenirs, souvent réprimée avec un effort douloureux, mais s'échappant bien souvent aussi! Cela fait un petit travail assez pénible, surtout lorsqu'il ravage l'intérieur sans jamais oser se montrer au dehors. Enfin l'Empereur est parti bien portant,

*) Née Engelhardt.





Les funérailles, le 5^e jour du départ de Taganrog.

*Dessiné d'après nature par L. Manzoni le 8 Janvier 1826, à 198 verstes de Taganrog.
Collection du Grand-Duc Nicolas Mikhaïlowitch.*



grâces à Dieu, la jambe allant bien, et avec un temps superbe jusqu'à Staritza, d'où nous avons les premières et seules nouvelles. Vous en saurez peut-être plus que nous, parce qu'il a été assez rapproché de Kalouga pour que vous ayez pu entendre parler de son voyage. D'ailleurs le prince Dmitri l'aura sûrement vu dans son gouvernement, et c'est vous peut-être qui me donnerez des nouvelles. Pour moi, je remets mes soucis à cet égard entre les mains de Dieu; n'y pouvant rien, je fais taire mon imagination, et maintenant cela va assez bien.

L'Empereur a eu le plaisir encore de voir par votre lettre l'intérêt si vrai que vous lui témoignez. Il en a été bien touché et m'a chargée de vous en exprimer toute sa reconnaissance.

J'ai rendu à Hélène tout ce que vous me dites à son sujet de votre part et de celle de Mad. Apraxine. Elle vous en remercie toutes deux et veut que je vous dise combien elle y a été sensible. L'état et ses incommodités durent toujours; elle souffre plus que je n'ai vu souffrir encore en pareil cas: cela passera, j'espère, à la première moitié de sa grossesse.

Madame Apraxine, si elle est avec vous, me permettra de la féliciter ici de la naissance d'un second petit-fils Apraxine, et la Princesse ne refusera pas non plus mes félicitations sur ce qui cause de la joie à M. Wladimir Apraxine: veuillez les lui offrir de ma part avec mille compliments.

Le Grand-Duc Nicolas et la Grande-Duchesse ont eu une navigation peu agréable. Au lieu de quatre jours de traversée qu'on leur avait promis, parce qu'on était convaincu que les vents et les flots seraient aussi courtoisants qu'on l'est parfois sur terre, ils ont mis quatorze jours de Cronstadt à Doberan, près de Rostock. Il y a eu tout ce qui peut rendre un voyage par mer désagréable sans danger, et personne n'a résisté au mal de mer.

A cela près, je n'ai point de nouvelles à vous donner. Le temps est superbe; j'en profite tant que je puis, car cela ne saurait durer. Je vois cependant avancer la saison avec une sorte de satisfaction, par plus d'un motif: celui de votre retour le mois prochain en est un puissant. Aujourd'hui, vous êtes sûrement tous rassemblés à Gorodnia pour fêter la Princesse demain 26. Quoique mes vœux arriveront un peu tard, dites-lui que je les ai joints aux vôtres dans le temps.

Adieu, bien chère, je ne vous dis pas que je pense beaucoup à vous. J'ai la naïve conviction que vous me rendez la pareille, et c'est une des pensées qui me reposent l'âme.

Vendredi, 17 Octobre 1824.

En recevant votre lettre hier soir, j'espérais qu'elle m'annoncerait l'heureuse délivrance d'Adèle, mais, comme il n'en est rien encore, permettez-moi du moins de profiter de cette occasion pour vous prier de m'informer de l'événement quand il aura lieu. Vous savez que ce ne sera pas mal placé.

La *vraie* vérité sur mon compte, c'est que, le lendemain du jour où vous m'avez quittée, j'ai été à Gatchina par un temps horrible. Je ne sais si c'est cela ou la marche naturelle du rhume: le lendemain, il est devenu plus décidé et l'on m'a enfermée, et je le suis jusqu'à présent. Je tousse surtout les nuits, ce qui m'incommode un peu; du reste, si j'ai eu quelques mouvements fiévreux, ils sont presque passés. Je prends tous les remèdes qu'on me donne, et je serais embarrassée de vous en dire davantage. Il ne faut que de la patience, et ce n'est qu'un rhume comme j'en ai eu mille dans ma vie.

Je regrette que vous ayez aussi un refroidissement dans le corps: pour vous, qui allez toujours avec vos maux et ne savez pas ce que c'est que de vous choyer, ces sortes de choses sont plus désagréables que pour un autre. Ne négligez pas ce froid, quel qu'il soit, je vous en prie. Adieu de tout mon cœur, bien chère. Je voudrais pouvoir transporter ici comme par enchantement quelques maisons de la Morskaïa et une de la Perspective avec ce qui s'y trouve, car ce n'est qu'ainsi que je me permettrais de désirer votre présence, bien désirable pour moi toutefois.

Czarskoe Selo, 5 Juin 1825.

Je suis fâchée d'apprendre que le lait ne vous a pas convenu cette année; je crois en effet que la faute en est à l'excessive chaleur survenue subitement. Si je ne me trompe, vous avez déjà éprouvé

l'incommodité que je présume d'autres fois pendant que vous preniez le lait, et cela me fait espérer que, moyennant la médecine noire, vous pourrez bientôt recommencer.... *avec fruit*. Mille remerciements de ce que vous m'avez écrit. J'ai plus pensé à vous tous ces jours-ci que de coutume. Je voulais vous écrire, et je n'en ai rien fait: il est quelquefois impatientant d'écrire lorsqu'on voudrait parler.

L'ordre des choses est assez dérangé ici de ce qu'il est habituellement pour que non seulement vous, bien chère, mais moi-même, je ne m'y reconnaisse pas quelquefois. La Grande-Duchesse Hélène n'accouche pas, se porte à merveille et se promène. L'Impératrice mère est établie ici depuis dix jours, et varie la disposition de ses journées: tantôt elle dîne à Pavlofsk et passe la soirée ici, tantôt elle dîne chez le Grand-Duc Nicolas, tantôt au château et passe l'après-dînée à Pavlofsk; quelquefois elle couche au nouveau palais, d'autres fois elle y passe la matinée.

Vous sentez qu'avec cet ordre de choses, il est assez difficile de régler son temps. Aussi ai-je pris le parti de me lever tous les matins à sept heures, afin d'être prête lorsque l'Impératrice finit sa toilette: c'est alors le seul moment où je suis sûre de la trouver, sans quoi je courrais risque de ne la rencontrer que par hasard dans le courant de la journée. Vous sentez que cela dérange un peu une matinée, en y ajoutant d'autres visites à faire et à recevoir. J'en accepte avec plus de reconnaissance quelques moments de calme qui me sont accordés soit dans l'après-dînée, soit dans la soirée.

Ma santé va bien, à un mal de tête près dont je souffre depuis quelques jours, mais qui ne m'empêche pas de sortir.

Veuillez remercier la Princesse de son souvenir et lui dire mille choses de ma part; je suis aise d'apprendre qu'elle vient se loger à Kamennoï Ostrof. J'ai encore mille compliments à vous faire de la part de l'Empereur, dont j'ai reçu une lettre depuis que je ne vous ai écrit. On dit qu'il sera ici le 13, mais il n'y a pas de nouvelle encore de son départ de Varsovie. Adieu, de tout mon cœur, bien chère, permettez-moi de vous embrasser de même.

Péterhof, 22 Juillet 1825.

Il m'est si souvent arrivé de recevoir de votre part une paisible lettre datée de Gorodnia, tandis que j'étais ici livrée aux horreurs des toilettes et que les polonaises que j'entendais de ma chambre me sommaient de comparaître, que je mets une sorte de gloriole à vous dire que je suis ici, mais que les polonaises jouent en vain et que légitimement je puis ne pas comparaître. C'est répondre en même temps à l'intérêt que vous témoignez à ma santé, et vous dire qu'elle va bien et que je la ménage. J'ai employé mes forces à assister à la représentation du matin, et sans en souffrir du tout; ce qui vous prouve encore qu'au moins je ne m'affaiblis pas. Tout ceci sont des faits: vous y croirez, j'espère, puisque vous ne croyez pas à mes paroles.

Je n'ai pas besoin de vous dire que la vue de votre écriture m'a fait le bien qu'elle ne manque jamais de produire sur moi. Je vous remercie de tout mon cœur, bien chère, de ce que vous avez trouvé le moment de m'écrire pendant votre séjour à Moscou. Veuillez remercier de ma part la Princesse et Mad. Apraxine de leur souvenir et leur faire mille tendres compliments.

Nous avons eu peu de beaux jours depuis votre départ, et en dernier lieu un temps si épouvantable, que Péterhof devenait une calamité. Cependant le Ciel a eu pitié de nous, et, depuis le moment de notre arrivée ici, le temps est redevenu beau, et aujourd'hui il semble être tout à fait à commande pour les besoins du jour. Les Grandes-Duchesses vont partir incessamment. C'est la cour d'Orange qui commence le 25, jour de notre départ général de Péterhof, et la cour de Weimar nous quitte dans les premiers jours du mois prochain. Les manœuvres militaires étant finies, cela fera que l'arrière-saison deviendra plus calme que le commencement de l'été. Ce moment décidera de mon avenir. Comme il paraît que *la Cour* proprement dite ne va pas à Moscou, je préférerais qu'il me soit possible de ne pas me déplacer, mais je ferai ce qu'on voudra, ce qu'on jugera nécessaire: soit que je reste, soit que je parte, je ne consulterai pas ma volonté. Cette incertitude de mon avenir et cet abandon de moi-même ne laissent pas que de produire en moi un sentiment qui contraste fort avec ce qui m'entoure, des fusées qui partent, une

illumination qu'on allume, un peuple qui flotte et qui jase sous mes fenêtres. Que faites-vous, en attendant, chère et bonne? Je vous désire la belle journée d'aujourd'hui, suivie de bien d'autres pareilles, afin que votre lait et le séjour de la campagne soient de profit pour vous. Je bois toujours mon *koumis*, et avec plaisir; je ne sais ce qu'il devient, car assurément il traverse à peine mon estomac: j'en bois une carafe par jour sans m'en douter, tandis qu'il y a d'autres personnes dont l'estomac ne peut pas le supporter.

Je vous parle assez de moi pour vous prouver que je n'en suis plus à *vous demander votre amitié* comme fin de lettre. Mais ce qui n'est pas une phrase, et ce que j'allais oublier de vous dire, c'est que l'Empereur, à qui j'ai fidèlement rendu tout ce dont vous m'aviez chargé verbalement et par écrit, vous fait mille remerciements pour votre bon souvenir et vous présente ses hommages.

Adieu de tout mon cœur, chère et bonne, je voudrais que cet adieu puisse vous porter tout ce que je vous souhaite sans cesse.

Czarskoe Selo, 6 Août 1825.

Je viens vous dire, bien chère, que mon sort est décidé. Je voudrais être la première à vous l'apprendre: voilà pourquoi je me hâte de vous écrire aujourd'hui, afin que la voix publique ne vous informe pas de ce que je veux et dois vous dire la première. On a prononcé irrévocablement que je ne dois pas passer l'hiver à Pétersbourg. On a parlé ensuite de l'Italie, mais on s'est rendu à mes raisons, et on m'accorde le midi de la Russie. Si l'Allemagne avait été mise en ligne de compte, trop de sentiments se seraient livré combat en moi pour ne pas accepter la possibilité d'aller passer un hiver avec ma mère. Mais on n'a parlé que de l'Italie et du midi de la France: je n'aurais traversé qu'en courant les seuls lieux qui ont de l'attrait pour moi dans les pays étrangers, je n'aurais revu les personnes qui me sont chères que pour me séparer d'elles au bout de peu de jours, et j'aurais été toute seule dans un pays où tout m'est inconnu, exposée d'un côté à la curiosité de publics étrangers, de l'autre à d'honorables et fatigantes importunités, malgré cela complètement isolée, avec le mal du pays pour la Russie, souffrante peut-être....

Ce tableau, je vous l'avoue, vu seulement en perspective, m'a totalement découragée, et vous me comprendrez, j'en suis sûre. Aucun des individus de ma famille n'aurait pu, sans me faire des sacrifices, venir alléger cette position: la seule qui l'aurait pu et qui serait venue me chercher plutôt que de m'attendre n'est plus ici; si elle vivait, peut-être ce qui me paraît impossible m'aurait paru facile.

J'ai donc exposé cet ordre de choses moral, et ceci, joint à des considérations de santé trop longues à détailler ici, a engagé Wylie, qui connaît parfaitement le midi de la Russie, à proposer Nicolaef ou Taganrog. L'Empereur a choisi Taganrog, et voilà donc le lieu de ma destination. Je remercie Dieu du fond de mon cœur de Son secours dans cette occasion et des consolations qu'Il m'accorde. Pour la millième fois dans ma vie, Il n'a pas déçu la confiance et la résignation entière avec laquelle je m'en suis remise à Lui.

L'Empereur me conduira jusqu'à Taganrog, c'est-à-dire qu'il me précédera à deux jours de marche et y restera avec moi pendant les premiers temps de mon séjour. Ensuite, sans doute, il devra me quitter, mais je ne veux pas trop anticiper. C'est dans les premiers jours de Septembre que nous devons partir, et, puisque la route que l'Empereur a choisie reste loin des contrées que vous habitez, je vous ai donc dit adieu pour longtemps, chère et bonne. Je ne puis pas fixer encore mon imagination sur ce qui devra être fait d'ici à deux mois. Je crois que le voyage, que je ferai commodément, et surtout le repos d'une journée passée en voiture me fera du bien. On dit l'air de Taganrog salubre; l'hiver n'y dure pas trois mois et n'est pas rigoureux. Il y a donc tout lieu de croire que tout est pour le mieux.

Pour achever ce long récit tout rempli de *moi*, je vous dirai que ma santé va assez bien, mais que je sens que mon capital s'épuisera cet hiver si je ne cherche pas à le renforcer. Un séjour à Kamunnoï Ostrof que je viens de faire m'a donné la mesure de ma pénurie: le bruit, le mouvement de notre chère île, et une activité un peu renforcée m'ont presque épuisée.

Ecrivez-moi bientôt, chère. Pour moi, je vous écrirai dès à présent le plus que je pourrai, car il me semble que j'ai oublié tant de choses lorsque nous nous sommes séparées. L'Empereur me charge

de mille tendres respects pour vous. Veuillez faire mes compliments à la Princesse. Adieu de tout mon cœur, bien chère, portez-vous bien, et puisse tout le bien que je vous souhaite vous accompagner partout!

Czarskoe Selo, 23 Août 1825.

J'allais répondre à votre lettre du 4 Août, bien chère, lorsque je reçus la dernière. Je ne vous en parlerai pas: vous croyez ne rien y exprimer et me dites tout ce qui peut émouvoir le plus profondément mon cœur sans m'étonner de votre part. Puissiez-vous aussi, sans que j'aie besoin de vous le développer, deviner tout ce que votre lettre m'a fait éprouver!

J'ai besoin de vous parler de tous les détails de mon voyage, et je voudrais vous mettre d'avance au fait de tout. Je ne passe point par Kieff: je prends la route de la Russie Blanche jusqu'à Velisch, ensuite par le gouvernement de Smolensk, par Doukhovchtchina, Elnia, Roslavl, Mglina, Starodoub, Rylsk, dans le gouvernement de Tchernigoff; ensuite un bout du gouvernement de Koursk jusqu'à Tchougouëff, d'où il n'y a plus qu'un chemin droit jusqu'à Taganrog. On me fait éviter les villes de gouvernement afin d'éviter la fatigue des réceptions; cela fait un petit détour, mais malgré cela, l'Empereur, qui fait la même route, et sans forcer du tout son voyage, n'y mettra que treize jours. Pour moi, qui fais parfois des journées infiniment petites, je n'en mets que vingt en tout; partant le 3 Septembre, je puis d'après l'itinéraire arriver à Taganrog le 23. C'est le prince Pierre Wolkonsky qui est mon conducteur et mon gardien. A peine revenu de Paris, il se met en chemin pour Taganrog, où je crains bien qu'il ne s'ennuie à périr, mais il y met toute la bonne volonté possible, et, pour moi ce choix est très agréable et *convenient* sous mille rapports.

Vous dont le cœur voit tant de choses malgré la distance où vous êtes, voyez-vous aussi tout ce qu'il me faut entendre d'opinions diverses sur une chose qui est décidée et irrévocable? J'y perdrais mes forces si je voulais les réfuter, je laisse donc dire et me console d'avoir trouvé une approbation réfléchie dans le petit nombre de ceux qui m'ont habituée à croire à leur amitié pour moi. Au reste, comme

je n'ai pas choisi Taganrog, qu'il ne s'offrait même pas à mon imagination, j'y vois le lieu où la Providence m'envoie. Mes idées se portaient vers la Podolie comme les vôtres, sans s'être précisément arrêtées à Toulczine; l'Empereur, qui a lu vos lettres, me charge de vous dire que Toulczine est plus ville que Taganrog, que c'est une ville de district, et que d'ailleurs la présence du quartier général de la seconde armée en exclut le calme. Pour moi, j'y ajoute que vous voyez mon absence plus longue qu'elle ne le sera, si Dieu le permet: je me flatte bien, avec son secours, bien entendu, de pouvoir revenir à Pétersbourg au mois de Mai de l'année prochaine et ne pas passer ailleurs la belle saison. Cependant je ne fais ni plan ni projet, et m'en remets à la main qui conduit tout, et toujours pour le mieux.

Je vous assure que ma santé va bien pour le fond: je ne tousse pas, je dors, je mange, et il est des jours et des heures dans la journée où je ne me sens pas même faible; il en est d'autres, par contre, où je le suis beaucoup, et la preuve qu'il y a plus de nerveux que d'autre cause à cette faiblesse, c'est que je suis anéantie dans ces moments, et, quelques heures après, sans y avoir porté remède, je me sens très bien. Comme vous, bien chère, je crains les jours qui précéderont mon départ; comme vous le dites, je voudrais déjà rouler, puisque rouler il faut. Je retrouve dans toute votre lettre une amitié véritable, éclairée par un jugement sain: on voit toujours clair et juste, de cette manière.

Si je puis, je vous écrirai encore un mot avant de partir. En attendant, remerciez, je vous prie, la Princesse de son bon souvenir, et faites-lui, je vous prie, mille compliments de ma part; elle permettra que j'y ajoute des vœux pour sa fête que vous célébrez ces jours-ci. Mille et mille choses aussi à Madame Apraxine. Adieu, bien chère. Que j'aimerais à vous voir un petit moment! Portez-vous bien, soignez-vous, que le Ciel vous envoie tous les biens que je vous désire!

Je joins ici l'itinéraire de ma route, qui vous mettra plus à même de me suivre que tout ce que je pourrai vous dire.

Taganrog, 1 Octobre 1825.

Me voici arrivée depuis huit jours au lieu de ma destination, et, si je ne vous ai pas écrit plus tôt, chère et bonne, ce n'est assurément pas que je n'en aie pas éprouvé le besoin, mais j'étais un peu fatiguée, mon temps et toutes choses autour de moi n'étaient bien réglés encore, et mes lettres à ma mère et celles de devoir à Pétersbourg m'ont employé mon temps et mes forces. Je n'ai pas besoin de vous dire combien de fois par jour j'ai pensé et penserai à vous. Je voudrais vous tant dire, que je crains de ne rien vous dire de ce que je voudrais. Je commence donc par ma santé, connaissant votre amitié si vraie pour moi. Je suis partie de Pétersbourg, ou plutôt de Czarskoe Selo fort délabrée: tout ce que j'ai dû subir les derniers temps aurait abîmé de mieux portants que moi, et, si cela avait duré, c'est que je crois que je n'aurais plus pu partir. Enfin je suis partie, mais, pendant plus de huit jours de route, ce délabrement, joint à la fatigue du voyage, m'a mise dans un état des plus humiliants, dont vous sentez bien que personne ne se doutait autour de moi, mais dont je ne souffrais pas moins, des angoisses, des palpitations, un sentiment de décadence qui me faisait regarder comme impossible de jamais arriver jusqu'ici, enfin tout ce qu'il faut pour me faire sentir toute ma misère et n'avoir de ressource que la miséricorde de là-haut. Au bout d'une dizaine de jours cela s'est calmé, et, malgré un assez mauvais temps, je me suis infiniment mieux portée et suis arrivée ici très heureusement.

L'Empereur, qui y était depuis dix jours, avait si bien arrangé toutes choses, que je suis arrivée comme chez moi. Mon appartement est commode et joli, et très spacieux pour moi: j'étais loin de m'attendre à trouver ici six chambres à mon usage. La maison est un rez-de-chaussée; il n'y a de place que pour l'Empereur et moi et les gens. Le reste de notre monde demeure dans différentes maisons.

La situation de la ville est de toute beauté, et la ville elle-même mieux bâtie que je ne croyais. La nature est prodigue, ici, mais la population et *les lumières* manquent. Vous vous doutez bien que c'est un des chapitres qui me fait penser à vous. L'Empereur met ici comme partout l'activité des *lumières* en mouvement. Il fait arranger les rues

en chaussées en attendant le pavé, car elles sont naturellement telles, qu'à chaque pluie on risquait de s'embourber. Il a déjà embelli le jardin public et acheté un grand terrain pour planter. Des travaux plus utiles, à la quarantaine, au port, vont se faire aussi, de sorte que voilà déjà de bons résultats de ce séjour, sans parler du reste qui doit nécessairement s'en suivre.

Longuinoff vous aura dit que le comte Worontzoff et la comtesse sont ici, et qu'ils ne vont plus en Angleterre.

Quant à ma santé, il serait ridicule de vouloir au bout de huit jours parler des effets que produit sur elle le climat. D'ailleurs nous n'avons eu que peu de très beau temps depuis mon arrivée. Mais je me sens certainement mieux qu'avant de partir de Czarskoe Selo; une tranquillité parfaite, beaucoup de soins de ma personne et une qualité d'air meilleure que celle de Pétersbourg, ne peuvent que produire de bons effets, dont depuis quelques jours même je crois m'apercevoir déjà.

Maintenant que voici mes nouvelles, chère et bonne, j'ai besoin des vôtres. Vous serez arrivée à Pétersbourg à l'heure qu'il est. Parlez-moi de vous et des rayons de votre cercle: c'est tout ce qu'il me faut, mais il me le faut. Si pour vous seulement Taganrog pouvait se rapprocher de Pétersbourg, il ferait très bien, car la privation de vous voir est une des choses sensiblement pénibles. Que tout le bien que je vous désire vous arrive du moins, et que tout mal vous fuie! Je n'ai pas besoin de vous parler de mon amitié, il n'y a rien à vous apprendre. Adieu de tout mon cœur, et mille compliments, je vous prie, à la Princesse. L'Empereur vous offre ses bien tendres respects.

Taganrog, ce 11 Décembre 1825.

J'apprends que vous êtes en route pour venir ici. Mon premier mouvement a été des larmes d'attendrissement. Ensuite j'ai frêmi de l'idée de vous voir faire ce pénible voyage, faible et délicate comme vous l'êtes, dans cette saison: si vous n'êtes pas loin de Moscou, retournez-y, au nom du Ciel! Attendez, peut-être me rapprocherai-je moi-même de Moscou dans quelque temps. Hélas! je ne sais ce que

je ferai, je suis si malheureuse! Pour venir ici, vous avez au moins deux journées à faire dans les steppes; dans cette saison j'en frémis pour vous! N'ajoutez pas les reproches que je me ferais s'il vous arrivait le moindre mal.

J'ai reçu votre lettre. Je n'ai pas besoin de vous dire si, dans les plus cruels moments, j'ai pensé à vous. Je souffre au delà de l'expression, Dieu le veut; Il me donnera des forces pour faire comme Il le demande. Priez aussi qu'Il ne m'abandonne pas, chère et bonne!

Taganrog, 2 Mars 1826.

Dobbert n'est pas arrivé encore, mais je vous sais heureusement arrivée et repartie de Moscou, c'est tout ce qu'il me faut. S'il plaît à Dieu, vous serez arrivée aussi heureusement à Pétersbourg et y aurez trouvé tout ce qui vous est cher en parfaite santé, à Natalie près, qui, j'espère, vous aura reçue gaîment dans son lit. Il me tarde bien d'avoir la certitude de tout ce que je désire si sincèrement à ce sujet. Je vous écris par M. Read, qui est envoyé à Pétersbourg pour avertir l'Impératrice mère que je suis dans le cas d'avancer mon départ d'ici beaucoup plus que je ne pensais, ce qui me fait de même arriver à Kalouga beaucoup plus tôt que je n'avais fixé. Les renseignements pris chez les gouverneurs des provinces que je dois traverser m'apprennent que le temps fixé comme probable pour mon voyage est celui précisément où les débâcles et débordements de rivières qui s'ensuivent rendent les routes impraticables. Je n'avais donc le choix que de rester ici jusqu'à la moitié de Mai, ou même la fin, les inondations se prolongeant jusqu'à ce moment-là de l'année, ou bien de partir dans la première moitié de Mars. Vous savez si *rester* et *attendre* eût été de mon goût.... mais vous savez aussi si je le peux. L'Impératrice mère est pressée de me voir; le couronnement et les couches d'Hélène l'empêcheront de s'absenter au mois de Mai, enfin attendre jusqu'au mois de Juin serait déjà témoigner un manque d'empressement qui deviendrait un tort réel pour ma propre conscience. Il a donc fallu me décider à entreprendre mon voyage le 14, si toutefois il plaira au Ciel que cela soit ainsi.

Je n'ai besoin de vous rien dire sur ce que cela me fait éprouver. Nous ne sommes pas dans ce monde pour nous reposer, mais pour travailler. C'est maintenant que commence le travail, et je remercie Dieu du fond de mon cœur d'avoir donné à mon âme souffrante le repos qu'il m'a accordé ici.

Ma santé va assez bien pour que je puisse espérer de bien supporter le voyage. J'ai eu pendant une huitaine de jours une enflure aux deux pieds dont la cause première était des engelures, mais une humeur rhumatique qui s'y était jointe a nécessité des médecines qui m'ont un peu reculée pour les forces, d'autant plus que je n'ai pas pu prendre l'air pendant une semaine. Cela commence déjà à se remettre, et je sors déjà depuis deux jours. Sous le rapport du bon effet que l'air a sur moi, le voyage ne pourra que me faire du bien.

Adieu, chère et bonne, je suis pressée, parce que l'expédition de M. Read a été décidée dans vingt-quatre heures. Je ne vous en dirai donc pas davantage. Quand je saurai que vous et tout ce qui vous est cher vous portez bien, je pourrai ne plus penser à votre séjour ici qu'avec un sentiment que j'aimerai à en conserver toute ma vie. Dites-vous que je suis souvent avec vous en pensée, mais je ne sais vous retrouver que dans le cercle de votre famille. Veuillez y dire de ma part tout ce que vous savez que m'inspire chaque individu qui en fait partie, à commencer par la Princesse.

**Lettre de l'Impératrice Marie adressée de Béleff
à la Comtesse Stroganoff.**

Belew, ce 5 Mai 1826.

L'amitié tendre, l'attachement sincère que vous portez, chère bonne Comtesse, à notre chère malheureuse Impératrice Elisabeth vous a dévoué mon cœur, et ce cœur opprimé de douleur veut s'épancher dans le vôtre: hélas! je ne l'ai plus vue, et, volant à elle d'après le désir qu'elle-même avait fait témoigner la veille au soir et qui ne m'est parvenu que vers ce matin à 8 heures, je me suis mise en

route de suite, mais, à la seconde poste, la plus cruelle nouvelle m'a été portée: elle s'est endormie grave et douce, sans souffrance, hier après les cinq heures et demie, après avoir parlé encore à une heure. Elle avait dîné la veille avec sa suite, mais elle se sentait faible; arrivée ici, elle a même mangé un peu, s'est couchée après m'avoir fait savoir d'arriver parce qu'elle devait prendre un jour de repos: elle a fait soigner ma demeure, voulait qu'elle fût près d'elle. Terrassée par la nouvelle de son décès, l'impulsion de mon cœur, de tous mes sentiments m'a portée à continuer la route et d'arriver à cet endroit de deuil et de désolation. Ah! qu'il m'a coûté d'entrer dans cette chambre! J'avoue que mon courage m'a abandonnée, mais Dieu et le sentiment de mon devoir m'a soutenue, j'y suis entré, j'ai vu mon enfant, belle comme un Ange, avec un visage calme, serein, couchée dans son lit.... Chère Comtesse, vous savez le reste: j'ai fait chanter la панихида. On m'avait préparé un autre logement; il n'était pas possible de rester dans celui d'où je vous écris ce matin, peu à peu, naturellement, trop de monde se trouvant obligé d'y être, mais ce matin j'y suis revenue, j'ai écouté les prières, j'ai désiré que la панихида soit pour mes deux enfants réunis, persuadée que notre chère Enfant éprouverait peut-être encore quelque satisfaction de voir ces deux noms réunis: son bon confesseur y a d'abord consenti. Aujourd'hui j'écouterai encore les prières ici, et ne bougerai que lorsqu'il faudra la quitter pour donner aux médecins le moyen de l'embaumer, la chaleur rend la chose indispensable. J'espère demain matin la revoir et chanter encore les prières funèbres, et puis je retournerai à Moscou auprès de la pauvre Hélène, la soigner: Dieu veuille que cette cruelle nouvelle n'influe pas en mal sur elle! Chère Comtesse, les décrets de la Providence sont impénétrables! Elle nourrissait le plus grand désir de me revoir, mon cœur le partageait si vivement, mais, au moment même de jouir de cette consolation, Dieu en a décidé autrement; mon cœur est déchiré, des larmes s'échappent de mes yeux, mais il faut de la soumission. Et vous aussi, chère Comtesse, devez y arriver, et soignez-vous pour votre digne mère, pour vos enfants, pour vos amis, et dites-vous que vous devez me compter à jamais la vôtre.

Marie.

J'embrasse votre digne mère. J'ai été frappée par la réflexion que, si ce malheur fût arrivé après notre entrevue, j'aurais eu des angoisses constantes que l'émotion eût hâté le peu de jours de cette chère Impératrice, les médecins prévoyant une mort subite.

Lettre de Longuinoff à la Comtesse Stroganoff.

Belew, le 7 Mai 1826.

Que puis-je vous dire, Madame la Comtesse, en réponse à la lettre que vous avez bien voulu m'adresser en date du 28 Avril? Il suffit que je vous renvoie la lettre qui y était incluse pour S. M. l'Impératrice Elisabeth, pour vous peindre l'étendue de notre malheur et l'état de mon âme! Vous aurez déjà appris avant que ces lignes vous parviendront, que cet autre ange est aux Cieux pour rejoindre celui qui l'a précédé il y a cinq mois et demi. L'affaiblissement progressif qui se faisait remarquer dans l'état de S. M. depuis la première semaine du carême ne nous laissait à peu près aucun espoir de la conserver. Elle aurait pu vivre quinze jours de plus peut-être si elle était restée à Taganrog; le voyage l'a fatiguée et a accéléré sa fin. J'ai donc vu ce cœur, qu'on peut dire fendu, renfermé dans un sac troué, et brisé, et je suis appelé à en constater le procès-verbal! Excusez-moi, Madame la Comtesse, si je ne vous parlerai pas en détail de ce spectacle déchirant. J'ai été trop accablé, et maintenant je suis trop affairé pour faire quelque chose qui ait l'air d'une lettre. Si jamais j'ai quelques instants de tranquillité d'âme et quelque loisir, je tâcherai de vous donner l'esquisse de la dernière période de cette auguste et trop malheureuse Princesse.

Je dirai seulement ici que, jusqu'à sa dernière heure, elle a tâché de dissuader tout le monde sur ses souffrances. Elle dîna avec nous, sans rien manger, à quarante verstes d'ici et quelques heures avant sa mort. Elle avait déjà les yeux ternes, le menton abattu à tel point que difficilement il se relevait pour fermer la bouche; sa langue n'articulait plus les paroles qu'elle nous adressait d'une manière aussi claire que jadis. D'un autre côté, elle paraissait être sourde, deman-

dant à plusieurs reprises les choses les plus ordinaires qu'on lui disait en réponse à ses questions de la voix à laquelle elle était accoutumée. Ici elle n'a pas voulu souffrir, malgré sa faiblesse extrême, qu'aucune de ses femmes de chambre couchât près d'elle. Arrivée ici plus faible que d'ordinaire, elle a passé la nuit assez mal. A quatre heures du matin, elle s'est endormie; mais c'était d'un sommeil éternel! Le médecin Reinhold, appelé en cachette, l'a trouvée morte trois quarts d'heure après. D'après l'état des intestins, elle ne pouvait guère vivre: la Providence a voulu lui épargner quelques souffrances de plus. Elle est plus heureuse où elle est; c'est une consolation pour nous. Plaignez-moi, Madame la Comtesse, et croyez à mon éternel dévouement.

N. Longuinoff.

III.

Lettres de l'Impératrice Elisabeth à la Comtesse Tolstoï. 1818—1825.

Czarskoe Selo, ce 26 Août/7 Septembre 1818.

Lorsque cette lettre vous parviendra, chère Longue, je serai rapprochée de vous des deux tiers de la distance qui nous sépare actuellement. J'y gagnerai de recevoir plus facilement de vos nouvelles, mais voilà tout! Je ne crois pas qu'aucun hasard nous réunisse. Vous passerez l'hiver dans le midi de la France: je le passerai à moitié sur les bords du Rhin; c'est là, et ce n'est que là, que je serai durant le séjour de l'Empereur à Aix-la-Chapelle. Dès qu'il prendra la route de Pétersbourg, je me mettrai en devoir de l'y suivre. Il est probable que ce sera au mois de Décembre; ce n'est pas la meilleure saison pour voyager. N'importe! Il faudra s'y résigner, si quelque chance heureuse ne prolonge pas tout naturellement mon séjour en Allemagne.

Je n'ai pas voulu l'entreprendre avant d'avoir rempli vis-à-vis de vous, chère Longue, un devoir que j'ai négligé depuis quelque temps. Vous me donnez de vos nouvelles avec exactitude, et me causez par là un plaisir que vous éprouveriez peut-être de même si je vous écrivais plus souvent. Ne m'accusez cependant pas de négligence! Votre belle paresse, à moi si bien connue, aurait frémé de pitié, si elle avait pu concevoir tout ce que la mienne a eu à souffrir

depuis le mois de Juin. Une fin de séjour à Moscou animée par l'arrivée de la Cour de Prusse, une continuation sous les mêmes auspices à Pétersbourg, le tout accompagné des plus fortes chaleurs de la saison, ensuite des déplacements presque journaliers de Kammenoi Ostrof à Czarskoe Selo et à l'inverse, finalement les préparatifs d'un grand voyage: voilà mon été! Jamais je n'en ai passé un semblable. Dans un conte de Madame de Genlis, une femme bien inconstante dans ses goûts, bien capricieuse est condamnée par les Fées à se promener sa vie durant dans une plaine à perte de vue, sur un gazon toujours vert, sous un ciel toujours serein, d'un pas toujours égal.... S'il faut juger du défaut par la correction, l'été que j'ai passé devrait me faire juger apathique à l'excès. Hélas! Ce n'est cependant pas là mon plus grand défaut; bien au contraire!

Du moins verrez-vous par tout ceci, chère Longue, que j'ai dû sacrifier mes lectures et une partie de mes correspondances, et vous ne sauriez m'en vouloir d'avoir été longtemps sans vous écrire. Vos lettres n'en ont pas été moins appréciées. Celle qui me parle de la Fontaine de Vaucluse et le bouquet que vous y aviez joint (et qui avait encore beaucoup de parfum) m'a surtout fait grand plaisir: c'était quelque chose que j'aurais volontiers pris pour de l'inspiration!

Vous paraissez vous plaire à Marseille, et j'en suis charmée, chère Longue, car je désire votre satisfaction et votre bonheur. Si, comme je l'espère, vous continuez à m'écrire, je vous prie d'adresser dorénavant vos lettres à Carlsrouhe, Grand-Duché de Bade. Vous partagerez le bonheur qui m'attend dans ces lieux, si chers par les souvenirs d'une enfance parfaitement heureuse. Cette idée me fera du bien. Rien n'en fait autant que la certitude d'une affection constante, invariable, dont on est sûr, et vous êtes, chère Longue, au nombre de ceux (au *petit* nombre de ceux) sur lesquels je compte à cet égard.

Adieu, ma bonne Longue. Votre fille n'est pas arrivée encore. Votre fils mène, à ce qu'on dit, une vie de forçat: il est attaché aux paperasses tout le long du jour. Il n'y a pas de mal, à son âge, qu'il apprenne à travailler: il en sera plus estimé dans sa carrière. Adieu, encore une fois. Il ne vous faut pas, j'espère, d'assurances de ma vieille amitié.

Carlsrouhe, ce 1^{er} Janvier 1819.

Vous aurez peut-être appris par les gazettes, chère Longue, la perte que j'ai faite au commencement du mois passé. J'ai dû venir de bien loin pour assister aux derniers moments d'un frère unique, qui réunissait en lui les affections de toute une famille. Il ne reste plus que des femmes, de notre branche. Une mère, une épouse, des enfants, des sœurs le pleurent bien sincèrement, et perdent l'objet dans lequel elles mettaient, les unes tout leur espoir de bonheur dans ce monde, les autres l'espoir de leur maison. Les décrets de Dieu sont impénétrables. Il faut se le répéter sans cesse, pour ne pas trouver hors de l'ordre de la nature de voir succomber un jeune homme de 32 ans à une maladie dont la cause n'a jamais été bien reconnue, et qui lui a fait souffrir les douleurs d'un martyr.

Au moment où il aurait goûté un repos d'esprit qui lui avait été refusé depuis trois ans par la tournure qu'avaient prise les affaires territoriales, son bon droit fut enfin reconnu à Aix-la-Chapelle. Il n'a eu que le temps de s'en réjouir, d'en remercier l'Empereur, et, au bout de quelques jours, il expira, comme s'il eût dit: „Ma tâche ici-bas est remplie!“

Je vous parle avec détail de cet événement, chère Longue, parce que je connais assez votre amitié pour moi pour être convaincue de l'intérêt que vous y prendrez. Mais vous pensez bien que, sous ces auspices-là, mon séjour en Allemagne n'a pas été une époque de bonheur pour moi, comme vous le supposiez. J'ai entrepris ce voyage contre mon propre gré, et avec autant de répugnance qu'on peut en avoir pour une démarche qui vous rapproche d'une famille chérie. On eût dit que j'avais un pressentiment de ce qui m'attendait, mais je m'y décidai par soumission à la volonté d'autrui....

Après la réunion d'Aix-la-Chapelle, l'Empereur vint ici, mon départ pour la Russie fut fixé à cette époque-là, et, peu de jours avant celui qui avait été nommé pour commencer mon voyage, je perdis mon frère. Après ce malheur, je dus retarder mon départ, comme de raison. Je compte cependant me mettre en route le 9 de ce mois. Je suis un peu effrayée de la perspective d'un aussi long

voyage dans cette saison, parce que j'en ai l'expérience; mais il ne m'est guère possible de retarder davantage mon retour en Russie. Et mon cœur m'y appelle!... Ce que vous appelez *une grâce d'état* me soutient et va en croissant: je me sens chaque année plus attachée à cette Russie, qui, dans le pays que vous habitez, doit être regardée comme le Tartare des Païens. Sans doute, j'aimerais mieux donner à Pétersbourg le climat de Marseille, si c'était possible, et d'autant plus que vous n'auriez plus de raison pour nous quitter, ma chère Longue!

J'ai reçu toutes vos lettres et vous en remercie avec toute l'amitié que vous me connaissez pour vous. Les détails que vous me donnez sur le beau pays que vous habitez et sur votre société m'ont fort intéressée, mais vous ne me parlez pas assez de votre santé; ne l'oubliez jamais, chère Longue!

La copie que vous m'avez envoyée parfume encore à l'heure qu'il est tous mes papiers. Cet air doit être enivrant; il semble que rien ne doive ni ne puisse y être modéré. J'y ferais donc mal, moi qui ne demande que du calme, et vous voyez qu'il est indispensable que j'aille chercher le Nord, où les pensées et les sentiments sont plus disposés qu'ailleurs à dormir pendant une partie de l'année.

J'ai lu aussi avec un vif intérêt le récit de votre voyage à la *Ste-Baume*, et, pour faire contraste, je vous parlerai aussi du moment de distraction que m'a donné celui du séjour de l'Amb. Indien.

Mille remerciements pour votre charmant éventail! Il est précieux pour moi sous différents rapports, et vous possédez à un degré éminent, chère Longue, l'art de trouver tout juste ce qui peut intéresser et faire plaisir. Que ne puis-je vous rendre la pareille!

Voilà Mad. Golovine à Paris, et sa fille qui se marie en attendant à un *polonais* à Pétersbourg. Pashe fait un bon parti sous le rapport du mérite, et le comte Frédro est un des hommes distingués de sa nation; mais aurions-nous jamais cru que cette famille-là s'alliât à des *polonais*! C'est une singulière chose que la destinée! Quand en parlerons-nous un jour avec vous, ma chère Longue?

Vous reverrai-je un jour? Quand, où, et comment? En attendant, priez pour moi, afin que j'arrive heureusement à Pétersbourg, et, comme vos lettres ne me trouveront plus ici, adressez-les à ma mère;

elle me les fera parvenir, jusqu'à ce que vous me sachiez à Pétersbourg. J'y verrai, j'espère, votre fille, et j'y penserai à vous. Adieu, la nouvelle année commence aujourd'hui: un papier de deuil ne convient pas pour porter des félicitations, mais je peux bien vous dire ici les vœux que je forme toujours pour votre santé et pour votre bonheur!

Pétersbourg, 5/17 Mars 1820.

Vous me dites avoir pensé à moi, chère Longue, dès les premiers moments du douloureux saisissement que vous a causé la mort du Duc de Berry, et je vous assure qu'à peine cette horrible nouvelle était venue me bouleverser, que ma pensée vous cherchait. On éprouve dans ces moments-là le besoin de s'adresser à tous ceux dont les sentiments et les opinions sont conformes aux nôtres sur le sujet qui nous occupe. Cet horrible attentat, accompagné de toutes les circonstances qui le rendent si déchirant, aurait ému toute âme sensible de la plus vive douleur, quand même il aurait été commis sur un homme obscur et indifférent; mais ici tout se réunit pour rendre ce malheur personnel à tous ceux qui aiment et désirent l'ordre et le bien. Il paraît du moins que, pour le moment, les suites n'en sont pas aussi funestes qu'il y avait lieu de le craindre; il paraît que la masse de la nation a senti comme elle le devait. Si ce moment pouvait ouvrir les yeux, ébranler assez les âmes pour inspirer l'horreur de *ces opinions* qui ont porté le monstre à commettre son crime, ce serait un bien dans le mal! Espérons en Dieu, qui fait quelquefois naître le bien de ce qui nous paraît être sans espoir! Qu'Il protège cette intéressante Duchesse de Berry, et la fasse heureusement accoucher d'un fils!

Il y a plus de quinze jours que nous avons reçu cette nouvelle: mon imagination est à peine calmée sur l'horreur qu'elle m'a inspirée. Mais mon intérêt pour la famille Royale n'est pas refroidi. Je voudrais en avoir des nouvelles tous les jours; je recueille avec avidité tout ce que je puis en apprendre, et les détails, quoique naturellement un peu confus, que vous me donnez dans votre lettre n'en ont pas été moins précieux pour moi. Profitez de toutes les occasions pour m'écrire, chère Longue, et donnez-moi tous les détails que vous

pourrez rassembler sur cette famille si malheureuse, si intéressante! Vous voyez des personnes qui l'approchent, et je pourrai compter sur l'authenticité de ce que vous me direz.

Le procès du meurtrier et la manière dont il se développera est trop malheureusement lié à la sûreté de la famille Royale, au bien général, pour que toute mon attention n'y soit pas fixée. Mais je ne vous demande pas des détails de ce genre: les journaux me les donneront. Parlez-moi de la Duchesse d'Angoulême, combien elle doit souffrir! de Monsieur, de la Duchesse de Berry! Voilà surtout les personnes qui m'intéressent.

Adieu, chère Longue, je me dépêche si fort que je sais à peine ce que je vous dis: on attend ma lettre. J'en ai reçu une de vous plus ancienne que la dernière et vous en remercie. Vous ne me parlez pas de votre santé, mais il me paraît qu'elle doit être bonne. A une autre fois tout ce qui ne tient pas au sujet d'aujourd'hui! Quant à moi, je n'ai besoin de vous assurer de rien.

8/20 Juin 1820.

„La comtesse Tolstoï est toujours belle et bonne“, m'écrit de Paris le prince Alexandre Galitzine. Belle, je le crois sans peine. Bonne, je puis en parler: vous l'êtes en effet, de ne laisser passer aucune occasion de m'écrire, et surtout de me donner aussi exactement des détails sur ce qui m'intéresse le plus dans le pays où vous êtes.

Il y a dix jours que Lévachoff m'a remis votre lettre, chère Longue, avec la musique et l'ouvrage de M. de Chateaubriand; c'était un des premiers exemplaires qu'on en ait reçus ici. Je l'ai dévoré, car je n'avais fait de longtemps une lecture aussi attachante. M. de Chateaubriand a donné à ce sujet, si beau, si touchant par lui-même, tout le charme qu'ont en général ses écrits. Il a su rendre classique ce qui se passait autour de nous sans que la plus grande partie du monde y songeât seulement. Il a ennobli de tout le charme de la poésie ce qui est noble par essence. Enfin il a tout dit ce qu'on pouvait dire, et on regrette qu'il ne lui reste pas beaucoup à nous apprendre encore sur ce sujet. Cet ouvrage doit faire un grand effet

en France: j'ai vu dans les journaux qu'on en a prescrit la lecture aux élèves des écoles militaires, et j'en ai été charmée. Si j'avais un prince à élever, je le lui ferais lire; c'est sur leur âme surtout qu'il faut travailler, et rien de plus propre à produire cet *élan* qui manque souvent, qu'un pareil ouvrage!

Je n'en tarirais pas si je n'avais encore à vous parler d'autre chose, mais, pour épuiser ce sujet, je répondrai à la demande que vous me faites par rapport à ma dernière lettre. Si vous avez lieu de croire qu'elle puisse être utile à quoi que ce soit pour la bonne cause, je vous laisse la liberté d'en disposer comme vous croirez devoir le faire pour le mieux. Mais prenez garde, chère Longue, de ne pas vous abuser! Votre amitié pour moi, une longue habitude d'attachement, vous fait mettre plus d'importance à ce qui vient de moi que n'en méritent des sentiments si naturels, et le poids que pourrait y donner *mon nom* dans les circonstances actuelles devient inutile quand on n'ignore pas l'opinion que l'Empereur a bien hautement énoncée dans cette occasion. Voilà mes objections! Ce sont les seules que j'aie à vous faire là-dessus; je vous connais trop bien, je suis trop sûre de vous, pour jamais craindre de votre part rien qui ressemble à une indiscretion.

Le tableau que vous me faites du mauvais esprit qui agite encore la France, Paris surtout, remplit l'âme d'horreur et d'indignation. La manière dont vous envisagez ce parti me paraît tout à fait juste; elle est absolument conforme à ce qu'en pensent ici ceux dont l'opinion peut et doit être considérée. Espérons que la surveillance des gouvernements chacun chez soi parviendra à étouffer ces émanations infernales. J'ai la ferme conviction que Dieu s'en mêle fort immédiatement, et cette croyance me ranime et me relève, dans bien des moments où différents motifs d'inquiétude sont prêts à prendre le dessus dans mon âme.

Il y a environ quinze jours que le Château de Czarskoe Selo a brûlé presque à moitié. Vous en aurez appris la première nouvelle par les gazettes. Le feu a éclaté si subitement et avec tant de violence, dans un moment où on ne chauffe ni poêles ni cheminées, que cela nous a paru fort extraordinaire, et jusqu'à présent on n'a pas pu trouver encore une cause probable à cet incendie. Ce n'est

ni la vue du feu ni la perte du Château qui m'a fait passer de mauvais moments, mais ce qui s'est passé dans mon esprit, ce que vous comprendrez et trouverez naturel dans les temps actuels, sans parler de tout le chemin qu'a fait mon imagination. Le feu a paru sous la coupole de la chapelle, et, presque au même moment, il s'est étendu d'un côté vers l'appartement de l'Empereur, et de l'autre dans l'aile qui est vis-à-vis du Lycée. Cette aile, le Lycée, la Chapelle, et tous les appartements attenants à celui de l'Empereur et une partie même du sien ont été consumés. Le reste a été fort endommagé, parce qu'on n'a pas vu d'autre possibilité d'arrêter le feu qu'en cassant les murs de manière à faire une grande brèche au Château. Heureusement c'était en plein jour que le feu a pris; si c'eût été la nuit, il aurait pu y avoir des malheurs affreux.

Cela ne nous empêche pas cependant de demeurer ici et de ne faire comme de coutume que de petits séjours à Kamennoï Ostrof. Vous saurez sans doute que M. de la Ferronays y habite votre campagne. J'aime mieux que ce soit lui et sa famille que bien d'autres. Il est impossible de ne pas vouloir beaucoup de bien à M. et à Mad. de la Ferronays, individuellement autant que pour leur grande pureté politique.

Il y a quelque temps que cette lettre est commencée: j'attendais le départ d'un courrier qu'on m'annonce pour demain. Quoique j'eusse désiré passer sous silence un sujet désagréable dont j'ai à vous parler, il vaut mieux, à mon avis, dans toutes les relations, et surtout dans celles d'une ancienne amitié, parler avec franchise. J'ai été peinée, chère Longue, en trouvant dans une de vos lettres précédentes le désir que vous m'exprimez pour Emmanuel *), et cette peine a été causée par l'impossibilité de le satisfaire que je prévoyais. Vous ignorez peut-être, chère Longue, ou bien vous avez oublié, car il y a plusieurs années que cette ordonnance existe, qu'on ne peut obtenir le titre de gentilhomme de la chambre sans être de fait au service, ce qui signifie d'être attaché à un des ministères. Il faudrait donc, avant de demander cette nomination pour Emmanuel, qu'il fût au service, et, comme cela ne se peut pas tant qu'il est absent, puis-

*) Le plus jeune fils de la Comtesse Tolstoï.

qu'avant de choisir le département auquel il voudra être attaché, il faut qu'il connaisse et soit connu, il serait tout à fait inutile de parler même à l'Empereur du désir que vous m'exprimez, parce que je sais d'avance la réponse qu'il me fera. Que ne m'avez-vous donné la possibilité de vous faire plaisir ! J'en aurais eu une satisfaction bien grande. A l'âge d'Emmanuel, il doit s'être préparé par le genre de ses études à la carrière qu'il veut suivre. Quelle est-elle ? Est-ce le militaire ou la carrière civile ?

Le comte Schouvaloff vient d'arriver, mais il a bien trompé mon attente. Il m'a dit vous avoir vue, mais il m'a avoué ingénument qu'il a oublié de vous prévenir de son départ, et ne m'a pas apporté de lettre de vous. Je crois que le bruit de Paris, et la variété des devoirs et des occupations qu'il y avait, lui ont mis un peu de vague dans l'esprit. Des lettres de ma famille l'attendaient aussi à Francfort : il ne m'a rien apporté, ce qui fait que son arrivée, dont je me réjouissais beaucoup, m'est devenue un désappointement.

Il faut finir cette longue lettre, qui me paraît courte en comparaison de ce que je voudrais vous dire. On me dit que votre fille est grosse ; cela retardera encore son retour ici, je crains : j'en serais fâchée, car c'est une excellente femme. Adieu. Je ne vous parle pas de moi en détail ; il n'y a pas beaucoup à en dire. Ma santé est bonne : du reste, je vais mon chemin. Sur ce chemin où Dieu m'a mise, je reçois avec un cœur pénétré de reconnaissance les petites consolations dont Il l'adoucit, je tâche de porter le moins mal possible les épreuves et les difficultés qui s'y trouvent. Voilà le cadre : il ne reste qu'à le remplir des événements journaliers, qu'on ne saurait suivre à la distance où vous êtes. Viendra-t-il jamais, ce jour où nous retrouverons d'anciens souvenirs et reviendrons à l'ordre du jour en rapprochant ceux d'un temps plus récent ? Adieu de tout mon cœur.

J'ai reçu votre lettre par le comte Schouvaloff ; elle était dans le paquet du comte Nesselrode. Je vous en remercie, ma chère Longue, de même que pour les petites médailles.

Pétersbourg, 1/13 Mars 1821.

Que de remerciements ne vous dois-je pas, chère Longue, pour un nombre de lettres et de souvenirs attentieux dont j'ai perdu le compte, mais qui tous viennent nourrir et fortifier le sentiment que je vous porte autant par conviction que par habitude. Je tâcherai cependant de vous rappeler les lettres les plus marquantes que j'ai reçues de vous.

D'abord, toutes celles dont vous avez chargé votre fils me sont parvenues exactement par les courriers de Troppau. Il me paraît que c'est aussi le grand Lily *) que vous avez chargé de l'intéressante collection de médailles frappées à l'occasion de la mort du Duc de Berry et sur la naissance de son fils. C'est un des cadeaux les plus précieux que vous ayez pu me faire, chère Longue, et je vous en remercie infiniment.

J'ai reçu de Berlin la lettre et le paquet dont vous avez chargé M. de Chateaubriand pour moi; la brochure intitulée *La Chambre de 1820* m'est d'un grand secours pour suivre les débats de la Chambre des Députés. J'ai reçu les derniers cahiers de *l'Histoire du Procès de Louvel*. Enfin, aucune de vos bonnes intentions pour moi n'a été manquée; j'ai tout reçu.

Mon cœur vous remercie de tout, mais je ne puis répondre comme je le voudrais au contenu de vos lettres, parce que, faute de courriers, je suis réduite à vous écrire par la poste. Je vous dirai cependant que j'ai fait à l'Empereur la commission dont vous m'avez chargée pour lui dans une de vos dernières lettres; elle était remplie de bons sentiments et pressentiments. Ou plutôt ce n'était pas une commission, mais je lui ai dit ce que vous m'exprimez: il veut que je vous en remercie et que je vous dise mille choses de sa part. Son absence n'a pas de terme encore. Si Dieu permet que les résultats soient aussi bons que les intentions, il n'y aura pas de quoi s'en affliger, dût-elle même durer plus longtemps encore, et j'ai à cet égard une foi bien consolante.

*) Le fils aîné de la Comtesse Tolstoï.

Vous allez avoir, chère Longue, un triste spectacle, et je ne doute pas que vous ne soyez émue de l'état dans lequel Mad. de Golovine va être amenée à Paris, si toutefois elle peut y arriver. Sa maladie est cruelle, et, selon toute apparence, sans remède. La vue d'un ennemi dans cet état ferait tout oublier, et je suis bien sûre que vous ne vous rappellerez que de votre ancienne amitié et non des circonstances qui sont survenues depuis. Si je ne connaissais pas votre cœur, je n'oserais pas vous parler ainsi, mais j'en suis si sûre que je crois vous voir agir d'ici.

Vous ne me parlez plus de votre santé depuis le crachement de sang que vous ont causé les bains de mer. Il faudra donc que dorénavant vous alliez les prendre à Marseille ou en Italie, puisque Boulogne est trop septentrional: quelle triste conséquence cela produit pour Pétersbourg! Tout le monde se réunit à dire et à écrire: „La comtesse Tolstoï est plus belle que jamais“, et cela me donne un vif désir de revoir cette beauté et de m'en réjouir.

Je ne vous parlerai pas de ce qui se passe ici; je ne pourrais dans cette lettre vous entretenir que de nouvelles de société, et elles ne vous intéresseraient pas. Ma santé est bonne, mon genre de vie très uniforme. La Duchesse de Wurtemberg est encore en Allemagne et ne reviendra, je crois, que dans le courant de l'été. Son absence, celle de ma sœur, et enfin celle de l'Empereur cette année-ci me font me replier toujours davantage sur moi-même, mais je suis loin de m'en plaindre: il faut tirer parti de tout, et je n'appelle pas *isolement de cœur* de n'être séparée que momentanément de ceux qu'on aime. Tant que Dieu nous les conserve, le cœur ne saurait être isolé.

Je viens de voir dans une gazette allemande un article mystérieux sur un soupçon de grossesse d'une Princesse de la famille Royale de France, qui pourrait produire des résultats d'une importance majeure. Il ne peut être question que de la Duchesse d'Angoulême: cette nouvelle, si elle se vérifiait, me causerait une bien grande joie.

J'ai remis à l'Impératrice mère l'exemplaire du *Voyage dans la Vendée* que vous m'avez envoyé pour elle. Elle vous en remercie, de même que pour le témoignage de respect dont vous me chargez pour elle.

Adieu, chère Longue; je n'ai pas besoin de vous donner l'assurance de sentiments trop anciens, trop connus à vous, pour que vous en doutiez.

Czarskoe Selo, 15/27 Juillet 1821.

Je viens d'achever une lettre à la comtesse Golovine dont je voulais vous prier de vous charger, chère Longue, mais j'apprends qu'il est plus que probable qu'elle n'existe plus! Il est à croire qu'on recevra des nouvelles plus positives encore avant le départ du courrier, et je crains que ma lettre sera déchirée. Peut-être, du lieu où elle est, saura-t-on mes intentions et mes vœux pour que sa fin ait été douce et que son âme ait été reçue par cette Miséricorde Divine et infinie dont nous avons tous si grand besoin! Je ne puis penser sans attendrissement à sa mort. Vous savez combien les souvenirs de ma grande jeunesse, je puis même dire de mon enfance, se rattachent à elle. Ce *moi* qui a été construit par des ouvriers et des circonstances si différentes, elle y a apporté mainte pierre: aussi je ne dis pas qu'elles y soient restées toutes, mais il en est resté qui ne doivent pas en être détachées. Enfin le malheur extraordinaire qui pèse dans ce moment sur cette maison et qui n'a pas un caractère journalier pèse sur mon cœur et fait méditer involontairement.

Pache n'est pas grosse, comme vous paraissez le croire, et ce n'est pas là la raison qui l'empêche de partir pour Paris. Je dois et peux l'excuser avec justice: elle ne pouvait pas quitter son père dans l'état où il a passé plus de deux mois. Immédiatement après la mort du comte Golovine, la présence de Pache a été indispensable à Pétersbourg; elle seule et son excellent mari étaient à même de faire les démarches nécessaires pour sauver la mémoire du C. G. de la honte (il est affreux de le dire), des malédictions peut-être, auxquelles elle était exposée. Ce n'est que tout récemment que les circonstances dont je parle auraient permis à Mad. Frédro de partir; elle me dit que l'état de sa fortune s'oppose dans ce moment à ce qu'elle entreprenne un voyage, et ce serait un motif de plus. N'accusez pas davantage Mad. Frédro, chère Longue, admettez plutôt ce qui peut la justifier. Ne jugeons pas: il y a déjà dans ce qui arrive à cette

famille quelque chose qui ressemble d'une manière effrayante au courroux du Ciel!

Je ne devrais vous écrire que pour vous remercier, chère Longue. Qu'est-ce qui me donne des droits à votre constant désir de me faire plaisir? Et comment vous en prouver ma reconnaissance? Vous avez été la première à m'envoyer l'ouvrage du comte de Maistre, et j'ai lu avec beaucoup d'intérêt ses *Soirées de Pétersbourg*. Vos bienfaits dans ce genre sont si soutenus, qu'il me faudrait à chaque fois que je vous écris vous envoyer un catalogue raisonné de mes remerciements pour les nouveautés d'un intérêt différent que je dois à votre souvenir. Sans en venir là, il faut cependant que je fasse une mention particulière des médailles sur le baptême du Duc de Bordeaux; elles complètent la collection qui les a précédées. Enfin, je vous remercie! Je commence et finis par là, et je trouve ce mot bien usé pour un sentiment qui se renouvelle toujours avec plus de force.

Je suis peinée de ce que vous me dites de la faiblesse de vos yeux: ménagez-les! Cette idée va troubler le plaisir que j'ai à recevoir vos lettres. Vos respects à l'Empereur et à l'Impératrice mère ont été rendus.

Oui, sans doute, que le retour de l'Empereur m'a donné du bonheur! On ne peut guère se passer de lui ici, et cette absence prolongée inspirait une inquiétude involontaire. Maintenant qu'il est revenu et qu'on jouit des heureux résultats de son absence, on est tenté de se laisser aller paresseusement à un calme qui n'est cependant pas, à beaucoup près, à l'ordre du jour encore.

Que ne dira-t-on pas, dans ce Paris où l'on parle tant, à l'occasion de la mort de Bonaparte? Il serait curieux de faire un recueil de tous les différents discours que cet événement fera tenir. Il me semble que, sous le rapport politique, il est à peu près indifférent, car ceux qui veulent le désordre n'ont pas besoin de lui pour l'exciter!

Vous aurez été charmée de revoir M. de Chateaubriand. Dites-moi, je vous prie, s'il n'a pas été blessé de ce que je ne lui ai pas répondu moi-même à la lettre qu'il m'a écrite de Berlin. Je ne connais pas les usages français à cet égard, mais les nôtres ne le comportaient pas. Donnez-lui cette explication, si par hasard il s'était

attendu à recevoir une lettre de moi; je serais fâchée d'avoir pu le blesser en quoi que ce soit.

On attend Catiche à Pétersbourg. Le prince Lubomirski y est arrivé depuis plus d'un mois: je trouve qu'il a gagné sous différents rapports. Le grand Lily m'a fait une description fort intéressante et tout à fait romanesque de son expédition à Constantinople; j'ai été charmée de le voir. Voilà, je crois, tout ce qui peut vous intéresser ici. Quoique M. de La Ferronays m'ait dit que vous comptez amener vous-même Emmanuel en Russie, j'ai de la peine à y croire, mais vous n'en aurez pas, j'espère, chère Longue, à vous persuader que partout j'aurai une satisfaction réelle en vous revoyant. Vous connaissez mes sentiments pour vous; rien ne saurait les effacer, et vous ne pensez sûrement pas que votre attachement s'adresse à une ingrate!

Pétersbourg, 5/17 Février 1822.

Je n'ai que peu de moments à donner à une lettre que vous portera, chère Longue, un courrier qui part aujourd'hui ou demain, mais je ne saurais manquer cette occasion de vous remercier de votre lettre du 27 Décembre et de celle que j'ai reçue aujourd'hui par un courrier français. La dernière accompagnait l'envoi des *Mémoires* de Mad. Campan, que je vois annoncés dans les journaux depuis quelque temps et que j'avais le désir de posséder. Vous me prévenez, chère et bonne Longue, par votre aimable attention et ce constant souvenir dont mon cœur vous est bien reconnaissant.

Vous m'avez aussi témoigné ce souvenir par les cent mille jolies petites babioles que vous m'avez envoyées pour étrennes. Elles sont arrivées peu de jours avant le retour de l'Empereur, et vous pensez bien que j'ai fidèlement conservé le paquet à son adresse sans le décacheter, mais non sans un peu de curiosité de savoir ce que vous pouviez lui envoyer. Le soir même de son arrivée, il a satisfait ma curiosité en dépaquetant en ma présence les objets que vous lui aviez adressés. Il m'a chargée de vous en faire bien des remerciements, de même que pour votre lettre, que je lui avais fait parvenir avant son arrivée. Sa route de Varsovie lui a été pénible, à cause des grands froids qu'il a trouvés, mais dont sa santé n'a nullement souffert.

Il paraît, d'après les dernières nouvelles, que vos vœux politiques sont plus près d'être réalisés que vous ne le pensiez en m'écrivant au mois de Décembre. Puisse le succès répondre à la pureté du principe qui semble l'emporter à présent! C'est un moment bien critique!

Je ne vous parle pas de votre fille; vous aurez sûrement de ses nouvelles par cette même occasion. On me dit que sa santé et celle de son fils sont bonnes. Elle est si heureuse que, du reste, elle se fait oublier tant qu'elle peut. Ah! Je conçois bien ce bonheur maternel qui se borne à l'enceinte d'une chambre!

La Duchesse de Wurtemberg me charge de mille amitiés et remerciements pour vous, chère Longue. Elle ne vous écrit pas aujourd'hui pour vous remercier elle-même de votre lettre, parce qu'elle a été avertie trop tard du départ du courrier.

Adieu, ma bonne Longue, conservez-moi votre amitié, et ne m'en voulez pas d'une phrase un peu ambiguë dans ma dernière lettre: je vous écrivais par la poste, et il y a des choses difficiles à tracer sur le papier, à plus forte raison lorsqu'on écrit par cette poste si exposée à tous les curieux. Il me serait bien difficile de vous expliquer, même dans une lettre confidentielle, les *petites* considérations que malheureusement je suis obligée d'observer sans cesse dans de certains rapports. Si vous étiez ici, vous vous remettriez bien vite à un ordre de choses qu'on oublie aisément lorsqu'on est éloigné. Adieu bien vite, et de tout mon cœur; croyez toujours que mon antique affection pour vous, chère Longue, est inchangeable.

Czarskoe Selo, 10/22 Mai 1822.

Je vous dois mille remerciements, chère Longue, et bien plus d'excuses d'avoir laissé passer un aussi long temps sans vous écrire. Toutes vos lettres me sont parvenues, de même que les envois que vous m'avez adressés pour la nouvelle année. Ces étrennes ont amusé bien du monde: elles ont eu pour moi la valeur qu'a toute preuve de votre bon et constant souvenir. Mais tant de lettres ne me parlent pas de votre santé; vous ne m'en dites jamais le mot, et c'est cependant une chose principale pour moi. Votre dernière était du mois de Février. Elle en contenait une pour l'Empereur, que je lui ai remise

sans crainte de le fâcher; il ne pouvait recevoir qu'avec plaisir l'expression de vos sentiments et votre reconnaissance pour Emmanuel. Vous en éprouverez aussi, j'en suis sûre, de la nomination du vieux Lily: elle m'a causé une satisfaction bien réelle; quant à ceci, personne ne peut vous le dire que moi. Mais d'ailleurs je ne me mêlerai pas de vous parler de vos enfants, qui vous écrivent souvent et vous donnent sûrement tous les détails sur eux-mêmes que vous pouvez désirer. Il faut, puisque vous le voulez, que je vous parle de moi et de ce qui me touche, en premier lieu de l'Empereur, qui est parti pour Wilna hier, non pour se mettre à la tête des Gardes et les faire marcher contre les Turcs, mais très paisiblement pour voir le corps des Gardes, qui se mettra en marche pour Pétersbourg après la revue. Les journalistes seront bien capots de leur voir prendre ce chemin et de devoir le dire, après tout ce qu'ils avaient annoncé, si impudemment ou si ingénument, selon l'esprit de la gazette qui parlait. J'espère que l'Empereur sera de retour ici dans moins de trois semaines.

Vous voyez par la date de ma lettre que nous sommes établis à notre séjour d'été. La Duchesse, qui est à Pétersbourg depuis trois mois, est ici avec moi; ce m'est, comme vous le pensez bien, d'un grand agrément. La Grande-Duchesse Marie va partir incessamment pour retourner à Weimar. Nous avons eu un hiver et un printemps tout à fait extraordinaires: vous-même, chère Longue, n'auriez pu équitablement vous plaindre du climat de Pétersbourg. Je désire cette température, si jamais vous venez ramener Emmanuel dans le Nord.

Vous me paraissiez rassurée en dernier lieu sur l'esprit du moment. Il y a cependant eu depuis des mouvements fâcheux. Bien du monde s'en inquiète et paraît craindre une explosion. Pour moi, j'aime à ne voir dans l'agitation du monde politique que le tumulte des vagues après une tempête de trente ans qui a causé bien des naufrages. Espérons qu'en calmant par ici et veillant par là, on parviendra partiellement à un repos général. Il est probable que nous ne verrons pas ce beau moment, mais je me plais à le rêver pour la génération future.

Adieu, chère Longue, ne changez pas vos sentiments à mon égard: je ne sais plus perdre une ancienne habitude; songez donc combien cela me serait pénible! Adieu de tout mon cœur.

Pétersbourg, 30 Décembre 1822/11 Janvier 1823.

Je ne veux pas finir l'année sans vous écrire, chère Longue, et je suis bien charmée de pouvoir vous féliciter de l'heureuse délivrance de Catiche. Dieu a récompensé sa douce résignation lors de l'épreuve douloureuse qu'Il lui a envoyée l'année dernière; le fils qu'elle vient de mettre au monde est beaucoup plus robuste, à ce qu'on assure, que celui qu'elle a perdu, et elle le conservera, je l'espère.

Vous aurez reçu cette bonne nouvelle bientôt après votre arrivée à Paris; elle vous aura fait oublier les fatigues d'une route qui doit avoir été bien pénible dans cette saison: et ce Mont-Cenis que vous redoutiez si fort! Puissiez-vous avoir oublié aussi combien j'ai tardé à vous remercier pour vos dernières lettres! Je n'en ai pas moins partagé le contentement que vous éprouviez à Vérone. L'Empereur m'a parlé dans ses lettres du plaisir qu'il a eu en vous revoyant, et sûrement il vous l'a mieux témoigné que je ne saurais vous le dire ici.

Vous aviez désiré que j'exprimasse à l'Impératrice mère votre reconnaissance du bon accueil que l'Empereur vous a fait, mais je ne saurais me faire un mérite de mon exactitude à remplir vos intentions, parce que je l'ai trouvée toute instruite de votre reconnaissance par la lettre que vous lui aviez adressée. Comme ce n'est pas la première fois que cela m'arrive, je vous prie, chère Longue, de ne plus me charger dorénavant de ces sortes de commissions que lorsque vous ne lui écrirez pas vous-même. Vous exprimez trop bien vos sentiments pour avoir besoin d'un interprète, et l'interprète fait une sotte figure lorsqu'il s'évertue à transmettre ce qu'on sait déjà.

Il y a longtemps que nous ne nous sommes vues, chère Longue, et cela change l'optique de bien des choses. Je vous assure que le regret d'avoir manqué l'occasion de vous voir pourrait m'en donner de ce que je n'ai pas fait le voyage d'Italie, auquel, du reste, je n'en ai pas accordé sous le rapport seul du pays. C'est moins la Lombardie que Florence, Rome, et Naples surtout, que j'ai un vif désir de connaître, et qui probablement ne se réalisera jamais.

On se plaint du froid en Allemagne, et, à Vérone même, vous avez eu des gelées au mois de Novembre. Je vous plains s'il fait de



Petersbourg, 30 Décembre 1822/11 Janvier 1823.

Je ne vous prie point l'aide de vous écrire, chère Louise, et je suis bien charmée de pouvoir vous féliciter de l'heureuse délivrance de Camille. Dieu a récompensé sa douce résignation lors de l'épreuve douloureuse qu'il lui a envoyée l'année dernière; le fils qu'elle vient de mettre au monde est beaucoup plus robuste, à ce qu'on assure, que celui qu'elle a perdu, et elle le conservera, je l'espère.

Vous avez reçu cette bonne nouvelle bientôt après votre arrivée à Paris; elle vous aura fait oublier les fatigues d'une route qui doit avoir été bien pénible dans votre wagon et le Mont-Cenis que vous redoutez si fort! *Précisément* dans votre wagon quand j'ai lardé à votre intention pour vos dernières nouvelles. Je n'en ai pas moins partagé le contentement que vous éprouvez à Vérone. L'Empereur m'a parlé dans ses lettres du plaisir qu'il a eu en vous voyant, et sûrement il vous l'a mieux témoigné que je ne saurais vous le dire ici.

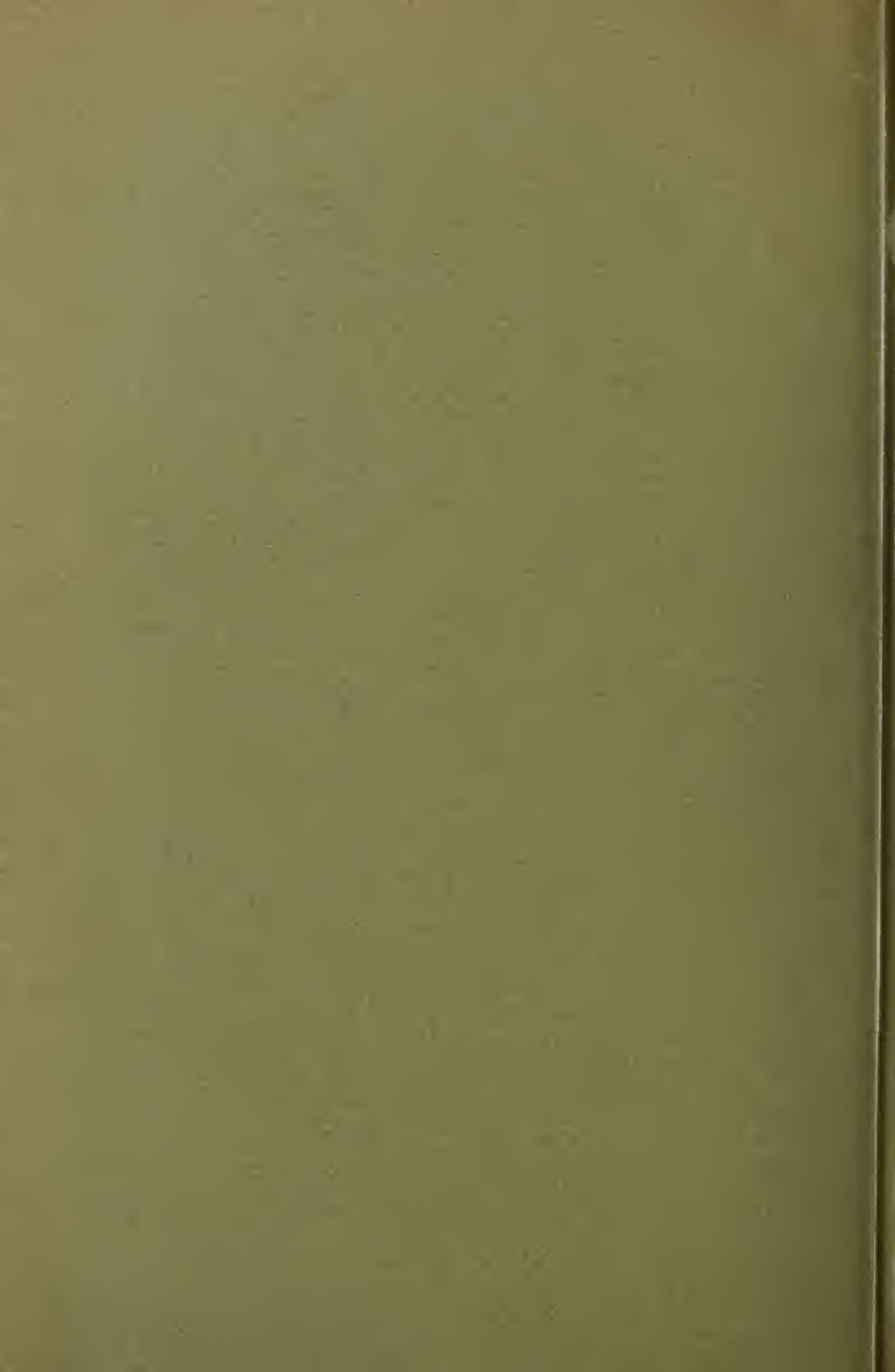
Vous aviez dit que l'expression à l'impératrice mère votre reconnaissance de son accueil que l'empereur vous a fait, mais je ne saurais me faire de justice de mon amitié à remplir vos intentions, parce que je l'ai trouvée toute remplie de votre reconnaissance par la lettre que vous lui avez adressée. Comme ce n'est pas la première fois que cela se passe, je vous prie, chère Louise, de ne plus me charger davantage de ces sortes de commissions que lorsque vous ne lui écrivez pas vous-même. Vous connaissez trop bien vos sentiments pour avoir besoin d'un commissionnaire; l'impératrice fait une sorte d'usage lorsqu'il s'agit de l'humanité et je n'en suis déjà.

Il y a longtemps que vous ne m'avez écrit rien, chère Louise, et cela change beaucoup de tout des choses. Je vous assure que le regret d'avoir manqué l'occasion de vous voir pourrait m'en donner de ce que je n'ai pas fait le voyage d'Italie, auquel, du reste, je n'en ai pas accordé tout le repos que le pays. C'est moins la Lombardie que Florence, Rome, et Naples surtout, que j'ai pu me dévoter de connaître, et qui probablement ne se verra jamais.

On se plaint du froid en Allemagne, et, à Vérone même, vous avez eu des gelées en novembre. Je vous plains s'il fait de



*Le Prince Pierre Mikhaïlowitch Wolkonsky.
Portrait appartenant à P. Dournovo.*



grands froids à Paris, où l'on est mal préservé. Ici la température est modérée comparativement.

Je donne cette lettre à votre fille, qui la fera partir par la poste: il faut donc se borner à parler du temps qu'il fait. Je laisse à d'autres les nouvelles de la société; on vous apprendra sûrement la mort de Mad. Narychkine, femme du grand chambellan: c'est un bien triste événement pour sa famille.

Adieu, chère Longue, et recevez avec mes adieux des vœux bien sincères pour la nouvelle année. Soit que je compte dorénavant ma vie par des années ou par des mois, la longue habitude que j'ai de penser à vous avec affection ne saurait ni changer ni diminuer.

Czarskoe Selo, 31 Juillet/12 Août 1823.

C'est encore et toujours des remerciements que je vous adresse, chère Longue, cette fois fort à la hâte, car il me reste peu de temps jusqu'au départ du courrier. Vos trois dernières lettres et les objets, d'un intérêt très différent par leur valeur, dont vous les avez accompagnées, m'ont fait plaisir comme toujours. Comme toujours, j'ai été profondément touchée de vous voir occupée de moi dans toutes les occasions; mon cœur saura mieux vous remercier que ma plume, et vous ne sauriez en douter.

J'ai été charmée de faire la connaissance du comte d'Espagne par sa lettre; son style prévient en sa faveur. Mais on y voit aussi un homme du Midi impatienté de l'ennui d'un blocus: le pauvre Cordova probablement aura séché d'impatience comme son chef! Ce sentiment, au reste, est bien naturel.

Parmi les brochures que vous m'avez envoyées, la relation de Madame m'a fort intéressée. Cependant je ne dirai qu'à vous que je suis un peu affligée de ce que la famille Royale se fasse imprimer de son vivant. Les deux relations qui viennent de paraître auraient fait des matériaux précieux pour l'histoire: il me semble qu'ils ont paru un peu tôt. Qu'en pensez-vous, chère Longue? Je crains de mal juger, à la grande distance où je me trouve; des circonstances trop minimes pour être aperçues de loin changent quelquefois la face entière des choses.

C'est cette distance qui vous fait me mettre au rang des *belles élégantes*, puisque la robe que vous m'envoyez faisait dans ce moment-là leur costume favori. Je vous ai obéi cependant. Il n'y a pas huit jours que je l'ai reçue; je l'ai fait faire, et je l'attends pour m'en parer. J'espère qu'elle ira bien: toutefois votre intention doit, ce me semble, la faire bien aller. Heureusement qu'elle est d'une couleur aussi sage que je dois l'être! Les ceintures sont originales, mais peut-être déjà oubliées, dans le mouvement rapide qu'a toute chose dans le monde que vous habitez.

Je vous remercie, chère Longue, de ce que vous me parlez avec confiance du désir que vous avez pour Emmanuel. J'espère, vu des exemples récents, que sa réussite ne souffrira pas de difficulté. Votre fille m'a dit qu'elle n'espère pas de vous voir ici avant le printemps prochain. J'en ai été un peu désappointée, car je comptais sur cette circonstance. Sans doute il serait imprudent de commencer votre séjour à Pétersbourg en hiver. Je ne vous parle pas de cette bonne Catiche, qui, comme vous le dites bien, a la pureté de l'âge d'or; on sent l'influence de cette vertu par l'amitié qu'il faut lui porter. Ses lettres sont sûrement plus fréquentes que les miennes.

Adieu, chère Longue, je griffonne, je me dépêche, et, si je divague, croyez que cela ne provient que de la gênante circonstance de devoir tenir ma lettre prête pour un moment donné. Je ne vous parlerai donc pas d'une bonne et ancienne amitié dont vous ne sauriez douter.

Pétersbourg, 9/21 Janvier 1824.

Je n'ai que peu de moments pour vous écrire, chère Longue, mais je ne puis laisser partir encore un courrier sans vous remercier de vos dernières lettres. Sûrement vous ne m'en aurez pas voulu de ne vous avoir pas écrit cet automne. Quoique convaincue de la part que vous prendriez à ma douleur *), il me coûtait d'en parler, comme d'un événement de ma vie. Pendant longtemps il me semblait (et il me paraît encore) que ma vie est coupée par cette peine si profonde

*) Mort de la Princesse Amélie de Bade.

et qu'elle ne peut plus suivre le cours qu'elle suivait avant. J'étais tentée de dire: *C'est trop!* Mais, comme ce que Dieu veut n'est jamais *trop*, il faut reconnaître Son infinie miséricorde dans ce qu'Il m'a laissé pour me supporter.

Ma peine fait ma part intime, mais je trouve encore en moi de quoi donner, lorsqu'il s'agit de l'intérêt et du bien général, et, sous ce rapport, vous sentez bien que j'ai partagé comme je le devais tout ce qui est arrivé d'heureux pour la bonne cause avant la fin de l'année écoulée. Je n'entrerai pas ici en discussion sur ce que vous citez comme atténument aux bonnes choses. L'Empereur voit toutes vos lettres: c'est à lui à recueillir ce que leur contenu peut avoir d'utile. D'ailleurs, placés comme nous le sommes, c'est à nous à apprendre et entendre pour penser et agir, plutôt qu'à discuter.

Je suis charmée qu'Emmanuel ait fait le voyage d'Espagne. C'est une bonne étude pour un jeune homme, s'il sait en tirer parti, que d'observer la marche des événements de ce côté-là. Il me semble que la génération qui se forme maintenant devra, pour peu qu'elle soit bien dirigée, être dégoûtée des révolutions à tout jamais. Il n'y a plus rien à y chercher pour l'imagination, et les révolutions du midi de l'Europe viennent de se montrer dans toute leur laideur naturelle. Catiche vous écrit sûrement aujourd'hui; je ne vous parlerai donc pas d'elle. Mais j'ai à vous remercier pour les cent mille jolies choses que vous m'avez envoyées pour la nouvelle année et après l'exposition. L'Empereur s'est fort amusé des imprimés. Il n'a pas voulu accepter le savon raisin; je l'ai offert à la Duchesse. Il n'a pas refusé cependant le crayon que vous lui aviez destiné dans le dernier envoi, et le *Miriorama* l'a amusé un moment. J'en ferai part aussi à notre nouvelle petite belle-sœur, qui est une intéressante jeune personne. C'est une acquisition précieuse pour moi en particulier, si le Ciel la conserve dans la direction qu'a son âme et son esprit à 17 ans.

Adieu, chère Longue, et pardonnez-moi le désordre de ma lettre; on m'a laissé peu de temps pour écrire par des courriers qui partent le même jour pour différents rayons. Quelque mal et quelque rarement que je vous en parle, croyez toujours, chère et bonne Longue, à une amitié et à une reconnaissance inaltérables de ma part.

Péterhof, 23 Juillet/4 Août 1824.

Il s'est passé du temps et bien des choses depuis que je ne vous ai écrit, chère Longue, et j'ai devant moi deux lettres de votre part du mois de Mai et d'Avril, qui me témoignent un intérêt dont j'ai besoin de vous remercier avant tout. Vous direz que tout cela est bien ancien, mais j'appartiens aux siècles des Patriarches, où je crois que la durée des impressions était proportionnée à celle de la vie. Les miennes ne s'effacent jamais entièrement, et ne perdent que bien lentement ce qu'elles ont de poignant, et qui doit s'évaporer, quoiqu'on ne le voudrait souvent pas, si l'on doit vivre. Je puis dire que, depuis le mois d'Octobre de l'année dernière, ma vie a été si remplie de sensations, que j'en suis presque épuisée, et je demande à Dieu du repos. Mais avant tout cependant, tout ce qu'il voudra!

La perte que j'ai faite par la mort de la Duchesse *) a été un événement si inattendu pour moi et pour tout le monde, que l'étonnement le disputait à la douleur dans les premiers moments, et, si je ne vous ai pas écrit plus tôt, chère Longue, c'est qu'en perdant une partie de la douceur de ma vie, mes devoirs se sont multipliés, et mes forces corporelles avaient singulièrement diminué de tout ceci; maintenant la belle saison et un peu plus de calme les feront revenir, j'espère. Cette augmentation de devoirs dont je vous parle se rapporte d'un côté à la fille de la Duchesse, que vous avez laissée presque enfant, mais qui maintenant est à l'époque de la vie où l'on a plus que jamais besoin de l'appui d'une mère. Rien ne peut lui remplacer la sienne, mais je tâche du moins que mon existence ne lui soit pas tout à fait inutile.

Un autre intérêt dans ma vie auquel se rattachent aussi des devoirs, c'est ma jeune belle-sœur Hélène, qui est de l'âge qu'aurait un de mes enfants, et que j'aime d'un sentiment maternel. C'est un être intéressant; je serais charmée que vous puissiez la connaître. Je crains qu'il nous faudra renoncer à ce qui le rendrait possible: Catiche m'a dit que vous ne sauriez penser dans ce moment à faire le voyage de Pétersbourg, et j'en suis d'autant plus fâchée que votre

*) Mort de la Duchesse Antoinette de Wurtemberg.

santé y met obstacle. Soignez-vous bien, ma bonne Longue! Il y a quelque temps que je n'ai vu votre fille, et longtemps que je n'ai eu de vos nouvelles. Je suis donc dans une grande ignorance à votre sujet, mais je n'ai pas le droit de me plaindre: j'ai eu moi-même le tort de rester si longtemps sans vous écrire!

J'ignore aussi l'effet qu'aura produit sur vous le changement arrivé par la démission de M. de Chateaubriand. Il me semble que vous devez l'avoir senti vivement sous tous les rapports, et je crains quelquefois que le silence que vous gardez ne soit une preuve de mauvaise santé.

Celle de Catiche a de la peine à se remettre de sa fièvre tierce. Elle est bien isolée, cette pauvre Catiche! Quoiqu'elle mette ses jouissances dans ses devoirs envers ses enfants, je voudrais qu'elle eût un peu plus de société, car c'est cependant un délassement, quand toutefois le cœur ou l'esprit peuvent y trouver leur compte. Son mari met à son service un zèle et un dévouement rares. Il a passé l'été dans les sables de la Dwina, occupé à surveiller les travaux d'une forteresse; mais sûrement Catiche vous donne bien mieux que je ne le puis tous les détails de ce qui le regarde. Pour moi, je ne puis m'empêcher de l'estimer pour le principe qui le guide, qui est de vouloir bien faire ce qu'il fait.

L'Empereur, sachant que je vous écris, me charge de mille compliments pour vous, ma chère Longue. Dans votre dernière lettre, vous me demandez conseil sur ce que vous devez faire par rapport aux communications importantes qui peuvent vous être faites. L'Empereur est très bien instruit par différentes voies, mais il vous aura sûrement dit lui-même qu'il a toujours reçu avec plaisir et reconnaissance ce que vous lui avez adressé. Ne soyez donc pas en doute à cet égard, et, si vous avez à communiquer quelque avis qui vous paraisse important, dites-vous qu'il vaut mieux répéter une chose inutile que de laisser ignorer ce qui peut servir à bien. Adieu de tout mon cœur!

Pétersbourg, 1/13 Décembre 1824.

Je ne puis laisser partir le prince Wolkonsky sans le charger au moins de quelques lignes pour vous, chère Longue. Je vous dois

toujours tant de reconnaissance, et pour vos aimables et intéressantes lettres, et pour les témoignages presque journaliers de votre souvenir, que des volumes sans doute ne suffiraient pas pour vous exprimer comme je le voudrais tout le prix que j'attache à votre constante affection pour moi, mais j'aimerais à m'arrêter davantage, et sur ce que je sens, et sur les sujets que vous traitez dans vos lettres. C'est ce que je ne puis pas aujourd'hui; je me remets à peine d'une incommodité qui a presque épuisé mes forces. C'était d'abord un rhume de cerveau et de poitrine, assez obstiné. Je ne sais trop à quelles raisons assigner un caractère plus sérieux qu'a pris ce mal: quelles qu'elles soient, j'ai été très souffrante pendant près de trois semaines, et je ne sens revenir mes facultés que depuis peu de jours.

J'ai été à même cependant de jouir de la lecture de votre dernière lettre. Vous y aviez joint l'Oraison Funèbre de Louis XVIII et la brochure de M. de Chateaubriand. C'est l'Empereur qui m'a fait la lecture de celle-ci. Il me soigne autant que ses nombreux et divers devoirs le lui permettent; il a lu votre lettre aussi, et vous remercie de ce qu'elle contenait pour lui. Grâce à Dieu, sa santé est bonne; son voyage a été heureux, agréable et utile sous plus d'un rapport: il faut se féliciter qu'il ait eu lieu, mais je suis charmée qu'il soit passé.

On vous aura appris l'épouvantable désastre que nous avons eu ici le 7/19 Novembre. Notre génération n'avait pas vu encore rien de semblable, et que le Ciel permette que nous n'en voyions pas la répétition! On dit qu'en 1777, l'inondation a été presque aussi forte. Tâchez de vous figurer, si vous le pouvez, Pétersbourg, ses plus belles rues, ses quais, ses promenades, n'offrant plus que l'aspect d'une mer en fureur! Je ne voyais plus sous mes fenêtres ni quai ni rue; les plus fortes vagues venaient se briser contre les murs du Palais d'Hiver. Rien ne peut dépeindre le sentiment de désolation que cet aspect jette dans l'âme: c'est pis que le ravage du feu! Catiche vous aura sûrement fait la description de cette journée de malheur. Pour moi, je me sens trop faible encore pour prolonger ma lettre. Vous m'avez envoyé une étoffe charmante, et je vous en remercie, chère Longue, avec le sentiment avec lequel je reconnais tous les soins infinis que vous avez de moi. Je voudrais que ma santé me

permette de fixer le moment où je m'en parerai. Puisse la vôtre se soutenir, chère Longue. Vous connaissez mon ancienne amitié pour vous: dites-vous tout le bien qu'elle peut vous souhaiter!

Pétersbourg, 28 Février/12 Mars 1825.

Le départ de votre fils a été décidé si subitement et d'une manière si inattendue pour moi, que je n'aurai le temps que de vous écrire quelques lignes, chère Longue. Que ne puis-je mettre dans ce peu de mots tout ce que je sens pour vous de sollicitude et de peine pour votre santé, de reconnaissance et de sensibilité pour votre amitié si constante, dont vous me donnez des témoignages de tout genre! Pourquoi faut-il qu'en vous remerciant de ceux que j'ai reçus de vous pendant ma maladie, je vous exprime une inquiétude à votre sujet? Ce que votre fils me dit de l'état de votre santé est à la fois si alarmant et si vague, que je ne sais qu'en penser. Puisse-t-il être bientôt près de vous et vous trouver mieux qu'il ne croit *)!

La dernière lettre que j'ai reçue de vous était ancienne: c'est M. de la Ferronays qui me l'a apportée. Vous ne m'y parlez pas de votre santé (c'est un reproche que vous avez mérité fréquemment de ma part), et comment est-il possible que, sans avoir fait une maladie, vous soyez si fort affaibli? Enfin, s'il plaît à Dieu, nous nous exagérons le mal, et les vœux de vos enfants et les miens seront exaucés.

En vous écrivant si longuement, j'abuse peut-être de vos forces. Quoi qu'il en soit, dites-vous, bien chère Longue, que jamais je ne pourrai vous en dire assez en vous parlant de mon intérêt pour vous, de mon amitié, de tous mes anciens sentiments qui vous sont si bien connus! Adieu de tout mon cœur. Puisse cette lettre vous trouver comme je le désire!

*) La Comtesse Tolstoï mourut à Paris le 12/24 Avril 1825.

IV.

Lettre de l'Impératrice Elisabeth à la Reine de Bavière.

Taganrog, ce 19/31 Décembre 1825,

Samedi, à 8 heures du soir.

Ma sœur bien-aimée, il était réservé à vous, chère bonne amie, de me faire connaître le premier sentiment de douceur, de verser le premier baume dans mon cœur, qui croyait ne pouvoir plus rien éprouver de semblable. Votre lettre par estafette m'est parvenue hier en dix jours; je vous écris de même en droiture et j'espère que vous recevrez ma lettre tout aussi vite, peut-être avant celles qui font le détour de Pétersbourg. Chère, chère, bonne amie, quelle force n'a pas une véritable tendresse, puisqu'elle peut même agir par écrit! Comment vous exprimer à quel point j'ai été touchée de la vivacité avec laquelle vous avez senti mon malheur, de votre proposition de venir me joindre qui était un mouvement irréfléchi de votre cœur. Hélas! comment cela serait-il possible? Mais comme cela ranimerait mon existence! Vous ne devez pas y penser, chère amie: dans cette saison, avec votre santé délicate, cette route est une chose absolument impossible pour vous. Mais je vous avoue que l'idée de vous revoir a tellement ranimé mon cœur, que je ne l'ai pas rejetée pour un autre moment. Mon avenir est si peu assuré et j'ai des devoirs, des considérations à observer qui font que je ne puis pas vous faire des propositions, mais seulement avancer des idées. Ah! ma sœur! Je n'ai

plus celui qui d'une parole décidait tout et toujours bien, auquel j'aimais à me soumettre en tout! Qui me conduira, qui me conseillera! Je demande à Dieu de permettre qu'*il* L'implore pour moi et m'obtienne Sa protection dans cette triste vie où il faudra errer peut-être longtemps encore. Il faut que je reste ici, d'abord puisqu'on croit que j'aurais tort de voyager dans cette saison, et puis parce que, ne voulant, ne pouvant pas aller à Pétersbourg, je ne sais où aller. Je vous avoue aussi que je ne regrette pas la nécessité de rester encore ici. C'est ici qu'*il* m'a établie; il me semble qu'*il* m'entoure ici partout, que, si je sors une fois d'ici, je tomberai dans le chaos; ici je suis tranquille et puis vivre dans la plus profonde retraite, mais il faudra en partir cependant lorsque la saison le permettra. Les égards que je dois à l'Impératrice mère et à celui qui régnera (ce qui n'est pas sûr jusqu'à ce moment) m'obligent de ne pas prendre de parti sans les prévenir. Je compte écrire à l'Impératrice mère que j'ai le désir de prendre une campagne aux environs de Moscou comme pied à terre, jusqu'à ce que mon établissement soit définitivement fixé. Si cela peut s'arranger, j'y irai en partant d'ici dans six semaines ou deux mois. De là il me faudra me rapprocher de l'Impératrice mère pour la voir; peut-être me donnera-t-elle un rendez-vous quelque part, et, ce devoir rempli, je retournerai, si c'est la volonté de Dieu, à ma retraite, à mes souvenirs consacrés à mes regrets. Si cette distance ne vous effrayait pas, ma sœur, cela ne serait pas plus loin que de venir ici, et le temps et la route rendraient le voyage plus facile. Voilà tout ce que ma pauvre tête, où il règne un vague extrême, a pu produire en fait de plans, et ceci est soumis encore à des chances humaines, sans parler de la main puissante de Dieu, Qui détruit dans un moment et de la manière la plus inattendue les projets, les plans, les destinées qu'on croyait les mieux combinés.

La comtesse Stroganoff est arrivée de Pétersbourg. Elle ne veut pas que je m'attribue ce pénible voyage: elle dit que c'est pour elle-même, pour sa propre satisfaction qu'elle l'a fait. Nous avons beaucoup beaucoup pleuré ensemble, car elle était tendrement attachée à ce cher *lui*; *il* était ami de jeunesse de son mari qu'elle regrette toujours: tout cela fait que certainement c'est une des personnes qui sentent le plus vivement ma perte. Malgré cela, sa présence me fatigue: j'ai si

fort besoin de solitude et de tranquillité, et il n'y a que *vous* ou Maman que je puisse *désirer*. Mais la désolation unanime dans toutes les directions, et dont il me vient à présent des détails, est déchirante d'un côté et satisfaisante d'un autre. Chère amie, j'ai reçu par la poste aujourd'hui votre dernière lettre de Munich. Je voudrais répéter toutes vos paroles. Ah! oui, qu'il est dur de recommencer une nouvelle existence avec un cœur navré par la douleur, de devoir transporter sa personne d'un endroit dans un autre. Ah! que c'est fatigant, lorsqu'on n'a plus d'autre but dans la vie que l'éternité. Vous terminez cette lettre comme j'ai fini la dernière que je vous ai écrite par la poste, cela m'a frappée. Oui! tâchons et espérons que Dieu nous accordera cette réunion tant désirée avec tout ce qui nous est cher. Adieu, bien chère amie. Je crois que, si vous m'écriviez en droiture de Vienne, la lettre pourrait me parvenir plus vite que par Pétersbourg. Il faudrait les adresser au gouverneur général comte Worontzoff à Odessa par Radzivilof et Brody ou plutôt Brody et Radzivilof. Consultez avec M. Tatichtchef s'il croit que cela soit possible.

On me dit qu'il vaut mieux que vous adressiez vos lettres directement à Taganrog par Radzivilof: ainsi prenez cette voie, chère sœur.

V.

Autopsie du corps, le 5 de Mai 1826.

Le 5 de Mai 1826, à 7 heures du soir, on a procédé à l'autopsie du corps de S. M. I. l'Impératrice Elisabeth Alexéewna, décédée depuis 37 heures.

1) Le corps était excessivement maigre, surtout à la poitrine et au cou.

2) Toute la partie dorsale d'une couleur bleu foncé.

3) Le ventre un peu gonflé.

4) A la dissection de la poitrine, se trouvaient les 5 côtes de la partie gauche, de la quatrième à la huitième, très amollies et moins larges que les autres, et leur intérieur contenait une liqueur purulente.

5) Dans la cavité de la poitrine, on découvrit une petite quantité de sang veineux dont on ne pouvait trouver la source.

6) Le poumon droit attaché à quelques endroits de la plèvre, mais faiblement.

7) Le poumon gauche au bas fortement attaché aux vaisseaux voisins.

8) La construction des poumons tout à fait naturelle, leur substance saine, sans la moindre désorganisation, leur tissu sans abcès caché et sans aucun endurcissement.

9) Le péricarde, fortement et largement attaché au diaphragme, contenait une petite quantité d'eau, d'une demi-cuillerée à bouche.

10) Le cœur visiblement plus petit qu'il devrait l'être. A la surface du ventricule gauche, vers la pointe, on trouva une tache blanchâtre, ronde, un peu élevée, de cinq lignes de diamètre, sans toutefois pénétrer dans le tissu de ce muscle.

11) L'atrium droit du cœur manifestait une désorganisation toute particulière. Il était plus que six fois plus grand que dans l'état naturel. C'était un large sac, mince comme du papier fin, et criblé de petits trous. Les valvules tricuspidales ossifiées.

12) La construction du ventricule gauche était un peu plus épaisse qu'à l'ordinaire. Les valvules bicuspidales cartilagineuses.

13) A l'ouverture du ventre, le foie se montrait d'abord très grand, surtout son lobe droit, dont le tissu était un peu endurci, du reste sans aucune désorganisation morbide. La vessie du fiel contenait un peu de bile.

14) L'estomac, peu étendu, contenait encore les grains de sagou pris la veille de la mort. Sa couleur, sa construction, intérieure et extérieure, normales et sans altération.

15) Les intestins un peu gonflés, ne montraient rien de remarquable. Le jéjunum seulement un peu rougeâtre. Au mésocolon, une petite tache noire.

16) Les autres viscères et organes de cette cavité n'avaient souffert en rien.

17) Sous le crâne et au cerveau, il n'y avait rien d'extraordinaire à mentionner.

Après cet examen exact, il est évident que les longues et pénibles souffrances de Sa Majesté avaient leur source dans l'organisation anormale du cœur, par laquelle l'équilibre de la circulation du sang était devenu entièrement vicieux. La partie de ce noble organe destiné à recevoir le sang des veines, étant élargie à cette étendue énorme, était trop affaiblie pour exécuter sa fonction de pousser le sang reçu en avant par un acte de contraction. La destruction de ses parois rendait à la fin cette fonction impossible. La cessation entière de la circulation du sang devait en être la suite immédiate et causer en même temps la mort subite.

VI.

Lettre de l'Impératrice Marie à la Comtesse Anne Kamensky, née Princesse Chtcherbatoff.

(Archives du Grand-Duc Serge Alexandrowitch.)

Vous le jugerez sûrement vous-même, qu'il y ait une Dame à portrait auprès de l'Auguste Défunte, et je suis persuadée, Madame la Comtesse, que vous accepterez avec empressement la proposition de rendre ainsi le dernier devoir à feu notre chère Impératrice. Je vous prie de vous rendre ici auprès du corps le plus tôt qu'il vous sera possible, et je compte à cet égard parfaitement sur votre zèle et votre dévouement.

J'en informerai de même l'Empereur, mon très cher fils, et vous renouvelle, Madame la Comtesse, à cette triste occasion l'assurance des sentiments d'estime et de bienveillance sincères avec lesquels je suis

vosre affectionnée,
Marie.

Belew, le 4 Mai 1826.

VII.

Lettre de N. Longuinoff à la Margrave Amélie (1827).

Madame,

Les bontés que Votre Altesse Royale a daigné me témoigner dans des temps dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire auraient seules un plein droit à ma confiance la plus sincère; j'ose l'assurer qu'elle est sans réserve dans une occasion où V. A., rendant justice aux sentiments qui m'animent, la réclame au nom de la profonde vénération et de l'attachement sans bornes que je conserverai à jamais pour la mémoire de celle qui, naguère encore, était mon Auguste Souveraine et bienfaitrice, objet d'adoration pour tous les Russes et d'autant plus pour moi, qui ai eu l'inappréciable bonheur de l'approcher pendant les quinze meilleures années de ma vie.

Lorsque j'ai reçu à Belew l'ordre de l'Empereur de porter à Moscou à Sa Majesté l'Impératrice mère les papiers de feu S. M. l'Impératrice, cachetés par le prince Wolkonsky immédiatement après son décès, j'avais quelque espoir qu'il s'y trouverait un document pour constater ses dernières volontés. Cet espoir, ou plutôt supposition, se fondait sur ce que S. M. m'avait dit une fois à Taganrog à l'occasion de la mort du Roi de Bavière, qui a si bien réglé les affaires de sa famille par un testament, combien il était important pour un souverain, comme pour un particulier, de songer à ceux qu'on laisse après soi et de ne pas mourir sans tester. Ce propos m'a donné l'idée que S. M. avait changé de principe, que j'avais tant de fois entendu de sa bouche et aussi souvent combattu, qu'Elle ne possédait rien et que tout était à la Russie, dont Elle tenait tout; principe qu'Elle avait mis cependant en avant dans une occasion plus récente quelques semaines avant le départ de Taganrog.

L'examen des papiers à Moscou par S. M. l'Impératrice mère, fait en présence des Conseillers privés prince Golitzyne, Willamow et de moi, lui a causé un véritable chagrin; car aucune disposition ne

s'y est trouvée: dès lors je suis resté certain qu'il ne s'en trouverait pas non plus à St-Pétersbourg.

A mon retour dans cette capitale, appelé par l'ordre de l'Empereur à réviser, conjointement avec le prince A. Golitzyne, les papiers du cabinet de la défunte Impératrice et à faire l'inventaire général de ses effets, nous n'avons passé le moindre objet ou note sans les examiner avec la plus scrupuleuse exactitude. L'ordre de l'Empereur et, j'ose dire, son premier désir étaient de rechercher le testament pour en remplir le contenu. Malheureusement nos recherches n'ont pas eu ce succès, que l'Empereur attendait avec une impatience d'autant plus réelle, qu'ayant déjà accordé, pendant que j'étais encore en route avec le cortège funèbre, tout ce que j'avais demandé par mes rapports de Belew sur différentes affaires qui étaient restées chez moi sans être terminées, lorsque je me suis présenté à S. M. I. après l'inhumation du corps de l'Impératrice Elisabeth, l'Empereur m'a déclaré que, si je me rappelais encore de quelque ordre, volonté ou désir que Sa défunte Belle-Sœur eût témoigné, Il serait prêt à tout exécuter. J'ose certifier à V. A. R. qu'Il a tenu parole dans tout ce que j'ai été dans le cas de Lui représenter pour les affaires de l'Auguste Défunte qui m'étaient confiées.

D'après cet exposé, V. A. R. se convaincra que la nouvelle qu'Elle a tenue de Vienne sur l'existence d'un testament n'a aucun fondement. Cependant elle n'est point sans motif, ainsi que V. A. le verra par les explications suivantes que j'ai l'honneur de Lui soumettre en réponse à la lettre dont Elle a bien voulu m'honorer en date du 18/30 Mars.

1) L'Empereur ayant assigné pour le douaire de la défunte Impératrice un million de roubles, Elle a voulu se contenter d'abord de 600.000 roubles, fixés par la loi; mais l'Empereur, se refusant de retrancher les 400.000, L'a laissée maîtresse d'employer, ou non, et de telle manière qu'Elle aurait voulu, cette dernière somme.

2) Après ce résultat, la bonté, toujours premier mouvement de l'Impératrice Elisabeth, L'a portée à prier l'Empereur d'employer sur cette somme 100.000 roubles pour l'arrangement du château de Kamennoi Ostrof, dont Elle venait de faire donation au Grand-Duc Michel et de faire verser les 300.000 roubles restants dans la caisse

du Comité pour le secours des employés civils et leurs familles, avec la réserve que les intérêts de ce capital inaliénable puissent être employés en secours uniquement aux veuves de ceux qui n'ont pas servi les années prescrites par la loi pour laisser à leurs familles le droit à une pension de l'Etat. Par ma charge actuelle, ayant l'honneur d'être membre de ce Comité, j'ai trouvé que cet argent y a été remis du trésor de l'Empire au nom de feu S. M. dès le mois de Mars de l'an passé.

3) Toute incertaine encore sur le lieu où Elle se fixerait après son malheur sans exemple, l'Impératrice Elisabeth S'était cependant réservé le château d'Oranienbaum avec l'intention d'y faire exécuter quelques changements et améliorations dans le courant de cette année-ci. Ce château, comme propriété particulière et héritage de l'Empereur défunt, après le décès de Son Auguste Epouse, a été le partage des deux frères de l'Empereur, vu que S. M. Impériale, pour sa part, renonça à cette succession.

4) Deux circonstances peuvent rendre plus que douteuse la notice de Vienne, que la défunte Impératrice Se fût intéressée auprès de l'Empereur pour l'augmentation de l'apanage de S. A. I. le Grand-Duc Michel: le caractère de cette Auguste Princesse, connu pour Sa répugnance constante de Se mêler des affaires de famille, et la certitude que, sans cette participation, S. A. I. possédait déjà le revenu indiqué dans ladite notice.

5) Peu de jours avant que de quitter Taganrog, le prince Wolkonsky soumit à S. M. une dépêche, par laquelle l'Empereur demandait la décision de Son Auguste Belle-Sœur sur l'emploi ou la remise à qui Elle désignerait des diamants de feu l'Empereur, lesquels, comme propriété particulière, d'après la teneur de l'office du prince A. Golitzyne, devenaient la sienne par droit d'héritage. S. M. déclara en ma présence qu'Elle ne reconnaissait pas ces diamants comme Sa propriété, qu'Elle n'en disposerait pas, mais que, si on ne voulait pas en disposer sans Elle, Elle était d'avis qu'on en fît une loterie de famille et qu'Elle y interviendrait alors comme membre de cette famille et pas autrement. Les choses en sont restées là à cause de Son décès, qui s'en suivit de si près. Pour ce qui est de Ses diamants particuliers, Elle n'a jamais rien dit, ni laissé par écrit à cet égard, et l'Empereur n'a

voulu Se les approprier qu'en déboursant toute la valeur aux deux Instituts qui ont eu le bonheur d'être sous la protection de l'Auguste défunte et dont Elle S'est occupée jusqu'aux derniers moments de Sa vie, car, au départ de la ville d'Orel, hélas! dernier jour de Son existence, Elle venait encore de me donner avec la voix éteinte Ses ordres sur les papiers que la poste y apportait. Ces diamants ont été estimés 1.300.000 roubles, dont 800.000 roubles deviennent la propriété de l'Institut Patriotique et 500.000 roubles de la Maison d'Industrie et d'Education. Ces deux établissements vont être agrandis et dotés par un capital inaliénable, qui éternisera la mémoire de leur grande et généreuse Protectrice.

6) L'Impératrice Elisabeth n'a jamais possédé des bronzes à Elle; ceux qui ornaient Ses appartements, de même que tout le mobilier, étaient fournis par le comptoir de la Cour. Les porcelaines, à l'exception de quelques paires de vases de la fabrique d'ici, se réduisaient à une cinquantaine de tasses ou déjeuners de peu de valeur. Les pièces principales, ainsi que quelques petits objets en bronze de cabinet ou en meubles, par ordre de S. M., ont été mises en loterie pour les personnes honorées d'une bienveillance particulière de feu S. M. (dont j'ai l'honneur de joindre ci-près la liste); le reste a été abandonné au service particulier de S. M. Sont exceptés deux déjeuners complets donnés en cadeaux l'un par S. M. l'Impératrice mère, l'autre par le défunt Roi de Bavière avec deux grandes vases à portraits du Roi et de la Reine, qui sont expédiés pour V. A. R.

Telles sont, Madame, les notions exactes que j'ai l'honneur de porter à la connaissance de V. A. R. au sujet de l'article de Vienne dont Elle a fait mention. La plus profonde vénération pour l'Auguste Mère de notre défunte Impératrice, autant que le devoir et mon dévouement particulier pour la mémoire d'une Princesse chérie que je pleure avec tous mes compatriotes, guident ma plume. C'est un vrai malheur que S. M. n'ait laissé un mot sur Ses dernières volontés; mais, si c'est une erreur, elle ne provient que de l'excès de Sa délicatesse, qui est encore une vertu trop rare dans le siècle où nous vivons pour n'être pas admirée.

VIII.

Extrait d'une lettre du docteur Stoffregen à son frère,
à Riga.

(Bibliothèque de la ville de Riga).

Taganrock, den 23 November 1825.

Der Welt ist einer der edelsten Menschen, dem Throne die schönste Zierde, der Gesellschaft der liebenswürdigste Mann und vielen Tausenden der liebevollste Beschützer genommen. Selten, ja nie wird man so viel Güte und Klugheit, so viel edle Einfachheit in den Grundsätzen—mit Gewandtheit, so viel Uebermacht über den Willen Anderer durch den Zauber seiner Rede, so viel tiefe Frömmigkeit mit dem festen Blick des Weltmanns gepaart erblicken, als bei diesem herrlichen Mann, den die Nachwelt noch besser würdigen wird, obgleich schon die Achtung, die Liebe und Verehrung der Mitwelt ihm nicht entging. Er war das zarte Band, das seine ganze Familie umschlang, der Alle in Frieden um sich vereinte. Wie wird man ihn beweinen! Wie wird die Mutter verzagen, die den Stolz ihres Herzens in ihm verlor. Ich spreche nicht von dem Schmerze seiner Gemahlin—er ist *seiner* würdig—aber ich fürchte—vernichtend. Der Kaiser hatte eine Reise in die Krim unternommen, um zu sehen, ob nicht der Aufenthalt seiner Gemahlin dort vortheilhafter sei. Er hatte sich übermäßig angestrengt, besonders den 27. Oktober, wo er 68 Werst geritten war, ohne Nahrung zu sich zu nehmen, und vor Sewastopol angekommen, Abends in bloßer Uniform noch einen Ritt in ein benachbartes Kloster machte, den andern Tag Kasernen und Hospitäler besuchte und sich überhaupt auf seine gesunde Natur

verlassend zu sehr anstrengte. Nach einigem Uebelbefinden äußerte sich den 4. November schon ein Fieber-Anfall. Den 5. Abends kam er hier an, hielt sich den andern Tag still, sich der Ruhe und seiner schon seit langer Zeit eingerichteten äußerst strengen Diät vertrauend. Den Tag darauf besuchte ich Seine Majestät, indem ich von seinem Uebelbefinden unterrichtet war. Ich leugne nicht, daß ich erschrak, seine Farbe so verändert zu finden, so wie die Stimme heiser und rauh war. Mit der ihm eigenen Liebenswürdigkeit erzählte er mir von der Krim, wollte seines Fiebers kaum erwähnen, als nur in sofern, daß er das Klima tadelte. Das Fieber, anfangs intermittirend, nahm bald den Charakter eines biliösen remittirenden an. Von Hülfsmitteln, die ihm sein Arzt I. Wylie reichen wollte, nahm er nur mit Noth einige abführende Pillen ein. Wylie hatte sich um 8½ Uhr meine Hülfe erbeten. S. M. traute zu sehr auf seine kräftige Natur und die Diät. So schlich sich, als Folge entzündlicher Congestion nach dem Gehirn, ein schwerer Typhus ein. Wir schlugen Blutlassen zeitig vor, das mit Festigkeit und Ernst abgelehnt und dann erst angewandt wurde, als die Energie schon von ihm gewichen—und durch porose Ergießung ins Gehirn, die Wurzel des Lebens schon angegriffen war—wie wir es leider einsehen mußten. Nur nachdem Höchstderselbe mit rührender Andacht das Abendmahl mit seiner tiefgebeugten Gemahlin genommen hatte, überließ er sich der zweckmäßigen, aber leider zu späten Behandlung, denn es traten schon Lähmung des Schlundes mit Ohnmachten ein, und die letzten drei Tage waren nur Modifikationen der angefangenen Agonie. Ruhig, still, ergeben ertrug er dieselben; die freundliche, liebevolle Weise, mit der er öfters die Hände der ihn sorgsam pflegenden Gemahlin ergriff und küßte, bewies sein nur unwölktes Bewußtsein, bis er nach langem Kampfe die schöne Seele aushauchte. Er ist im Frieden, wir sind im Schmerz.

Die Untersuchung nach dem Tode erwies leider, daß wir uns nicht geirrt hatten. Eine bedeutende Wasseransammlung im Gehirn war der traurige, richtige Beweis dieser Wahrheit.

IX.

Lettres de Mlle Catherine Valouïeff *) à l'Impératrice Marie (1825 & 1826).

(Copie d'originaux faisant partie des papiers du comte P. Valouïeff).

Велижъ, 9 Septembre.

Sachant que l'Impératrice donnait de ses nouvelles à Votre Majesté, j'ai différé de remplir vos ordres, Madame. Je m'en acquitte avec empressement aujourd'hui pour vous informer que, grâce à Dieu, l'auguste voyageuse a supporté jusqu'ici assez bien les fatigues de la route; d'excellents chemins et de bons gîtes pour la couchée, où d'ordinaire nous sommes rendues vers six heures, aident les forces de S. M., dont la santé est sous tous les rapports assez bonne et nous permet de continuer tranquillement notre voyage.

Taganrog, le 5 Octobre 1825.

Sensiblement touchée de la preuve de bonté que Votre Majesté a daigné me donner en prenant la peine de m'accuser elle-même la réception de ma lettre, je me fais un devoir bien empressé de vous témoigner toute ma reconnaissance pour le gracieux billet que vous avez bien voulu m'adresser; agréez-en, je vous prie, Madame, ma gratitude et veuillez permettre que je profite de cette occasion pour avoir l'honneur de vous féliciter avec le prochain jour de votre naissance. La princesse Wolkonsky se joint à moi pour y soumettre ses félicitations et ses remerciements pour le souvenir que V. M. a bien voulu lui donner.

*) Mlle Valouïeff (1774 — 1848), fille de Pierre Valouïeff (1743 — 1814), sénateur et directeur des Bureaux du Kremlin, tante du Comte Pierre Valouïeff.

Informée par l'Impératrice qu'elle écrit régulièrement à V. M. en y donnant des détails sur sa santé, je me bornerai à assurer que le mieux qui s'est opéré dans le cours du voyage se soutient toujours, et jusqu'ici, grâce à Dieu, S. M. n'a pas paru être autrement incommodée que par plus ou moins de faiblesse qui se fait surtout sentir les jours de messe à cause de la tenue sur pied que S. M. ne peut encore supporter sans en ressentir beaucoup de fatigue. Les changements de temps qui sont assez fréquents ici ont bien aussi quelque influence sur ses forces.

Sans date.

Pénétrée de la bienveillante bonté de Votre Majesté qui daigne prendre la peine de m'accuser elle-même la réception de mes lettres, et désirant tranquilliser votre sollicitude pour S. M. l'Impératrice, je répons avec reconnaissance et empressement à vos ordres, Madame, pour vous informer que l'émotion de la triste nouvelle sur la mort du Roi de Bavière *), n'a heureusement en rien influé sur l'état de santé de notre auguste malade, qui, grâce à Dieu, continue toujours à être assez bien pour pouvoir journellement faire sa promenade, et, quand il fait beau, ce qui nous est arrivé ici souvent dans le cours du mois dernier, l'Impératrice a exercé ses forces en faisant une promenade piétonne et en faisant l'aveu qu'elle sentait plus de forces dans les pieds: en effet, j'ai aussi remarqué que S. M. marchait mieux et sans ressentir trop de fatigue; quant aux palpitations, je n'en entends pas parler, ni d'aucun mal qui pourrait renouveler nos inquiétudes. Le seul mal qui se fait encore remarquer, et qui parfois est très sensible et me peine encore quelquefois, c'est la faiblesse qui existe toujours, mais, comme elle varie, selon le temps, qui paraît avoir une grande influence sur le corps et les nerfs, j'espère en la miséricorde de Dieu que, si notre automne se prolonge encore tout le mois de Novembre et que notre hiver d'ici ne soit ni rigoureux ni long, les forces gagneront aussi. Puisse Dieu nous accorder ce bien et permettre que nous ramenions l'Impératrice avec une santé bien rétablie!

*) † 1/13 Octobre 1825.

Ce 2 Décembre 1825.

Pénétrée de la plus juste douleur pour la perte sensible que nous déplorons ici avec une anxiété extrême, pensant au chagrin que notre malheureuse et bien triste nouvelle portera au cœur de Votre Majesté, j'obéis en tremblant à vos ordres ayant à toucher une corde aussi poignante pour V. M. et si douloureuse pour la Russie, que le malheur d'avoir perdu notre bon souverain plonge dans le deuil le plus amer. Comment redire les souffrances et la douleur de notre infortunée Impératrice ! Aucun mot ne les rendrait, mais V. M. mieux que personne sentira par les douleurs de son cœur ce que doit éprouver celui de notre infortunée Impératrice, qui, après avoir assisté de tous ses soins son auguste époux sans le quitter ni jour ni nuit depuis le 15 au matin que le danger de la maladie s'était manifesté, veillant au chevet du lit entre des angoisses, des craintes et quelques lueurs d'espérance qui parfois semblaient promettre un retour vers la vie, et telle était encore notre illusion à tous la veille du jour fatal ! S. M., ranimée par ce rayon d'espoir, s'était retirée un moment dans la nuit pour se reposer, avec l'ordre d'être avertie à la moindre alarme, qui, hélas ! fut donnée une heure après que l'Impératrice s'était retirée. Revenue à l'instant, S. M. a soutenu la tête de son époux mourant pendant tout le temps de l'agonie, et, depuis qu'il ne restait plus qu'à pleurer l'affreuse perte, les larmes les plus amères ont été versées. Jamais je n'ai vu pleurer ainsi et avec une telle douleur ; j'ai craint pour les yeux, pour l'extrême faiblesse, pour ce souffle de santé qui me semblait ne pouvoir résister à tant de souffrances morales et physiques. Jusqu'ici cependant, grâce à Dieu, l'Impératrice se soutient encore, et, quoique bien faible, acquitte journellement près du corps de son auguste époux le devoir d'assister aux prières funèbres, mais j'avouerai à V. M. que, quoique la douleur soit un peu plus calme depuis quelques jours, néanmoins je suis inquiète et en peine de notre malheureux séjour d'ici. Ce lieu de douleur où chaque coin dans les appartements rappelle si péniblement la perte, de plus que le corps est encore dans la maison, l'Impératrice s'y trouve absolument seule et tout à côté pour entendre et sentir à toutes les heures de la journée le refrain funèbre de son malheur, cette situation est trop pénible pour l'état

de santé de S. M., et à tant de maux, l'hiver s'y étant établi et assez rudement, la maison n'est pas construite en conséquence du froid, qui se fait assez sentir pour craindre un refroidissement. Comment pourrait-on tirer l'Impératrice de ce lieu de douleur et quelles sont ses intentions, je l'ignore absolument, mais, ne consultant dans cette occasion que ma sollicitude pour une santé si chère, j'ose soumettre ces détails à V. M., avec toute confiance qu'elle voudra bien me pardonner en faveur du motif qui me presse. Me reposant en cela sur vos instances, Madame, je dépose à vos pieds ma profonde gratitude pour les bontés que vous daignez me témoigner.

Ce 8 Décembre, Taganrog.

D'après les lettres que vous avez adressées au prince Wolkonsky, je me fais un devoir bien empressé de remplir les ordres de Sa Majesté l'Impératrice et vous prie, Monsieur, de vouloir bien lui soumettre que la santé de notre infortunée Impératrice, toute chancelante qu'elle est, se soutient encore assez, grâce à Dieu, pour lui permettre d'être sur pied et d'assister journellement deux fois par jour aux prières funèbres près du corps de son auguste époux, qui se trouve encore exposé dans la même maison. Où prend-elle des forces pour remplir ce devoir et se soutenir encore, c'est ce qu'on se demande en remerciant Dieu qui les lui donne et de nous la conserver encore. Sa douleur tantôt plus calme, tantôt plus amère, influe sur ses forces qui plus ou moins sont faibles. Ayant eu l'honneur d'écrire il y a peu de jours à S. M., je me borne aujourd'hui à ces détails, vous priant, Monsieur, de les soumettre et de vouloir vous charger de me mettre aux pieds de l'Impératrice.

Je profite de l'occasion pour vous offrir, Monsieur, l'assurance de mes sentiments bien distingués et de ma parfaite considération.

Ce 18 Janvier 1826.

Je m'empresse d'accuser la réception de la lettre en date du 8 courant que je n'ai reçue que le 16, et immédiatement j'ai porté à l'Impératrice celle que Votre Majesté m'a fait l'honneur de me confier

pour elle. Pour justifier le reproche que V. M. daigne me faire d'être restée longtemps sans vous écrire, j'oserai alléguer la raison qu'informée que le prince Wolkonsky, sa femme et M. Stoffregen donnaient les nouvelles qui intéressent tant la sollicitude de V. M. pour notre chère et infortunée Impératrice, j'ai craint d'être importune en y joignant encore une missive de moi, mais aujourd'hui j'obéis à vos ordres, Madame, avec d'autant plus d'empressement que je suis véritablement assez rassurée sur le physique de S. M. pour croire maintenant que Dieu, dans Ses hauts décrets sur cette auguste personne, nous la conservera.

Quand, avec une santé aussi chancelante, on a supporté le malheur dans tous ses détails en y remplissant jusqu'au dernier moment des devoirs aussi sensibles pour le cœur, surtout avec cette manière de sentir qui caractérise les sentiments de l'Impératrice, on peut croire que Celui dont la volonté était de donner cette croix de douleur proportionnerait les forces pour supporter tout ce dont nous venons d'être témoins. En effet, il semble que Dieu, en envoyant ce malheur si grand, si poignant pour le cœur de l'Impératrice, ait voulu pour le moment fortifier son faible physique pour lui donner au moins la consolation d'être toute à sa cruelle perte, de la sentir, de la pleurer avec tous les sentiments de la plus profonde sensibilité et l'énergie d'une âme toute chrétienne, et, maintenant que le sacrifice est religieusement porté aux pieds de la croix, la douleur de l'Impératrice a pris un caractère calme et résigné; sa santé, avec quelques chances influées tantôt par des mauvaises nuits, ou d'autres raisons qui tiennent à sa position, est assez bonne, aucun symptôme de maladie, ce me semble, et, depuis que le temps s'est radouci, S. M. sort assez régulièrement tous les jours pour prendre l'air: la température de notre malheureux Taganrog, étant assez agréable, semble promettre un prochain printemps, qui, j'espère, aidera aussi un peu le rétablissement des forces.

En attendant, la société de la comtesse Stroganoff, que S. M. voit le matin et le soir, est d'une douce distraction; c'est avec chagrin que je vois approcher le temps fixé pour son départ, et si loin encore du moment où V. M. pourra remplir son intention de venir trouver notre chère Impératrice, si isolée, qui a besoin de consolations, d'affec-

tion et pour qui sûrement cela en sera une bien grande de se retrouver avec V. M.

En faisant des vœux que Dieu vous aide dans vos dispositions, Madame, j'ai l'honneur, etc.

Ce 15 Février.

J'ai l'honneur d'accuser à Votre Majesté le reçu des trois caisses et de la lettre que vous avez daigné m'écrire. Conformément à vos ordres, Madame, j'ai remis aux femmes de chambre les trois caisses en intimant votre volonté pour que l'on n'informât pas encore l'Impératrice de cet envoi. La santé de notre auguste veuve est assez bonne pour le moment, mais, ces jours derniers, S. M. a eu une reprise des maux dont elle a tant souffert l'hiver dernier à Pétesbourg; le mal au côté et les oppressions de poitrine avec des insomnies ont porté assez sensiblement sur l'état de faiblesse qui, plus ou moins, se fait encore habituellement remarquer. Heureusement ces maux n'ont pas eu de suite, et maintenant, grâce à Dieu, S. M. est aussi bien qu'elle peut l'être dans la situation de son malheur. L'accablement moral est encore bien douloureux; il y a des jours où l'Impératrice paraît encore plus profondément affectée que d'autres, et ses yeux s'en ressentent: S. M. s'en plaignait même d'en souffrir. A tant de maux se joint la saison d'hiver qui se maintient avec une rigueur extrême et répond fort mal à la réputation du bon climat que nous sommes venues chercher; jusqu'ici, presque journellement nous avons des froids de 12 à 15 degrés, dont la sensation est d'autant plus désagréable que c'est accompagné de vents très forts qui pénètrent dans les maisons qui dans ce pays sont mal conditionnées, et, vu ces froids, S. M. ne sort plus tous les jours pour prendre l'air.

La princesse Wolkonsky, comme M. Stoffregen, soumettent aux pieds de V. M. leur sensible reconnaissance pour le souvenir bienveillant que vous avez daigné leur faire parvenir par moi. En vous priant, Madame, de me permettre d'y joindre aussi ma profonde gratitude pour les bontés que vous voulez bien me témoigner,

J'ai l'honneur, etc.

X.

Lettres de Mlle Valouïeff à la Comtesse Frédro *).

1825—1829.

Taganrog, ce 28 Décembre 1825.

Pour répondre à votre sollicitude sur notre angélique et infortunée Impératrice, je me hâte, chère Madame Frédro, de vous rassurer sur son existence, sur l'état de sa santé, qui jusqu'ici, contre toute attente, s'est soutenue assez bien pour nous donner l'espoir que Dieu veut encore la conserver ici-bas. Quelles sont les vues du Ciel sur cette auguste personne, c'est ce que l'humanité ne peut comprendre, mais il est impossible de s'y méprendre que tout ce grand et malheureux événement qui s'est terminé dans ce lieu d'exil choisi par feu notre cher bon Empereur, au milieu des soins les plus tendres de son épouse à qui il prodiguait ici tous les témoignages les plus affectueux de son sentiment pour elle, et cela, jusqu'à la veille de son trépas; que Dieu préparait ainsi de loin les choses afin qu'après avoir rapproché deux êtres si faits pour s'aimer et s'apprécier, laisser à celle qui depuis nombre d'années n'était occupée que du bonheur de celui à qui Dieu l'avait confiée comme l'épouse, la consolation de l'assister de tous les soins pendant tout le temps de la maladie, de recueillir entre les bras son dernier soupir, et, depuis le malheur de son veuvage, rendre encore à sa dépouille mortelle et sur sa tombe, tous les devoirs de l'âme la plus pieuse; journellement depuis six semaines que nous sommes plongées dans la douleur de notre deuil, elle a assisté aux prières funèbres et a été saluer le corps de son Auguste Epoux, qui pendant trois semaines est resté déposé dans la même maison où il est mort et qu'habite l'Impératrice. Elle s'est

*) Née Prascovie Golovine, fille de la Comtesse Varvara Golovine et femme du Comte Maximilien Frédro.

trouvée ainsi seule avec ces restes précieux pendant ces trois semaines, à même d'entendre ainsi journellement et à toutes les heures de la journée la prière funèbre qui se lisait; depuis, il a été déposé à une église grecque où l'Empereur, lors de l'arrivée de l'Impératrice à Taganrog, l'avait conduite pour la recommander aux soins de l'Eternel: maintenant qu'elle a été destinée à lui survivre, elle se rend tous les jours dans cette église se prosterner sur sa tombe. Aujourd'hui, elle lui rendra pour la dernière fois ce devoir, qui semble comme un besoin que son cœur attend tous les jours; comme on le transporte demain, ce sera un congé, et je redoute ce moment. La douleur de notre chère Impératrice est des plus déchirantes, jamais je n'en ai vu de plus sensible, de plus attendrissante; ses yeux sont toujours en larmes, elle en répand tant que je crains pour ses yeux. Hélas! je crains encore pour toute sa personne, mais Dieu qui l'a conservée jusqu'ici en l'aidant à remplir jusqu'au dernier moment le devoir et le besoin de son cœur, l'assistera encore, j'ose l'espérer, de toute Sa miséricorde pour nous la conserver.

Notre sort sur notre futur séjour n'est pas encore décidé; il est bien question de quitter ce lieu de douleur, mais quand et pour aller où, c'est ce qui n'est pas arrêté. J'ai dit à S. M. que vous m'avez écrit; absorbée par sa douleur, elle n'est sensible maintenant qu'à la souffrance. Personne pour le moment ne peut l'aider, ni consoler: Dieu seul en a le moyen, prions-Le pour elle!

Voici, chère Madame Frédro, tout ce que j'ai le courage et la possibilité de vous dire dans ce moment. Notre malheur est affreux. Avec la perte du meilleur des souverains, chacun perd en lui un protecteur, un bienfaiteur. Adieu. Mes compliments à votre mari.

C. Valouïeff.

Taganrog, ce 16 Février 1826.

Sa Majesté l'Impératrice, occupée dans ce moment d'une correspondance très suivie avec la famille Impériale qui lui prend beaucoup de temps, et n'étant pas encore en forces pour suffire à tout ce qu'elle fait et voudrait faire, et dans l'impossibilité de répondre elle-même à votre lettre, chère Madame Frédro, Sa Majesté me charge

d'être son interprète pour vous remercier de tous les sentiments que vous lui exprimez. Elle apprécie sensiblement toute votre sollicitude pour elle. Veuillez dire à votre mari de sa part que Sa Majesté entre parfaitement dans les détails de son affliction, qu'elle ne pouvait que s'y attendre d'après la connaissance qu'elle a du cœur et du caractère de M. Frédro, et qu'elle voudrait que l'intérêt qu'elle lui porte puisse lui être de quelque adoucissement. En m'acquittant de l'auguste commission, je joindrai mes nouvelles sur l'état de cette santé qui nous est si chère, grâce à Dieu. A la faiblesse près et à l'accablement de la cruelle perte qui pèse bien douloureusement sur le cœur de notre infortunée Impératrice, sa santé néanmoins se maintient jusqu'ici assez bien, et, si Dieu permet que rien ne dérange le projet arrêté, nous devons quitter ce lieu de douleur les derniers jours de Mars pour nous diriger vers l'habitation d'une campagne près de Moscou que Sa Majesté compte occuper l'été prochain. Il nous tarde bien à tous d'être loin de ce séjour de deuil où nous avons passé de si pénibles journées. J'espère, chère Madame Frédro, que vous avez reçu depuis longtemps ma lettre. En vous réitérant dans celle-ci l'assurance de mon amitié bien sincère, je me recommande à votre souvenir et vous prie de dire mes compliments à votre mari et à votre sœur.

C. Valouïeff.

Pétersbourg, ce 24 Juillet 1826.

Instruite depuis mes relations avec vous, chère Madame Frédro, du sentiment profond que vous portiez à l'ange que nous pleurons, j'aurais sûrement déjà répondu à votre lettre pour venir au devant de vos regrets donnés à la perte cruelle et sensible si particulièrement malheureuse pour moi, et qui en suis trop occupée pour n'avoir pas senti le besoin dans cette circonstance de confondre mes larmes aux vôtres; mais l'accablement et surtout l'état de mes yeux toujours souffrants qu'il est assez difficile de guérir, vu toutes les pénibles reminiscences de notre perte, m'ont empêchée jusqu'à présent de suivre le besoin de mon cœur si intimement convaincu de la sincérité de votre intérêt pour moi dans le malheur que nous pleurons. Hélas!

chère Madame Frédro, en consacrant par nos prières le souvenir que nous portons à notre bien-aimée Impératrice, pleurons sur nous, sur l'absence de tant de douces consolations que sa bonté angélique savait offrir à ceux qu'elle favorisait d'affection. Ce bien-être qu'elle donnait et qui venait de cette âme si belle, ne peut plus se ressentir, car rien n'a jamais ressemblé à notre ange; mais, en la pleurant pour nous, disons-nous journellement que cette vie de souffrance et d'amertume qui était sa part pour ici-bas est enfin récompensée par le bonheur de l'éternité dont elle était depuis longtemps occupée et plus constamment encore depuis que Dieu avait pris à Lui l'objet chéri de toutes ses affections. Cette dernière croix, qui était comme la lie de ce calice amer qu'elle buvait pendant sa vie, l'avait si extrêmement détachée de toutes les choses de l'humanité, qu'elle semblait ne tenir que par la pensée et le désir qui la travaillait en exerçant sa résignation de se réunir à celui qu'elle pleurait; et, dès les premiers jours de son veuvage, elle semblait pressentir que Dieu l'exaucera bientôt: elle s'y préparait en conséquence, tant par son redoublement de ferveur religieuse que par tout le bien qu'elle cherchait à faire, s'éloignant de toute autre consolation. Telles étaient ses journées, qui souvent étaient bien pénibles par les souffrances de sa maladie; elle a supporté tous les maux sans jamais se plaindre, sans vouloir déranger personne pour lui donner des soins, et, jusqu'au dernier jour de sa vie menaçant pour nous, car je m'étais bien aperçue du changement dans sa physionomie, j'en avais parlé à Stoffregen, à nos compagnons de voyage, mais personne n'a pensé, n'a vu l'heure si proche de cette mort qui l'a surprise dans le lit sans qu'il se trouvât près d'elle un être: probablement personne de nous n'était digne d'assister à cette fin; Dieu, pour qui elle vivait et dont elle s'occupait avec tant d'amour, aura recueilli le dernier souffle de cette âme préparée à prendre place dans la bienheureuse éternité. Je l'espère et je crois, qu'elle est tout à fait heureuse, et comme, ici-bas, elle se rappelait des malheureux affligés, elle y pense encore mieux, actuellement qu'elle peut de là-haut, par son intercession, nous aider à porter notre croix de privation. Au grand regret de tous, elle n'a laissé ni testament, ni volonté, rien qui indique un désir pour ceux qui ont été à son service; je suis la seule personne à qui elle a

donné et laissé un témoignage de sa confiance en me léguant par écrit une cassette qui se trouvait à Pétersbourg, qui contenait des papiers la plupart écrits de sa propre main; parmi les effets de ladite cassette, il y a quatre livres reliés qui vous appartiennent, chère Madame Frédro, et qu'elle m'a ordonné de vous faire parvenir *fidèlement d'une manière sûre*; ils sont chez moi, personne n'y a jeté les yeux, et, tant que vous ne me direz comment et par qui vous les faire tenir, je les garderai à vue d'œil. Outre cette restitution, j'ai pour vous un petit paquet que Monsieur Longuinoff m'a remis cacheté, contenant vos lettres et un livre; ceci a été trouvé à l'ouverture de tous les effets qui étaient restés dans les appartements de feu l'Impératrice. J'ai encore un souvenir que je vous conserve, un serre-papiers que j'ai pris à votre intention de sa table à écrire, et vous aurez aussi un peu de ses cheveux que j'ai coupés pour moi après sa mort, et qui étaient encore humides, de sa forte transpiration qu'elle a eue la veille pendant la fatigue de la route. Adieu, chère Madame Frédro, je ne saurais vous en dire davantage.

Ce 1^{er} Octobre 1826.

Je m'acquitte de votre demande, chère Madame Frédro, en vous envoyant le paquet que m'a remis Monsieur Longuinoff, en y insérant, si toutefois cela se pourra, le souvenir du serre-papiers que j'ai pris à votre intention, et j'adresse le tout, à votre désir, à Monsieur de Mornheim. Quant à l'autre paquet contenant les quatre livres qui m'ont été particulièrement confiés, ce dépôt d'une volonté chère et sacrée est d'une trop grande importance à ma conscience pour me décider à vous l'envoyer par la voie de la poste: souffrez donc que je garde encore chez moi ledit paquet jusqu'à ce que je trouve une occasion plus directe pour vous le faire tenir; j'espère, dans le courant de l'hiver, il se présentera un partant de vos côtés qui pourra vous le remettre en mains propres, ou peut-être y trouverez-vous vous-même à m'indiquer un moyen qui m'inspire toute confiance. En attendant, sachez que ce paquet est soigneusement enveloppé, recouvert de toile cirée et tout prêt pour vous être envoyé. J'espère, chère Madame Frédro, que ma *scrupuleuse prudence* ne vous indisposera

pas contre moi. Merci pour tout ce que vous me dites d'amical, je crois et je compte sur cette disposition de votre part en ma faveur: le souvenir de l'ange que nous avons apprécié et aimé est le sûr garant de l'intérêt affectueux que nous nous portons. Puissions-nous nous revoir encore! cela me sera sûrement une douce consolation, mais quand et où, Dieu le sait, disposant de nos destinées! La mienne me rattache encore au service de la Cour; le témoignage de bienveillance que j'ai reçu de LL. MM. Impériales qui a été bien gracieux pour moi, me fait un devoir de rester au service de LL. MM. Impériales. Adieu, chère Madame Frédro, portez-vous bien et croyez à l'intérêt sincère de mes sentiments pour vous.

C. Waloueff.

Pétersbourg, ce 3 Janvier 1827.

Conformément à votre désir et demande, chère Madame Frédro, j'ai fait remettre au comte Matussewitch par M. Polowsky qui s'est présenté de sa part chez moi, le paquet contenant les livres qui vous appartiennent et que j'ai gardé jusqu'ici bien fidèlement. J'espère que ce paquet vous parviendra avec sûreté: je voudrais bien en avoir la nouvelle et vous serais obligée, chère Madame Frédro, si vous voudrez prendre la peine de m'en accuser la réception; faites-le, je vous prie. D'après des ouï-dire, j'aurais quelque espoir que vous pourriez peut-être venir cet hiver à Pétersbourg pour y passer quelque temps, et cet espoir me ferait bien plaisir: je l'envisagerais comme une douceur dans mon existence de regrets perpétuels; il eût été d'une satisfaction sensible. Me retrouver avec quelqu'un dont les pensées se portent sûrement souvent sur l'objet chéri qui fait encore toute mon occupation et qui manquera toujours à ceux qui, comme vous et moi, ont eu l'avantage de la connaître plus particulièrement, serait une vraie douceur, et c'est bien à regret que j'apprends qu'il n'est guère question de votre arrivée; mais, quelle que soit la distance qui nous sépare et quelque longue que soit votre absence, le souvenir de l'ange chérie que vous avez aussi aimée vous rapprochera toujours pour moi avec bien de l'intérêt: croyez à ce sentiment, chère Madame Frédro. N'étant pas dans une situation à disposer de l'existence que je

voudrais me donner, je vis du jour à la journée sans faire aucun projet, mais, tout en suivant l'étoile de ma destinée qui me fixe toujours à la Cour, je mène néanmoins un genre de vie très casanier et bien retiré qui me convient d'autant mieux actuellement que, grâce à Dieu, mes yeux me permettent de me livrer à quelque occupation pour distraire mes longues journées, qui passent aussi vite que toutes celles qui nous sont données. Adieu, chère Madame Frédro, portez-vous bien et conservez-moi votre bon souvenir.

C. Waloueff.

Le serre-papiers que je vous avais gardé a été envoyé à la princesse Lubomirska.

Pétersbourg, ce 14/2 Février 1827.

Je vous sais bien gré, chère Madame Frédro, d'avoir mis de l'empressement à m'accuser la réception des manuscrits que j'avais à vous faire tenir; je suis maintenant tranquille, que je sais cette restitution entre vos mains et fort aise d'avoir suivi pour cet envoi le sentiment de ma conscience et de l'avoir, contre votre désir, gardé jusqu'à une meilleure occasion, car, si ces manuscrits avaient été envoyés d'après votre première demande de les adresser au baron Mornheim, ces livres auraient eu le sort du paquet contenant vos lettres que je vous ai expédié encore en Septembre à l'adresse que vous m'avez indiquée. Ce premier paquet a été envoyé au Palais de Marbre à la chancellerie de Monseigneur le Grand-Duc Constantin, et adressé au baron Mornheim; je suis surprise et fâchée que jusqu'à présent vous ne l'ayez pas reçu: tâchez de savoir où se trouve ce paquet, qui contenait avec vos lettres un livre que vous avez donné à notre chère défunte dont le souvenir occupe journallement ma pensée, et les regrets de cette perte me font éprouver aussi celui de renoncer à l'espoir de vous revoir de si tôt à Pétersbourg, car toujours pour moi vous serez au nombre de celles avec qui je trouverais de la consolation à causer de l'ange chérie dont le souvenir rapprochera tous ceux qui lui ont été plus particulièrement dévoués. Apprécient à ce titre d'autant plus l'amitié que vous m'exprimez, chère Madame Frédro, je vous prie





La Princesse Sophie Grigoriewna Wolkonsky.
Portrait de Borovikowsky, appartenant au Prince Sérénissime P. Wolkonsky.

d'être à jamais persuadée de celle que je vous conserverai à travers l'absence et sa durée. Adieu. Quand vous songerez à m'écrire, dites-moi, je vous prie, un mot de votre fils, qui, à titre de filleul, a aussi des droits à mon intérêt; vous vous rappellerez que j'ai assisté à son baptême. Je vous embrasse me recommandant à votre souvenir.

C. Waloueff.

Pétersbourg, ce 24 Mars 1827.

Ayant à cœur, chère Madame Frédro, de satisfaire aux demandes que vous m'avez faites dans votre dernière missive, j'ai différé d'y répondre en faisant des recherches sur les objets que vous désirez avoir. J'ai réussi pour le Christ portant sa croix: Kriloff doit me l'envoyer, et sitôt que j'aurai reçu cette caisse, je l'envverrai chez M. Matusewitch pour vous le faire expédier. Quant au livre des dessins, je n'ai pu encore parvenir à savoir à qui il est tombé en partage; comme depuis longtemps tous les effets sont distribués et qu'une très grande partie est encaissée pour être envoyée à Madame la Margrave, il est difficile de s'assurer chez qui se trouve l'objet de votre réclamation. Je crois que très probablement ce livre sera dans une des caisses destinées à la Margrave. Si je parviens à m'assurer de sa destination, je pourrais, vu ma correspondance avec la dame d'honneur de la Margrave, dans l'occasion, lui écrire à ce sujet: toutefois je crains que cette restitution ne soit maintenant assez difficile; si vous m'aviez adressé cette demande plus tôt, j'aurais pu vous l'obtenir de la bonté de l'Impératrice Marie. J'ai regret, chère Madame Frédro, que cet objet, avec bien d'autres que vous et moi priserions avec culte, ne soit pas entre nos mains; tout ce qui a appartenu à notre angélique Impératrice m'est cher comme sa personne, à laquelle bien fidèlement je pense tous les jours en y sentant de plus en plus que le charme de la vie pour moi est détruit à jamais, car avec *elle* j'ai perdu le mobile qui me faisait agir et ce bien-être qu'*elle seule* donnait à mon existence, maintenant toute décolorée et bien triste dans son isolement. Dieu l'a voulu; c'est à cette puissante volonté qu'il faut toujours s'arrêter avec la pensée qu'*elle* est heureuse et

repose en paix dans le sein de notre Sauveur que son âme chercha toujours et qui a récompensé sa pieuse ferveur en l'assistant si miséricordieusement dans sa dernière épreuve de douleur! C'est à cette consolation que je m'accroche pour souffrir le malheur de ne plus vivre près de cette bien-aimée Impératrice, qui a été si parfaitement bonne pour moi et qui a daigné me laisser un si grand témoignage du sentiment qu'elle me portait. Comme vous me réitérez votre sollicitude pour avoir des nouvelles de Mme Pitt, je suis forcée de vous faire l'aveu que je cherche peu à la voir. Mme Pitt n'a pas été ce qu'elle devait être pour notre chère Impératrice, qu'elle a souvent mécontentée, et a perdu ainsi les bontés dont autrefois *elle* l'honorait d'une manière si distinguée; et ensuite, la conduite qu'elle a tenue après les malheurs de nos pertes en faisant des démarches pour conserver tous les avantages pécuniers dont les bontés de feu l'Empereur l'avaient mise en possession, est bien peu délicate et lui a assez généralement, ce me semble, fait perdre dans les opinions. Elle est restée au Château dans le même appartement que vous lui connaissez, et sa santé s'est fortifiée. Quand je la rencontrerai, je lui ferai part de votre souvenir. En vous priant de compter sur le mien bien affectueux pour vous, chère Madame Frédro, croyez que j'aurai toujours du plaisir à recevoir par quelques lignes d'écrit un témoignage du vôtre. Soyez mon interprète près de votre mari.

C. Waloueff.

Ce 2 Avril 1829(?).

Me méfiant de tout ce qui ne me paraissait pas répondre à la sûreté que je cherchais pour donner réponse à la lettre que vous m'avez adressée par occasion, chère Madame Frédro, je n'ai pu jusqu'ici me résoudre à satisfaire à vos demandes, et c'est cette scrupuleuse fidélité pour tout ce qui a trait à l'ange chérie dont nous révérons la mémoire, qui doit me servir d'excuse au retard que j'ai mis de répondre à votre missive. Je le fais aujourd'hui avec confiance, puisque la bonne chère princesse Lubomirsky, dont le cœur est si bien d'accord avec le sentiment que nous conservons, me répond de l'occasion sûre qu'elle me procure. Je m'empresse d'en

profiter et vous tranquilliser sur les lettres qui vous intéressent.... Avec la *cassette* qui m'a été léguée et qui se trouvait déposée à Pétersbourg, l'ange m'a remis elle-même, deux jours avant notre départ de Taganrog, l'écrit testamentaire par lequel *elle* me léguait cette cassette que je devais réclamer *au cas de sa mort*, et l'instruction sur ce que je devais faire des papiers et livres qui s'y trouvaient.... *Sans les lire, j'ai dû brûler toutes les lettres et papiers à feuilles détachées.....* J'ai acquitté cette volonté avec une religieuse fidélité, et je vous réponds que personne n'a mis les yeux dessus. Avec ces lettres et papiers, j'ai fait le sacrifice d'une *lecture précieuse qui m'était permise pour moi seule avec la condition de détruire ce livre immédiatement après la lecture*, et ce gros volume contenait l'histoire de notre ange, écrit en entier de sa main. Comme l'ouverture de la cassette s'est faite solennellement, que j'avais pour témoin l'Impératrice Régente, nommée par l'Empereur pour y être présente, ainsi que le prince Alexandre Galitzine, je n'ai pas voulu qu'on me sût dépositaire du secret de ce manuscrit, et j'ai préféré le réduire avec les autres papiers aussi en cendres.

Vous, chère Madame Frédro, qui l'avez connue et appréciée, vous concevrez ce grand sacrifice que j'ai fait. J'y pense souvent, mais sans regretter d'avoir agi ainsi, car, en ceci comme en toute chose qui a trait à sa mémoire, je cherche à faire conformément à l'impulsion qu'elle-même m'aurait donnée, et je puis dire avec vérité que je sers sa mémoire avec cette fidélité et ce culte que je lui portais pendant sa vie. Sa mort n'a fait qu'épurer le sentiment que je lui portais, et il est resté toujours pour moi l'affection principale de mon cœur.... Hélas! qui pourrait-on aimer du sentiment qu'*elle seule* savait inspirer. Voici encore une raison pour laquelle je répugnais à vous répondre comme vous me l'aviez demandé. Je craignais, en me servant du moindre détour, de donner prise à une fausse interprétation, et notre ange, pour ceux qui l'ont bien connue, mérite que la vénération qu'elle s'est si justement acquise par ses hautes vertus et tant de souffrances soit à jamais le guide pour tout ce qui peut avoir trait à sa mémoire. Le rang qu'elle occupait dans la sphère du monde et le sentiment d'attraits qu'elle inspirait l'avaient rendue dépositaire de bien des confidences: discrète et fidèle, elle

a détruit *elle-même*, et probablement pendant notre séjour à Taganrog, plusieurs papiers et lettres; je n'ai eu d'elle dans ce genre que ce que contenait la cassette. Feu l'Impératrice Marie avait pris pour elle tous les cahiers contenant des extraits et réflexions, fruit de ses lectures: c'étaient aussi de précieux manuscrits, qui ont passé par le feu avec d'autres papiers, par une volonté testamentaire de l'Impératrice Marie. Quand on a été placé en vue d'un public qui tient registre des faits et causes, et qui n'est pas toujours bon juge des actions de ces personnages marquants qui passent à l'histoire, on ne saurait être, ce me semble, trop scrupuleuse dans les récits et confidences qu'on fait sur eux, puisque, quelque bien généralement qu'on en ait à dire, la malveillance, qui n'épargne personne, trouve toujours à dénaturer tel ou autre fait.... La Providence, plus équitable, a été bien miséricordiale pour notre chère ange dans les dernières années de sa vie, et surtout plus particulièrement et d'une manière bien marquante dans celle qui a précédé la mort de son époux et la sienne, en les exilant tous deux au fond de la Russie afin que rien n'entrave *plus* cette tendre sollicitude et ce besoin de rapprochement que feu l'Empereur a témoigné pour sa femme jusqu'au dernier jour de sa vie.... Je ne pense à tout ce qui s'est passé dans ses derniers temps qu'avec l'assurance que Dieu, dans Sa bonté et justice, a ménagé cette retraite afin de mieux rapprocher ces deux âmes si belles, faites pour s'entendre et être réunies à jamais dans un meilleur monde après avoir fait ici-bas leur purgatoire.... En suivant ces souvenirs, je ne finirais pas dans tout ce que j'aurais à dire, et il est temps de terminer ma missive. J'espère, chère Madame Frédro, qu'en la lisant, vous ne m'en voudrez plus de vous avoir fait attendre ma réponse, et j'espère aussi que vous prendrez la peine de m'accuser la réception avec le retour de la même occasion par laquelle je vous écris aujourd'hui.

Désenchantée sur les jouissances de ce monde, je m'attache de cœur à la douceur de voir le plus souvent que je puis votre excellente amie la bonne chère princesse Lubomirsky, dont les sentiments répondent si parfaitement au souvenir que je chéris. Tout ce que j'ai appris par moi-même à connaître d'elle renforce dans mon cœur le sentiment que je lui portais déjà en mémoire de l'ange qui

avait pour elle un sentiment de prédilection marqué. Ayant assisté au baptême de votre fils en accompagnant son auguste marraine, je porte double intérêt à son existence et je voudrais que vous me disiez quelque chose de lui quand vous m'écrivez. Sur cela, adieu, conservez-moi votre amitié, chère Madame Frédro; la mienne pour vous est scellée du souvenir qui est le compagnon intime et inséparable de mes journées.

C. Waloueff.

Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de votre mari.

XI.

Lettres du Prince Pierre Wolkonsky de Taganrog *).

1825—1826.

(Archives de l'Empire, III, 35.)

A Sa Majesté l'Empereur
(Constantin Pavlowitch, à Varsovie).

20 Novembre.

....J'ai l'honneur de rapporter à Votre Majesté Impériale que, malgré toute sa douleur, S. M. l'Impératrice Douairière Elisabeth est en assez bonne santé, et que le chagrin dont Son cœur est accablé n'enlève rien à la fermeté d'âme avec laquelle Elle supporte Son infortune.

Au Grand-Duc Nicolas Pavlowitch.

10 Décembre.

....Je me suis acquitté de la mission dont Votre Altesse Impériale a daigné me charger près de S. M. l'Impératrice Douairière Elisabeth, et je joins ici une lettre de S. M. La santé de S. M. nous inspire de vives inquiétudes: malgré la résignation et l'étonnante fermeté d'âme avec lesquelles Elle supporte Son infortune, la douleur mine visiblement ses faibles forces. Je crains pour la journée de demain, qui est celle fixée pour la levée du corps de S. M. l'Empereur et le transfert à l'église: cette douloureuse séparation peut compromettre Sa débile santé.

*) Traduites du russe, sauf la lettre du 14 Décembre à l'Impératrice mère.

A Sa Majesté l'Empereur
(Constantin Pavlowitch, à Varsovie).

11 Décembre.

....S. M. l'Impératrice Elisabeth n'a pas accompagné le cortège funèbre à l'église: Elle a seulement dit adieu à l'Empereur défunt avant la cérémonie. Eu égard à l'affreuse douleur de S. M., Sa santé est passable, mais elle oppose à la terrible épreuve une résignation toute chrétienne et une étonnante fermeté d'âme....

Au Grand-Duc Nicolas Pavlowitch.

14 Décembre.

....S. M. l'Impératrice Elisabeth n'est pas en trop mauvaise santé, eu égard à son affreuse douleur. Elle a des jours de mieux, d'autres jours plus faibles, et de même les nuits: quelques-unes sont bonnes, d'autres médiocres.

Quant à sa future résidence, S. M. ne peut encore prendre aucune décision pour le moment. Quelque douloureux et pénible que Lui soit le séjour d'ici, Son état de santé et les difficultés de la saison Lui rendraient difficile tout déplacement; le choix d'un endroit convenable n'est pas moins embarrassant, car Votre Majesté Impériale connaît la disposition de la plupart de nos villes, et sait qu'Elle n'y trouverait guère le calme dont Elle a besoin....

A Sa Majesté l'Impératrice mère *).

14 Décembre.

....J'ai porté à la connaissance de Sa Majesté l'Impératrice Elisabeth la lettre de Votre Majesté Impériale, qui reconnaît tout le prix de vos sentiments maternels pour Elle. Sa Majesté voulait Elle-même répondre à Votre Majesté Impériale à ce sujet, m'ayant cepen-

*) Cette lettre seule en français dans l'original.

dant ordonné de commencer les préparatifs, et de prendre la route par Moscou, pour ne pas priver cette ancienne capitale de la faveur de pouvoir rendre encore les derniers devoirs au Souverain auquel cette capitale avait montré tant de dévouement et à laquelle l'Empereur défunt portait une si grande affection....

L'Impératrice Elisabeth me charge de Vous communiquer, Madame, que le papier que feu l'Empereur portait toujours sur lui a été ouvert après sa mort par Elle, en ma présence et à ma prière, parce que je supposais que ce papier renfermait peut-être quelque volonté suprême. Nous n'avons trouvé que deux prières et une note de quelques chapitres de l'Ecriture Sainte. L'Impératrice voulait d'abord garder les papiers comme un souvenir précieux à son cœur, mais ensuite Elle m'a chargé de les mettre dans l'uniforme dont les restes de notre bien-aimé Empereur sont habillés, afin qu'Il garde sur Lui ce qu'Il portait de son vivant; je les ai placés dans la même poche où Il avait l'habitude de les mettre.

La santé de Sa Majesté l'Impératrice Elisabeth est extrêmement variable. Il y a des jours où Elle se sent assez forte, et d'autres où Elle est très faible; pour les nuits, il y a également de bonnes et souvent de mauvaises, la dernière a été meilleure que les précédentes. Le docteur Stoffregen m'assure qu'il n'y a rien d'alarmant, que les maux locaux que Sa Majesté éprouvait auparavant ont entièrement cessé et se sont portés sur les nerfs, qui sont plus faciles à calmer et moins inquiétants. Jusqu'à présent Sa Majesté ne décide rien pour Son séjour à l'avenir; il est même difficile, je trouve, de se transporter ailleurs, par une saison aussi avancée, surtout par les steppes de ce pays-ci, où l'on trouve si peu d'abris en cas d'une chasse-neige qui pourrait surprendre en route.

Au Grand-Duc Nicolas Pavlowitch.

14 Décembre.

....La santé de S. M. l'Impératrice Elisabeth nous cause de vives inquiétudes; elle est toujours aussi variable, et de moins en moins dans le sens d'une amélioration. Le docteur Stoffregen m'assure

encore aujourd'hui que S. M. lui paraît mieux et qu'Elle est débarrassée de ses attaques. Le chagrin ne Lui donne plus que de simples crises de nerfs, qui, dit-il, n'ont rien d'inquiétant et qui, il l'espère bien, passeront tout à fait d'ici quelque temps avec l'aide de Dieu.

A Sa Majesté l'Empereur Nicolas I^{er}.

21 Décembre.

....Quant au départ de S. M. l'Impératrice Douairière Elisabeth, j'ai eu l'honneur de rapporter à Votre Majesté Impériale que ce serait une chose bien difficile, tant en raison de Son état de santé que des rigueurs de la saison, surtout dans nos steppes. Aussi S. M. ne peut-Elle pour le moment rien décider, et compte-t-Elle écrire Elle-même à ce sujet à S. M. l'Impératrice Marie.

S. M. va un peu mieux depuis quelque temps, mais Elle souffre d'insomnies.

4 Janvier 1826.

....Je suis très heureux que Votre Majesté Impériale ait daigné approuver les dispositions que j'ai prises pour le convoi funèbre de S. M. l'Empereur défunt.

Pour l'accompagnement du corps, je me suis trouvé dans un grand embarras, aucun des généraux aides de camp n'étant venu de Pétersbourg. Le comte Ojarowsky n'était pas là. Il y avait bien le comte Lambert, mais il est d'une religion étrangère, et S. M. l'Impératrice a daigné faire appeler le général aide de camp comte Orloff-Dénisoff, pour lui confier Elle-même les précieux restes de Son Auguste Epoux, dans l'espoir que Votre Majesté Impériale voudra bien approuver Son choix et permettre au comte Orloff-Dénisoff d'accomplir sa mission jusqu'à Pétersbourg....

J'ai eu l'honneur de présenter à S. M. l'Impératrice copie de l'Oukaze de Votre Majesté Impériale au ministre des Finances portant à un million de roubles le douaire de S. M. Elle a daigné me dire

qu'Elle avait répondu à ce sujet à Votre Majesté Impériale, et, quant à Son départ d'ici, Elle a également fait part de Son désir à S. M. l'Impératrice Marie.

10 Février.

J'ai l'honneur de rapporter à Votre Majesté Impériale que S. M. l'Impératrice Douairière Elisabeth compte partir de Taganrog, si le temps et l'état des chemins le permettent, à la fin du mois de Mars prochain, et arriver pour la Semaine Sainte à Kalouga, dont elle a fait choix en raison de sa situation plus élevée de préférence à Toula. En conséquence, je me suis mis en rapports avec la Chancellerie de M. le Gouverneur Civil pour le choix d'une résidence convenable pour S. M. l'Impératrice, et, au reçu de sa réponse, j'ai pu présenter à S. M. le plan des maisons du négociant Bilibine et de Zolotareff: Elle a daigné choisir la maison Bilibine.

En retournant les plans à M. le Gouverneur, je l'ai prié de prendre les mesures relatives au séjour projeté de S. M. à Kalouga, où Elle a l'intention de rester jusqu'à l'entrée de l'été, après quoi, en attendant l'achèvement des travaux à Tzaritzyno, S. M. daignera me faire l'honneur de disposer de ma propriété de Soukhanovo, aux environs de Moscou, à 8 verstes de Tzaritzyno.

Quand la date du départ de S. M. sera définitivement fixée, je ne manquerai pas d'en rendre compte à Votre Majesté Impériale, en joignant l'itinéraire et la liste des gîtes d'étape.

(Brouillon au crayon, de la main du prince Wolkonsky.)

12 Avril.

Je crois devoir rapporter à Votre Majesté Impériale que la santé de S. M. l'Impératrice Douairière Elisabeth va de nouveau en empirant; de plus, S. M. éprouve par moments une forte oppression de poitrine qui va jusqu'à L'empêcher de parler, et Elle a fait part au docteur Stoffregen de Ses craintes d'une hydropisie de poitrine. Tout en ne les partageant pas, il conçoit pourtant de vives inquiétudes, prescrit

à S. M. des remèdes préventifs, et espère que le voyage projeté pourra conjurer cette maladie.

Le samedi 1^{er}, S. M. l'Impératrice a daigné faire installer la chapelle portative dans la chambre mortuaire de l'Empereur défunt, et il se peut fort bien que ce soient les tristes souvenirs du passé qui agissent sur S. M. Quoi qu'il en soit, je ne saurais cacher à Votre Majesté Impériale mes vives alarmes pour l'avenir.

Le départ de S. M. est fixé au 22 Avril, par étapes selon l'itinéraire que j'ai eu l'honneur de soumettre à Votre Majesté Impériale, et, quand j'aurai arrêté toutes les dispositions relatives au voyage de S. M. et que le départ sera effectué, je ne manquerai non plus d'en rendre compte à Votre Majesté Impériale.

(Brouillon au crayon, de la main du prince Wolkonsky.)

XII.

Schreiben des Leibarztes I. M. der Kaiserin Elisabeth an die Gräfin Elmpt, Oberhofmeisterin des Grossfürsten Michail Pawlowitch, aus Taganrog, Ende Dezember 1825.

Ich habe seit dem beklagenswerthen Ereigniß mehrere Mal an meinen Collegen Rühl geschrieben und von dem Befinden der trauernden Kaiserin Elisabeth Nachricht gegeben, in der festen Ueberzeugung, daß derselbe diese Nachrichten sowohl I. M. der Kaiserin Mutter, als I. K. H. der Großfürstin mittheilen werde. Sie werden also bis auf den gestrigen Tag auf das genaueste unterrichtet sein, daß bei dem tiefsten Schmerz, bei der furchtbaren körperlichen Anstrengung in den letzten Tagen der Leiden des Höchstseligen, bei dem mit jedem Erwachen sich wiederholenden Kummer, den Besuchen, die sie wiederholt am Sarge des Entschlafenen, seiner Hülle in tiefer Stille des Schmerzes abstattete, bei den zweimal am Tage begangenen feierlichen Gebeten, bei allen diesen Anstrengungen des Geistes, Gemüthes und des Körpers, Gott wunderbar ihre Kräfte erhalten hat. Da die Eigenthümlichkeit in dem geistigen Sein unserer verehrten Leidenden, Klarheit der Begriffe und strenge Wahrheit in der Aeußerung ihrer Gefühle, eine gänzliche Entfremdung aller bunten Zugaben der Einbildungskraft und der Declamation, kurz Gediegenheit in Allem ist, so ist es auch ihr Schmerz, dessen Wirkung ich auf die Organisation als zerstörend fürchtete. Aber grade diese einfache Natürlichkeit führte die wohlthätige Erschöpfung herbei und mit ihr bisweilen einen tiefen Schlaf, der mehr restaurirte als alle Arzeneimittel hätten thun können. Sie sehen aber daraus, wie viel die Gesundheit

I. M. der Kaiserin bis dahin schon gewonnen hatte. Es war wirklich schon unendlich viel gewonnen. Mit Freude konnte man sie beobachten, und bis den Tag der Zurückkunft I. M. von der Reise in der Krim war alles so erwünscht, als man es hoffen, aber kaum erwarten konnte. Um Ihnen einen Begriff zu geben, was Höchstdieselben allein körperlich in der Krankheit ertragen mußten, will ich nur erwähnen, daß nachdem sie, den 18^{ten}, einige Augenblicke der Schicklichkeit wegen ausgenommen, an dem Krankenbette unter den hoffnungsleersten Schmerzen zugebracht, und sie sich nur auf kurze Zeit mit dem strengsten Befehl in ihr Zimmer begeben hatte, sie sogleich bei der geringsten Veränderung oder dem Erwachen zu holen, um 12 $\frac{1}{2}$ in der Nacht sich wieder an das Bett gesetzt hatte, dem Sterbenden die letzte Wohlthat der sorgsamsten Pflege gewährte, und nun die lange Agonie bis 10 Minuten vor 11 Uhr in einer sehr gedrückten Stimmung abwartete. Möge Gott unsere Wünsche erhören und bei allen diesen Anstrengungen, allem diesen Kummer, weiterhin diese schätzbare Gesundheit erhalten, damit die Ihrigen nicht mehr für sie zittern dürfen als bisher *). Es ist an uns zu beobachten, und, so viel es bei den kümmerlichen Hülfsmitteln verstatet ist, wenigstens zu versuchen, die physische Stärke mit der moralischen Schritt halten zu lassen. Aber wo ist die Apotheke für solche Wunden, für solchen Schmerz? Die Stärke hat ihr Gott gegeben, Der sie so viel Unglück erleben ließ; bei Ihm allein kann sie die Stütze finden, deren sie bedarf. Aber ein großes Hülfsmittel ist in der Erinnerung. Die erhabene Leidende hat große Genugthuung, großen Seelengenuß gehabt. Sie wären vor theilnehmendem Gefühl vergangen, liebe Gräfin, wenn Sie einigen Szenen des Krankenbettes beigewohnt hätten. Wenn der Beweinte in tiefem Schlummer lag, aus diesem mit einem schmerzlichen Seufzer erwachte, vor sich ernst hin und zur Seite schaute, dann seine edle Pflegerin wie unverhofft an seiner Seite erblickte, sie mit dem himmlischen Ihm eigenen Lächeln dankbar ansah, ihre Hand mit zitternder Kraft an seinen Mund führte und dann wieder ansah und in den Schlummer der Betäubung zurücksank, da blieb kein Auge trocken. So unvorbereitet erhielt sie unzählige Mal die

*) Sie selbst hängt so wenig am Leben, daß sie nichts fürchtet.

Huldigung der Liebe und Freundschaft, und häufig nach solchen Beweisen des Bewußtseins, einen liebenden Engel an seiner Seite zu haben, schloß er seine Hände über die ihrigen und betete zu Gott in stiller Andacht. Ja noch in dem langen Todeskampf, als kein die innere Glut betäubender Tropfen mehr hinunterging, und sie ihm mit den Fingerspitzen die inneren Lippen befeuchtete, an denen er durstig sog, wölbte sich sein schöner Mund noch zum freundlichen Lächeln. Das alles hat sie gelitten, aber auch genossen. Die Genugthuung ihn bis durch die Todesstunde treu gepflegt, getröstet, erquickt zu haben, sein letztes Lächeln, seine Dankbarkeit von seinen Lippen genommen, sein letztes Gebet begleitet zu haben. Sie kennen die erhabene Leidende, Sie werden zu würdigen wissen, was in diesen furchtbar schweren Erfahrungen auch für ein Trost liegt, den ihr nichts rauben kann.

XIII.

Auszug aus einem Briefe von Petersburg vom 11/23 Juli 1826
[von Hennenhöfer] *).

„Der Leichenzug der Kaiserin war höchst feierlich; besonders rührend und ergreifend war der Anblick der Zöglinge der beiden weiblichen Institute, welche die selige Kaiserin errichtet hatte, und die sie mit einer ausgezeichneten, ihr ganz eigenen Güte und zärtlicher Fürsorge behandelte und dirigierte. Tiefe Rührung, Thränen der Dankbarkeit und des innigsten Schmerzes waren hier in der reinsten Harmonie mit den edlen Herzen dieser verwaisten Mädchen. Bei dem Begräbnis in der Kirche war ein lautes Weinen und Schluchzen aller dieser Zöglinge, die dort ihre wahre Mutter begruben, welches auf die Anwesenden auf eine erschütternde Weise wirkte. Jeder war von dem Gedanken des unerforschlichen Schicksals dieser edlen Kaiserin erfüllt! — Welche Duldung und Prüfung des Herzens mit dem Edelmuth des Bewußtseins! Welche Kraft der Seele und welche Bescheidenheit! Wie sehr war sie unterrichtet und wie reich an ernsten Kenntnißen! Wie sprach sie und mit welchem Organ zur Seele! Wahrlich, ich kenne in der Geschichte nichts Hochtragischeres, als diesen Tod des Kaiserlichen Ehepaars, mit allen seinen Umständen. Die unglückliche und so bewunderungswürdige Frau Markgräfin steht da, wie ein hoher, schöner Stamm, der um sich seine Sprößlinge vom Sturm geknickt sieht!

*) Major Hennenhöfer, directeur de la section diplomatique sous le Grand-Duc Louis de Bade.

Sie fragen mich, ob es wirklich der sehnliche Wunsch der verewigten Kaiserin gewesen, die Kaiserin Mutter zu sehen. Allerdings war dies in den letzten Tagen ihres Seins der Fall; ja dieser Wunsch war aufs lebhafteste gestiegen. Was sie der Kaiserin Mutter noch vor ihrem Ende vertrauen wollte, davon macht man sich keine Vorstellung, wenigstens konnte ich nichts in Erfahrung bringen. Stoffregen sagte mir, daß er überzeugt sei, wenn die Kaiserin noch zu jenem Besuch gelangt wäre, sie den Eindruck nicht ausgehalten haben würde, sondern in den Armen der Kaiserin Mutter gestorben sein würde.

Der Kaiser berücksichtigt mit einer kaiserlichen Freigebigkeit nicht nur alle die Personen, die von der seligen Kaiserin Pensionen genossen, sondern erfüllt auch mit einer skrupulösen Genauigkeit und Zuvorkommenheit alle jene Pläne, Vorhaben, Verbesserungen, Versprechungen, von welcher Art sie auch immer seien: genug, daß die selige Kaiserin sich darüber geäußert oder bestimmt hat. Er läßt sich darüber von den nächsten Umgebungen in Kenntniss setzen. So sind bereits viele Beförderungen, Zulagen, Versorgungen armer Kinder auf kaiserliche Kosten ergangen, auch Geschenke an die Bekannten und Freunde der verewigten Fürstin ertheilt worden. Mit einer besondern Anerkennung werden die Diener der Kaiserin bedacht. So erhielt Longinoff das Großkreuz des Anna-Ordens, seine Gage als Pension und ist zum Kais. Staatssekretair ernannt. Stoffregen wurde Wirklicher Geheimrath, bekam noch 2000 R. Zulage, und die gesamte Gage als Pension. Die geheimen Sekretaire der Kaiserin Hadofsky und Schwerin erhielten statt ihrer 2000 R. Gage, jeder 4000 R., und sind ins Kais. Kabinet versetzt.

Die Kammerfrauen Malichewsky und Tison, welche die Kaiserin auf ihrer letzten Reise begleiteten und sie mit der größten Treue pflegten, zwei wirklich achtungswerthe Personen, haben kostbare Geschenke in Brillanten erhalten und ihre doppelte Gage als Pension nebst Beibehaltung aller ihrer Avantagen, die sie am Hofe zur Lebenszeit der Kaiserin hatten. Ebenso die Kammerfrau Severina, die aus Alter die Kaiserin nicht begleitete, und die Kammerdiener Kriloff und Moller. Der allgemein geachtete Fürst Wolkonsky, der treueste Diener, wird nach der Krönung seinen Dienst als Minister der Apanagen, des Kabinetts und des Hauses antreten. Darüber freut sich jeder

rechtschaffene Russe. An seinem Geburtstage hat ihm der Kaiser unlängst den Reisewagen der Kaiserin Elisabeth geschenkt. Stoffregen ist mit ganz zerrütteter Gesundheit aus Beleff zurückgekommen; er wohnt jetzt auf dem Lande zu Pawlofsk. Der Kaiser behandelt ihn sehr gnädig. Longinoff scheint sehr in Gunst zu stehen.

Vor ungefähr 14 Tagen begab sich der Kaiser mit der Kaiserin, seiner Gemahlin, mit Wolkonsky, Galitzin, Longinoff und, ich glaube, mit Fräulein Walujeff in die Zimmer unserer unvergeßlichen Kaiserin im Winterpalais. Er ließ die Gemächer eröffnen, die bis dahin versiegelt waren. Bei dieser Gelegenheit soll sich ein Kästchen vorgefunden haben, und das die Aufschrift trug, nach dem Tode der Kaiserin an Mlle Valouïeff zu übergeben. Es enthielt das Tagebuch der Kaiserin Elisabeth, das sie seit 30 Jahren regelmäßig geführt hat. Das Buch war versiegelt und trug von der Hand der Kaiserin die bestimmte Weisung: „Nach meinem Tode zu verbrennen“, was auch sogleich geschah. Sämtliche Briefschaften, Papiere, Necessaires, Bücher, etc. etc., kurz alle der verstorbenen Kaiserin zugehörigen Gegenstände wurden in ein besonderes Zimmer gebracht und abermals unter doppeltes Siegel gelegt. Seitdem ist Fürst Galitzin (der Minister) und Longinoff beauftragt, darüber, sowie über die von Taganrog und Beleff kommenden Sachen, ein Inventarium zu machen. Die Ordnung, und die besondere Ordnung, die man in allem dem getroffen, soll bewunderungswürdig gewesen sein. Alles trug Aufschriften von ihrer eigenen Hand, alle Papiere waren von ihr selbst versiegelt. So wie ich höre, sollen alle die Lieblingsstücke der Kaiserin, Necessaires u. s. w., welche mehrere Kommoden füllen, an die Frau Markgräfin geschickt werden. Wegen der Privat-Juwelen wird wahrscheinlich die Kaiserin Mutter, nach ihrer Rückkehr, an die Frau Markgräfin schreiben. Alle Pensionen, welche die Selige gab, werden fortbezahlt; die Kaiserin Alexandra wird die Direction der Anstalten übernehmen, welche die Kaiserin gründete, und auch in der Folge ihre Zimmer bewohnen; die des Kaisers Alexander werden von den kaiserlichen Kindern eingenommen und der Kaiser diejenigen bewohnen, welche ehemals die Prinzessin Amalie inne hatte.

Die Privatbibliothek der Kaiserin Elisabeth ist von keinem sehr großen Geldwerth, aber ausgesucht; sehr kostbar sind aber die

Privat-Juwelen, unter denen sich besonders ein Collier von rosenrothen Perlen auszeichnet, die sie vom Schah von Persien einst erhalten hat. Die Domäne Oranienbaum trägt ungefähr 20.000 bis 24.000 R. jährlich.

Vor ein paar Jahren ließ die Kaiserin Elisabeth vom Lombard 100.000 R., um den Ankauf eines Hauses für die Anstalten der Patriotischen Gesellschaft zu bestreiten. Davon sind die Interessen und einige Rückzahlungen bereits geschehen. Sie sehen daraus ihre übergroße Bescheidenheit, zu ihren wohlthätigen Zwecken nie etwas zu verlangen.

Die Kaiserin Elisabeth hatte bekanntlich eine besondere Zuneigung zur Gräfin Edling, ehemals Fräulein Sturdza, die auch bei ihr in Taganrog war. Sie soll von ihrem religiösen Sinn besonders angesprochen gewesen sein und ihr großes Vertrauen, als einem Wesen, das sie verstände, geschenkt haben.

Longinoff hat mir gesagt, daß er den Brief vom H. v. Berckheim *) erhalten, den Inhalt dem Kaiser mitgetheilt, und den Befehl erhalten habe, hinsichtlich der Briefschaften alles nach Verlangen zu besorgen. Aber vor der Krönung wird nichts mehr vorgenommen werden können.

*) Ministre de l'intérieur de Bade sous le Grand-Duc Louis.

XIV.

Lettre du Docteur Stoffregen à la Margrave de Bade.

Taganrog, den 15. März 1826.

Wenn Ihre Königliche Hoheit gleich durch den ununterbrochenen Briefwechsel mit Ihrer Majestät der Kaiserin hinreichend von dem Gesundheitszustande Höchstderselben unterrichtet sein können, so haben mir I. M. doch erlaubt, einiges darüber für I. K. H. zuzusetzen, was vielleicht die Meinung über diesen, Ihr Herz beschäftigenden Gegenstand berichtigen könnte.

Ihre Hoheit erinnern sich, daß Ihre Majestät schon lange vor der Krankheit des Winters von 1824 u. 1825 an ganz eigenthümlichen Beschwerden, einer besonderen Schwäche, Herzklopfen, Ziehen im Rückgrate, einer eigenthümlichen Hinfälligkeit beim Treppensteigen u. dgl. litten. Der heftige, mit einem schleichenden Fieber begleitete, Lungenkatarrh setzte das Leben I. M. im Anfang des Winters 1824 in die größte Gefahr. Sie erholten sich aber sehr langsam davon, ohne die vorige Stärke und Gesundheit wieder zu erlangen; ohngeachtet die Lungen nach u. nach vollkommen befreit wurden. Es hatte sich während dieser Krankheit ein eigenthümliches Pulsiren *unter* der Herzgrube, nach der einen Seite hinzu, als immerwährend fortdauernd bemerkbar gemacht, welches I. M. schon über 2 Jahre, ohne besonderen Werth darauf zu legen, beobachtet hatten. Sowohl dieses Symptom, das ich für eine congestive Erscheinung der diesen klopfenden

Arterien entsprechenden Stockung in den Venen des Pfortadersystems erklären muß, als die Gesamtheit der früher beobachteten leichten Störungen im Wohlsein I. M., das zu frühe Ausbleiben der Periode, eine sich nach u. nach einfindende Disposition zu, früher nicht beobachteten, Nervenzufällen u. dgl. bewogen mich, da ich nicht hoffen durfte, durch einen anhaltenden Gebrauch bloßer Arzneimittel, deren Anwendung überhaupt hier sehr beschränkt ist, diese Uebel zu beseitigen, eine Reise zum Gebrauch des trefflichen, milden und darnach kräftig wirkenden Emser Brunnen vorzuschlagen. Der Gebrauch dieses Wassers, indem ich auf Ausdauer bei demselben mehr als bei andern Mitteln rechnen durfte, ist dem geschwächten Zustand der Brust nicht entgegen, wirkt zugleich beruhigend bei dem krankhaft irritablen Nervensystem u. regulirt vor allem die gestörte Funktion des Gefäßsystems des Unterleibes u. des Beckens, und stellt auf diese Weise das natürliche Verhältnis der Ernährung wieder her. Die Verhältnisse gestatteten die Ausführung nicht. Man hoffte auf einen friedlich ruhigen Sommeraufenthalt auf dem Lande. Ew. Königl. Hoheit ist es bekannt, wozu sich dieser Sommer gestaltete; indem er zu dem geräuschvollsten, beunruhigendsten und alle Gemächlichkeit zerstörenden und somit auch nachtheiligsten ausartete. Gefälligkeit und Zartgefühl hielten I. M. ab, diesem drückenden Verhältnis auszuweichen. Es wurde eine Zeit lang der aus Stutenmilch bereitete Kumis gebraucht—ohne Nutzen. So war der Sommer verloren, auf den man so lange gerechnet hatte! Zum ruhigen Winteraufenthalt wurde nun Taganrog gewählt! So geschwächt und bei so beunruhigenden Erscheinungen die Kaiserin die Reise auch antrat, so erholten sich Höchstdieselbe doch schon unterwegs sichtbar und befanden sich hier in der Ruhe und Abgeschiedenheit, bei dem ungestörten liebevollen Umgang im ganzen sehr wohl und berechtigten zu den schönsten Hoffnungen, als der beweinswerthe furchtbare Verlust alles, bis auf die Hoffnung, zu zerstören schien. Die, durch große geistige u. körperliche Anstrengung, während der Krankheit des Höchstseltigen, schon herbeigeführte Schwäche, drohte nach dem furchtbaren Schlage vollkommene Vernichtung, und ich hielt sie durchaus für verloren. Die gänzlich erschöpfte physische Natur fand ihren Retter und Erhalter, außer in der moralischen Kraft,

nur allein in dem der Erschöpfung folgenden Schlafe. Ohne diese Wohlthat wären Ihro Majestät gewiß verloren gewesen. Dieses und daß der Zustand der Lungen es erlaubte, ohne Nachtheil den eigenthümlichen Lufthunger zu stillen und die kalte Winterluft einzuathmen, erhielten die aufs äußerste geschwächte Organisation wunderbar. Später haben I. M. an einer rheumatischen Fußgeschwulst, wie damals in Karlsruhe, gelitten, welche im Laufe des *) ebenfalls durch einen Druck vom Becken aus unterhalten wurde. Alles, was sich nun über den jetzigen Gesundheitszustand Ihro Majestät der Kaiserin sagen läßt, liegt schon in der vorhergehenden Darstellung. Die Ernährung der Organisation ist äußerst geringe, der Schwächezustand ist äußerst bedeutend, obgleich die Erfahrung, daß die Uebung der Kräfte jedesmal erstaunend wirkt, genug andeutet, daß keine eigentliche Erschöpfung derselben stattfinde. Die Lungen sind frei u. scheinen ihre krankhafte Empfindlichkeit verloren zu haben; es haben sich statt derselben öftere krampfartige Beschwerden in den Nerven der Herzgrube u. des Unterleibes mit Beängstigung eingefunden, die vielleicht einigen beruhigenden Bädern weichen würden, wenn die hiesige raue Luft, die Localität der Wohnung und die Furcht, der Haut die krankhafte Empfindlichkeit wieder zu geben, u. bei der Besorgniß, das alte Lungenübel wieder aufzuregen u. das einzig wohlthätige Luftbad zu verhindern, nicht deren Anordnung verböte. Es scheint sich alles auf diesem Standpunkte zu erhalten. Wir rechnen nun wieder auf einen ruhigen, stillen u. geräuschlosen Sommer, den Gott geben möge! Ob aber dieser alles auszugleichen im Stande sei, ob der Zustand des Gefäßsystems des Unterleibes nicht kräftigere Mittel erfordern, ob der künftige Winter, im Norden zugebracht, den an Marasmus grenzenden Zustand der organischen Schwäche nicht vermehren werde, steht dahin. Beruhigend ist es, daß dieser Zustand, trotz der langen Dauer, trotz der großen lähmenden Störungen, immer stationär auf demselben Punkte zu bleiben scheint. Schlaf und Verdauung sind, kleine Störungen abgerechnet, den Umständen gemäß, natürlich und gut. Ihro Majestät haben mir erlaubt, der Schwäche durch einige einfache Mittel zu Hülfe zu kommen, und

*) (Illisible).

ich werde jetzt den Anfang damit machen. Da ich einmal die Erlaubniß zu schreiben habe, so werde ich Ew. Königl. Hoheit von jetzt an monatlich einen kurzen Bericht einsenden. Gebe Gott, daß er den heißen Wünschen der Verehrer Ihro Majestät einigermaßen entspreche! Ich schätze mich glücklich, diese Gelegenheit benutzen zu können, die tiefe Verehrung aussprechen zu dürfen, mit der ich die Ehre habe zu sein

Ew. Königl. Hoheit ganz gehorsamster Diener Stoffregen.

XV.

Extrait de la „Gazette de Carlsrouhe“, Lundi, le 5 Juin 1826, sub № 154, dont l'article de fond est consacré à la mémoire de feu l'Impératrice Elisabeth Alexéiewna.

Carlsruhe, den 4. Juni.

Die bange Besorgnis um die leidende Gesundheit Ihrer Majestät der Kaiserin Elisabeth von Rußland, der erhabenen Tochter Unsers geliebten Fürstenhauses, welches uns längst schon mit Bekümmernis erfüllte, ist nun zur traurigsten Gewißheit eines neuen schmerzlichen Verlustes geworden, den die Vorsehung einem großen Reiche bestimmte, und der mit der Kaiserlichen Familie von Rußland das großherzogliche Haus in die tiefste Trauer versetzt. Auf der Reise von Taganrog nach Kaluga zur Kaiserin Mutter, zu Beleff, einem Städtchen im Gouvernement Tula, fand am 16. v. M. Ihr edles, im Glück und Unglück gleich großes und preiswürdiges Leben sein irdisches Ziel, und der sehnliche Wunsch einer frommen Seele die Erhörung. — Es ist die Erinnerung noch frisch und in aller Herzen, der über jede Beschreibung, jedes Lob erhabenen Größe, welche die Vollendete in den Stunden der schwersten Schickung bewiesen; ihr Gedächtnis ist so unvergänglich, wie die Verehrung der Welt, die längst schon durch die Uebung aller Tugenden begründet war. Die Kunde jener Vorgänge ist in keinem Lande ohne wahrhafte und tiefe Rührung aufgenommen worden, und so wird auch jetzt die Nachricht des frühzeitigen Todes der edelsten Fürstin, der zärtlichsten Gattin und Tochter, überall die Herzen mit Wehmuth ergreifen. Es haben die prophetischen Worte, welche die Verklärte im Augenblick der bittersten Leiden geschrieben, nun die Erfüllung gefunden; Sie ist mit demjenigen wiedervereinigt, welcher das Glück Ihres Daseins ausmachte, und den Sie nicht zu überleben wünschte. Ihre Hoffnung hat der Himmel bestätigt; in

diesem Gedanken liegt das Tröstliche für den Schmerz der Zurückgebliebenen, für die bekümmerte Theilnahme so Vieler, welche in Liebe und Ehrfurcht eine treue Ergebenheit, und wie wir in Ihrem ersten Vaterlande, auch eine unvergängliche Dankbarkeit bewahren. Aber vor allem müssen wir mit tiefbewegter Seele bei dem Gedanken verweilen, daß ein neuer gewaltiger Schmerz jetzt in die Brust einer hochverehrten Fürstin, der ehrwürdigen, in unseren Mauern verweilenden Mutter, einzieht, wo so viele frühere Schmerzen ihm den Raum zu versagen scheinen. Eine Blume nach der anderen sehen wir aus dem Kranze eines verherrlichten Lebens fallen, und Wunde auf Wunde wird dem so reich aufgeblühten Glück der erhabenen Fürstin geschlagen. Bei dieser kummervollen Betrachtung ist es nur ein lindernder Trost zu denken, daß Ihr vertrauendes Herz Stärke genug besitzt, den großen Schicksalsschlägen gegenüber fest zu halten, daß Ihre hohe Seele den nöthigen Muth in Sich selbst gewinnt, und von Außen das feste Anschließen der Geliebten, die Sie noch besitzt, und die nie versiegende Quelle allgemeiner Liebe und Verehrung, von Hohen und Niedern, so gerne als Tröstungen, sich Ihr darstellen. — I. K. H. die Frau Markgräfin ist diesen Morgen von dem unersetzlichen Verluste unterrichtet worden; Sie hat bald darauf den Besuch S. K. Hoheit des Großherzogs empfangen.

Ueber die letzten Lebenstage der vollendeten Monarchin können wir unseren Lesern folgendes noch mittheilen: seit geraumer Zeit waren die Anzeichen nicht mehr so beruhigend wie früher: man sah, daß von Tag zu Tag die Kräfte abnahmen. Doch bestanden Ihre Majestät auf der Abreise und sehnten Sich der Mutter Ihres geliebten Todten nahe zu kommen, die mit Ihr ja den bittersten Schmerz empfunden hatte. Der Abschied von Taganrog ging der Kaiserin unendlich nah; es schien als ob nur der stete Anblick der kummervollen Umgebung ihre Kräfte bis dahin in unnatürlicher Spannung erhalten hätte. Sehr leidend und ermattet trafen Ihre Majestät am 15. Abends in Belegg ein, nachdem schon in den vorhergehenden Tagen die Erschöpfung fortwährend zugenommen. Die Kaiserin unterhielt sich Abends noch mit Ihrem Arzte und klagte nur über Schwäche und Ermüdung. Mehrmals in der Nacht nahm Sie Arzneien aus den Händen der Kammerfrau; Sie wollte jedoch nicht, daß weder diese

noch der Arzt, der in der Nähe geblieben, im Zimmer verweile, um ungestörter der Ruhe genießen zu können. Morgens, gegen 4 Uhr, ließ die Kaiserin Sich nochmals Arzneien reichen und schlummerte wieder ein. Als gegen 6 Uhr die Kammerfrau mehrmals das Zimmer betreten und die Gebieterin fortwährend schlafend gefunden, rief sie aus dem Nebenzimmer den Arzt herbei; die Stunde der Erlösung hatte geschlagen; sanft war der Engel des Todes erschienen und die edle Fürstin hinübergeschlummert. Gott, der Ihr im Leben den schwersten Kampf vorbehalten hatte, ließ den Kelch des Scheidens still an Ihr vorübergehen und führte Sie schmerzlos zur Seligkeit ein. Ihre Bestimmung war erfüllt; Sie ist nun des Lohnes Ihrer frommen Ergebung theilhaftig.—Die Berichte melden, daß keine Aenderung in den edeln Zügen eingetreten. Das Antlitz trägt den Ausdruck des vollkommensten Glücks, der reinen, von keinem Kummer mehr bewegten Anschauung.—Ihro Majestät die Kaiserin Mutter sind am Abend des Sterbetages in Belegg eingetroffen; es ward Ihr nicht mehr der Trost, die theure Tochter lebend zu finden; Sie mußte nur neuem Kummer entgegenziehen.

Der Kaiserliche Flügel-Adjutant Oberst Mansuroff ist mit der Todesanzeige hierher abgeschickt worden und gestern Abend angekommen. Er überbrachte S. K. Hoheit dem Großherzog und Ihrer Königl. Hoheit der Frau Markgräfin Mutter ein Schreiben S. Majestät des Kaisers Nikolaus, und Letzterer auch ein Schreiben Ihrer Majestät der Kaiserin Mutter. Die tiefste Betrübniß und innigste Theilnahme ist auf das herzlichste darin ausgesprochen.

Suit Extrait du *Journal de St-Petersbourg* du 22 Mai 1826. St-Petersbourg, le 9/21 Mai 1826.

Suit Texte du Manifeste annonçant la mort de l'Auguste Défunte. St-Petersbourg, le 9/21 Mai 1826, de Notre Règne le 1. „Nicolas“.

Puis disposition concernant le deuil de 4 semaines de deuil de Cour et 2 semaines de deuil usuel, à compter du 4 Juin 1826.—Le théâtre de la Cour restera fermé jusqu'au 6 du mois.

Carlsrouhe, le 4 Juin 1826. La Chancellerie du Grand Maréchal de la Cour Grand-Ducale, B^{on} de Gayling.

XVI.

Quelques billets de l'Impératrice Elisabeth à N. Longuinoff,
et les réponses.

Brouchsal, ce 2 Avril/21 Mars 1814.

Comme il y a longtemps qu'il n'y a eu de courrier de Pétersbourg, et que peut-être ils prendront un autre chemin pendant quelque temps, je prends le parti de vous écrire, mon cher ami, par une occasion qui se présente. Nous espérons de moment en moment avoir de vos nouvelles. Il en est parvenu par Dijon de bonnes et belles, et il semble que ces jours-ci il doit y avoir quelque grand résultat. On dit l'armée française coupée de Paris, notre armée et celle de Blücher réunies près de Paris. Dieu veuille enfin couronner les pénibles travaux des deux armées!

Je pense bien qu'il faudra renoncer à l'espoir que vous nous aviez donné de vous voir ici pour la fin du carême. Nous sommes au samedi des Rameaux, et il n'y a pas d'apparence que dans le moment actuel vous puissiez quitter votre poste. Peut-être votre arrivée ici n'est-elle pas remise fort loin, et je ne vous dis plus, pour vous l'avoir tant répété, combien je serai heureuse de vous voir. On dit vos frères revenus à Bâle: je me les y figure séchant d'impatience, et la lettre qu'ils vous portent de ma part ne sera pas de fraîche date.

Ma mère, Amélie et Frik, ici présentes, vous disent mille choses. Une petite incommodité me retient chez moi, et ma mère est venue s'établir dans mon appartement. Mimi nous a quittés, à mon grand regret, ce matin; c'est une bonne et aimable créature.

Adieu, mon cher et bon ami, que Dieu soit avec vous, qu'il vous protège, vous soutienne, vous aide à mettre la dernière main à cette belle œuvre du salut de l'Europe qui coûte et a coûté si cher!

Je voudrais plus que jamais vous entourer de mes vœux et de mes prières.

Je joins ici une lettre que ma mère désire que je vous envoie de sa part.

„Envoyée de Péterhof à St-Pétersbourg le 21 Juillet, mais reçue par moi le 22 à Péterhof. Explications verbales le 23 Juillet 1817“ *).

Je vous remercie, Monsieur, de m'avoir parlé avec franchise. Je la préfère à tout, et, cette fois, elle me donne les moyens de rectifier une erreur dans laquelle vous êtes depuis longtemps. Je n'ai contribué en rien à l'avancement de M. Tourguénieff **), je ne l'ai même appris l'été dernier que plusieurs jours après qu'il eut eu lieu. M. Tourguénieff, lorsqu'il me fut présenté avec d'autres, me remercia à haute voix de ce que j'avais fait pour lui; je lui répondis tout aussi distinctement *que je n'y étais pour rien*. J'ignore s'il a été mal informé ou si c'est lui-même qui a voulu induire le public en erreur à son égard, mais je sais bien positivement que jamais je n'ai eu la moindre part à quoi qui ait été fait pour lui. Il y a eu récemment une petite histoire à son sujet qui prouve qu'il ne met pas toujours une grande exactitude dans la manière dont il présente les choses, et, après cela, je suis moins étonnée qu'il vous ait tenu à mon sujet un propos entièrement dénué de fondement.

Quant aux gratifications en effets et argent qu'ont reçues les maîtres de l'institut de la Société des Dames, c'est la princesse Reprine ***) qui, en qualité de présidente de la Société, en a donné l'été dernier la liste au prince Galitzine. Il m'en a parlé dans le temps, comme aussi de la présentation qu'il a faite en sa qualité de membre du Comité établi pour secourir les ruinés; mais voilà tout. A plusieurs reprises, on a voulu que je fasse cette présentation moi-même à l'Empereur: j'avais de bonnes raisons pour m'y refuser, et elle n'a été

*) De la main de Longuinoff, sur l'original.

**) Alexandre Tourguéneff (1784 — 1845).

***) Née Comtesse Varvara Razoumowsky (1778 — 1864).

faite par le prince Galitzine qu'en qualité de membre du Comité, comme je vous l'ai dit.

Il n'en est pas de même pour vous, Monsieur. M'étant attachée immédiatement, je vais m'occuper directement à vous procurer des avantages. J'y ai beaucoup et souvent pensé, et il y a longtemps que quelques difficultés attachées à l'accomplissement de ce devoir me pèsent. Mon tort consiste à n'avoir pas mis assez de suite à les surmonter, mais la manière dont vous envisagez cette omission me fera mettre tout en œuvre pour réussir. Il me faut à cet effet connaître quelques détails de formalité. Est-ce, comme à Vienne, le comte Nesselrode qui, en qualité de chef des affaires étrangères, doit faire la présentation, ou n'est-ce pas lui? Quels sont les passe-droits qu'on vous a faits? Donnez-moi tous ces détails, je vous prie. Je suis doublement intéressée à réussir, parce que, dans le cas contraire, je crains de devoir renoncer à vous voir continuer auprès de moi des fonctions qu'il me serait bien pénible de remettre à un autre. Les explications dans lesquelles j'entre doivent suffisamment vous prouver toute l'estime personnelle que je vous porte.

Je joins ici les 939 R. nécessaires pour compléter le paiement de la maison.

Ayant vu, par les représentations que vous m'avez faites, qu'il est plus avantageux, tant pour la caisse de la Société que pour l'intérêt de l'Institut d'éducation qu'elle a fondé, de sacrifier en une fois une somme considérable à l'achat d'une maison pour cet Institut, je vous engage à proposer à la réunion des Dames d'employer pour l'achat de cette maison la somme de 70.000 roubles restée de l'année 1815 et qui a été donnée l'année 1812 pour le secours des ruinés. Pour faciliter cette acquisition indispensable, j'ajoute les 30.000 roubles nécessaires au complément de la somme en prêt indéterminé à la caisse de la Société.

Je m'en remets à vous pour convaincre la Société de toute l'utilité pécuniaire et morale de cette mesure et obtenir des Dames leur consentement à son exécution.

Le 17 Juillet 1820.

Madame, je viens d'expédier la lettre de Votre Majesté Impériale pour Londres, ainsi que l'annonce à Mme Rakhmanoff de se rendre auprès de Votre Majesté à Kamunnoï Ostrof mardi à 2 heures.

Depuis le départ de Votre Majesté, j'ai eu occasion de voir M. Galakhoff, qui est venu pour me recommander aussi quelques pauvres ayant des titres au secours sur la somme de Mme Catalani, et m'a appris ce qu'il tient, dit-il, du prince Galitzine. Cette dame désirait que celui-ci se chargeât de la présidence pour la distribution de cet argent, à quoi il a répondu qu'il ne pouvait pas se charger d'aucune commission qui ne vienne pas directement de l'Empereur. En attendant, l'argent se trouvait déjà entre les mains du gouverneur militaire, avec la liste d'autres personnes qu'elle avait nommées, outre le prince Galitzine, parmi lesquelles se trouvent à ma connaissance le sénateur Divoff et le grand maître des cérémonies; Pésarovius doit s'y trouver aussi, à ce que M. Galakhoff m'a dit: les autres, il ne les connaît point, mais il sait qu'il y en a six ou sept. Le comte Miloradowitch ayant fait son rapport à l'Empereur du refus du prince Galitzine, Sa Majesté Impériale lui a ordonné de composer le comité des autres personnes nommées par Mme Catalani. Il ne sait pas au juste si M. Divoff est chargé de la présidence par ordre exprès de l'Empereur; il le croit cependant, vu que, sans cela, elle devait échoir en partage à M. de Narychkine comme le plus ancien et le plus intime dans ses relations avec Mme Catalani. J'avoue que ces données augmentent d'autant plus mon embarras que la lettre de M. Divoff est du 13, et que remettre ma réponse plus tard que demain ne serait pas convenable.

Comme le prince Galitzine est peut-être encore ici, je tâcherai de le voir le plus tôt pour lui faire part de cette affaire, de mon scrupule et de l'opinion de Votre Majesté, afin de baser sur son conseil et ma conduite et la réponse que je dois faire. Il me paraît, Madame, que, pour refuser tout à fait, je ne puis produire d'autre raison que la défense expresse de Votre Majesté, tandis que je pourrais encore accepter la proposition comme une chose tout à fait particulière qui n'a aucun rapport aux affaires de Votre Majesté Impériale, comme

enfin j'ai accepté la proposition qui m'a été faite pour le Comité des Diligences. Si j'apprends du prince Galitzine que l'Empereur lui-même a confirmé le choix de Mme Catalani, je crois que ce sera, dans cette catégorie, une obligation dont je ne puis me dispenser. Dans tous les cas, j'aurai le bonheur de faire mon rapport à Votre Majesté Impériale sur ce sujet avec le résultat de ma visite au prince Galitzine.

Le 18 Juillet 1820.

Madame, je venais d'expédier à la poste ma lettre pour M. Divoff, lorsque j'ai reçu celle que Votre Majesté Impériale a daigné m'écrire hier au soir. Je suis bien heureux que ma conversation avec le prince Galitzine a levé complètement les doutes qui me pesaient excessivement. Il m'a dit que je me trouvais à l'égard de cette commission absolument dans la même catégorie dans laquelle il s'est trouvé lui-même. Par conséquent je ne pouvais mieux agir qu'en suivant son exemple, vu que l'Empereur, sans désigner le choix des personnes, n'a fait qu'approuver celui de Mme Catalani; ce ne peut jamais être obligatoire pour une commission particulière. J'ai l'honneur de transmettre ci-joint la copie de ma réponse, et je souhaite qu'elle puisse mériter vos suffrages, Madame. Il me semble que les motifs dont j'y ai fait mention sont suffisants pour me dispenser de faire usage de ceux qu'on aurait pu attribuer à Votre Majesté et interpréter chacun à sa façon.

Je viens d'envoyer à Mad. Poliansky la lettre que Votre Majesté Impériale m'a transmise de la part de Son Altesse Royale Madame la Princesse Amélie.

Dans ce moment même j'irai à la recherche de la famille paysanne à Alexandrowka, pour remettre la somme que Votre Majesté lui a destinée.

Czarskoe Selo, 7 Septembre 1820.

Je vous remercie, Monsieur, de l'exactitude que vous avez mise à remplir ce que je vous avais demandé. Le rescrit est très bien sous tous les rapports, et tel que je l'entendais. Il n'y a qu'un seul mot

que j'aurais désiré changer: l'expression de *догматамъ*, de ma part et dans cette occasion, me paraît pédante, et j'aurais préféré *истиннымъ правиламъ* закона. C'est, au reste, ma faute, car, au lieu de *préceptes*, j'aurais dû mettre *principes*, et *догматы* se rapproche plus de *préceptes* que *правила*. J'ai cru pouvoir avec soin réussir à corriger ce seul mot, mais le papier s'y est refusé, et l'écrit a été gâté. Il est trop tard maintenant d'envoyer pour demain le rescrit à Mad. Ouvaroff: je lui écris à ce sujet et vous le renvoie, afin que vous me fassiez le plaisir de le faire recopier avec la correction que je voulais y faire et de me l'apporter si vous venez ici jeudi.

1821.

Monsieur le L. G. de Léwis, j'ai appris avec une vraie satisfaction la nouvelle que vous me donnez de l'augmentation de votre famille; je vous en félicite bien sincèrement, et reçois avec infiniment de plaisir la demande que vous me faites d'être marraine de votre fille. Puissent mes vœux lui porter le bonheur de même qu'à toute votre famille. Il me sera toujours bien agréable d'avoir l'occasion de vous donner une preuve de mon intérêt pour vous, et de la parfaite estime avec laquelle je suis, M. le L. G. de Léwis, votre très affectionnée.

Mardi 9 Janvier 1822.

Je ne vous envoie pas, Monsieur, les Comptes-Rendus de la Société, parce que j'aurais des observations à y ajouter, que je préfère et qu'il est plus facile de faire verbalement. Je les remets donc à jeudi; mais vous trouverez ici trois différentes sommes d'argent que je vous prie de faire remettre: 1) à la Maison de Travail en paiement des manteaux que j'ai chargé Mme de Rehbinden de faire à mon compte; 2) à l'Institut de la Société, pour les dépenses faites le 12 de Décembre, et je vous prie de prendre des quittances de ces deux sommes pour l'ordre du livre où j'ai dit à Kriloff de les inscrire; 3) la somme de 600 roubles, soit la moitié de la dette de ma sœur marquée 1200 sur la liste des arrérages dus à la Société: je vous

prie de la remettre à la princesse Mechtchersky en lui disant qu'elle recevra l'autre moitié au mois de Mai et que je la prie de faire marquer ce remboursement au nom de ma sœur. Dorénavant je désirerais qu'elle soit exclue du nombre des membres de la Société, vu le peu de probabilité qu'il y a à ce qu'elle revienne ici de si tôt. Enfin un quatrième paquet que je joins ici pour la princesse Mechtchersky, qui en est prévenue, contient le tribut annuel à la Société des Dames de Mme Pitt qui passe tous les ans par moi au nom d'une *inconnue*.

Mardi 20 Mars 1823.

Je vous envoie, Monsieur, cinq cents roubles, dont 400 pour rembourser le premier tierçal que vous avez payé à Mme Davidoff pour les enfants Soumarokoff, et 100 pour la veuve Bode. Kriloff n'ayant gardé chez lui que les sommes inscrites dans le livre et m'ayant envoyé le reste, vous ne pourriez pas recevoir de lui ce que je vous avais assigné.

J'ai appris hier soir la perte qu'a faite le comte Michel Worontzoff, et j'en suis profondément peinée pour lui et pour la Comtesse. Faites-moi le plaisir de passer chez eux dès que vous le pourrez, afin de me donner de leurs nouvelles. Ils ne peuvent douter de toute la part que je prends à leur douleur, mais la santé de la Comtesse m'inquiète.

Reçu 2 Janvier 1826.

Comme j'aime à éviter les longues discussions sur de certains sujets, je vous prie par écrit, Monsieur, de répondre au ministre des finances que, *n'ayant à recevoir que deux cent mille roubles par tierçal, il fasse remettre à Kriloff les autres cent mille qui complètent le tierçal courant*. Jusqu'à ce que votre lettre arrive, il aura probablement reçu l'ordre du Souverain que vous vouliez attendre, et, s'il ne l'a pas reçu, cela lui donnera lieu de la demander, ce qui sera conforme à mes désirs.





Conrad Stoffregen.
Portrait appartenant à V. Stoffregen.

XVII.

Extrait de l'album de l'Impératrice Elisabeth.

Quand il faut bien penser, bien parler, bien écrire,
Qui fait vite fait mal, et malheur au discours!
S'agit-il de bien faire et non pas de bien dire,
O mortels bienfaisants, faites vite et toujours!

Mars 1812.

Charles III, Roi d'Espagne, avait établi un *mont-de-piété* sur lequel on faisait aux veuves des militaires une pension proportionnée au grade de leurs maris.

Ces fonds étaient composés, d'abord d'une ancienne fondation de 350.000 réaux, ensuite du cinquième du produit des „spolios y vacantes“, de la moitié d'un mois d'appointements une fois payée par tous les officiers de l'armée, d'une autre déduction de huit maravedis sur chaque écu de leurs appointements, des successions de tous ceux qui meurent sans héritiers, ou ab intestat, etc.

Institution précieuse et digne de servir de modèle, qui assure des moyens de subsistance à ces veuves sans qu'elles aient besoin de crédit pour faire valoir leurs titres. Arrangement infiniment préférable à des pensions accordées par le gouvernement et digne d'être imité chez nous avec quelques modifications. Il faudrait faire de cette fondation une propriété de l'armée, tant pour la poser sur des bases plus stables que pour soutenir la confiance de ceux qui y contribueraient; il faudrait en donner la direction à un militaire distingué.

Notre retenue au profit des invalides?

Caisse de retraites?

Novembre 1813.

Dans l'empire romain après Dioclétien, il existait un règlement qui excluait les particuliers du gouvernement de la province où ils étaient nés et où ils avaient des possessions.

C'était un des principes du prince Kourakine lorsqu'il était ministre de l'intérieur, et j'ai souvent réfléchi sur le principe et balancé les avantages et les inconvénients de la chose pour me rendre compte de ce qui l'emporte. C'est une question à résoudre par de plus habiles que moi. Mais cependant il me paraît clair que, puisqu'on gouverne les hommes pour les rendre heureux, ou plutôt ce doit être là le premier but du gouvernement, il est à croire qu'un gouverneur qui aurait des possessions dans un gouvernement ou bien qui s'y retrouverait sur le sol natal mettrait tous ses soins à rendre ce gouvernement florissant et à lui procurer les avantages dont sa position locale le rendrait susceptible. Cela me paraît très conforme à l'ordre des choses humaines, mais exige cependant une plus profonde méditation pour être arrêté.

En 1820.

Soutenir par une fausse interprétation de l'Écriture que la profanation du mariage en dissout le lien est, dans le fait, une exhortation formelle au crime.

Voilà ce que dit M. de Maistre dans son ouvrage sur le pape, ouvrage remarquable par un rare mélange d'absurdité et d'érudition assaisonné par le fanatisme le plus enragé. Malgré mon opinion de cet ouvrage, ce passage m'a frappé par un grand fond de vérité qu'on ne saurait nier en réfléchissant sur le sens et sur l'expérience qu'on a de ce principe.

Novembre 1811.

Une bonne chose à remarquer, c'est l'avantage qu'a retiré l'agriculture, en bien des lieux, des établissements religieux; si l'on allait à la recherche, on trouverait un nombre infini de contrées

défrichées, de villages établis, de villes même formées originairement par les religieux.

Ne serait-il pas possible chez nous, de faire servir nos moines et nos couvents à un usage également louable? Le respect qui existe encore en Russie pour la religion et pour tout ce qui l'annonce le rendrait plus possible ici qu'ailleurs. Mais quel procédé employer? Comment concilier toutes choses? Questions à résoudre.

A Moscou, ce 7/19 Novembre 1817.

Il y a longtemps que l'idée d'utiliser nos couvents m'occupe, mais, à présent que j'ai été à même d'en voir plusieurs de près, elle est devenue l'objet habituel de mes réflexions. La dévotion du peuple est attachée à leur conservation, et, dans les circonstances compliquées et variées à l'infini de la vie humaine, l'asile qu'offre un couvent devient quelquefois un bienfait pour de certains individus. Mais l'oisiveté qui y règne en général et les suites odieuses, même déplaisantes seulement, qu'elle peut amener fait que la pensée s'arrête le plus souvent sur ces asiles avec la crainte d'y pénétrer.

Voilà donc les idées que j'ai eues sur l'utilisation de nos couvents sans rien changer à l'uniformité de l'ordre (celui de St-Basile, qui règne dans toute l'Eglise grecque).

Voici à quoi on pourrait employer les couvents de femmes:

1) *à l'éducation des jeunes filles*, mais il faudrait obvier à l'inconvénient que cette éducation a maintenant où quelques couvents s'en occupent déjà. C'est que les religieuses, recueillant chez elles la plupart du temps des orphelines, les élèvent pour prendre le voile et les destinent ainsi à la vie monastique dès l'âge le plus tendre.

2) *au service d'hôpitaux pour des femmes*, comme le couvent des Elisabetines à Vienne.

Ces deux buts, dans l'origine, devraient être fixés soit par la capacité des abbesses, soit par les circonstances locales. Il y a des couvents où les deux objets pourraient être réunis. Mais, le but d'activité du couvent une fois établi, ce serait pour toujours, et le choix resterait aux femmes qui veulent se vouer à la vie monastique: selon leurs dispositions, elles entreraient dans les couvents hospices

ou bien dans ceux destinés à l'éducation. Dans ceux-ci, il ne faudrait admettre pour être élevés que les enfants d'une classe pauvre, parce que l'éducation qu'y recevraient les jeunes filles ne serait pas adaptée à la vie du grand monde. On leur enseignerait à lire, à écrire, la religion, des ouvrages, le ménage, et le soin des malades avec quelques connaissances de médecine. On surveillerait surtout leur caractère et s'attacherait à former leur cœur d'après les principes de la morale chrétienne. Si les connaissances de quelques religieuses leur permettaient d'étendre celles des enfants, on ne s'opposerait pas à ce qu'elles leur en donnent en géographie, histoire naturelle, histoire, astronomie, physique, etc., mais toujours en ayant pour but d'élever leurs âmes et de perfectionner leurs cœurs, et non de leur donner les moyens de briller.

Quant aux couvents d'hommes, leur emploi est plus difficile. Là où les séminaires sont déjà établis, ils sont utilisés, mais je ne sais trop s'il serait bon de trop multiplier ces établissements et si l'éducation ecclésiastique est la plus désirable, vu la place que les hommes ont à tenir dans la société. Elle est bonne, sans doute, pour former les prêtres même séculiers, mais, selon ma manière de voir *actuelle*, pas au delà, et je crois des jeunes gens bien mieux placés dans un lycée, collège, pension, dont les directeurs, gens mariés et pères de famille, offrent à leurs élèves le tableau journalier des douceurs d'une vie domestique et toute morale.

Les couvents d'hommes situés près ou sur de grands chemins pourraient être chargés de l'obligation de recueillir les voyageurs qui auraient besoin de secours; notre climat offre bien des moments dans l'année où il est tout aussi pénible de se trouver sur la grande route que sur les monts St-Gotthard et St-Bernard en Suisse. Ceux qui sont plus éloignés des grandes routes, même les couvents situés dans les villes, pourraient être employés comme des maisons de correction pour des malfaiteurs ou des hommes égarés, punis déjà civilement et dont on tâcherait de nourrir le repentir et de convertir l'âme par des exhortations religieuses et le spectacle journalier de la pénitence; dans les couvents isolés, ces gens pourraient être employés à des travaux utiles pour le couvent soit dans l'intérieur, soit dehors, selon les progrès de leur correction, etc. Ce sujet peut

encore être modifié et étendu à l'infini. Il y aurait un grand règlement à faire et du discernement à désirer à ceux qui seraient chargés de trier les coupables envers la société, pour fixer la catégorie de ceux qui devraient être placés comme je viens de dire ou bien envoyés en Sibérie.

Chaque évêque serait chargé de veiller dans son diocèse à ce que les obligations imposées aux couvents soient fidèlement remplies, et il en répondrait au gouvernement. Sans doute, les moyens pécuniaires ne permettraient pas de réaliser ce plan tout à coup, mais on pourrait trouver différentes ressources pour commencer:

- 1) les revenus qu'on tire des paysans économiques,
- 2) une partie des revenus des Eglises *),
- 3) les aumônes des particuliers, et

4) le gouvernement, ayant pour principe d'utiliser les couvents, pourrait d'après ce principe s'interdire pendant quelque temps de nouvelles fondations pour aider celles des couvents. Quels que soient les fondations pieuses, les établissements de charité du gouvernement, les couvents n'en existent pas moins, mais avec la différence qu'ils deviennent tous les jours plus inutiles, et plus pernicieux par conséquence, plus on les abandonne à eux-mêmes et on les rend étrangers aux établissements de charité.

A Moscou, ce 9/21 Février 1818.

La vie est un rêve, la mort est le réveil. Que Dieu nous accorde la grâce de nous réveiller dans Son sein!

A Moscou, ce 22 Mars/3 Avril 1818.

„Peu de monuments peuvent en Perse espérer de passer à la postérité. Le roi qui succède à celui qui a fondé un monument a lui-même l'ambition d'en élever d'autres, et, au lieu de chercher à conserver les ouvrages de ses prédécesseurs comme des témoignages

*) Il y a d'ailleurs en Russie des couvents très riches par eux-mêmes qui n'auraient aucun besoin de secours pour fournir à ce qui leur serait imposé.

durables de la grandeur et du génie de leur règne, tous s'efforcent à les détruire, afin d'en employer les matériaux à des constructions nouvelles et d'attacher aussi leur nom à de grands édifices, sans songer, par leur propre exemple, combien après leur mort leur gloire sera précaire. Ce même principe s'étend à toutes les conditions et peut servir à expliquer le grand nombre de maisons en ruines qui remplissent l'intérieur des villes persanes. Un fils répugne à réparer ou à habiter la maison de son père; il aspire vivement à l'avantage de donner son nom à un nouveau bâtiment" (*Tiré de l'ouvrage de Morier sur la Perse* *).

Il est affligeant de ne pouvoir pas se dissimuler que ceci peut s'appliquer à la Russie presque aussi bien qu'à la Perse. Affligeant, parce qu'il n'y a pas de grandeur solide à espérer là où l'on retrouve des principes de conduite semblable. Ils sont opposés à l'Etat monarchique et indiquent plutôt la marche irrégulière du despotisme. Espérons que, dans quelque temps d'ici, cette analogie avec la Perse n'existera plus.

Mars 1820, à St-Petersbourg.

Pensées qu'on attribue à Bonaparte trouvées, dit-on, dans le *Manuscrit* de Las Cases.

III. „Les rois de l'Europe ont formé leurs armées sur les miennes: rien de plus naturel, mais il faut savoir les conduire.“

Fanfaronnade ridicule, à St-Hélène, où vous ont conduit les armées des rois de l'Europe!

CCXXXIX. „Je ne trouvai de supérieur dans l'armée russe que la cavalerie régulière; les cosaques sont faciles à disperser.“

Et pourquoi ne les avez-vous jamais dispersés?

*) *Voyage en Perse, en Arménie, en Asie Mineure et à Constantinople, fait dans les années 1808 et 1809, par M. J. Morier.* Traduit de l'anglais. Paris, 1813, 3 vol. et atlas.

CCXLVI. „Si j'avais vaincu la coalition, la Russie eût été aussi étrangère à l'Europe que le royaume de Thibet. J'aurais mis par là le monde à l'abri des cosaques.“

Sont-ils si redoutables, ces cosaques si faciles à disperser?

A Czarskoe Selo, en Juin 1820.

La mesure des colonisations militaires est dans son origine assez semblable au procédé qu'emploierait un conquérant sur un pays conquis, et, dans le fait, arbitraire, je ne saurais en disconvenir, mais l'utilité qui peut en résulter pour l'Etat dans l'avenir est, sous bien des rapports, tout aussi évidente. Quelle est la seule marche qu'on puisse suivre, la seule qu'on ait suivie? La Couronne désigne un certain nombre de villages de sa dépendance pour y coloniser un bataillon. Les soldats sont distribués dans les maisons pour devenir membres de la famille; de cette manière, chaque paysan acquiert un travailleur, mais son fils endosse l'uniforme, sa fille devint la femme de l'étranger adopté qui acquiert des droits ou bien de celui qui a dû le recevoir dans sa maison. Voilà le côté arbitraire. Voici le côté utile, qui paraîtra avec le temps: le nombre des bras augmentant dans un village, la culture des terres doit gagner; dans la suite du temps, le recrutement sera entièrement aboli, parce que la génération toute militaire qui croît dans ces villages colonisés recrutera à elle seule l'armée. Enfin la moralité doit y gagner, parce qu'au lieu des cantonnements tels qu'ils existent aujourd'hui, où le paysan est obéré par la troupe, qui souvent non seulement l'opprime par sa présence, mais corrompt ses mœurs, le soldat logera chez lui, l'agriculteur sera devenu soldat, le soldat agriculteur, il maniera alternativement les armes et la charrue, un régiment ne sera plus qu'une famille, parce que les deux bataillons non colonisés seront cantonnés chez le bataillon de réserve colonisé. Cette esquisse extrêmement légère que je me suis retracée suffit cependant pour voir que, dans l'état des choses tel qu'il est, c'est-à-dire sous la forme actuelle du gouvernement chez nous, l'utilité en perspective l'emporte sur les inconvénients du moment, et n'est-ce pas là le principe à observer dans une grande mesure d'Etat?

Mais examinons maintenant une autre difficulté. La marche du siècle, les intentions de l'Empereur, ses paroles même, nous donnent l'expectative d'un gouvernement représentatif même en Russie; et bien des esprits le hâtent par leurs vœux. Les colonisations militaires ne deviendraient-elles pas une des plus grandes difficultés à la réalisation de cet ordre de choses, si difficile d'ailleurs à introduire en Russie, où l'étendue seule de l'Empire est déjà presque incompatible avec un gouvernement représentatif? Si l'établissement des colonies militaires prospère dans l'esprit dans lequel il a été fondé, il créera au bout de quelque temps une caste essentiellement militaire dans l'Etat: ce ne sera plus une armée seulement, ce sera une peuplade militaire (telle à peu près proportionnellement que sont les cosaques ou qu'ils ont été jusqu'à présent). La nature du gouvernement représentatif laissant et devant laisser entre les mains du Souverain toute force armée, les avantages que la nation doit retirer de la forme représentative ne deviendront-ils pas illusoires lorsque le Souverain aura à sa disposition, par la force armée qui ne reconnaît immédiatement que sa volonté, une partie considérable des différentes provinces? Pourra-t-on, par exemple, croire les élections libres, là où elles se feront dans le voisinage des colonies militaires, et les communes elles-mêmes qui ont subi cette transformation militaire ne sont-elles pas exclues par là pour toujours du droit de contribuer à la représentation nationale, puisque, dépendantes immédiatement du Souverain, elles ne pourraient élire que ses députés? Si l'intention exprimée à présent peut s'effectuer dans la suite, toute l'armée sera un jour colonisée, et devra nécessairement occuper, quoique dispersée, un espace assez considérable sur la surface de la Russie européenne. Quelle est donc l'alternative? ou bien que toute cette masse rendra habituellement prépondérante la volonté du Souverain, et que devient alors la forme représentative? ou bien que, dans un cas litigieux, le parti national l'acquerra pour lui: que devient alors la monarchie? Le Souverain, n'ayant pas besoin du consentement de la nation pour lever des troupes, qui seront *nées* pour ainsi dire tout armées et toujours à sa disposition par l'organisation établie, deviendra, il me semble, beaucoup plus indépendant que ne peut et doit l'être un souverain constitutionnel. Ces idées doivent encore être infiniment développées et beaucoup mieux digérées

pour pouvoir en tirer une conclusion définitive, mais je les ai jetées sur le papier au moment qu'elles me sont venues, parce que j'ai été frappée, plus par instinct que par raisonnement, de l'incompatibilité apparente qu'il y a entre l'intention de donner à la Russie un Gouvernement représentatif et la formation des colonies militaires, qui, pour un gouvernement absolu, sont, vu les résultats qu'elles promettent, une pensée heureuse et paternelle. Il y aurait encore beaucoup d'exemples à tirer de l'histoire, tant ancienne que moderne, à l'appui de l'opinion que j'énonce.

A Oranienbaum, en Août 1820.

Dans une discussion sur le partage des biens tel qu'il est établi en Russie selon la loi, on vint à parler de l'avantage qu'il y aurait à voir le clergé séculier rempli d'hommes de bonnes familles et dont l'éducation répondrait à la naissance. On ajouta qu'il faudrait aussi que les gentilshommes puissent se vouer au négoce comme en Angleterre: je m'opposerais fortement à cette idée; de tout temps j'y ai été très contraire. Le dépit que produisit mon opposition me fit croire que je pourrais peut-être avoir été mue par un préjugé. J'en amenai mon opinion à tête reposée, et c'est son développement et la justification que j'ai marquée ici.

En admettant que les cadets de famille se vouent à l'état ecclésiastique, je ne consens pas qu'ils embrassent le négoce, parce que si chacun doit avoir *l'esprit de son état*, un négociant doit avoir *l'esprit mercantile* et que, selon moi, ce n'est pas celui dont doit être animé la noblesse dans une monarchie *). Dans ce cas, il faudra donc, ou bien que le fils des gentilshommes renonce aux principes qui appartiennent à son sang, ou bien il fera un mauvais négociant. Le calcul du gain, plus ou moins de spéculation font l'aliment du

*) Un écrivain connu (Malte-Brun) qualifie assez justement le commerce de *puissance indifférente au bien et au mal*. Un autre écrivain a dit: „Le commerce ne connaît ni amis ni ennemis; on n'est homme à ses yeux que quand on vend ou qu'on achète“. Un hollandais mis en jugement pour avoir vendu des munitions de guerre aux ennemis de sa patrie répondit à ses juges: „Je suis commerçant et j'irais commercer en enfer, si je ne craignais d'y brûler mes voiles“.

négoce. La noblesse, telle que je la conçois, telle que de grands auteurs (Montesquieu) l'ont désignée, n'a et ne doit avoir d'autre mobile que *l'honneur*, elle est le soutien du trône, c'est à elle principalement à le défendre, elle est le premier degré dans les différentes gradations indispensables dans un Etat. Si elle pouvait se vouer au commerce, il faudrait donc qu'un gentilhomme qui élèverait ses fils leur inculquât des principes différents; il dirait aux leurs: „Vous mettrez votre honneur à servir la Patrie dans la personne du Souverain, soit par votre épée, soit par votre plume ou vos conseils. Si jamais la Patrie et votre Prince sont en danger, vous devez être des premiers à vous ranger auprès de lui, le secourir, *le défendre* avec le désintéressement qui convient à votre rang dans l'Etat“. Ce même père dirait à ses autres fils: „Pour vous, dans le même cas, vous n'avez pas autre chose à faire qu'à rester dans votre comptoir expédier vos affaires avec probité, et vous serez peut-être obligés de payer à ceux qui verseront le sang de vos frères le montant de lettres de change tirées sur vous d'un pays étranger“. Que devront éprouver ces jeunes gens qui ont le même sang dans les veines quand on leur tiendra un semblable langage? Ou bien il rendra au gentilhomme son état insupportable, ou bien il étouffera en lui cette élévation de sentiments sans laquelle il n'y a plus de *noblesse*: le voilà déchu et, sous un certain rapport, démoralisé!

Le gentilhomme négociant perdrait encore par son état le droit d'être admis aux conseils du Souverain et de la Patrie, ou bien, s'il continue à y être reçu, supposez une question politique qui mette en balance l'intérêt du commerce et l'honneur de la monarchie? Il pourra sans doute y avoir parmi les négociants des âmes assez élevées pour oublier leur intérêt pour l'honneur de la monarchie, mais, dans une mesure générale, doit-on baser sur des exceptions, et n'est-il pas plus sage de ne pas mettre les hommes dans une position où, sur vingt il y aura peut-être une exception? Eh bien! ces exceptions qu'on pourrait encore multiplier et soutenir d'exemples me font conclure par dire que la classe de négociants est aussi indispensable dans un Etat que l'est la noblesse, le laboureur, etc., que c'est une classe très respectable, qu'elle offre dans tous les pays des exemples d'hommes très distingués et qu'elle est à même de

rendre de grands services à son pays, mais que mon opinion est que, s'il s'agit de *faire* des institutions, les cadets de famille ne doivent pas avoir la possibilité de l'embrasser, par les raisons mentionnées. J'ajouterai encore que l'Angleterre qu'on cite ne peut pas servir d'exemple, parce qu'elle entre dans la catégorie des exceptions: sa position géographique en fait un état commerçant, et ceci change tout à fait l'aspect de la question; et ce qui vient à l'appui, c'est qu'en France *avant la Révolution*, en Allemagne et peut-être ailleurs encore (mais je l'ignore), les cadets de famille étant partagés comme en Angleterre sous le rapport de la fortune, on n'a guère vu de gentil-homme embrasser l'état de négociant, mais très communément l'état ecclésiastique. En ceci comme en toute question de cette nature, on ne peut pas généraliser; on peut dire: *Telle chose est très convenable pour tel pays, on s'en trouve bien*, mais, *parce que c'est bien dans tel pays, il faut l'adopter pour principe général*, est une manière fautive de juger. Et dans la discussion, c'était la Russie qui servait de canevas.

XVIII.

„Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire Romain“ *).

(Traduite de l'Anglais de M. Gibbon par M. de Septchènes.
A Paris, MDCCXC.)

| Tome. | Page. | Texte de l'Ouvrage. | Notes de la main de l'Impératrice. | Observations. |
|-------|-------|--|---|---|
| I. | 81 | Par-tout, les bois et les fleuves étoient peuplés de divinités dont l'influence étoit propre à chaque canton particulier; et lorsque le Romain conjuroit la colère du Tibre, il ne pouvoit mépriser l'habitant de l'Egypte, qui, prosterné aux pieds du Nil, remercioit ce fleuve de ses bien-faits. | Cette tolérance dont parle l'auteur n'est nullement étonnante puisque tous les peuples policés de ce tems et qui communiquoient entre eux avoient pris leurs religions successivement les uns des autres et elles étoient semblables à très peu de différence près. Aussi voit-on disparaître cette tolérance universelle dès qu'ils rencontrèrent chez les Gaules les Bretons avec une religion entièrement différente de celles qu'ils connoissoient. (Première lecture) 1800 | Note de l'Impératrice. Au crayon, encadré à l'encre **). |

*) En 18 volumes. Il est à supposer que l'Impératrice Elisabeth n'en avait lu que les trois premiers en entier et une partie du quatrième: du moins ne trouve-t-on de notes de sa main qu'aux tomes I, II et III, et au tome IV jusqu'à la page 191. Transcription littérale, sans corrections orthographiques.

**) La présente colonne pour la description matérielle des notes.

L'Impératrice avait sans doute lu deux fois ce tome I, une fois en 1800, une seconde en 1813: ses notes et remarques sont généralement datées en conséquence.

| Tome. | Page. | Texte de l'Ouvrage. | Notes de la main de l'Impératrice. | Observations. |
|-------|-------|--|--|--|
| | 87 | Du Magistrat. Il est difficile d'imaginer comment l'esprit de persécution auroit pu s'introduire dans l'administration de l'Empire. Les magistrats ne se laissent point entraîner par les prestiges d'un zèle aveugle, puisqu'ils étoient eux-mêmes philosophes, et que l'école d'Athènes avoit donné des lois au sénat de Rome: ils ne pouvoient être guidés ni par l'ambition ni par l'avarice, dans un état où la juridiction ecclésiastique étoit réunie à la puissance temporelle. | Elle s'introduisit cependant contre le Christianisme. Pourquoi donc cette tolérance si vantée des Romains s'arma-t-elle de tant de sévérité contre une secte qui ne demandoit qu'à pouvoir pratiquer sa Religion dans l'obscurité? (Seconde lecture) 1813 (Gibbon n'est pas exempt à l'Egard des romains de la partialité de la plupart des Auteurs pour leur sujet). | Encadré à l'encre. A l'encre. |
| | 183 | Bien différens des Consuls, les Tribuns n'en imposent point par | | |
| | 184 | une pompe extérieure: ils paroissent humbles et modestes, mais leur personne étoit sacrée; ils avoient moins de force pour agir que pour repousser. Chargés par leur institution de défendre les opprimés, de pardonner les offenses, et d'accuser les ennemis du Peuple, ils pouvoient, lorsqu'ils le jugeoient à propos, arrêter d'un seul mot toute la machine du Gouvernement. | | |
| | | Tant que la République subsista, l'on n'eut rien à redouter du crédit que des citoyens auroient pu retirer de ces places importantes *. | * Du tems de la république, l'on a cependant vu fréquemment les tribuns abuser de leur pouvoir; et les secousses les plus violentes qu'éprouva l'état furent causées par les tribuns ou bien eurent pour prétexte les droits de cette magistrature. (Seconde lecture) | Encadré à l'encre. La note ajoutée au texte, après le mot „importantes“, au crayon. |
| | 201 | Lorsque ce Prince (Auguste) éleva le système ingénieux de l'administration impériale, ses alarmes lui dictèrent la modération qu'il affectoit; | (2-de lecture) | Au crayon. Les mots en italiques soulignés au crayon dans le texte. |

| Tome. | Page. | Texte de l'Ouvrage. | Notes de la main de l'Impératrice. | Observations. |
|-------|-------|---|---|--|
| | 216 | et déshonorent aux yeux de la postérité.... | | Corrigé à l'encre. |
| | 220 | De Marc-Aurèle. | | Encadré à l'encre. |
| | 221 | La vertu de Marc-Aurèle Antonin paroissoit plus austère et moins naturelle ²⁾ . Elle étoit le fruit de l'éducation, d'une étude profonde, et d'un travail infatigable. | et cela doit être ainsi: la vertu acquise par l'étude de soi-même et par le travail doit être plus rigide, mais aussi plus infaillible que celle qui n'est que l'effet d'un naturel doux et incapable de passions. Si un naturel à peu près pareil est joint à une stricte observation de soi-même, cela vaut mieux que tout. (Première lecture) 1800 (2-de lecture) | Le renvoi et la note au crayon. |
| | 234 | ²⁾ Marc-Aurèle a été accusé d'hypocrisie, et ses ennemis lui ont reproché de n'avoir point eu cette simplicité qui caractérisoit Antonin-le-Pieux, et même Verus (Hist. Auguste, 6, 34). Ce soupçon nous fait voir combien les talents personnels l'emportent, aux yeux des hommes, sur les vertus sociales. Marc-Aurèle lui-même est qualifié d'hypocrite; mais le sceptique le plus outré ne dira jamais que César fut peut-être un poltron, ou Cicéron un imbécille. L'esprit et la valeur séduisent bien davantage que l'humanité et l'amour de la justice. | | |
| | 235 | L'Europe est maintenant partagée en différens Etats, indépendans les uns des autres, mais cependant liés entr'eux par les rapports généraux de la religion, du langage et des mœurs. Cette division est un avantage bien précieux pour la liberté du genre humain. | (2-de) | Le renvoi et la note encadrés à l'encre. |
| | 236 | Mais l'Empire Romain remplissoit l'univers; et lorsqu'il fut gouverné par un seul homme, le monde entier devint une prison affreuse, où l'ennemi du souverain étoit sans cesse poursuivi. L'esclave du despotisme luttoit en vain contre le désespoir. Obligé de porter une chaîne dorée à la Cour des Empereurs, ou de traîner dans l'exil sa vie infortunée, il attendoit son destin en silence à Rome, dans le sénat, sur les rochers affreux de l'isle de Sériphos, ou sur les rives glacées du Danube. La résistance eût été fatale, la fuite impossible. Par-tout une vaste étendue de terres et de mers s'opposoit à son | (Première) | Encadré à l'encre. |

| Tome. | Page. | Texte de l'Ouvrage. | Notes de la main de l'Impératrice. | Observations. |
|-------|-------|---|--|--|
| | | passage. Il couroit à tout moment le danger inévitable d'être découvert, saisi et livré à un Maître irrité. | | |
| | 256 | Les Princes soupçonneux donnent souvent leur confiance aux derniers de leurs sujets, dans la ferme persuasion que des hommes sans appui, et tirés tout-à-coup d'un état vil, seront entièrement dévoués à la personne de leur bienfaiteur. | 2-de | Au crayon. |
| | 353 | Si la dissimulation et la perfidie ont été bannies du commerce ordinaire de la société, elles ne semblent pas moins indignes de la majesté du gouvernement *: cependant, tolérées en quelque sorte dans le cours des affaires publiques, elles ne nous présentent pas alors la même idée de bassesse. | * La perfidie l'est toujours. (2-de) | Les astérisques et la note encadrés à l'encre. |
| | 336 | Ce Prince (Sévère) ne promet que pour trahir, ne flatta que pour perdre; et quoique, selon les circonstances, il se trouvât lié par des traités et par des sermens, sa conscience, docile à la voix de son intérêt, le dispensa toujours de remplir des obligations gênantes. | Portrait de Bonaparte. (2-de) | Encadré à l'encre. |
| | 478 | L'impôt sur les consommations fut établi par Auguste après les guerres civiles. Ce droit, quoiqu'extrêmement modéré, étoit général. Il passa rarement un pour cent; mais il comprenoit tout ce que l'on achetoit dans les marchés ou dans les ventes publiques, et il s'étendoit depuis les acquisitions les plus considérables en terres ou en maisons, jusqu'aux plus petits objets, dont le produit ne peut devenir important que par le nombre infini et par une consommation journalière. Une pareille taxe, qui portoit sur le corps entier de la Nation, excita toujours des plaintes. | et les excitera toujours avec justice. (2-de) | Au crayon. |

| Tome. | Page. | Texte de l'Ouvrage. | Notes de la main de l'Impératrice. | Observations. |
|-------|-------|---|---|--------------------|
| II. | 492 | Dans le silence de la retraite on peut tracer des formes de Gouvernement, où le sceptre soit remis constamment entre les mains du plus digne par le suffrage libre et incorruptible de toute la société; mais l'expérience détruit ces édifices élevés par une imagination fantastique, et nous apprend que, dans un grand Etat, l'élection d'un Monarque ne peut jamais être dévolue à la partie la plus nombreuse, ni même la plus sage du Peuple. | 2-de | Au crayon. |
| | 500 | Il est aisé à la faction et à la calomnie de lancer des traits empoisonnés sur la conduite des meilleurs Princes, et de défigurer même leurs vertus, en les confondant avec leurs défauts, auxquels elles tiennent de si près. | 2-de | Au crayon. |
| | — | | J'ai lu ce Volume dans le courant de l'été de 1813 à Zarskosélo. | A la plume. |
| | 88 | nos passions et nos desirs sont les chaînes les plus fortes du despotisme. | | Encadré à l'encre. |
| | 97 | Un célèbre écrivain de nos jours apperçoit dans les dons honorables accordés par le chef à ses braves compagnons, l'origine des fiefs que les seigneurs barbares, après la conquête des provinces romaines, distribuèrent à leurs vassaux, en exigeant pareillement d'eux l'hommage et le service militaire. Ces conditions cependant sont entièrement contraires aux maximes des Germains, qui aimoient à faire des présents, mais qui auroient rougi d'imposer ou d'accepter aucune obligation *. | * pourquoi ne pas croire que dans l'origine les fiefs furent donnés gratuitement et que les chefs durent à la | Encadré à l'encre. |

| Tome. | Page. | Texte de l'Ouvrage. | Notes de la main de l'Impératrice. | Observations. |
|-------|-------|---|---|--|
| | | | reconnaissance seule des vassaux les services que ceux-ci leur continuèrent. Par la suite des tems l'usage peut en avoir fait des droits. | |
| | 136 | Sur la foi incertaine de quelques poésies, <i>les seules archives des Barbares</i> , ils font venir originairement les Goths de la Scandinavie. | | Les soulignures au crayon, et repassées à l'encre. |
| | 162 | Un censeur peut maintenir les mœurs d'un Etat; <i>il ne saura jamais les rétablir</i> . Il est impossible que l'autorité d'un pareil magistrat soit avantageuse, qu'elle produise même aucun effet, à moins qu'il ne trouve dans le cœur du peuple un sentiment vif d'honneur et de vertu, et | | Encadré à l'encre. |
| | 163 | qu'il ne soit soutenu par un respect religieux pour l'opinion publique, et par une foule de préjugés utiles favorisant les mœurs nationales. | (Seconde) | |
| | 241 | Dans les siècles de confusion, un génie actif trouve la place qui lui a été assignée par la nature: au milieu des troubles qu'enfante la guerre, le mérite militaire est la route qui mène à la gloire et à la grandeur. | | Encadré à l'encre. |
| | 402 | Parmi les conditions qu'imposa l'Empereur aux nations vaincues, une des plus utiles fut de fournir à l'armée Romaine seize mille hommes, les plus braves et les plus robustes de leur jeunesse. Probus les dispersa dans toutes les Provinces, et distribua ce renfort dangereux en petites bandes de cinquante ou soixante Germains chacune, parmi les troupes nationales. | la lecture de l'histoire Romaine prouve que Bonaparte n'a rien inventé dans son système de Politique. | Encadré à l'encre. |
| | 403 | | | |

| Tome. | Page. | Texte de l'Ouvrage. | Notes de la main de l'Impératrice. | Observations. |
|-------|-------|---|--|--------------------|
| | 406 | La hardiesse heureuse d'un parti de Francs eut des suites si mémorables, qu'elle ne doit pas être passée sous silence. Probus les avoit établis sur la côte maritime de Pont, dans la vue de défendre cette frontière contre les incursions des Alains. Des vaisseaux, qui mouilloient dans un des ports du Pont-Euxin, tombèrent entre les mains des Francs. | Etonnant et admirable Effet de l'amour de la Patrie. | Encadré à l'encre. |
| | 407 | Ils résolurent aussitôt de chercher une route de l'embouchure du Phase à celle du Rhin. Les dangers d'une longue navigation sur des mers inconnues ne les effrayèrent pas. | | |
| | 495 | „On rechercha soigneusement par ses (Dioclétien) ordres tous les anciens livres qui traitoient de l'art admirable de faire de l'or et de l'argent. Dioclétien les livra sans pitié aux flammes; craignant, comme on nous l'assure, que l'opulence des Egyptiens ne leur inspirât l'audace de se révolter contre l'Empire“. Mais s'il eût été convaincu de la réalité de ce secret inestimable, au lieu de l'ensevelir dans un éternel oubli, il s'en seroit servi pour augmenter les revenus publics. Il est bien plus vraisemblable que ce Prince sensé connoissoit l'extravagance des ces prétentions magnifiques, et qu'il voulu préserver la raison et la fortune de ses sujets d'une occupation funeste. | et à présent que le titre d'Emp. est devenu si banal, qu'est-ce qu'on substituera? | Encadré à l'encre. |
| | 496 | | | |
| | 541 | Parmi les peuples qui parloient latin, le titre d'Empereur, particulièrement réservé aux Monarques de Rome, imprimoit plus de vénération que celui de Roi. Ces Princes auroient été forcés de partager ce dernier nom avec une foule de chefs barbares, et ils n'auroient pu le tirer que de Romulus ou de Tarquin. | | |

| Tome. | Page. | Texte de l'Ouvrage. | Notes de la main de l'Impératrice. | Observations. |
|-------|-------|---|--|--------------------|
| | 545 | Semblable à la modestie affectée d'Auguste, le faste de Dioclétien fut une représentation de théâtre. Mais il faut l'avouer, de ces deux comédies la première renfermoit plus de noblesse et de véritable grandeur que la dernière: l'une avoit pour but de cacher et l'autre de développer le pouvoir immense que les Empereurs exerçoient sur leurs vastes domaines. | | Encadré à l'encre. |
| | 547 | Persuadé que les talents d'un seul homme ne suffisoient pas pour défendre de si vastes domaines, il (Dioclétien) ne considéra pas seulement l'administration réunie de quatre Souverains comme un expédient inomentané; Dioclétien en fit une loi fondamentale de la constitution. Il décida que les deux premiers Princes seroient distingués par le diadème et par le titre d'Auguste; qu'ils choisiroient, selon les mouvements de leur affection ou de leur estime, deux collègues subordonnés qui les aideroient à supporter le poids du gouvernement; et que les Césars, élevés à leur tour à la première dignité, fourniroient une succession non interrompue d'Empereurs. La Monarchie fut divisée en quatre parties. Les départemens honorables de l'Orient et de l'Italie jouissoient de la présence des Augustes. La garde pénible du Rhin et du Danube étoit confiée aux Césars. Les quatre Souverains dispo- | | |
| | 548 | soient de la force des légions; et le désespoir de vaincre successivement quatre rivaux formidables devoit intimider l'ambition d'un Général entreprenant. Dans le gouvernement civil, les Empereurs étoient supposés exercer en commun le pouvoir indivisible de la Monarchie. Les Edits signés de leurs noms avoient force de loi dans toutes les Provinces, et paroissoient émanés de leurs conseils et de leur | Il est étonnant qu'avec le génie et les lumières de Dioclétien, il ait pu croire à la stabilité d'un pareil ordre de choses et à l'indivisibilité d'un Empire ainsi constitué. | Encadré à l'encre. |

| Tome. | Page. | Texte de l'Ouvrage. | Notes de la main de l'Impératrice. | Observations. |
|-------|-------|---|--|---------------------------|
| | | <p>autorité. Malgré toutes ces précautions, l'on vit se dissoudre par degrés l'union politique de l'Univers Romain; et il s'introduisit un principe de division qui, dans le cours d'un petit nombre d'années, causa la séparation perpétuelle des Empires d'Orient et d'Occident.</p> | | |
| | 559 | <p>La dévotion et les lettres, qui offrent tant de ressources dans la solitude, ne pouvoient fixer l'attention de Dioclétien; mais il avoit conservé, ou du moins il reprit bientôt du goût pour les plaisirs les plus purs et les plus naturels. Il passoit son tems à bâtir, à planter et à cultiver son jardin; ses amusemens innocens occupoient suffisamment son loisir. Sa réponse à Maximien est devenue célèbre. Ce vieillard inquiet le sollicitoit de reprendre les rênes du gouvernement. Dioclétien rejetta cette proposition avec un sourire de pitié. „Oh! que ne peut-il voir, s'écria-t-il, les légumes que j'ai plantés de mes mains à Salone! il ne me presseroit plus d'abandonner la jouissance du bonheur pour courir après un vain fantôme de pouvoir“.</p> | <p>Tant il est vrai qu'un esprit juste et une ame élevée donnent bien plus de véritable philosophie que l'étude de tous les Moralistes et philosophes anciens et modernes.</p> | <p>Au crayon.</p> |
| | 560 | <p>„Qu'il arrive souvent, disoit-il (Dioclétien), que l'intérêt de quatre ou cinq Ministres les porte à se concerter pour tromper leur maître; séparé du genre humain par son rang élevé, la vérité ne peut trouver accès auprès de lui. Il est réduit à voir par les yeux de ses courtisans, il n'entend que leurs fausses représentations. Le souverain confère les dignités les plus importantes au vice et à la foiblesse; il dédaigne le talent et la vertu. C'est par ces indignes moyens, ajoutoit-il, que les Princes les meilleurs et les plus sages sont vendus à la corruption vénale du petit nombre qui les entoure“.</p> | | <p>Encadré à l'encre.</p> |

| Tome. | Page. | Texte de l'Ouvrage. | Notes de la main de l'Impératrice. | Observations. |
|-------|-------|--|---|--|
| III. | 569 | Dans ces arts (la sculpture et la peinture) sublimes, la dextérité de la main est de peu de secours: il faut, pour enfanter des chefs-d'œuvre, que l'imagination anime l'artiste, et que son pinceau soit guidé par le goût le plus correct et par l'observation la plus exacte. | | Encadré à l'encre. |
| | | | Lu dans l'automne de 1813. | A l'encre. |
| | 25 | Les foibles restes des Gardes Prétoriennes, qui avoient raison de craindre une entière dissolution, saisirent avidement un prétexte si honorable de tirer l'épée: ces braves soldats se déclarèrent prêts à défendre leur patrie opprimée*. | * À laquelle ils avoient si souvent donné les plus cruels oppresseurs. | L'astérisque au crayon, la note à l'encre. |
| | 117 | Les loix de Constantin contre le rapt marquent bien peu d'indulgence pour une des foiblesses les plus pardonnables de la nature humaine, puisque sous la dénomination de ce crime, on comprit non-seulement la violence brutale qui arrachoit à sa famille une femme libre avant l'âge de vingt-cinq ans, mais encore la douce séduction qui pouvoit la déterminer à quitter la maison paternelle. | Il n'est pas besoin de cette loi pour rappeler à quel point étoit portée la corruption des mœurs à cette époque. Constantin crut peut-être les corriger par cette loi d'une sévérité outrée et qu'il se réservoît de modifier selon que les cas particuliers pouvoient le réclamer. | A l'encre. |
| | 127 | armement très-foible, si on l'oppose à ces flottes. | | Le texte portait: „Si l'on oppose“. Corrigé à l'encre. |
| | 139 | Les édits de Constantin décèlent un degré de passion et de précipitation indignes du caractère d'un législateur. | | A l'encre. |

| Tome. | Page. | Texte de l'Ouvrage. | Notes de la main de l'Impératrice. | Observations. |
|-------|-------|---|---|---------------|
| | 232 | Mais dans les premiers siècles de l'Eglise, le Chrétien démontroit sa foi par ses vertus; et l'on avoit raison de supposer que la persuasion divine, dont l'effet est d'éclairer ou de subjuguier l'intelligence, doit en même tems purifier le cœur du fidèle et diriger ses actions. | | Au crayon. |
| | 235 | Le désir de la perfection devenoit la passion dominante de leur ame; et si la raison n'embrasse qu'une froide médiocrité, on sait avec quelle rapidité, avec quelle violence nos passions nous font franchir l'espace qui se trouve entre les extrémités les plus opposées. | | Au crayon. |
| | 293 | <p>Au sujet du traitement qu'il falloit infliger à ces pénitens (les Hérétiques qui désiroient être rendus à la communion des Fidèles), deux sentimens opposés, l'un de justice, l'autre de compassion, divisèrent l'Eglise primitive. Les casuistes les plus rigides et les plus inflexibles leur refusoient à jamais et sans exception la dernière même des places dans la Communauté sainte, qu'ils avoient déshonorée ou abandonnée; et, les livrant aux remords d'une conscience coupable, ils ne leur laissoient qu'un foible rayon d'espoir, en leur insinuant que la contrition de leur vie et de leur mort pourroit être acceptée par l'Etre Suprême ¹⁾).</p> <p>¹⁾ Les Montanistes et les Novatiens, qui tenoient à cette opinion avec la plus grande rigueur et la plus ferme opiniâtreté, se trouvèrent enfin eux-mêmes au nombre des Hérétiques excommuniés *.</p> | <p>* rétribution remarquable pour leur dureté si directement opposée à l'esprit du Christianisme.</p> | Au crayon. |

| Tome. | Page. | Texte de l'Ouvrage. | Notes de la main de l'Impératrice. | Observations. |
|-------|-------|--|---|--|
| | 333 | La Religion Chrétienne, qui s'ad- ressoit à tous les hommes, devoit tirer beaucoup plus de prosélytes des derniers rangs que des classes su- périeures de la société. | | Au crayon. |
| | 370 | Trajan refusa d'établir à Nico- médie une communauté de cent cin- quante pompiers pour l'usage de la ville. Ce prince avoit de la répu- gnance pour toute espèce d'association. | C'est une des con- séquences naturelles du despotisme. | Au crayon. |
| | 380 | Cependant, il faut l'avouer, la conduite des Empereurs qui parurent les moins favorables à l'Eglise pri- mitives, n'est certainement pas aussi criminelle que celle de Souverains modernes, qui ont employé l'arme de la terreur et de la violence contre les opinions religieuses d'une partie de leurs sujets. | | Au crayon. |
| | 452 | L'enthousiasme généreux se com- municoit du martyr aux spectateurs; et, comme on l'a souvent observé, le sang des martyrs devint la se- mence de l'Eglise *. | * Quelque exagération qu'il y ait dans leur conduite, les martyrs prouvent du moins à quelle hauteur l'hom- me peut s'élever lors- qu'il est mû par l'en- thousiasme; on voit pour ainsi dire l'ame s'isoler du corps dès ce monde et cette force de la foi ne pouvoit que produire un grand effet sur les specta- teurs et contribuer à la conversion d'un peu- ple aussi entièrement matériel que l'étoient les Payens dans l'an- tiquité. | Les astérisques au crayon; la note encadrée à l'encre. |

| Tome. | Page. | Texte de l'Ouvrage. | Notes de la main de l'Impératrice. | Observations. |
|-------|-------|--|--|--|
| IV. | 501 | Mais quelles que soient nos conjectures, il n'est pas en notre pouvoir de rapporter les intrigues secrètes du Palais, les vues et les haines particulières, la jalousie des femmes et des Eunuques, et tous ces motifs frivoles, mais décisifs, qui influent si souvent sur le destin des Empires et dans les conseils des plus sages Monarques. | | Au crayon. |
| | 535 | Ce n'est point ordinairement dans le langage des édits et des manifestes, qu'il faut chercher le caractère réel ou les motifs secrets des Princes. | | Au crayon. |
| | 551 | On doit encore l'avouer, les Chrétiens, dans le cours de leurs dissensions intestines, se sont causé les uns aux autres de bien plus grands maux que ne leur en avoit fait éprouver le zèle des Payens. | | Au crayon. |
| | 552 | | | |
| | 552 | Des proscriptions, des guerres, des massacres, et l'institution du Saint-Office, défigurèrent bientôt un système de bienfaisance et de paix. | | Au crayon. |
| | 65 | (les Plébéïens) contractèrent des alliances, et devinrent, après quelques générations, aussi vains et aussi arrogans que les anciens Nobles ⁹⁴). | | |
| | | ⁹⁴) Voyez le tableau animé que trace Salluste de l'orgueil des Nobles, et même du vertueux Metellus, qui ne pouvoit se familiariser avec l'idée que les honneurs du Consulat devoient être accordés au mérite obscur de Marius son Lieutenant. | Comme nous voyons journellement la répétition littérale <i>de ce fait</i> . | Au crayon. Les mots en italiques rayés et la phrase inachevée. |
| | 66 | Deux cents années auparavant, la race des Metellus eux-mêmes étoit confondue parmi les Plébéïens de Rome, et l'étymologie de leur nom de Cæcilius donne lieu de croire que ces Nobles hautains tiroient leur origine d'un Vivandier. | ce fait nous répète sous une fois de plus dans notre vie que les hommes ont été, sont et resteront les mêmes tant que le monde existera. | Au crayon. |

| Tome. | Page. | Texte de l'Ouvrage. | Notes de la main de l'Impératrice. | Observations. |
|-------|------------|--|---|---------------|
| | 68 | Le projet de former un Corps de Noblesse qui pût contenir l'autorité du Monarque, dont elle fait la sûreté, ne convenoit ni au caractère ni à la politique de Constantin; mais quand il se le seroit sérieusement proposé, il eût peut-être été au dessus de sa puissance de ratifier, (par une Loi arbitraire), une institution qui ne peut attendre sa sanction que de l'opinion et du tems. | | Au crayon. |
| | 85 | Comme on sentoît que l'intégrité d'un Juge pouvoit être corrompue par son intérêt ou par ses liaisons, des réglemens les plus sévères <i>excluient</i> du gouvernement de <i>la province où l'on étoit né</i> , à moins d'une dispense particulière de l'Empereur. | Ceci a existé chez nous lorsque le Pr. Kourakin étoit Ministre de l'intérieur, mais, quelque strictement qu'on balance les avantages et les inconvéniens de ce réglemant, je ne saurais dire que ceux-ci l'emportent sur les premiers. Cela paroît ainsi au premier coup d'œil; mais après un plus mûr examen il paroît même qu'il y a plus d'avantages que d'inconvéniens. | Au crayon. |
| | 100 101 | Le désordre qui suit les démarches imprudentes, se corrige rarement par une injuste sévérité. | | Au crayon. |
| | 104 | Chez les Barbares, le goût de la guerre; chez une nation libre, le devoir et l'amour de la Patrie; dans une Monarchie, le sentiment de l'honneur; | Dans un Etat despotique <i>la Contrainte</i> . | Au crayon. |
| | 107 | Chaque propriétaire fut obligé de prendre les armes, ou de payer un substitut, ou de se racheter par le payement d'une amende considérable. | à peu près la mode de la conscription françoise. | Au crayon. |

| Tome. | Page. | Texte de l'Ouvrage. | Notes de la main de l'Impératrice. | Observations. |
|-------|-------|--|---|---|
| | 107 | pour en être dispensés (de la profession de soldat), plusieurs jeunes hommes de l'Italie et des provinces se coupoient les doigts de la main droite; | | Au crayon. |
| | 112 | Sous un Prince digne de régner, | | Au crayon. |
| | 113 | le Grand-Chambellan, car nous pouvons le nommer ainsi, n'étoit qu'un serviteur utile et modeste; mais, sous un Prince foible, la confiance est toujours la suite de la familiarité, et la complaisance donne bientôt au serviter adroit un ascendant qu'un mérite distingué et une austère vertu parviennent rarement à obtenir. | | |
| | 173 | Les peuples rendent rarement hommage au mérite reconnu du Prince régnant; la voix de la louange est couverte par l'injustice et les murmures des mécontents; mais ils se plaisent à attendre le bonheur public et particulier des vertus naissantes de l'héritier de leur Souverain. | parce qu'il est dans la nature humaine de devancer toujours le présent et surtout lorsqu'il s'agit d'aussi grands intérêts. | Au crayon. |
| | 191 | Il en augmentoit insensiblement l'étendue, | | Il manquait dans le texte. Ajouté au crayon par l'Impératrice. Le tome IV ne porte pas d'indications de date de lecture. Il n'a sans doute pas été achevé, car, à partir de la page 191, les notes et additions font défaut. |

XIX.

A la mémoire de l'Impératrice Elisabeth

(par Serge Ouvaroff, St-Pétersbourg, 1826).

„Passa la bella donna e par che dorme“.

(Tasso).

A peine l'Empereur Alexandre a-t-il rejoint ses Aïeux, à peine les chants de sa pompe funèbre ont-ils cessé de retentir autour de nous, qu'une nouvelle affliction vient d'éprouver son Auguste Famille et son peuple fidèle. L'Impératrice Elisabeth, qui n'appartenait plus à la terre que par notre amour et par sa douleur, a rejoint dans le Ciel l'autre moitié d'elle-même. Ces deux âmes analogues n'ont pu rester longtemps séparées l'une de l'autre; celle qui se trouvait encore exilée sur la terre, vient de s'en détacher avec la rapidité et le calme précurseurs d'un ravissement sans terme et d'une félicité sans nuages.

Si nous n'avons pas à nous affliger sur la destinée de l'Impératrice, si cette voix intime, qui ne trompe jamais, nous dit qu'elle n'a plus de vœu à former, que de motifs pour nous de pleurer sa prompte disparition!.... Quelque chose de l'Empereur Alexandre lui avait survécu, et ce précieux débris n'existe plus; le témoin de sa dernière lutte, l'objet chéri, sur lequel il avait attaché son dernier regard était resté au milieu de nous, et il nous a quitté; la main qu'il avait pressée de sa main mourante est glacée. La lampe solitaire qui veillait sur son tombeau s'est éteinte sans retour....

Ah! combien sont arides et pauvres les consolations de la sagesse humaine, appliquées aux grandes douleurs et aux infortunes extraordinaires! Qu'elle explique mal l'enchaînement des phénomènes qui nous

entourent, et comme elle déchire le cœur qu'elle voudrait consoler, quand elle lui enlève ce merveilleux sentiment qui le met en contact avec l'infini ! Il n'est d'éloquent, il n'est de sincère que la douleur de l'homme sensible et religieux. Laissons-la se complaire dans ses magnifiques espérances ; surtout ne craignons pas d'exagérer notre vénération pour les morts : c'est le partage de quelques âmes pieuses et dévouées, la foule est avec les vivants.

Trente années de la vie de l'Impératrice Elisabeth, passées au milieu de sa patrie adoptive, ont été trente années de vertus sans ostentation et de bienfaits sans bruit. Les plus beaux dons de l'esprit, les plus nobles qualités du cœur, une figure céleste, une âme plus céleste encore, voilà ce qu'elle nous apporta, et voilà ce qu'après trente ans elle a fidèlement restitué au tombeau et à l'éternité.

Le cercle étroit de la vie d'une femme se resserre encore sur le trône ; ce n'est que par l'exercice des affections et des devoirs de la nature qu'elle remplit alors sa solitude. Le Ciel ne permit pas que l'Impératrice connût longtemps les délices de l'amour maternel, et l'être le mieux fait pour en sentir la dignité et pour en accomplir les devoirs, fut condamné à voir mourir entre ses bras les objets de sa tendresse. Ils lui furent successivement ravés, et, comme Rachel, „elle ne voulut pas être consolée, parce qu'ils n'étaient plus“.

Ceux qui ont eu le bonheur de voir de près l'Impératrice Elisabeth, ont été à portée de mesurer l'étendue singulière de son esprit et son étonnante justesse. Douée d'un tact exquis et d'un goût délicat, possédant une foule de connaissances variées et solides, elle mettait à cacher sa supériorité cet empressement et cet art que l'on emploie ordinairement à la faire paraître. Il y avait dans son esprit quelque chose de méditatif qui la portait à considérer les choses sous leur aspect sérieux, et son imagination flexible et brillante donnait en même temps à la rectitude de son esprit l'attrait d'une grâce facile et naturelle dont il est impossible de rendre l'effet. Familiarisée avec toutes les littératures de l'Europe et disposée à en saisir les différents caractères, l'Impératrice avait puisé à toutes les sources de l'intelligence cette richesse d'idées et cette maturité de réflexion qui rendaient sa conversation particulièrement remarquable. Ce qui frappait au premier abord dans l'Impératrice, c'était un grand sens, une raison ferme et

éclairée et une parfaite simplicité; plus tard, on découvrit ce que sa modestie cherchait à dérober sous tant de voiles: un esprit supérieur soigneusement cultivé, une rare facilité à parler et à écrire avec élégance et précision, une disposition naturelle à considérer de haut les choses de la vie, cette sérénité de jugement qui les lui faisait apprécier à leur juste valeur, et cette chaleur d'âme entraînant et communicative qui relevait à leurs propres yeux ceux qu'elle honorait de son estime. L'empire absolu qu'elle exerçait sur elle-même, l'éclat involontaire de ses grandes vertus, sa situation isolée dans le haut rang où la destinée l'avait placée, avaient répandu sur toute sa personne quelque chose d'imposant qui commandait le respect et l'admiration, mais qui ne permettait pas qu'elle fût entièrement connue au delà du cercle très étroit que le sort et l'affection avaient tracé autour d'elle. Ce serait trahir les intérêts de sa mémoire que de taire à présent les innombrables bienfaits qui signalèrent tous les instants de sa vie; sa sollicitude pour l'infortune était éclairée comme sa raison, et pleine d'élan comme son âme. Inaccessible aux jouissances de l'orgueil, foulant aux pieds les pompes de la vie, l'Impératrice se fût tout refusé pour satisfaire à cet instinct si vif de bienfaisance qui semble être l'apanage de toute l'Auguste Famille dont elle a fait trente ans les délices et l'honneur. L'active charité de son âme prenait sa source dans une piété éminente, éclairée et supérieure à toutes les illusions. Cette âme sans tache remontait sans effort vers cet ordre sublime de choses dans lequel elle puisait sa force et sa tranquillité. Sévère pour elle-même, indulgente pour les autres, l'Impératrice mettait en pratique ce que d'autres mettent en maximes. On ne reconnaissait l'élévation de son rang qu'à une extrême élévation de sentiments; de toutes les grandeurs du trône, elle n'avait gardé qu'un détachement plus complet des intérêts vulgaires de la vie, et une sollicitude plus sincère et plus tendre pour tout ce qui avait rapport aux objets de son affection et de son estime.

L'Impératrice Elisabeth a gardé jusqu'à la fin de sa vie cet extérieur à la fois majestueux et aimable qui subjuguait tous les cœurs, un son de voix charmant, une taille enchanteresse, une grâce parfaite dans tous ses mouvements, une aisance pleine de simplicité et toute royale. A son arrivée en Russie, rien n'était comparable à sa ravissante

beauté. Ceux qui ont assisté aux fêtes de son mariage ne se retracent encore qu'avec délices le tableau de ce couple adolescent; on dit qu'à leur aspect un murmure involontaire d'admiration s'élevait de toutes parts; le nom de Psyché était dans toutes les bouches; on ne se lassait pas de contempler ces époux si jeunes, si beaux, si heureux, ne connaissant de la vie que ses premières impressions, et ne se doutant pas de tout ce qu'elle leur réservait d'amer et de cruel. Quand cet éclat printanier, cette fleur de jeunesse, disparurent, l'Impératrice garda toute sa physionomie et toutes ses grâces, et ses traits furent empreints d'une expression dont le charme semblait n'appartenir qu'à elle. Le temps, en dépouillant ce noble front de sa couronne de roses, le ceignit d'une auréole moins périssable, et celle-là n'a pas pâli...

Un goût vif pour les arts servait de délassement à l'Impératrice Elisabeth. Ce goût était accompagné d'un tact singulier et d'une foule de connaissances les plus variées. Tous les arts avaient droit à sa protection; de jeunes peintres russes étaient envoyés à ses frais en Italie, d'autres étudiaient sous ses auspices. La poésie avait également un grand attrait pour son esprit; libre de tout préjugé littéraire, elle passait d'une littérature à l'autre avec un égal empressement. Racine aurait voulu l'avoir pour juge, et Göthe n'a rien produit de classique qui n'ait fixé ses regards. Karamsine lui lisait le manuscrit de son histoire, et nul doute que Scott, Byron et Moore n'eussent été aussi surpris que flattés du discernement exquis avec lequel l'Impératrice goûtait leurs écrits dans leur idiome original: mais son attention ne se bornait pas seulement aux arts de l'imagination; les ouvrages les plus sérieux étaient l'objet de ses études, et il n'a paru certainement, depuis le commencement du siècle, aucune production remarquable dans une langue européenne quelconque, dont l'Impératrice, à l'insu de tous, n'ait approfondi le mérite ou jugé les défauts avec une rare sagacité. Ainsi s'écoulait sa vie consacrée à des actions vertueuses et à de nobles pensées qu'elle mettait un égal soin à dérober à tous les yeux; tant il est vrai qu'un esprit supérieur et une haute vertu ont ceci de commun, qu'ils se suffisent à eux-mêmes et que les applaudissements du monde leur inspirent une sorte d'effroi dont ils ne se dépouillent entièrement que dans le silence de la solitude et le calme de la méditation.

Les beautés de la nature ne pouvaient manquer d'exercer un grand empire sur l'âme sensible et élevée de l'Impératrice. Elle se livrait à leurs impressions avec le naturel et la simplicité qui s'unissaient à tous les mouvements; l'aspect d'un site pittoresque animait son imagination et lui prêtait une gaieté douce et expansive, qui se retraçait sur sa figure avec un charme extraordinaire. Quand on la voyait en présence de la nature, on était tenté de croire qu'une destinée paisible et obscure aurait comblé tous ses vœux: sous le manteau de pourpre, elle paraissait née pour être Souveraine; également faite pour honorer toutes les conditions, il n'y avait pas de trône qui ne se fût abaissé devant elle, il n'y avait pas de chaumière qu'elle n'eût sanctifiée de sa présence....

Depuis deux ans, la santé de l'Impératrice déclinait visiblement. Atteinte d'un mal profond, on crut devoir la transporter sous un ciel moins rigoureux: Taganrog fut choisi pour sa demeure; on savait que l'Impératrice ne désirait qu'une chose, c'était de ne pas quitter d'un instant son Auguste Epoux. La tendresse de l'Empereur seconda ce vœu; ils partirent ensemble, lui resplendissant de santé, plein de force d'esprit et de corps, elle souffrante, affaiblie et en proie, pour ainsi dire, à un mal incurable. Ces courts instants passés au sein d'une confiance sans bornes et d'une tendresse qu'augmentait, en quelque façon, la présence du danger, furent terminés par la catastrophe la plus inattendue. L'Empereur succomba tout à coup, et ce fut l'Impératrice qui lui ferma les yeux. Le courage surhumain qu'elle déploya dans ces tristes et solennels moments fit augurer un retour de forces et, pour ainsi dire, un renouvellement de santé: c'était seulement le dernier jet d'une flamme expirante; le coup qui avait terrassé l'Empereur avait frappé à mort l'Impératrice. Elle parut résignée à vivre, parce qu'elle seule savait qu'elle allait mourir. Elle se réfugia alors tout entière dans le sein de Dieu; tous ses instants furent voués à une entière solitude et à de profondes méditations, et ce serait un téméraire effort que de chercher à soulever le voile qui la dérobaient en ces instants aux yeux du monde, auquel elle avait cessé d'appartenir. Elle ne conservait de la terre qu'une seule pensée, et celle-là occupait vivement son esprit: le désir de revoir l'Impératrice mère, dont l'incéffable tendresse veillait sur elle, et qui semble destinée à donner au

monde le spectacle d'un courage égal à ses vertus. Qu'elle eût été touchante, l'entrevue de ces augustes victimes de la même infortune! que de pleurs auraient coulé, mais aussi quels épanchements de tendresse et de confiance auraient éclaté tour à tour, quelles prières eussent monté de concert vers le Ciel!... Mais Il en avait ordonné autrement; l'entrevue devait avoir lieu à Kalouga; arrivée le 3 Mai à Béleff, ville du gouvernement de Toula, l'Impératrice Elisabeth ne put continuer son voyage. On se hâta d'en instruire l'Impératrice Marie, qui partit sur-le-champ. Lorsqu'elle arriva à Béleff, son Auguste Belle-Fille n'existait plus...

Nous n'essaierons pas de décrire les derniers moments de l'Impératrice Elisabeth; Dieu seul les connut. Le 3 au soir, rien n'annonçait encore un péril extraordinaire. A l'entrée de la nuit, l'Impératrice sentit le besoin du sommeil; quelques heures après, la croyant moins tranquille qu'elle ne l'avait été, on lui proposa de faire appeler les médecins; elle le défendit positivement. Plus tard, on crut entendre un léger gémissement, et ce gémissement était peut-être un cri de joie. Lorsqu'il fut jour et qu'on entra dans sa chambre, l'Auguste Princesse avait cessé de vivre. On ne sait point le moment précis où se terminèrent sa vie et sa douleur. Elle avait tout rapporté à Dieu, et Dieu la retira à Lui comme à l'insu des hommes: on eût dit qu'ils n'étaient pas dignes d'assister à ce magnifique spectacle. La dernière lutte d'un pur esprit à demi-détaché de la terre, cette mystérieuse solennité dont Dieu seul fut l'ordonnateur et le témoin et qu'Il couvrit des ombres de la nuit, n'a laissé aucune trace, et les hommes n'en ont point eu d'avertissement.

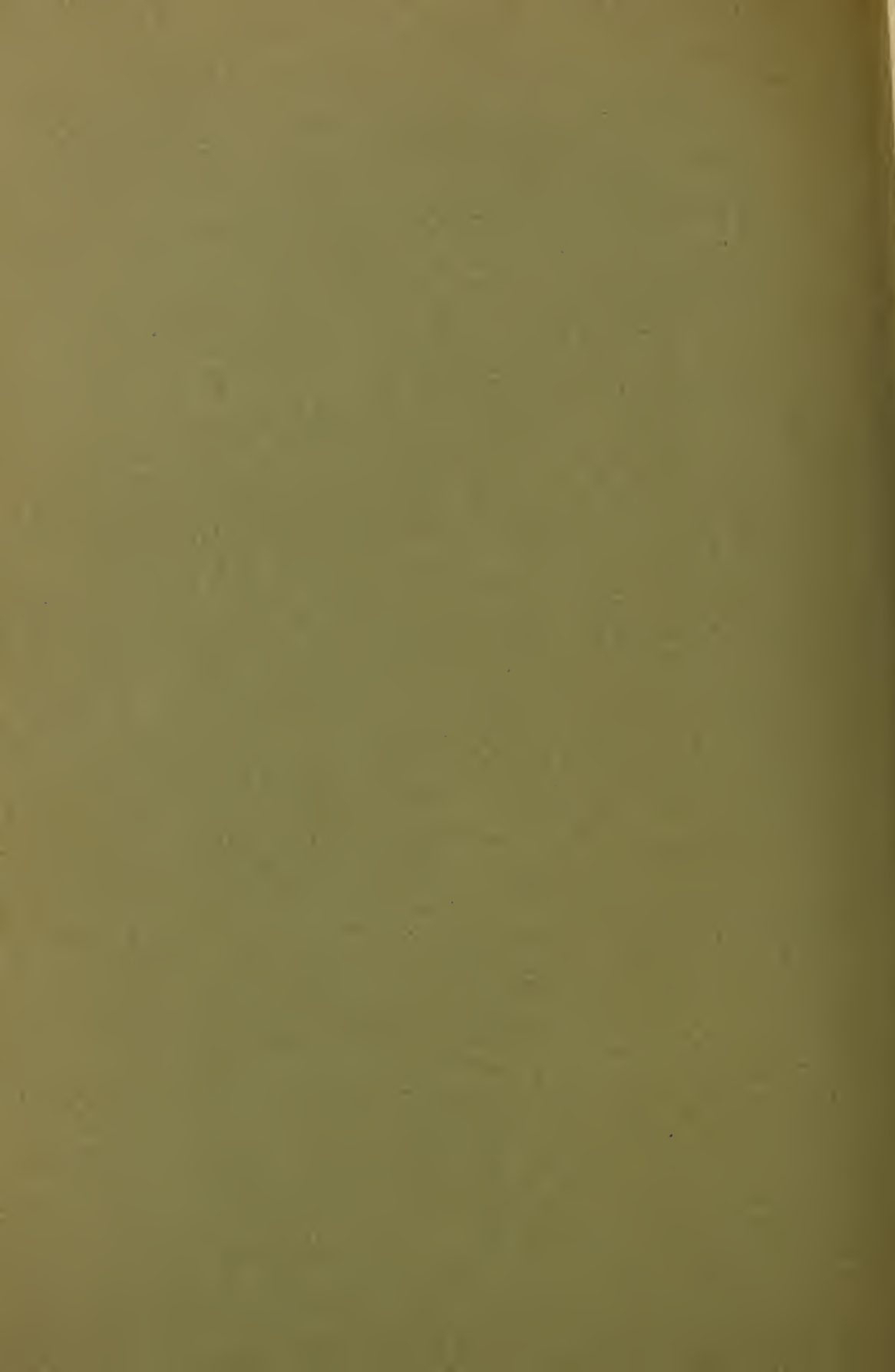
On trouva l'Impératrice déjà glacée par le froid de la mort, mais sa physionomie était radieuse, d'un calme et d'une sérénité qui frappèrent tous les spectateurs. Elle avait même repris cet éclat de beauté que ses souffrances avaient fait disparaître depuis longtemps. Quand on procéda à l'autopsie du corps, on trouva le cœur littéralement brisé.

Ainsi le même coup qui a ravi à la Russie un Monarque, l'honneur de son peuple et du trône, a enlevé à la Russie, au monde, à l'humanité, une des femmes les plus accomplies qui aient jamais paru sur la terre. Sans doute la place qu'elle a occupée parmi nous sera à jamais la plus distinguée; et les liens qui nous l'attachaient ne sont





*La Comtesse Prascovie Nikolaewna Frédro,
Portrait de Quadal, appartenant au Prince N. Golitzyne.*



pas rompus entièrement. On sent qu'il y a un ange de plus qui veille sur les destinées de la Russie; la vive sollicitude d'Elisabeth embrasse, n'en doutons pas, et sa terre natale, et sa patrie adoptive, et le trône dont elle a été l'ornement, et l'Auguste Famille à laquelle elle lègue d'éternels regrets. Ceux mêmes qu'elle honora de son affection dans cette vie peuvent reposer désormais avec plus de sécurité sous l'ombre de ses ailes. Ils ont acquis un puissant intercesseur qui les protège du haut de sa nouvelle demeure.

Index alphabétique.

Alexandra Féodorowna (Grande - Duchesse), plus tard Impératrice, 1, 11, 42, 49—51, 59, 79, 88, 92, 94, 95, 98, 99, 111, 115, 116, 131, 133, 140—142, 146, 148, 154, 192, 194, 205, 210, 211, 215, 218, 219, 221, 229, 235, 241, 247, 248, 253, 255, 284, 288, 297, 303, 326, 349, 403, 409, 415, 424—426, 428, 430, 435, 542, 565, 572, 575, 577, 643, 657.

Alexandra Nikolaewna (Grande - Duchesse), 424.

Alexandra Pavlowna (Grande-Duchesse), 229.

Alexandre I^{er}, Empereur, *passim*.

Alexandre Nikolaewitch (Grand-Duc), plus tard l'Empereur Alexandre II, 1, 26, 50, 51, 59, 140, 154, 169, 170, 172, 192, 214, 232, 235, 403.

Alexandre de Wurtemberg, v. sous *Wurtemberg*.

Alexandrine, Princesse de Bade, v. sous *Bade*.

Amélie, Margrave de Bade, mère de l'Impératrice Elisabeth, *passim*.

Amélie de Bade, sœur de l'Impératrice Elisabeth, v. sous *Bade*.

Amélie de Bavière, v. sous *Bavière*.

Amélie de Suède, v. sous *Suède*.

Amélie, Duchesse de Clarence, v. sous *Angleterre*.

Amélie, née comtesse von Hochberg, v. *Furstenberg*.

Angleterre.

Georges III, Roi d'Angleterre, 126.

Sophie-Charlotte de Mecklembourg-Strélitz, femme du précédent, Reine d'Angleterre, 45.

Georges IV, fils des précédents, Roi d'Angleterre, 189.

Elisabeth de Brunswick-Wolfenbützel, femme du précédent, 159, 189.

Charlotte de Saxe-Cobourg, fille des précédents, 40, 43, 45, 203.

Léopold de Saxe-Cobourg, mari de la précédente, v. sous *Saxe-Cobourg*.

William-Henri, Duc de Clarence, fils de Georges III, 163.

Amélie de Saxe-Meiningen, Duchesse de Clarence, 162, 163.

Elisabeth, fille des précédents, 162, 163.

Edouard-Auguste, Duc de Kent, fils de Georges III, 52, 126, 162.

Victoria de Saxe-Cobourg, Duchesse douairière de Linanges, en secondes nocces Duchesse de Kent, 52.

Victoria-Alexandrine, fille des précédents, plus tard la Reine Victoria, 162, 163.

Mathilde de Wurtemberg, fille de Georges III, v. sous *Wurtemberg*.

Elisabeth, fille de Georges III, 58; v. aussi sous *Hesse-Hombourg*.

Elisabeth, Reine d'Angleterre, 54, 159, 162.

Angoulême (Duchesse d'), 245, 597, 602, 609.

Anhalt-Dessau (Princesse Frédérique d'), 220.

Anne Féodorowna (Grande-Duchesse), 126—128, 157, 277, 403.

Anne Pavlowna (Grande-Duchesse), 66, 105, 163, 308, 318, 401, 405, 407, 411, 412, 415, 430, 434.

Anstett (d'), chargé d'affaires à Francfort, 129, 138, 417, 547.

Antoinette de Wurtemberg, v. sous *Wurtemberg*.

Apraxine (Catherine), née princesse Golitzyne, 8, 38, 90, 549, 561, 564, 567, 575, 577.

Apraxine (Comtesse Elisabeth), née comtesse Razoumowsky, 78, 91, 92, 106, 107, 113, 139, 161, 163, 171, 174, 180, 186—188, 197, 198, 201, 205, 256, 265, 271.

Apraxine (Natalie), plus tard princesse Golitzyne, v. **Golitzyne**.

Apraxine (Sophie), plus tard comtesse Chtcherbatoff, v. **Chtcherbatoff**.

Apraxine (Sophie), née comtesse Tolstoï, v. **Tolstoï**.

Apraxine (Comte Alexandre), 92, 186, 188, 197.

Apraxine (Comte Cyrille), 180, 197, 198.

Apraxine (Vladimir), 94, 554, 577.

Araktchéeff (Comte Alexis), 311, 323, 389, 393.

Arlincourt (Vicomte d'), homme de lettres, 178.

Artois (Comte d'), plus tard le Roi Charles X, 597.

Augusta de Bavière, v. sous *Bavière*.

Augusta de Reuss-Eberfeld, Duchesse de Saxe-Cobourg, v. sous *Saxe-Cobourg*.

Augusta de Saxe-Weimar, v. sous *Saxe-Weimar*.

Auguste, duc de Kent, v. **Edouard-Auguste** sous *Angleterre*.

Autriche.

François II, Empereur d'Autriche, 62, 520.

Marie-Louise de Modène, troisième femme du précédent, 190.

Charlotte de Bavière, quatrième femme du même, 225.

Marie-Louise, ex-Impératrice des Français, Grande-Duchesse de Parme, 181, 222, 403.

Bade.

Charles-Frédéric, Margrave de Bade, grand-père de l'Impératrice Elisabeth, 2.

Caroline-Louise, Margrave de Bade, grand-mère de l'Impératrice Elisabeth, 445.

Charles-Louis, Margrave de Bade, père de l'Impératrice Elisabeth, 13.

Amélie, Margrave de Bade, mère de l'Impératrice Elisabeth, *passim*.

Charles, Grand-Duc de Bade, frère de l'Impératrice Elisabeth, 2—10, 40, 41, 51, 52, 55, 60, 66, 67, 69, 70, 75, 78, 81—83, 86, 89, 109, 110, 117, 119, 154, 158, 506, 550—553, 594.

Stéphanie de Beauharnais, Grande-Duchesse de Bade, 2, 3, 5—7, 434, 550.

Fils des précédents, 2.

Filles des mêmes, 2, 6.

Louis, Prince, plus tard Grand-Duc de Bade, oncle de l'Impératrice Elisabeth, 2, 5, 7, 78, 81, 119, 193, 262.

Léopold, Comte von Hochberg, Prince Héritier de Bade, 2, 7, 83, 90, 91, 116, 135, 157, 163, 321, 492, 494, 554.

Sophie, Princesse de Suède, femme du précédent, 3, 99, 119, 120, 124, 125, 134, 135, 157, 158, 161—163, 165, 167, 259, 287; v. aussi sous *Suède*.

Alexandrine, fille des précédents, 66, 161, 163, 165, 201.

Guillaume, Comte von Hochberg, Margrave de Bade, 7, 87, 89—93, 137, 206, 321, 493.

Sœurs de l'Impératrice Elisabeth, 6, 62, 136, 137, 142, 143, 180, 181, 423, 428, 433, 457, 517.

Frédérique, ex-Reine de Suède, sœur de l'Impératrice Elisabeth, 386; v. aussi sous *Suède*.

Amélie, Princesse de Bade, sœur de l'Impératrice Elisabeth, 5, 6, 24, 26, 44, 70, 71, 83, 88, 101, 103, 117, 118, 138, 140, 141, 143, 147, 150, 153, 155, 157, 164—166, 192, 197, 207, 229, 246, 250, 251, 253—268, 271, 281, 282, 284—287, 289, 290, 293, 294, 308, 310, 414, 423, 433, 453, 464, 504, 508, 509, 515, 547, 550, 582, 602, 610, 666, 670.

Caroline, Reine de Bavière, sœur de l'Impératrice Elisabeth, v. sous *Bavière*.

Marie, Duchesse de Brunswick, sœur de l'Impératrice Elisabeth, v. sous *Brunswick*.

Wilhelmine, Grande-Duchesse de Hesse-Darmstadt, sœur de l'Impératrice Elisabeth, v. sous *Hesse-Darmstadt*.

Hochberg (Comtes von), 9, 48, 67; v. aussi plus haut **Léopold** et **Guillaume**.

Hochberg (Comtesse Amélie von), v. **Furstenberg**.

Bariatinsky (Princesse Anne), plus tard comtesse Tolstoï, v. **Tolstoï**.

Bariatinsky (Princesse Marie), née Keller, 329, 358, 442, 537.
Bariatinsky (Prince Alexandre), feld-maréchal, 442.
Bariatinsky (Prince Ivan), 442.
Bassine (Pierre), peintre, 414, 421.

Bavière.

Maximilien-Joseph de Palatinat-Deux-Ponts, Roi de Bavière, 51, 73, 148, 149, 153, 243, 333, 341, 455—457, 459, 465, 468, 480, 538, 622, 625.
Caroline de Bade, Reine de Bavière, sœur de l'Impératrice Elisabeth, 9, 65, 66, 73, 74, 76, 78, 124, 171, 217, 227, 231, 240, 250, 256, 257, 260, 261, 263, 266, 267, 285, 297, 455—459, 465, 473—475, 487, 494, 510, 520, 525, 538, 616—618, 625, 629.
 Filles des précédents, 78, 217, 225.
Elisabeth, fille des mêmes, plus tard Princesse Royale, puis Reine de Prusse, 78, 217, 225; v. aussi sous *Prusse*.
Amélie, fille des mêmes, 78; v. aussi sous *Saxe*.
Marie, fille des mêmes, 91.
Louise, fille des mêmes, 78, 90, 225.
Caroline, fille des mêmes, 78, 171, 227.
Louise de Saxe-Altenbourg, femme du Prince Royal, plus tard Roi de Bavière, Louis, fils du 1^{er} lit du Roi Maximilien-Joseph, 458.
Eugène de Beauharnais, v. **Beauharnais**.
Augusta, fille du 1^{er} lit du Roi Maximilien-Joseph, femme du précédent, 280.
Marie, fille des précédents, 202.
Charlotte, fille du 1^{er} lit du Roi Maximilien-Joseph, quatrième femme de l'Empereur François II, v. sous *Autriche*.

Beauharnais (Prince Eugène de), 153, 202, 280.
Beauharnais (Princesse Stéphanie de), v. **Stéphanie** sous *Bade*.
Bélosselsky (Princesse Eudoxie), demoiselle d'honneur de la Grande-Duchesse Natalie Alexéewna, 81.
Bélosselsky (Princesse Natalie), plus tard baronne Stroganoff, v. **Stroganoff**.
Benckendorf (Anne-Juliane), 170.
Benckendorf (Dorothée), fille de la précédente, plus tard comtesse Lieven, v. **Lieven**.

Benckendorf (Comte Alexandre), fils de la même, 225, 274, 376.
Benckendorf (Comte Constantin), fils de la même, ministre plénipotentiaire à Carlsruhe et à Stuttgart, 142, 163, 170, 225, 422.
Berckheim (Mme de), née de Krudener, 207; v. aussi **Krudener**.
Berckheim (von), ministre de l'intérieur du Grand-Duché de Bade, 658.
Bergmann (Colonel), 555.
Bernadotte, 48.
Berry (Duc de), 125, 136, 596, 601.
Berry (Duchesse de), 126, 596, 597.
Berstett (Baron Louis-Léopold von), ministre d'état badois, 119.
Bétancourt (Augustin de), général du génie russe, 410.
Blittersdorf (Baron Frédéric-Charles von), chargé d'affaires badois à St-Petersbourg, 40.
Bobrinsky (Comtesse Anne), née von Ungern-Sternberg, 94.
Bobrinsky (Comte Alexis), 94.
Bodé (Mme de), 672.
Bodé (Mlle de), 143, 147.
Bodisko, officier russe, secrétaire de légation, 275.
Böhl, 134, 144.
Bonaparte, v. **Napoléon**.
Bordeaux (Duc de), 126, 222, 601, 604.
Bossi, peintre, 235, 240.
Bothmer (von), 117.
Boulgakoff, 376.
Bourbon (Famille de), 126, 245, 454, 596, 609; v. aussi **Louis XVIII**, **Artois** (Comte d'), **Angoulême** (Duchesse d'), **Berry** (Duc et Duchesse de), **Bordeaux** (Duc de), **Louis XVI**, **Marie-Antoinette**, **Louis XIV**, et *Espagne*.
Boutourline, Pierre, 561.
Branicka (Comtesse Elisabeth), plus tard comtesse Worontzoff, v. **Worontzoff**.
Bray (de), ministre de Bavière à St-Petersbourg, 164.
Breitkopf (Mme), supérieure de l'Institut Catherine, 228.

Brunswick.

Maison de Brunswick, 97, 170.
Marie de Bade, Duchesse de Brunswick, sœur de l'Impératrice Elisabeth, 125, 286.

Charles, fils de la précédente, 207.
Frédérique de Nassau-Orange, Duchesse de Brunswick, 113.

Budingen, v. Ysembourg-Budingen.
Byron (Lord), 114, 292, 381, 702.

Calame (Mlle), 546.
Campan (Mme de), 235, 605.
Candeille, v. Simons-Candeille.
Capo d'Istria (Comte), 100.
Caroline de Bade, Reine de Bavière, v. sous *Bavière*.
Caroline, Landgrave de Hesse-Hombourg, v. sous *Hesse-Hombourg*.
Catalani, cantatrice, 557, 669, 670.
Cathcart (Lord), 40.
Catherine Pavlowna (Grande-Duchesse), 7, 12, 66, 72, 73, 76—78, 82, 83, 115, 117, 132, 163, 172, 265, 321.
Catherine II, 44, 63, 64, 95, 117, 160, 215, 386, 387, 518.
Cavendish, v. Devonshire.
Cécile de Suède, v. sous *Suède*.
Chambord (Comte de), v. *Bordeaux* (Duc de).
Charlemagne, architecte, 324, 337.
Charles, Grand-Duc de Bade, v. sous *Bade*.
Charles de Brunswick, v. sous *Brunswick*.
Charles, Prince Royal de Wurtemberg, v. sous *Wurtemberg*.
Charles XIII, Roi de Suède, v. sous *Suède*.
Charles-Auguste, Grand-Duc de Saxe-Weimar, v. sous *Saxe-Weimar*.
Charles-Frédéric, Margrave de Bade, v. sous *Bade*.
Charles-Frédéric, Prince Héritier de Saxe-Weimar, v. sous *Saxe-Weimar*.
Charles-Louis, Margrave de Bade, v. sous *Bade*.
Charlotte de Bavière, Impératrice d'Autriche, v. sous *Autriche*.
Charlotte d'Espagne, Reine de Portugal, v. sous *Portugal*.
Charlotte de Prusse, v. *Alexandra Féodorowna*.
Charlotte de Saxe-Cobourg, v. sous *Angleterre*.
Charlotte de Wurtemberg, v. sous *Wurtemberg*.
Chateaubriand, écrivain et homme politique, 136, 597, 601, 604, 613, 614.

Chichkoff (Dorothée), née von Schelting, 428.

Choiseul-Gouffier (Comtesse Sophie de), née comtesse de Tiesenhausen, 30—34.
Choiseul-Gouffier (Comte Octave de), 33.
Christ, sculpteur, 81.

Christian de Hesse-Darmstadt, v. sous *Hesse-Darmstadt*.

Chtcherbatoff (Princesse Anne), plus tard comtesse Kamensky, v. *Kamensky*.

Chtcherbatoff (Princesse Sophie), née Apraxine, 575.

Chtcherbatoff (Prince Alexis), général aide de camp, général gouverneur de Moscou, 543.

Clarence (Duc de), v. *William-Henri* sous *Angleterre*.

Clarence (Duchesse de), v. *Amélie* sous *Angleterre*.

Cobourg, v. *Saxe-Cobourg*.

Colombi (Mme), 410.

Constantin Pavlowitch (Grand-Duc), 88, 126—130, 199, 228, 230, 273, 277, 278, 462, 463, 468, 469, 476, 494, 502, 534, 640, 646.

Cordova, 609.

Corrège (Le), 154.

Crown, amiral russe, 101.

Dangeau, 160.

Daragane (P.), premier page de la Grande-Duchesse Alexandra Féodorowna, 11.

Darmstadt, v. *Hesse-Darmstadt*.

Davydoff (Mme), 672.

Dawe (Georges), peintre, 235, 236.

Decazes (Duc), 126.

Dessau, v. *Anhalt-Dessau*.

Dettling, v. *Ettling*.

Devonshire (Duchesse de), née Georgiana Spencer, 114.

Devonshire (Duc de), William Cavendish, 114.

Diebitch (Mme), 569.

Diebitch (Comte Ivan), général aide de camp, 306, 338, 339.

Divoff, sénateur, 669, 670.

Dmitrieff (Ivan), ancien ministre de la justice, 15, 24, 26.

Dobbert, médecin de la Cour, 328, 451, 587.

Dolgorouky (Princesse Anastasie), née Lapteff, 363.

Dolgorouky (Prince Michel), 364.

Dolgorouky (Prince Pierre), 363, 364.
Dolgorouky (Prince Vladimir), 364.
Dornberg (von), 116.
Drais (Baron Charles - Guillaume von), 78, 84.
Duras (Duchesse de), femme de lettres, 290.
Duval, 184.

Edelsheim (Mme von), 37, 93.
Edelsheim (von), fils de la précédente, 93.
Edling (Comtesse Alexandrine), née Stourdza, 167, 176, 347, 452, 473, 475, 483, 521, 657.
Edling (Comte), 167.
Edouard-Auguste, Duc de Kent, v. sous *Angleterre*.
Elisabeth Alexandrowna (Grande-Duchesse), fille de l'Impératrice Elisabeth („Lisinka“), 171, 174, 219, 233, 259, 280, 390, 612.
Elisabeth Mikhaïlowna (Grande-Duchesse), 370.
Elisabeth de Brunswick-Wolfenbuttel, Reine d'Angleterre, v. sous *Angleterre*.
Elisabeth, fille du Duc de Clarence, v. sous *Angleterre*.
Elisabeth, Reine d'Angleterre, v. sous *Angleterre*.
Elisabeth de Bavière, v. sous *Bavière*.
Elisabeth d'Angleterre, Princesse de Hesse-Hombourg, v. sous *Hesse-Hombourg*.
Elmpt (Comtesse d'), dame d'honneur de la Grande-Duchesse Hélène Pavlowna, 410, 652.
Engelhardt (Catherine), plus tard comtesse Litta, v. *Litta*.
Ernest de Saxe-Cobourg, v. sous *Saxe-Cobourg*.

Espagne.

Ferdinand VII, Roi d'Espagne, 247.
Charlotte, sœur du précédent, Reine de Portugal, v. sous *Portugal*.
Charles III, Roi d'Espagne, 653.

Espagne (Comte d'), 609.
Ettling (Baron d'), 493.
Eugène de Wurtemberg, v. sous *Wurtemberg*.
Eugène (Prince) de Beauharnais, 153, 202, 280.

Fahrentrap, 39.
Ferdinand VII, Roi d'Espagne, v. sous *Espagne*.
Ferronays (La), v. *La Ferronays*.
Fiquelmont (Mme), née Khitrovo, 244.
Fischer, 21.
Florian, 184.

France.

V. Bourbon, Napoléon, Marie-Louise sous *Autriche*, et *Beauharnais*.
François II, Empereur d'Autriche, v. sous *Autriche*.
Franck, médecin de l'Empereur Alexandre, 451.
Francken (Mme von), 425.
Frédéric de Hesse-Hombourg, v. sous *Hesse-Hombourg*.
Frédéric-Guillaume III, Roi de Prusse, v. sous *Prusse*.
Frédéric-Guillaume, Prince Royal de Prusse, v. sous *Prusse*.
Frédéric-Guillaume de Nassau-Weilbourg, v. sous *Nassau-Weilbourg*.
Frédérique, Duchesse de Brunswick, v. sous *Brunswick*.
Frédérique, Princesse de Dessau, v. *Anhalt-Dessau*.
Frédérique de Bade, ex-Reine de Suède, v. sous *Suède*.
Frédro (Comtesse Prascovie), née comtesse Golovine, 23, 134, 167, 192, 603, 634—645; v. aussi *Golovine*.
Frédro (Comte Maximilien), 134, 141, 595, 603, 636.
Freistett (Augusta von), demoiselle d'honneur de la Margrave Amélie de Bade, 3, 176, 217, 233, 249, 255, 261, 418, 434, 509.
Friederichs (Colonel), 337.
Friedrichs (Joséphine), Mme Weiss, 127.
Fries (Mme), 216.
Furstenberg (Princesse von), née Princesse von Thurn-und-Taxis, 41.
Furstenberg (Princesse Amélie von), née comtesse von Hochberg, 41, 48.
Furstenberg (Prince von), 41.
Gagarine (Prince), 350, 469.
Galakhoff, 669.

Gayling (Baron von), grand maréchal de la Cour de Bade, 665.
Gédéonoff (Mme), 48.
Gemmingen (von), 97.
Geulis (Mme de), 119, 166, 203, 341, 593.
Georges III, Roi d'Angleterre, v. sous *Angleterre*.
Georges IV, Roi d'Angleterre, v. sous *Angleterre*.
Gerngross, 563.
Geusau (Baron Charles von), général et grand chambellan badois, 5.
Gibbon, historien anglais, 684.
Glasenapp (Mlle de), 419.
Gœthe, 381, 702.
Golitzyne (Princesse Adélaïde), née comtesse Stroganoff, 310, 565, 568, 578.
Golitzyne (Princesse Anastasie), 285, 408.
Golitzyne (Princesse Anne), née princesse Prozorowsky, 217, 296.
Golitzyne (Princesse Catherine), plus tard Mme Apraxine, v. **Apraxine**.
Golitzyne (Princesse Elisabeth), 116, 408.
Golitzyne (Princesse Elisabeth), plus tard comtesse Ostermann-Tolstoï, v. **Ostermann-Tolstoï**.
Golitzyne (Princesse Hélène), née Narychkine, en premières noces princesse Souvoroff, 444.
Golitzyne (Princesse Marie), plus tard comtesse Tolstoï, v. **Tolstoï**.
Golitzyne (Princesse Natalie), née Apraxine, 564.
Golitzyne (Princesse Natalie), née princesse Schakhowskoï, 242, 390, 408, 423, 558; v. aussi **Schakhowskoï**.
Golitzyne (Princesse Natalie), née comtesse Tchernycheff, 8, 58, 93, 121, 177, 242, 294—296, 490, 565, 577.
Golitzyne (Princesse Varvara), plus tard comtesse Golovine, v. **Golovine**.
Golitzyne (Prince Alexandre), maître de la Cour, 186, 408, 597.
Golitzyne (Prince Alexandre), chambellan, ministre de l'instruction publique, 15, 311, 324, 325, 375, 393, 516, 622—624, 643, 657, 666, 669, 670.
Golitzyne (Prince André), aide de camp de S. M., 504.
Golitzyne (Prince Basile), aide de camp de S. M., 504, 565.
Golitzyne (Prince Dmitri), 541, 543, 562, 563, 577.

Golitzyne (Prince Michel), 408, 558.
Golitzyne (Prince Paul), 568.
Golitzyne (Prince Serge), 564.
Golitzyne (Prince Théodore), veneur, 38, 47, 48, 309, 508.
Golitzyne (Prince Théodore), 408, 558.
Golovine (Comtesse Prascovie), plus tard comtesse Frédro, 595; v. aussi **Frédro**.
Golovine (Comtesse Varvara), née princesse Golitzyne, 23, 96—98, 167, 174, 179, 188, 192, 233, 242, 389, 595, 602, 603.
Golovine (Comte Nicolas), 174, 179, 603.
Gourieff (Eudoxie), née comtesse Tolstoï, 136.
Gourieff (Comte Dmitri), ancien ministre des finances, gérant du Cabinet de S. M., 531.
Graunberg (Mme von), 267.
Gray, jardinier à Taganrog, 343.
Grignan (Mme de), 53.
Groudzinsky (Jeannette), plus tard princesse Lowitch, 127, 277.
Guillaume (Comte) von Hochberg, Margrave de Bade, v. sous *Bade*.
Guillaume I^{er}, Roi de Wurtemberg, v. sous *Wurtemberg*.
Guillaume, Prince Royal de Hollande, v. sous *Nassau-Orange*.
Guillaume de Nassau-Weilbourg, v. sous *Nassau-Weilbourg*.
Guillaume, Prince de Prusse, v. sous *Prusse*.
Gustave de Suède, v. sous *Suède*.
Haber (Solomon), banquier de la Cour de Bade, 48, 161.
Hahn (Comte de), 225, 236, 267.
Hauber (Christophe-Emmanuel), professeur à Carlsruhe, 109, 174, 245, 419.
Hein (Mlle), 116, 148.
Hélène Pavlowna (Grande-Duchesse), femme du Grand-Duc Michel Pavlowitch, 25, 265, 272—275, 277—280, 283, 285, 286, 289—292, 296—304, 308, 311, 313, 315, 317, 319—321, 348, 369, 398, 399, 401, 402, 404, 406, 407, 409—413, 415, 416, 419, 424, 426, 428, 431, 437, 440, 448, 513, 531, 533, 575—577, 579, 587, 589, 611, 612; v. aussi **Charlotte** sous *Wurtemberg*.
Hennenhæfer (von), diplomate badois, 655.

Hesse-Darmstadt.

- Louise**, Grande-Duchesse de Hesse-Darmstadt, tante de l'Impératrice Elisabeth, 104, 105, 166, 180, 185, 296.
Louis, fils de la précédente, plus tard Grand-Duc de Hesse-Darmstadt, 93, 125, 243, 434.
Wilhelmine de Bade („Mimi“), femme du précédent, sœur de l'Impératrice Elisabeth, 5, 8, 9, 41, 43, 63, 74, 93, 125, 154, 166, 180, 296, 434, 484, 506, 550, 666.
Caroline-Louise, Landgrave de Hesse-Darmstadt, Margrave de Bade, v. sous *Bade*.
Christian, fils de la précédente, oncle de l'Impératrice Elisabeth, 100, 157, 182.
Amélie, fille de la même, Margrave de Bade, mère de l'Impératrice Elisabeth, *passim*.
Wilhelmine, fille de la même, v. *Natalie Alexéewna*.
Louise, fille de la même, Grande-Duchesse de Saxe-Weimar, v. sous *Saxe-Weimar*.

Hesse-Hombourg.

- Caroline**, Landgrave de Hesse-Hombourg, tante de l'Impératrice Elisabeth, 58, 66, 142, 180, 186.
Frédéric, fils de la précédente, 58, 113, 114.
Elisabeth, Princesse d'Angleterre, femme du précédent, 66, 113, 114, 198, 511; v. aussi sous *Angleterre*.
Philippe, fils de la Landgrave Caroline, 52, 56—58, 60, 62—65, 68, 69, 103, 114, 244, 459.
Louis, fils de la même, 244.
Hesse-Philippstal (Prince de), 152.
Hochberg, v. sous *Bade*.
Hollande, v. *Nassau-Orange*.
Holtzing (Léopold von), lieutenant-colonel badois, 78.
Hombourg, v. *Hesse-Hombourg*.
Hufeland, médecin, 550.

- Issaëff**, colonel, 357.
Isembourg, v. *Ysembourg*.
Ivan Vassiliéwitch (Tsar), 54.

- Jacob**, 109.
Jadowsky, secrétaire de l'Impératrice Elisabeth, 656.

- Jean**, Prince, plus tard Roi de Saxe, v. sous *Saxe*.
Jean VI, Roi de Portugal, v. sous *Portugal*.
Julie de Saxe-Cobourg, v. *Anne Féodorowna*.
Jung-Stilling, 46.
Jung, fils du précédent, 89.

- Kaiser**, sculpteur, 81, 119.
Kamensky (Comtesse Anne), née princesse Chitchebatoff, 621.
Karamzine (Catherine), née Kolyvanoff, 168, 215, 247.
Karamzine (Elisabeth), née Protassoff, 215.
Karamzine (Sophie), demoiselle d'honneur, 215.
Karamzine (Nicolas), historien, 14, 15, 24, 26, 168, 175, 192, 215, 217, 226, 227, 235, 243, 246, 320, 324, 325, 377, 378, 381, 458, 533, 702.
Kartsoff (Amiral), 555.
Keller (Marie), plus tard comtesse Tchernycheff, v. *Tchernycheff*.
Kent (Duc de), v. *Edouard-Auguste* sous *Angleterre*.
Kent (Duchesse de), v. *Victoria* sous *Angleterre*.
Khitrovo (Mlle), plus tard Mme Fiquelmont, v. *Fiquelmont*.
Khitrovo (Elisabeth), née princesse Koutouzoff, en premières noccs comtesse Tiesenhausen, 244.
Khitrovo (Nicolas), général major, 244.
Khrapovitzky (Mathieu), général aide de camp, 369.
Khrapovitzky (Alexandre), secrétaire de Catherine II, 160, 172.
Kochéleff (Daria), plus tard Mme Valouïeff, v. *Valouïeff*.
Kojoukhoff (Anne), née princesse Troubetzkoï, 358.
Kojoukhoff (Alexis), 358.
Kokochkine (Serge), aide de camp de S. M., 504.
Kolyvanoff (Catherine), plus tard Mme Karamzine, v. *Karamzine*.
Konopka (Amiral), 555.
Kotchubey (Comtesse Marie), née Vassiltchikoff, 107, 140, 265.
Kotchubey (Comte Victor), 140, 408, 419.
Kotzebue, 84, 136.

Kourakine (Prince Alexis), ministre de l'intérieur, 674, 697.
Kourakine (Prince Boris), 358.
Koutouzoff (Comtesse Elisabeth), en premières noccs comtesse Tiesenhausen, en secondes noccs Mme Khitrovo, 244.
Kozmitch (Théodore), 346.
Kozodavleff (Joseph), ministre de l'intérieur, 555.
Krioukoff (Marie), plus tard Mme Longuinoff, v. **Longuinoff**.
Krudener (Mme de), 45, 207, 393.
Krudener (Mlle de), plus tard Mme de Berckheim, 45; v. aussi **Berckheim**.
Kryloff, valet de chambre de l'Impératrice Elisabeth, 109, 546, 641, 656, 671, 672.
Kuntz, peintre, 154.
Kvachnine-Samarine (Elisabeth), plus tard comtesse Tchernycheff, v. **Tchernycheff**.

La Chaux (Mlle de), 54, 546, 551.
La Fayette (Comtesse de), femme de lettres, 560.
La Ferronays (Comte de), ambassadeur de France à St-Pétersbourg, 136, 406, 599, 604, 615.
La Harpe, ancien précepteur de l'Empereur Alexandre, 353.
Lamartine, 292.
Lamb (Lady Caroline), 114.
Lambert (Comte Charles), général aide de camp, 504, 649.
Lanskoï (Alexandre), 64.
Lapteff (Anastasie), plus tard princesse Dolgorouky, v. **Dolgorouky**.
Las Cases, 678.
La Tour et Taxis (Princesse de), plus tard princesse de Furstenberg, v. **Furstenberg**.
Lavroff, 535.
Lawrence, peintre, 236.
Leiningen, v. **Linanges**.
Léopold (Comte) von Hochberg, Prince Héritier de Bade, v. sous *Bade*.
Léopold de Saxe-Cobourg, v. sous *Saxe-Cobourg*.
Lévachoff (Catherine), née Miatleff, 205.
Lévachoff (Basile), général aide de camp, 126, 205, 597.
Lévis (Comte de), général lieutenant, 671.
Lieven (Comtesse Charlotte), née von Posse, 65, 76, 80, 296, 302, 520.

Lieven (Comtesse Dorothée), née Benckendorf, 418.
Lieven (Baronne), née Wittgenstein (?), 289.
Linanges (Duchesse Douairière de), v. *Victoria sous Angleterre*.
Linsingen (von), précepteur de Charles de Brunswick, 207.
Litta (Comtesse Catherine), née Engelhardt, en premières noccs comtesse Skavronsky, dame d'honneur, 576.
Liverpool, 136.
Lobanoff-Rostowsky (Princesse Marie), plus tard Mme Narychkine, v. **Narychkine**.
Lobanoff-Rostowsky (Princesse Sophie), née princesse Lopoukhine, v. **Lopoukhine**.
Lobanoff-Rostowsky (Prince Alexis), 115.
Londonderry (Marquis de), 566.
Longuinoff (Elisabeth), 201.
Longuinoff (Marie), née Krioukoff, 82, 96, 201, 374, 549.
Longuinoff (Alexis), 371.
Longuinoff (Michel), 82, 96.
Longuinoff (Nicanor), 371.
Longuinoff (Nicolas), secrétaire de l'Impératrice Elisabeth, 2, 16, 23, 55, 68, 82, 96, 201, 299, 318, 328, 347, 356—376, 391, 435, 449, 472, 545, 549, 571, 586, 590, 622—625, 638, 656—658, 666—672.
Lopoukhine (Princesse Sophie), plus tard princesse Lobanoff-Rostowsky, 115, 122.
Loudet, 48, 438.
Louis XVIII, 126, 245, 614.
Louis XVI, 245.
Louis XIV, 207.
Louis, Grand-Duc de Bade, v. sous *Bade*.
Louis, Prince Héritier de Hesse-Darmstadt, v. sous *Hesse-Darmstadt*.
Louis de Hesse-Hombourg, v. sous *Hesse-Hombourg*.
Louis de Wurtemberg, v. sous *Wurtemberg*.
Louise de Saxe-Altenbourg, plus tard Reine de Bavière, v. sous *Bavière*.
Louise, Grande-Duchesse de Hesse-Darmstadt, v. sous *Hesse-Darmstadt*.
Louise de Hesse-Darmstadt, plus tard Grande-Duchesse de Saxe-Weimar, v. sous *Saxe-Weimar*.
Louise de Wurtemberg, v. sous *Wurtemberg*.

Louvel, meurtrier du Duc de Berry, 136, 596, 597, 601.

Lowitch (Princesse Jeannette), née Groudzinsky, v. **Groudzinsky**.

Lubomirsky (Princesse Catherine), née comtesse Tolstoï („Catiche“), 420, 532, 593, 600, 605, 606, 608—614, 640, 642, 644.

Lubomirsky (Prince Constantin), 605, 613.

Lubomirsky (Prince), fils aîné des précédents, 606, 608.

Lubomirsky (Prince Sigismond), second fils des mêmes, 608.

Madame Royale, v. **Angoulême** (Duchesse d').

Madatoff (Princesse Sophie), née Sabloukoff, 299, 320, 419, 451, 575; v. aussi **Sabloukoff**.

Madatoff (Prince Valérien), 299, 451, 452, 575.

Maistre (Comte Joseph de), 187, 604, 674.

Maléchewsky (Mlle), femme de chambre de l'Impératrice Elisabeth, 656.

Malte-Brun, 681.

Maltitz (Baron Pierre de), ministre de Russie à Carlsruhe, 57.

Maltitz (Baron de), fils du précédent, 77, 79.

Mansouroff (Colonel), aide de camp de S. M., 665.

Marie Féodorowna, Impératrice, *passim*.

Grandes-Duchesses, filles de la précédente, 313, 316—318, 405, 409, 410, 425, 427, 429, 575, 580.

Grandes-Duchesses, belles-filles de la même, 277, 575.

Marie Alexandrowna (Grande-Duchesse), fille de l'Impératrice Elisabeth, 105, 233, 388.

Marie Mikhaïlowna (Grande-Duchesse), 409—411, 413, 428.

Marie Nikolaewna (Grande-Duchesse), 98, 99, 105, 140, 154, 173, 202, 232, 403, 559.

Marie Pavlowna (Grande-Duchesse), 29, 103, 105, 131, 132, 157, 198, 199, 202, 204, 215, 216, 226, 275, 308, 315, 318, 398, 401, 403, 405—407, 411, 412, 426, 431, 434, 436, 483, 496, 497, 607.

Marie de Bavière, v. sous *Bavière*.

Marie de Bade, Duchesse de Brunswick, v. sous *Brunswick*.

Marie de Saxe-Weimar, v. sous *Saxe-Weimar*.

Marie de Wurtemberg, v. sous *Wurtemberg*.

Marie-Amélie, Duchesse de Deux-Ponts, v. sous *Palatinat-Deux-Ponts*.

Marie-Antoinette, Reine de France, 235.

Marie-Louise, ex-Impératrice des Français, v. sous *Autriche*.

Mario-Louise de Modène, v. sous *Autriche*.

Mathilde d'Angleterre, Reine de Wurtemberg, v. sous *Wurtemberg*.

Mathilde de Waldeck-Pyrmont, Duchesse de Wurtemberg, v. sous *Wurtemberg*.

Matoussewitch (Comte), 639, 641.

Maximilien-Joseph, Roi de Bavière, v. sous *Bavière*.

Mechtersky (Princesse), vice-présidente de la Société Patriotique des Dames, 23, 102, 103, 115, 225, 391, 422, 672.

Mecklembourg-Schwerin.

Paul-Frédéric, Prince, plus tard Grand-Duc de Mecklembourg-Schwerin, 168, 170.

Marie, sœur du précédent, 202.

Mecklembourg-Strélitz.

Sophie-Charlotte, Reine d'Angleterre, v. sous *Angleterre*.

Mehdem (Comte), 279.

Miahkoï, 534.

Miatleff (Catherine), plus tard Mme Léva-choff, v. **Lévachoff**.

Michaud-de-Beauretour (Comte Alexandre), général aide de camp, 67, 222.

Michel Pavlowitch (Grand-Duc), 25, 42, 57, 76, 92, 102—106, 111, 112, 114, 150, 169, 197, 198, 218, 238, 247, 264, 272—275, 277, 278, 285, 290—292, 296, 298, 348, 352, 398, 401—404, 437, 500, 505, 556, 623, 624.

Miguel (Dom), v. sous *Portugal*.

Miloradowitch (Comte Michel), 669.

Mochkoff, 546.

Modène (Marie-Louise de), v. **Marie-Louise** sous *Autriche*.

Modène (Comte Gabriel de), grand maître de la Cour du Grand-Duc Nicolas Pavlowitch, 192.

Møller (Amiral), 555.
Mohrenheim (Baron de), 638, 640.
Moller, valet de chambre de l'Impératrice Elisabeth, 656.
Montperny (von), grand maître de la Cour de Bade, 207.
Moore (Thomas), 381, 702.
Morier, littérateur anglais, 678.
Moser (Frédérique von), ancienne gouvernante de l'Impératrice Elisabeth, 187, 233.
Moussine-Pouchkine, v. **Pouchkine**.
Mullner, compositeur, 117.

Napoléon, Empereur des Français, 3, 6, 30, 172, 181, 376, 392, 425, 475, 604, 678, 687, 689.
Narychkine (Alexandrine), plus tard comtesse Worontzoff-Dachkoff, 108.
Narychkine (Hélène), en premières noces princesse Souvoroff, en secondes noces princesse Golitzyne, 444.
Narychkine (Marie), née princesse Lobanoff-Rostowsky, 82, 96, 108, 115, 184, 238, 418.
Narychkine (Marie), née Sèniavine, 37, 146, 221, 224, 250, 279, 609.
Narychkine (Marie), née princesse Tchetvertinsky, 26, 300, 389, 390, 573.
Narychkine (Sophie), 26, 300, 573.
Narychkine (Alexandre), grand chambellan, 37, 46, 47, 146, 161, 179, 221, 226, 238, 250, 279.
Narychkine (Cyrille), grand maréchal de la Cour du Grand-Duc Nicolas Pavlowitch, 2, 8, 71, 72, 82, 96, 100, 108, 143, 146, 150, 184, 191, 220, 221, 224, 226, 237, 257, 311, 328, 439, 545, 548.

Nassau-Orange.

Maison de Nassau-Orange, 247, 315, 429, 431, 580.
Wilhelmine de Prusse, Reine de Hollande, 113, 163.
Guillaume, fils de la précédente, plus tard le Roi de Hollande Guillaume II, 263, 267, 308, 316, 324, 326, 431.
Anne de Russie, femme du précédent, v. **Anne Pavlowna**.
 Enfants des précédents, 308.
Wilhelmine, sœur du Prince Guillaume, 163.

Wilhelmine de Prusse, mère du Roi de Hollande Guillaume I^{er}, 113.
Frédérique, fille de la précédente, Duchesse de Brunswick, v. sous *Brunswick*.

Nassau-Weilbourg.

Frédéric-Guillaume, Duc de Nassau-Weilbourg, 43.
 Duchesse de Nassau-Weilbourg, 533.
Guillaume, Duc de Nassau-Weilbourg, 43.
Pauline de Wurtemberg, plus tard femme du précédent, v. sous *Wurtemberg*.

Natalie Alexéewna (Grande-Duchesse), 81, 285, 329.
Nélidoff (Catherine), 151.
Nesselrode (Comte Charles), 12, 84, 482, 600, 668.
Nicolas Pavlowitch (Grand-Duc), plus tard l'Empereur Nicolas I^{er}, 15, 42, 59, 92, 99, 103, 105, 111, 112, 115, 116, 127, 130, 131, 133, 140, 146, 154, 166, 169, 194, 195, 205, 210—212, 215, 219, 226, 228, 229, 248, 275, 277, 303, 326, 349—352, 409, 424, 430, 476, 477, 487, 499, 500, 502—505, 507, 509, 541, 575, 577, 579, 622—624, 639, 643, 646—651, 657, 658, 665, 669, 670, 672.

Oghilvi (Contre-amiral), 559.
Ojarowsky (Comte Adam), général aide de camp, 45, 306, 649.
Olga Nikolaewna (Grande-Duchesse), 233, 236.
Orange, v. *Nassau-Orange*.
Orloff-Dénissoff (Comte Basile), général aide de camp, 504, 649.
Ostermann-Tolstoï (Comtesse Elisabeth), née princesse Golitzyne, 70, 307, 399, 541.
Ouroussoff (Princesse Sophie), plus tard comtesse Stroganoff, v. **Stroganoff**.
Ouvaroff (Catherine), née comtesse Razoumowsky, 20, 23, 164, 165, 168, 391, 671.
Ouvaroff (Serge), plus tard comte et ministre de l'instruction publique, 20, 23, 132, 165, 378, 391, 699.
Ouvaroff (Théodore), général aide de camp, 294.

Pagot (Sir Charles), ambassadeur d'Angleterre à St-Petersbourg, 139.
Pahlen (Comte Pierre), 413, 467.
Pahlen (Comte Théodore), ministre de Russie à Munich, 227, 231, 413, 422.

Palatinat-Deux-Ponts.

Marie-Amélie, Duchesse de Palatinat-Deux-Ponts, 153.

Palenstjerna, ambassadeur de Suède à St-Petersbourg, 177.
Parland, 335.
Parme (Grande-Duchesse de), v. **Marie-Louise** sous *Autriche*.
Pastoret (Comte Amédée de), 136.
Paul I^{er}, 106, 169, 329, 349, 350, 355, 387, 388, 412, 499, 500, 516.
Paulucci (Marquis Philippe), général aide de camp, 289, 400, 548.
Philippe de Hesse-Hombourg, v. sous *Hesse-Hombourg*.
Photius (Archimandrite), 393.
Pierre-le-Grand, 40, 143.
Pitt (Mme), 2, 69, 71, 82, 88, 107, 122, 155, 163, 175, 176, 217, 291, 295, 423, 511, 642, 672.
Plaoutine (Nicolas), aide de camp de S. M., 504.
Plechchéeff (Alexandre), 151.
Poliansky (Mme), 672.
Polowsky, 639.
Porbeck (von), capitaine badois, 57.

Portugal.

Jean VI, Roi de Portugal, 247, 567.
Charlotte de Bourbon, femme du précédent, 247, 567.
Miguel (Dom), fils des précédents, 247, 567.
Posnikoff, écuyer, 2, 75, 76, 82.
Potemkine (Varvara), née Safonoff, 63.
Potemkine (Jacob), général aide de camp, 63, 72.
Potier, acteur, 112.
Pouchkine (Alexandre), 384.
Pouchkine (Général Moussine-), 357.
Protassoff (Comtesse Anne), demoiselle d'honneur honoraire, 55, 91, 96, 98, 107, 108, 141, 268, 310, 405, 406, 423, 434.
Nièces de la précédente, 108.

Protassoff (Elisabeth), plus tard Mme Karamzine, v. **Karamzine**.
Prozorowsky (Princesse Anne), plus tard princesse Golitzyne, v. **Golitzyne**.
Prozorowsky (Princesse Anne), née princesse Wolkonsky, 38, 44, 47, 48, 65, 80, 107, 121, 166, 171, 217, 253, 296, 302, 308, 312, 450, 508, 515, 545.

Prusse.

Frédéric-Guillaume III, Roi de Prusse, 2, 52, 55, 56, 59, 60, 124, 541, 545.
Frédéric-Guillaume, Prince Royal de Prusse, fils du précédent, 2.
Elisabeth de Bavière, femme du précédent, 308; v. aussi sous *Bavière*.
Guillaume, frère du même, plus tard l'Empereur d'Allemagne Guillaume I^{er}, 51, 59.
Charlotte, sœur du même, femme du Grand-Duc Nicolas Pavlowitch, plus tard l'Empereur Nicolas I^{er}, v. **Alexandra Féodorowna**.
Wilhelmine, sœur du Roi Frédéric-Guillaume III, Reine de Hollande, v. sous *Nassau-Orange*.
Guillaume, frère du Roi Frédéric-Guillaume III, 59.

Racine, 381, 702.
Radziwill (Princesse), 32, 33.
Raffenel, 263.
Raphaël, 446.
Rapp (Général), 435.
Razoumowsky (Comtesse Catherine), plus tard Mme Ouvaroff, v. **Ouvaroff**.
Razoumowsky (Comtesse Elisabeth), plus tard comtesse Apraxine, v. **Apraxine**.
Razoumowsky (Comtesse Natalie), plus tard Mme Zagriajsky, v. **Zagriajsky**.
Razoumowsky (Comtesse Varvara), plus tard princesse Repnine, v. **Repnine**.
Razoumowsky (Comte Alexis), 265.
Razoumowsky (Comte Léon), 265.
Razoumowsky (Comte Pierre), 161, 264, 271.
Read, 587, 588.
Rehbinder (Mme) et ses filles, 280, 671.
Rehmann, 158, 268, 419.
Reinbott (Pasteur), 283.
Reinhold, médecin, 328, 367, 373, 493, 591.

Repnine (Princesse Varvara), née comtesse Razoumowsky, 667.
Reuss-Eberfeld (Princesse Augusta de), v. **Augusta** sous Saxe-Cobourg.
Reuter (von), 68, 113, 115, 119, 230.
Ribeaupierre (Comte Alexandre), ambassadeur de Russie à Constantinople, 376.
Ritter (Mme), 564.
Rosen (Baronne), 360.
Rostoptchine (Comte Théodore), 508.
Rostovtzeff (Mme), 44.
Rottberg, capitaine badois, 494, 497, 500, 506, 508—511, 513, 524, 525, 527.
Roumiantzeff (Comte Nicolas), chancelier, 386, 508.
Ruhl, médecin, 652.

Sabloukoff (Catherine), née Volkoff, 142, 238.
Sabloukoff (Sophie), demoiselle d'honneur de l'Impératrice Elisabeth, plus tard comtesse Madatoff, 2, 22, 69, 79, 82, 91, 96—98, 100, 108, 142—144, 148, 150, 176, 192, 208, 238, 298, 575; v. aussi **Madatoff**.
Sabloukoff (Alexandre), sénateur, 91, 238.
Salm (Comte), chambellan wurtembergeois, 72.
Salomka (Colonel), 333.
Samoïloff (Comte Nicolas), aide de camp de S. M., 504.
Sand, meurtrier de Kotzebue, 85, 136, 139.

Saxe.

Jean, plus tard Roi de Saxe, 291.
Amélie de Bavière, femme du précédent, 291; v. aussi sous *Bavière*.

Saxe-Altenbourg.

Louise de Saxe-Altenbourg, plus tard Reine de Bavière; v. sous *Bavière*.

Saxe-Cobourg-Saalfeld.

Ernest, Duc régnant de Saxe-Cobourg, 66, 285.
Ernest, fils du précédent, 66.
Alexandrine de Bade, plus tard femme du précédent, v. sous *Bade*.

Léopold, frère du Duc régnant Ernest, plus tard le Roi des Belges Léopold 1^{er}, 40, 43, 45, 127, 203.
Charlotte d'Angleterre, femme du précédent, v. sous *Angleterre*.
Antoinette, sœur du même, Duchesse de Wurtemberg, v. sous *Wurtemberg*.
Julie, sœur du même, v. **Anne Féodorowna**.
Victoria, sœur du même, Duchesse de Kent, v. sous *Angleterre*.
Augusta de Reuss-Eberfeld, mère des précédents, 128.

Saxe-Meiningen.

Amélie de Saxe-Meiningen, Duchesse de Clarence, v. sous *Angleterre*.

Saxe-Weimar.

Maison de Saxe-Weimar, 429, 580.
Charles-Auguste, Grand-Duc de Saxe-Weimar, 100, 163, 167, 208.
Louise de Hesse-Darmstadt, femme du précédent, tante de l'Impératrice Elisabeth, 57, 70, 97, 99, 131, 157, 158, 163, 225, 240, 243, 398, 490.
Charles-Frédéric, Prince Héritier de Saxe-Weimar, fils des précédents, 29, 194, 200, 205, 215, 216, 316, 320, 400, 401, 431.
Marie de Russie, femme du précédent, v. **Marie Pavlowna**.
Filles des précédents, 318, 398, 405, 426, 438.
Augusta, fille des mêmes, 429.
Marie, fille des mêmes, 202, 225, 429.

Schakhowskoï (Princesse Natalie), plus tard princesse Golitzyne, 389; v. aussi **Golitzyne**.
Scharnhorst (Mlle von), 402.
Schelting (Dorothée von), plus tard Mme Chichkoff, v. **Chichkoff**.
Schenck (Comtesse von), 39.
Schenck (Comtesse von), plus tard Mme Zviléneff, v. **Zviléneff**.
Schenck (Comte von), 39, 56, 252, 409, 480.
Schilder (Nicolas), historien, 324, 325, 330, 344, 347.
Schilling (Georges-Guillaume von), lieutenant badois, 57, 263, 267, 310.

Schkourine (Paul), aide de camp de S. M., 504.
Schmittbauer (Auguste), intendant de la Cour de Bade, 132.
Schouvaloff (Comte), 129, 135, 137, 138, 600.
Schouvaloff (Comte André), 26.
Schwartz (Colonel), commandant du régiment Sémenowsky, 152, 561.
Schwerin, secrétaire de l'Impératrice Elisabeth, 666.
Scott (Walter), 31, 381, 702.
Seckendorf (Mme von), 56.
Séгур (Comte Philippe-Paul de), 425.
Seidelmann, peintre, 154.
Séniavine (Marie), plus tard Mme Narychkine, v. **Narychkine**.
Séraphin (Métropolitaine), 324, 325.
Séverine, femme de chambre de l'Impératrice Elisabeth, 666.
Sherwood-Verny (Ivan), 324.
Siegel, médecin de la Cour de Bade, 257, 437.
Simons-Candeille (Mme), femme de lettres, 182.
Sipiaguine (Nicolas), général aide de camp, 63.
Skavronsky (Comtesse Catherine), née Engelhardt, en secondes noces comtesse Litta, v. **Litta**.
Snarsky (Antoinette), plus tard comtesse Wittgenstein, v. **Wittgenstein**.
Solntzeff (Pierre), gouverneur d'Orel, 360.
Sophie de Bavière, v. sous *Bavière*.
Sophie de Suède, Princesse Héritière de Bade, v. sous *Bade*.
Sophie-Charlotte de Mecklembourg-Strélitz, Reine d'Angleterre, v. sous *Angleterre*.
Soumarokoff (Famille), 672.
Southoff, médecin de la Grande-Duchesse Hélène Pavlowna, 410, 419, 426.
Souvoroff (Princesse Hélène), née Narychkine, en secondes noces princesse Golitzyne, 444.
Souvoroff (Prince Arcade), 444.
Spencer (Georgiana), v. **Cavendish**.
Staël (Mme de), 187, 543.
Stein (Baron von), 21.
Stéphanie de Beauharnais, Grande-Duchesse de Bade, v. sous *Bade*.
Stéritch (Colonel), 357.
Stetten (Baron Eberhard von), 117.

Stilling (Jung-), v. **Jung**.
Stoffregen, médecin de l'Impératrice Elisabeth, 68, 96, 113, 151, 158, 174, 175, 180, 226, 246, 254, 280, 315, 316, 319, 320, 329, 340, 341, 344, 357, 358, 360, 361, 364—367, 372, 373, 376, 399, 402, 417, 418, 432, 435, 438, 444, 451, 455, 456, 459, 472, 493, 517, 525, 545, 550, 566, 626, 632, 637, 648, 651, 652, 656, 659.
Stolberg (Comte Frédéric-Léopold von), 182.
Stourdza (Alexandrine), demoiselle d'honneur de l'Impératrice Elisabeth, plus tard comtesse Edling, v. **Edling**.
Strauss (von), 454.
Stroganoff (Comtesse Adélaïde), plus tard princesse Golitzyne, v. **Golitzyne**.
Stroganoff (Baronne Anne), née princesse Troubetzkoï, 543.
Stroganoff (Baronne Natalie), née princesse Bélosselsky, 80.
Stroganoff (Comtesse Natalie), plus tard comtesse Stroganoff, 42, 310, 541, 543, 547, 554, 564, 587.
Stroganoff (Comtesse Sophie), née princesse Golitzyne, 8, 9, 23, 40, 42, 58, 61, 93, 118, 121, 127, 139, 177, 208, 209, 217, 242, 243, 255, 271, 279, 291, 294, 295, 310, 347, 348, 390, 391, 401, 473, 476, 477, 483, 490, 504, 533, 540—591, 617, 632, 633.
Stroganoff (Baronne Sophie), née princesse Ouroussoff, 80.
Stroganoff (Baron Alexandre), aide de camp de S. M., 504.
Stroganoff (Baron Alexandre), 80.
Stroganoff (Comte Alexandre), fils du suivant, 94.
Stroganoff (Comte Paul), 242.
Stroganoff (Comte Serge), aide de camp de S. M., 504, 541, 543.
Stroganoff (Baron Serge), 80.
Struve, chargé d'affaires de Russie à Carlsruhe, 12.

Suède.

Charles XIII, Roi de Suède, 48.
Bernadotte (Famille), 48.
Gustave, l'ex-Roi de Suède Gustave IV, 135, 157.

Frédérique de Bade („Frik“), ex-Reine de Suède, sœur de l'Impératrice Elisabeth, 3, 5, 7, 83, 85, 103, 120, 125, 149, 156, 158, 159, 173, 227, 253, 267, 423, 442, 455, 482, 515, 524, 527, 533, 550, 666; v. aussi sous *Bade*.
Gustave, fils des précédents, 148, 156, 158, 279, 533.
Sophie, fille des mêmes, 7, 83, 85, 90, 91, 93, 97, 554; v. aussi sous *Bade*.
Amélie, fille des mêmes, 103.
Cécile, fille des mêmes, 279.

Tarassoff (Dmitri), médecin, 25, 344.
Tatichtcheff (Dmitri), ambassadeur de Russie à Vienne, 520.
Tchernycheff (Comtesse Anne), née Weidel, 329, 358, 435, 445.
Tchernycheff (Comtesse Elisabeth), née Kvachnine-Samarine, 251, 255.
Tchernycheff (Comtesse Natalie), plus tard princesse Golitzyne, v. *Golitzyne*.
Tchernycheff (Alexandre), général aide de camp, 222, 306.
Tchernycheff (Comte Grégoire), 255, 358.
Tchernycheff (Comte Zacharie), 329, 435.
Tchetvertinsky (Princesse Jeannette), 127.
Tchetvertinsky (Princesse Marie), plus tard Mme Narychkine, v. *Narychkine*.
Thistlewood, 136.
Thurn-und-Taxis (Princesse von), plus tard princesse von Furstenberg, v. *Furstenberg*.
Tiesenhausen (Comtesse Elisabeth), née princesse Koutouzoff, en secondes nocces Mme Khitrovo, 244.
Tiesenhausen (Comtesse Sophie), plus tard comtesse de Choiseul-Gouffier, v. *Choiseul-Gouffier*.
Tiesenhausen (Comte Théodore), 244.
Tison (Mlle), femme de chambre de l'Impératrice Elisabeth, 367, 656.
Tolstoï (Comtesse Anne), née princesse Bariatinsky („La Longue“), 23, 136, 179, 188, 242, 245, 389, 420, 532, 556, 592—615.
Tolstoï (Comtesse Catherine), plus tard princesse Lubomirsky („Catiche“), v. *Lubomirsky*.
Tolstoï (Comtesse Eudoxie), plus tard Mme Gourieff, v. *Gourieff*.
Tolstoï (Comtesse Marie), née princesse Golitzyne, 55, 399.

Tolstoï (Comtesse Sophie), plus tard Mme Apraxine, 94, 554.
Tolstoï (Comte Alexandre), („Lily“), 188, 593, 601, 605, 608.
Tolstoï (Comte Emmanuel), 599, 610—615.
Tolstoï (Comte Nicolas), grand maréchal de la Cour, père des deux précédents, 188.
Tolstoï (Comte Pierre), ambassadeur de Russie à Paris, frère du précédent, 55, 510.
Tolstoï (Comte Théodore), vice-président de l'Académie des Beaux-Arts, 46.
Tormassoff (Comte), général gouverneur de Moscou, 53.
Tour-et-Taxis, v. *Thurn-und-Taxis*.
Tourguéneff (Alexandre), 667.
Tourkestanoff (Princesse Varvara), demoiselle d'honneur, 8, 76, 88.
Trinius, médecin, 246, 248, 256, 257, 280, 284, 419.
Troubetzkoï (Princesse Anne), plus tard Mme Kojoukhoff, v. *Kojoukhoff*.
Troubetzkoï (Princesse Anne), plus tard baronne Stroganoff, v. *Stroganoff*.
Troubetzkoï (Prince Basile), aide de camp de S. M., 504.
Uxkull (Comtesse), dame d'honneur de la Grande-Duchesse Hélène Pavlowna, 273, 274, 277, 279, 289—292, 404, 448.
Ungern-Sternberg (Baronne Anne von), plus tard comtesse Bobrinsky, v. *Bobrinsky*.
Valouïeff (Daria), née Kochéleff, 147, 156.
Valouïeff (Mlles), filles de la précédente, 147.
Valouïeff (Catherine), fille de la même, demoiselle d'honneur de l'Impératrice Elisabeth, 2, 9, 60, 61, 68, 71, 75, 78, 103, 116, 143, 147, 156, 176, 177, 192, 207, 217, 249, 255, 261, 328, 347, 354, 360, 418, 420, 434, 457, 463, 509, 522, 536, 545, 548, 628—645, 657.
Valouïeff (Alexandre), frère de la précédente, 147.
Valouïeff (Pierre), père des précédents, 628.
Vassiltchikoff (Marie), plus tard comtesse Kotchubey, v. *Kotchubey*.

Vassiltchikoff (Prince Hilarion), général aide de camp, 351, 483, 487, 561.
Viazemsky (Prince André), 215.
Viazemsky (Prince Pierre), fils du précédent, 377.
Victoria, v. sous *Angleterre*.
Volkoff (Catherine), plus tard Mme Sabloukoff, v. *Sabloukoff*.

Wackerle, 167.
Waldeck-Pyrmont (Mathilde de), v. *Mathilde* sous *Wurtemberg*.
Weidel (Anne), plus tard comtesse Tchernycheff, v. *Tchernycheff*.
Weimar, v. *Saxe-Weimar*.
Weiss (Joséphine), v. *Friedrichs*.
Wilhelmine, Grande-Duchesse de Hesse-Darmstadt, v. sous *Hesse-Darmstadt*.
Wilhelmine de Hesse-Darmstadt, v. *Natalie Alexéewna*.
Wilhelmine de Nassau-Orange, v. sous *Nassau-Orange*.
Wilhelmine de Prusse, Reine de Hollande, v. sous *Nassau-Orange*.
Wittgenstein (Comtesse Antoinette), née Snarsky, 124, 161, 296.
Wittgenstein (Comte Pierre), 124, 134, 200, 296, 443, 504.
Wittgenstein (Comte Alexandre), fils des précédents, 134, 161, 200, 298.
Wittgenstein (Comte), fils des mêmes, 124.
Wœllwarth (Baron Louis-Eustache von), grand maître de la Cour de Bade, 89.
Wolkonsky (Princesse Alexandrine), 363, 413.
Wolkonsky (Princesse Anne), plus tard princesse Prozorowsky, v. *Prozorowsky*.
Wolkonsky (Princesse Sophie), née princesse Wolkonsky, 413, 498, 503, 628, 632, 633.
Wolkonsky (Princesse Varvara), demoiselle d'honneur de l'Impératrice Elisabeth, 2, 9, 69, 75, 82, 107, 108, 176, 192, 320, 328, 339, 347, 360, 457.
Wolkonsky (Prince Michel), 44.
Wolkonsky (Prince Nikita), 504.
Wolkonsky (Prince Pierre), général aide de camp, 144, 308, 311, 328, 335, 338, 339, 342—344, 347, 348, 354, 357, 361, 365, 372, 413, 431, 434, 439, 453, 454, 456, 457, 472, 480, 488, 495, 496, 498, 503, 504, 518,

525, 535—537, 583, 622, 624, 631, 632, 646—651, 656, 657.
Wolkonsky (Prince Serge), décabriste, 503.
Worontzoff (Comtesse Elisabeth), née comtesse Branicka, 453, 586, 672.
Worontzoff (Comte), ministre de Russie à Munich, 227, 231, 456, 538.
Worontzoff (Comte Michel), 331, 332, 449, 586, 672.
Worontzoff (Comte Simon), 149, 376.
Worontzoff-Dachkoff (Comtesse Alexandrine), née Narychkine, v. *Narychkine*.

Wurtemberg.

Maison de Wurtemberg, 51, 200, 223, 415.
Guillaume 1^{er}, Roi de Wurtemberg, 7, 44, 72, 83, 135, 224, 236, 418.
Catherine de Russie, Reine de Wurtemberg, v. *Catherine Pavlowna*.
Marie, fille des précédents, 202.
Louise de Wurtemberg, troisième femme du Roi Guillaume 1^{er}, 224.
Charles, Prince Royal, plus tard Roi de Wurtemberg, fils du troisième lit du Roi Guillaume 1^{er}, 236.
Olga de Russie, plus tard femme du précédent, v. *Olga Nikolaewna*.
Mathilde d'Angleterre, mère du Roi Guillaume 1^{er}, 448.
Charlotte, nièce du Roi Guillaume 1^{er}, plus tard la Grande-Duchesse Hélène Pavlowna, 223, 247, 252, 253, 255, 262, 264, 570; v. aussi *Hélène Pavlowna*.
Pauline, sœur de la précédente, plus tard Duchesse de Nassau-Weilbourg, 448.
Louis, Duc de Wurtemberg, frère de l'Impératrice Marie, 87.
Louise, fille du précédent, troisième femme du Roi Guillaume 1^{er}, v. plus haut.
Eugène, Duc de Wurtemberg, neveu de l'Impératrice Marie, 421, 424.
Mathilde de Waldeck-Pyrmont, femme du précédent, 421, 424.
Alexandre, Duc de Wurtemberg, frère de l'Impératrice Marie, 42, 283, 284, 297, 313, 398.
Antoinette de Saxe-Cobourg, Duchesse de Wurtemberg, femme du précédent, 26, 38, 41, 42, 45, 52, 79, 81, 85, 88—90, 121, 127, 159, 203, 206, 209, 213, 216, 217, 239, 240, 246, 279, 281—285, 293, 422, 497, 551, 563, 602, 606, 607, 611, 612.

Enfants des précédents, 246, 284, 422.

Fils des mêmes, 285, 294, 306, 313.

Marie, fille des mêmes, 41, 42, 79, 90, 202, 206, 217, 282, 283, 286, 288, 294, 297, 306, 311, 313, 315, 398, 428, 434, 436, 439, 440, 450, 612.

Alexandre, fils aîné des mêmes, 239, 241, 246, 398.

Ernest, fils cadet des mêmes, 246.

Wyckowski (Jeannette), née princesse Tchertvertinsky, v. **Tchetvertinsky**.

Wylie, médecin de l'Empereur Alexandre, 25, 27, 82, 252, 269, 275, 279, 300, 307, 315, 320, 332—344, 402, 404, 414, 419, 420, 432, 451, 467, 473, 474, 477, 479, 484, 491, 493, 495, 517, 519, 520, 532, 539, 582, 627.

Yéné, maître d'équitation de l'Impératrice Elisabeth, 140, 146, 295.

Yousoupoff (Prince Nicolas), 58.

Ypsilanti (Prince Nicolas), 167, 168, 170.

Ysembourg - Budingen (Comte Charles von), général major badois, 91.

Zagriajsky (Natalie), née comtesse Razoumowsky, 186, 255, 264, 265.

Zagriajsky (Général), commandant de la garnison d'Orel, 360.

Zagriajsky (Nicolas), 265.

Ziegler (Mlle von), 186.

Zviléneff (Mme), née comtesse von Schenck, 39, 56, 252, 409.

Zviléneff (Général), 39, 252, 409.

Errata.

(Les petits chiffres en haut ou en bas du numéro des pages indiquent la ligne à partir du haut ou du bas.)

Tome I.

- 72³, *au lieu de* fort, gai, *lire* fort gai.
81, note *). Les lettres de la Margrave Amélie à sa fille pour 1794, 1795 et 1796 sont conservées aux Archives de Darmstadt. L'une d'elles, du 15/26 Février 1794, a été insérée par erreur sous le № 50, page 141, au nombre des lettres de la Grande-Duchesse.
99⁹, *au lieu de* Nievern, *lire* Niefern.
100¹, " Tisson, " Tissot.
101¹², " Steinback, " Steinbach.
105⁶, " Hambourg, " Hombourg.
137⁶, " cavalier, " courrier.
141, *v. plus haut, sous* 81.
180²⁰, *au lieu de* tous ce que, *lire* tout ce que.
200, note ***), *au lieu de* Frédérique, *lire* Frédéric. (*V. Index, sous* Bade, Christine-Louise.)
210¹³, *au lieu de* Piemont, *lire* Pymont.
214¹⁸, " Guky " Pucky.

Index. — *Sous* Bavière, Maximilien-Joseph, *supprimer* 170, 176. *Sous* Wurtemberg, *ajouter*: Frédéric, frère de l'Impératrice Marie Féodorowna, plus tard le Roi de Wurtemberg Frédéric I^{er}, 170, 176.
Au lieu de Saxe-Cobourg-Gotha, *lire*: Saxe-Cobourg-Saalfeld.

Tome II.

- 175²⁰, *au lieu de* Cour, *lire* cave.

Index. — *Sous* Wolkonsky (Princesse Sophie), née princesse Wolkonsky, *supprimer* 522, 614, 621, *et ajouter*: Wolkonsky (Princesse Varvara), demoiselle d'honneur de l'Impératrice Elisabeth, 522, 614, 621.
Au lieu de Saxe-Cobourg-Gotha, *lire*: Saxe-Cobourg-Saalfeld.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DK

190

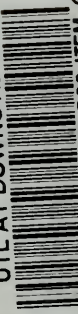
.6

E4N514

t.3

Nikolai Mikhailovich, Grand
Duke of Russia
L'impératrice Elisabeth

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 09 09 017 3